




THE·LIBRARY·OF·THE·UNIVERSITY·OF·CALIFORNIA·LOS·ANGELES

LE MONTÉNÉGRO CONTEMPORAIN

PAR

G. FRILLEY

OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

ET

JOVAN WLAHOVITJ

CAPITAINE AU SERVICE DE LA SERBIE

OUVRAGE ORNÉ D'UNE CARTE ET DE DIX GRAVURES



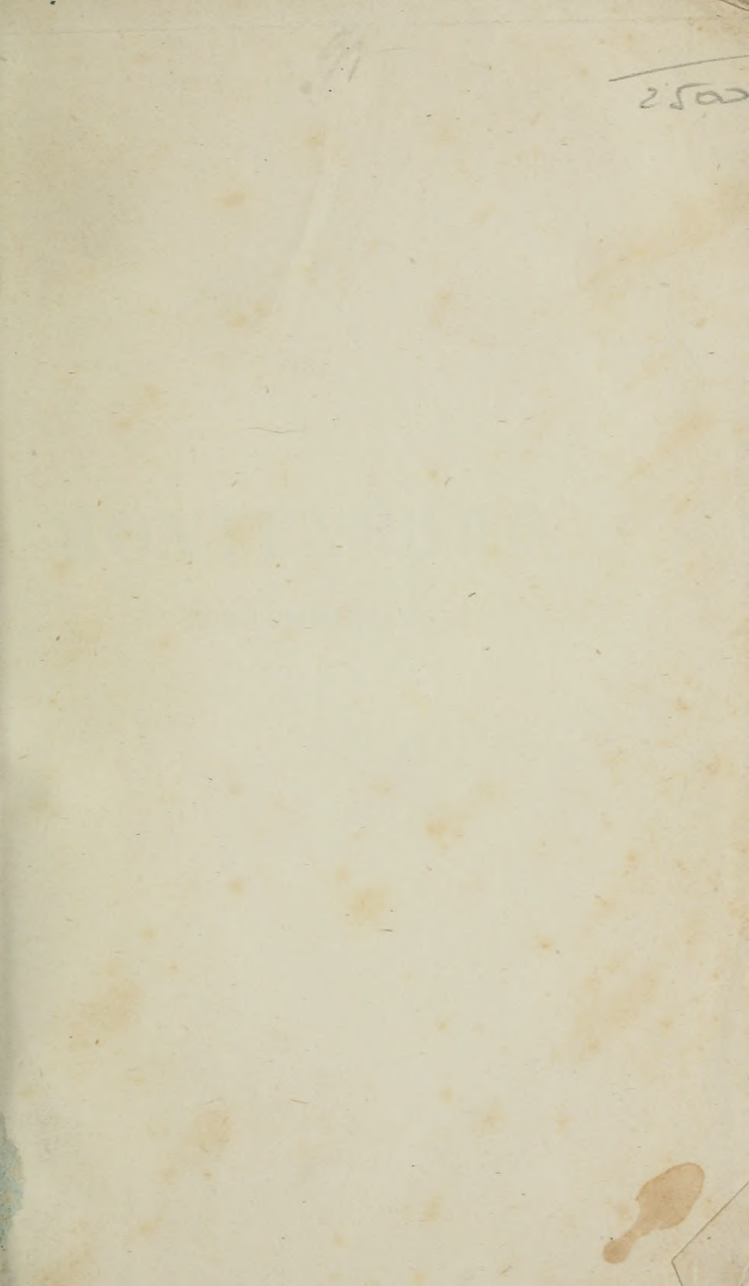
PARIS

E. PLON ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

1876





LE

MONTÉNÉGRO

CONTEMPORAIN

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET C[ie], 8, RUE GARANCIÈRE.

Господину Пуковнику Милојку Лешјанину из поштовања.

LE

MONTÉNÉGRO

CONTEMPORAIN

15 јануара 1876 у Београду.

Јов. Влаховић Капетан

PAR

G. FRILLEY

OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

ET

JOVAN WLAHOVITJ

CAPITAINE AU SERVICE DE LA SERBIE

Ouvrage orné d'une carte et de dix gravures



PARIS

E. PLON ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

10, RUE GARANCIÈRE

1876

A

SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

MILAN OBRENOVITJ IV

PRINCE DE SERBIE

Nous dédions respectueusement ce livre, inspiré par notre admiration pour l'héroïsme et la constance de ce peuple monténégrin qui garde si vaillamment les glorieuses traditions des Jougo-Slaves.

G. FRILLEY

J. WLAHOVITJ

INTRODUCTION HISTORIQUE

Même après Kossovo, la race serbe a su trouver dans le Monténégro une citadelle inaccessible : elle y garde pendant des siècles les germes de sa future indépendance. LOUIS LÉGER.

(*Cours de littératures slaves.*)

Les peuplades serbes, descendues du versant méridional des Carpathes, à l'appel de l'empereur d'Orient, Héraclius, avaient à peine occupé depuis deux annés la Macédoine (636 à 638), que, recommençant, les armes à la main, une nouvelle émigration, elles s'élancèrent sur les Avares, dont le joug écrasant pesait sur les Slaves du Sud, et leur enlevèrent le pays compris entre la Bulgarie et la Croatie. Elles imposèrent à cette contrée le nom de Serbie et en opérèrent le partage en sept provinces, à savoir : la Serbie régnante, la Bosnie, la Xéretva, les Zaoumlié, la Travounié (Trébigné), les Konavlé et Douklia ou Diocléa : telle fut la Serbie à son origine. Elle avait pour confins, au nord, la Save et le Danube; à l'est, les fleuves de Morava et d'Ibar et la forteresse de Rassa (Novi-Bazar); au sud, la Bojana avec la forteresse de Skadar (Scutari); à l'ouest, la chaîne de montagnes prolongeant les Alpes Juliennes, puis le cours du Tsettinjé jusqu'à son embouchure dans l'Adriatique. Organisée sous une forme féodale, chacune des provinces de la nouvelle Serbie eut à sa tête une sorte de seigneur nommé joupan; et tous ces chefs, réciproquement indépendants, relevèrent du joupan de la Serbie régnante, qui, sous le nom de grand joupan, résidait dans la forteresse de Desnitsa, sur la Drina, et reconnaissait à son tour la suzeraineté de l'empereur d'Orient. Ce lien de vassalité formé sous Héraclius se rom-

pit à sa mort (641), et la Serbie se trouva subitement affranchie du joug grec. Mais pendant les deux siècles qui suivirent, les grands feudataires serbes, jaloux de leurs voisins, autant qu'impatients de l'autorité de leur suzerain, furent constamment en guerre, soit entre eux, soit contre le grand joupan, tandis que, profitant de leurs dissensions, Grecs et Bulgares venaient tour à tour les piller, les rançonner ou les soumettre. La Nérètva la première affirma son indépendance, puis le joupan de Travounié, Kraian, se déclara libre à son tour, et put laisser à ses successeurs, H'rvalimir et Tsoutsimir, une autorité presque souveraine. Au commencement du dixième siècle (912 à 926), le célèbre Michaël Vichèslavitch régnait sur les Zaoumlié, et, dans la seconde moitié du onzième (1050 à 1080), le plus puissant des joupans, Michael Boislav, grand joupan de Diocléa, se déclara roi des Serbes, et reçut du pape Grégoire VII l'investiture de ce titre. Pendant trente années il régna glorieusement à Douka, puis il laissa le pouvoir à son fils Bodine, qui établit sa résidence à Skadar, et soumit à son sceptre les joupans de Bosnie et de Rachka. Cette royauté disparut bientôt dans les dissensions intestines, et les Serbes retombèrent sous la puissance grecque, jusqu'au jour où Stéphan Némania, en relevant leur indépendance, inaugura véritablement la race royale de Serbie.

LES NÉMANJIDES.

Stéphan Némania, fils d'Onroch Bjeli (le blond), joupan de Rachka, naquit en 1114, à Ribnitsa, dans la Zéta, et devait succéder à son père, bien qu'étant le plus jeune de trois frères. Il fut donc obligé de lutter contre ses deux aînés, Miroslav et Constantin, et, les ayant soumis, il devint grand joupan de Rachka, et délivra tout le pays serbe, y compris Douka où avaient heureusement régné ses ancêtres. La forteresse de Douka ou Dioclea, de laquelle l'empereur Douklian (Dioclétien) tirait son nom, était placée à l'embouchure de la Zéta, dans la Moratcha. De bonne heure le pays

auquel elle commande avait reçu le nom de Zéta ou Zenta, qui lui-même avait été substitué à celui de Prevalis ou Prévala. Les limites de la Zéta ou pays de Douklia étaient : la vieille Travonia et Zakhloumié, c'est-à-dire l'Herzégovine actuelle, les bouches de Cattaro, puis les crêtes qui, de Risano, vont séparer Grahovo de Soutsa et Niksitch de Joupa, les monts Javorié et Rachka, le lac bleu (plavo Iesero), le fleuve Drimtsen, la forteresse de Skadar et la Bojana jusqu'à son embouchure. De ce dernier point jusqu'à Cattaro, toute la côte était encore territoire de Zéta. Ce vaste pays, qui, ainsi qu'on le voit, englobait complétement le Monténégro actuel, se divisait lui-même en haute et basse Zéta. Celle-ci comprenait le territoire des côtes, c'est-à-dire cette partie du pays qui s'étend d'Antivari jusqu'à Cattaro, entre la mer d'une part et, d'autre part, le lac de Scutari et les montagnes qui séparent les bouches de Cattaro du Monténégro.

Tout le reste de la contrée sise dans les confins que nous avons indiqués formait la haute Zéta.

Mais aujourd'hui le nom de Zéta est uniquement réservé à cette belle plaine qui s'étend entre le lac de Scutari, les Otské, la Ribnitsa et le Monténégro; quant à cette partie qui est située entre la rivière de Zéta, la Moratcha et le Monténégro, elle constitue les Liechkopolié. Le nom de Zéta vient de la rivière qui arrose le pays et qui elle-même est formée par la réunion de deux cours d'eau, la Pérou-Tchitsa et l'Obochtitsa, qui ont leurs sources à Piéchivtsé, et se réunissent au village de Drenochtitsi. La Zéta ainsi formée arrose les Bielopavitj, passe sous la forteresse de Spuz, longe les confins des Pipéri, laisse Douka au-dessous d'elle, puis atteint le pont du Vizir et se jette dans la Moratcha.

Outre Douka, le pays de Zéta possédait encore les forteresses de Rossé, Cattaro, Budua, Bar, Outsin, Skadar, Jabliak, Podgoritsa, Psoudîmia, Spuž, Medoun, Dan et Drivost; et plus tard s'y adjoignirent celles de Liêch où fut enterré Scanderbeg, Dratch où fut emprisonnné Cicéron, Bérat ou

Beograd, Canina, Avlona où César et Pompée débarquèrent, et enfin Kostour.

Stéphan Némania étant donc devenu, ainsi que nous l'avons dit plus haut, grand joupan de Rachka (1159), ne se contenta point de réunir en un seul État les contrées de l'ancienne Serbie, en enlevant aux Grecs toutes leurs dernières conquêtes; il leur prit encore de vastes territoires et plusieurs forteresses, et constitua enfin un vrai royaume, comprenant neuf grandes provinces, à savoir : lá Serbie actuelle, le S'rem et une partie de la Slavonie, la Bosnie, la Dalmatie orientale, l'Herzégovine, le Monténégro, la Zéta, l'Albanie et une partie de la Macédoine.

Après un règne de trente-six ans, en qualité de grand joupan, Stephan Nemania, laissant la régence à son fils aîné, se retira dans le monastère de Stoudenitsa et de là dans un couvent de la Macédoine où il mourut en 1200. De sa femme Anna, fille de Boris, Ban de Bosnie, il avait eu trois fils : Stéphan, Voukan et Ratsko. Stephan, l'aîné, surnommé P'rvo Vientchani (premier couronné) ou Nemanitch Ier, avait succédé à son père dès 1185, comme grand joupan; mais son frère Voukan (Nemanitch II), avec l'aide des Hongrois, lui enleva le trône en 1204, et prit, avec le consentement du pape Innocent III et d'Emeric, roi de Hongrie, le titre de roi des Serbes, qu'il fut le premier à porter régulièrement.

Pourtant, dès l'année suivante, Voukan, obéissant aux bons conseils de son frère Ratsko, qui s'était fait moine en Macédoine, restitua le trône à son frère aîné Stephan, et sur la fin de sa vie se retira lui-même dans un monastère.

Stéphan Nemanitch avait épousé Eudoxie, fille de l'empereur grec Alexis III Comnène, et de ce mariage étaient nés quatre fils : Radoslav, Prédislav, Vladislav et Ouroch. L'aîné de ceux-ci succéda à son père sous le nom de Stéphan H'rapavi (Nemanitch III), et fut même couronné par l'envoyé du pape Honorius. Dans un règne de six années seulement (1228 à 1234), il trouva le moyen de prendre aux Grecs la Bulgarie et plusieurs autres pays, et

de reconquérir S'rem, que les Hongrois lui avaient enlevé.

Dégoûté du trône par des ennuis de famille dont sa femme, fille de Théodore Lascara, était la cause, et n'ayant pas d'enfants, il céda le pouvoir à son frère Vladislav, qui fut couronné par l'archevêque Sava sous le nom de Nemanitch IV.

Celui-ci ne régna, comme son prédécesseur, que six années (1234 à 1240), et épousa la fille de Hassein, empereur des Bulgares. Ce fut le premier roi Serbe qui songeât à exploiter les mines du pays, et il en retira un si considérable bénéfice, que le luxe le plus grand régna dans son palais. Il mourut et fut enterré au monastère de Miléchévo (en Herzégovine), dont il était le fondateur.

Le dernier des fils de Stephan Nemanitch II hérita de la couronne portée successivement par ses deux frères Radislav et Vladislav, et monta sur le trône sous le nom de Ouroch I[er] (Nemanitch V). Il épousa une Française, Hélène, fille de Baudouin II, dernier empereur latin de Constantinople, et régna pendant trente-deux années (1240 à 1272). Il eut à lutter contre les Tartares qui envahirent et pillèrent la Serbie, au début même de son règne, et établit de fréquentes relations avec les Grecs et les Hongrois. Des deux fils d'Ouroch I[er], Dragoutine et Miloutine, l'aîné épousa Catherine, fille de Stéphan V, et petite fille de Bela IV, rois de Hongrie. Mettant à profit cette alliance, il prit les armes contre son père et, avec l'aide des Hongrois, le chassa du trône. Ouroch se retira à Dratch où il mourut de vieillesse et de chagrin, et fut enterré au monastère de Sopotchiani qu'il avait bâti.

Dragoutine ne jouit que trois années (1272 à 1275), sous le nom de Nemanitch VI, du trône qu'il avait usurpé, et, de son plein gré, il céda la couronne à son frère Miloutine. Pour lui il se retira d'abord à Matchva, apanage de sa femme Catherine, puis à S'rem, où il vécut et mourut pieusement (1317), se faisant appeler roi de S'rem. Il n'eut qu'un fils, Vladislav, qui conserva le même titre pendant quelques années. Miloutine ou Stéphan Ouroch II (Nemanitch VII), surnommé Banski (le roi saint), gouverna pendant

quarante six années (1275 à 1321) la Serbie tout entière, luttant glorieusement contre les Grecs, les Bulgares, les Tartares et les Ragusains, et augmentant ses états de diverses contrées. Miloutine avait épousé en premières noces Élisabeth, fille d'André III, dont il eut un fils, Stéphan, surnommé plus tard Detchenski. Après la mort d'Élisabeth il se maria avec Simonide, fille d'Audronic, l'ancien empereur grec. Celle-ci lui donna un fils du nom de Constantin, et, désirant ménager la couronne à ce dernier, elle n'eut pas de repos qu'elle n'eût déterminé son mari à déshériter son fils aîné Stéphan qui gouvernait alors la Zéta. Soutenu par le peuple, Stephan prit les armes contre son père, et marcha contre lui; mais à la rencontre de ce dernier, il fut pris de remords et demanda son pardon. Sans pitié pour ce fils repentant, Miloutine donna l'ordre de lui crever les yeux; mais les agents chargés d'exécuter cet ordre cruel eurent pitié de Stéphan et se contentèrent d'en simuler l'accomplissement. Stephan, feignant dès lors d'être aveugle, fut envoyé en prison à Constantinople par Miloutine, et y passa sept années avec sa femme et ses deux fils, Douchan et Douchitsa, laissant croire à sa fausse infirmité.

De retour dans son pays, à la mort de son père Miloutine, il fut couronné sous le nom d'Ouroch III (Nemanitch VIII), et régna quinze années (1321 à 1336), non sans avoir à lutter contre son frère Constantin, fils de Simonide, qui s'était même fait proclamer roi, et contre les Grecs et les Bulgares. Dans toutes ces guerres il fut vaillamment secondé par son fils Douchan, auquel il donna comme récompense les deux Zétas avec leurs forteresses. Douchan, qui avait à Scutari le siége de son gouvernement, s'insurgea contre son père, le prit et le fit enfermer dans la forteresse de Zvetchani, où il mourut (1336).

Douchan, surnommé le Grand (Nemanitch IX), succédant ainsi à son père Stéphan, prit pour femme Hélène, fille de Jean Cantacuzène, et inaugura son règne par une série de guerres heureuses contre les Grecs, auxquels il enleva en trois années (1337 à 1340) la Macédoine, la Thessalie et

l'Acarnanie. Il restitua pourtant la plus grande partie de ces conquêtes à l'empereur Andronic, en signant la paix avec lui. Ce fut ensuite contre le roi de Hongrie, Ludwig Ier, qu'il tourna ses armes, puis contre Stephan Kostromanovitch, Ban de Bosnie et petit fils de Dragoutine. Les ayant vaincus tous deux, il s'occupa de relever Belgrade (1343) et institua un patriarcat de Serbie, destiné à affranchir l'Église serbe de la tutelle du patriarche de Constantinople. En 1347, il s'intitula lui-même empereur des Serbes, Grecs et Bulgares, et laissa à son fils Ouroch le titre de roi de Serbie. Fixant ensuite son attention sur l'organisation intérieure du nouvel empire, il institua l'ordre de Saint-Stephan, créa, à l'instar des coutumes byzantines, les charges de sa cour, en désigna les titulaires, partagea ses États en huit gouvernements soumis à des despotes, et rédigea enfin un code où se retrouvent toute la noblesse et toute la mansuétude de son caractère.

Ici se place un événement capital dans les destinées de l'Europe depuis le milieu du quatorzième siècle; c'est l'appel fait aux Turcs par les Grecs, impuissants à résister à Douchan le Grand, et l'arrivée à leur secours de ces hordes qui bientôt allaient terrifier la chrétienté.

Douchan, ambitieux de réunir en un seul État les deux empires de Serbie et d'Orient, s'élance sur les Grecs et marche sur Constantinople; mais atteint par la fièvre en Roumanie, il meurt inopinément le 18 décembre 1356.

Ouroch Mladi (le jeune), qui, du vivant de son père, régnait déjà sur la vieille Serbie, et avait épousé Hélène, fille du despote de Valachie, fut donc proclamé empereur des Serbes, sous le nom de Nemanitch X. Mais impuissant à porter le sceptre de Douchan le Grand, il vit bientôt la plupart des gouverneurs des provinces mépriser son autorité et proclamer leur indépendance. Trois de ces chefs dirigèrent surtout le mouvement de rébellion : Voukachin M'rniatchévitch, despote de Prichtina; Lazare Gréblianovitch, seigneur de Drama, Sérez et Soloun, et Voïslav Voïnovitch, chef de l'Herzégovine. Les Grecs reprennent alors la Thes-

salie; le ban de Bosnie, Tv'rtko, s'affranchit a son tour du joug, et l'empire démembré n'a plus dans Ouroch qu'un chef nominal, trop heureux d'aller quêter chez Voukachin, puis chez Lazare un asile qui lui est refusé. Désespéré, il va s'enfuir à Raguse, quand Voukachin, apprenant son dessein, l'entraîne à une chasse sur le champ de Kossovo et le tue de sa propre main, le 2 décembre 1367. Ainsi s'éteignit l'illustre famille des Némanjides qui, pendant deux siècles, avait gouverné la Serbie.

LES BALCHIDES.

Sous le règne de Douchan, vivait, en Zéta, un noble Serbe du nom de Balcha ou Baocha, possesseur d'un seul village. A la mort du grand empereur, et quand les vassaux d'Ouroch Mladi commencèrent à se disputer entre eux le pays, Balcha, prenant exemple sur eux, se forma un parti, s'empara de la forteresse de Skadar, et, bientôt, secondé par ses trois fils, soumit à son autorité une partie de la Zéta inférieure jusqu'à Cattaro. A la mort de ce Balcha Ier, ses fils, Strachimir, Djuradj et Balcha, surnommés Balchitchi, du nom de leur père, étendirent les limites de son petit État, auquel ils adjoignirent tout le reste de la Zéta inférieure, y compris le Monténégro. Les Cattarins, qui avaient accepté la protection des Némanitchi, laissèrent entendre aux Balchides qu'ils ne voulaient à aucun prix de leur juridiction. Ceux-ci ne tardèrent point à trouver l'occasion de s'en venger, car, les Cattarins s'étant unis à Voislav Voïnovitch pour faire la guerre aux Ragusains, les Balchides se mirent du côté de ces derniers et pillèrent les environs de Cattaro. De ce moment datèrent l'inimitié de Cattaro contre les Balchides et l'alliance de ceux-ci avec la république ragusaine.

Cependant, les Turcs, passant d'Asie en Europe, avaient conquis, en 1361, Jédréné, dont Mourat I^r^ fit sa capitale. Voukachin M'rniatchevitch avait tué Ouroch et n'avait pas craint de monter lui-même sur le trône de Serbie (1367), où, pendant quatre années, il exerça une autorité fictive sur

un pays déjà en pleine décomposition. Les Turcs, sous le commandement de Mourat, marchent contre lui, et la rencontre a lieu sur les bords de la Maritza. Voukachin, d'abord vainqueur, trouve devant lui de nouvelles forces, et, contraint de s'enfuir, est tué, après avoir repassé la Maritza, par son propre serviteur, Nicolas Arsoïèvitch. Tant que régna Voukachin, les Balchitchi vécurent avec lui en bonne intelligence, car Djuratch Balchitch avait épousé sa fille, Mélitza. Mais, Voukachin mort, il la répudia pour épouser Théodorine, fille de l'ancien gouverneur de Macédoine sous l'empereur Douchan.

Malgré l'occupation d'une partie du pays par les Turcs, Marco Kralievitj, fils de Voukachin, réussit à se faire proclamer roi et s'établit à Prilip; mais ce règne fut bien éphémère, car Lazare Greblianovitch, gouverneur de S'rem et de Matchva sous Douchan le Grand, lui enleva tout ce qui lui restait, et se fit proclamer par un certain nombre de despotes Empereur de Serbie. Marco Kralievitj, dépouillé de tout, passa chez le sultan Mourat, dans l'armée duquel il fut obligé de servir pour récupérer quelques droits sur les domaines qu'il avait perdus. Lazare Greblianovitj, de son côté, dut laisser aux despotes qui l'avaient proclamé leur indépendance, et, bien plus, loin de conserver les provinces ravies à Voukachin, il fut obligé de les partager avec Nicolas Altomanovitch et avec les Baltchitchi. Ceux-ci, encore peu satisfaits de ces acquisitions, s'emparèrent de toute la partie de l'Albanie s'étendant jusqu'à Avlona, occupèrent Canina et Bérat et prirent même Kostour à Marco Kraliévitj.

Cependant Strachimir, fils de Balcha Ier, était mort, laissant un jeune fils nommé George. A cette nouvelle, les Ragusains, jaloux de conserver l'amitié des Balchitchi, mandèrent Djuratch, frère du défunt, et lui firent promettre en son propre nom, ainsi qu'au nom de son frère Balcha et de leur neveu George, de vivre en bonne intelligence avec leur république.

Nicolas Altomanovitch étant un sujet constant d'inquié-

tude pour Tv'rtko, ban de Bosnie, et pour Lazare Greblianovitch, ceux-ci marchèrent contre lui, le vainquirent, lui firent crever les yeux et partagèrent son pays. Profitant de cette occasion, les Balchitchi se hâtèrent de s'emparer de toutes les parties du domaine d'Altomanovitch qui touchaient à leurs frontières, et ainsi ils acquirent Trébigné, Konavlé et Dratchévitsou. Ils recueillirent aussi le malheureux Altomanovitch, qui mourut chez eux en 1376. Les conquêtes faciles qu'ils venaient de faire excitèrent la jalousie du Ban de Bosnie, qui, par les femmes, descendait des rois serbes et élevait même des prétentions à la couronne. Tv'rtko et Djuratch Balchitch se rendirent à Raguse pour y débattre leurs prétentions devant un tribunal désintéressé, mais on ne réussit point à les mettre d'accord. A la vérité, dès 1378, les trois localités susdites revinrent d'elles-mêmes à Tv'rtko, qui s'était proclamé roi de Bosnie. Furieux de ce qui était arrivé, les Balchitchi ramassèrent dix mille hommes et s'en furent ravager le pays de Tv'rtko.

L'année même de la mort de l'empereur Ouroch, les Cattarins avaient reconnu comme protecteur Louis Ier, roi de Hongrie, et, bientôt après, ils recommencèrent la guerre contre les Ragusains, en appelant à leur aide le roi de Bosnie, Tv'rtko. Les Ragusains, de leur côté, recoururent à George Balchitch, qui vint mettre à feu et à sang les environs de Cattaro et obligea ce dernier pays à conclure la paix avec Raguse (1379). Dans le courant de cette même année 1379, mourut, à Scutari, Djuradj Ier Balchitch, chef plein de sagesse autant que bon militaire, et son frère lui succéda sous le nom de Balcha II. Le premier soin de celui-ci fut de cimenter avec la république ragusaine l'accord qui avait régné entre elle et ses frères, et, dès 1383, il trouva le moyen de lui être utile, en envoyant à son aide trois mille bons soldats, avec lesquels Michel Bobaliévitch, amiral de Raguse, assiégea les Cattarins et les força de demander la paix.

Dans le courant de l'année 1385, les Turcs étant venus au nombre de cinq mille attaquer les confins de Bérat,

Balcha III partit de Dratch à la tête de mille hommes, et, malgré les conseils prudents de ses chefs, engagea la bataille. Écrasée par le nombre, sa petite armée fut presque anéantie ; lui-même fut tué ainsi que nombre d'autres chefs, et sa tête fut portée au vizir de Roumanie, Haïr-Edinou.

Balcha III étant mort, le fils de Strachinir fut proclamé seigneur de Zéta, sous le nom de Djuratch II; mais, dès son avénement, il eut à lutter contre les mauvaises dispositions d'un certain nombre de chefs qui voulaient mettre la Zéta sous l'autorité de Tv'rtko, Ban de Bosnie. Pour affermir son autorité, il prit pour femme Despa, fille de Lazare, et déjà veuve de Chichman, roi de Bulgarie. Les Turcs ne tardèrent point à s'élancer de nouveau sur ses États ; ils envahirent la Zéta inférieure, Dratch, Bar, Budua, remontèrent jusqu'à Ostrog et Onogosk (Nicksitch), et contraignirent Djuratch à signer une paix désastreuse moyennant la cession de Kostour et de Bérat. De même que ses prédécesseurs avaient donné aux Ragusains l'autorisation de faire le commerce en Zéta, Djuratch accorda aux Vénitiens les mêmes facilités, et vécut ainsi en bonne intelligence avec les deux républiques rivales.

Tandis que les Turcs soumettaient la Roumanie, la Thessalie, la Grèce occidentale, et forçaient au tribut la Bulgarie elle-même (1375), Lazare Greblianovitch accepta de payer l'impôt au sultan Mourat Ier et de lui fournir des troupes auxiliaires.

Cet acte de soumission ne l'empêcha point d'établir son gouvernement à Prisrend et de s'y faire couronner empereur de Serbie. Pourtant il n'osait point se parer de ce titre, se contentant de celui de prince, bien que ses monnaies le désignassent comme roi. Il reprit S'rem aux Hongrois et fit détruire Belgrade pour que ceux-ci ne pussent s'y établir fortement.

Ayant refusé de payer l'impôt auquel il s'était soumis, les Turcs marchèrent contre lui, mais il les vainquit sur la Sinitza, près de Novi-Bazar (1387). Mourat Ier, furieux de de cette défaite, réunit son armée et s'avança jusqu'au

champ de Kossovo (15 juin 1389). Trahie par Vouk-Brankovitch, l'armée Serbe fut battue, Lazare succomba et le sultan lui-même, tué dans sa tente, laissa le pouvoir à son fils Bajazet Ier.

L'empereur Lazare avait épousé Militsa, de la famille des Nemanitchi. Il en eut trois fils, Stephan, Vouk et Lazare, et cinq filles, à savoir : Mara, qui épousa en 1363 Vouk-Brankovitch; Helena, mariée à Nicolas de Gara, palatin hongrois, puis, en secondes noces, à Sandala-H'ranitchia, grand voïvode de Bosnie; Despa, épouse de Chichman, roi de Bosnie, et ensuite de Djurj-Strachimir-Balchitch; Voukosava, femme du voïvode Milosch Obilitich, et enfin Mileva, qui devint sultane aux côtés de Bajazet Ier. Djuratch Balchitch ne prit point part à la bataille de Kossovo; il apprit en route le désastre de la Serbie et reprit le chemin de ses États, maudissant la trahison de Vouk Brankovitch. Bajazet Ier inaugura son gouvernement en mettant la Serbie sous la régence de l'impératrice Militsa et de son fils Stéphan Lazarevitch. Il leur imposa en même temps l'obligation de le reconnaître comme leur suzerain, de lui fournir, à l'occasion, aide et secours, de lui payer l'impôt et de lui accorder enfin la main de Mileva.

Est-ce pour récompenser la trahison de Vouk Brankovitch que Bajazet laissa quelques pays sous son autorité? toujours est-il que l'auteur des malheurs de la Serbie ne jouit pas longtemps de la position nouvelle qui lui était faite par le sultan. Comme il était une cause de désagréments pour sa belle-mère Militsa, Bajazet le fit arrêter, mettre en prison et empoisonner le 6 octobre 1398.

Stéphan, fils de l'empereur Lazare, s'étant rendu à Constantinople, reçut de l'empereur d'Orient le titre et la couronne de despote, et épousa, en 1403, Hélèna Cantacuzène, dont il n'eut pas d'enfants. Il rebâtit Belgrade, détruite par l'empereur Lazare, et, à la mort de l'impératrice Militsa (11 novembre 1406), se fit reconnaître comme despote de Serbie. Il eut à lutter à l'intérieur contre un grand nombre de ses vassaux, qui prétendaient à se détacher de lui, et,

en 1414, il aida le sultan Mehemet Ier, fils de Bajazet, à résister aux prétentions de son frère Moussa.

Le désastre de Kossovo devait avoir en Zéta un triste retentissement. La même année, les forteresses de Dratch et de Lièch, s'affranchissant de l'autorité de Djuratch Balchitch, se donnèrent aux Vénitiens. Du reste, Djuratch, incapable de s'y opposer, et croyant se ménager un appui contre les Turcs, de jour en jour plus redoutables, céda en 1394 aux Vénitiens, Scutari, sa capitale, en échange de la petite forteresse de Drivost et d'une contribution annuelle de mille ducats d'or.

Djuratch II étant mort en 1405, le seul survivant de ses trois fils lui succéda sous le nom de Balcha III. Celui-ci, mettant à profit la haine des Scutarins contre leurs nouveaux maîtres, reprit Scutari ainsi que tous les points occupés en Zéta par les Vénitiens. La république envoya alors contre lui Mariano Caravella, à la tête d'une flotte et d'un corps de troupes, et bientôt, non-seulement Scutari, mais encore Outsin, Budua, Bar, Drivost, presque toute la Zéta inférieure, retombèrent au pouvoir des Vénitiens. Balcha n'eut que le temps de fuir en compagnie de sa mère; mais il ne tarda point à reparaître, reprit Scutari et Outsin, battit les Vénitiens en maintes rencontres, et força enfin le doge Michel Steno de demander l'entremise du grand-duc de Bosnie, Sandal H'ranitch, pour conclure des arrangements pacifiques avec le chef de la Zéta : on lui remettait les forteresses d'Outsin et de Budua et diverses portions du pays, et l'on s'engageait à lui payer, comme à son père, la redevance annuelle de mille ducats d'or. En signant ce traité, Venise ne songeait point à en exécuter les clauses; aussi, elle persuada à la veuve de Djuratch II de lui vendre Avlona, ce qu'elle fit en 1416. Mais Balcha avait heureusement auprès de lui un excellent conseiller dans la personne d'un parent en ligne féminine, Stéphan Tsernoïévitj (Maramont), qui plus tard devint seigneur du Monténégro. A l'instigation de celui-ci, il leva une armée et marcha en 1419 contre Scutari. A cette nouvelle, l'amiral vénitien Francesco Bembo,

qui assiégeait Troguir et Spalato, villes au pouvoir des Hongrois, accourut avec sa flotte à Scutari, où il fut bientôt suivi par un corps d'armée commandé par Jacopo Dandolo. La ville résistant courageusement, la République fut obligée d'envoyer Bertuccio Diedo auprès du sultan pour lui demander son secours. Celui-ci accorda huit mille soldats qui s'unirent aux Vénitiens, mais sans réussir à triompher de Balcha. L'année suivante (1420), Pierre Lorédan, capitaine du golfe de Venise, après avoir enlevé plusieurs forteresses aux Hongrois, marcha de nouveau contre Scutari à la tête d'une flotte portant un corps d'armée. Lorédan, après avoir, dans une première bataille, subi des pertes considérables, demanda à Venise des secours qui, arrivés trop tard, ne purent prévenir une seconde défaite. Aussi, l'année suivante, la République se décida à conclure une paix presque honteuse pour elle avec son invincible ennemi. Balcha, remettant alors à Stéphan Tsernoïévitj le soin de le suppléer momentanément dans son gouvernement, voulait se rendre auprès de Stéphan Lazarévitch; mais, à peine arrivé en Serbie, il mourut presque subitement (1421). A la nouvelle de sa mort, Stéphan Tsernoïévitj quitta la Zéta et se rendit en Pouille. Avec Balcha III, en l'absence de toute descendance masculine, finit la petite dynastie des Balchides.

La mort du dernier des Balchitchi, rendit bientôt aux Vénitiens leur orgueil et leurs espérances; de suite ils s'emparèrent de Drivost, Bar, Outsin, Liech, Budua, puis de Scutari et de toute la Zéta inférieure. Mais le despote de Serbie, Stéphan Lazarevitch, qui n'abdiquait point ses prétentions sur l'héritage de son neveu Balcha III, leva une armée, entra en Zéta et reprit aux Vénitiens toutes leurs récentes conquêtes, à l'exception de Scutari, Outsin et Budua. L'année suivante, le despote recommença la guerre, et Scutari fut tombée en son pouvoir si les Vénitiens n'avaient pas employé les moyens de corruption qui leur étaient familiers. Ils soudoyèrent en effet une partie de son armée et le reste fut presque détruit au mois de décembre. Dès 1423, Stéphan Lazarevitch rassembla de nouveau ses troupes et en

confia le commandement à George Brankovitch, son neveu, second fils de Vouk Brankovitch.

George mit le siége devant Scutari, réduisit les Vénitiens à la famine et les força de conclure la paix avec le despote de Serbie. En 1425, Stephan Lazarevitch céda à Djurj Brankovitch tout ce qu'il avait acquis en Zéta, et, en 1426, les Vénitiens conclurent avec ce nouveau seigneur une paix véritable, s'engageant à payer exactement la redevance de 1000 ducats concernant l'acquisition de Scutari.

Cependant les Zetiani qui regrettaient le départ de Stephan Tsernoïévitj, avaient fait offrir à celui-ci de venir se remettre à leur tête. Il se confia en conséquence à un vaisseau ragusain qui le débarqua à Pachtrovitsé, d'où il se rendit en Zèta, avant même que Djurj Brankovitch y fût arrivé lui-même. Ce dernier se plaignit aux Ragusains de l'aide qu'ils avaient prêté à son compétiteur, et la république voyant en lui le futur despote de Zéta, lui envoya Maroié Rastich et Marino Goundoulitch pour le prier de se rendre de sa personne à Raguse, afin de s'entendre sur ce qui restait à faire en cette occurrence. Brankovitch, insouciant des progrès que faisait Stephan Tsernoïévitj, s'embarqua donc pour Raguse avec sa famille ; mais à son retour, jugeant que les Zetiani ne l'accepteraient point volontiers, il reprit de lui-même le chemin de la Serbie. Stephan Lazarevitch en mourant l'année suivante (1427), le désigna pour lui succéder comme despote de Serbie ; mais comme le pays serbe avait accepté la suzeraineté du Sultan, les Zetiani, jaloux de leur indépendance, ne voulurent pas plus se soumettre à Brankovitch en cette circonstance, qu'ils ne l'avaient fait auparavant, et ils confirmèrent Stephan Tsernoïévitj dans le gouvernement auquel ils l'avaient appelé, en lui donnant le titre de Voïvode de la Zéta. Du reste, sa parenté avec les Balchitchi, et en second lieu la régence que Balcha III lui avait confiée, au moment où il partait lui-même pour la Serbie, donnaient à Tsernoïévitj des droits plus incontestables que ceux de Brankovitch, et de plus celui-ci eût été bien impuissant à faire valoir ses prétentions, au milieu

des embarras de tout genre que lui créa la succession de Stephan Lazarevitch.

Les détails qui précèdent, bien que se rapportant à l'histoire générale de la Serbie, nous ont paru indispensables pour élucider les circonstances dans lesquelles fut créé le gouvernement des Tsernoiévitj en Zéta, et pour caractériser la forme indépendante sous laquelle ceux-ci prétendirent à exercer leur autorité, séparant complétement leurs futures destinées de celles de l'empire Serbe, qui de jour en jour allait subir plus lourdement le joug des Osmanlis.

LES TSERNOIÉVITJ.

Stephan Tsernoiévitj en arrivant au pouvoir, se trouva immédiatement à la tête d'une vaste contrée comprenant : 1° Le Monténégro actuel avec ses huit Nahie ; 2° le pays auquel on donne aujourd'hui le nom de Zéta et dans lequel s'élèvent les villes de Podgoritsa, Spuz et Jabliak ; 3° les îles du lac de Scutari ; 4° le territoire de Bari sur les Côtes, jadis propriété des Vénitiens et actuellement aux Autrichiens, et réunissant les Pastrovitchi, les Braetchi, Maïné, Pobori et la terre de G'rbaï.

Dès le 6 septembre 1456, Stephan agissant de concert avec tous les chefs de la Zéta, signa dans le monastère de Saint Nicolas, sur l'îlot de Vranina, une convention avec la république de Venise représentée par le provéditeur Ivan Bolano, convention par laquelle il s'engageait à prêter aide et secours aux Vénitiens, en temps de guerre, sur toutes ses frontières, en échange d'un subside semblable à celui que la république payait aux Balchides.

En même temps que la Zéta se constituait en un état indépendant, l'Herzégovine se préparait une sorte d'autonomie sous les descendants de Vlatko, dont les plus célèbres furent Sandal H'ranitch (mort en 1435), et Stéphan Kosaritch à qui l'empereur Frédéric III conféra la dignité de H'rsog (duc) en 1441.

Du côté de l'Albanie, Yvan Castriote, après une lutte im-

puissante contre les Turcs, était obligé de leur livrer en otage ses quatre fils, dont le plus jeune, George ou Djuratch (né en 1404), devait être un jour l'Alexandre de son pays, sous le nom de Skander-beg (prince Alexandre). Murat II et Mahomet II, tour à tour occupés à lutter contre les Grecs autour de Constantinople et de Trébisonde, à combattre le despote Djurdj Brankovitch, les Hongrois et l'invincible Skanderbeg, ne songèrent point à inquiéter Stephan Tsernoïévitj qui, dans maintes occasions pourtant, joignit ses armes à celles du héros de l'Albanie.

D'après quelques historiens, Stephan Tsernoiévitj aurait épousé Voisava fille de Djuratch Skander-beg ; suivant d'autres au contraire, sa femme aurait été Maria, fille d'Yvan Castriote, c'est-à-dire la propre sœur de Skander-beg. On est d'accord au contraire au sujet de ses deux fils Yvan et Djurdj, ainsi que sur le lieu de sa résidence qui était Jabliak, dont il aurait construit lui-même les fortifications. Il y mourut et fut enterré sur l'île de Kom, dans le monastère de l'Ascension qu'il avait bâti. A Stephan succéda en 1471 son fils aîné, auquel les traditions ont donné le nom d'Ivan-beg.

Mahomet II enivré par ses succès devant Constantinople et par ses conquêtes en Serbie, à Trébisonde, en Bosnie et à Négrepont, avait résolu d'expulser entièrement les Vénitiens de l'Albanie. En 1474 il envoya une armée de soixante-dix mille hommes, commandée par Soliman Pacha, Beglerbeg de Roumélie, pour mettre le siége devant Scutari. La ville défendue par Antonio Lorédan et secourue par Yvan Tsernoiévitj, résista à trois assauts, et Soliman Pacha, après avoir perdu sept cents hommes, fut obligé de lever le siége.

En récompense des services nombreux rendus par Yvan à la sérénissime république, celle-ci lui conféra le titre de patricien et inscrivit son nom au livre d'or. En 1478, Mahomet II en personne ayant de nouveau assiégé Scutari, Yvan ne cessa de harceler son armée et de s'attirer de plus en plus la haine du sultan. Aussi Scutari et plusieurs autres villes Vénitiennes ayant succombé, les Turcs enlevèrent aussi

à Yvan sa capitale Jabliak qu'il reprit seulement en 1481, à la mort de Mahomet II.

Maîtres de Scutari, les Turcs voulurent de nouveau prendre Jabliak qu'ils attaquèrent en 1482. Ivan songea alors à demander aux Vénitiens un secours qu'ils lui refusèrent. Incapable de résister, il abandonna sa capitale après l'avoir brûlée, et se retira dans les fortes positions du Monténégro. Espérant trouver ailleurs l'aide qui lui faisait défaut, il partit bientôt pour l'Italie, laissant à sa place son frère Djurdj, surnommé Arvanit, lequel, en l'absence d'Yvan, défendit courageusement ses États, qui alors s'étendaient de Bar jusqu'à l'Herzégovine.

De retour de son voyage inutile en Italie, Ivan comprit que son courage et celui de son peuple, aidés des obstacles naturels offerts à l'ennemi par la Montagne Noire, devaient être les seuls appuis de son espérance, et qu'il devait à son tour tenter de faire ce que les fils du H'rsog Stephan, Vladislav et Vlatka, avaient accompli contre les Turcs en Herzégovine. Dès 1484, il bâtit à Tsettinjé un monastère auquel il donna le nom de Métropole de la Zéta, et il y établit un évêque du nom de Visarion qui auparavant habitait le monastère de Vranina, première métropole de la Zéta. Yvan fixa sa propre résidence à Tsettinjé et construisit sur la rivière d'Obod, qui plus tard prit le nom de Tsernoiévitja Rieka, une forteresse et une imprimerie.

Exaltés par les dispositions de leur chef, et pénétrés de son propre courage, les Monténégrins lui jurèrent une fidélité à toute épreuve, et votèrent d'une voix unanime l'institution d'une loi en vertu de laquelle : « En temps de guerre contre les Turcs, aucun Monténégrin ne pourrait, sans l'ordre de son chef, quitter le champ de bataille ; que celui qui aurait pris la fuite serait déshonoré à jamais, méprisé, banni du milieu des siens ; qu'on lui donnerait un vêtement de femme et un fuseau, et que les femmes à coups de fuseau le chasseraient comme lâche et traître à sa patrie. »

Ainsi préludait le peuple Tsernogortse à cette existence de luttes sans trêve ni merci qui, pendant plusieurs siècles,

ne devaient laisser aucun repos aux pachas du voisinage et à la Sublime Porte elle-même.

Les Turcs intimidés par les résolutions d'Yvan Tsernoiévitj, restèrent pendant quelque temps indifférents à ce qui se passait en Zéta; mais quand ils eurent recommencé la guerre et qu'Yvan se vit obligé d'engager aux Ragusains quelques points du littoral, pour en obtenir des subsides, les Cattarins le croyant perdu, n'hésitèrent point à faire empoisonner soixante-douze moines dans le monastère du saint Archange Michel, fondé par le roi Serbe Stephan P'rvo Vientchané sur l'île de Prévlaka, au fond du pays de G'rbai.

Profitant d'un repos que lui laissèrent les Turcs, Yvan demanda pour son fils aîné George la main d'Élisabeth, fille du noble Vénitien Antonio Erizza. Mais tandis que le cortége nuptial revenait de Venise, l'illustre Yvan mourait lui-même à Tsettinjé (1490), où il fut enterré dans le monastère qu'il avait fondé.

George Tsernoiévitj, en succédant à son père, non seulement prit soin de défendre ses frontières, mais encore se déclara apôtre fervent de l'orthodoxie. Pour cela il fit venir de Venise tout un matériel d'imprimerie, qu'il établit dans la maison construite à cette intention à Obod par son père Yvan, et il fit éditer un grand nombre de livres lithurgiques où pour la première fois on employa les lettres cyrilliennes. Stephan Stanicha, frère cadet de George, jaloux de ce dernier, partit pour Constantinople à la tête d'un certain nombre de Monténégrins, et s'en fut demander à Bajazet II des troupes avec lesquelles il soumettrait le Monténégro, lui promettant de se déclarer ensuite son vassal, s'il y réussissait. Bajazet consentit à lui accorder ce qu'il demandait, mais à une condition, c'est qu'il se ferait Turc. Stéphan et ses compagnons Monténégrins y accédèrent, puis ils partirent à la conquête du Monténégro. George marcha à leur rencontre, les joignit à Liechkopolie et les détruisit presque complétement. Il fit prisonniers une partie des Monténégrins renégats et leur permit de s'établir de nouveau dans leur pays, où ils continuèrent à pratiquer l'Islamisme.

Quant à Stéphan, il voulut d'abord résider à Scutari, que le sultan avait mis sous son autorité ; mais les Scutarins s'y refusèrent, et il fut obligé de se réfugier dans un village d'Albanie appelé Bouchate et duquel il tira le nom de Bouchatlia qui, du reste, n'est point encore éteint. Élisabeth Érizza, regrettant les plaisirs de Venise, ne cessait d'engager son époux à quitter la rude existence de la Montagne Noire. Cédant à ses conseils, il se décida enfin à remettre au Métropolitain de Tsettinjé son pouvoir civil et ses propres armes, et il partit pour Venise (1499) où il fixa définitivement son séjour.

GOUVERNEMENT THÉOCRATIQUE. — LES MÉTROPOLITAINS.

Le métropolitain Vavyla, à qui George Tsernoïévitj venait de remettre le gouvernement de la Montagne Noire, tout en recommandant à ses gens de ne permettre aux Turcs aucun empiétement sur leur territoire, les engagea à être prudents dans leurs provocations. De son côté Sandjack-Beg, pacha de Scutari, voulant obtenir par l'intrigue ce que les armes ne pouvaient que difficilement lui procurer, chercha à mettre dans ses intérêts les renégats qui, depuis les complots de Stéphan Stanicha, étaient rentrés dans leur pays, et à s'en servir comme d'émissaires pour détruire l'union qui existait au Monténégro.

Il ne réussit point dans ses projets, mais ce fut un souci constant pour Vavyla de combattre ces dangereuses influences.

D'après les documents conservés au monastère de Tsettinjé, la succession des Métropolitains, de Vavyla jusqu'aux Petrovitj, aurait été la suivante : Vavyla (1491); German ; Paul ; Vassilié ; Nikodim ; Romul (vers 1551) ; Paomie Komanin (1568); Véniamin (1582); Roufim Niégosch (1631); Marclarié Cornetchiani (1659); Roufim Bolievitch (1675); Vassilié Veliekraïski ; Visarion Baïtsa (1689) ; et Sava Kaloudjiéritchitch des Otchinitchi (1695).

C'est pendant les deux siècles presque entiers de cette pe-

tite théocratie, que les Turcs régnèrnt en Europe, écrasant sur tous les points la chrétienté aux abois, jusqu'au moment où, sous les murs de Vienne (1683), leur étoile allait enfin pâlir.

Cette longue période fut remplie par des luttes incessantes, dans lesquelles les Monténégrins, tantôt vainqueurs, tantôt vaincus, virent plusieurs fois les étendards ottomans flotter dans la plaine même de Tsettinjé. Mais le croissant ne pouvait s'implanter sur ces arides rochers, où le sang des martyrs de la liberté ne s'épuisait jamais; et les hordes ottomanes, abandonnant leur conquête d'un jour, regagnaient au plus vite les rives du lac de Skadar et les plaines plantureuses de la Zéta. Le Monténégro nourrissait dans son sein un ennemi plus dangereux que les pachas et leurs cohortes : c'était ce peuple de renégats qui, de plus en plus considérable, tenait en son pouvoir le bazar et la citadelle d'Obod et les rives de la Tsernoiévitja Riéka, et permettait aux vaisseaux turcs de remonter incessamment dans l'intérieur même du pays, entretenant avec les musulmans des intelligences dangereuses, et leur rendant à l'occasion des services qu'à son tour il pouvait toujours en attendre.

C'est sur ces entrefaites que le Vladika Sava Otchinitch étant mort, le peuple réuni en assemblée générale à Tsettinjé, désigna pour lui succéder Daniel Pétrovitj Stchieptchevitcha.

Avec ce métropolitain commence une ère toute nouvelle pour le Monténégro.

LES VLADIKAS DE NIEGOCHE DE LA FAMILLE PETROVITJ.

DANILO.

Le Vladika Danilo qui recueillait la succession de Sava n'était qu'un jeune homme quand, en 1687, le peuple l'investit de la suprême dignité. De bonne heure il avait quitté la maison de ses parents dont la résidence était Niegoche, pour aller au monastère de Tsettinjé d'où malgré lui on le fit sortir, et ce n'est qu'en 1700 qu'il put se ren-

dre à Setchiou en Hongrie, pour y recevoir la consécration des mains de l'archevêque serbe, Arsène Tcharnoiévitj. Mais, depuis longtemps déjà le jeune évêque nourrissait un projet pour l'exécution duquel il n'attendait que l'occasion favorable. Il voulait à tout prix débarrasser le Monténégro des renégats qui y avaient pris une position redoutable et ne tendaient à rien moins qu'à y anéantir l'orthodoxie. L'événement suivant le décida à ne pas retarder davantage la réalisation de ses desseins. Les Zetiani, avec l'agrément et la foi jurée du pacha de Scutari, avaient appelé chez eux le vladika Danilo, pour bénir une église de nouvelle construction. Mais à peine arrivé dans leur pays, l'évêque fut saisi et emprisonné par les Turcs; il ne dut la vie qu'aux prières des Zetiani et à une rançon de trois mille ducats qu'ils réunirent à grand'peine, ayant été forcés d'en emprunter une partie au métropolitain d'Herzégovine, Savatia.

De retour à Tsettinjé, Danilo réunit les chefs les plus sûrs et leur propose le seul moyen capable de détruire l'influence turque au Monténégro, c'est-à-dire le massacre de tous les renégats. Son projet ayant été unanimement approuvé, on choisit la nuit de Noël pour le mettre à exécution, et l'année 1702 ne s'acheva pas sans que se fût accomplie la délivrance de la Montagne Noire. Les Martinovitj de Baïts se glorifieront à jamais d'avoir compté cinq des membres de leur famille au nombre de ces anges d'extermination, auxquels la Tsernagore doit peut-être son indépendance actuelle et la conservation de la foi chrétienne. Seuls les enfants des renégats furent épargnés, et leurs descendants portent encore aujourd'hui des noms dont les désinences turques rappellent l'effrayante origine.

Danilo, délivré de cet ennemi redoutable, releva en 1704 le monastère d'Yvan-Beg, détruit par Soliman.

A l'instigation de Charles XII, la Porte avait déclaré la guerre à la Russie, vers la fin de 1710. Pierre le Grand, en cette occasion, suivant le conseil qui lui était donné par le comte Sava Vladisavitch, Herzégovinien, écrivit à Danilo

pour le prier d'unir ses armes aux siennes contre leur ennemi commun.

Le vladika communique à ses chefs cette demande du tsar, et bientôt Monténégrins et Berdjani s'élancent sur les Turcs du côté d'Onogosk, de Spuz et de Podgoritsa. La paix signée sur le Pruth entre Pierre le Grand et le grand visir peut seule mettre fin à leurs exploits, et Danilo ne réussit à les retenir qu'en les assurant que telle est la volonté du tsar.

Les Monténégrins n'ayant point été compris dans le traité de paix signé entre le sultan et Pierre Ier (12 juillet 1711), Ahmet donna l'ordre au seraskier de marcher contre la Montagne Noire à la tête d'une armée de cinquante mille hommes qui, l'année suivante, au mois de juillet, franchit la Zéta au-dessus de Podgoritsa. Danilo s'avance à sa rencontre jusqu'à la fontaine de Marchouliou, et partage son armée en trois corps : l'un, à droite, s'embusque dans les monts Prjnik; un autre, à gauche, se cache dans la montagne de Vragui; le vladika commande lui-même le centre. Trois jours après, Danilo informé que l'armée turque campe à la fontaine de Vlack'-iniah, s'avance pendant la nuit et tombe à l'improviste dès l'aube sur le camp ottoman. Les deux ailes le rejoignant alors, mettent au comble le désordre et la terreur des Ottomans qui cherchent dans la fuite un salut qu'ils ne peuvent y trouver; car ne découvrant plus les chemins par lesquels ils sont arrivés, ils s'offrent d'eux-mêmes aux coups des Tsernogortses. Plus de trois cents Monténégrins succombèrent, mais du côté des Turcs ce fut un massacre véritable, dans lequel, s'il faut en croire les légendes, vingt mille Ottomans restèrent sur le champ de bataille.

Des monceaux d'armes et de riches vêtements, un grand nombre de chevaux et quatre-vingt-six étendards furent la proie des vainqueurs, dont le chef avait été lui-même blessé dans la mêlée. Telle fut la plus grande bataille que jamais les Monténégrins aient livrée aux armées ottomanes; elle eut lieu le 29 juillet, et le champ de carnage où les soldats du croissant tombèrent comme une forêt abattue (La-

sina), a conservé le nom de Tsarévlaz (la coupe impériale).

A cette nouvelle le sultan Ahmet jure de venger l'honneur ottoman, et, donnant l'ordre de réunir la plus grande armée possible, il confie à son plus illustre général, Numan Pacha Tchuprilitch, le commandement de cent mille hommes avec lesquels celui-ci s'avance sur les confins d'Herzégovine (1714). Plus sûr de triompher des Monténégrins par la ruse que par la force, le pacha fait dire à Danilo qu'il est disposé à traiter avec lui et le prie de lui envoyer à cet effet quelques chefs importants. Danilo, comptant sur sa parole, lui délègue trente sept de ces derniers; mais à peine sont-ils au camp ennemi que Tchuprilitch les fait emprisonner. Il marche alors avec toutes ses forces contre les Tsernogortses qui, très-inférieurs en nombre et manquant absolument de munitions, se débandent et fuient de tous côtés une mort certaine. L'armée des Osmanlis inonde la Montagne Noire, pillant et ravageant villages et églises, et arrive enfin jusqu'à Tsettinjé où elle renverse le monastère reconstruit par le vladika Danilo. Les trente sept chefs envoyés pour traiter sont pendus, les femmes et les enfants emmenés en esclavage, et le flot des barbares poursuivant sa marche impétueuse, roule vers Cattaro et les Primore pour rentrer ensuite en Albanie, et de là rejoindre les armées du grand visir et les aider à enlever aux Vénitiens la Morée. Impuissants à relever leurs églises et leurs villages, les Monténégrins chargent leur vladika d'aller demander au tsar les secours qui leur sont indispensables (1715). Pierre le Grand, sachant ce qu'ils ont souffert par suite de leur alliance avec lui, leur envoie, par l'entremise de Danilo, deux ukases où il leur adresse ses félicitations et l'assurance de son amitié, et en même temps il leur fait remettre cent soixante médailles d'or et dix mille roubles d'argent.

Le vladika était à peine de retour de Russie (1716), que les Turcs, craignant de voir le Monténégro se relever pour venger la trahison de Tchuprilitch, se rassemblent sous les ordres des deux Dchengitch, pachas de l'Herzégovine, et du bey Lioubovitch, et envahissent la frontière de Soutsa. Les

montagnards marchent contre eux, les poursuivent à outrance et font prisonniers les trois chefs ottomans auxquels ils coupent la tête ainsi qu'à soixante-dix autres Turcs.

Cependant le sultan venait d'enlever la Morée aux Vénitiens (1715), malgré les conditions de la paix de Carlovatz (1699), conclue entre la Porte et l'Autriche. Celle-ci déclare alors la guerre au sultan Ahmet III, envoie des secours à Venise, et bientôt, par la victoire de Waraddin (1716), le prince Eugène assure la conquête de Témichvar et du Banat. Danilo ne veut point rester étranger à ces grands événements, il lutte de son côté et reconquiert tout le domaine de l'ancienne Zèta. Pendant les années suivantes, il rend à plusieurs reprises de signalés services aux Vénitiens, à côté desquels il combat dans plusieurs occasions; aussi il obtient du doge Cornaro des lettres patentes établissant sa juridiction ecclésiastique sur toute la population orthodoxe des Bouches et pays circonvoisins. En 1724 il relève encore le monastère détruit par Kuprilitch, puis lutte contre Betchir Pacha Tchengitch, cousin des deux Tchengitch d'Herzégovine (1727), et contre Topal Osman pacha, Begler Beg de Roumélie; enfin, usé de travaux et de fatigues, il meurt saintement en 1735. Sa mémoire restera à jamais chère aux Monténégrins, sur lesquels il sut le premier attirer l'attention et la bienveillance des empereurs de Russie.

PREMIÈRE RÉGENCE DE SAVA.

A Danilo succéda son neveu Sava Petrovitj Niegoche, que déjà en 1719 le patriarche serbe Moïssei Tchurla avait consacré, à l'occasion d'un voyage qu'il fit au Monténégro. L'année même qui suivit son avénement (1736), Sava bâtit une église à Staniévitch. Tandis que les Russes et les Autrichiens luttaient tour à tour contre les Turcs, et que le patriarche Arsène IV Jovanovitch soulevait également les Serbes contre ces derniers, Sava ne resta point tranquille, et dans maintes occasions il donna aux Ottomans de sanglantes leçons.

L'année même où les deux grandes puissances concluaient la paix avec la Porte (1739) et restituaient à celle-ci Belgrade, la Serbie et la Valachie, les Monténégrins battirent en effet les troupes d'Oudaverdi Pacha Mahmoud Begovitch qui avait accueilli les Kouchi, et brûlèrent soixante-dix chefs turcs dans une tour.

Sava s'étant rendu à Moscou en 1742, reçut de l'impératrice Élisabeth l'accueil le plus gracieux, et celle-ci adressa même aux Tsernogortses un ukase que le vladika fut chargé de leur lire en leur remettant de très-riches présents. En revenant de Russie, Sava passa à Berlin, où le roi Frédéric le Grand lui remit une croix d'or, puis, de retour au Monténégro, il désigna par avance pour lui succéder son cousin issu de germain, Vassili Petrovitj Niegoche, et l'envoya à Ipek, auprès du patriarche serbe Athanase Gavrilovitch, afin qu'il en reçût l'instruction nécessaire à l'exercice de sa future dignité métropolitaine.

Le patriarche le consacra en 1750 comme métropolitain de l'éparchie de Scanderie et des côtes, et exarque du siége patriarcal Slaveno-Serbe d'Ipek ; puis Vassili revint dans sa patrie où Sava lui remit tous ses pouvoirs et se retira lui-même dans le monastère de Stanievitch.

VASSILI.

Mais depuis Danilo des dissensions intestines de tout genre s'étaient élevées parmi le peuple, dont les Plemena tendaient de plus en plus à vivre indépendantes les unes des autres et de l'autorité métropolitaine. Vassili dirigea d'abord tous ses efforts vers le rétablissement de la justice, puis il prescrivit l'obéissance la plus entière aux ordres du régent civil Stanislas Radonitj, auquel succéda bientôt Vouko Voukotitj de Tchevo.

En 1752, Vassili se rendit à son tour en Russie, où l'impératrice l'accueillit tout aussi bien que son prédécesseur et le combla de présents de tout genre. De retour à Tsettinjé en 1755, il trouva non-seulement le pays en pleine discorde,

mais le Monténégro prêt à être livré au sultan par des traîtres qui s'étaient rendus à Constantinople pour proposer à Osman III un aussi horrible marché. Déjouant ces projets et rétablissant la concorde parmi les siens, Vassili se fit du sultan un ennemi encore plus acharné, et celui-ci ne tarda point à lui intimer l'ordre de payer l'impôt à la Sublime Porte.

Sur le refus ironique du vladika, Osman III donna l'ordre au vizir de Bosnie d'attaquer le Monténégro. Celui-ci envoya alors son tchaïa à la tête de 40,000 hommes, qui rencontrèrent les Monténégrins sur les confins d'Onogosk.

Après quinze jours de combats incessants, les troupes du vladika, manquant de munitions, durent se replier, et l'ennemi, pillant et brûlant tout sur son passage, vint camper à Tchevo. A ce moment un secours inespéré fut offert aux Tsernogortses par un Serbe cattarin qui leur envoya quelques milliers de cartouches. Fondant alors sur le camp ottoman, ils mirent en déroute les Turcs qui s'enfuirent en abandonnant tout leur matériel de guerre et même leurs munitions. Aussi, jusqu'à la fin du règne de Vassili aucun pacha ne se hasarda à franchir la frontière de la Montagne Noire.

Vassili, toujours soucieux des intérêts de son pays, fit encore deux voyages en Russie, en 1758 et 1765, recevant encore d'Élisabeth et de Catherine de nouvelles marques de sympathie. C'est dans le cours de ce second voyage qu'il mourut à Pétersbourg le 10 mars 1766, âgé de cinquante-six ans, entre les bras de son petit-neveu, Pierre Petrovitj Niegoche.

DEUXIÈME RÉGENCE DE SAVA.

Par la mort de Vassili, le pouvoir revint au faible vladika Sava qui, retiré depuis vingt années dans son monastère, avait dit adieu à toute espèce de gouvernement. Son nouvel avénement fut marqué par deux incidents, à savoir : la délégation qui lui fut faite, par Vassili, patriarche d'Ipek, de

tous les droits et pouvoirs spirituels dont les patriarches de Serbie avaient joui jusqu'alors, et en second lieu l'apparition au Monténégro de l'un de ces faux Pierre III de Russie qui, de 1766 à 1772, tentèrent de ressuciter la victime de Catherine II.

STIEPAN MALI.

Vers la fin de 1767, on signala dans les bouches de Cattaro la présence d'un certain Stiepan Mali (Étienne le petit), surnommé l'Empereur, qui prétendait être le vrai Pierre III, époux infortuné de Catherine. Cet individu, deux années auparavant, avait traversé tout le Monténégro, sous le masque d'un médecin, s'initiant aux habitudes et aux idées du pays, et s'assurant de l'attachement que le peuple avait pour la Russie. De là il alla s'établir dans la commune de Maïné, près de Budua, chez un certain Vouko Markovitj auquel il finit par avouer, après de nombreuses réticences, qu'il était le tsar Pierre III. Le capitaine de Maïné, Marco Tancovitj, qui avait été lui-même en Russie avec le feu vladika Vassili, et dont l'attestation était ainsi de plus grande valeur, déclara lui-même qu'il reconnaissait dans Stiepan le personnage de l'empereur, et il le présenta en cette qualité aux Pobori et aux Braïtché. Cette nouvelle se répandit dans toutes les localités voisines ainsi que dans le Monténégro, et les chefs vinrent de toute part trouver l'aventurier pour savoir de sa bouche même la vérité de ce que l'on annonçait.

Stiepan leur déclara qu'il se ferait connaître en pleine assemblée, quand ils auraient mis fin à toutes les dissensions qui les divisaient. Les chefs conclurent alors des trêves qui devaient durer jusqu'à la Saint-George, et écrivirent dans ce sens à Stiepan Mali.

A la réception de ce document, celui-ci entra dans une violente colère, déchira le papier, disant qu'il avait demandé une paix définitive et non point une trêve, et refusa de donner toute espèce de conseils si l'on n'acquiesçait point à ses ordres. Cette énergique déclaration donna au peuple une

haute idée de sa personne, et le vladika lui-même, dont les convictions étaient ébranlées, engagea son neveu Arsène Plaménats qu'il désirait avoir pour successeur, à aller demander à Stiepan son appui auprès des Monténégrins lors de la future élection.

Stiepan écrivit alors au peuple pour lui recommander encore de faire une paix générale et de reconnaître Arsène pour Vladika. Les Monténégrins se déclarèrent prêts à lui obéir, et la Skouptchina s'étant rassemblée, ils déléguèrent à Maïné soixante chefs ayant pour mission de reconnaître Stiepan comme empereur de Russie et aussi comme leur seigneur. Étienne les reçut poliment, leur donna les plus sages conseils, se montra peu ambitieux du titre d'empereur, et enfin déclara que bientôt il tirerait complétement le voile qui cachait encore sa personnalité.

Peu de temps après, le dernier patriarche d'Ipek, Vassili B'rkitch, fuyant la persécution des Turcs, se réfugia au Monténégro. Stiepan l'accueillit lui-même fort bien, lui fit cadeau de son propre cheval B'rniach (marqué au front et à la bouche), et le décida même à consacrer comme vladika Arsène Plaménats.

La république vénitienne effrayée des projets de l'imposteur, envoya à Cattaro le gouverneur de la Dalmatie qui, immédiatement, donna l'ordre aux chefs des Primore de chasser Étienne le Petit de leur territoire. Un certain nombre d'entre eux vinrent demander leur pardon et se déclarèrent prêts à refuser dorénavant leur appui au faux empereur. Alors celui-ci partit pour Tsettinjé (janvier 1768), convoqua les Monténégrins et Berdjani, et déclara hautement devant eux qu'il était Pierre III, empereur de Russie, ajoutant qu'il n'exigerait point le titre de tsar et qu'il continuerait de s'appeler simplement Stiépan Mali.

De là il se rendit avec les chefs au monastère de Staniévitch, en chassa les moines, prit au vladika Savo cent moutons et le mit en prison, sous prétexte qu'il avait caché l'argent envoyé par la Russie au Monténégro, mais en réalité parce que Savo l'avait dénoncé comme imposteur.

Stiepan ou Tchepian Mali demeurait ordinairement à Maïné chez Vouko Markovitj ; de là il se rendait de temps en temps au Monténégro, où il finit par s'installer, d'abord à Tsettinjé, puis à Niegoche chez Stanko Radonitj. Le motif de cette détermination était la crainte d'être pris par les Vénitiens qui ne voyaient pas d'un bon œil sa présence dans les Primore. A Niegoche il tenait une sorte de cour, convoquait les chefs, donnait des ordres, et fit même fusiller un certain Schnia Radanovitj de Doni-Kraï qui avait tué son propre frère. Ennemi juré du vol, il faisait placer de l'argent sur le chemin du bazar de Cattaro, défiant qui que ce fût d'y toucher.

Il prescrivait la concorde, imposait des amendes (globa), défendait tout travail le dimanche, régularisait en un mot les mœurs et les habitudes des Montagnards. Cette reconnaissance de Stiepan comme empereur de Russie par les gens de la Montagne Noire porta ombrage aux pachas du voisinage et même au divan, d'autant plus que l'on accusait les Vénitiens d'y prêter la main de leur côté. Justiniani, ambassadeur à Constantinople de la sérénissime république, fut même obligé de donner à ce sujet des explications à la Sublime Porte. Mais le prétexte était bon pour prendre les armes contre le Monténégro, et Mustapha III donna l'ordre d'attaquer la Montagne Noire de trois côtés à la fois.

En conséquence Soliman Pacha, vizir de Bosnie, s'avança du côté de Niksitch à la tête de 20,000 hommes ; le begler-bey de Roumélie partit de Podgoritsa avec une armée aussi considérable, et enfin le pacha de Scutari, Méhemet Bouchatli, secondé par deux autres pachas, Doukadjienski et Djakovitchi, attaqua du côté de Plavnitsé avec 27,000 hommes.

La résistance des Monténégrins fut longue et désespérée ; mais enfin le vizir de Bosnie et le begler-bey, après avoir dévasté les Bielopavitj, Piéchitsé et Biélitsé, vinrent camper à Tchévo ; de son côté le pacha de Scutari ravagea la Tsernitsa. A l'armée ottomane, forte suivant les uns de 100,000 hommes et, suivant les récits vénitiens, de 67,000 hommes

seulement, les Monténégrins et Berdjani n'avaient à opposer que 10 à 12,000 combattants, et de plus, les moyens de remplacer les munitions épuisées leur étaient refusés, car les Vénitiens, par crainte des Turcs, interdisaient toute exportation de poudre et de plomb sur la frontière du Monténégro.

Convaincu de la faiblesse de son ennemi, le begler-bey fit dire aux chefs Monténégrins qu'ils eussent à lui livrer Tchepian Mali; à quoi ils répondirent que celui-ci était mort en combattant contre les Turcs; et en témoignage de leur assertion ils envoyèrent au bey B'rniak, le cheval d'Étienne. Alors le chef ottoman leur fit de nouveau savoir qu'ils eussent à lui préparer ses logements à Tsettinjé et à Niegoche, et qu'il saurait bien lui-même trouver ce « Roi de Moscou. »

Tout à fait inférieurs en nombre et manquant de munitions, les Monténégrins étaient perdus. Mais alors survint un événement providentiel qui changea subitement la face des choses. Le second jour de novembre, la foudre tomba près de Budua, mettant le feu aux poudres des Vénitiens; le même jour elle éclata aussi au milieu des troupes du pacha de Scutari qui, effrayées par de tels prodiges, se dispersèrent.

Enfin les Monténégrins s'emparèrent d'un convoi de munitions destiné au vizir qui campait à Tchévo, de sorte que les Montagnards, reprenant courage, s'élancèrent de tous côtés sur l'ennemi. Les chefs ottomans, surpris de cette résolution et voyant aussi l'hiver les menacer, ne songèrent plus qu'à repasser les frontières, poursuivis chaudement par les Monténégrins et ne cherchant plus guère à s'emparer de Tchepian Mali.

Quant à ce dernier, on n'a jamais su s'il avait réellement assisté à ces batailles; toujours est-il qu'il se montra dans ces occasions fort peu héroïque, et qu'il se retira ensuite pendant neuf mois auprès d'un moine de Gradjiani.

Peu de temps après les luttes dont nous venons de parler, le sénat de Venise fit arrêter les chefs des Primore qui avaient donné la main au complot du faux empereur, et

deux d'entre eux furent emprisonnés, en même temps que leurs maisons étaient brûlées. On voit encore aujourd'hui, au-dessus de Maïné, les ruines de la maison où avait habité Étienne le Petit.

Le 12 août 1769, débarqua près de Spitch (Pleme de la Nahie de Bar) le prince russe Dolgorouki, envoyé de l'impératrice Catherine II, accompagné d'une suite nombreuse et apportant aux Monténégrins des présents et une assez grande quantité de munitions de guerre.

Dolgorouki avec tout son monde se rendit à Tsettinjé, où il convoqua le peuple et lut publiquement un ukase par lequel l'impératrice conviait les Monténégrins à prendre énergiquement part à la guerre à laquelle la Turquie venait de forcer la Russie, sous le vague prétexte que celle-ci s'immisçait irrégulièrement dans les affaires intérieures de la république de Pologne.

Tous les chefs tsernogortses jurèrent alors que, de toutes leurs forces, ils chercheraient à seconder les armes impériales, et ils assurèreut le prince de leur inébranlable attachement pour l'impératrice.

Dans une seconde lettre lue par Dolgorouki, il était dit que Tchiepan Mali n'était qu'un imposteur et qu'il fallait s'en débarrasser.

Les chefs de nouveau promirent d'exécuter cet ordre; mais, dès le lendemain, tandis que le prince se reposait tranquillement sur leur parole, on entendit des coups de fusils du côté de Zagrahlié, près de Tsettinjé.

C'était Stiepan Mali qui descendait vers la plaine accomgné de quelques Monténégrins. A cette vue, les chefs eux-mêmes font feu de leurs armes, et volent à la rencontre d'Étienne en criant: « Vive à jamais ce jour fortuné! Voici notre seigneur qui arrive! »

Dolgorouki irrité réprimande les chefs et faisant appeler Stiepan: « Avance, lui-dit-il; avoue, imposteur, que non-seulement tu n'es point le tsar Pierre III, mais encore que tu n'as jamais été en Russie. »

Stiepan confessa que c'était vrai, et quelques chefs ne

parlaient que de le mettre à mort, tandis que d'autres vantaient ses bonnes qualités et sa bonne direction. Le prince Dolgorouki, les laissant sous ces impressions contradictoires, se contenta de faire mettre Stiepan Mali sous bonne garde, puis il ordonna de tout disposer pour une attaque prochaine.

A cette assemblée générale avait assisté le patriarche d'Ipek, réfugié au Monténégro, personnage trés-considéré par le prince; mais le vladika Sava, se disant malade au monastère de Staniévitch, s'en était abstenu. Aussi ce fut tout à fait en dehors de son action que les Monténégrins commencèrent de prendre les dispositions nécessaires pour résister aux Turcs qui, pressentant leurs desseins, garnissaient les frontières.

Cependant le prince Dolgorouki attendait vainement depuis trois mois qu'on lui annonçât le commencement des hostilités dans l'Archipel; il voyait seulement avec plaisir que les Monténégrins, par leur attitude, tenaient en échec les troupes de l'Herzégovine et de l'Albanie, et le résultat de sa mission était déjà presque inespéré.

Mais voyant l'hiver venir, comprenant toute l'incapacité du vieux Sava, il prit une suprême résolution; c'était de remettre Stiepan Mali en liberté, de lui donner un diplôme d'officier supérieur russe et de lui confier tout ce qui restait encore de munitions apportées de Russie, engageant en même temps le peuple à lui obéir.

Cela fait, Dolgorouki reprit avec toute sa compagnie le chemin de la Russie (13 octobre 1769).

Stiepan Mali de nouveau investi de la régence, et dans une position plus régulière qu'auparavant, conçut le projet de tracer des chemins à travers le Monténégro. C'est en surveillant des travaux de ce genre qu'il fut grièvement atteint par l'explosion d'une mine au mois de juin 1771. Guéri de ses nombreuses blessures, il resta pourtant borgne et estropié d'une main et des deux pieds. Les Ragusains, qui avaient violemment mécontenté le comte Orloff, amiral russe dans le Levant, et qui craignaient des représailles, voulurent

se ménager Stiepan Mali, et apprenant sa déplorable position, ils lui envoyèrent de nombreux présents, parmi lesquels se trouvait une chaise à porteurs, dans laquelle Étienne se faisait quelquefois transporter comme un vrai dictateur.

Il s'occupa de nouveau de rétablir la justice, opéra le recensement des hommes capables de porter les armes, et s'établit en Tsernitsa pour surveiller de près les Turcs et leur tendre de perpétuelles embûches. C'est ainsi qu'il vécut jusqu'en 1774, et dans le courant de cette année il fut étranglé pendant la nuit par un Grec qui s'était insinué chez lui comme domestique, et qui sans doute était soudoyé par le vizir de Scutari, Mehemet Pacha Bouchatlia.

Le prince Dolgorouki a raconté dans ses *Mémoires* que Stiépan Mali était à son avis un homme des plus remarquables, qu'il était originaire de Bosnie et que c'était à l'instigation de l'archimandrite Marcovitch qu'il avait joué ce rôle d'imposteur. D'autres ont écrit qu'il était au contraire originaire de la Dalmatie. On doit reconnaître qu'il obtint des Monténégrins plus qu'aucun vladika n'en avait encore pu tirer; et du reste les Vénitiens, en entrant avec lui en fréquentes relations, montrèrent qu'ils ne l'avaient pas en moindre estime que le prince Dolgorouki lui-même. Ils écrivirent même au doge à son sujet : « Ses paroles respirent toujours la paix et la cordialité, les bonnes mœurs; ses réponses sont nettes, précises et sages; son intelligence est brillante et il ne manque d'aucune des qualités nécessaires pour le gouvernement. » La mort d'Étienne le Petit laissait de nouveau le pouvoir aux mains de plus en plus débiles du vladika Sava; aussi Mehemet Pacha Bouchatlia se hâta d'en profiter pour s'élancer sur les Koutchi à la tête de trente mille combattants. Mais, victorieusement repoussé, il dut se retirer avec une perte de mille hommes. Cependant les nombreuses victoires remportées par les Russes forcèrent la Turquie de signer à Koutchouk-Kainardji, près de Silistrie (10 juillet 1774), une paix des plus avantageuses pour la chrétienté tout entière; si les Monténégrins ne fu-

rent point compris dans le traité, au moins purent-ils se glorifier d'y avoir courageusement coopéré, en arrêtant des armées nombreuses sur les confins d'Herzégovine et d'Albanic !

PIERRE Ier.

Sava étant mort en 1782, le peuple élut pour lui succéder son neveu l'archimandrite Petar Petrovitj Niegoche, celui-là même qui avait accompagné Vassili en Russie et qui, depuis la mort de Stiepan Mali, prenait une part active au gouvernement. Quant au vladika Arsène Plaménats, retiré dans la Tsernitsa, il ne songeait en aucune façon à jouir de l'autorité dont on l'avait revêtu. Dénué de moyens et d'une faible santé, il suivit de bien près Sava dans la tombe.

D'après la volonté du peuple, l'archimandrite Petar partit immédiatement pour se faire consacrer. Son intention était de se rendre en Russie; mais le prince Galitzin, ambassadeur du tsar à Vienne, lui ayant refusé un passe-port, il se contenta d'aller, avec l'autorisation de l'empereur Joseph II, trouver à Carlovtsé le métropolitain Moïssé Poutnik, duquel il reçut la consécration, le 14 octobre 1784. De retour à Vienne, apprenant que Kara Mahmoud Pacha Bouchatlia, nouveau vizir de Scutari, menaçait le Monténégro, Petar songeait à se procurer des munitions; mais, dénué de ressources, il se décida à écrire au général serbe, Siméon Zoritch, qui se trouvait à Schlov, pour lui demander des secours. Sur l'invitation qui lui en fut faite par Zoritch, il se rendit en conséquenee à Schlov où il passa plusieurs mois inutilement. Comptant être plus heureux auprès de Catherine II, il alla ensuite à Saint-Pétersbourg où, plus rebuté encore, il reçut du favori Potemkim, ennemi juré de Zoritch et de tous les Serbes, l'ordre de quitter la capitale dans les vingt-quatre heures. Pierre accompagné de son secrétaire, don Frano Dolci, savant clerc de la religion romaine, auquel Potemkin proposa même inutilement de rester en Russie, reprit donc le chemin du Monténégro. Mais, pen-

dant sa longue absence, des dissensions intestines avaient désolé son pays, et Mahmoud Pacha, avide d'en profiter, avait levé une armée avec laquelle il ravageait la Liechanska et la Riechka Nahia. Au mois de juin (1785), il arriva jusqu'à Tsettinjé et brûla le monastère. La Katounska presque tout entière eut le sort des autres Nahia, et les Vénitiens, se mettant même du parti des Turcs, envoyèrent à Tsettinjé des vivres à l'armée du pacha. Celle-ci, redescendant à travers le Lovchen, et traversant le territoire vénitien de Braitché et de Pachitrovitchi qu'elle dévasta, retourna ainsi en Albanie.

C'est dans cette situation lamentable que le vladika Pierre I[er] trouva son pays, quand il y arriva à l'automne de 1786. Plus d'une année dut être employée par lui à ramener la concorde parmi les chefs et la confiance dans le gouvernement, à obtenir de nouveaux serments d'obéissance, enfin à relever les ruines amoncelées, et en particulier celles du monastère de Tsettinjé.

La Russie et l'Autriche ayant de nouveau déclaré la guerre à la Turquie (25 janvier 1788), les alliés songèrent à obtenir encore en cette occasion l'appui des Monténégrins, et pour cela le major autrichien Philippe Voukasovitch fut envoyé avec quatre cents soldats et des subsides, apportant en outre avec lui une lettre de Joseph II. La perspective de combattre remplit le peuple d'enthousiasme; mais Pierre I[er] comprenant que cette guerre n'aboutirait à rien pour son pays, et réfléchissant aussi que la Russie ne faisait aucune invitation dans le même sens, n'était nullement disposé à prendre les armes. Sur ces entrefaites arriva le colonel russe Toutolmin, porteur d'un ukase de Catherine II et chargé d'inviter le vladika à se joindre à la lutte qui se préparait. L'hésitation n'était plus possible, aussi l'on promit à Toutolmin de faire ce que l'on pourrait et, de son côté, il engagea fortement les Monténégrins à suivre les conseils de Voukasovitch.

Comme les Bouchatlia s'étaient déclarés indépendants de la Porte, Voukasovitch crut pouvoir tenter d'entraîner dans le

parti austro-russe, Kara Mahmoud de Scutari; et à cet effet il lui fit des ouvertures qui furent bien accueillies.

A cette nouvelle la cour de Vienne chargea un envoyé, du nom de Bruniard, de se rendre à Scutari pour remettre à Mahmoud des cadeaux précieux et cinq mille ducats. A son passage au Monténégro, on essaya de dissuader Bruniard de remplir sa mission, sous le prétexte très-plausible qu'il ne fallait point se fier à la parole d'un Turc; mais en dépit de tout, il partit avec plusieurs officiers pour Scutari, où il reçut du pacha l'accueil le plus flatteur et même des cadeaux pour sa suite et pour l'empereur Joseph II. Ils s'en revenaient tous enchantés du résultat de leur mission, quand, arrivés près de Séotsé, sur le lac de Scutari, non loin de la Tsernitsa, les Turcs qui les reconduisaient les assassinèrent, d'après l'ordre du visir, et rapportèrent en même temps à Mahmoud leurs têtes, leurs vêtements, les lettres et les cadeaux dont ils étaient porteurs. De tous les officiers autrichiens venus au Monténégro, Voukasovitch seul restait; mais le vladika ne pouvant s'entendre avec lui se retira au monastère de Staniévitchi, laissant à l'envoyé de Joseph II presque une autorité suprême.

Celui-ci voulait entraîner les Berdjani à prendre aussi les armes, et ils auraien répondu à son désir, s'ils n'eussent appris son différend avec le vladika. A cette nouvelle au contraire, ils déclarèrent qu'ils ne brûleraient pas une cartouche sans l'ordre de leur chef légitime, de sorte que Voukasovitch se vit obligé d'écrire très-humblement à Pierre, le priant de vouloir bien lui faire parvenir des lettres adressées à chaque nahie en particulier pour l'inviter à combattre. Le vladika acquiesça à ses désirs et écrivit même des lettres très-pressantes auxquelles personne ne songea à résister. Monténégrins et Berdjani ayant donc reçu de Voukasovitch des munitions, s'élancèrent sur les confins d'Albanie, bloquant les Turcs dans leurs forteresses. Le vizir de Scutari lève des troupes et se jette alors sur les Piperi ; mais les Koutchi le forcent de se retirer sur Spuz et de là sur Scutari. A ce moment quelques troupes turques venues de

l'Herzégovine s'avancent sur Piéchivitsi et les Biélopavitj, et débarrassent l'Albanie d'une partie des montagnards qui la menacent. Mais un moine du nom de Goïko Piper, arrive sur ces entrefaites auprès de Voukasovitch, lui annonçant que les Biélopavitj ont l'intention de se livrer aux Turcs. Dans son trouble, le major autrichien ne songe qu'à écrire tout de suite au vladika, le conjurant d'accourir pour parer à ce danger suprême. Pierre et les chefs qui l'avaient suivi à Staniévitchi se rendirent tout de suite à Tsettinjé et de là dans les Biélopavitj, et par leur présence rendirent bientôt le courage à tous. Les Monténégrins et les Berdjani réunis allèrent jusqu'à mettre le siége devant Spuz, mais dépourvus du matériel nécessaire, ils ne firent du mal à l'ennemi qu'en repoussant ses fréquentes sorties. Voukasovitch voyant que les choses traînaient autant en longueur, et que les Latins en Albanie ne voulaient pas prendre parti pour les alliés de la Russie, apprenant aussi que les armées impériales n'avaient encore remporté aucun succès, fit lever le siége de Spuz et regagna le Lovchen, sous le prétexte d'y faire reposer ses gens. Mais quelques jours après il redescendit avec ceux-ci à Cattaro, sans avoir annoncé son projet de retraite, et se rembarqua immédiatement.

Pendant le séjour de Voukasovitch au Monténégro, y était également venu le colonel russe comte Marco Yvelitch, originaire de Risano, porteur de diverses lettres de l'impératrice Catherine adressées à tous les peuples d'origine slave, Monténégrins et autres, pour les pousser à la guerre contre les Turcs. Ce fut à l'instigation d'Yvelitch que les Trebichiani, qui devaient être secondés par le gouverneur Yoko Radonich, à la tête de deux mille Monténégrins et Berdjani, tentèrent seuls une attaque infructueuse contre Niksitch, et virent leur propre pays ravagé ensuite par les Turcs, et leurs familles dispersées dans les Biélopavitj. Toujours à court de munitions, Pierre envoya à Vienne en 1790 quelques chefs accompagnés de son secrétaire l'abbé Dolci, pour obtenir des secours de l'empereur Joseph II; mais celui-ci venait de mourir quand ils arrivèrent, et Léopold II,

compatissant à leurs besoins, fit partir de Trieste un vaisseau chargé de munitions de guerre, que le général don Charles Joseph de Hensi devait remettre au vladika en même temps qu'une lettre autographe de l'empereur.

L'alliance austro-russe avait porté un rude coup à la puissance ottomane. Partout les Turcs avaient perdu des batailles et des forteresses ; le siége d'Ismaïl à lui seul leur avait coûté vingt-cinq mille hommes. C'en était fait peut-être du mahométisme en Europe, si Joseph II ne fût point mort sur ces entrefaites, et si la Suède, à l'instigation de l'Angleterre, n'eût point déclaré la guerre à la Russie. Aussi Léopold II se hâta de signer la paix avec la Porte (24 juillet 1791), obtenant, en échange de Belgrade, une amnistie générale pour tous les Serbes compromis. La même année, Catherine, ayant elle-même sur les bras l'Angleterre, la Prusse et la Pologne, dut suivre l'exemple de son allié.

Deux années après leur dispersion, les Trébichiani s'étaient transportés des Biélopavitj dans la Moratcha inférieure où les rejoignit l'archimandrite Axentié Chounditch. Mais le pays ne leur convenant pas, ils s'en allèrent rejoindre les Uscoques dans la Moratcha supérieure et partagèrent avec eux le pays. Leur chef était alors Malicha Bouditch que Pierre Ier avait nommé serdar, et qui résidait sur le mont Tchepitch où se réunissaient les assemblées des Uscoques et gens de la Moratcha supérieure. Les Trébichiani disposèrent des vastes pâturages des monts Yavorié et des monts Lolo, et leur existence heureuse engagea même un certain nombre de familles herzégoviennes et bosniaques à les rejoindre : au nombre de ces familles fut celle du célèbre Gavrilo Chipalia. Les Uscoques étant devenus redoutables par leur alliance avec les Trébichiani, les Turcs en prirent de l'ombrage et, dix fois supérieurs en nombre, s'élancèrent contre eux, brûlant et ravageant tout ce qu'ils rencontraient. Mais les Uscoques et les Moratchani ayant repris courage, vinrent attendre l'ennemi à un défilé dont ils firent pour lui de sanglantes Thermopyles.

Cependant Mahmoud Pacha tentait par tous les moyens

de séparer les Berda du Monténégro et, n'y pouvant parvenir, il rassembla, sans rien révéler de ses desseins, une puissante armée. Celle-ci se mit en mouvement vers Podgoritsa, et alors les Berdjani, comprenant les projets du vizir, envoyèrent demander pressamment du secours à Tsettinjé. Le vladika ayant réuni ses chefs, tous opinèrent pour que l'on marchât tout de suite contre le vizir. Aussi dès le lendemain, en même temps qu'on envoyait des munitions aux Berdjani, Pierre avec quelques troupes se dirigeait vers les Biélopavitj et, le 25 juin, venait camper à Slatina, sur la rive gauche de la Zéta. Successivement les Plemena de la Tsernagore et des Berda le rejoignent, et bientôt il dispose de huit mille hommes à opposer aux vingt mille de Mahmoud, qui campait de son côté à Vicositsa Glavitsa, près de Spuz, à deux heures seulement du vladika. Pendant neuf jours on s'observe; enfin le vizir se décide à attaquer le 11 juillet, dès l'aube. L'armée serbe l'attend sans frayeur, lutte tout le jour et, vers le soir, traversant le village de Martinitz, elle rejette les Turcs sur Spuz, en leur faisant subir des pertes considérables. Kara Mahmoud, blessé lui-même, eut quinze cents hommes mis hors de combat, et vit en une seule journée échouer sa tentative.

Le Pacha, vaincu mais non découragé, rassemble une nouvelle armée de trente mille hommes et, le 1er septembre 1796, traverse la Zéta et se dirige vers la Liéchanska Nahia pour gagner de là Tsettinjé. Pierre Ier appelle aux armes de tous les côtés ses fidèles Monténégrins, et quittant Tsettinjé le 9 septembre, à la tête d'une avant-garde de quatre cents hommes seulement, vient camper le soir à Voutchi Studenats. En quelques jours quatre mille hommes l'y rejoignent, tandis que le vizir lui-même s'avance jusqu'à Liechkopolié. Convaincu que Mahmoud a l'intention d'envahir leur pays, les Berdjani n'osent pas tenter de faire leur jonction avec les Katouniani, d'autant plus qu'un corps de deux mille hommes est en observation pour les empêcher d'opérer ce mouvement, et qu'à côté d'eux les Koutchi euxmêmes donnent la main aux troupes de Kara Mahmoud.

Le vladika ayant quitté Voutchi Studenats le 22 septembre, vint auprès de la montagne de Bousovnik où, dans une prédication entraînante, il s'efforça d'enflammer le courage de ses gens et de les préparer au sacrifice de la vie s'il était nécessaire. Une première colonne turque s'élança sur le village de Grouché, en Liéchanska Nahia; reçue par les Lechani et quelques Katouniani, elle les repoussa et se mit à dévaster le pays. Une seconde colonne, sous les ordres du Vizir, marcha contre le vladika lui-même, qui, prenant avec lui tous les Katouniani, opposa une vigoureuse résistance, de façon à permettre aux hommes de la Rietchkà, de la Tserniska et de la Liechanska Nahia qui venaient de repousser la première colonne ottomane, de le rejoindre lui-même pour combiner ensemble leurs efforts. L'incertitude était déjà dans l'armée de Mahmoud; mais dès ce moment ce ne fut plus qu'une retraite précipitée dans le plus affreux désordre. Plus de deux mille Turcs furent massacrés; le vizir lui-même succomba dans la mêlée et sa tête fut portée au monastère de Tsettinjé. Cette victoire qui consacra à jamais l'indépendance du Monténégro et des Berda, fut due en grande partie à l'envoi de munitions fait par Léopold II; les Monténégrins lui en ont conservé une profonde reconnaissance. Peu de temps après, Pierre Ier reçut de Russie, comme témoignage de l'admiration inspirée par ses vertus et ses succès, l'ordre de Saint-Alexandre Newsky.

La fin de la République vénitienne, rayée en 1797 du nombre des États européens, allait avoir un contre-coup dans les bouches de Cattaro, qui, en vertu du traité de Campo-Formio, étaient cédées à l'Autriche. Et cependant, en se donnant aux Vénitiens, en 1420, les Cattarins avaient stipulé que, du jour où la sérénissime République ne pourrait les protéger efficacement, ils reprendraient leur ancienne liberté. Les Boccésiens pouvaient donc difficilement reconnaître, sans protester, un état de choses aussi arbitraire. Ils envoyèrent demander au vladika un conseil bien opportun en cette circonstance, et Pierre leur fit répondre que ce qu'ils avaient de mieux à faire était d'instituer une

sorte de régence, de se former en garde nationale et d'attendre le rétablissement de la République vénitienne; que si celle-ci ne ressuscitait pas, ils pourraient alors se donner à Sa Majesté Catholique, mais aux mêmes conditions que leurs ancêtres l'avaient fait en 1420 aux Vénitiens.

Les gens de Budua réclamant sa présence, Pierre se rendit au milieu d'eux, et alors, d'un commun accord, ils le reconnurent momentanément comme protecteur de leur ville et de ses environs.

L'Autriche prenait cependant possession de la Dalmatie; le baron Roukavina arrivait à Troguir avec la flotte, et le comte Raimond Turm était envoyé comme commissaire extraordinaire du gouvernement impérial.

Roukavina écrivit lui-même plusieurs fois au vladika pour lui rappeler les titres que l'Autriche avait à sa reconnaissance, et pour le prier de favoriser de tout son pouvoir l'établissement du nouvel état de choses dans les Bouches de Cattaro et dans les Primoré.

Comprenant que la chute de la République était définitive, les Boccésiens se décidèrent à envoyer une dépêche à Roukavina qui, à ce moment, se trouvait à Curzola, pour lui offrir l'entrée des Bouches, devant lesquelles il arriva le 22 août. Au mois d'octobre, le contre amiral Brueys se présentait devant Raguse avec la flotte française et envoyait au procurateur, comte Turm, qui se trouvait alors à Rossé, un ordre en vertu duquel les Autrichiens eussent à quitter immédiatement les Bouches, son intention étant, en cas de refus, de les y contraindre par la force. Dans cette circonstance difficile, le comte Turm crut devoir s'adresser au vladika, et le pria de lui accorder son aide et celui de ses braves Monténégrins contre l'ennemi commun, remettant à sa sagesse le soin de prendre telle détermination qu'il jugerait convenable pour la défense du pays, et lui confiant l'autorité supérieure, même sur les troupes de Sa Majesté.

Bonaparte ayant mis sur sa tête la couronne impériale, Alexandre eût voulu liguer l'Europe entière contre cet insatiable conquérant, et tandis que sa politique agissait par-

tout en ce sens, il envoya aussi au Monténégro le conseiller d'État Stephan Sankovsky, en qualité de commissaire extraordinaire, pour prévenir le vladika d'avoir à se tenir prêt de son côté pour tout événement. Mais la même année (1805) les victoires d'Ulm et d'Austerlitz changèrent encore une fois l'état de choses européen, et la paix de Presbourg (14 décembre) mit sous l'autorité de la France la Dalmatie et les Bouches de Cattaro. Le baron Cavalcado, commissaire autrichien à Cattaro, annonça en conséquence aux Boccésiens que le 29 janvier de l'année suivante, toutes les forteresses devraient être remises aux Français. L'émotion fut extrême dans les Bouches à cette nouvelle, et aussitôt on expédia à Tsettinjé des députés chargés d'informer à la fois le vladika et l'envoyé russe, Stephan Sankovsky, que l'on était prêt à se défendre à outrance contre les Français, si les Monténégrins, d'une part, prenaient les armes pour la même cause, et si, d'autre part, l'amiral Ségnavine, qui était alors en croisière devant les îles Ioniennes avec la flotte russe, promettait son concours. Sankovsky, sachant que Segnavine ne demandait pas mieux, lui expédia tout de suite un courrier pour l'informer de ce qui se préparait. En même temps le vladika convoqua tous ses chefs et déclara hautement devant eux que non-seulement il était dans l'intention de refuser aux Français l'entrée des Bouches, mais, bien plus, qu'il entendait en chasser tout d'abord les Autrichiens.

En conséquence de cette résolution, il descendit à la tête de ses montagnards, auxquels se joignirent sous son commandement les Boccésiens, et ensemble ils vinrent assiéger la forteresse de Châteauneuf, devant laquelle se présenta le même jour le capitaine Belli avec une division de l'escadre russe. Le vladika fit connaître au commandant autrichien sa ferme intention de donner l'assaut, et Belli de son côté l'engagea à remettre la ville aux chefs des communes, desquels les Autrichiens l'avaient reçue lors de leur occupation, ajoutant que, du reste, Castelnuovo n'appartenait plus à l'Autriche que pour quelques jours. Un commissaire autrichien se présenta bientôt pour régler les conditions de la reddition

de la place, et celle-ci revint aux Boccésiens sans aucune effusion de sang.

Le lendemain, le vladika accompagné de Sankovsky, d'Yvelitch et de tous ses chefs, se rendit sur un des vaisseaux russes jusqu'à la côte en face du monastère de Savina, où, après une cérémonie d'actions de grâces, Pierre Ier consacra les drapeaux destinés à flotter sur les forteresses rendues à leurs légitimes possesseurs.

Cependant on apprit à Castelnuovo que le sénat de Raguse avait l'intention de donner passage sur le territoire de la république aux Français destinés à l'occupation des Bouches. Immédiatement, le vladika fit prier les Ragusains de n'en rien faire, et il envoya en même temps Belli pour s'opposer au débarquement des troupes françaises. Segnavine, apprenant ce qui était arrivé, envoya alors quelques compagnies et de l'artillerie pour garder Cattaro et Castelnuovo, et lui-même arriva bientôt dans les Bouches avec tout le reste de la flotte. Ayant pour lui un port aussi assuré, il forma audacieusement le projet de transformer la guerre de défensive en offensive, et d'interrompre les communications entre l'Italie et la Dalmatie. Il songeait à cet effet à employer les nombreux vaisseaux Boccésiens qui, par leur faible tirant d'eau, pouvaient pénétrer dans les moindres baies, et circuler partout au milieu des îlots des Archipels Dalmates. Une fois les communications maritimes enlevées aux Français, que deviendraient-ils dans un pays où la difficulté des communications rendait presque impossible le passage de l'artillerie et le transport du matériel et des munitions? Le général en chef français disposait de quarante mille hommes; mais il n'était pas un point dont il ne dût assurer la possession en y laissant un détachement plus ou moins considérable; il ne pouvait donc espérer d'atteindre les Bouches avec plus de vingt mille hommes, et ce nombre était insuffisant pour s'y établir. Ségnavine donna donc à Belli l'ordre d'aller s'emparer de l'Archipel Dalmate; quant à lui, il alla se ravitailler à Corfou, et de là il vint à Curzola rejoindre son lieutenant.

Napoléon, furieux de l'appui donné par les Russes à la résistance des Bouches, demande à l'empereur d'Autriche l'autorisation de faire passer ses troupes sur le territoire de l'empire pour atteindre la Dalmatie; il y réussit, et alors décidé à poursuivre aussi loin que possible, il ne songe à rien moins qu'à les pousser à travers l'Albanie jusqu'à Corfou. L'amiral Ségnavine en allant de Corfou à Curzola s'était arrêté à Raguse, et avait amené le sénat à accepter une convention en vertu de laquelle la ville ouvrirait ses portes aux troupes russes, dès que l'on apprendrait l'arrivée des Français sur le territoire de la République. Mais il était à peine parti, que déjà quelques sénateurs faisaient observer qu'en face de l'armée française, si courageuse et si entreprenante, la flotte russe était impuissante à les défendre; que la prudence conseillait donc de recevoir amicalement l'armée française. Ce raisonnement sembla si convaincant que l'assemblée s'y rendit tout entière; aussi le général Lauriston, à la tète de trois mille hommes, ayant franchi le 14 mai, les confins turcs, se porta jusqu'à Slano et, le 15, entra à Raguse. Le premier acte de Lauriston fut de déclarer, au nom de l'empereur, que l'indépendance et la neutralité de la République ragusaine ne seraient reconnues qu'autant que les Russes quitteraient les Bouches, Corfou et les îles ayant appartenu antérieurement à Venise, et que leur flotte se serait éloignée des côtes de la Dalmatie. Segnavine ne se pressant point d'obtempérer à cette injonction, la République ragusaine se trouva, bon gré malgré, devenue l'alliée des Français, et dut songer à se battre pour eux.

A la nouvelle de l'arrivée des Français à Raguse, le vladika se mettant à la tête de ses montagnards, et ayant avec lui trois compagnies russes et les gens des côtes, marcha à la rencontre de l'ennemi, qu'il joignit près de Tsavtat. Pendant quatre jours on se battit de part et d'autre avec un égal acharnement, les Monténégrins ne faisant point de quartier, et frappant de terreur les Français qui, après s'être enfermés à Tsavtat, furent obligés de le quitter et de battre en retraite jusqu'à Raguse, dont ils couvrirent de

redoutes les hauteurs, s'en faisant autant de forteresses où ils s'enfermèrent.

Ségnavine, qui s'était rendu à Trieste, se hâta de revenir le 27 mai à Cattaro, et le 1er juin, avec toute sa flotte et les bateaux boccésiens, il se dirigea sur Raguse où, de concert avec le vladika, il devait s'emparer de deux points importants : le mont Bergat et l'île de Lacroma. Le 3, le vladika, avec les troupes Russes du major Zabiélin, serra de plus près la ville de Raguse, et le lendemain fut rejoint dans son camp par de nouvelles troupes arrivées de Corfou et de Cattaro.

La journée du 5 fut marquée par une attaque générale des positions occupées par les Français ; les Monténégrins firent des prodiges de valeur, gravissant sous le feu de l'artillerie des hauteurs presque inaccessibles, et forçant l'ennemi d'abandonner toutes ses premières lignes. On se battit jusqu'à la nuit avec des pertes sérieuses de part et d'autre, et les Monténégrins emportés par leur sauvage naturel, brûlèrent toute la partie des faubourgs de Raguse où ils purent pénétrer. Dans la journée du 6, les Russes tentèrent vainement de prendre l'île de Lacroma, et les Monténégrins coupèrent l'eau à Raguse et resserrèrent de plus en plus l'investissement de la ville. Du 7 au 12, les Russes construisirent des batteries qui, ouvrant leur feu, semèrent bientôt la mort et la dévastation dans la forteresse. Raguse n'avait plus qu'à se rendre, si un ordre de l'empereur Alexandre ne fût inopinément arrivé pour changer la situation des belligérants. Le tsar prescrivait en effet de rendre les Bouches aux Autrichiens qui, à leur tour, devaient en faire la remise aux Français. Les Monténégrins, à cette nouvelle, perdirent courage et s'en retournèrent par petites bandes dans leurs montagnes, laissant devant la ville les troupes russes incapables de tenter une attaque définitive. Lauriston, sommé deux fois de se rendre, n'y répondit qu'en exécutant plusieurs sorties, où il fit beaucoup de mal à l'assiégeant, et enfin l'arrivée du général Molitor à la tête de trois mille hommes, le 24 juin, ayant rendu toute lutte

trop inégale, le vladika, rassemblant ce qui lui restait de montagnards, se retira sur Châteauneuf, tandis que les troupes russes se rembarquaient à Gravosa. La défense de Raguse avait coûté aux Français et aux habitants plus de deux mille hommes.

Les Boccésiens, désespérés de tomber sous le despotisme de Napoléon, prièrent l'amiral Segnavine de leur permettre d'envoyer à l'empereur de Russie une députation chargée de protester contre cette violation de tous leurs droits. De concert avec le vladika, l'amiral y consentit, et l'archimandrite Voutchetitch, boccésien de naissance, fut chargé avec trois autres personnages de cette difficile mission. En même temps la flotte russe reprit la mer pour inquiéter les Français sur les côtes, et les gens des Bouches avec des partis de Monténégrins allèrent piller et ravager le pays occupé par les Français, ceux-ci ne se hasardant point à sortir de leurs lignes de défense.

Cependant, le feld-maréchal autrichien comte de Bellegarde et le colonel Lépine, ainsi que le général Lauriston, tentaient habilement d'obtenir la cession des Bouches de Cattaro, à laquelle Pierre Ier et Segnavine se refusaient obstinément. Lauriston promettait même au vladika, pour le faire entrer dans ses vues, de lui faire obtenir de l'empereur le titre de patriarche de Dalmatie. Du reste, l'appui de Pierre était d'autant plus désirable, que les Français projetaient l'occupation de l'Herzégovine et de l'Albanie, sur lesquelles le chef des Monténégrins avait une réelle juridiction ecclésiastique et par conséquent une influence immense. Pierre Ier, déjouant ces desseins, donna même l'éveil aux Turcs, de sorte que les présents de Lauriston aux pachas de Scutari et de Trébigné furent en pure perte.

Deux mois s'étaient écoulés depuis que la députation boccésienne s'était rendue à Saint-Pétersbourg, quand arriva une estafette, apportant un ordre impérial, daté du 31 juillet, et en vertu duquel on devait continuer les hostilités contre les Français. Mais ces derniers, à ce moment, avançant progressivement leurs lignes, étaient parvenus à élever des

batteries jusqu'à l'entrée du golfe de Cattaro, sur Punta d'Ostro, et menaçaient même Castelnuovo. Le 31 août, la flotte russe sortit de nouveau pour bloquer les côtes occupées par l'ennemi, et, le 2 septembre, les troupes irrégulières, commandées par George Voïnovitch de Châteauneuf et Vouko Djuro Radonitch de Niégoche, réussirent à repousser les Français de leurs lignes établies devant la forteresse.

Le vladika étant parvenu à rassembler près de six mille Monténégrins et gens des côtes, quitta Castelnuovo le 13 septembre, tandis que les Russes s'avançaient de leur côté, au nombre de trois mille. La flotte ayant ouvert son feu sur les batteries de Punta d'Ostro, les Français n'eurent que le temps de battre en retraite, au moment où ils se virent menacés de deux côtés à la fois, et ils se retirèrent jusqu'au port de Molounta où ils avaient de fortes redoutes. Mais dès le soir, forcés dans cette nouvelle ligne, ils durent l'abandonner et poursuivre leur marche jusqu'au camp de Tsavtat où ils retrouvèrent Marmont, laissant au pouvoir du vladika tous les mamelons de Debelli-Breg et leur camp fortifié de Vitaline.

Cependant, on apprenait que des renforts arrivaient aux Français, et bientôt on en fit l'expérience, car, le 18 septembre, Marmont se mit en marche avec des forces considérables, s'avança jusqu'au quartier général du vladika, établi sur la rivière de Liouta, et s'en empara. Pierre Ier, exposé à de grands périls, lutte inutilement contre des forces supérieures, et se retire successivement sur Mohidech, Kamenovo et Mokrin, puis, de là, va occuper les défilés par lesquels l'ennemi pourrait attaquer Risano. Les troupes russes, repoussées comme celles du vladika, doivent elles-mêmes se concentrer à Mohidech, et, de là, gagner les passages des Bouches.

Le 19 septembre, Lauriston, soutenu par Marmont, s'élance de nouveau sur les troupes russes, et, après sept heures de combat, les repousse jusqu'à Châteauneuf que protége la flotte. Le lendemain, Marmont, décidé à en finir, partage ses troupes en deux colonnes dont l'une se porte

sur Châteauneuf, tandis que la seconde se dirige vers Risano à la rencontre des Monténégrins et Côtiers. La première colonne, accueillie par le feu de la forteresse et par celui des vaisseaux, dut se retirer et rejoindre la seconde, qui était engagée avec les troupes du vladika.

Cette journée, fatale aux Français, fut signalée à la fin par des prodiges de valeur de part et d'autre, et par des actes de cruauté inouïe du côté des Monténégrins. On se battit jusqu'après minuit, et Marmont dut poursuivre sa retraite jusqu'au camp établi à Soutorina. Le même jour, une compagnie, conduite par le serdar Giko Martinovitch, tournait les Français et venait jusqu'au camp de Vitaline enclouer leurs canons et délivrer les prisonniers russes.

Marmont, craignant d'être entouré, se hâta de lever le camp dès la nuit suivante, et, abandonnant ses gros bagages, se dirigea vers Tsavtat. A ce moment, les sentinelles monténégrines, s'étant aperçues de sa retraite, réveillèrent tous les leurs au cri de : « Sur pied, les braves! les Français s'enfuient! » Après deux heures de poursuite, le vladika, avec ses Monténégrins et les gens des côtes, tombait sur les derrières des Français, qui tinrent bon tant que les troupes russes ne vinrent point elles-mêmes prendre part à l'attaque. Mais alors, pressés, harcelés de tous côtés, les soldats de Marmont durent précipiter leur marche, laissant au pouvoir de l'ennemi leurs armes et leurs blessés, et exposant ces derniers à subir les sanglantes représailles de la guerre monténégrine.

Marmont, forcé de se renfermer à Raguse et à Tsavtat, attendait d'Italie des renforts qui n'arrivaient pas, tandis que, dans des escarmouches fréquentes, Monténégrins et Côtiers lui faisaient subir des pertes incessantes et se retiraient ensuite à l'abri du canon de Châteauneuf. Mais, à la nouvelle que Napoléon se préparait de nouveau à marcher contre la Prusse alliée à la Russie, les deux partis suspendirent tacitement leurs opérations, attendant du Nord les événements qui fixeraient les destinées du Sud. Du reste, des complications survenaient du côté de Constantinople, et il

fallait nécessairement en tenir compte. Sébastiani, d'après les ordres de son maître, poussait Sélim III à la guerre contre la Russie, lui laissant entendre que celle-ci avait des desseins de conquête sur la Turquie, et le sultan, entraîné par ces conseils perfides, révoquait les hospodars de Moldavie et de Valachie et fermait à la flotte russe l'entrée des Dardanelles. Mais l'attitude de la Russie, qui jetait quatre-vingt mille hommes en Moldo-Valachie, sous les ordres du général Michelson, et celle de l'ambassadeur d'Angleterre à Constantinople, sir Arbootnot, qui menaçait de faire arriver devant Stamboul la flotte de la Grande-Bretagne, retinrent Sélim III dans l'alliance de la Russie et de l'Angleterre.

Cependant, Segnavine, désireux de faire flotter le drapeau russe sur le plus grand nombre de points en Dalmatie, enlevait aux Français Curzola, dont il faisait la garnison prisonnière, et s'emparait successivement de Brazza et de Lesina; mais, rappelé subitement à Corfou par la nouvelle des dispositions hostiles du vizir de Yanina contre les îles Ioniennes, il laissa le commandement dans l'Adriatique au capitaine Baratinski à la tête d'une escadre de trois vaisseaux, et s'entendit avec le vladika pour assurer la défense à toute extrémité des Bouches du Cattaro.

Le 24 décembre (1806), la Turquie, ayant enfin déclaré la guerre à la Russie, l'Herzégovine et l'Albanie devenaient par le fait dangereuses paur les Monténégrins; mais, pourtant, aucun acte agressif ne vint de ces deux provinces ottomanes. Bien plus, des chefs de l'Herzégovine allèrent trouver le vladika pour le prier de les délivrer de la tyrannie des Turcs. Pierre Ier, de concert avec Sankovsky, Baratinsky et Knipper, commandant militaire de Cattaro, leur promit d'accéder à leur demande, et il fut décidé qu'on commencerait les opérations par l'attaque de Niksitch. L'expédition, dont faisaient partie mille Russes sous les ordres du lieutenant-colonel Zabieline, qui partit de Risano, tandis qu'un autre corps, feignant une attaque contre Raguse, marchait en réalité sur Trébigné, sous le commandement du lieutenant-colonel Radoulovitch, arriva devant Onogosk où elle

échoua complétement. Les Monténégrins, qui naturellement en faisaient partie, se contentèrent, comme toujours, de brûler et de piller tout ce qui avoisinait la forteresse. Une attaque semblable, dirigée contre le fort de Klobuk, n'eut pas un meilleur succès, les Français s'étant réunis aux Turcs pour en assurer la défense.

Les choses changèrent peu de face en Dalmatie et dans les Bouches, tandis que la lutte gigantesque engagée dans le Nord aboutissait aux victoires d'Iéna et de Friedland. La paix de Tilsit, abandonnant à la France les Bouches de Cattaro et les îles Ioniennes, la Russie retirant d'autre part ses troupes de la Moldo-Valachie, et cessant les hostilités avec la Porte, il suffit d'unc lettre du général Lauriston à Baratinsky, bientôt suivie d'un ordre du tsar, pour que Châteauneuf ouvrît ses portes aux Français. Le général de Napoléon y entra le 29 juillet (1807), et, deux jours après, toutes les forteresses des Bouches furent remises en son pouvoir. Quelques jours après, le maréchal Marmont étant arrivé dans le canal, fit demander au vladika une entrevue, lui assignant, comme rendez-vous, le fort de la Trinita, au-dessus de Cattaro. Le vladika s'y rendit le 1er août; mais son escorte ayant remarqué dans le fort un grand mouvement de troupes, crut à quelque embûche et engagea Pierre à s'en retourner. Deux jours après, une lettre de Sankowski informait le vladika que le maréchal avait été extrêmement contrarié de ce qui était arrivé, et qu'il priait instamment Son Éminence de mettre à exécution le projet de rencontre primitivement arrêté. N'ayant plus aucune raison de douter des dispositions du maréchal, le vladika partit en conséquence de Tsettinjé et rencontra Marmont au lieu convenu. L'entrevue de ces deux hommes, illustres à tant de titres, fut d'abord ce qu'on en pouvait attendre; d'un côté, pleine de rigueur et de reproches; de l'autre, pleine de grandeur et de fermeté; puis, l'ennemi des Monténégrins s'adoucit et engagea Pierre à maintenir sur les confins la bonne intelligence entre son peuple et les Français. A l'offre qu'il fit au vladika de la protection de Napoléon, en échange de ses

bons procédés, Pierre répondit que : « Celle de la Russie lui suffisait. » C'est dans cette mémorable entrevue que Marmont, reprochant à Pierre Ier les atrocités commises par ses gens pendant la guerre précédente, le chef des Monténégrins lui répondit fièrement : « Il est vrai que notre peuple décapite les ennemis captifs, mais qu'y a-t-il à cela d'étonnant? N'est-il pas plus étrange que le peuple français ait décapité publiquement son roi légitime? Les Monténégrins auraient donc pu apprendre cette barbarie des Français, avec cette seule différence que ceux-là ne décapitent que leurs oppresseurs, et qu'ils n'ont jamais décapité leur prince ni leurs concitoyens! »

La bonne harmonie ne régna point longtemps entre les nouveaux voisins. A l'offre faite par le maréchal français de placer un consul à Tsettinjé et de construire une route de Cattaro à Nicksitch, à travers le Monténégro, le vladika opposa son refus, et, en même temps, les Monténégrins donnaient la main aux Braïtchi, pour les aider contre les Français qu'ils ne voulaient point accepter. Napoléon, irrité de ces résistances, fit savoir à son lieutenant dans les Bouches qu'il était disposé à mettre à feu et à sang le pays de Pierre Ier, et que le Monte-Nero s'appellerait bientôt le Monte-Rosso.

En 1808, il enleva en outre au vladika sa juridiction ecclésiastique sur les Bouches, qu'il réunit à l'évêché orthodoxe de la Dalmatie, et il prescrivit des mesures énergiques, qui eurent pour résultat des exécutions bien capables d'entretenir l'animosité des Boccésiens contre l'étranger. Aussi, les Français étaient-ils franchement haïs dans le canal, et l'on n'attendait qu'une occasion favorable pour s'en débarrasser.

Pierre Ier était resté tout à fait étranger à l'insurrection de la Serbie sous Kara George et aux luttes qui suivirent (1804 et 1805). Ce n'est qu'en 1806, et de nouveau en 1807, que le vladika entra en relation avec le libérateur, mais sans pouvoir lui donner l'appui que celui-ci lui demandait.

En 1809, quand la Russie entra de nouveau en guerre

avec la Turquie, et que les Serbes, sous Kara George et Milan Obrenovitj, reprirent les armes, Pierre Ier, pressé par Kara George, qui lui donnait rendez-vous sur la Tara, si le ciel favorisait leur entreprise, envoya ses gens sur les confins, du côté de la Planénitsa et de Nicksitch, ainsi que vers l'Albanie. Mais aucune nouvelle n'arrivant du côté de la Serbie, on cessa dès la fin de l'été toutes ces opérations militaires; du reste, la famine qui régna l'année suivante (1810) dans la Montagne-Noire, ne permit plus de songer à autre chose qu'aux malheurs du pays.

Bientôt après (1811), Milan Obrenovitj mourait, et Kara George, forcé d'abandonner de nouveau aux Turcs son pays à peine délivré, était obligé de fuir en Autriche (septembre 1813).

Aux désastres de l'armée française en Russie, avait succédé la Sainte-Alliance. Le tsar ayant juré de débarrasser l'Europe de son despote, le vladika crut l'occasion favorable pour correspondre aux désirs de l'amiral anglais William Host, qui, depuis longtemps, le sollicitait de reprendre la lutte contre les Français dans les Bouches de Cattaro. Le 9 septembre 1813, il partit en conséquence de Tsettinjé pour aller mettre le siége devant Budua, où il entra le 11, donnant le signal de la révolte contre l'étranger à tout le pays voisin. De son côté, le gouverneur civil, Vouko Radonitj, s'était dirigé, le 10, vers Cattaro, et ayant attiré, par une feinte habile, la garnison de la Trinita hors des murs, il la cerna et lui fit éprouver des pertes sanglantes. Le lendemain, les Français abandonnèrent la forteresse qu'ils avaient minée et qui sauta quelques instants après leur départ.

Le 15, les Monténégrins, réunis aux gens des côtes, enlevèrent la batterie française de Vérigné, malgré les feux croisés qui la défendaient; le 18, ils s'emparèrent de la batterie de Rossé, et, le 21, ils vinrent, sous les ordres de Savo Plamenats, mettre le siége devant Châteauneuf et le fort Spagnuolo, en même temps qu'ils coupaient les communications avec Raguse.

Le 1er octobre, une division de l'escadre sous le comman-

dement de Host, entrait dans le golfe de Cattaro, et le vladika recevait, par l'entremise de l'abbé Brunatsi, qui était à bord, une lettre de l'archiduc d'Autriche François d'Este, par laquelle celui-ci sollicitait de lui une coopération énergique dans la libération tout à fait résolue des Bouches et du territoire de Cattaro. Le même jour, les gens de Dobrota, Persano et Pérasto chassèrent les Français de leurs positions voisines, et utilisèrent les canons qu'ils y trouvèrent pour battre l'îlot de Saint-George qu'ils enlevèrent promptement. Le lendemain, les Monténégrins et gens des côtes, secondés par les vaisseaux anglais, attaquèrent Spagnuolo et Castelnuovo, qui, deux jours après, tombèrent dans leurs mains.

Étroitement enfermés dans Cattaro, bloqués par terre et par mer, les Français résistaient toujours et ce n'était que du Vermats qu'il eût été possible de les atteindre. L'amiral Host ordonna alors de prendre les canons de l'île Saint-George et de les transporter sur cette hauteur pour y être mis en batterie. Mais le vladika fit immédiatement observer que ces canons n'étaient point français, qu'ils étaient au contraire depuis longtemps la propriété des gens de Perasto, et que ceux-ci avaient assez bien fait leur devoir pour qu'on ne les en privât point. Host s'excusa sur son ignorance et, renonçant à battre Cattaro, annonça qu'il allait sortir du canal pour surveiller les côtes, de Punta d'Ostro jusqu'à Raguse. Le vladika tenta de lui faire abandonner cette résolution, objectant que de la prise de Cattaro dépendait la délivrance entière des Bouches; mais Host resta inébranlable. Dans la nuit du 16 au 17 octobre, tous les Croates faisant partie de la garnison de Cattaro, désertèrent et vinrent à Persano se présenter à l'abbé Brunatsi, apportant avec eux trois drapeaux français et les clefs de plusieurs portes de la citadelle. A cette nouvelle, le vladika croyant les Français perdus, fit proposer une capitulation au général Gauthier qui la refusa absolument.

Ayant convoqué à Dobrota les Monténégrins et les Boccésiens, Pierre Ier leur proposa de décréter la réunion en une

seule province des Bouches et du Monténégro, ce à quoi ils accédèrent le 29 octobre, jurant de se défendre et de se seconder réciproquement, et convenant en outre que leurs destinées futures, soit dans l'indépendance, soit dans la soumission à une grande puissance, seraient communes.

En conséquence de ces résolutions, un acte fut rédigé dans les deux langues serbe et italienne, et signé par le vladika et le gouverneur Vouko Radonitj, au nom des Monténégrins et des Berdjani, et par les chefs de toutes les communes des Bouches et des Primoré. Immédiatement après, Pierre Ier institua, sous le nom de commission centrale, une sorte de régence qu'il présidait, et dont faisaient partie neuf chefs boccésiens et neufs chefs monténégrins. Cette commission devait à la fois prescrire les mesures militaires nécessitées par l'attitude des Français, assurer la tranquillité à l'intérieur et s'occuper de ce qui concernait le gouvernement.

Pierre Ier se préparait alors à envoyer Savo Plaménats à Saint-Pétersbourg pour demander au tsar son protectorat sur les Bouches et le Monténégro, avec la conservation des droits et franchises dont ils jouissaient auparavant. Mais les chefs boccésiens, songeant à l'éloignement de la Russie, étaient beancoup mieux disposés à demander la protection de l'Autriche qui leur semblait plus efficace. Aussi quand les troupes autrichiennes parurent vouloir entrer dans le canal, le vladika écrivit au baron Tomachitch, nommé gouverneur de la Dalmatie, et au général Miloutinovitch, commandant des susdites troupes, pour les prier de suspendre momentanément les opérations.

Cependant Host, ayant réussi à établir des batteries sur le Vermats, canonnait la forteresse, qui fut bientôt réduite à la dernière extrémité. Le 27 décembre, le général Gauthier signa la capitulation antérieurement offerte et remit les clefs de la forteresse à deux délégués de la commission centrale : Vouko Radonitj et Vincenzo Lovrentchitj.

Trois jours après, les Anglais abandonnèrent tout à fait les Bouches, en en remettant le commandement au vladika, et le général Miloutinovitj, qui s'était avancé jusqu'à Château-

neuf, partit avec eux du côté de Raguse qu'on voulait assiéger.

Savo Plaménats, qui s'était rendu à Saint-Pétersbourg pour la mission dont il a été question plus haut, faisait attendre son retour, et tandis que le vladika, toujours incertain de l'avenir, administrait aussi bien que possible ses nouveaux États, Miloutinovitj ayant reçu de nouveau, de Vienne, l'ordre d'occuper les Bouches, s'avança jusqu'à Châteauneuf, où il entra le 27 mai 1814. Le 2 juin, Cattaro lui ouvrait ses portes, et l'occupation du canal par les Autrichiens se trouva complète. Le vladika n'ayant plus rien à faire hors de son pays, retourna à Tsettinjé, ayant de nouveau perdu tous les avantages qu'il pouvait espérer de son héroïsme militaire et de sa prudence politique. Du reste, Savo Plaménats arriva bientôt, apportant une lettre du tsar qui prescrivait la remise des Bouches aux Autrichiens, assurant en même temps que les droits des Boccésiens seraient entièrement respectés.

Les années qui suivirent, malheureuses à tous les points de vue pour le Monténégro, furent signalées par un état d'anarchie, auquel Pierre Ier opposa, mais en vain, tout ce qui lui restait de force et d'énergie; non-seulement les nahie entre elles, mais les plémena et les villages, ne cessant d'avoir les armes à la main contre leurs voisins, négligeaient la culture et préparaient insciemment une succession d'années de famine et de désolation, telles que, le pays ne pouvant plus nourrir ses habitants, l'émigration en emportait tous les jours quelques-uns tantôt vers la Russie, tantôt vers la Serbie.

Les seules consolations que Pierre Ier devait recevoir pendant cet intervalle de quinze années, qui s'écoula jusqu'à sa mort, lui vinrent des derniers succès qui signalèrent la fin de son règne aussi long que glorieux. En 1820, le vizir de Bosnie, Djeluladine Pacha, après avoir apaisé sa province insurgée, songea à soumettre le Monténégro, et il envoya en Moratcha un de ses lieutenants à la tête de douze mille hommes. Cette armée commença par dévaster la Moratcha

supérieure (17 septembre), et de là s'élança sur la Moratcha inférieure qui allait avoir le même sort, quand les Moratchani et Piperi réunis, après avoir été repoussés une première fois, furent rejoints par les Bielopavitchi et les Piéchivitsi, et tous ensemble parvinrent à cerner l'ennemi. Celui-ci tenta alors de revenir sur ses pas ; mais il avait à franchir des défilés fortement occupés par les Monténégrins, et, près des sources de la Moratcha, écrasé du haut des crêtes qui le dominaient, il perdit quinze cents hommes, douze cents chevaux et de nombreux prisonniers qui furent tous décapités sur les ruines fumantes des villages.

De 1821 à 1830, la Turquie, déjà trop occupée par l'insurrection de la Grèce, par les affaires de la Moldo-Valachie et par celles de la Serbie, n'eut plus guère le temps de songer aux Monténégrins, qui tout à loisir exerçaient dans de fructueuses tchetas leur activité guerrière, et satisfaisaient ce besoin de luttes incessantes inhérent à leur nature.

Dès 1814, la Russie avait refusé de payer au Monténégro le subside annuel de mille ducats, dont il avait joui depuis Paul Ier : Alexandre semblait avoir complètement abandonné la Montagne Noire à son malheureux sort. Mais, à l'avénement de Nicolas Ier, en 1825, Pierre fit intercéder auprès du tsar qui rétablit la fondation de Paul Ier en faveur du peuple monténégrin et lui rendit les sympathies impériales.

Au milieu d'une existence aussi agitée que la sienne, Pierre Ier n'avait jamais négligé l'organisation intérieure de son pays. Par une législation à la fois sévère et prudente, il eût voulu amener progressivement les Monténégrins à demander aux tribunaux la justice qu'ils n'étaient que trop portés à se rendre eux-mêmes, surtout à la suite des assassinats. Dès 1796, il avait promulgué en assemblée générale, son code en trente-trois articles, auquel tous les chefs avaient juré de se soumettre. Le 18 octobre 1798, dans une nouvelle skouptschina, tenue à Staniévitch, il avait nommé des juges destinés à appliquer parmi le peuple la loi acceptée deux ans auparavant, et le 17 août 1803, il réunissait encore les Monténégrins pour les rappeler au respect de la

loi et leur donner connaissance de nouveaux articles ajoutés au code précédemment édicté (zakonik).

Malgré sa sainteté, son dévouement et ses bonnes intentions, l'illustre vladika vit pourtant la calomnie s'acharner contre lui. Des rapports mensongers le peignirent au saint Synode sous les plus noires couleurs, et ces perfides insinuations arrivèrent jusqu'aux oreilles de Paul Ier lui-même. On l'accusait de laisser péricliter toutes les bonnes coutumes religieuses, de négliger l'exercice du culte, d'abandonner les monastères où ne régnait plus que la solitude.

Aussi le comte Yvelitch fut-il chargé à la fois par l'empereur et le saint Synode de se rendre au Monténégro pour instruire une enquête à ce sujet. L'envoyé russe étant arrivé à Cattaro (janvier 1804), ne voulut pas se rendre à Tsettinjé, et il convoqua auprès de lui les chefs monténégrins pour apprendre de leur bouche la vérité. En même temps que Pierre Ier faisait remettre à Yvelitch une longue lettre explicative où il réduisait à néant toutes les accusations portées contre lui, les chefs eux-mêmes signaient une protestation énergique contre toutes les allégations dont leur chef était la victime.

Alexandre, qui était sur ces entrefaites arrivé au pouvoir, dut charger plus tard Mazourewski, son consul à Raguse, de terminer pacifiquement cette affaire. Doué d'un esprit très-fin et très-habile, Mazourewski arriva promptement à rétablir la bonne intelligence entre le vladika et le commissaire russe Yvelitch, et il put donner à son gouvernement les assurances et les preuves les plus positives du dévouement du chef des Monténégrins pour la Russie et pour le tsar.

Le 18 octobre de l'année 1830, Pierre Ier, qui était alors dans sa quatre-vingt-unième année, était assis, suivant la coutume des Monténégrins, devant le feu de sa vaste cuisine, donnant à ses chefs réunis autour de lui des instructions relatives à l'apaisement de quelques différends survenus entre des Plémena. Le vieux vladika se sentant faiblir, annonça que sa dernière heure était venue, et il pria qu'on le

reconduisît dans la modeste cellule où il vivait sans feu comme un simple ermite. Arrivé là, il s'étendit sur sa couche, recommanda à ses chefs d'exécuter fidèlement les volontés exprimées dans le testament que, le jour même, il avait dicté à son secrétaire Siméon Miloutinovitj, puis, conversant et priant, il rendit son âme à Dieu. Ainsi mourut cet homme illustre, qu'un écrivain slave a pu appeler le Louis XIV de la Tsernagore, mais qui sous bien des rapports en fut aussi le saint Louis.

PIERRE II.

Le vladika défunt, après avoir recommandé à son peuple, dans son testament, la paix et la concorde, ordonnait que, de tout le pays du Monténégro et des Berda, on vînt jurer sur sa dépouille mortelle d'observer jusqu'à la Saint-George de l'année suivante une trêve pendant laquelle aucun acte de vengeance et de représaille ne serait accompli; puis il désignait pour lui succéder son neveu Radatamova, âgé alors de dix-sept ans et qu'aucun lien religieux ne retenait encore. Dès le lendemain de la mort de Pierre Ier, les chefs revêtirent Radatomova du costume ecclésiastique, lui mirent en main le bâton pastoral, et le présentèrent au peuple sur le gouvno (aire) d'Yvan Bey comme son futur seigneur. Une légère opposition se manifesta à la vérité à l'acceptation de cet avénement, mais elle fut promptement apaisée par Stanko Stiepo (père du prince Danilo), Michel Bochkovitj, serdar des Bielopavitj, Stephan Voukotitj, chef de Tchevo, et Philippo Djurachkovitj, serdar de la Riechka Nahia; et les premiers personnages qui vinrent baiser la main du nouvel élu furent Yossif Pavitchevitj, archimandrite d'Ostrog, et le gouverneur civil lui-même, Vouko Radonitj. Peu de temps après, avec l'autorisation du vizir de Scutari, l'évêque de Prisrend, Adji Zaharié, se rendit sur l'île de Kom où, dans l'église de la petite Madone, il consacra le successeur de Pierre Ier et l'investit des fonctions canoniques jusqu'à la dignité d'archimandrite.

Trois ans après, le 6 août 1833, le chef des Monténégrins recevait à Saint-Pétersbourg la consécration épiscopale sous le nom de Pierre II, qu'il avait déjà substitué à celui de Radé.

Mais l'année précédente avait été marquée par deux événements également importants, et bien propres à montrer au peuple tout ce dont son nouveau chef était déjà capable, bien que sortant à peine de l'adolescence.

Le grand vizir Mehmed-Rechid avait enfin forcé le pacha de Scutari, Moustapha Boutchali, fils du fameux Kara-Mahmoud, de reconnaître la souveraineté de la Porte et, l'Albanie soumise, songeait à en faire autant du Monténégro. Mais avant d'en venir aux moyens extrêmes il tenta de séduire le chef des Tsernogorses par de flatteuses promesses, lui offrant comme à Miloch Obrenovitj un bérat d'hérédité. Sur le refus de Pierre II, Mehmed-Rechid, dirige contre le Monténégro un premier corps d'armée de 7,000 hommes, sous les ordres du nouveau pacha de Skadar, Namik-Halil. Les Turcs réussissent à occuper habilement le défilé de Martinitj; mais le pope Radovitj combat à la tête de ses paroissiens, et meurt bravement, permettant ainsi aux gens des Piperi et des Bielopavitj, sous les ordres de Radovo-Pouliev, de venir à leur tour prendre part à la lutte, qui se termine par la défaite de Namik-Halil.

Le second événement que nous devons rappeler fut la mise en accusation et le bannissement du gouverneur Vouko Radonitj, qui, par des manœuvres habiles auprès de l'Autriche, tentait, en substituant dans le pays l'influence de cette puissance à celle de la Russie, de se ménager à lui-même l'autorité absolue. Ainsi finit le pouvoir civil qui, depuis 1516, n'avait pas cessé de fonctionner à côté de l'autorité théocratique.

Dès lors, Pierre II, s'emparant hardiment de la direction des affaires, s'affirma comme réformateur et comme régénérateur du peuple monténégrin, substituant petit à petit sa volonté unique à celle des chefs de Nahie et de Plemena,

trop habitués à agir en dehors du contrôle du gouvernement central.

En 1835, les bandes de la Tsernitsa avaient surpris la citadelle de Spuz et massacré une partie de sa garnison, et peu de temps après les Koutchi, suivant cet exemple, avaient enlevé, par un coup de main des plus remarquables, la citadelle de Jabliak. La guerre était inévitable, quand Pierre II ordonna la reddition de cette place, qui fut immédiatement évacuée par les Monténégrins. En 1838, les Autrichiens prétendant chasser les Tsernogortses des terres qu'ils avaient achetées aux Pastrovitji, des négociations s'ouvrirent et le vladika accepta l'expropriation. Mais quand il s'agit de régler le différend, et que les ingénieurs Autrichiens eurent commencé leur travail de délimitation, ce fut partout un cri d'indignation. Le 2 et le 6 août, des luttes sanglantes eurent lieu entre les Autrichiens et les Monténégrins, et la menace de l'excommunication à laquelle le vladika eut recours, put seule arrêter ses indomptables sujets. Pierre II alla jusqu'à faire ériger en face de Budua une potence, où devait être pendu quiconque se permettrait désormais des actes de brigandage contre les Autrichiens. Mais il fallait un aliment à l'activité guerrière de ses gens, et le vladika ne pouvant la maîtriser se décida à l'employer contre les Turcs en Herzégovine et en Albanie. Jusqu'à 1841, ce fut une succession non interrompue de combats, où les vizirs de ces deux provinces eurent plus souvent à se plaindre qu'à se féliciter du sort des batailles; Klobouk, Jabliak, Kolachine, Spuz et Podgoritsa, sans cesse menacés par les bandes monténégrines, furent bien souvent sur le point de tomber dans les mains de ces hardis aventuriers qui, sous le commandement de chefs entreprenants, poussaient sur le territoire ottoman les pointes les plus audacieuses.

Pendant les dix années qui suivirent, Pierre II s'appliqua par tous les moyens à adoucir la férocité de ses compatriotes; il y réussit même à ce point que le droit du sang (K'rvina), protégeant les vengeances héréditaires, fut aboli en principe, sinon entièrement de fait, et que l'enlèvement des filles

(Otnitsa) tomba même en désuétude. On le vit tantôt capitaine, donner à la tête de ses troupes et le glaive à la main, l'exemple de toutes les vertus militaires; tantôt prêtre et prédicateur, ne portant que la croix, ramener à la mansuétude ses sauvages compagnons; d'autres fois, juge inexorable, faire exécuter les coupables en sa présence, ou chef incorruptible, refuser avec hauteur toutes les faveurs par lesquelles on eût voulu enchaîner son indépendance. Pâtre dans son enfance, la poésie s'éveilla dans son âme au milieu des solitudes où s'écoulèrent ses premières années; plus tard, l'éducation soignée qu'il reçut à Saint-Pétersbourg mit facilement en jeu ses nobles facultés et, brisant la grossière enveloppe du pâtre rêveur et fainéant, montra bientôt le poëte et le savant. Après avoir connu les mœurs brillantes de l'aristocratie européenne, il sut réduire son existence aux modestes proportions de la vie la plus austère et la plus monotone; trop heureux si, en contact perpétuel avec l'ignorance et la sauvagerie, il put oublier dans la sphère de ses hautes pensées la réalité de son étrange destinée.

Il mourut presque subitement le 31 octobre 1851, à l'âge de trente-neuf ans.

SÉCULARISATION DU GOUVERNEMENT SOUS LES PETROVITJ NIEGOCHE. DANILO Ier.

En même temps que Pierre II désignait pour lui succéder son neveu Danilo, il exprimait dans son testament le désir que celui-ci se rendît à Saint-Pétersbourg pour y faire reconnaître son titre de prince du Monténégro et des Berda. Mais avant de quitter son pays, Danilo, peu soucieux des fonctions épiscopales qu'avaient remplies ses prédécesseurs, entraîné d'autre part par le vif sentiment qui, depuis son séjour à Trieste, le portait à unir son sort à celui de la belle et séduisante Darinka Kuechich, manifesta au sénat son intention de briser le pouvoir théocratique dont sa famille était investie depuis un siècle et demi, et de régner dorénavant comme chef civil et militaire du pays. Presque à l'unanimité,

le sénat ratifia cette détermination, et peu de temps après le gouvernement russe, par sa haute approbation, donnait au nouveau prince séculier l'appui qui lui était véritablement nécessaire pour exercer son autorité sur une population fanatique du passé et sincèrement dévouée à l'orthodoxie. Danilo revint de Saint-Pétersbourg au mois de juillet 1852, décoré de l'ordre de Sainte-Anne et rapportant en outre pour ses chefs diverses décorations et des médailles d'honneur.

Pendant son absence, le sénat, chargé de la régence du pays, avait pleinement acquiescé aux faits accomplis en promulguant le décret suivant :

« Article premier. — Le Monténégro est un état séculier sous le gouvernement héréditaire d'un prince.

« Article II. — Au gouvernement du pays est appelé et reconnu comme prince l'illustre seigneur Daniel Petrovitj Niegoche; après sa mort la succession appartiendra pour toujours à ses descendants mâles dans l'ordre de primogéniture ; en cas d'extinction de sa ligne, le pouvoir passera aux parents du degré le plus proche dans le sexe masculin ; à degré égal de parenté, le plus âgé jouira du droit de préférence.

« Article III. — L'évêque ou archevêque auquel est accordé un pouvoir défini dans l'administration des affaires ecclésiastiques, sera choisi et nommé par le gouvernement parmi les membres de l'illustre famille des Nicgouchi ou parmi les familles les plus nobles du pays.

« Article IV. — La loi organique, la législation et les coutumes qui jusqu'à ce jour ont servi de règle pour le gouvernement du pays restent en pleine activité, à l'exception des réformes prescrites par le présent décret.

« Article V. — Son Altesse le prince est invité à revenir au plus tôt dans sa patrie, pour y manifester ses volontés et procéder, en accord avec le sénat, à l'exécution du même décret;

« Article VI. — Des commissaires extraordinaires seron envoyés immédiatement pour donner connaissance du pré-

sent décret au prince Daniel ainsi qu'à Sa Majesté l'empereur de Russie. »

La Sublime Porte irritée par les changements apportés, tout à fait en dehors de ses volontés, à l'état du Monténégro, y répondit par une déclaration de guerre, et Abdul Medjid donna l'ordre à Omer Pacha de marcher contre le Monténégro. Mais le commandant d'Antivari avait à peine commencé les hostilités, que 3,000 Monténégrins, sous le commandement de George Petrovitj, enlevaient dans la nuit du 23 au 24 novembre (1852) la citadelle de Jabliak, à l'embouchure de la Moratcha. En même temps, le prince appelait aux armes tous les gens que ne réclamait point la défense des confins du côté de l'Herzégovine, et 6,000 hommes se réunissaient sur la Zéta, empêchant tout mouvement de la garnison de Scutari vers Jabliak. Omer Pacha de son côté prescrivait inutilement aux rajas de marcher contre les Monténégrins, et les Albanais restaient neutres.

Dans les premiers jours de décembre les Monténégrins remportaient une succession de victoires à Gasco, à Tservaz et dans la Zéta, et s'établissaient fortement à Jabliak. Le 14 du même mois, la Porte signifia aux représentants des puissances auprès d'elle le blocus du Monténégro tout entier, prétextant la nécessité d'enlever aux montagnards les moyens de s'approvisionner en armes et en munitions. Quelques jours après, Danilo s'étant porté sur Podgoritsa, coupait les communications entre cette ville, Spuz et Scutari. L'armée monténégrine s'élevait alors à 12,000 hommes, moitié sous le commandement du prince, moitié sous celui de son oncle George; cependant elle ne put prévenir l'issue d'un combat malheureux livré près de Jabliak, et à la suite duquel les montagnards durent abandonner la citadelle, après l'avoir démantelée.

Le 19 décembre, la flotte ottomane, commandée par Ahmet Pacha, quittait le Bosphore pour se rendre sur les côtes d'Albanie, tandis qu'Omer Pacha partait de Monastir à la tête de 12,000 hommes pour s'approcher du Monténégro, et que le vizir de Scutari, avec un corps albanais, se

préparait à attaquer sur un point opposé. Dans ces conjonctures, Danilo crut bon d'envoyer à Vienne et à Saint-Pétersbourg son oncle Petrovitj chargé d'une mission spéciale, tandis que lui-même allait à Grahovo faire les dispositions nécessaires à la défense sur les confins d'Herzégovine. Le 12 janvier, les troupes d'Omer Pacha pénétraient sans résistance dans la Riechka et dans la Tsernitsa Nahia, mais étaient bientôt obligées de reculer, tandis que le vizir d'Antivari essayait inutilement lui-même de s'engager d'un autre côté dans la Tsernitsa. Le 20, le sort des armes était resté indécis entre les Monténégrins et les troupes d'Omer Pacha, et le général en chef ottoman avait pris son campement dans une plaine; mais surpris pendant la nuit, il perdit dix-sept étendards, et les montagnards coupèrent 317 têtes. A la nouvelle de cette victoire le courage revint aux Tsernogortses, et de toute part on accourut pour la défense du pays.

George Petrovitj, de retour de Vienne, apportait l'assurance que l'Autriche allait s'employer en faveur du Monténégro, et annonçait qu'en prévision des événements on augmentait la garnison de Cattaro, en même temps que le comte de Léiningen partait pour Constantinople, porteur d'une lettre autographe de l'empereur d'Autriche pour le Sultan.

Omer Pacha, modifiant son plan d'attaque, porta des forces du côté de Grahovo, où la plus courageuse résistance leur fut opposée, tandis que Reich Pacha, franchissant le défilé de Planinizza, pénétrait d'abord jusqu'à Ostrog, puis se portait ensuite à la rencontre du prince qui, à la tête d'une troupe d'élite, arrivait par Tchevo et Bielitsa. Le choc de ces deux derniers corps fut terrible, et les Turcs, mis en pleine déroute, durent s'enfuir jusqu'aux confins de l'Herzégovine.

Depuis vingt jours que la lutte était commencée, Omer Pacha n'avait pas fait un pas en avant sur le territoire monténégrin ; son quartier général était encore établi à Spuz, tandis que Selim Beg, commandant le troisième corps otto-

man, était dans l'expectative sur les hauteurs de Godinie, aux confins d'Albanie.

Enfin, Omer Pacha, impatient d'en finir, sortit de Spuz et, s'emparant de la vallée de la Zéta, força les Monténégrins de se retirer sur les hauteurs qui couvrent la rive droite de la rivière du même nom, hauteurs qui, du reste, étaient déjà gardées par 1,500 hommes sous les ordres du prince, et par un autre corps de même force sous le commandement de Pierre Petrovitj. Le rôle de ces dernières troupes était de s'opposer à la jonction des deux armées commandées par le séraskier Omer Pacha et par Osman Pacha de Scutari.

Mais convaincu de l'immense difficulté qu'il aurait à s'emparer du Monténégro, le général en chef ottoman adressa à toutes les tribus une proclamation dans laquelle il les engageait, par l'attrait des plus belles promesses, à déposer les armes.

Ces promesses, auxquelles les rajas voisines du Monténégro se laissèrent prendre, ne tentèrent point les Tsernogortses, et bientôt Omer Pacha, divisant son armée en quatre corps, reprenait l'offensive. Mais partout les Monténégrins tinrent bon, sous les ordres de chefs incomparables, tels que Pierre Petrovitj, président du sénat, Petar Philipov, Vuko Shakov Petrovitj et Stephan Andréa Zuzza. Les hostilités, suspendues pendant quelques jours, furent reprises avec un nouvel acharnement, le 13 février, tandis que la diplomatie, à Vienne et à Constantinople, tentait par tous les moyens de mettre fin à ces luttes aussi sanguinaires qu'inutiles.

Du reste, les pluies torrentielles qui survinrent forcèrent les Turcs d'abandonner bientôt la Zéta, et le 9 mars, attaqués dans leur retraite par le prince Danilo lui-même, ils laissèrent encore cent têtes dans les mains de leur implacable ennemi. A la suite des protestations adressées au Divan par le comte de Nesselrode, de la part du tsar, et par le comte de Leiningen Westemburg, de la part de l'empereur d'Autriche, Omer Pacha reçut l'ordre de suspendre définitivement les hostilités. Cette guerre de trois

mois avait coûté à la Turquie neuf cents prisonniers, quatre mille cinq cents morts, quatre à six mille blessés et malades et trente-cinq millions de piastres. Sur la fin d'avril (1853), le prince Danilo, accompagné de son oncle Pierre, président du sénat, et de plusieurs sénateurs, se rendit à Vienne pour remercier personnellement l'empereur de l'attitude manifestée par son gouvernement, dans le cours des grands événements qui s'étaient accomplis, et peu de temps après eurent lieu les fiançailles du prince avec Darinka Kuechich. Cette même année fut signalée par la distribution d'un grand nombre de croix et de médailles aux guerriers qui s'étaient signalés dans les dernières luttes, et par la cousécration épiscopale de l'archimandrite Nicanor Ivanovitj Niegoche, originaire de la bourgade de Dernis en Dalmatie. La question d'Orient surgissait cependant de nouveau , et tout faisait supposer à Saint-Pétersbourg que le Monténégro saisirait l'occasion qui s'offrait à lui de venger les victimes des dernières guerres, en unissant ses armes à la Russie. Aussi la Turquie elle-même, dans cette prévision, dirigeait un premier corps de six mille hommes sur les confins d'Herzégovine, entre Tastidia, Gasko et Trébigné, signifiant en même temps à Tsettinjé la déclaration de guerre qu'elle venait d'adresser à la Russie. L'Autriche de son côté engageait de toutes ses forces le prince Danilo à la neutralité, et celui-ci, décidé à l'observer, lançait les ordres les plus sévères contre les bandes qui, dès le mois de novembre, avaient assailli les Turcs sur divers points. Le mécontentement fut presque général dans une population si peu habituée à se voir enchaîner en face de son mortel ennemi, et d'autant plus que le président du sénat, Pierre Petrovitj, frère du défunt vladika, appartenait au parti de la guerre. Sur ces entrefaites, un complot vrai ou supposé, dans lequel entraient le président et le vice-président du sénat, ainsi que plusieurs personnages considérables du pays, fut dénoncé au prince qui, avec sa violence ordinaire, allait faire fusiller tous les coupables, quand ceux-ci, à l'exception du vice-président, George Petrovitj, n'eurent que le temps de

s'enfuir sur le territoire autrichien. Danilo n'osa pas du reste faire arrêter George, dont la popularité dans le pays eut rendu cette mesure dangereuse pour le prince lui-même. Au commencement de 1854, les Monténégrins élevèrent des retranchements sur les points de leurs frontières dont les défenses naturelles paraissaient insuffisantes, tandis que les Turcs, sous les ordres d'Anap Pacha, s'avançaient de Monastir, de Trébigné et de Gasko vers le Monténégro. Mais, conseillé de nouveau par l'Autriche, Danilo continua de prescrire aux siens une attitude de réserve absolue, bien que la provocation fût évidente. Au mois de mars seulement, il demanda au pacha de Mostar des explications sur la présence d'un corps de huit mille Turcs sur sa frontière, et ne les ayant point obtenues satisfaisantes, il protesta à Constantinople sans plus de succès. Il crut alors pouvoir lancer une proclamation adressée à ses capitaines, et par laquelle il demandait à connaître nominalement tous les hommes sur lesquels il pouvait compter dans le cas d'une lutte suprême contre la Turquie. Mais à la suite de sévères représentations faites par l'Autriche, il dut assumer de nouveau vis-à-vis des siens la responsabilité d'une neutralité dont personne ne voulait. En dépit des prudentes recommandations de leur chef, les Monténégrins menaçaient, au printemps de l'année suivante, de tenter un coup de main sur Antivari, dès que l'armée russe, qui opérait alors en Bulgarie, aurait mis les pieds en Roumélie. Ils eussent certainement réussi dans l'accomplissement de leur dessein, si Danilo se fût laissé entraîner ; mais jusqu'au mois de juin il sut encore les retenir, sous le prétexte que des actes anciens forçaient le Monténégro de soumettre ses propres décisions à celles de l'Autriche.

Le 3 juin, les troupes monténégrines en observation du côté de l'Herzégovine, se jetèrent subitement sur cette province, pillant et ravageant de tous côtés. Un firman impérial fut immédiatement adressé au gouvernement des provinces voisines de la Tsernagore, prescrivant des mesures de répression et annonçant que celles-ci étaient du reste

concertées avec les États alliés et avec le gouvernement autrichien lui-même.

Les déprédations continuèrent néanmoins malgré les ordres de Danilo qui, se voyant la main forcée par ses gens, dut se disculper aux yeux de l'Autriche, en déclarant qu'il était impuissant à arrêter ces actes d'agression commis par des bandes indisciplinées. Un mécontentement presque général chez les Monténégrins suivit cette déclaration et, dans le courant de juillet, des nahie entières s'insurgèrent, s'emparèrent de toutes les munitions en réserve au couvent d'Ostrog, et forcèrent enfin Danilo de marcher à la tête de six mille hommes contre ses rebelles sujets.

Les Piperi, les Koutchi, les Bielopavitj eux-mêmes, dans l'attitude la plus hostile envers leur souverain, constituèrent alors une sorte de gouvernement provisoire et adressèrent aux autres nahie des Berda une proclamation dans laquelle, après avoir déclaré que Danilo, dont le seul mérite consistait à être le neveu de son glorieux oncle, Pierre Ier, cessait d'être leur prince, ils revendiquaient l'autonomie des Berda et appelaient aux armes toute la population de ce pays.

Malgré cet appel, une grande partie de la population resta fidèle au prince, et celui-ci, dès le 15 juillet, fut à même d'assaillir de trois côtés les insurgés des Berda, auxquels il ne resta plus de communication qu'avec la forteresse ottomane de Spuz. Les chefs du gouvernement provisoire se mirent à la tête des rebelles et attaquèrent Zagaratch, où Danilo s'était établi avec trois mille hommes. L'ex-serdar Ramo Boskovitj, qui n'avait pas pris part à ce mouvement, bien qu'il eût déclaré haïssable le gouvernement du prince, combattait résolûment la proposition faite par quelques chefs de se jeter dans les bras des Turcs. Son discours fut applaudi, et une lutte s'engagea entre les insurgés dont les chefs finirent par se réfugier dans la forteresse turque avec leurs familles et une partie de leur bétail. Le 16, Ramo Boskovitj, avec cinquante chefs, fit son acte de soumission au prince, et la tranquillité fut rétablie dans les Bielopavitj,

où Danilo institua une sévère enquête sur les faits accomplis. Mais sans attendre le résultat de celle-ci, il fit d'abord payer à chaque famille une contribution de guerre. Sur la demande qui en fut faite par le prince, le commandant de Spuz lui remit les chefs des insurgés qui, avant de recevoir leur pardon, expièrent cruellement, par la confiscation de leurs biens et par d'autres sévices, la faute qu'ils avaient commise.

Frappé de l'état de délabrement de ses finances, Danilo crut pouvoir recourir à l'Autriche pour en obtenir un fructueux protectorat, qu'elle refusa absolument d'accorder. Alors le prince dut, comme ses prédécesseurs, se retourner vers la Russie et, comme préliminaires, il ordonna trois jours de jeûne pour le succès des armées du tsar dans le Levant. Quand, au mois d'avril suivant, arriva la nouvelle de la mort de Nicolas Ier, il prescrivit de nouveau un deuil public de quarante jours et des prières pour appeler la bénédiction du ciel sur le nouvel empereur. Alexandre II, peu de temps après, envoya au prince et au Monténégro l'expression de sa reconnaissance et en même temps de ses sympathies.

Le 24 janvier de cette même année (1855), avait lieu à Tsettinjé le mariage du prince avec Darinka Kuechich, qu'une députation, conduite par George Petrovitj, président du sénat, était allée chercher à Trieste. Le 6 mai, furent lus devant l'assemblée du peuple, le décret relatif à la sucession princière, et le Code civil et pénal, qui devait être mis en vigueur le 23 août suivant. Notons, en passant, que le décret relatif à la succession désignait, à défaut de descendance mâle directe, comme héritier du titre de prince, le fils de Mirko Petrovitj, frère de Danilo, c'est-à-dire celui-là même qui règne aujourd'hui sous le nom de Nicolas Ier.

A la suite de la déclaration faite par Ali-Pacha dans la séance du congrès de Paris, du 26 mars 1856, le prince Danilo adressa aux puissances une protestation énergique à laquelle était annexé un mémoire dans lequel il affirmait

devant l'Europe son droit à l'indépendance et exposait ses prétentions à une extension de territoire du côté de la mer.

Mémoire et protestation restèrent sans effet, devant les faiblesses de la diplomatie, et les choses sont aujourd'hui au point où Danilo les a laissées.

Vers la fin de juin, un mouvement insurrectionnel se manifesta en Herzégovine et en Bosnie, et une députation des gens de Nicksitch vint même trouver à Ostrog le prince Danilo pour lui offrir de soumettre à son autorité leur ville et son territoire. Bien que très-disposé à leur répondre affirmativement, il dut mettre des conditions à son acceptation, qui pouvait être la cause d'une nouvelle guerre, et rien ne put être réglé à ce sujet.

Du reste, à ce moment même, Mirko Petrovitj était obligé de partir à la tête de trois mille hommes pour réprimer un mouvement dans les Koutchi prêts à s'insurger contre le prince, et refusant déjà le payement de l'impôt qu'ils prétendaient devoir, suivant les besoins de leur cause, tantôt au pacha de Scutari, tantôt au chef des Monténégrins. Attaqués dans leurs retranchements de Diocléa par le serdar Tserovitj, les Koutchi, qui comptaient vainement sur l'assistance du pacha de Skadar, durent rendre leurs armes et expièrent cruellement la peine qu'ils avaient donnée à Mirko pour triompher de leur révolte. Celui-ci avait cru devoir laisser cent hommes de garnison à Médoun, pour tenir en respect la tribu rebelle; mais ces hommes, attaqués par un millier de soldats envoyés par le pacha, allaient être massacrés, quand ils furent soudain délivrés par quatre cents Piperiani qui mirent en fuite les Albanais. A cette nouvelle, Danilo ordonna une levée en masse et envoya un corps d'armée à la rencontre des troupes du pacha de Scutari. Mais tandis que les Monténégrins ravageaient les environs de Podgoritsa, les Albanais finirent par reprendre le fort de Medoun. C'est au moment où la guerre paraissait recommencer avec un nouvel acharnement, que le prince adressa de nouveau aux grandes puissances un manifeste ou il demandait péremptoirement :

1° La reconnaissance de l'indépendance du Monténégro, dans les formes diplomatiques ;

2° L'agrandissement de ses frontières du côté de l'Herzégovine et de l'Albanie ;

3° La délimitation exacte de ces mêmes frontières sur les confins turcs, comme elle avait été opérée sur les confins autrichiens ;

4° La réunion de la ville d'Antivari au Monténégro.

La diplomatie parut un instant vouloir prendre à cœur les intérêts du Monténégro ; des conférences eurent même lieu à Constantinople et à Scutari à ce sujet ; mais quand le prince Danilo se rendit à Paris, au mois de mars 1857, il dut être fort étonné, en recevant la communication des propositions faites par les ambassadeurs accrédités auprès de la Sublime Porte, et portant en substance : « Que le prince Danilo reconnaîtrait pour lui et pour son peuple la suprématie de la Porte ; que celle-ci céderait quelques portions de territoire en Herzégovine, dont les Monténégrins payeraient la dîme ; que la Porte assignerait au prince une liste civile ; que celui-ci recevrait le titre de muchir et que la Turquie donnerait enfin aux Monténégrins le libre accès dans tous ses ports. »

Pendant le même temps, le mécontentement qui s'était déjà manifesté contre le gouvernement du prince, avant son départ, ne faisait que s'accroître, et Mirko écrivait à son frère à Paris, que plusieurs familles sénatoriales, subissant l'influence de l'ex-président George Petrovitj, se montraient plus que jamais opposées à l'état de choses actuel. Danilo répondit par un ordre formel d'exil pour tous les parents de George, sans en excepter les sénateurs eux-mêmes.

Sans attendre l'exécution de cet arrêt, qui eût fort embarrassé Mirko et le sénat, Georges Petrovitj et les personnages de sa famille compromis si gravement, partirent pour Cattaro et de là se retirèrent à Trieste.

De retour à Tsettinjé, Danilo, en communiquant au peuple son intention de reconnaître la suzeraineté de la Porte, et en prescrivant diverses mesures de rigueur, ne fit qu'aug-

menter l'opposition qui s'était manifestée contre son gouvernement. Voulant tenter de nouveau quelque chose auprès de l'Autriche, il partait bientôt après pour Vienne, puis en revenait brusquement, sans avoir pu obtenir une audience de l'empereur, et sans avoir voulu se faire présenter à l'ambassadeur ottoman.

De nouveaux troubles survenus sur les frontières motivaient la marche d'un corps d'armée envoyé par le pacha de Scutari contre les agitateurs, et le corps consulaire était obligé de s'entremettre pour arrêter une nouvelle effusion de sang. Après avoir suspendu pendant quelque temps les communications avec Cattaro, le prince les interdisait avec la Turquie, paraissant comme à dessein chercher à éveiller les susceptibilités de ses voisins. La rigidité avec laquelle il faisait percevoir l'impôt n'était pas, à l'intérieur, une moindre cause d'irritiation, et deux conspirateurs, Marco Siolin Djuraskovitj et Mile Bukov Radonitj, étaient fusillés pour attentat à la vie du prince.

Pendant les premiers mois de l'année 1858, de nouvelles rencontres eurent lieu sur la frontière, au grand préjudice des Turcs, qui reçurent bientôt des renforts assez considérables pour faire réfléchir sérieusement le prince Danilo. Avant d'en venir de nouveau aux mains avec son ennemi, il envoya en conséquence en mission à Paris, à Vienne et à Saint-Pétersbourg, trois sénateurs chargés de demander pour le Monténégro un protectorat dont personne ne paraissait se soucier, et il donna l'ordre à ses gens de rester tranquilles, tant qu'une provocation ne viendrait pas des Turcs eux-mêmes. Seul, le gouvernement français parut sérieusement disposé à prendre parti pour le faible, et le *Moniteur* publia, le 11 mai, une sorte de manifeste qui concluait par un engagement formel de faire respecter diplomatiquement l'indépendance d'un pays sur lequel la Turquie avait les plus injustes prétentions. En même temps, l'escadre commandée par le contre-amiral Jurien de la Gravière recevait l'ordre de se rendre dans les eaux de Raguse, où elle fut rejointe par la frégate russe *Polka*.

Disposée à en finir pour toujours avec la question du Monténégro, la Porte, en dépit des intentions favorables de la France, avait donné à l'armée de Trébigné l'ordre d'occuper la vallée de Grahovo. Le 4 mai, les troupes ottomanes au nombre de sept mille hommes, sous les ordres de Hussein-Dahim Pacha, entrèrent sur le territoire de Grahovo, par la route de Klobuk, enlevèrent en passant le village de Baguani et atteignirent le plateau de Grahovatz, où elles établirent leur campement. Petar Philippo qui, avec quatre cents Monténégrins, occupait la position d'Umatz et la plaine voisine, informa immédiatement Danilo de ce qui avait lieu, en même temps qu'il protestait inutilement auprès du pacha contre cette invasion. Le prince remet le commandement en chef à son frère Mirko et fait partir immédiatement en avant-garde les Katouniani, sous les ordres de son cousin Kersto et des deux voïvodes Petar Stephanov et Ivo Radonitj. Les contingents de la Riechka et de la Tsernitsa arrivent bientôt à Tsettinjé, et se mettent à la suite de Mirko, qui, le 10, atteint Grahovo, deux jours après Stephanov, lequel s'était porté en face de Grahovatz pour observer l'ennemi.

Le 11, les Turcs, obligés de s'emparer du torrent de Grahovstska Rieka pour s'approvisionner d'eau, attaquent Petar Stephanov, qui tient bon, tandis que Mirko et Radonitj, avertis par la canonnade, se portent à son secours. Stephanov ayant repoussé l'attaque dont il était l'objet, les Riekani demandaient à grands cris à s'élancer sur le camp ennemi; mais Mirko les retint et, le soir, ramena toutes ses troupes en arrière, à l'exception de celles de Stephanov, qui gardèrent leur première position, et d'un petit corps qui était allé, pendant le combat, s'établir sur la route de Klobuk, pour intercepter les communications entre cette forteresse et l'armée ottomane.

La journée du 12 se passa en négociations pour la conclusion d'un armistice de quatre heures, qui permit aux Turcs de venir puiser de l'eau dans la vallée, et dans l'attente pour ceux-ci d'un convoi qui devait arriver de Klobuk. Mirko, de son côté, crut devoir envoyer dans cette

dernière ville le secrétaire du prince, M. Delarue, chargé de s'entendre avec les consuls européens et le commissaire général de la Porte, Kemal-Effendi, au sujet des moyens de conciliation qu'il croyait encore possibles. Mais l'envoyé de Mirko, arrêté à son passage dans le camp ottoman, fut conduit à Hussein-Pacha, qui crut bon de le garder comme otage.

Le général ottoman, appréciant alors toute la gravité de sa situation, décida son mouvement de retraite, qui commença dès le 13 au matin. Mais toutes ses dispositions vinrent échouer contre les difficultés du terrain, représentant une sorte d'entonnoir dont les Monténégrins couronnaient tous les bords. A un signal donné, ceux-ci, le sabre au poing, se précipitèrent comme une avalanche sur les troupes impériales, massacrant tout ce qui se trouvait devant eux, ou tombant à leur tour, aux retours offensifs de deux bataillons de la garde impériale qui luttaient à l'arrière-garde avec la frénésie du désespoir. L'artillerie ottomane, établie dans des plis de terrain, avait jusqu'à ce moment continué son feu, mais enfin celui-ci s'arrêta subitement : tous les artilleurs venaient d'être massacrés sur leurs pièces par un peloton de montagnards sous les ordres d'un voïvode. Depuis deux heures la retraite se continuait dans ces désastreuses conditions, quand soudain la fusillade éclate sur le front de l'avant-garde ottomane : c'est Petar Stephanov qui, après avoir intercepté le convoi attendu, se rabat sur l'armée en déroute. Alors, sur un parcours de deux lieues, ce ne fut plus qu'une lutte sauvage autant qu'héroïque, où de part et d'autre on ne voulait plus céder. La division de la garde, formée en carré, attendait impassible le choc des Monténégrins qui, détournant d'une main les baïonnettes, plongeaient de l'autre leur handjar dans la poitrine de ces vaillants soldats. Kadri-Pacha, qui commandait cette troupe invincible, fut tué un des premiers, et tous tombèrent après lui, faisant de leurs rangs décimés un rempart de cadavres qui, pendant quelques instants encore, protégea les débris de l'armée d'Hussein-Pacha. Les deux

journées de Grahovo coûtèrent aux Monténégrins quatre cents hommes tués ; les pertes des Turcs furent huit ou dix fois plus considérables : un officier de la gendarmerie autrichienne, envoyé sur les lieux quelques semaines après, put encore compter deux mille deux cent trente-sept squelettes épars autour de Grahovatz.

L'émotion produite par la victoire de Grahovo fut immense dans tout l'Orient ; l'Herzégovine insurgée servit de passe-temps aux fureurs des bachibouzouks, jaloux de venger sur des chrétiens le massacre des soldats d'Hussein-Pacha, et les rajas, comptant sur les futurs succès des Monténégrins, osèrent partout relever la tête. Mais, loin de profiter de sa victoire, Danilo enchaîné par les prudents conseils de la diplomatie, attendait de la réunion d'une conférence le règlement des questions toujours pendantes entre la Porte et son gouvernement.

Le 24 juillet eut lieu pourtant, sur la frontière d'Albanie, un nouveau combat dans lequel les Monténégrins, attaqués par un parti turc de Podgoritsa, eurent le dessous. Repoussés jusqu'à Farmaki, ils durent se retirer derrière la Sitnitza, et, d'après les ordres du prince, assister l'arme au bras au ravage de leurs moissons. Quelques jours après (28 juillet), Novitza Tserovitch et le voïvode Milian, franchissant les arêtes du mont Javor, se jetaient sur les Kolaschini supérieurs, qui avaient à plusieurs reprises opéré des razzias chez les Koutchi, et mettaient à sac leurs villages et leurs propriétés. Cet acte impolitique, dirigé contre une tribu qui, par sa position, couvrait la frontière monténégrine et devait être ménagée comme ennemie des Turcs eux-mêmes, reçut la désapprobation du prince, qui destitua Tserovitch et Milian, et donna aux Kolaschini des compensations dont ils se montrèrent pleinement satisfaits.

Dans le courant d'octobre, la commission européenne, dont faisaient partie les ambassadeurs des grandes puissances accrédités auprès de la Sublime Porte, et chargée de régler les questions relatives au différend turco-monténégrin, spécialement celles des frontières, se réunit à Constanti-

nople, sous la présidence d'Ali-Pacha, grand vizir, assisté du ministre *ad interim* des affaires étrangères Ruscdi-Pacha. La délimitation des frontières, arrêtée en principe, fut pour le Monténégro la seule conséquence avantageuse, des discussions qui s'ouvrirent dans cette assemblée, où la question de souveraineté fut longuement et bien inutilement débattue; et, dès l'année suivante, la commission internationale, dans laquelle le prince Danilo réussit, malgré les refus de la Turquie, à faire entrer son délégué, Petar Stephanov Voukotitj, commença ses travaux.

Les événements qui eurent lieu depuis ce moment jusqu'à la mort de Danilo, ont trop peu d'importance pour que nous y insistions davantage; aussi, franchissant un intervalle de plus d'une année, nous n'avons plus à nous arrêter que devant le drame funèbre qui, dans la soirée du 1er-13 août 1860, devait ensanglanter le quai de Cattaro.

Ce jour-là, le prince Danilo et la princesse Darinka, qui étaient pour quelques semaines à Persano, dans le but d'y prendre les bains de mer, s'étaient rendus, suivant leur habitude, à Cattaro, pour y jouir de la promenade du soir sur l'esplanade, où toute la société de la ville se donne rendez-vous. Il était environ dix heures quand Danilo, se disposant à retourner à sa villa, et prêt à mettre le pied sur son embarcation, tomba subitement dans les bras de la princesse Darinka, frappé à mort d'un coup de pistolet tiré presque à bout portant. Le meurtrier était un nommé Kadich, ennemi personnel du prince et exilé du Monténégro par ce dernier. Il était arrivé le jour même et sous un déguisement à Cattaro, bien disposé à jouer sa vie contre celle de sa victime. Arrêté immédiatement après son crime, il fut jugé et pendu sans avoir dénoncé aucun complice: pour les uns, vil assassin, pour les autres, martyr d'un fanatisme patriotique.

Danilo, à qui Tedeschi, son médecin, avait inutilement prodigué tous les soins que la science et le dévouement peuvent à la fois suggérer, mourut dans la journée du 2-14,

et son corps fut ramené la nuit suivante, par sa veuve, à Tsettinjé, où le sénat venait de proclamer comme prince du Monténégro et des Berda, le fils de Mirko Petrovitj, sous le nom de Nicolas I[er].

Tel fut le Monténégro dans le passé ; ce qu'il est aujourd'hui, nous allons essayer de le raconter (1).

(1) L'histoire du Monténégro étant généralement fort peu connue, nous avons cru les détails qui précèdent indispensables pour l'intelligence de ce qui va suivre. Quant aux sources principales où nous avons puisé les matériaux de cette introduction, ce sont les suivantes :

Lietopis Crnogorski (Annales du Monténégro).

S. Miloutinovitj ; *Istorija Crnegore od ikona do novieg vremeua* (Histoire du Monténégro depuis les temps anciens jusqu'à nos jours).

Démétrius Milakovitj ; *Istorija Crnegore.*

Milorad Médakovitj ; *Istorija Crnegore.*

Cyprien Robert ; *les Slaves de Turquie.*

F. Lenormant ; *Turcs et Monténégrins.*

Guillaume Lejean ; *la Dernière Lutte des Monténégrins et des Turcs* (Revue contem oraine).



Vue générale de Tsettinjé, capitale du Monténégro.

LE

MONTÉNÉGRO

CONTEMPORAIN

CHAPITRE PREMIER.

Configuration générale et situation géographique du Monténégro. — Origine de son nom. — Délimitation des frontières. — Principales distances. — Superficie. — Population. — Division en nahie et plemena et description sommaire de celles-ci.

Durant cette longue période de luttes et de vicissitudes dont nous venons de retracer à grands traits le tableau, le Monténégro n'a pour ainsi dire pas de limites précises ; sa frontière, c'est le rocher dont son peuple héroïque défend chaque jour pied à pied la possession, frontière incertaine, tour à tour conquise et reperdue. Chaque lambeau de territoire devient pour ces populations inquiètes et belliqueuses un motif de dispute et de revendications : de là des hostilités sans cesse renaissantes sur les confins. Une situation aussi anormale se continua jusqu'à nos jours, et c'est en 1859 seulement que, sous l'inspiration du gouvernement français, dont les sentiments pour le Monténégro s'affirmèrent toujours dans les circonstances difficiles, les grandes puissances européennes reconnurent enfin que le seul moyen

de mettre un terme à un état aussi précaire était la délimitation officielle de la principauté. Une commission internationale, dans laquelle, en dehors des deux parties intéressées, étaient représentées l'Angleterre, la France, l'Autriche, la Prusse et la Russie, fut en conséquence chargée d'exécuter le tracé de la frontière turco-monténégrine. Mais cette commission, dont le rôle devait nécessairement se borner à résoudre les questions ayant une portée vraiment politique, réserva la solution de toutes les affaires de détail, intéressant des villages ou même des individus ; cette mission incomba à une commission mixte turco-monténégrine, instituée en vertu d'une convention signée à Tsettinjé, en 1862 seulement.

En signalant ultérieurement les obstacles qui s'opposèrent à l'achèvement de ce travail minutieux, pris et repris plusieurs fois depuis 1867, nous ferons comprendre comment les réserves faites par la commission internationale des frontières, dans un but de conciliation réciproque, sont devenues le point de départ de nouvelles difficultés et n'ont fait qu'entretenir sous une autre forme la situation dangereuse à laquelle on voulait mettre un terme[1].

Tel qu'il s'offre aujourd'hui, le territoire du Monténégro peut être comparé à un hexagone irrégulier, se décomposant en deux triangles adossés l'un à l'autre par deux angles fortement tronqués. Il résulte de cette disposition que le Monténégro est comme étranglé à son centre, et enclave dans ses flancs, au nord-est, un triangle très-ré-

[1] C'est ainsi que surgit, en 1869, la question de propriété des collines de Malo et Velje Berdo, revendiquées à la fois par la Turquie et le Monténégro, et abandonnées définitivement à la Sublime Porte en vertu du payement d'une indemnité de 300,000 francs à la principauté.

gulier de l'Herzégovine; au sud-est, une portion de l'Albanie d'une configuration analogue. Ces deux grands hiatus dans la frontière, commandés par les forteresses de Nicksitch et de Spuz, constituent le côté vraiment faible de la défense du pays; aussi jamais la Turquie n'eût consenti à les régulariser. Bien plus, une clause du traité de paix de 1862 admettait en principe la création d'une route stratégique reliant Spuz à Nicksitch, à travers le grand col qui unit les deux portions du territoire monténégrin, et la construction d'un certain nombre de blockhaus sur le même parcours.

L'exécution de cette clause imposée par le vainqueur eût scindé le Monténégro en deux tronçons faciles à isoler dès le début d'une guerre, et neutralisé à moitié la défense du pays. Mais sur ce point comme sur plusieurs autres, la convention stipulée par Omer-Pacha est heureusement restée à l'état de lettre morte.

Des deux grandes divisions du Monténégro dont nous venons de parler, et qui chacune ont leur grand axe dirigé du nord-est au sud-ouest, celle qui touche presque à l'Adriatique comprend l'ancien territoire de la principauté, le Monténégro proprement dit ou Tsernagore (C'rnagora : Montagne Noire); l'autre plus intérieure, constitue le pays des Berda (B'rdo : Montagne).

Avant d'exposer en détail, d'après le tracé de la commission internationale, les limites actuelles de ces deux régions, il ne sera peut-être pas hors de propos de chercher à élucider la question très-controversée de l'origine même du nom sous lequel le Monténégro est depuis plusieurs siècles connu.

La plupart des auteurs, ne faisant sans doute que se répéter tour à tour, et reproduisant innocemment la

même erreur, ont annoncé que Mariano Bolizza, patricien de Cattaro, qui explora le Monténégro au commencement du dix-septième siècle, avait écrit dans le rapport qu'il adressa de son voyage à la République vénitienne, en date du 25 mai 1614, que le Monténéro avait reçu son nom des Turcs eux-mêmes, sans doute parce que ceux-ci, frappés d'épouvante à l'aspect des rochers inaccessibles d'où s'élançait à chaque instant un ennemi insaisissable, sans pitié ni merci, n'avaient pas trouvé de terme plus propre pour traduire l'impression terrible qu'ils en recevaient. Bien que du reste Bolizza n'ait jamais rien écrit de semblable, ce dont on peut s'assurer par la lecture de son mémoire [1], il faut au moins reconnaître que cette assertion se légitimerait en quelque sorte d'elle-même, s'il n'était, on peut le dire, tout à fait inutile de chercher des preuves morales à un fait qui s'impose physiquement.

Sans s'arrêter à de vaines questions d'étymologie, le voyageur qui contemplera à distance les sommets dénudés et sourcilleux de la Tsernagore, traduira sa première impression en s'écriant : Monténéro, ton nom est inscrit sur tes rochers, car tu es bien, dans toute l'acception du mot, la Montagne Noire [2]. Des bords du lac si pittoresque

[1] Bibliothèque de Saint-Marc. Relatione et descrittione del sangiacato di Scuttari, dove si da piena contezza delle citta et siti loro, villagi, case et habitatori, rito, costumi, haveri et armi di quei popoli et quanto di considerabile minutamente si contenga in quel ducato, fatta da Mariano Bolizza, nobile di Cattaro.

[2] Cette impression, nous l'avons bien des fois ressentie en revenant du pays des Berda vers le Monténégro. Encore sous le charme indescriptible des splendides pâturages et des forêts séculaires que nous venions de traverser, nous voyions subitement se dresser devant nous, de l'autre côté de la riche plaine de Zéta, le massif de la Tsernagore couvert de son noir manteau, et nous répétions aussi : Monténéro ! Monténéro !

Le vladika monténégrin Vassili Petrovitj qui, pendant son séjour

de Scutari d'Albanie, levez les yeux sur cet amphithéâtre impénétrable de montagnes se perdant dans les nuages amoncelés, et voyez s'il était possible de trouver pour ce sauvage pays un nom plus caractéristique. Cette teinte triste, implacable, que vous retrouverez partout dans ses paysages, le Monténégro la doit à la nature même de sa roche, aux anfractuosités infinies où les ombres se condensent, à sa végétation elle-même, n'offrant le plus souvent qu'une chétive broussaille couverte pendant la belle saison d'un feuillage épais et sombre, et ne gardant pour l'hiver que le squelette noirci de son branchage.

Démétrius Milakovitj, dans son Histoire du Monténégro, prétend que le nom de Tsernagore ne saurait avoir une grande ancienneté, puisque nul auteur de l'antiquité et nul écrivain du moyen âge n'en font mention; bien plus, dit-il, les actes publics du Monténégro, sous le gouvernement des Tsernoievitj (1427 à 1499), ne

Moscou en 1754, publia une petite notice sur le Monténégro, et qui mieux que tout autre était capable d'apporter un avis autorisé sur la question que nous discutons, trouve, dans l'aspect physique du pays, la raison même du nom de Tsernagore; et l'un des auteurs les plus récents qui aient écrit sur le Monténégro avec une réelle autorité, M. Widdington, n'hésite point à accepter cette version (*Dalmatia and Montenegro*). Andritj pense que le pays a reçu probablement son nom des grands sapins qui donnent en hiver à ce pays un aspect noir et un caractère sombre: de là Forêt Noire, Montagne Noire. Nous ajouterons que les rochers nus de la Tsernagore empruntent encore une teinte noirâtre à ces lichens inférieurs (tels que le lichen géographique) qui les envahissent partout, premiers rudiments de la végétation, ou plutôt sorte de transition entre la matière inerte et les corps organisés.

La vicomtesse Strangford raconte que, s'enquérant auprès du prince des Monténégrins des raisons qui avaient motivé cette appellation de Montagne Noire, son noble interlocuteur se contenta de lui montrer du doigt les rochers: « The prince himself pointed out to me the blackness of the rocks I have described above as the reason. » (The eastern shores of the Adriatic.)

parlent point du Monténégro, mais de la Zéta. Aussi le même auteur traite de fable cette opinion généralement répandue, que Stephan Tsernoievitj Ier ne portait point le nom que l'histoire lui a conservé, mais s'appelait simplement Tsernagorats (le Monténégrin), du lieu même de sa naissance, et que ce nom de Tsernoievitj n'avait appartenu réellement qu'à son fils aîné Ivan. Milakovitj ajoute, comme preuve à l'appui de son dire, que la famille Tsernoievitj commandait dans la Zéta supérieure et refusait déjà en 1385, de reconnaître l'autorité de Giurg Strachimir Balchich; enfin que Stephan Tsernoievitj, dans une convention faite avec les Vénitiens, prenait le nom de Tsernoievitj et non celui de Tsernogorats.

Toute discussion sur l'origine du nom de Monténégro doit s'arrêter devant le fait physique qui, dans toute sa simplicité, a plus de valeur que des assertions plus ou moins historiques; aussi, nous croyons n'être pas loin de la vérité en disant que, si les Tsernoievitj ont eu pour chef de race un Tsernogorats, il n'y a rien d'étonnant à ce que l'éclat de leur règne ait consacré à tout jamais le nom de leur berceau, c'est-à-dire celui que porte encore aujourd'hui la Tsernagore. Dans cette hypothèse, à défaut de renseignements historiques précis, nous pouvons au moins considérer ce nom comme antérieur à l'avénement des Tsernoievitj.

Quant au nom que portent les Berda, il n'est, ainsi qu'il a été dit plus haut, que l'expression de la configuration du pays : Velika Berda, les grandes montagnes.

Le Monténégro compris, d'une part entre 16° 1′ et 16° 58′ de longitude est de Paris et, d'autre part, entre les 42 et 43e degrés de latitude septentrionale, est borné,

à l'ouest et au nord-ouest, par l'Herzégovine ; au nord, au nord-est et un peu à l'est, par la Bosnie ; à l'est et au sud-est, par l'Albanie et la Dalmatie, cette dernière province complétant au sud-ouest les limites de la principauté. Si, maintenant, suivant en détail cette frontière, nous la supposons partir de son point extrême à l'ouest, aux confins d'Herzégovine, c'est-à-dire des montagnes de Klobuk, au centre desquelles se trouve la forteresse ottomane du même nom, nous la voyons s'élever en s'arrondissant vers le nord pour envelopper les territoires récemment annexés de Grahovo et de Rudine; se prolonger ensuite, pendant six ou sept lieues, directement vers l'est en franchissant la montagne de Mala-Kita ; atteindre le village de Slivje, puis, laissant à gauche la ville forte de Nicksitch, traverser la plaine du même nom, pour se porter au nord-nord-est jusqu'au mont Vojnik, près du confluent de la Tusina et de la Tara, où commence le territoire de la Bosnie. En se dirigeant ensuite au nord-est, la frontière laisse à gauche le mont Dormitor (deux mille cinq cents mètres), franchit le pont des Uscoques (Uscotchi mòst), et arrive à Brucosi, en traversant la plaine de Tuchina. Prenant alors une direction rectiligne du nord-ouest au sud-est, elle franchit le mont Trébech, arrive au dehors du village ottoman et du territoire de Kolachine, traverse la Tara et gagne les crêtes élevées des Vasojevici Gornji, en se portant d'abord directement au nord pour revenir ensuite à l'est. De Drechka, extrémité est des Berda, elle se dirige vers le sud pour atteindre le mont Kom (deux mille quatre cents mètres), où elle abandonne les confins de la Bosnie pour ceux de l'Albanie. La ligne se projetant dans le sud-ouest rencontre le mont Dvardo et le Tsernou Planinou (Montagne Noire),

puis, marchant vers l'ouest à travers le territoire des Koutchi, elle atteint l'embouchure de la Zéta dans la Moratcha, laissant à sa gauche une portion du territoire anciennement monténégrin de Drekalovitj (Kuci Drekalovici). La Zéta devenant ici limite naturelle, la frontière suit sa rive droite jusqu'à la forteresse de Spuz, en remontant un peu au nord-ouest. C'est dans le delta formé par la Zéta et la Moratcha que se trouvent incluses les collines connues sous le nom de Malo et Velje Berdoe, devenues, en 1869, le sujet d'une contestation si sérieuse entre la Porte et le gouvernement monténégrin.

C'est presque en face de ces mêmes collines que s'élevait, sur la rive gauche de la Moratcha, la ville anciennement célèbre et très-peuplée de Dukla ou Diocléa, résidence impériale dont les ruines attestent encore aujourd'hui l'opulence passée.

Du Moronicka Glaviza, colline voisine de Spuz, nous voyons la frontière se porter sans obstacle au sud-sud-ouest jusqu'à Schtitari, où elle prend la rive droite de la Sitnisa qu'elle suit, en revenant au sud-est, jusqu'au village de Farmaki, c'est-à-dire jusqu'à l'embouchure de la Sitnisa dans la Moratcha. Se continuant alors directement au sud, elle traverse le Malo Blato (petit lac), puis entre un peu plus loin dans les eaux du lac de Scutari (Skadarsko Blato), dont une bande étroite s'étendant jusqu'aux îles de Vranjina et Lesandrija a été réservée au Monténégro.

A sa sortie des eaux du lac, la ligne frontière, en franchissant les montagnes d'Aravina, Soutorman et Bersouta, contourne le territoire de la nahia de Tsernitsa qui s'enfonce comme un coin entre l'Albanie et la Dalmatie. C'est à une faible distance de la rencontre de ces

triples confins que se trouve le petit port de Spizza, dont la possession, convoitée, et dit-on, réclamée à plusieurs reprises par le Monténégro, ouvrirait à celui-ci le seul débouché qui lui soit possible sur l'Adriatique, la revendication des Bouches de Cattaro n'étant pour la principauté qu'un rêve irréalisable dans la situation actuelle de l'Europe.

Du point où la frontière est devenue austro-monténégrine, elle remonte presque en droite ligne au nord, jusqu'au point d'où nous l'avons supposée partir, c'est-à-dire jusqu'à Klobuk, ne projetant qu'un angle de peu d'importance entre les Krivosije dalmates et les Korjenici herzégoviniens. Dans ce dernier parcours, elle rencontre la forteresse autrichienne de Présièka, puis, franchissant la montagne de Mirotch, elle passe au dessus de la ville de Cattaro dont elle domine la citadelle et les forts, arrive à Oraovats et atteint le fort autrichien de Dragaï qui commande les Krivosije; ici elle contourne la plaine célèbre de Grahovo, et faisant un petit coude au sud-ouest, elle redescend vers la montagne de Voutchi Zoub (dent de loup), où nous retrouvons encore de triples confins formés par la Dalmatie, l'Herzégovine et le Monténégro. La frontière reprend ensuite sa direction vers le nord-ouest pour atteindre Klobuk.

La délimitation que nous venons de reproduire, telle qu'elle résulte du travail de la commission internationale de 1859, ne saurait être considérée comme propre à fixer dans l'avenir les limites définitives de la principauté. Ce n'est en effet que par exception que nous y voyons des confins bien naturels et surtout indiscutables, tels que ceux de la Zéta et de la Sitnitza. Le plus souvent ce ne sont que des crêtes peu abordables et sur-

tout très-difficiles à préciser dans une nature aussi tourmentée que le Monténégro [1]. Bien plus encore, c'est sur les points où nous voyons la frontière se prolonger comme sans obstacle dans une direction rectiligne, que l'incertitude est la plus grande. Là en effet, la commission s'est contentée de relever un certain nombre de points plus ou moins distants les uns des autres, et d'y placer des pyramides de repère, dont un certain nombre n'a point tardé, par le fait de la malveillance, à disparaître ; quant aux terrains intermédiaires, comme ils ne portent aucun signe de délimitation, ils peuvent à chaque instant devenir des sujets de contestation ; que si le règlement de ces différends exige l'envoi sur les lieux de commissaires chargés de fixer les droits des limitrophes, ces experts usent inutilement leur temps et leur peine à rechercher des repères souvent disparus, et plus souvent encore ne peuvent atteindre les crêtes envahies par les neiges, ou exécuter, derrière un rideau de nuages ou de brouillards [2], les relèvements les plus indispensables. Du reste, cette situation incertaine est-elle bien désagréable aux Monténégrins et tiendraient-ils franchement à y voir un terme? nous ne le croyons pas : une délimitation non

[1] Une idée bien exacte de sa configuration sauvage nous est donnée par la légende qui raconte la genèse de la Tsernagore. « Dieu, dit-elle, après avoir créé la terre, s'en allait emportant dans un grand sac les montagnes qu'il semait çà et là au gré de sa volonté et suivant les besoins de chaque pays. Comme il passait sur le Monténégro, il voulut aussi lui faire son cadeau, et c'était une fort jolie petite montagne qu'il lui destinait et qu'il s'apprêtait à lui jeter, quand par malheur le sac creva, et rochers, pierres, montagnes tombèrent pêle-mêle sur la pauvre Tsernagore où ils forment depuis ce jour un amas inextricable. »

[2] C'est ce qui arriva en 1872 quand, à la suite du conflit sanglant déterminé par la question de propriété du territoire de Lipovo, près de Kolachine, on voulut opérer des relèvements concordant avec ceux de la commission internationale.

sujette aux contestations eût supprimé du jour au lendemain tous ces motifs d'hostilité qui, dans le passé, faisaient la fortune des Tchétas et entretenaient l'esprit d'animosité contre les Turcs ; que le doute existe seulement sur une question de droit, et la finesse monténégrine saura se jouer de toutes les subtilités du divan.

En ne considérant que l'étroitesse des limites du Monténégro, et surtout en le supposant en possession des moyens de communication dont nos localités les plus reculées sont aujourd'hui pourvues, on se ferait une très-fausse idée du temps que peut exiger le transport d'un voyageur d'un point à un autre du pays ; car, à part des sentiers plus ou moins étroits, quelquefois à peine tracés sur le rocher, et coupés à chaque instant par des obstacles qui obligent le cavalier lui-même à mettre pied à terre, la principauté n'a pas une seule voie de communication qui puisse être qualifiée du nom de route : nous n'en exceptons pas même le chemin tracé en 1869 pour faciliter les relations entre Tsettinjé et le pays des Berda. Aussi, le touriste qui, partant du port de Cattaro, aurait pour objectif la pointe orientale des Berda, ou seulement le mont Kom, ne saurait prétendre à atteindre son but avant la sixième journée d'un voyage des plus pénibles, bien que la distance à vol d'oiseau n'excède point cent quinze kilomètres. De la pointe méridionale de la principauté, c'est-à-dire du mont Bersuta jusqu'à son extrémité septentrionale au voisinage du Dormitor, la distance est de quatre-vingt-quinze kilomètres ; des confins de Rudine et de Grahovo jusqu'à la pointe extrême des Vasojevici Dolnji, ce qui représente la ligne la plus étendue d'une frontière à l'autre, elle est de cent douze kilomètres, et non point, comme on l'a écrit, de trente-

cinq lieues ; du mont Kom au mont Dormitor, elle est de soixante-quinze kilomètres ; enfin de la forteresse de Spuz à celle de Nicksitch, en franchissant la plaine des Biélopavitj et le col montagneux qui joint la Tsernagore aux Berda, la distance est de trente-trois kilomètres. Notons néanmoins que chacune de ces distances se trouve au moins doublée par le fait des accidents de terrain qui s'offrent à chaque pas, par les ascensions incessantes et les détours sans nombre dont l'agile Monténégrin peut seul se dispenser dans ses courses vertigineuses à travers les précipices.

Bien que, grâce à un nombre considérable d'angles rentrants, la ligne frontière du Monténégro offre un développement de quatre cent vingt kilomètres, pourtant la superficie totale de la principauté atteint à peine deux mille neuf cent kilomètres carrés. Quant à la population éparse sur ce territoire, elle a été bien diversement appréciée par les auteurs qui se sont occupés de ce pays. Au commencement du dix-septième siècle, Bolizza lui donne quatre-vingt-dix villages, trois mille cinq cent vingt-quatre maisons ou familles et huit mille vingt-sept combattants. Au moment où les montagnards luttent, de concert avec les Russes, contre les Français maîtres de la Dalmatie, la population est de cinquante-cinq mille âmes ; elle s'élève en 1825 à soixante-quinze mille, et si nous arrivons à 1835, nous voyons le calendrier officiel de Tsettinjé [1] la porter à cent mille âmes. Trente ans plus tard, l'*Orlitch* (l'aiglon), almanach de Tsettinjé, donne comme résultat du recensement de la population monténégrine, le chiffre de cent quatre-vingt-

[1] *G'rlitza* (la tourterelle).

seize mille deux cent trente-huit habitants, chiffre peut-être un peu hasardé.

La plupart des auteurs récents, se maintenant au-dessous de la vérité, donnent au Monténégro, à l'exemple de Malte-Brun, de cent vingt à cent quarante mille habitants ; mais la prospérité croissante du pays et l'adjonction d'un territoire assez considérable, résultat des dernières luttes des Monténégrins, sous le prince Danilo, enfin les renseignements que nous avons pu obtenir pendant notre séjour dans la principauté, nous permettent d'affirmer que la population du Monténégro dépasse aujourd'hui le chiffre de cent quatre-vingt-dix mille âmes. Du reste, ce n'est point à Tsettinjé même qu'un statisticien pourrait s'instruire à ce sujet, les notions les plus vulgaires sur le pays n'y étant données que d'une façon souvent erronée, et toujours plus ou moins mystérieuse.

La principauté dont nous venons d'apprécier l'étendue en divers sens se divise en provinces ou nahie, dont quatre appartiennent au Monténégro, et quatre au pays des Berda. Les nahie tsernagortses sont : la Katounska, la Tsernitsa, la Rietchka et la Liechanska ; les nahie des Berdjani sont : les Bielopavitj, les Pipéri, la Moratcha et les Vasojevici. A ces huit nahie se sont ajoutés en 1858 les districts de Grahovo et de Rudine qui font aujourd'hui partie de la Katounska, et celui de Joupa réuni à la Moratcha. La nahia monténégrine se subdivise en pléména, qui représentent à peu près nos cantons, et les pléména en villages. Chacune de ces nahie doit à son tour être l'objet d'une étude spéciale que nous allons faire le plus succinctement possible.

I. KATOUNSKA NAHIA.

Limitée au nord et à l'ouest par l'Herzégovine, à l'est par les Bielopavitj, au sud-ouest par les bouches de Cattaro et au sud par la Tsernitsa, elle comprend onze pléména, à savoir : 1° Tsettinjé ; 2° Niégouchi ; 3° Tcheklitchi ; 4° Bielitsé ; 5° Tsoutsé ; 6° Ozrenitchi ; 7° Grahovo ; 8° Rudiné ; 9° Komani ; 10° Zagaratch ; 11° Piéchivtsi. Dans cette nahia se trouve Tsettinjé, capitale de la principauté, qui sera plus loin l'objet d'une description spéciale. Disons seulement, en passant, qu'en dehors de son importance comme résidence du prince, Tsettinjé est le centre de passage du commerce qui se fait entre le lac de Scutari, Riéka et Cattaro. Dans la plaine où s'élève la petite capitale, on trouve également les villages de Donikraï, Doubovik et Hounitsi. De Tsettinjé partent des chemins permettant de se rendre à Cattaro, soit par Niégouche, soit par Bieloch et le Lovchen ; à Risano, à Grahovo et Rudine, et de là à Klobuk et Trébigné par Seklitch ; à Gasko par les Grab ; à Budua par Otchinitchi, Aulia et Braïtché ; à Castel Lastua, Jabliak, Vir-Bazar et Scutari d'Albanie par Riéka ; dans le centre de la Principauté, soit par Riéka, soit par Tchevo, et de là à Nicksitch par Slivie; enfin à Podgor à travers le Gradats. A mi-chemin de Cattaro à Tsettinjé, le voyageur traverse le village de Niégouche, berceau de la famille régnante des Petrovitj ; on y remarquera une petite habitation à tourelles qui sert de résidence d'été à la famille princière.

C'est, comme nous l'avons dit, à la Katounska qu'appartient aujourd'hui la plaine de Grahovo, devenue si célèbre par la victoire remportée sur l'armée de Hussein

Dahim pacha le 13 août 1858 par Mirko Petrovitj, père du prince Nicolas Ier.

II. RIECHKA NAHIA.

Ses limites sont au nord la Katounska; au sud-ouest l'extrémité de la Dalmatie; à l'est et au sud la Tsernitsa. Elle comprend cinq plemena : 1° Gradiani; 2° Lioubotin; 3° Ceklin; 4° Dobroskoselo; 5° Kosiri. Son centre principal est le petit bourg de Riéka sur la rivière du même nom qui va, à trois lieues de là, mêler ses eaux à celles du lac de Scutari; il s'y tient chaque samedi un bazar que l'on peut considérer comme le plus important de la principauté. A une faible distance s'élève, dans la position excessivement pittoresque d'Obod et près de la source même de la rivière, un petit arsenal servant à la fabrication ou plutôt à la réparation des armes dont sont pourvus tous les Monténégrins.

Déjà à Dobrosko-Selo, c'est-à-dire à mi-route entre Rieka et Tsettinjé, et à une heure et demie seulement de ce dernier point, on commence à trouver la vigne et le grenadier. A Riéka même le climat est très-doux; aussi la famille princière y passe généralement les plus mauvaises semaines de l'hiver, la chasse et la pêche y offrant une ample satisfaction à la passion prédominante du chef de la principauté. Mais les saisons intermédiaires y sont dangereuses, à raison des influences miasmatiques qui se font ressentir pendant une grande partie de l'année. En effet, le niveau de la rivière étant sensiblement le même que celui du lac de Scutari, la Riéka, gonflée par les pluies d'automne ou par la fonte des neiges, déverse ses eaux à des distances considérabels, créant ainsi, quand elle reprend son cours régulier,

des foyers paludiques qui engendrent une malaria assez souvent mortelle.

III. TSERNITCKA NAHIA.

Limitée au nord par la Katounska, elle s'enfonce entre la pointe de la Dalmatie et l'Albanie qui l'enferment à l'ouest, au sud et à l'est. Ses sept plemena sont : 1° Boievitchi ; 2° Limniani ; 3° Glouvidò ; 4° Bertchelé ; 5° Doupilò ; 6° Sotoutchi ; 7° Podgor. Cette nahia, la plus belle, la plus riche et la mieux cultivée de toutes, abonde en fruits de toute espèce, tels que poires, pommes, cerises, melons, pastèques, figues, mûres, pêches, abricots ; la vigne s'y développe admirablement et donne un vin délicieux dont on retire une eau-de-vie d'une finesse extrême. Le climat de la Tsernitsa est celui de l'Italie ; c'est le paradis terrestre du Monténégro en face de l'aridité et de la dévastation. Au village de Vir, qui n'est éloigné que d'une demi-heure des eaux du lac, et avec lequel sa petite rivière le fait communiquer, se tient, le vendredi, un bazar assez important auquel se rendent volontiers, ainsi qu'à celui de Riéka, les gens de Podgoritsa.

IV. LIÉCHANSKA NAHIA.

Ses limites sont : au nord l'Herzégovine ; à l'est les Berda et l'Albanie ; à l'ouest la Katounska et la Riechka ; au sud la Tsernitsa ; elle se divise en trois plemena qui sont : 1° Dragévina ; 2° Gradat's ; 3° Bouronié. C'est un pays peu cultivé, d'un aspect triste et désert, dont les habitants s'occupent surtout à élever des troupeaux. Les maisons y sont tellement dispersées, qu'il est souvent difficile de savoir celles qui appartiennent à tel ou tel

village; on y voyage pendant des heures entières, ne rencontrant que des huttes misérables, ou des parcs à brebis sous la garde de molosses dont les aboiements incessants troublent seuls le silence de ces noires solitudes.

Si aucune expression ne peut rendre la tristesse de la partie de la Tsernagore qui répond aux nahie de la Katounska et de la Liechanska, et surtout la désolation des montagnes qui avoisinent les bouches de Cattaro, on ne saurait au contraire trouver de couleurs trop riantes pour peindre les pittoresques paysages qui se déroulent à chaque pas à travers le pays des Berda.

Ici ce ne sont que plaines verdoyantes, perdues dans de grands cirques de montagnes couvertes elles-mêmes de riches pâturages ou couronnées par des forêts séculaires de hêtres, de chênes ou de sapins. Partout des sources nombreuses; çà et là des rivières coulant silencieusement sur un lit de sable, ou formant en quelques endroits les cascades les plus gracieuses; ailleurs des précipices et des torrents, des perspectives inattendues, véritables tableaux d'une nouvelle Helvétie.

Les quatre nahie des Berdjani sont : 1° Les Biélopavitji, bornés au nord et au nord-est par la Moratcha; à l'est par les Piperi; à l'ouest par la Liéchanska et au sud par l'Albanie. Cette nahia se divise en quatre plemena, savoir : 1° Petrouchinovitchi; 2° Pakovitchi; 3° Vragégernitsé; 4° Martinitchi. Son chef-lieu est Danilograd, ville de création récente qui, par sa position entre les Berda et la Tsernagore, et son voisinage de l'Albanie et de l'Herzégovine, est destinée à devenir un jour le point le plus important de la principauté. Son tracé, exécuté d'après les données modernes par l'ingénieur serbe Miloutinovitj, comporte la création d'une cité de quinze

mille âmes ; mais la génération actuelle ne verra point sans doute l'accomplissement d'un aussi beau projet qui réclamerait des ressources bien supérieures à celles de la principauté. Cet emplacement, où se tenait déjà un petit bazar hebdomadaire, portait le nom de Ceranica Glavisa ; mais en donnant à cette première ville le nom de Danilograd (Daniloville), Nicolas I[er] a voulu payer un tribut de respect et de reconnaissance à la mémoire d'un prince, dont l'intelligence et l'énergie ont manqué trop vite à un pays auquel il faut une main de fer pour se laisser gouverner. La Riéka Zéta, rapide et profonde en ce point de son parcours, transforme en une sorte de presqu'île le terrain sur lequel s'élèvera la cité ; on traverse la rivière sur un pont de plus de deux cents mètres, dont l'élégant et solide tablier de bois a été hardiment jeté par les charpentiers de Curzola sur neuf piles dont quelques-unes très-élevées.

L'inauguration de ce pont, le plus grand peut-être de la presqu'île des Balkans, fut faite avec une grande solennité le 4 septembre 1870.

Il se tient chaque dimanche à Danilograd un bazar auquel on comptait donner bien plus d'importance qu'il n'en a obtenu jusqu'à ce jour.

Danilograd est situé au centre de la grande et belle plaine des Biélopavitj, qui prolonge dans le nord-ouest cette fertile Zéta inférieure, Eden perdu, dont les Monténégrins contempleront longtemps encore d'un œil d'envie, du haut de leurs montagnes, les vignes, les vergers, les riches moissons et les gras pâturages. C'est là qu'au temps des héroïques Tchetas on trouvait à la fois gloire et butin ; c'est de là qu'on ramenait les chevaux tout caparaçonnés, les troupeaux vaillamment dérobés

et souvent de plus sanglants trophées destinés au capitole de Tsettinjé.

De la petite forteresse de Spuz, on se rend à Danilograd en deux heures et demie, et de ce dernier point pour atteindre le fond de la plaine qui se rétrécit insensiblement du côté de Nicksitch, il faut un temps au moins aussi considérable. La mise en culture de toute la plaine des Biélopavitj assurerait à elle seule au Monténégro des ressources annuelles suffisantes, et empêcherait le retour de ces famines si fréquentes, préparées en quelque sorte par la paresse et l'inertie de la population ; mais, laissant même de côté la question financière, dont la solution serait impossible pour la principauté, nous devons considérer qu'il faudrait alors de toute nécessité sacrifier les bois et les nombreux taillis qui forment dans la plaine autant de lignes de défense, dans le cas d'une marche concentrique des Turcs partant à la fois de Nicksitch et de Spuz, ainsi que cela eut lieu à plusieurs reprises, et spécialement en 1862.

Aussi tout en vantant la fertilité des Biélopavitj, et tout en préconisant les résultats auxquels on arriverait par des travaux sérieux de défrichement, d'irrigation et de drainage, le gouvernement monténégrin se garde bien de faire les dispositions préparatoires pour l'exécution d'un projet qu'il semble avoir tellement à cœur de réaliser.

A une demi-heure de Danilograd, s'élève sur un monticule abrupt et pierreux le village d'Orja-louka. Malgré la création de la ville voisine, c'est encore le séjour ordinaire du prince quand il vient passer quelques jours dans les Biélopavitj ; il y possède une petite maison de campagne précédée d'une esplanade, d'où l'on jouit d'une

vue magnifique sur les Biélopavitj et sur la Zéta. Devant l'esplanade se trouve une église élevée à la mémoire de son père Mirko Petrovitj par Nicolas I[er] : il était juste que cet honneur lui fût rendu sur cette place même d'où l'on découvre tant de lieux qui furent le théâtre de ses exploits.

A six heures de Danilograd, la nahia des Biélopavitj possède à Ostrog le plus célèbre monastère de la principauté ; on y conserve, et chaque année, à l'époque de la fête de la Trinité, cinq ou six mille pèlerins monténégrins et étrangers vont y vénérer le corps du célèbre vladika Basile, à la fois ascète et guerrier, qui, dans l'intervalle de ses méditations, trouvait le moyen de faire éprouver aux Turcs les plus sanglants échecs.

2° La Piperska Nahia, limitée au nord par la Moratcha, à l'est par les Vasojevici, au sud-est par le territoire anciennement monténégrin des Koutchi Drekalevitchi réuni actuellement à l'Albanie, au sud et au sud-ouest par cette dernière province et à l'ouest par les Biélopavitji, comprend les trois plémena de Cernitsi, Stiéna et Zavale. Elle possède le monastère célèbre de Piperska Tchelia, où l'on vient vénérer de très-loin les restes du saint orthodoxe Stevan.

Les Pipéri sont une population de pasteurs qui avaient anciennement coutume de conduire pendant la saison d'hiver leurs nombreux troupeaux dans les pâturages des collines des Berdo, situées en face de leur nahia, entre la Zéta et la Moratcha ; nous avons dit plus haut comment cette situation, respectée par la commission internationale, a pu devenir un motif de conflit sérieux entre la Turquie et le Monténégro, et par suite de quels arrangements intervenus entre les deux pays, les Piperi

doivent aujourd'hui se contenter des ressources de leurs propres pâturages.

3° La Moratcha, bornée au nord et au nord-ouest par l'Herzégovine, à l'ouest par les Biélopavitj, au sud par les Pipéri, à l'est par la Bosnie et les Vasojevici, comprend la Donja Moratcha ou Moratcha inférieure, la Gornja Moratcha ou Moratcha supérieure, les Rovtsi, les Uskotsi et les Drobniak. La pleme des Rovtsi jouit d'une haute réputation de valeur; les traditions guerrières s'y sont conservées dans toute leur ardeur et leur énergie, et le caractère même de la population offrirait à un observateur un motif d'étude des plus nouveaux et des plus curieux. Du reste chez tous les Moratchani, les vertus monténégrines se sont perpétuées dans leur simplicité première; c'est un peuple plus franc, plus hospitalier, plus chevaleresque que celui des autres nahie, et on trouve encore chez lui un dévouement à la chose publique qui devient de plus en plus rare parmi les montagnards de la Tsernagore proprement dite, à mesure que les idées étrangères y trouvent un accès plus facile.

La Moratcha est riche en pâturages et en troupeaux de tout genre, mais n'a pour ainsi dire pas de culture; aussi, la nourriture des habitants est encore celle des peuples les plus primitifs; leur existence, roulant dans son cercle légendaire, se confine entre les souvenirs d'un passé glorieux et des rêves d'avenir qu'aucun désenchantement ne vient interrompre.

Les forêts immenses, dont l'exploitation pourrait apporter la richesse chez les Moratchani, étaient restées, jusqu'à ces dernières années, vierges de la cognée, quand une compagnie formée de négociants de Trieste offrit, en 1870, d'en entreprendre l'exploitation à des condi-

tions avantageuses pour la principauté. Mais la prudence de quelques personnages crut trouver là une source de bénéfices qu'il ne fallait point sacrifier à des étrangers, de sorte qu'en 1873, les Moratchani, dont on surprit facilement la bonne foi, se mirent courageusement au travail, et tracèrent péniblement et par corvées un chemin qui permet aujourd'hui le transport de leurs bois. L'œuvre d'exploitation est en voie d'exécution; mais il est à craindre que dans des mains monténégrines, elle ne donne qu'un pauvre résultat.

4° La nahia des Vasojevici, limitée au nord et à l'est par la Bosnie, au sud-est et au sud par l'Albanie et à l'ouest par les Piperi et la Moratcha, contient six plemena ; 1° Bratonojitchi; 2° Berskoutchiani ; 3° Liéva Riéka; 4° Konioni ; 5° Kraliani ; 6° Izaberdjé. Comme la Moratcha, les Vasojevici sont riches en forêts également inexploitées.

CHAPITRE II.

Hydrographie. — Orographie. — Géologie. — Faune et flore. — Commerce. — Exportation. — Importation. — Impôt. — Industrie. — Culture.

Plusieurs des nahie monténégrines dont nous venons de tracer la configuration générale ont reçu leur nom des rivières mêmes qui les traversent, rivières dont le cours capricieux, quelquefois interrompu par un rempart de montagnes, se continue au fond d'abîmes insondables, dans les entrailles du massif tsernogorien. Du reste, à part la Tsernoïevitja Riéka [1], dont un regard peut embrasser à la fois la source et l'embouchure, aucune de ces rivières n'est véritablement navigable : à peine peut-on songer à utiliser leur cours pour le transport des bois qui commencent à descendre des montagnes. Ce serait donc en vain que l'on tenterait de scinder géographiquement le pays en un certain nombre de bassins dont ces rivières recevraient les eaux, pour les déverser plus tard dans le réservoir commun du lac de Scutari; car c'est à peine si le cours de celles-ci peut être suivi à travers le dédale de la nature; et quelquefois même, comme on le voit dans la plaine de Tsettinjé, d'énormes masses d'eau, se précipitant des versants voisins, et formant des lacs improvisés, disparaissent en quelques

[1] Le mot Riéka que nous retrouverons fréquemment, soit seul, soit accouplé à un autre nom, dans l'Hydrographie, signifie fleuve.

heures, sans que l'on puisse trouver le secret de leur mystérieux passage[1].

Les principales rivières du Monténégro sont :

1° La Moratcha qui prend sa source près de Yavorié, dans les Alpes Dinares (Dinarski Alpi). Après avoir coulé généralement du nord-est au sud-ouest, à travers d'étroites prairies, resserrées partout entre les montagnes, elle quitte à Dukla la frontière turco-monténégrine pour entrer en Albanie, reçoit à ce point la Zéta et continue son cours d'eau dans une plaine magnifique.

Un peu plus bas, elle passe devant Podgoritsa et va se jeter dans le lac de Scutari, près de l'île de Vraniné. Outre la Zéta, elle reçoit encore la Mala-Riéka qui descend des Vasojevici en roulant avec fracas sur son lit de pierres, et la Sitnitsa. La Moratcha transformée quelquefois en torrent impétueux, s'engage aussi de temps en temps dans d'étroits défilés, entre des murailles de rochers perpendiculaires. Sur tout son parcours il n'existe qu'un pont : c'est le Vézirovmôst ou pont du vizir, placé entre Dukla et Podgoritsa. Le Vézirovmôst sert de passage aux convois monténégrins qui se rendent dans les Koutchi et les Vasojevici, en traversant sur un certain espace le territoire ottoman. C'est ce passage qui est mis souvent à profit pour la contrebande du sel ; aussi, d'après une convention faite entre le gouvernement général d'Albanie et celui de Tsettinjé, un poste de périaniks (gardes) doit être entretenu au Vezirovmôst pour

[1] Au fond d'un caveau du monastère de Tsettinjé, s'ouvre, dans la roche, une vaste anfractuosité, véritable soupape de sûreté d'où l'on a vu s'élancer à diverses époques des flots torrentiels, inondant littéralement la plaine sous-jacente : c'est le trop-plein des nappes souterraines qui trouve là accidentellement une issue

surveiller les convois et les accompagner même jusqu'à la frontière ottomane au-dessus de Dukla.

A peu de distance de ce dernier point, la Moratcha forme une belle cascade ; on en trouve également deux autres à l'embouchure de la Mala-Riéka et dans le voisinage de Yassé-Nova.

2° La Zéta. Elle prend sa source sur plusieurs points, près de Nicksitch ; de là elle descend sur Slivlié et, s'engouffrant alors sous la montagne de Kapa, elle disparaît pour aller surgir de nouveau en quatre endroits différents sur le territoire monténégrin au-dessous d'Ostrog. Ces quatre embranchements confondent leurs eaux auprès de Frûtak, et la Zéta continue son cours à travers la magnifique plaine de Biélopavitj qu'elle vient fertiliser. Mais gonflée par les neiges ou les pluies, et difficilement contenue dans ses rives de terre et de sable, elle dévore dans son parcours sinueux de précieux terrains qu'un barrage construit au nord-ouest de la plaine et des travaux d'endiguement pourraient seuls protéger.

Les bords de la Zéta sont parfois des plus pittoresques, et pendant les chaleurs d'été, très-violentes dans les Biélopavitj, ils sont abrités par d'épais ombrages où l'on pourrait, isolant ses regards et sa pensée des sombres tableaux de la Tsernagore, se croire un instant transporté aux rives d'un fleuve d'Italie. Aussi le poëte s'écrie dans son patriotique enthousiasme : « Plaine des Bielopavitj, pourquoi Dieu te fit-il si belle, que tu deviennes l'objet de la convoitise du Turc barbare? » (Pierre II). La Zéta, dont la direction générale va du nord-ouest au sud-est, après avoir fécondé les Bielopavitj et passé devant la nouvelle cité de Danilograd, atteint la forteresse ottomane de Spuz, et de là, coulant à l'est

et servant momentanément de ligne frontière, elle va se réunir à la Moratcha auprès des ruines de Diocléa. Étroitement encaissée et très-profonde en beaucoup d'endroits, spécialement aux environs de Danilograd et de Spuz, la Zéta élargit ailleurs considérablement son lit et se laisse alors facilement passer à gué. On la franchit à Frûtak, au pont de Mirko (Mirkomôst) sous Danilograd, à Tiurilsi et près de Spuz. La Zéta reçoit près de Spuz la Suchitsa, qui a sa source à Zagaratch et coule au pied du mont Plata; on traverse cette dernière rivière au pont de Medjitsa, au moment où, venant de la Liéckanska Nahia, on entre dans les Bielopavitj. La Zlàtina-Riéka, petite rivière qui vient des montagnes des Piperi, se réunit également à la Zéta, près de Gradats; on la traverse au pont d'Oujitski (Oujitski most).

3° La Sitnisa, venue des montagnes de Stavoré dans la Liéchanska Nahia, passe à Komman, reçoit un grand nombre de ruisseaux et vient se jeter dans la Moratcha, auprès de Farmaki. Son cours est très-rapide; on la passe à Chtitari, à Béri et à Farmaki.

4° La Tsernoiévitja Riéka [1], presque la seule rivière connue des étrangers qui visitent le Monténégro, n'a qu'un parcours de trois ou quatre lieues, de sa source dans la montagne de Verteilka à Obod, jusqu'à son embouchure à l'extrémité nord-ouest du lac de Scutari. A sa sortie d'une vaste grotte qui s'ouvre comme une entrée de cathédrale dans les flancs du Verteilka, au fond d'un hémicycle d'immenses rochers, la rivière coule parmi les

[1] « Il fiumme che ha sortito il nome dall' illustrissimo Juanne Cernovichio, cioe dalla fabrica di case et mollini che ha in esso fabricato alla ripa » Mariano Bolizza, mémoire cité.

pierres, puis, contournant la montagne, elle s'étale en une vaste nappe devant l'arsenal d'Obod ; quelques instants après, resserrée dans son lit par le quai de Riéka dont elle franchit souvent le parapet, elle longe le bazar et passe sous la double arche d'un pont assez élevé, mais trop étroit et d'une construction un peu primitive. Ici commence pour la Tsernoiévitja Riéka une course folle de trois lieues à travers un labyrinthe de montagnes qui, tantôt resserrant son lit, tantôt s'éloignant pour lui permettre de se transformer en une succession de petits lacs aux horizons brusquement coupés par les crêtes voisines, font du voyage de Riéka à Lessandra un enchaînement de surprises et d'enchantements. Enfin les rives s'écartent de plus en plus, des sentinelles ottomanes apparaissent au pied d'une petite forteresse, l'îlot de Vrajina montre sa croupe ondulée comme une selle orientale et la Riéka mêle ses eaux à celles du lac albanais. Les quelques cultures que l'inclinaison du terrain rend possibles sur la rive gauche de la rivière, sont fréquemment submergées et deviennent, ainsi que nous l'avons dit, des foyers pestilentiels. Mais la profondeur des eaux qui permettrait à de petits vapeurs de remonter jusqu'au bourg, fait qu'une navigation assez active est établie entre Scutari et Riéka; de nombreuses londras manœuvrées par dix ou douze rameurs, montent et descendent incessamment la rivière, animant pittoresquement le paysage. C'est par la Tsernoiévitja Riéka que les bois de la Moratcha réunis en radeaux, et traversant d'abord les eaux monténégrines du lac, remontent ensuite jusqu'à Obod, pour y être débarqués devant le petit arsenal où une scierie mécanique a été récemment installée.

5° L'Orahovta n'est qu'une petite rivière dont la

source est auprès de Outerq et qui se jette dans le lac de Scutari au-dessus de Vir-Bazar.

6° La Tsernitsa Riéka prend sa source au mont Soutorman, c'est-à-dire près du point de jonction des triples confins austro-turco-monténégrins; elle arrose les fertiles plaines de la Tsernitsa et vient se jeter dans le lac de Scutari à une demi-heure au-dessous de Vir-Bazar.

La rivière étant navigable pour les londras jusqu'à ce dernier point, le marché du vendredi y est animé par la présence de la population albanaise, amenée par de nombreuses embarcations.

7° La Tara. — Elle a trois sources différentes, savoir : la Nagaritsa, la Tcharska et la Laské. Ces trois origines ayant confondu leurs eaux, la rivière passe au milieu des montagnes des Vasojevitj, coulant constamment à travers les pierres et les rochers, quitte le territoire monténégrin et, après avoir reçu la Plesanitch, la Plastitsou et le Capitanov Retchitsoù, va se jeter en Albanie dans la Drina.

8° La Dredjka, qui a sa source également dans les montagnes des Vasojevitj, sert de frontière entre l'Albanie et le Monténégro, reçoit la Kretjvitsa et la Lioubotitsou et va se jeter dans la Limm.

9° La Touchina, qui réunit les eaux de plusieurs ruisseaux sortis des Alpes Dinares, a sa principale source dans les montagnes de Trébissiéri en Bosnie, et une seconde source entre le Vojnik et le Dormitor; les deux cours d'eau réunis sur le territoire monténégrin vont se perdre dans la terre. La Touchina reçoit au-dessus de Pochtéri, la Mokra, qui vient des monts de Yavorié.

10° La Boukovitsa. — Elle naît au-dessus du Dormitor, coule à travers les Drobniak et se jette dans la

Touchina. On trouve sur son parcours le pont des Uscoques (Uskochit-Mòst). Les rives de la Touchina, de la Boukovitsa, du Potok et de la Mokra sont inabordables; aussi ce serait en vain qu'on essayerait d'établir des ponts sur ces rivières; elles constituent donc pour le Monténégro des lignes stratégiques de la plus haute importance.

Si toutes ces rivières charrient en hiver et plus encore au printemps un volume d'eau considérable, plusieurs d'entre elles sont, au contraire, fréquemment à sec pendant l'été; presque toutes ont, comme nous l'avons vu, le lac de Scutari pour aboutissant. Celui-ci doit donc être considéré comme le réservoir intermédiaire, entre la mer et l'intérieur du pays, de toutes les eaux venant des montagnes du Monténégro et d'une partie de l'Albanie. Mais comme d'autre part il n'a que la voie de la Bojana pour se débarrasser de masses d'eau aussi considérables se précipitant à certaines saisons de tous les versants voisins, son niveau est sujet à de singulières variations. Tantôt celui-ci s'abaisse de façon à laisser complétement à sec des espaces considérables en dedans des rives naturelles du lac; tantôt au contraire le Skadarsko-Blato, faisant refluer ses eaux vers les rivières mêmes qui l'alimentent, force celles-ci à sortir de leur lit, de telle sorte que la Moratcha, inondant la plaine de Zéta, répand jusqu'à Jabliak ses flots déchaînés, et que la Tsernoiévitja Riéka, mieux contenue dans son long défilé, change la direction de son courant et, réalisant la véhémente image du Psalmiste, remonte en toute vérité vers sa source.

A toutes les époques les rivières du Monténégro, et spécialement la Zéta, la Moratcha et la Tsernoiévitja-

Riéka, ont été renommées aussi bien pour la qualité que pour la quantité du poisson qu'elles fournissent. Mariano Bolizza cite à plusieurs reprises les carpes, les tanches, les anguilles délicates, les truites atteignant le poids de cent livres et enfin les célèbres scorenze. Depuis deux siècles et demi, ni le lac de Scutari ni les fleuves monténégrins n'ont dégénéré à cet égard, et si nous n'avons pas vu les truites de cent livres de Bolizza, au moins nous a-t-il été donné de contempler quelques-uns de ces véritables phénomènes du monde fluvial pesant jusqu'à vingt-cinq ocques, c'est-à-dire soixante-quinze livres. Mais c'est surtout à la présence d'un petit poisson du genre mugil [1], gros comme une sardine, et remontant, à la saison d'hiver, des eaux du lac dans celles de la Tsernoiévitja Riéka, où on le prend en innombrable quantité, que le Monténégro doit le principal revenu de ses rivières. La pêche des scorenze ou oukliéva est un épisode trop important de la vie monténégrine, pour qu'elle ne soit pas, ultérieurement, de notre part, le sujet d'une description spéciale.

[1] Tous les voyageurs qui ont parlé de ce poisson le donnent comme appartenant au genre mulle ou mulet. Nous le considérons au contraire comme devant rentrer dans le genre muge ou mugil et se rapprochant beaucoup du mugil mulet (*mugil cephalus* de Linné). On sait que ce dernier, très-abondant dans la Méditerranée et sur les côtes d'Espagne, dans le Rhône, le Tibre et le Pô, remonte aussi par milliers à l'embouchure de la Garonne et de la Loire, et qu'il vit indistinctement dans l'eau salée et dans l'eau douce, celle-ci même le rendant meilleur. Sa pêche est, comme celle des scoranze, quelquefois si abondante, qu'on ne peut le consommer frais, et alors on le sale, on le fume comme les harengs. Avec ses œufs on fait (ainsi que cela a lieu à Scutari d'Albanie), une sorte de caviar ou poutargue très-estimé. Catesby parle d'un mugil qui remonte les rivières de la Caroline en si grande quantité que les eaux en sont couvertes. Les mugils étaient connus des anciens, et Pline a décrit les pêches phénoménales dont ils étaient de son temps déjà l'objet.

Des nombreuses montagnes qui couronnent les frontières du Monténégro et s'élèvent de tous les points de l'intérieur de son territoire, et qui, presque toutes, ont leur dénomination particulière, nous devrons nous borner à citer sur les confins : au sud, le Soutorman et le Versouta ; à l'ouest, les Dragaïske-Planines, l'Orien, le Voutchizoub et le Yastrébitsa ; au nord, le Vojnik, le Dormitor, l'Oritou ; au nord-est, l'Osoubnitsa, le Stortsou, le Yablanowa ; à l'est, le Kom et la Tserna-Planina. A l'intérieur nous trouvons, dans la Katounska Nahia, le Lovchen, le Poustilisats, le Boudoch ; entre les Biélopavitj et le territoire de Nicksitch, les monts Kapa servant de point de jonction entre la Tsernagore et les Berda ; dans la Moratcha, le Netchno Berdo, se reliant aux Alpes Dinares par le Vojnik et le Dormitor ; les Yavorié, les montagnes de Moratcha et de Sirovats ; les Ostrotochovats ; puis viennent les grands monts des Vasojevici, le Poustilats et le Stavor ; enfin la grande montagne de Garatch dominant, de la Liéchanska, le territoire des Biélopavitj.

M. Lenormand considère les deux massifs montagneux qui composent le Monténégro actuel comme appartenant à deux systèmes de soulèvement différents, séparés par la vallée de la Zéta et se reliant au nord-ouest par l'intermédiaire des monts Kapa. Dans cette supposition, le massif tsernogorien devrait être regardé comme constituant l'extrémité méridionale du système des montagnes de la Dalmatie, dont la direction suit celle des côtes de l'Adriatique ; tandis que le massif des Berda appartiendrait au système des Alpes Dinares, dont nous voyons la chaîne séparer l'Herzégovine de la Bosnie et servir ensuite de limite septentrionale à l'Albanie avant

de faire sa jonction avec les Alpes Helléniques et les Balkans.

Quoi qu'il en soit de cette théorie qui réclamerait pour s'affirmer une étude spéciale de tout l'ensemble montagneux de ces pays, nous pouvons dire sommairement que le double massif monténégrin appartient plutôt à la fin de l'époque de transition qu'à la période secondaire elle-même, ainsi qu'on l'a écrit, et qu'il trouve son expression dans le terrain pénéen dont il présente alternativement le premier et le deuxième étage. C'est ainsi que dans la Tsernitsa Nahia, l'abondance d'un conglomérat porphyrique, celle du fer oligiste et la présence de la houille annoncent l'étage pséphite, tandis que dans la Katounska et la Liéchanska Nahia, la dolomie partout répandue caractérise suffisamment l'étage du Zechstein.

Le calcaire prédominant, dont la texture est assez dure, se trouve soit en masses plus ou moins irrégulières, soit en stratifications ayant rarement conservé leur disposition horizontale primitive, mais presque toujours relevées et disloquées dans tous les sens. Quant au calcaire magnésien, il a le plus souvent une contexture granuleuse, poreuse, tendre et friable.

Du reste, les bouleversements auxquels le massif du Monténégro a dû être soumis font qu'aujourd'hui toutes les variétés du calcaire y sont, pour ainsi dire, partout disséminées sur le sol, et qu'à côté de fragments de marbre appartenant manifestement au calcaire primitif, on trouve abondamment le calcaire de transition aussi bien que le calcaire coquillier.

L'existence de gisements de houille qui paraissent s'étendre sur un assez grand espace de la Tsernitsa, au voisinage du lac de Scutari, avait récemment donné au

gouvernement monténégrin des espérances qui ne se sont pas réalisées. L'analyse de ce charbon faite à Trieste d'abord, puis à Paris, par les soins de M. Eugène Lormel, ne laisse pas supposer que son exploitation puisse donner des résultats avantageux. Les échantillons expérimentés n'ont en effet paru appartenir qu'à une variété de candle-coal n'ayant que fort peu de qualités combustibles.

Les lignes suivantes, écrites par M. Delarue, reproduisent d'une façon pittoresque l'ensemble des phénomènes qui, journellement, s'accomplissent sur le massif tsernogorien : « L'examen des roches, leur nature calcaire, leur disposition régulière par couches plus ou moins horizontales semblent indiquer une formation par dépôt. Les eaux en quelques endroits, comme à Cettigné, bassin fermé, se sont écoulées par voie souterraine, le sol de sable et de galets offrant toute facilité pour leur passage ; ailleurs les lits des eaux creusèrent de profondes vallées toutes ouvertes vers le sud. Dans les étages successifs de rochers qui rétrécissent ces vallées, on peut toujours suivre l'abaissement progressif du niveau des eaux.

« Ces monts calcaires sont balayés par les pluies torrentielles de l'hiver et du printemps ; elles roulent en cascades le long des pentes escarpées, ravagent, entraînent tout sur leur passage et mettent ainsi à nu la charpente osseuse du Monténégro, dont elles font un véritable squelette. Une chétive végétation parvient seule à s'accrocher dans les interstices des pierres et à résister à ces dévastations annuelles. Les eaux ne pouvant être arrêtées sur les hauteurs dénudées ni dans le fond des vallées, à cause de l'extrême porosité du terrain, la sécheresse la

plus complète succède aux inondations et dure quelquefois tout l'été. Si les orages de la mer ne venaient parfois verser une eau bienfaisante, le haut pays serait désolé par une famine constante. Les sources dont les réservoirs ne peuvent être remplis à nouveau s'épuisent vite, et les rivières elles-mêmes se dessèchent (à peu près complétement) pendant une grande partie de l'été. »

M. Delarue fait ensuite la description d'un de ces violents orages accompagnés d'éclairs et de coups de tonnerre formidables, comme il en arrive en tout temps au Monténégro, mais principalement l'été et l'hiver, et termine en disant : « Le matin, la plaine de Cettigné avait l'aspect d'un marais; les blés étaient inondés; les puits, presque taris la veille, étaient pleins à déborder; cependant toute cette masse d'eau disparut en un jour. »

La faune et la flore du Monténégro pourraient être le sujet d'études bien intéressantes, déjà commencées du reste par plusieurs savants étrangers qui, venus de Suisse, d'Allemagne et d'Autriche, ont visité successivement ce pays et nous ont dit avoir, dès le début de leurs recherches, rencontré nombre d'espèces précieuses ou même tout à fait nouvelles.

Dans les forêts vivent en grand nombre l'ours, le sanglier, le loup, le loup-cervier, le renard, le daim, le cerf et le chevreuil; le lièvre, la tourterelle et la perdrix sont communs; les palmipèdes abondent au voisinage du lac de Scutari. Les rochers et les taillis sont infestés de reptiles parmi lesquels la vipère ammodyte est une cause fréquente d'accidents mortels; les maisons elles-mêmes sont envahies par les jules et les scorpions; d'un autre côté, le monde fluvial est largement représenté

dans les rivières et dans le lac par les belles espèces que nous avons signalées plus haut; la vallée des Biélopavitj, très-favorable par sa température à l'éducation du bombyx seti, peut annuellement donner pour cent mille francs de soie, de cocons ou de graine de ver-à-soie.

Quant à la flore, elle est assez riche pour permettre la récolte d'un grand nombre de simples plus ou moins précieux et de plantes odoriférantes propres à fournir des huiles essentielles à l'industrie. Mais, jusqu'à ce moment, le pays n'a jamais recueilli de bénéfices sérieux que de la vente du pyrèthre caucasique qui est en abondance dans le pays, et dont on peut annuellement recueillir pour quatre-vingt ou cent mille francs. On fait également le trafic du sumac des corroyeurs (Rhus coriaria) dont la récolte peut atteindre et même dépasser une valeur de trois cent mille francs. Si les filons dont l'existence paraît probable dans la Tsernitsa pouvaient être le sujet d'une exploitation régulière, la principauté y trouverait une compensation aux espérances trop rapidement déçues que les gisements de houille avaient fait concevoir; enfin les forêts des Berda, exploitées d'une façon sérieuse et intelligente, feraient entrer dans le pays quelques millions de florins.

Le petit cheval tsernogortse [1], aux apparences extérieures duquel il ne faut point s'arrêter, offre d'inappréciables qualités pour le montagnard qu'il porte ou qu'il accompagne dans ses périlleuses ascensions; les voyageurs qui ont escaladé les rochers de la Montagne-Noire,

[1] C'est de ce précieux animal qu'une noble Anglaise voyageant dans ces pays, et voulant faire acte d'érudition, disait : ils ont une espèce de petit cheval qu'ils appellent *konj*, ou textuellement : ils ont une espèce de petit cheval qu'ils appellent cheval !

montés sur cet intrépide auxiliaire, peuvent seuls redire la sûreté de son pas, la douceur de son caractère, son infatigable ardeur et son audace.

Quant au mulet du pays, qui ne l'a vu descendre en longues files et chargé de faix énormes les lacets vertigineux qui se déroulent au-dessus de Cattaro, ne peut se rendre compte de sa force déguisée sous l'aspect le plus précaire, de son intelligence à prévoir les dangers et de sa patience inébranlable.

L'abondance des prairies montagneuses qui couvrent une grande partie du pays des Berda, permet à la population d'y élever de nombreux et magnifiques troupeaux dont les produits, lait, beurre, fromage, s'ajoutant à la vente des animaux sur pied ou sous forme de viande salée, donnent à ce pays un bien-être et une richesse relatives.

Chaque année cent mille têtes de petit bétail sont abattues, salées, fumées et exportées, sous le nom de castradina, dans tous les ports de l'Adriatique. Des troupeaux considérables de jeunes porcs arrivant de Serbie sont engraissés et revendus ensuite avec un véritable bénéfice; enfin, les ruches d'abeilles, dont le nombre est considérable, ont leur produit expédié en grande quantité dans les provinces ottomanes voisines, ou employé pour la fabrication d'un hydromel vineux d'excellente qualité. Malgré la pauvreté de son sol, le Monténégro, pris dans son ensemble, peut non-seulement fournir à sa consommation pendant les bonnes années, mais encore il peut livrer à l'exportation une quantité assez considérable de ses produits. Faisant la récapitulation de ceux dont la principauté peut ainsi tirer un réel bénéfice, nous établirons la statistique approximative suivante :

EXPORTATION ANNUELLE.

Viande salée et fumée.	625,000f
45,000 bœufs et vaches sur pied.	2,130,000
1,200 porcs.	250,000
Poisson frais et salé.	160,000
Soie, cocons, graine de vers à soie.	125,000
Sumac.	300,000
Pyrèthre insecticide.	70,000
Fromages, œufs, fruits. . . .	65,000
Laine.	20,000
Bois de chauffage.	50,000
Total.	3,795,000f

Les autres produits du pays, tels que le vin, l'eau-de-vie, le blé, le maïs, les pommes de terre, le tabac, sont généralement consommés sur place, ou ne donnent lieu qu'à un trafic intérieur et souvent à de simples échanges.

Si maintenant nous cherchons à connaître les sources de revenus qui peuvent alimenter le budget de l'État, nous trouvons l'impôt ainsi réparti :

1°	Impôt sur les terres labourables.	102,009f
2°	— sur les prairies.	33,899
3°	— sur les bœufs, les vaches.	84,057
4°	— sur les mulets et chevaux de bât.	4,200
5°	— sur les porcs.	6,300
6°	— sur les ruches d'abeilles. .	16,800
7°	— sur les chèvres et les moutons.	76,590
8°	— sur le sel.	25,000
	Totaux.	348,855f

Relativement à l'assiette de l'impôt, M. le docteur Boulongne donne les chiffres suivants :

On paye au gouvernement un zwantzig autrichien par an pour chaque journée de terre labourable (une journée de terre labourable est une mesure correspondant à un carré de cent vingt pieds de côté). Il y a au Monténégro cent vingt mille onze de ces journées de terre. On paye un demi-zwantzig pour chaque journée de prairie (la journée de prairie représente un carré de deux cent quarante pieds de côté) ; il y en a quatre-vingt mille sept cent treize. Les montagnes plus ou moins boisées n'entrent pour rien dans ce calcul ; ce sont des propriétés communales affranchies de tout impôt. On paye également un demi-zwantzig pour chaque bœuf ou vache, et la même somme pour chaque bête servant à porter des fardeaux ; les chevaux de selle sont exempts d'impôt ; il y a deux cent mille cent trente-huit bœufs ou vaches, et dix mille mulets, ânes ou chevaux de bât ; enfin, un quart de zwantzig par porc et par ruche d'abeilles : il y a trente mille des premiers et quatre-vingt mille des seconds ; chaque chèvre ou mouton paye trois soldi autrichiens par tête ; on compte neuf cent cinquante-sept mille trois cent quatre-vingts de ces animaux dans toute la principauté [1].

A part la culture et ce qui s'y rattache, les soins du bétail, l'exploitation des troupeaux, occupations pour lesquelles le Monténégrin n'a aucune répugnance, on chercherait en vain chez le peuple les traces d'une véritable industrie. Comme à l'époque où le colonel Vialla

[1] Comme nous n'avons pas contrôlé ces chiffres, nous les laissons tels qu'ils ont été donnés à l'auteur ; néanmoins nous avons lieu de les croire un peu exagérés.

de Sommières [1] visitait le Monténégro, on n'y trouve encore aujourd'hui ni boulangers, ni bouchers, ni tailleurs, ni cordonniers, ni menuisiers, ni serruriers. Les quelques individus qui, dans la principauté, se livrent à ces professions, sont des ouvriers dalmates ou albanais, établis temporairement ou appelés accidentellement dans la contrée, et souvent des déserteurs ou des vagabonds, justiciables des tribunaux militaires ou civils de leur propre pays, élément malsain quoique utile, ainsi que nous l'avons éprouvé nous-mêmes en bien des occasions.

Chaque famille fait ses propres récoltes, bâtit sa maison, confectionne sa charpente, moud son seigle et son maïs, fait son pain, tisse ses couvertures, confectionne ses vêtements. Et puis, les quatre murailles nues de l'habitation ne réclament ni les recherches de l'ébénisterie, ni le luxe des tapissiers; souvent même le lit de repos n'est que le sol échauffé autour de l'âtre fumeux. Cette situation, perpétuée par la simplicité même du peuple, devient à son tour onéreuse à celui-ci, car il se trouve, pour les objets de première nécessité, tributaire immédiat de ses voisins, lesquels exploitent largement ses besoins. Aussi la plus grande partie des bénéfices que les Monténégrins retirent de la vente de leurs produits, va généralement enrichir les négociants de Cattaro ou de Trieste, qui expédient à prix élevé aux montagnards l'eau-de-vie détestable dont ils font malheureusement un grand usage, les denrées coloniales, les objets de quincaillerie et de mercerie les plus indispensables, les cordes, les planches, le fer, la coutellerie et enfin les cotonnades et les draps nécessaires pour le complé-

[1] *Voyage historique et politique au Monténégro*, Paris, 1820.

ment d'un vêtement dispendieux, seul luxe de l'habitant de la Montagne-Noire.

De très-louables tentatives ont été faites dernièrement pour arracher le peuple au moins à une partie de cette lourde imposition qu'il paye à l'étranger; mais il faudra longtemps sans doute pour triompher du mépris que le Monténégrin voue à l'industrie proprement dite [1], sentiment inculqué à l'enfance elle-même et né du reste d'un amour-propre exagéré, ou peut-être même simplement d'un respect humain mal placé dont le Tsernogortse s'affranchit au delà de sa frontière : transporté à Constantinople, on le voit en effet devenir manœuvre, portefaix, travailleur infatigable, accumulant péniblement le petit pécule qu'il rapportera fièrement un jour et qui lui permettra de reprendre son impassible et fière oisiveté.

Le territoire du Monténégro, dans la plus grande partie de son étendue, ne se prêtant, on peut le dire, à aucune culture facile et étendue, une rare constance fut nécessaire aux premiers immigrants pour tenter de fertiliser ces sommets arides. Ce n'est que par une lutte de chaque jour contre une nature sauvage et rebelle qu'ils réussirent à arracher au sol le peu qu'il pouvait donner et à s'assurer ainsi plus ou moins l'avenir. Car c'est

[1] Le fait suivant démontrera jusqu'à quel point ce préjugé a de force parmi cette population : Il y a cinq ans qu'à la faveur d'offres bienveillantes faites par le comité slave de bienfaisance de Moscou, une douzaine de jeunes Monténégrins, âgés quelques-uns de douze ans à peine, furent envoyés dans la seconde capitale de la Russie pour y être placés dans un institut professionnel, d'où ils seraient revenus capables de diriger quelques industries dans leur pays. Tant qu'il ne s'agit que des travaux préliminaires destinés à les initier à la lecture, au dessin, etc., tout alla bien; mais le jour où il fallut mettre la main à l'établi, ce fut une véritable insurrection de ces fils de guerriers, insurrection devant laquelle il fallut céder : trois seulement consentirent à s'abaisser à ce qu'on leur demandait.

dans les anfractuosités de la roche elle-même, dans les profondes fondrières où l'humus, entraîné par les eaux et descendu des montagnes, s'était accumulé, qu'ils jetèrent les premières semences. Çà et là s'offrirent heureusement quelques petites plaines, véritables oasis enserrées dans les rochers, qui devinrent les greniers d'abondance du pays et autour desquels se groupèrent irrégulièrement les villages : ainsi s'élevèrent les centres de Niégoche, de Tsettinjé, de Tchevo, de Grahovo et d'autres encore.

Aujourd'hui, en en exceptant toutefois la belle plaine des Biélopavitj, le Monténégro offre partout les signes de la courageuse obstination avec laquelle son peuple continue de disputer aux éléments le maigre terrain qu'il réussit à exploiter. Aussi le voyageur qui traverse pour la première fois la Tsernagore, est frappé surtout par la présence d'une multitude infinie de petits champs, le plus souvent irréguliers, suspendus en quelque sorte aux flancs des montagnes et dont des murs de soutènement maintiennent seuls la terre péniblement amassée.

M. Lenormand dit avec une grande vérité : « Partout où la bêche ou la houe peuvent mordre, sur les pentes les plus escarpées, comme dans les vallées les plus étroites, la culture a pris pied. L'orge, l'avoine, le maïs, les pommes de terre sont les seules plantes que le terrain permette d'ensemencer avec succès; mais, grâce au travail persévérant de sa population, la Montagne-Noire en produit assez, non-seulement pour nourrir ses habitants, mais encore pour fournir à la subsistance de la ville voisine de Cattaro. » Souvent, ainsi qu'on le voit dans la plaine de Tsettinjé, de grands espaces de terrain litté-

ralement jonchés de pierres au moment où la neige les abandonne, et que l'on soupçonnerait à peine capables de produire la ronce et le chardon, apparaissent à l'automne transformés en champs de maïs et de pommes de terre. D'autres fois encore le Monténégrin a remarqué entre les rochers une petite excavation dont la disposition a frappé sa sagacité. Il y transporte l'humus très-riche accumulé dans toutes les anfractuosités voisines; le vide se comble, le fond s'élève et bientôt c'est une microscopique pépinière d'où l'année suivante il tirera tous ses plants de légumes ou de tabac. Des épines, savamment disposées, protégent sa petite richesse; il n'est pas d'industrie qu'il n'emploie pour mener à bonne fin son pénible labeur [1]. Toute la question d'existence matérielle du Monténégrin se réduit pour ainsi dire à deux produits qui sont la base et trop souvent même le résumé de toute son alimentation : le maïs et la pomme de terre. Que cette double récolte manque, c'est la famine; qu'elle soit abondante, c'est la subsistance annuelle assurée. La sobriété du montagnard est telle en effet que cette maigre pitance suffira pendant de longs mois à son robuste estomac; s'il peut y ajouter le lait caillé, dont il est fanatique, un peu de poisson

[1] La vicomtesse Strangford, voyageant au Monténégro, admire cette ingénieuse et infatigable industrie du montagnard (ingénious and untiring industry) et peint ainsi d'une façon charmante ce travail de termites : «On a ledge of rock, in a little depression between two rocks, in a niche, in a mere crevice, in short every where within possibilities, a little field has been made : the stones picked off, the rocks torn out, and perhaps earth added artificially, and behold, a patch of potatoes or of maize; nothing else seems grown here, but I declare that I saw many flourishing little crops not a yard square. And all this is done by the women, the men never assist in the simply agricultural work. (Il est faux pourtant de dire que les hommes ne participent point aux travaux de l'agriculture.)

fumé et de castradina[1], c'est alors le luxe dans sa maison, luxe plus que spartiate devant lequel nous reculerions avec horreur. Aussi, bien grands sont ses soucis quand les pluies printanières ont fait défaut, et si la fête de saint Georges a joui d'un ciel serein, on commence à mal augurer de l'année, car l'automne trouvera la réserve annuelle épuisée, et les greniers publics sont, de leur côté, aussi vides que possible.

Bien que la nahia de Tsernitsa produise une certaine quantité d'eau-de-vie, celle-ci est plus qu'insuffisante pour les besoins, et du reste son prix est trop élevé[2] pour qu'elle puisse être de consommation commune; elle est réservée aux grands personnages du pays, et spécialement au prince auquel il est d'usage d'en offrir ainsi qu'à sa suite quand il parcourt la contrée. Les Monténégrins se contentent ordinairement des eaux-de-vie étrangères, véritables poisons, dont le gouvernement devrait bien arrêter l'importation en les soumettant à une taxe sévère, tirant ainsi du goût assez vif des montagnards pour les liqueurs fortes une source précieuse pour alimenter son faible revenu. Les vignes de la Tsernitsa produisent un vin excellent que, faute d'ustensiles et de caves, les habitants ne peuvent garder; les soins et l'industrie pourraient, en le conservant, en quadrupler la valeur; mais au contraire la récolte de chaque année est consommée

[1] Viande de mouton ou de chèvre salée et fumée dont nous décrirons ultérieurement la préparation.

[2] Il s'élève quelquefois jusqu'à 2 talaris la mesure de deux litres et demi dite botza dans le pays; dans les bonnes années le prix ordinaire de cette mesure est de 6 swantzigs (5 francs) pour l'eau-de-vie de première qualité, puis 5 et 4 swantzigs pour les eaux-de-vie moins raffinées. Cattaro expédiant des eaux-de-vie moins chères de moitié que celles-ci, la consommation en est considérable.

bien avant que la suivante soit sortie des vignobles.

Une partie de la principauté, spécialement la Liéchanska, la Tsernitsa et les Biélopavitj, est excessivement propre à la culture du tabac, et celui du Monténégro jouit du reste d'une réputation méritée dans le voisinage. A cet égard, le pays n'est tributaire de personne, et il peut même exporter soit à Scutari, soit à Podgoritsa, une certaine quantité de feuilles non encore manipulées.

L'entretien de nombreux troupeaux et la conservation d'une certaine quantité de viande et de poissons, exigeant des achats considérables de sel, la principauté avait à solder chaque année une somme assez considérable à l'Autriche et à la Turquie, pour assurer son approvisionnement par leur intermédiaire. Dans le dessein d'affranchir le pays de taxes très-onéreuses, relativement à son extrême pauvreté, le gouvernement monténégrin envoya, en 1867, à Constantinople, le sénateur Juro Matanovitj, chargé d'intercéder auprès de la Porte à l'effet d'obtenir le transit en franchise du sel arrivant au Monténégro par le territoire ottoman. Cette mission ayant heureusement abouti, la Porte autorisa le Monténégro à transporter annuellement par la voie de la Bojana et de Scutari, avec franchise de tout droit de douane, la quantité considérable de deux millions d'ocques de sel (plus de six millions de livres).

Une concession aussi importante et aussi avantageuse forçait moralement les Monténégrins de respecter d'autant plus les droits internationaux, relativement à un produit qu'ils recevaient de Sicile à un prix excessivement minime. Nonobstant, le sel entré au Monténégro par le lac de Scutari devint immédiatement l'objet

d'une contrebande assez considérable, pour que la douane ottomane, affermée à une compagnie étrangère, élevât des plaintes à ce sujet. Revenant sur sa première décision, la Sublime Porte signifia alors au gouvernement général d'Albanie de restreindre dorénavant le transit du sel avec franchise au chiffre d'un million d'ocques seulement, auquel on est encore réduit à ce moment. Mais il faut reconnaître que l'autorité ottomane, se relâchant de toute sévérité à cet endroit, a, depuis cette dernière décision, autorisé à plusieurs reprises le passage de quantités énormes de sel, dont l'agent du Monténégro à Scutari avait la prévoyante imprudence d'embarrasser les magasins de la douane, pour en obtenir bientôt la sortie dans les conditions ordinaires du traité.

Sans insister davantage ici sur tout ce qui touche aux questions de commerce, d'industrie et de revenus divers du Monténégro, nous profiterons des occasions qui se présenteront pour signaler les petites sources de bénéfices que possède la principauté, ou dont elle pourrait profiter au besoin : disons seulement que les moyens sont rares et que le résultat est faible pour la somme d'efforts nécessaires. La patience et la sagacité humaines se brisent ici contre une inexorable nature ; une baguette magique pourrait seule, frappant ce sol maudit, en faire sortir la vie et la fertilité, comme, aux temps bibliques, celle du divin Législateur faisait jaillir une source miraculeuse du stérile rocher d'Hébron !

CHAPITRE III.

Le Monténégrin. — Type ethnographique. — Constitution physique. — Qualités morales et sociales. — Aptitudes intellectuelles. — Goût artistique.

Ces notions générales de la principauté monténégrine étant acquises, le premier objet qui s'offre en ce moment à notre étude est nécessairement l'habitant même du pays dont nous avons fait connaître l'état géographique et la constitution physique. Notre tâche devient ici temporairement délicate et difficile, car, séparant à la fois nos appréciations de celles des admirateurs passionnés, aussi bien que de celles des dénigreurs injustes, nous tâcherons, dans le portrait du Monténégrin que nous allons tracer, de reproduire aussi bien les terribles défauts que les solides qualités de notre modèle. La plupart des voyageurs qui visitent la Montagne-Noire en rapportent des sensations bien plus que des observations raisonnées : de là, dans certains cas, une admiration enthousiaste, des récits où la poésie rayonnante efface les ombres de la triste vérité ; d'autres fois, au contraire, une critique amère, des déceptions, presque du mépris.

Être des plus complexes et des plus impénétrables, le Monténégrin demande à être étudié longuement et froidement ; après des années passées à son contact, nous doutions encore du jugement qu'il en fallait porter. Parmi les écrivains qui s'en sont occupés, il en est un dont la perspicacité avait du premier coup sondé et analysé toute la nature du Tsernogortse ; le regard jeté par

M. Xavier Marmier sur ce peuple est une intuition : tout ce qu'il n'a pas vu, il l'a deviné. Pourtant nous devons regretter qu'à la fin d'un récit frappant de couleur et de vérité, l'illustre membre de l'Académie française ait pu tracer ces lignes pleines de désillusion qui prononceraient l'arrêt fatal des Monténégrins : « Dans les lois d'ordre et d'équité, dans le mouvement intellectuel de la société européenne, leur pays m'apparaît comme une île barbare au sein des flots de la civilisation, et leur existence comme un fait anormal qui ne peut subsister. » L'avenir ne ratifiera point, nous l'espérons pour le Monténégro, une sentence aussi sévère, et l'anathème prononcé, il y a vingt ans, par l'écrivain ne retombera pas sur un pays qui nous est cher à bien des titres et auquel nous serons toujours attachés d'une façon sacrée par les liens d'une longue hospitalité.

Nous ne pensons pas qu'il soit possible de grouper sous un type commun la population monténégrine et de lui fixer une caractéristique, ainsi qu'on l'a plusieurs fois et trop hardiment tenté. Car, de même que, dans un grand État, nous voyons les habitants de chaque province manifester des caractères physiques extrêmement tranchés, de même aussi, sur le territoire si restreint du Monténégro, nous voyons des types bien différents apparaître d'une extrémité à l'autre du pays, ou se perpétuer dans les limites étroites d'une nahia ou même d'une pleme. La race Ariane, dans toutes ses variétés, semble du reste se prêter partout à ces métamorphoses, et pour ne citer qu'un exemple, si les Lacédémoniennes devaient à leurs cheveux blonds, à leurs yeux bleus une partie de leurs charmes, les Messéniennes, au contraire, étaient vantées pour leurs yeux et leurs

cheveux noirs. Le rameau serbo-slave qui peuple le Monténégro nous offre des différences tout aussi marquées, et en face de la femme blonde des Berdjani nous trouverons la Tsernagortse aux épais cheveux noirs. Si la plus grande partie de la population de la principauté offre le type slave plus au moins exact, nous devons reconnaître, aux nombreuses exceptions qui se rencontrent, qu'un sang étranger a dû souvent se mêler à celui des émigrants du pays serbe établis dans la Montagne-Noire; car, à côté d'un individu à face carrée, à vertex aplati, à màchoire sensiblement horizontale; au nez assez court, droit ou légèrement concave, un peu élargi à la base, à lobule arrondi; aux yeux petits, enfoncés, rectilignes; aux sourcils presque réunis, un peu obliques en haut et en dehors; au front rétréci, aux pommettes un peu saillantes; à la lèvre supérieure étroite, couverte d'un poil épais, beaucoup plus rare sur le reste de la face; aux cheveux blonds, à l'œil bleu ou gris, réalisant en un mot à peu près le type slave proprement dit, nous rencontrons le modèle presque parfait du type reproduit par la statuaire antique : le front élevé et bombé, le crâne subglobuleux, le profil droit, les pommettes effacées, les sourcils éloignés et arqués, le nez aquilin, l'œil largement fendu, la bouche gracieuse, le menton bien arrondi[1]. Le Serbe, émigrant au quatorzième siècle au Monténégro, y trouva les descendants de la race primitive auxquels Grecs et Romains s'étaient déjà succes-

[1] Le vice-président du Sénat, Petar Stephanov Voukotitj, beau-père du prince Nicolas Ier, possède à un haut degré l'ensemble de ces caractères. Grand, imposant et majestueux, ce guerrier offre dans l'ensemble de sa personne la plus haute expression de la beauté humaine. Aussi, lors de l'exposition ethnographique de Moscou, à laquelle il assistait, il fut l'objet de l'admiration générale de la vieille capitale des Slaves

sivement mêlés ; plus tard le contact des Turcs, des Bosniaques et des Albanais, apporta nécessairement son contingent d'influence, et enfin d'assez nombreuses familles, telles que la famille régnante actuelle, proscrites ou fuyant le commerce des Ottomans ou leurs persécutions, vinrent des pays voisins chercher un refuge dans la Montagne-Noire.

Au milieu de cette confusion de signes physiques, nous croyons pouvoir rapporter à trois types suffisamment caractérisés, la population du Monténégro actuel. Le Tsernogortse proprement dit présente une taille très-variable ; à côté d'hommes d'une haute stature on trouve, en effet, plus communément une grandeur moyenne. Le corps est bien constitué, sec et nerveux, jamais obèse ; les membres sont très-fortement musclés, les cheveux le plus souvent châtains ; l'œil est plus ou moins clair et très-vif, pourtant on trouve assez souvent les cheveux noirs et l'œil bistré. L'habitant des Berda a des caractères extérieurs peut-être plus constants ; il est plus replet que le Tsernogortse, ce qui tient sans doute à son alimentation ; les cheveux sont plus clairs, souvent très-blonds ; l'œil est bleu ou gris ; ce type tient un peu de celui du montagnard suisse. Enfin la Tsernitsa et les Biélopavitj offrent un grand nombre d'hommes de très-haute taille, plutôt bruns que blonds, très-vigoureux, charpentés quelquefois comme des colosses, très-imposants dans leur fière attitude. Tous ont la peau foncée, souvent bronzée par l'air et le soleil ; chez tous aussi le pied est long, large, plat, très-disgracieux, conséquence forcée de la marche à pieds nus sur les rochers et de la chaussure plus que primitive en usage dans le pays. Le mollet est développé d'une façon surprenante par la gym-

nastique incessante des courses dans les montagnes ; le ventre est excavé, grâce sans doute au port d'un véritable arsenal, qui, descendant de la ceinture, repose pesamment sur lui ; la poitrine est large, bien ouverte ; les épaules sont fortes, un peu rejetées en arrière par suite de l'habitude d'une allure quelque peu théâtrale.

La force corporelle des Monténégrins est considérable et quelquefois même se déguise sous de frêles apparences. Ce n'est point pourtant dans les ressources de son alimentation qu'il faut en chercher le secret, mais dans sa sobriété, dans sa capacité respiratoire très-grande, dans l'exercice incessant de son système musculaire tout entier, et enfin dans l'hérédité. Son agilité est merveilleuse ; franchissant de rocher en rocher les versants les plus périlleux, c'est à peine si son pied effleure la pierre ; il rebondit comme le chamois, sans que le poids de ses lourdes armes nuise à son équilibre ou diminue son adresse ; il peut, à jeun, marcher une journée entière, ne s'arrêtant que pour s'abreuver largement à toutes les fontaines qu'il rencontre et reprendre ensuite sa course infatigable ; et comme compensation à cette énorme dépense de forces il suffira d'un frugal repas d'oignons, de pain de maïs et de pommes de terre.

Doué d'un tempérament mixte, nerveux-sanguin, le Monténégrin offre un développement et une énergie considérables des poumons et du cœur ; il jouit d'une vive impressionnabilité du système sanguin. Son teint animé, son appareil musculaire aux saillies vivement accusées, l'aisance de tous ses actes, sa respiration large, facile, profonde ; ses mouvements libres et réguliers, en un mot l'harmonie de toutes ses fonctions, réalisent un ensemble merveilleux de force et de santé. En

même temps le Tsernogortse trouve dans la mobilité et la susceptibilité de son système nerveux, dans la turbulence de ses sympathies et de ses passions, une nouvelle cause de stimulation générale. De là, tous les excès comme toutes les vertus d'une nature exubérante. Au moral, cette organisation brillante se traduira par la gaieté et la vivacité de l'esprit, l'éloquence naturelle, la mobilité de l'imagination, le sentiment poétique, la témérité la plus inconsidérée dans l'attaque suivie d'un découragement facile dans l'insuccès, la pétulance et l'inconstance, les colères violentes et les retours faciles.

L'orgueil de race, un sentiment exalté de sa propre valeur, des idées chevaleresques inculquées dès l'enfance, donnent au port, à la démarche du Monténégrin quelque chose de haut et de méprisant qu'il transporte même à l'étranger. Une main fièrement campée sur la hanche, tandis que l'autre repose sur son handjar, vous le voyez, pendant de longues heures, tout plein de sa suffisance et de sa personnalité, promener ses loisirs dans les rues de Tsettinjé; et pour peu qu'il soit revêtu de quelque dignité, ne fût-il que centurion ou porte-drapeau, recevoir presque dédaigneusement les hommages dont, heureusement pour sa vanité, on le gratifie à chaque pas. Véritable comédien dans le drame de son existence, c'est un rôle qu'il étudie, qu'il joue presque constamment; le naturel ne lui revient qu'à regret, et si vous lui êtes étranger, il ne le retrouvera jamais pour vous.

Comme tous les peuples encore primitifs, le Monténégrin jouit d'un développement extraordinaire de certains sens, tandis que les autres sont au contraire complétement émoussés. Le goût, dans sa véritable acception, n'existe pas chez lui, ou ne se réveille que

sous l'influence des excitants les plus énergiques. Aussi, il aime avec passion les liqueurs fortes, les huiles rances, les épices de tout genre, l'oignon, les poireaux crus, les graisses fortement odorantes, les viandes fumées; mais le gibier fin, les mets délicats n'ont aucun attrait pour lui. Son odorat n'est en aucune façon affecté par les exhalaisons les plus répugnantes, tandis qu'il exprime du dégoût pour certains parfums. Son ouïe est d'une finesse extrême. A d'énormes distances il perçoit les interpellations qui lui sont faites, souvent d'une montagne à une autre, alors que la voix n'arrive à notre oreille que comme un vague son. De son côté, il jette dans l'air sa réponse en syllabes accentuées, véritable télégraphie où l'onde sonore remplace l'électricité. Sa vue est d'une acuité sans pareille et plonge dans l'horizon avec autant de sûreté que nous pourrions le faire, l'œil armé d'instruments délicats. Rarement il ignore le point que la balle de sa carabine vient de frapper, et il rectifie son tir avec une surprenante justesse. La myopie est presque inconnue dans la Montagne-Noire, et si le degré de cette infirmité donne chez un peuple la caractéristique du développement de son instruction, on peut dire hardiment que, de ce chef, les Monténégrins sont bien à l'apogée de l'ignorance.

La sensibilité physique du Tsernogortse n'est pas très-développée, s'il faut s'en rapporter à l'impassibilité avec laquelle il supporte les blessures les plus graves; une simple maladie, au contraire, abat subitement toute son énergie. Très-apte à tous les exercices du corps, tels que la course, le saut, la lutte, et capable de dépenser au travail une somme considérable de force et d'activité, le Monténégrin recule néanmoins devant la

nécessité des occupations manuelles ; l'oisiveté lui semble l'affirmation de sa dignité, et le sentiment de la vanité satisfaite lui suffit pour réagir contre l'ennui d'une existence trop souvent inoccupée. Au point de vue psychologique nous allons voir en effet un être ayant une haute idée de sa valeur personnelle et volontiers ne doutant de rien. Qu'il ait ébauché l'étude d'une question quelconque, il connaît celle-ci à fond ; il tranche toutes les difficultés et substitue son jugement à celui de tous les autres ; c'est en un mot l'orgueil qui est la base de la nature morale du Monténégrin. C'est aussi l'envie de briller parmi ses égaux qui l'élèvera quelquefois jusqu'aux dévouements sublimes. Son ardeur guerrière n'est point en effet le courage froid et raisonné de l'homme du Nord qui marche fatalement au-devant du danger ou l'attend, impassible, dans la conviction du devoir accompli. Il lui faut les excitations, les défis réciproques, l'odeur de la poudre, le bruit de la fusillade, la présence de ses voisins et de ses amis, la parole flatteuse de son chef, ou mieux encore le regard de son prince. Alors ce n'est plus un homme, c'est un lion qui se jette au-devant de la mort, fauchant de son handjar tout ce qu'il rencontre, jusqu'au moment où le fer ennemi vient à son tour mettre fin à l'hécatombe dont souvent il s'est fait le volontaire sacrificateur. L'histoire des luttes monténégrines est toute pleine de ces actes d'héroïsme, dignes des chants homériques, accomplis quelquefois par un soldat obscur, hier peut-être paysan inconnu, aujourd'hui martyr de la patrie, sur la tombe duquel les jeunes hommes de la Montagne-Noire, jaloux de son glorieux destin, rediraient volontiers avec le poëte :

Dulce et decorum est pro patriâ mori.

Voyez, dans un jour de fête, ce pope à la longue barbe blonde qui suit la rue de Tsettinjé, revêtu de la robe noire sur laquelle retombe la ceinture cramoisie, et la poitrine couverte de décorations : c'est Stevo Capicic, archiprêtre de la petite capitale. Combien de fois, dans la dernière guerre, ne l'a-t-on pas vu, les pistolets à la ceinture, le handjar dans une main et sa bannière dans l'autre, s'élancer en avant des gens de la Katounska pour leur montrer le chemin conduisant aux bataillons ennemis ! Si vous allez de Cattaro à Tsettinjé, saluez en passant le jeune capitaine des Niegouchi, Juro Pétrovitj. A douze ans il était sur le champ de bataille ; enlevé par un Turc, sa tête allait tomber sous le yatagan, quand un Monténégrin s'élance, tue le soldat ottoman et sauve l'enfant au péril de sa propre vie. Un jour que nous accompagnions le prince passant en revue le contingent des Bielopavitj, Nicolas Ier s'arrête devant un jeune homme dont la figure balafrée dans tous les sens attirait facilement l'attention. « Quel accident t'a mis dans un pareil état? » lui demande le prince. « Gospodar, répond le soldat, j'étais à la guerre avec Mirko ; c'est là que j'ai été blessé. » « Et quel âge avais-tu donc alors, car tu es à peine un homme. » « Gospodar, j'avais treize ans, » répond impassiblement le jeune héros. C'est aux longues veillées autour de l'âtre que ces prouesses feront plus tard le sujet d'interminables récits ; et quelle gloire, quand, dans un cercle où le prince lui-même viendra prendre place, le montagnard entendra les vieux guerriers dire, en le montrant du doigt au chef du pays : « C'est un brave, il a coupé tant de têtes. » Qu'il soit un jour capitaine et toutes ses ambitions seront satisfaites.

Mais le Monténégrin n'est malheureusement point orgueilleux seulement de ses prouesses guerrières, un sentiment étrange de mesquine vanité le poursuit dans tous ses actes. S'il est fier de l'admiration suscitée par son courage et ses hauts faits, il aime passionnément aussi attirer les regards par l'éclat de ses vêtements, la beauté de ses armes, la dignité imposante de son maintien et de ses allures : étrange accouplement dans la même nature de l'énergie la plus virile et des faiblesses les plus féminines que nous puissions concevoir. Et pourtant comment concilier cette hauteur si aristocratique du Tsernogortse, ce mépris des autres qu'il affiche quelquefois d'une façon si écrasante, avec les formes obséquieuses de son respect pour la personne de son prince ou même pour celle des dignitaires du pays? Cet homme, si glorieux de soi, venant humblement baiser la main, les vêtements, le pied même de son prince, offre un triste exemple du degré d'abaissement où nous pouvons descendre, à la faveur de l'ignorance, sous la pression d'une autorité personnelle et despotique. Un vent de liberté et d'indépendance semble souffler sur ces rochers de la Tsernagore, où la communauté des souffrances et des aspirations devrait à elle seule égaliser tous les rangs du peuple; et pourtant les préjugés de caste ont chez ce dernier toute la force qu'ils sont capables d'acquérir dans les pays les moins démocratiques.

Rien ne manquerait à la réputation d'héroïsme des Monténégrins, si le reproche de cruauté qu'avec raison on leur a constamment adressé, ne venait malheureusement ternir les glorieux récits de leurs luttes et de leurs succès. Mais ici la critique a laissé de côté la question de

nécessité dont il fallait bien un peu tenir compte. Du reste, l'échange du procédé barbare qui consiste à couper les têtes de l'ennemi a-t-il commencé de la part des Turcs ou de celle des Monténégrins, c'est ce qu'on n'a jamais bien établi. Qu'on se représente d'un côté une nation conquérante et fanatique, faisant un instant trembler l'Europe entière qu'elle menace de subjuguer; et de l'autre, constamment en face d'elle, une poignée de Serbes, débris d'un empire, bloqués dans d'arides montagnes, luttant contre des armées sans cesse renouvelées, disputant pied à pied pendant des siècles l'indépendance de leur asile sauvage ; et qu'on se demande ensuite si la magnanimité était possible, ou bien s'il ne fallait point nécessairement suppléer au nombre par la terreur que l'on pouvait inspirer. Les Tsernogortses y réussirent et nous ne saurions leur en tenir rigueur ; le nom seul de la Montagne-Noire devint pour les Musulmans un sujet d'effroi, et les pachas du voisinage durent souvent frémir devant la terrible vision des trophées de têtes sanglantes couronnant la tour du monastère de Tsettinjé.

Si les édits sévères du prince Danilo [1], réitérés par le prince Nicolas, n'ont pas mis un terme absolu à ces actes sanguinaires, ils en ont au moins sensiblement diminué le retour, et pendant notre long séjour au Monténégro, en dehors des actes de représailles qui accompagnèrent le conflit de Lipovo en 1872, nous n'avons

[1] Le soir d'un combat meurtrier, il était dans sa tente où plusieurs chefs se trouvaient réunis, et proférait les menaces les plus sévères contre les Monténégrins qui oseraient se rendre coupables de quelque acte de cruauté. L'un des auditeurs, grand personnage, qui, pendant la journée, avait garni sa ceinture de nez et d'oreilles coupés sur le champ de bataille, craignant le courroux du prince, faisait en même temps discrètement passer sous le rebord de la tente des trophées par trop compromettants

qu'en de rares occasions ouï parler de têtes coupées sur les frontières.

Une des qualités de l'esprit monténégrin les plus développées est une finesse excessive, dégénérant d'une part en méfiance et de l'autre en duplicité. Aussi il n'est diplomatie comparable à celle du Tsernogorste, même dans les circonstances les plus ordinaires de la vie. Rarement vous arriverez à obtenir de lui un renseignement exact, s'il n'a pas quelque avantage à vous le donner; rarement vous connaîtrez son sentiment intime sur telle personne, son opinion véritable sur un fait accompli. Il a toujours une réticence ménagée pour le cas où il aurait à répondre d'une parole hasardée ou imprudente. Vous le trouverez le même encore s'il s'agit d'achats, de trafics quelconques, et c'est par de longs et savants détours, qu'il exploitera votre bonne foi et finira par vous amener à servir ses propres intérêts. La seule défense contre cet esprit tentateur, c'est la franchise et la simplicité auxquelles il ne peut croire et qui le troublent forcément dans ses manœuvres savantes. Du reste, ce défaut, comme tant d'autres, n'est-il pas, chez le Monténégrin, la conséquence obligée des misères de l'existence, des luttes constantes contre la nécessité, des révoltes de la faiblesse contre la force et l'oppression.

Poursuivi par la misère et n'aimant pas le travail, le Monténégrin est nécessairement intéressé; c'est en hésitant que vous le voyez défaire le nœud du mouchoir qui contient ses pauvres épargnes, et ce n'est qu'à regret qu'il abandonne quelques swantzigs, péniblement amassés; aussi, pour le plus faible bénéfice, il ne recule devant aucune perte de temps et attendra quelquefois des journées entières la solution d'un marché, pour peu

qu'il espère obtenir un surplus de quelques kreutsers. Des siècles passeront avant que l'adage américain « *time is money* » ait pénétré dans les montagnes de la Tsernagore.

On ne s'attendra point à trouver chez le Monténégrin une grande commisération pour les misères des autres : sa sensibilité pour tout ce qui ne le touche point personnellement est en vérité presque nulle ; et comment ne serait-elle point émoussée, chez l'homme, par l'habitude des scènes violentes de la guerre, chez la femme, par les froissements et les douleurs de sa misérable existence?

L'habitude des razzias journellement accomplies sur les frontières, devait facilement dégénérer, chez le peuple Tsernogorste, en un instinct de vol et de rapine, s'exerçant non plus seulement contre l'ennemi commun, mais se généralisant dans l'intérieur du pays. Aussi le vol était-il pratiqué sur la plus grande échelle au Monténégro, quand Pierre Ier songea à mettre un frein à ces abus. Son code de 1796 contient à ce sujet les articles suivants :

Art. 13. — Si un voleur est tué ou blessé en flagrant délit, il n'y a rien à réclamer pour lui, car, tous d'accord, nous disons que tout le peuple doit le poursuivre comme malfaiteur.

Art. 14. — Le vol qui aurait été commis avant l'établissement de cette Constitution faite par nous à Tsettinjé, le jour de la Transfiguration, 6 août 1796, sera jugé d'après l'ancien usage, et le vol qui sera commis après la publication de ce Code, c'est-à-dire après ce jour-ci, sera puni selon la sentence que nous avons rendue l'an dernier, le jour de la Vierge, qui déclare « que pour une vache ou un bœuf, grand ou petit, l'in-

demnité est de douze sequins, et l'amende de dix.

« Pour un mouton, brebis, chèvre ou agneau, grand ou petit, l'indemnité sera de cinq talaris, l'amende de dix.

« Pour vol commis dans une maison, dans la cour d'une maison ou quelque autre lieu y attenant, après estimation par les juges des objets dérobés dont la déclaration devra être faite un à un, on en fera payer la valeur, plus une indemnité et une amende proportionnées ; ainsi, par exemple, tel objet vaut une piastre, l'indemnité sera de cinq piastres, et l'amende de dix.

« Ceci est applicable au larcin fait dans une maison ou hors de la maison, sans y comprendre le vol qu'un enfant peut commettre par ignorance enfantine ou celui dont peut se rendre coupable une personne privée de raison. »

Ces dispositions trop clémentes ne devaient point amener les résultats qu'en espérait le vénérable vladika du Monténégro. Aussi les rapines continuèrent comme auparavant pendant toute la première moitié de ce siècle, et c'est au prince Danilo que le pays doit l'extinction, on peut dire presque complète, de ce vice dans la principauté. Le code de Danilo Ier, publié en 1855, contient en effet les paragraphes suivants dont la rédaction sévère indique que le mal à atteindre avait de bien profondes racines chez les Monténégrins.

Art. 76. — Si un voleur est pris sur le fait, il sera, à la troisième fois, après la publication de ce Code, condamné à mort.

Art. 77. — Si un Monténégrin ou Berdiani tue le voleur au moment où il commet le crime, il recevra une récompense de vingt talaris; cependant chacun doit avoir

bien soin de ne pas frapper un innocent, car il devra alors répondre à la justice comme assassin.

Art. 78. — Si un vol a été commis avant la publication de ce Code, le coupable pourra indemniser le volé avec de l'argent; mais s'il s'en commet d'autres après la publication, chaque voleur sera bâtonné, savoir : celui qui vole des armes, cent coups ; pour un bœuf ou un cheval, cinquante; pour un poulain, comme pour un bœuf ; pour vol dans la maison ou autres petits vols, jusqu'à un mouton, vingt. En sont exceptés les enfants qui déroberaient quelques objets de la maison, ainsi que les personnes imbéciles.

Art. 79. — Celui qui volera l'Église sera puni de mort.

Art. 80. — Celui qui volera des munitions de l'État, fût-ce la première fois, sera puni de mort; il en sera de même de ceux qui, soit ouvertement, soit autrement, exporteraient des munitions de guerre.

Il faut reconnaître qu'une loi aussi draconienne eût été capable de purger de toute espèce de voleurs, non-seulement la Montagne-Noire, mais le monde entier. Aussi il n'est pas peut-être de pays où le voyageur puisse aujourd'hui s'aventurer avec plus de sécurité qu'au Monténégro [1]; et bien que la peine de mort prononcée

[1] C'est ce que madame la vicomtesse Strangford a rappelé dans un exemple bien frappant : « They have another virtue besides this simplicity of life, this is their perfect honesty. I happened to mention that I had dropped a gold bracelet in Albania. « Had you dropped it here, even in the « remotest corner of the black mountain, it would have been brought to me « in three days » said the Prince. I am sure this was not mere talk, for I heard it confirmed by enemies as well as friends of the Montenegrines. I was frequently told of a traveller who left his tent, with the door open, on a Montenegrine hillside, and returned after three years ! absence to

contre une troisième récidive de vol qualifié, soit aujourd'hui abaissée à celle du bannissement, on peut hardiment confier sa bourse au guide sous la conduite duquel on s'engage dans les rochers de la Tsernagore.

On a vanté bien souvent les vertus hospitalières de l'habitant de la Montagne-Noire, mais il faut établir une notable distinction entre le Monténégrin qui a conservé son ignorance et ses vertus primitives, et celui qui s'est modifié au contact des étrangers. Si le premier accueille le voyageur avec une simplicité et une franchise toutes patriarcales, et lui offre de bon cœur à son foyer le peu qu'il possède, le second, trop vite civilisé à cet endroit, et très-âpre au gain, ne voit dans le visiteur qu'un objet exploitable dont il saura tirer bon parti. Mais, à la louange des Monténégrins, nous dirons qu'en bien des circonstances, on les a vus faire respecter l'inviolabilité de leur domicile où s'était réfugié un coupable, quelquefois même un de leurs ennemis; bien plus, le sol tout entier de la Montagne-Noire était récemment encore une sorte d'asile sacré ouvert aux malheureux, et c'est en quelque sorte avec respect qu'il faut lire le paragraphe qui, dans le code de Danilo, concerne le refugié.

Art. 89. — Suivant le testament de Pierre, qui fut notre seigneur, tout fugitif mettant le pied dans notre libre État sera en sécurité, et personne ne pourra le molester tant qu'il vivra tranquille; jouissant des mêmes droits que tout Monténégrin ou Berdiani, il sera, s'il commet de mauvaises actions, châtié d'après le présent code.

find every single thing as he had left it. » (*The eastern shores of the Adriatic.*)

Les conventions d'extradition conclues depuis trois années entre l'Autriche et la principauté ont suspendu l'effet des dispositions précédentes; mais nous croyons que le Monténégrin a plus perdu que gagné à l'abdication de son droit d'asile.

A ne s'en rapporter qu'aux apparences, on pourrait croire le Monténégrin imbu d'un sentiment religieux bien profond, car il n'est pas de travail qu'il ne quitte, pas de conversation qu'il ne suspende, pour se découvrir, se signer et proférer quelque invocation au bruit de la cloche d'une église. Voyez-le arriver sur la crète des montagnes qui dominent Tsettinjé; du plus loin qu'il aperçoit le monastère où reposent les reliques du saint vladika, il s'arrète, se découvre et prie quelques instants. Ses formules de politesse ont souvent même une empreinte religieuse; fréquemment il répète : Bòg Stobom, Dieu avec toi [1]; plusieurs fois dans la même phrase, il s'écriera : Bòg a mi, Bôg a ti ! par mon Dieu, par ton Dieu ! Atteint d'une maladie même sans gravité, il se fait administrer l'extrême-onction et entoure son lit d'une multitude de cierges. Veut-il attester devant le tribunal la vérité de ses dépositions, c'est sur les reliques du saint vladika Pierre qu'il prononce le serment. Il observe religieusement les multiples et rigides carêmes de l'orthodoxie, et croirait se rendre grandement coupable en les enfreignant dans leurs plus infimes détails. Aussi il fait maigre cent quatre-vingt onze jours par an; il a dix-neuf semaines de carême, pendant lesquelles il ne peut manger ni œufs, ni beurre, ni poisson, et deux semaines

[1] C'est littéralement le *Good bye* des Anglais : *God be with you*. Dans la Lorraine allemande, un salut commun est celui-ci : *gelobt sei Jesus Christus*.

pendant lesquelles il ne lui est pas même permis de boire du vin. Ses jeûnes sont tels, que l'ascétique le plus rigide saurait à peine y atteindre chez nous, car il n'a guère de ressources contre les exigences de son estomac que dans son pain grossier de maïs, l'ail, l'huile rance, les pommes de terre et une sorte de choucroute infecte dont il fait son unique régal. Il est néanmoins une privation qu'il ne saurait s'imposer pendant ce temps de pénitence, c'est celle de l'eau-de-vie, et dans cette occasion il a vraiment de bonnes raisons pour être entièrement pardonné.

M. Cyprien Robert a dépeint sous les couleurs les plus vraies le côté religieux des Monténégrins.

« Les voisins occidentaux des Tsernogortses, dit-il, leur attribuent les plus grossières superstitions ; suivant eux le Monténégrin se croit tout permis, pourvu qu'il donne la dîme aux moines et qu'il partage avec les monastères le butin des Tchetas. Chez les chrétiens d'Orient, au contraire, il passe et avec raison pour un *esprit fort*.

« .... La plupart de ces guerriers oublient enfin jusqu'à l'Oraison dominicale, et de tout le christianisme ne connaissent plus guère que les jeûnes et le signe de la croix[1]. »

Errante à travers ses rochers, absorbée incessamment par les occupations de la guerre, la famille monténégrine ne pouvait guère songer à donner aux travaux de l'esprit un temps voué aux soins de sa propre sécurité. Pierre II personnifie à lui seul, jusqu'à nos jours, toute l'histoire littéraire de la principauté, et il faut arriver jusqu'à ces dernières années pour voir le mouvement

[1] *Les Slaves d'Orient.*

intellectuel se manifester dans le pays. Et pourtant, par sa conception facile, par la finesse de son esprit et la vivacité de son imagination, le peuple monténégrin était apte autant que tout autre à un perfectionnement rapide : les tentatives faites récemment chez lui pour vulgariser l'instruction ont montré immédiatement, par leurs surprenants résultats, ce dont il est capable sous une bonne direction.

L'éloquence naturelle du Tsernogortse est certainement une des plus merveilleuses particularités de sa nature ; on peut dire avec raison qu'il est tout aussi habile orateur qu'intrépide guerrier. Qui ne l'a pas entendu, le soir à la veillée, prolonger ses récits, entrecoupés de vifs dialogues, animés par le geste et l'intonation, ne peut imaginer toutes les ressources de son esprit, toutes les vivacités de sa mimique. Du reste, l'attention des auditeurs n'est comparable qu'à la loquacité de l'orateur lui-même, et c'est chose admirable que de voir chacun attendre patiemment l'instant où, ce flot de paroles enfin contenu, il pourra élever la voix à son tour. Cette aptitude oratoire, le Monténégrin en usera tout aussi bien dans ses transactions commerciales, dans ses discussions sur la politique, dans les missions de prosélytisme dont il se chargera auprès de ses frères rajahs des provinces de la Turquie. C'est alors un diplomate achevé, c'est un inspiré portant à la fois avec lui toutes les séductions et toutes les convictions, et qui rarement reviendra sans avoir subjugué ceux qu'il voulait séduire. Mais c'est surtout quand ses intérêts sont en jeu, quand il doit défendre devant le sénat sa propre personne ou bien lancer lui-même une accusation, que nous trouvons chez lui, comme chez l'avocat le mieux rompu aux luttes du

barreau, toutes les subtilités de l'argumentation. Ignorant jusqu'au nom des figures oratoires, il en émaille à chaque instant son discours et, comme le tireur le plus émérite, il manque rarement sa riposte aux coups qui sembleraient devoir l'écraser.

Deux Monténégrins, dans un état de haine réciproque, étaient appelés en notre présence devant un de ces tribunaux improvisés, tantôt sous un arbre, tantôt au seuil d'une maison, quand le prince voyage à travers son pays. Les deux ennemis qu'on veut réconcilier exposent devant le gospodar les motifs de leur division. Le dialogue est vif, animé, brûlant ; les attaques mordantes se succèdent devant l'aréopage impassible ; enfin l'un des plaidants, à bout de ressources, lance un dernier trait à son adversaire : « Toi, dit-il, tu n'as jamais été qu'un voleur ! » « Oui, répond, en se redressant fièrement, l'insulté, oui, j'ai été un voleur et je m'en fais gloire. Qui pourrait dire combien de fois j'ai été de l'autre côté de la frontière prendre aux Turcs leur grain et leurs moutons ; j'ai pris aussi bien des armes et des chevaux. Mais toi, tu n'as jamais été et tu ne sera jamais un voleur de frontière, car il te faudrait pour cela mon courage ! » Il faut pourtant reconnaître que cette facilité de langage conduit fatalement le Monténégrin à l'abus de la parole, et il serait à souhaiter pour lui qu'il pût méditer et mettre à profit les louanges que Fénelon décerne aux discours de Mentor : « Tout ce qu'il disait était court, précis et nerveux. Jamais il ne faisait aucune redite ; jamais il ne racontait que le fait nécessaire pour l'affaire qu'il fallait décider[1]. »

[1] *Télémaque*, livre IX.

Comme chez tous les Serbes, le sentiment poétique a, chez les Monténégrins, un développement extraordinaire. Et comment en serait-il autrement? La vivacité de son imagination lui fournit la variété des images, l'éclat des peintures ; sa langue lui donne l'harmonie des sons, la multiplicité du rhythme, l'abondance de la forme, une richesse de mots telle qu'il n'a qu'à puiser à pleines mains dans un lexique surabondant, une facilité prodigieuse pour exprimer les nuances les plus fines des idées et des passions. Aussi combien de *piesme,* œuvre quelquefois unique d'un rapsode inconscient de sa vocation, se répètent aux veillées, sans que le nom du poëte puisse même être prononcé à côté de celui du héros qu'il a chanté.

Quelques mots nous suffiront amplement pour faire apprécier sous le côté artistique l'habitant de la Montagne-Noire.

Le dessin, la peinture sont inconnus chez lui, même dans ce qu'ils ont de plus élémentaire. La sculpture s'y réduit à quelques images quelquefois à la vérité assez finement travaillées, et servant d'ornement à la guzla, son instrument favori. L'architecture est pour lui limitée aux conceptions les plus primitives, et si quelque crayon complaisant lui trace le plan modeste de son habitation, il se gardera bien d'exécuter celle-ci d'après les données qui lui ont été obligeamment fournies. On pourrait croire au contraire que, dans la disposition fantastique des portes et des fenêtres, dans le mépris absolu de toutes les symétries, il cherche à reproduire l'emblème du désordre de sa propre existence.

Tout son art musical se résume dans la succession enharmonique de quelques demi-tons, engendrant une psalmodie triste, plaintive, qu'un cri jeté sur la dominante

vient seul varier de temps en temps, de telle sorte que la lyre pentacorde suffirait encore aujourd'hui à toutes les mélodies de la Tsernagore. Et pourtant nous verrons ces chants primitifs transporter, comme au temps des Homérides, de tribu en tribu, de maison en maison, les souvenirs, les gloires, les espérances d'un peuple, et bien mieux que nos mélodies folles, passionnées ou savantes, élever son âme, agrandir son courage, et lui conserver peut-être le trésor de foi et d'énergie qu'il lui faudra dépenser un jour pour reprendre sa place parmi les nations civilisées.

CHAPITRE IV.

La femme monténégrine au point de vue physique et moral. — Sa vie, ses travaux, son rôle dans la guerre.

En traçant, dans le chapitre précédent, le portrait du Monténégrin, nous avons à dessein laissé dans l'ombre celui de la compagne malheureuse de ce maître despotique. L'histoire de la femme tsernogortse peut en effet se résumer en deux mots : travailler et souffrir. Au seuil du temple de la vie, elle lit, comme au frontispice infernal, le fatal arrêt de sa destinée :

Lasciate ogni speranza voi ch' intrate!

Son existence se déroulera tout entière en effet dans un cercle inexorable de fatigues, de douleurs et d'assujettissement, et comme cette fille de l'Orénoque dépeignant jadis au jésuite Gumilla les misères de l'Indienne, elle peut s'écrier : « Combien j'ai souffert, et qui sait ce qui me reste à souffrir jusqu'à ce que je meure? Représente-toi bien les peines qui sont réservées à une Indienne parmi ces Indiens. Ils nous accompagnent dans les champs avec leur arc et leurs flèches. Nous y allons, nous, chargées d'un enfant qui pend à nos mamelles, et d'un autre que nous portons dans une corbeille. Ils vont tuer un oiseau ou prendre un poisson. Nous bêchons la terre, nous; et après avoir supporté toute la fatigue de la culture, nous supportons toute celle de la



Type de femme du Monténégro.

moisson. Ils reviennent le soir sans aucun fardeau; nous, nous leur rapportons des racines pour leur nourriture, et du maïs pour la boisson. De retour chez eux, ils vont s'entretenir avec leurs amis; nous, nous allons chercher du bois et de l'eau pour préparer leur soupe. Ont-ils mangé, ils s'endorment; nous, nous passons presque toute la nuit à moudre le maïs et à leur faire la chica. » Pas un de ces traits violents ne manque au tableau de la vie d'une tsernogortse; à plusieurs siècles de distance les mœurs de l'Orénoque revivent au milieu des rochers de la Montagne-Noire.

Si l'explosion d'une joie délirante accueille à sa naissance l'héritier du guerrier monténégrin; si le bruit de la mousqueterie et les vivat du festin célèbrent ce jour fortuné, la tristesse et le désenchantement sont au contraire au foyer domestique, quand une fille vient accroître le chiffre de la famille. Aux questions que vous ferez au père sur le sexe de son nouvel enfant : « Pardonnez-moi, répondra-t-il, pardonnez-moi, c'est une fille (*oprostite, imamo iedny K'cer*); volontiers aussi il dira : C'est un serpent (*toïje smiya*). Aussi, ce petit être, rejeté dès ce moment loin des tendresses et des soins passionnés dont ses frères ont accaparé toutes les faveurs, va grandir, ignoré, misérable, jusqu'au jour où ses forces naissantes pourront donner à la maison leur maigre revenu. Initiée dès ses premières années aux faciles travaux du ménage, le jour arrive bien vite où la forêt et les champs réclament aussi la fille monténégrine. Enfant encore, vous la verrez, maigre et pâle, descendre des montagnes, ployant sous le fagot de bois sec qui lui rapportera quelques kreutzers; jeune fille, au lieu de laisser à la nature le temps d'arrondir ses formes nais-

santes et de répandre ses attraits sur son précoce développement, elle flétrit prématurément dans le travail toutes les fleurs de son printemps ; femme, elle achève rapidement dans les devoirs du mariage, devenu pour elle une domesticité, et dans les soucis de la maternité, la ruine de sa beauté fugitive, et le naufrage des rêves de son adolescence. Sous ces traits flétris et tirés, sous ce masque d'une maturité hâtive, cherchez et vous trouverez souvent une femme de vingt-cinq ans, sur laquelle un labeur forcé a mis le cachet d'une étrange et rebutante masculinité. Au physique, la femme monténégrine est généralement de taille moyenne, massive, dénuée de toute élégance dans les allures et le maintien. Sa démarche pesante, son pas allongé, l'inclinaison de sa taille, le port même de sa tête presque toujours humblement inclinée, tout trahit chez elle l'habitude des pénibles travaux et celle des longues marches dans les montagnes, sous le poids de lourds fardeaux. Rien dans ses actes, dans ses gestes, ne rappelle cette légitime assurance, cette confiance en soi-même que donnent à la femme, chez les peuples vraiment civilisés, l'exercice des droits sacrés qui lui sont reconnus et, au vis-à-vis de l'homme, le sentiment de son égalité. La Monténégrine voit dans son père, dans son frère, dans son mari, des êtres supérieurs, devant lesquels elle doit trembler, obéir et se taire ; l'homme, à son tour, se plaît à exagérer les formes d'un despotisme dont un faux point d'honneur l'empêche seul souvent d'affranchir sa compagne.

Bien qu'une beauté parfaite soit rare chez les femmes de la Montagne-Noire, on trouve néanmoins quelquefois parmi elles des types remarquables par leur finesse et leur régularité. Les caractères de la race serbo-slave sont

alors complétement disparus : c'est l'ovale antique de la figure, la noblesse du profil, la distinction la plus parfaite. Une chevelure abondante et lustrée, des yeux pleins d'éclat et de profondeur, une sorte de fascination dans le regard, complètent un ensemble digne d'inspirer le peintre et le statuaire. Qui pourrait nier ici l'introduction d'un sang étranger dans la famille monténégrine? Sans doute, au milieu de leurs luttes sanglantes, les guerriers de la Montagne-Noire durent quelquefois ramener dans leur nid de rochers d'autre butin que les armes et les chevaux de leurs ennemis, et, comme les soldats de Romulus, faire asseoir de nouvelles Sabines à leur sauvage foyer. S'il faut du reste en croire les chants populaires, les héros tsernogortses se seraient fait assez longtemps un honneur d'épouser des captives musulmanes, après les avoir purifiées, de gré ou de force, dans les eaux lustrales du baptême.

En dehors des occupations du ménage, la Monténégrine ne trouve ni l'occasion, ni le temps de développer les facultés dont la nature peut avoir orné son intelligence et son esprit. Depuis quelques années à peine, les filles sont admises à bénéficier d'un enseignement très-élémentaire duquel jusqu'alors elles avaient été absolument privées, et dont les avantages seront toujours bien restreints, les nécessités de la vie matérielle absorbant toute l'activité qui leur est possible, et les mœurs du pays ne leur permettant qu'une immixtion bien éloignée dans les affaires étrangères à la vie domestique. Longtemps encore on les verra, presque indifférentes au fardeau qui pèse sur leurs robustes épaules, escalader les rochers, franchir les précipices, ou bien, humbles et résignées, exécuter tous les travaux

rebutants qui répugnent à la fierté masculine. La Monténégrine semble du reste se complaire dans ce rôle d'infériorité et d'abjection; elle y trouve jusqu'à la satisfaction d'un amour-propre qui ne serait en réalité que celui de la bête de somme réalisant le plus grand travail compatible avec ses forces.

Cheminant un jour, en nombreuse compagnie, derrière un long convoi de femmes toutes chargées de nos bagages, nous rejoignîmes l'une d'elles qui s'était adossée en pleurant à la paroi du rocher. Interrogée sur la cause d'un chagrin qui paraissait profond, elle répondit qu'un des personnages qui nous précédaient lui avait dit qu'elle ne pourrait jamais arriver avec sa charge au sommet de la montagne. Étrange revendication du point d'honneur, ou plutôt aberration des sentiments, faisant descendre si bas les susceptibilités de l'amour-propre, et anéantissant d'un seul coup toutes les délicatesses si pardonnables de la vanité féminine!

Ce serait en pure perte que le romancier chercherait dans la vie des femmes monténégrines, en dehors des actes de courage et de dévouement, quelque récit plus ou moins riche en intrigues. La galanterie n'existe point dans la Montagne-Noire; les formes qu'elle revêt chez nous n'y seraient point acceptables, et, si elles ne paraissaient point bientôt criminelles, elles rabaisseraient tout au moins le caractère de celui qui les aurait employées et le ridiculiseraient. Aussi l'homme semble éviter jusqu'aux plus simples prévenances à l'égard de la femme, et du reste, rien ne prouve que celle-ci serait touchée des égards dont le beau sexe est entouré chez nous. La vertu, à la vérité, y trouve son profit, et la jeune fille peut en liberté, loin de l'œil maternel, aller de seuil en seuil, de

montagne en montagne, mieux garantie par le respect, peut-être un peu hypocrite, dont elle est entourée, que par nos lois les plus sévères. Vous la verrez s'approcher d'un inconnu et, pourvu que celui-ci porte quelque signe de distinction, lui baiser humblement la main, s'offrir à lui rendre tous les services dont il peut avoir besoin ; mais malheur à celui qui lui adresserait quelque parole d'offense ou de provocation, car elle trouverait dans chaque passant un protecteur, et de retour au village, peut-être dix amis disposés à laver dans le sang l'insulte qui lui aurait été faite. Aussi, vous la rencontrez à toute heure, par les sentiers les plus déserts, cheminant tranquillement derrière l'âne ou le mulet de la maison, portant au bazar le maigre produit de son troupeau et de son petit champ. Les jours du marché de Cattaro, c'est en groupes nombreux que, chargées de leur fardeau de bois, de poissons ou de légumes, et le tricot ou le fuseau à la main, accomplissant ainsi une double tâche, elles descendent dès l'aube la route autrichienne et que, le soir venu, elles regagnent la montagne, en rapportant de nouveau à Tsettinjé les marchandises arrivées de Trieste par le paquebot du Lloyd. Et pour se distraire des ennuis de ces routes longues et pénibles, ce sont encore d'interminables causeries où, grâce à la langue imagée du pays aussi bien qu'à la faconde nationale, les moindres incidents revêtent les proportions d'une épopée domestique. Si, par hasard, la phalange féminine vient à passer devant quelque lieu, théâtre d'un événement tragique ou ravivant de tristes souvenirs, les conversations s'interrompent, un chant pathétique, répété de file en file, s'élève à travers les rochers comme une mélodie funèbre et

frappe d'une indescriptible émotion le voyageur qui traverse ces solitudes.

Mais qu'il ne se laisse point surprendre par ces douleurs hypocrites, car, à peine chacune des sauvages coryphées a-t-elle achevé la strophe lamentable, que, se retournant vers ses compagnes, elle reprend la conversation commencée, riant et gesticulant avec un entier naturel.

On pourrait supposer que la Tsernogortse, privée de toutes les satisfactions morales et de tous les plaisirs auxquels la femme est conviée parmi nous, retrouve au moins au foyer domestique un dédommagement aux fatigues qu'elle supporte, une compensation à cette dépense journalière de dévouement · il n'en est rien pourtant. La nature brutale du Monténégrin ne s'adoucit point sous le toit conjugal ; c'est ici surtout que chacun de ses actes est une affirmation de son indiscutable autorité. La femme ne saurait s'immiscer dans les affaires de son mari, ni s'inquiéter de ses démarches ; qu'il sorte ou qu'il rentre, elle n'oserait lui demander où il va, d'où il vient, ni s'irriter de ses absences les plus longues et les plus irrégulières. Si l'on vient à s'enquérir de lui, elle répond qu'elle ignore où il est, alors même qu'elle le sait parfaitement. Absent, le Monténégrin ne donne jamais de ses nouvelles à sa femme ; celle-ci peut apprendre quelquefois indirectement qu'il est à Constantinople ou ailleurs, alors qu'elle n'a pas même été mise dans la confidence de son départ ; ou bien elle en recevra de l'argent, sans que cet envoi soit accompagné de la moindre lettre. La femme n'appelle point son mari par son nom ; il en est de même de celui-ci à son égard. L'une dira : « Celui-ci... Oh! vous. » L'homme de son

côté : « Celle-ci... Oh ! toi. » Demandez à la femme comment s'appelle son mari, elle répond en riant : « Je ne sais pas, le diable l'emporte » (*Nesnam ia, Diavolo nosi*). Que le mari de son côté soit mis en demeure de trahir l'incognito de sa femme, il répondra avec embarras : « Excusez-moi, c'est ma femme » (*Da prostite moja-zena*), comme si le décorum masculin devait être offensé par cet aveu. Du reste, la Monténégrine n'accompagne jamais son époux dans ses courses, soit à la capitale, soit ailleurs; elle peut néanmoins se rendre au bazar avec les amis de la maison ou avec ses paranymphes [1]. Rencontre-t-elle son mari sur la route, ou vient-elle à le rejoindre, elle s'éloigne ou le dépasse rapidement; quelquefois même elle prend un autre chemin. Si la rencontre des deux conjoints se trouve forcée, le mari, feignant d'allumer sa pipe ou de rattacher ses jarretières, s'arrête; mais il doit à tout prix éviter la honte de paraître accompagner sa femme, ce qui deviendrait au village le motif de méchantes plaisanteries. Alors même que celle-ci ne lui a donné aucun motif d'irritation, il en suscite pour acquérir le droit de la corriger, ce qu'il fait souvent de la façon la plus brutale; si la victime se défend, la correction n'en est que plus violente. Du reste, parents ou voisins ne s'émeuvent en aucune façon de ces scènes conjugales, que l'intervention d'un tiers ne pourrait qu'envenimer; et qui sait si la Monténégrine ne répondrait point alors à son protecteur impertinent comme la femme de Sganarelle à son voisin Robert : « Il me plaît d'être battue. » Le souvenir de ces violences ne laisse du reste aucune trace, aucun res-

[1] Garçons d'honneur qui ont figuré à son mariage.

sentiment chez celle qui en a été l'objet; bien au contraire, c'est avec un sentiment de fierté qu'elle accepte ce joug despotique; car l'homme qui l'a choisie lui apparaît avec une sorte de majesté redoutable qui la relève à ses propres yeux. Le Monténégrin qui, du reste, emploierait, à l'égard de sa femme, des procédés plus conformes aux habitudes de notre civilisation serait accusé de faiblesse et peut-être méprisé. Les fêtes du mariage sont à peine terminées, que déjà la jeune épouse va reprendre le labeur qui lui incombait dans la maison paternelle. Une triple obligation journalière lui est imposée, celle d'aller à la fontaine, d'approvisionner de bois la maison et de préparer les repas; tout autre travail lui est plus ou moins facultatif; le plus grand nombre emploient leurs loisirs, soit à filer ou tricoter, soit à tisser les couvertures et quelques étoffes employées dans le pays, ou bien encore à exécuter une broderie assez délicate dont elles parent diverses pièces de leurs vêtements. Les Monténégrines, comme toutes les femmes slavones, paraissent avoir un talent inné pour la broderie, et elles y déploient une patience digne d'un meilleur résultat que celui auquel elles arrivent, avec les moyens très-primitifs qui sont à leur portée. Les travaux intellectuels, comme nous l'avons dit déjà, leur sont tout à fait inconnus : on n'eût pas trouvé, il y a quelques années, dans tout le Monténégro, une seule femme sachant lire et écrire. En revanche, elles supportent avec un courage et une constance inébranlables une grande partie des travaux de la culture, le transport des produits de la campagne, les courses les plus longues et les plus difficiles dans les montagnes. La grossesse et les devoirs de la maternité ne suspendent point ce labeur forcé et

ces pérégrinations, et l'on a vu maintes fois une femme rapporter au logis, enveloppé dans son tablier, l'enfant dont le premier cri, jeté sur la pierre nue et froide du sentier, n'avait eu pour écho que la solitude des montagnes. Aucun des soins dont nous entourons la jeune mère, aucune des précautions que nous prodiguons à la faiblesse du nouveau-né n'entrent dans les habitudes monténégrines : la nature seule est chargée de parfaire son ouvrage et de sauver à la fois la mère et l'enfant.

L'ambition, le rêve de toutes les femmes, c'est d'avoir des garçons ; plus ceux-ci seront nombreux, plus aussi elles seront aimées, honorées et émancipées. Que leur serviront des filles dont la naissance apportera la tristesse, le trouble et la désunion dans la maison! Le rôle d'infériorité et de sujétion de la femme se continue même à l'égard des visiteurs qu'elle reçoit au logis. Si ce sont des parents, ceux-ci la baisent au front ou sur la joue ; si ce sont des étrangers, ils se contentent de faire entendre un baiser sonore qui se perd dans le vide, tandis que la femme elle-même leur baise la main ou l'épaule. Si l'étranger vient de loin, la maîtresse de la maison délace ses chaussures et les fait sécher, défait ses molletières, puis, selon l'ordre qui lui est donné, apporte de l'eau chaude ou froide et lui lave les pieds, service qu'elle ne rend au contraire jamais à son mari lui-même. Quand arrive l'heure du repas, au lieu de prendre place à la table commune, elle vaque au service des convives, en tenant elle-même à la main, si c'est le soir, le morceau de bois résineux enflammé (*loutchè*), qui remplace tout autre mode d'éclairage tant soit peu recherché.

Quand le Monténégrin vient à tomber malade, ce

n'est point de sa propre femme qu'il doit attendre des soins empressés ; celle-ci semble laisser aux parents, aux amis le soin de plaindre son mari ; elle le regarde à peine et continue de s'occuper des affaires du ménage. Sans proférer une seule parole de tristesse ou de consolation, elle attend impassible le moment fatal ; celui-ci est-il arrivé, elle peut alors s'associer à la douleur commune et donner un libre cours à ses lamentations. Mais dans ses cris funèbres ne vous attendez point à voir célébrer autre chose que le courage de celui qu'elle a perdu, et les nombreux trophées rapportés par lui des combats.

Les femmes monténégrines accordent à leurs enfants, surtout si ce sont des garçons, des soins dévoués et attentifs plutôt qu'intelligents. On doit blâmer, en effet, l'habitude qu'elles ont de continuer l'allaitement jusqu'à un terme si extrême, qu'il arrive un moment où l'enfant vient de lui-même, au cours de ses jeux, chercher au sein maternel la nourriture qu'il y prend quelquefois depuis trois ou quatre années. Ajoutons que du moment de sa naissance jusqu'à celui où il peut essayer ses premiers pas, il est soumis à une véritable torture, qui lui est imposée par les usages, ou plutôt les préjugés du pays. C'est en effet dans l'immobilité la plus absolue que s'accomplit l'évolution de son jeune organisme. Comprimé étroitement dans ses langes, les membres étendus et serrés au corps comme ceux d'une momie égyptienne, et de nouveau emprisonné sous la longue bande qui le fixe à sa couche, ce pauvre petit être passe ses jours et ses nuits ne faisant qu'un avec son berceau ; car sa mère ne se donne pas même la peine de lui rendre sa liberté pendant les courts instants de l'allaitement. Si la mère est obligée de transporter son enfant dans les montagnes,

été comme hiver elle recouvre d'épaisses couvertures le berceau chargé sur son dos, ne laissant à la pauvre créature qu'une provision d'air insuffisante et difficilement renouvelable à travers de pareils obstacles. C'est du reste une mission que les femmes acceptent difficilement, quand il ne s'agit pas de leur propre enfant; un préjugé très-respecté leur interdit presque le transport du nouveau-né qui ne leur appartient pas. Les excursions dans la forêt pour querir le bois de chauffage nécessaire, les travaux de la campagne, la réclusion pendant les mois d'hiver dans des chaumières enfumées, l'absence de tout bien-être dans l'existence, tout contribue à priver de bonne heure la Monténégrine des attraits de son sexe. Sa fraîcheur disparaît, des rides précoces envahissent son front, sa main se déforme, son pied devient large et plat, tandis que la jambe semble en quelque sorte se tasser sur elle-même, et que ses attaches s'épaississent, de façon à substituer aux saillies et aux contours normaux une forme cylindrique des plus disgracieuses. Ce n'est que dans les familles aristocratiques du pays, où la femme n'est point dès l'enfance assujettie à un labeur aussi pénible que celui de ses compagnes, qu'il est permis de retrouver ces qualités physiques de race dont nous avons parlé, et qui se traduisent par la finesse relative des extrémités et une certaine noblesse dans le maintien.

Mais si, faisant un instant abstraction des qualités purement extérieures, nous envisageons la femme tsernogortse à un point de vue plus élevé, nous trouvons une créature modeste, sobre, diligente, capable d'un dévouement de tous les instants et d'autant plus méritoire qu'il est plus obscur, accomplissant quelquefois les actes les plus héroïques du courage viril. Jeune fille,

elle a toutes les susceptibilités de la pudeur la plus délicate et la plus craintive ; femme, elle a le culte de la foi conjugale : du reste, le plus souvent un dénoûment tragique finirait pour elle le roman d'une passion illicite. Dans les ombres de ce tableau, prennent malheureusement place les nombreux défauts d'un caractère difficile, fantasque, irritable ; les emportements de la jalousie, les tracasseries de l'envie, l'amour de la médisance, une curiosité excessive ; les ardeurs et les variations d'une nature impressionnable, nerveuse, qui, trop maintenue dans ses manifestations, amène à un état voisin de l'hystérisme un très-grand nombre des femmes de ce sauvage pays. Pourtant, si notre pensée se reporte de cet être abaissé, avili par un état social qui n'a d'excuse que sa forme primitive, sur la femme libre, indépendante, ou plutôt souveraine, telle que l'ont faite pour nous le christianisme et la civilisation, une triste comparaison s'établit dans notre esprit entre ces deux créatures appelées par la nature aux mêmes faveurs et si diversement rétribuées, et nous ne pouvons faillir au devoir d'accorder à la Monténégrine tout ce qu'elle mérite de pitié, d'éloge, et d'admiration. C'est d'elle qu'on peut dire en toute vérité : « La femme qui sait imposer silence à tous ses besoins pour assurer le bien-être de ce qu'elle aime... Elle est faible, et quand la nécessité ou le despotisme marital a parlé, elle va remuer le sol, ou suivre, ployant sous le fardeau, le cheval qui porte son maître... Il n'est effort supérieur à sa puissance, il n'est accoutumance trop laborieuse pour elle [1] ! »

La poésie vient à son tour payer à la Tsernogortse le

[1] Michel Lévy.

tribut d'hommages auquel elle a tant de droits ; elle l'élève, l'ennoblit et transforme souvent en héroïne légendaire une fille obscure des montagnes. Mais le plus souvent, c'est en s'associant dans la guerre, aux travaux, aux exploits, aux vengeances d'un père ou d'un époux, que celle-ci a conquis ces titres de gloire et préparé une place à son nom dans les rhapsodies populaires. Combien pâle serait le récit romanesque des malheurs de deux amants à côté du chant de la *Tsernogorska zenna* (*la femme monténégrine*)*!* « Un haïdouk se lamente et crie sur la montagne : Pauvre Stanicha, malheur à moi qui t'ai laissé tomber sans vengeance ! Du fond de la vallée de Tsouse, la femme de Stanicha entend ces cris et comprend que son mari est mort.

« Aussitôt, un fusil à la main, elle s'élance, l'ardente chrétienne, et gravit les verts sentiers que descendaient les meurtriers de son époux, quinze Turcs, conduits par Tchenghitj-aga. Dès qu'elle aperçoit Tchenghitj-aga, elle le met en joue et l'abat raide mort. Les autres Turcs, effrayés de l'audace de cette femme héroïque, s'enfuient et la laissent couper la tête de leur chef, qu'elle emporte dans son village.

« Alors, Fati, veuve de Tchenghitj, écrit une lettre à la veuve de Stanicha : — « Affreuse chrétienne, tu m'as arraché les deux yeux en tuant mon Tchenghitj-aga ; si donc tu es une vraie Tsernogortse, tu viendras demain seule à la frontière, comme moi j'y viendrai seule, pour que nous mesurions nos forces, et voyions qui de nous deux fut la meilleure épouse. »

« La chrétienne quitte ses habits de femme, revêt le costume et les armes enlevés à Tchenghitj, prend son yatagan, ses deux pistolets et sa brillante carabine,

monte le beau coursier de l'aga, et se met en route à travers les sentiers de Tsouse, en criant devant chaque rocher : « S'il se trouve ici caché un frère Tsernogortse, qu'il ne me tue pas, me prenant pour un Turc, car je suis une fille de la Montagne-Noire ! »

« Mais, en arrivant à la frontière, elle vit que la perfide musulmane avait amené avec elle son parrain qui, montant un grand cheval noir, s'élança furieux sur la jeune chrétienne.

« Celle-ci l'attend sans peur; d'une balle bien dirigée, elle le frappe au cœur, puis lui coupe la tête; alors atteignant dans sa fuite la musulmane, elle l'amène liée à Tsouse, où elle en fit sa servante, l'obligeant à chanter pour endormir dans leur berceau les orphelins de Stanicha. Et, après l'avoir eue ainsi à son service, durant quelques années, elle renvoya la musulmane, libre, parmi les siens. »

Les chants slaves abondent, du reste, en épisodes où le courage féminin prend de sublimes proportions; il n'est pas de guerre où quelque héroïne nouvelle n'apparaisse et n'apporte son laurier à cette couronne d'immortalité.

A ce moment où la couronne princière du Monténégro est partagée par une femme capable de tous les dévouements pour son pays, et dont le courage rappellerait à l'occasion celui de cette jeune prisonnière de Marienbourg que Pierre le Grand devait élever jusqu'au trône, nous avons pu sans effort, devant un tel modèle, payer aux femmes tsernogortses le tribut de louanges qui leur est mérité. Mais avant de clore ce chapitre, rappelons encore le rôle actif que ces femmes n'ont cessé de remplir dans toutes les luttes du Monténégro

contre la Turquie, rôle qu'elles reprendront chaque fois que les guerriers de la Montagne-Noire voleront à la défense de leurs frontières. C'est aux femmes en effet que, pendant toute la durée des hostilités, incombe le devoir d'apporter chaque jour aux troupes, et souvent à des distances considérables, les vivres et les munitions de guerre, de transporter et de soigner les blessés, de constituer, en un mot, une seconde armée auxiliaire qui permet d'utiliser toutes les forces vives du pays. Que de fois ne les a-t-on pas vues s'avancer intrépidement sur le champ de bataille et s'exposer aux atteintes de la fusillade, réalisant ainsi, à de longs siècles de distance, la conduite audacieuse de ces femmes germaines dont Tacite écrivait : « Memoriæ proditur, quasdam acies, inclinatas jam et labantes, a feminis restitutas, constantiâ precum, et objectu pectorum, et monstratâ cominus captivitate [1]. »

« On rapporte que les femmes ont empêché quelquefois la déroute des armées qui commençaient à plier ; qu'elles ont rétabli le combat par leurs remontrances, par leurs prières opiniâtres, en présentant leurs poitrines, en peignant les horreurs prochaines de la captivité. »

[1] C. C. Tacitus, *De situ, moribus et populis Germaniæ,* pars VIII.

CHAPITRE V.

Costume monténégrin. — Armes. — Vêtement des femmes. — La *kapa* et sa légende.

Si, d'une extrémité à l'autre de l'Europe et bientôt peut-être du monde entier, le costume des divers peuples tend à s'assimiler de plus en plus à un type unique, incommode et souvent ridicule, créé et cent fois modifié par le caprice, le montagnard tsernogortse ignore jusqu'ici ou regarde avec mépris les mille inventions de la mode, et, fidèle aux traditions, représente encore aujourd'hui dans toute sa personne le guerrier qui combattait, il y a des siècles déjà, pour l'indépendance du pays. Ici le vêtement peint en quelque sorte celui qui le porte. Dans l'éclat des couleurs et l'abondance des broderies se trahissent les vieilles prétentions aristocratiques et la vanité; la forme et la légèreté de la chaussure annoncent l'homme accoutumé à s'élancer de rocher en rocher et à franchir sans fatigue d'énormes distances; le luxe et le nombre des armes appartiennent au soldat toujours prêt à marcher à la frontière; il n'est pas enfin jusqu'aux aspirations nationales qui ne trouvent leur manifestation emblématique dans la coiffure même du Monténégrin.

Au point de vue économique, la question du vêtement touche aux intérêts les plus sérieux de la principauté, car la richesse des habits, qui y entraîne déjà l'immobilisation d'un capital assez considérable, est, d'autre part, une source de dettes, une excuse à l'oisiveté, une

incitation à la jalousie à laquelle le peuple n'est que trop disposé. Qu'il nous suffise de dire que le costume complet d'un Monténégrin, y compris ses armes, peut atteindre le prix de 1,500 francs, représentant, au taux de l'intérêt du pays (17 p. 100), un capital de 5,100 fr.; somme quinze fois équivalente au traitement annuel d'un salarié du gouvernement, si c'est un simple capitaine, et supérieure aux émoluments des grands personnages de l'État.

Comprenant bien les ruineuses conséquences qu'entraînait pour la principauté un luxe en opposition complète avec la pauvreté générale, et ne faisant que mieux ressortir celle-ci, le prince Nicolas tentait, en 1870, de mettre un terme à cet état de choses, en restreignant à certaines catégories de dignitaires, et suivant le grade de ceux-ci, le port des broderies d'or sur les vêtements. De son côté, joignant l'exemple au précepte, il affectait pendant quelque temps de ne porter que des broderies de laine, et de voyager dans l'appareil le moins éclatant. Mais la force de l'habitude ne tarda point à triompher d'une disposition aussi sage que nécessaire, et les choses en sont aujourd'hui au point où elles étaient auparavant. Du reste, la promulgation d'une loi somptuaire, attaquant le désordre que nous signalons ici, ne suffirait point pour y mettre un terme : le Monténégrin aimerait mieux encore accepter cette nouvelle imposition que de faire le sacrifice des satisfactions de sa vanité.

Les détails dans lesquels nous allons entrer ont donc un côté utile, puisqu'ils feront apprécier toute la gravité d'une situation incompatible avec les ressources modiques des individus, et nuisible à la prospérité du pays,

dont la faible épargne, qui pourrait être mise annuellement de côté, se trouve d'avance absorbée par de vaines futilités.

Le principal vêtement masculin est la *gougne*, sorte de tunique à manches ajustées descendant jusqu'au genou et se plissant à la taille sous le *pâss* (ceinture). On l'ouvre largement, de façon à laisser voir les broderies du *djamadan* (gilet) et aussi pour laisser les jambes libres. La gougne rappelle la tunique hongroise, et sa forme paraît remonter aux temps de l'ancienne Serbie où on la portait garnie de brandebourgs. Sa couleur blanche est essentiellement nationale ; chez les Hongrois elle est noire, et chez les vieux Serbes elle était souvent rouge et en velours. Pour les gens aisés, la gougne est généralement confectionnée avec un drap très-fin et très-cher, fabriqué à Vienne ; les gens du peuple la font en drap grossier et quelquefois simplement en étoffe de coton. La gougne ordinaire, en beau drap, vaut de 75 jusqu'à 125 francs ; mais son prix augmente beaucoup par l'adjonction des broderies d'or. Une gougne de drap vert, richement brodée, comme on en voit quelquefois porter par fantaisie, peut atteindre le prix de 1,500 fr. Malgré tout le respect que ce vêtement mérite à raison de son origine, on doit reconnaître qu'il est incommode et antihygiénique, les manches en étant trop étroites et la façon dont il est revêtu découvrant toute la partie antérieure du corps ; mais il a au moins l'avantage, comme le reste du costume, de laisser le cou complétement dégagé et libre dans tous ses mouvements.

Sous la tunique se porte le *djamadan*, sorte de vaste gilet qui se croise largement sur la poitrine et qui le plus souvent est enrichi de broderies d'or ou de soutaches

noires; son prix ordinaire est de 25 francs; on en voit d'une valeur dix fois plus élevée.

La *yakéta*, sorte de veste en drap rouge et à manches largement ouvertes, qu'on laisse généralement flotter derrière les épaules, se revêt sur la gougne ou sans celle-ci; elle n'est portée que par le prince et quelques hauts personnages; mais ce vêtement excessivement riche et gracieux n'appartient point, ainsi que les étrangers le croient généralement, au costume national; il a été importé au Monténégro et peut-être créé par un Serbe des Banats, nommé Zéga, attaché pendant quelque temps en qualité d'aide de camp au prince régnant actuel. Le prix de la yakéta peut être très-élevé et dépasse même cent ducats.

Le *koret* est une veste rouge sans manches qui se porte sur la gougne comme la yakéta, riche comme ce dernier vêtement et quelquefois entièrement couverte d'or; son prix est tout aussi élevé. A la différence de la yakéta, le koret apppartient au vêtement national.

Quelques vieux Monténégrins portent encore une veste rouge, large et longue, garnie de fourrures. Ce vêtement, dont la forme doit remonter très-loin dans le passé, est appelé *tchintérats*. Le prince Danilo qui l'affectionnait en est revêtu dans le portrait qui orne le grand salon du palais de Tsettinjé.

On conserve dans quelques familles et l'on porte, mais exceptionnellement, un autre vêtement ayant la forme d'un gilet et se revêtant comme ce dernier, mais garni entièrement en avant et sur les épaules de plaques d'argent et de nombreuses olives du même métal disposées en rangées horizontales, de façon à constituer une sorte de cuirasse absolument flexible comme une

cotte de mailles, et très-propre à garantir la poitrine et les épaules contre le coup de sabre, mais impuissante à les protéger contre la balle d'une carabine. On donne à cet appareil le nom de *toké*.

Les *gàtchié* (*gacé*) ou pantalons, faits de drap bleu ou d'étoffe de laine de même couleur, ont la forme des pantalons turcs et sont arrêtés sur le genou par la jarretière (*podvez*).

La ceinture ou *pâss* est exactement aussi la ceinture portée par les Turcs, ample et longue, de façon à faire plusieurs fois le tour du corps; on la met sur la gougne dont elle sert à fixer élégamment les plis sur la taille. Le *pâss* ordinaire est en laine rouge et vaut de quatre à six swantzigs; mais la ceinture en soie variée de fabrication turque vaut jusqu'à sept ducats.

Le *kolan* est une sorte de seconde ceinture de cuir ou de maroquin rouge, composée de plusieurs doubles ou feuillets se recouvrant réciproquement et destinés à protéger les pistolets ainsi que le handjar qui sont engagés au-dessous.

Le Monténégrin ne quittant jamais ses armes, et les pistolets à pierre étant le plus souvent amorcés, le kolan qui les couvre presque entièrement, ne laissant libre que la poignée et l'extrémité du canon, devient une pièce très-importante du vêtement. On le fabrique surtout à Scutari d'Albanie et à Podgoritza et l'on en trouve un grand choix à chaque bazar, au prix de six à douze swantzigs. Dans les provinces turques voisines, le kolan se porte enrichi de broderies, mais au Monténégro il est toujours simple et uni. Les garçons le revêtent dès le bas âge, garni d'un couteau ou d'un poignard, dans l'attente du

premier pistolet qui de bonne heure remplacera pour eux tous les jouets de l'enfance.

La *strouka,* commune aux deux sexes, est une écharpe de laine brune de 2 mètres de longueur sur 80 centimètres de largeur, dont les extrémités se terminent en longues franges qui donnent une apparence très-élégante à ce vêtement montagnard qui rappelle exactement le plaid des Écossais. La strouka se tisse dans les familles, et sa valeur moyenne est de cinq talari; c'est un objet de première nécessité pour le Monténégrin. Été comme hiver, il ne saurait s'en passer dans ses voyages, car, suivant le cas, elle le garantit de la pluie, du vent et du froid; elle remplace aussi fréquemment pour lui le matelas, la couverture ou l'oreiller. Aussi le proverbe dit: S'il fait beau, s'il fait mauvais, prends ta strouka; tu coucheras dessus ou dessous.

La botte et le soulier sont remplacés au Monténégro par l'*opanké,* sandale dont l'usage se retrouve sur divers points de la presqu'île des Balkans. Il n'est besoin d'aucun artisan pour confectionner cette chaussure nationale dont notre mollesse s'accommoderait bien difficilement. Pour fabriquer l'opanké, il suffit d'un morceau de cuir non tanné que l'on taille sur la forme du pied et toujours un peu plus long et un peu plus large que ce dernier, de telle façon que la pointe et les côtés relevés garantissent mieux les orteils contre les aspérités du rocher. Tout alentour de cette semelle on perce une série de trous rapprochés, à travers lesquels on passe un premier cordon de cuir formant une bordure à la sandale et lui donnant déjà une forme semi-concave. Les bords de la moitié antérieure de la chaussure sont alors réunis par un lacis tressé avec un semblable cordonnet de cuir,

lacis constituant une sorte d'empeigne à jours très-réguliers ; enfin des attaches analogues, partant des bords de la moitié postérieure de l'opanké, viennent se croiser plusieurs fois et s'enrouler autour de la partie inférieure de la jambe et fixer solidement la chaussure.

Cette sandale, ainsi ajustée, est pointue et relevée à son extrémité antérieure à la façon d'une babouche; bien chaussée elle ne manque pas d'une certaine élégance. La valeur d'une paire d'opanké est de quatre swantzigs et elle peut durer trois mois; mais généralement son usage est beaucoup plus prolongé, car, hommes et femmes n'hésitent pas à marcher nu-pieds pendant les longues routes pour économiser leurs chaussures; c'est une précaution qu'ils ne négligent pas surtout quand il pleut, l'humidité étant une cause de détérioration rapide des opanké. Aussi le proverbe monténégrin dit très-judicieusement : « L'opanké s'use pour toujours, mais la plante des pieds repousse. »

Ce n'est point seulement au Monténégro, mais en Dalmatie, en Bosnie, en Herzégovine et en Serbie même, où certaines troupes en sont pourvues, que l'usage des opanké est répandu.

Cette chaussure primitive donne au montagnard une solidité extrême et une sorte d'élasticité sur les rochers, à travers lesquels il s'élance, léger et silencieux comme le chamois, ne laissant entendre que le cliquetis accidentel de ses armes. Que de fois, suivant un sentier qui nous semblait tout à fait désert, ne nous est-il pas arrivé, en nous retournant, d'apercevoir cheminant tranquillement derrière nous un Monténégrin qui, depuis de longs instants peut-être, nous servait de compagnon de voyage, sans que le moindre bruit de pas nous

eût révélé sa présence. L'étranger qui tenterait de chausser la sandale monténégrine se trouverait puni de sa courageuse tentative, car à travers ce faible obstacle les aspérités de la pierre lui déchireraient bientôt la plante des pieds. Pendant l'insurrection des bouches de Cattaro, en 1869, on voulut donner aux troupes destinées à escalader les hauteurs imprenables où étaient retranchés les Krivosiani la chaussure des montagnards, mais l'expérience démontra bien vite la folie d'un pareil essai, qu'il fallut abandonner sous peine de réduire à l'incapacité les régiments dont on disposait. Ce n'est, en effet, que par une longue accoutumance, remontant à l'enfance elle-même, que la plante des pieds peut acquérir le degré de racornissement compatible avec le port des opanké.

La chaussette ou *tcharap* en usage dans le pays, et dont le tricotage avec de la grosse laine est une des principales occupations des femmes, soit en route, soit à la maison, est ouverte sur le côté et plus ou moins enjolivée sur ses bords ; on la ferme au moyen de quelques petites agrafes, et c'est sur elle que viennent s'enrouler les lacets de l'opanké. On ajoute souvent aux tcharappé des *mazouvitsé* ou bouts de chaussettes destinés à mieux protéger les orteils et à combler le vide qui peut exister entre la semelle et les lacets de la sandale.

Une partie encore très-importante du vêtement monténégrin est la guêtre, ou plutôt molletière de gros feutre ou d'étoffe grossière de laine, souple et résistante, et nommée *dokoliénitsé*. Taillée très-exactement sur le modèle même de la jambe et soigneusement confectionnée, elle s'étend du genou jusqu'à la cheville du pied, maintient fortement les muscles du mollet, leur sert d'appui et facilite grandement la marche. Fermée sur le côté par

une quarantaine de crochets de cuivre, ne laissant aucun intervalle entre eux, la guêtre se moule en quelque sorte sur le membre et n'a d'autre défaut que celui d'exiger un temps considérable pour être revêtue; ce travail en effet demande au moins dix minutes, et serait incompatible avec les nécessités de la vie du soldat, si le Monténégrin n'avait pour habitude, dès que les circonstances l'exigent, de dormir entièrement vêtu, prêt à s'élancer au premier bruit, au premier cri d'appel. Les gens aisés peuvent porter des guêtres de drap fin; on en voit quelquefois aussi en drap vert, ornées de passementeries d'or, ainsi que les portent les grands personnages albanais.

Les armes, qui font partie intégrante du costume monténégrin, et dont chaque individu est revêtu presque constamment, sont les pistolets ou *male pouckké* et le handjar ou *nôje*. Le pistolet à pierre, de fort calibre, est à peu près le seul en usage; le prix des capsules et la difficulté de s'en procurer dans l'intérieur du pays, puis aussi une habitude invétérée maintiendront longtemps encore cette arme incommode, dont les montagnards font pourtant un emploi terrible dans la mêlée. Les pistolets à garniture d'argent sont appelés *lédénitsé;* ceux à grosse poignée sont les *koubourlir*. Quelques personnages du pays se distinguent par le port à la ceinture d'un ou même deux revolvers. Le prix d'une paire de pistolets varie de quatre à quarante ducats. Outre les carabines de forme moderne et les fusils à aiguille dont la principauté possède, comme nous le verrons plus tard, un certain nombre, bien des familles conservent encore le *douga pouchka* (long fusil) ou fusil albanais, dont on avait coutume d'émailler richement la crosse avec des incrus-

tations de nacre et qui portait alors le nom de *djeverdar,* arme très-luxueuse, qui valait jusqu'à quarante ducats. Le fusil ordinaire, à canon long, et mince est le *chichana ;* le fusil court à gros calibre, ou tromblon, est appelé *chtouts*. Ces deux armes vulgaires ne valent guère plus de trois ou quatre ducats. Le montagnard tsernogortse, très-bon tireur, a compris bien vite toute la valeur de nos carabines et surtout celle du fusil à aiguille. Ce dernier n'a été remis qu'aux individus ayant fait leurs preuves et capables d'en tirer tout le bénéfice possible, l'état des finances du pays ne permettant point de brûler inutilement une seule cartouche.

A part un certain nombre de fusils emmagasinés sur quelques rares points du pays, chaque combattant conserve son arme à la maison, l'entretient, et souvent l'emporte fièrement en voyage, de telle sorte que l'étranger prend souvent pour un soldat en service un paysan qui s'en va tranquillemenl au village voisin régler ses petites affaires.

Le *handjar* ou *nôje* complète l'armement du Monténégrin ; c'est plutôt un long poignard à double tranchant à son extrémité qu'un sabre proprement dit. Sa longueur est de 65 à 70 centimètres, sur lesquels 12 appartiennent à la poignée qui, le plus souvent, est faite de l'extrémité inférieure ou condylienne d'un fémur de bœuf. C'est du reste la forme de ces éminences osseuses, séparées par une forte échancrure, qui sert de type à la poignée du handjar, quand elle est en métal plus ou moins précieux et ciselé. La valeur d'un handjar se base sur la qualité de la lame et sur son antiquité, aussi bien que sur la richesse du fourreau et de la poignée, et enfin sur la réputation qu'il peut avoir. Quelques-unes de ces

armes sont en effet légendaires et sans prix, et se transmettent religieusement de père en fils depuis de longues générations : on cite quelquefois le nombre de têtes que certains handjars ont abattues, conquérant ainsi des quartiers de noblesse pour l'authenticité desquels il n'est point nécessaire de recourir aux parchemins du *Herald's office*. Un *nôje* très-ordinaire, à fourreau de cuir et à poignée d'os, vaut déjà quatre ducats ; entre cette arme modeste dont le dernier Monténégrin est pourvu et le handjar à fourreau et à poignée de vieux argent, on trouve de nombreux intermédiaires ; une arme de quinze à vingt ducats se voit fréquemment à la ceinture des gens de la classe moyenne.

Le *yatagan*, véritable sabre turc, provenant à peu près toujours du butin fait à la guerre, est porté assez souvent au côté par les dignitaires ; c'est un insigne de commandement.

La lame du yatagan comme celle du handjar est constamment aiguisée, et le Monténégrin se sert fréquemment de son arme pour les usages de la vie ordinaire. C'est avec le yatagan ou le *nôje* que, dans les festins, on taille à tour de bras et en quelques secondes un mouton rôti en vingt quartiers, sans que l'acier soit arrêté par l'os le plus dur dans sa course fulgurante. Manié par une main monténégrine, le handjar est terrible ; c'est lui qui toujours a jeté le désordre dans les bataillons turcs et décidé la victoire. Nous avons ouï raconter que, pendant la guerre de 1862, un porte-drapeau, poursuivant un soldat turc, lui décolla la tête dans sa fuite, d'un revers de son arme, sans que le corps du musulman en eût en quelque sorte éprouvé de secousse ; et nous eussions douté d'un récit qui paraît fabuleux au premier abord, si

nous n'eussions vu accomplir sous nos yeux des tours de force plus étranges encore[1].

En outre de ses armes, le Monténégrin porte encore dans le kolan la baguette ou *arbia* avec laquelle il charge ses pistolets, et qui constitue en même temps une pince avec laquelle il prend le feu pour allumer son tchibouk.

Derrière la ceinture sont suspendues les *tjésé* ou cartouchières, composées de deux ou trois pièces ou boîtes, le plus souvent en cuir très-épais, quelquefois en argent massif artistement travaillé, et atteignant alors une valeur de quarante à cinquante ducats.

La longue pipe ou *tchibouk* est encore un *vade mecum* du montagnard tsernogortse; fréquemment il se sert de son long manche comme d'un levier qui, passé sur l'épaule droite et fortement maintenu par la main du même côté, soutient en arrière et maintient en équilibre le fardeau quelconque qui repose sur l'épaule opposée. Le Monténégrin, en effet, ne porte jamais rien sur le dos, ce qui l'assimilerait aux femmes et le déshonorerait; il place sa charge sur l'épaule gauche et en décompose le poids au moyen de l'artifice que nous venons d'indiquer.

La petite pipe turque ou *cratki tchibouk,* à fourneau très-étroit, est aussi d'un fréquent usage; mais notre pipe vulgaire ou *sinsia* est tout à fait inconnue. Le porte-cigarettes, *mouchtikla* et *tchiboukchitchi,* n'appartient guère qu'aux gens de distinction. Chacun porte à la ceinture sa blague à tabac ou *tabolats,* et dans une petite pochette, appelée *tchiésitsa*, le briquet, la pierre et l'amadou.

[1] Tels que trancher d'un seul coup trois moutons rôtis superposés et abattre la tête d'un jeune taureau.

Enfin, quand le montagnard, se mettant en route, a besoin de prendre avec lui quelques provisions, il emporte la *torbidza,* petit sac de laine dont la femme se sert également, et dans lequel on entasse pêle-mêle du pain, du maïs, du fromage, de l'oignon et du poisson salé.

Les Monténégrins usent fort peu de linge blanc; l'homme du peuple ne quittera guère la chemise neuve qu'il a revêtue, que lorsqu'elle tombera en lambeaux; l'usage du mouchoir de poche lui est totalement inconnu, et fréquemment l'individu avec lequel on converse se détourne pour se moucher en utilisant les moyens les plus primitifs que la nature ait mis à sa disposition.

La partie la plus importante du costume des femmes monténégrines est le *koret,* sorte de longue basquine sans manches, légèrement pincée à la taille et descendant à mi-jambe. Il est toujours blanc comme la gougne et confectionnée avec les mêmes draps. Suivant la qualité des personnes, le koret est plus ou moins recouvert de broderies d'or à ses coins et sur ses bords, et vaut généralement de trois à six ducats. Peu de femmes sont à même de porter la yaketa brodée d'or comme celle des hommes, et d'un prix tout aussi élevé; ce luxe ne se voit guère que dans les familles des sénateurs et dans la maison princière elle-même. La yaketa se transmet de mère en fille, et on ne la porte, du reste, que dans les grandes circonstances. La jupe est généralement blanche ou de couleur très-voyante; le corsage est remplacé par la chemise turque à larges manches, garnie de galons d'or ou de laine.

Une partie essentielle du costume des femmes est le tablier ou *traversa* fait de soie ou d'étoffe éclatante; c'est



Femme monténégrine de la haute classe.

plutôt un objet de luxe que d'utilité, aussi il accompagne toujours la plus grande toilette. La chaussure féminine est également l'opanké ; néanmoins les élégantes de la petite capitale commencent à porter des bottines ou des souliers découverts. Les grands bas portent le nom de *bietchvé*.

Le genre de vie demi-sauvage de la femme tsernogortse, la nécessité où elle est de n'éprouver aucune gène dans ses mouvements, lui interdisent de se plier à l'étreinte du corset, ce dont quelques pessimistes la loueront peut-être ; mais les détracteurs de cette partie si essentielle du costume féminin n'ont qu'à aller voir au Monténégro si la femme gagne véritablement à rendre à la nature toute sa liberté.

La ceinture monténégrine ou *poias,* portée par les femmes d'un certain âge, est une sorte d'énorme carcan de douze centimètres de hauteur, composé de gros chatons de cornaline enchâssés dans le cuivre ou l'argent, le tout monté sur une pièce de cuir épais ; elle constitue un harnais plutôt qu'un objet de luxe, et son port seul est un fardeau ; aussi, pendant leurs voyages, les matrones s'en débarrassent volontiers aux dépens de l'âne ou du mulet qui les accompagne. Cette ceinture ne pouvant être serrée à la taille, à raison de sa largeur et de son poids, retombe lourdement sur le ventre, laissant entre elle et la taille un grand vide, que la Monténégrine transforme en un véritable magasin où elle entasse tout ce qui l'embarrasse.

Les orfèvres de Scutari confectionnent néanmoins des ceintures en argent, légères et élégantes, qui complètent avantageusement le costume des femmes de la haute classe. Quant à la poias nationale, quand elle est en

belles cornalines et montée sur argent, son prix peut aller jusqu'à quarante ducats et même plus.

Jusqu'au jour de leur mariage, les femmes tsernogortses portent la même coiffure que les hommes, c'est-à-dire la kapa ou kapitsa ; mais à partir de ce moment la kapa est remplacée par le *marama,* grand mouchoir de soie ou de laine qui cache complétement les cheveux et retombe en arrière jusqu'à la ceinture, en recouvrant les épaules et formant une sorte de voile comparable à celui de certaines congrégations religieuses. Le *marama* fait perdre à la femme une grande partie de ses avantages en lui supprimant l'ornement naturel de sa belle chevelure, dont elle pourrait, sans apport étranger et sans le secours d'aucun art, se faire une magnifique parure. Le mouchoir de tête peut être de couleur variée, mais il est toujours noir pendant le deuil.

Le vêtement des femmes tsernogortses dans son ensemble est véritablement pittoresque et très-gracieux quand il est bien porté ; s'il réunit à la finesse et à la beauté des tissus l'éclat du velours et des broderies, il forme un ensemble dont les reines de la mode de nos capitales pourraient être jalouses.

Les anciens guerriers serbes et hongrois portaient ordinairement le kalpach, dont l'usage a presque disparu. Au Monténégro, en particulier, depuis le prince Danilo qui le revêtait encore fréquemment, on ne le voit plus apparaître que très-rarement dans les cérémonies.

La coiffure véritablement nationale des Tsernogortses est la *kapa,* que nous ne saurions oublier dans cette description, car elle a sa légende : légende qui résume en quelque sorte le passé et l'avenir du pays. C'est une calotte de drap rouge haute de sept à huit centimètres,

à bord droit et à fond plat. Dans toute sa hauteur elle est recouverte par une bande de soie noire qui se termine en se plissant sur le pourtour du fond, et en empiétant légèrement sur celui-ci. Du bord de cette plissure, se détache en broderie sur le fond rouge un demi-disque d'or entouré d'une auréole. Telle est la kapa populaire ; pour les dignitaires, elle est ornée en outre sur le devant d'une plaque métallique en cuivre doré ou argenté représentant, pour les sénateurs et aides de camp, les armes de la maison princière, et, pour les autres employés ou chefs militaires, soit une couronne, soit le chiffre du souverain.

La kapa est une coiffure infiniment peu propre à protéger la tête contre les ardeurs du soleil et les intempéries de l'atmosphère, surtout chez un peuple dont tout le travail est extérieur ; néanmoins le montagnard qui la revêt dès sa première enfance ne la changera jamais.

Quant à la légende, la voici : le fond rouge de la kapitsa, c'est le lac de sang où, depuis Kossovo, resta plongée la Tsernagore luttant perpétuellement pour son indépendance ; la noire bordure signifie qu'un voile de deuil est étendu sur le pays ; le disque d'or émergeant de ce crêpe funèbre et entouré d'une auréole, c'est le soleil monténégrin se levant sur un horizon sanglant, et qui bientôt va couvrir et réchauffer de ses rayons la patrie serbe renaissante et régénérée.

CHAPITRE VI.

La vie réelle en Tsernagore. — L'habitation. — Les jeux. — Enfance et adolescence. — Les Pobratim. — Une journée de Monténégrin. — La guzla. — La mort. — Épisode.

Deux conditions sont surtout indispensables à qui veut faire bien connaître un pays, un peuple, un gouvernement étrangers : c'est, premièrement, d'avoir vécu longtemps dans ce pays, au milieu de ce peuple, sous l'influence des lois de ce gouvernement; c'est, en second lieu, de s'être pénétré des mœurs, des institutions, de l'histoire, de la langue, de la littérature, de la civilisation, en un mot, de cette grande famille humaine aux secrets de laquelle on prétend initier son lecteur. Sans la réunion de ces deux conditions, on ne saurait réaliser qu'une œuvre plus ou moins savante, poétique ou humouristique, suivant la donnée du sujet, mais toujours éloignée de la vérité.

Il en est du Monténégro comme de beaucoup d'autres contrées dont la description appartient à des voyageurs fantaisistes, plus préoccupés de l'impression à produire que de l'exactitude des faits. Aussi ce petit pays n'est apparu que rarement avec la physionomie qui lui appartient réellement. Initié par un long séjour dans la Montagne-Noire aux mœurs de ses habitants, dont l'idiome est aussi la langue maternelle de l'un de nous, nous avons vécu en quelque façon de cette vie que nous voulons reproduire dans toute sa singularité. Mais avant d'aborder

l'étude des questions intéressant la constitution même du pays, son gouvernement, sa religion, ses mœurs, suivons le Monténégrin dans son habitation et dans sa vie journalière ; plus tard nous le retrouverons sur un théâtre plus élevé, où son rôle deviendra tour à tour politique, religieux ou militaire.

C'est le plus souvent sur des sommets d'un accès difficile, ou bien en les adossant à la montagne même qui pouvait leur servir de suprême refuge, que les Serbes émigrés au Monténégro, après la ruine de leur empire, construisirent les pauvres villages qui leur servirent d'asile, et que leurs enfants continuèrent d'édifier les centres où se groupèrent successivement les membres d'une même famille ou plutôt d'une même parenté (*Bratsvo*). Aussi dans aucun de ces villages il ne faudrait chercher une certaine régularité ou quelque uniformité dans les constructions. Les cabanes monténégrines, presque toujours isolées, apparaissent çà et là, dispersées sur un mamelon ou s'étageant en amphithéâtre à l'extrémité d'un vallon, dont on s'est bien gardé de ravir à la culture la moindre parcelle de terre labourable. Quelquefois, ainsi qu'on le voit à Dôni-Kraï, dans la plaine de Tsettinjé, les maisons, semées au milieu des rochers, semblent de loin se confondre avec ceux-ci, et, de près, apparaissent comme des réduits crénelés, derrière lesquels on peut impunément braver le feu des assaillants. Chaque village pouvait donc à son tour se transformer en forteresse, et, plus tard, quand l'incendie avait détruit les toitures de chaume et les misérables clôtures, il suffisait de quelques journées de travail pour rendre au montagnard l'abri modeste dont il savait se contenter.

Les douze années de paix relative dont vient de jouir

la principauté, en répandant quelque bien-être dans le pays, ont amené en même temps un peu plus de recherche dans les constructions; la capitale, en particulier, où le chaume remplaçait encore, avant cette dernière période, toute autre toiture, s'est transformée d'une façon complète, et l'on peut y compter aujourd'hui une centaine de maisons dont plus de la moitié à un étage, et presque toutes couvertes en tuiles. Le bourg de Riéka, les villages de Tchévo, de Dobrosko-Selo et de Ceklin, et quelques villages de la Tsernitsa-Nahia, enfin, la ville nouvelle de Danilograd n'offrent plus cet aspect si misérable qui, il y a vingt ans, frappait encore de tristesse et de pitié les rares voyageurs qui s'aventuraient dans la Montagne-Noire. Pourtant, arrêtons-nous encore, comme ces derniers, dans quelqu'un de ces villages primitifs de la Tsernagore, dont le type est bien loin d'avoir disparu. Ici l'habitation est plutôt une cabane qu'une maison; le plus souvent les murs sont en pierres sèches; le chaume sert de toiture. Ailleurs, quatre gros piquets plantés en terre et réunis par des traverses forment toute la carcasse de l'édifice; des houssines entrelacées et recouvertes d'un enduit d'argile et de fumier remplacent les murailles; la porte est la seule ouverture que possède le logis; la terre nue et battue tient lieu de tout autre parquet. L'intérieur de l'habitation va répondre du reste à l'aspect misérable de l'extérieur; souvent il n'y existe qu'une seule pièce, servant à la fois de cuisine, de chambre à coucher, de grenier et d'écurie. Le centre de cet appartement à multiples usages est occupé par l'âtre toujours flamblant ou fumeux, au-dessus duquel pend à la crémaillère le chaudron de fonte ou de cuivre qui servira indistinctement pour toute espèce de préparation culi-

naire; autour de ce foyer primitif s'élève souvent un gradin circulaire fait de pierres cimentées ou simplement de terre battue, et sur lequel prennent place les visiteurs ou les convives. Dans un coin de la chambre se dresse sur ses quatres pieds massifs, grossièrement taillés à coups de hache, un large lit (*odar ou postelja*), en forme de tiroir, où deux ou trois personnes reposeront à la fois sur une grossière paillasse, et plus souvent encore sur la paille nue elle-même. Une table ronde de quelques décimètres de hauteur ne pouvant guère recevoir que la vaste gamelle où chacun puise à volonté, le plus souvent avec les doigts; de petits bancs de bois en forme de trépieds, appelés *stolitzé;* une grande caisse en façon de bahut, peinte de couleurs vives, achetée, soit à Scutari, soit au bazar de Riéka, et contenant tous les vêtements de la famille; quelques vases en terre ou en fer, un peu de vaisselle ébréchée, un seau de cuivre pour aller à la provision d'eau; un ou deux barils d'une contenance d'une quarantaine de litres, que les femmes chargent facilement sur leur dos, après les avoir remplis au puits ou à la fontaine; un mortier de bois ou de pierre pour écraser le maïs; une sorte de plat très-épais en argile, surmonté d'un couvercle en tôle et servant à la cuisson du pain; de grosses couvertures roulées çà et là, et qu'on déploiera pour passer la nuit autour de l'âtre; enfin, quelques fagots entassés dans un coin : tels sont les divers objets qui complètent l'ameublement plus que modeste de cet intérieur spartiate. Mais il est rare que la piété des habitants n'ait pas trouvé les moyens de se procurer quelques images plus ou moins grossières de la Vierge et des saints, devant lesquelles on se signe respectueusement et l'on fait brûler de petits cierges, dès que quelque

danger menace la famille ou que la maladie fait son apparition dans la maison.

A l'exception de quelques maisons de la capitale où, comme nous l'avons dit, les constructions tendent à s'approprier un peu aux usages européens, on peut dire que la cheminée manque absolument dans les habitations monténégrines. Du matin jusqu'au soir, et souvent du soir au matin, la fumée de l'âtre se répand en toute liberté dans la chambre commune, noircissant les meubles, les murailles et les solives, qui finissent par prendre une teinte uniforme, et s'échappant à travers les joints des tuiles ou les interstices du chaume. Accroupi le plus souvent autour du foyer ou assis sur la stolitza, le montagnard évite ainsi en grande partie les atteintes de cette fumée, qui ne séjourne que très-raréfiée dans les couches inférieures de l'atmosphère de l'appartement; il échappe, par conséquent, aux influences dangereuses qui autrement en résulteraient pour lui, aussi bien au point de vue de l'intégrité de l'œil que de l'exercice des fonctions respiratoires. C'est donc tout à fait à tort que l'on a accordé au Monténégrin une innocuité absolue à vivre dans une atmosphère constamment enfumée. Un observateur plus attentif n'eût point écrit ce que nous lisons dans une petite notice sur le Monténégro [1] : « Assis sur une pierre ou sur un escabeau au coin de ce foyer primitif, ils restent là des heures entières à raconter leurs exploits tout en fumant leur tchibouk, sans que l'épaisse fumée de leur bois vert leur pique la gorge ou les yeux, ou leur irrite les bronches. C'est là, on en conviendra, un exemple bien remarquable de la puissance de l'habitude. »

[1] Le *Monténégro :* Le pays et ses habitants. (Boulongue, Paris, 1869.)

L'auteur de ces lignes eût dû remarquer que le Monténégrin évite de rester debout au milieu du nuage de fumée qui s'élève de l'âtre, et que, s'il passe de longues heures autour de son foyer, c'est à la condition de se maintenir dans une zone très-basse où la fumée ne l'atteint presque pas. Nous ajouterons enfin que les circonstances nous ayant forcés nous-mêmes de passer à mainte reprise de longues soirées autour du feu monténégrin, nous n'en avons jamais été sensiblement incommodés, bien qu'aucune initiation ne nous eût préparés à cette épreuve. Ce n'est pas à dire pourtant que l'action même mitigée de la fumée de l'âtre n'ait point un retentissement sur l'état de l'œil. Il est peu de Monténégrins, en effet, qui ne présentent, à un plus ou moins haut degré, cette affection décrite par les chirurgiens sous le nom de ptérygion, et qui, extrêmement répandue dans certains pays, ainsi qu'elle l'est au Monténégro, a pu l'y faire considérer en quelque façon comme endémique, alors que probablement elle dépendait d'une cause analogue à celle que nous avons signalée plus haut. La fumée répandue dans les habitations monténégrines a, du reste, ce grand avantage de servir à la préparation des viandes et du poisson de conserve, et de déposer dans tous les coins une couche de suie qui, par les produits qu'elle renferme, et spécialement par la créosote et le goudron, devient un agent essentiellement conservateur des solives et des claies de la cabane, en même temps qu'un obstacle à la pullulation des mille insectes qui n'ont que trop de tendance à faire élection de domicile chez les montagnards tsersnogortses.

C'est donc au sein du rustique asile que nous venons de décrire que va s'écouler l'enfance oisive du jeune

Monténégrin. Ce n'est à former ni son cœur ni son esprit que s'appliqueront les précepteurs naturels de son âge, mais à développer dans toute la limite du possible sa force physique, son adresse, son agilité, et à lui inculquer ce sentiment de sa valeur personnelle qui, plus tard, dominera tous les autres. Habitué à s'adresser à ses parents comme à des étrangers, en les appelant, suivant la coutume du pays, par leur propre nom, l'enfant ignorera toutes les délicatesses du respect filial ; dans son rôle amoindri et presque servile, sa mère lui apparaîtra difficilement aussi avec l'auréole surnaturelle dont nous l'entourons. Les chants héroïques, les longs récits des prouesses accomplies par les chefs célèbres et par ses propres ancêtres, nourriront en même temps en lui une aspiration précoce vers la gloire, le respect pour son prince et l'amour du pays. Son impatience ne lui permettrait point d'attendre, comme aux jours de l'ancienne Rome, le jour de la nubilité pour revêtir la robe prétexte : à peine au sortir des langes, il a déjà le costume viril et porte fièrement dans le kolan le poignard qu'on déposa dans son berceau au jour de sa naissance. Il s'initie gravement à la démarche théâtrale des hommes faits, et rêve combats et distinctions à l'âge où l'enfance vulgaire n'aspire encore qu'à la variété des plaisirs, et n'accuse sa volonté que par ses révoltes contre le joug paternel. Ses amusements ne sont que la répétition amoindrie des jeux par lesquels le guerrier de la montagne entretient journellement sa vigueur et son élasticité.

C'est d'abord la lutte, puis la course, le corps allégé ou l'épaule chargée d'un poids quelquefois considérable ; c'est le saut en rase campagne ou à travers des obstacles élevés jusqu'à hauteur d'homme ; enfin le saut

à pieds joints où le Monténégrin arrive à franchir son cheval. Puis vient le jeu du palet (*igraïské plôiki*) pour lequel il a une vraie passion; le jet de la pierre (*batsati sè kamena*) ou celui du boulet (*batsati sè djuleta*). Qu'on ajoute à ces exercices une gymnastique variée sous toutes les formes, et l'on ne sera plus étonné du développement harmonique et complet qu'acquiert de bonne heure le Tsernogortse, et qui souvent lui donne, au milieu de l'adolescence, les apparences d'une virilité parfaite. Les jeux et les exercices auxquels il doit ce bénéfice si précieux chez un peuple essentiellement guerrier, sont tellement en honneur, et si loin de faire perdre à celui qui s'y livre le caractère de gravité qui peut appartenir à son rang, que souvent on peut voir, en pleine capitale, le chef du gouvernement lui-même, au milieu des personnages les plus considérables du pays, disputer avec succès le prix de la force ou celui de l'agilité. C'est que les vieilles habitudes nationales, entretenues par les nécessités d'une vie militante, ont élevé à la hauteur d'une sorte de culte ce qui ne serait pour nous qu'un vain amusement, et le Tsernogortse, vainqueur à ces nouveaux jeux pythiens, serait volontiers, comme au siècle de Périclès, couronné de chêne, de laurier ou même d'or.

En même temps que le jeune Monténégrin se prépare, par les exercices corporels, à l'accomplissement des devoirs pénibles que lui imposera son rôle de défenseur du pays, il apprend, par les récits qui occupent les veillées autour de l'âtre et par les longues rapsodies qu'il transmettra lui-même un jour, les faits les plus glorieux de l'histoire de sa nation.

Les noms des héros serbes lui deviennent familiers;

leurs prouesses retentissent dans sa mémoire ; qui sait si peut-être il ne les égalera point un jour ! Avant la création des écoles dont le prince Nicolas a récemment doté son pays, toute l'instruction du montagnard s'arrêtait là ; une nouvelle génération se prépare heureusement, qui pourra chercher ailleurs que dans la tradition orale les sources de son développement moral et intellectuel.

Notre futur guerrier grandit dans la cabane paternelle, insoucieux des recherches du luxe et du bien-être, bornant son horizon aux sommets sourcilleux de la montagne, ne connaissant du monde que les parents et les amis rassemblés quelquefois au foyer : les destinées de son pays résument en quelque sorte pour lui celles de l'humanité. Mais si la sphère de ses sentiments est étroite, il en est un au moins qui grandit toujours avec lui et qui finit par acquérir dans son âme une violence extrême : c'est la haine du musulman. Tout contribue à fortifier en lui cette pensée commune à tous les siens, d'une suprême revanche de l'oppresseur de sa race : les chants, les récits du passé, les nouvelles venues des frontières et toujours hostilement commentées, les imprécations familières à toutes les bouches contre l'éternel ennemi du nom serbe. De bonne heure il a donc un but à son existence, et c'est pour l'atteindre que toute son ardeur se concentre sur les choses de la guerre et qu'il prend en souverain mépris les vulgaires détails de la vie commune. Demandez au jeune homme comme au vieillard ce qu'il attend, ce qu'il espère toujours, l'un et l'autre répondront : la guerre.

C'est à l'adolescence que se formaient chez les Monténégrins, et se forment encore quelquefois ces parentés

d'adoption dont l'usage, remontant, selon les traditions, jusqu'aux Scythes eux-mêmes, est encore en pleine vigueur sur certains points de la Dalmatie et en particulier chez les Morlaques. Deux jeunes gens, sans aucun lien de famille, mais réunis par les mêmes goûts et par une inclination mutuelle, cimentaient par une consécration religieuse une amitié qui, dans ses manifestations désintéressées, pouvait atteindre les limites des plus sublimes dévouements. Ces frères par le cœur, sinon par le sang, auxquels était donné le nom de pobratim, devaient en effet se soutenir en toute occasion, accourir à l'appel l'un de l'autre, se suivre dans les combats, y veiller à leur salut réciproque et venger enfin celui des deux qui venait à y succomber. Au jour fixé pour la cérémonie qui devait indissolublement les unir, les deux pobratim, accompagnés d'un nombreux cortége de parents et d'amis, se rendaient à l'église où, le cierge à la main, ils assistaient à la célébration de la messe. L'office terminé, le pope venait les bénir, puis, après s'être juré aide et protection réciproques jusqu'à la mort, ils s'embrassaient affectueusement. A la sortie du temple, ils recevaient sous le porche les accolades et les félicitations de leur nombreuse compagnie ; puis, au bruit des décharges de la mousqueterie et des cris répétés de *zivio,* ils allaient, dans la demeure de l'un d'eux, prendre les places d'honneur à un banquet aussi bruyant que joyeux, interrompu par les danses et les coups de feu ; les improvisations des joueurs de guzla chantaient enfin ces nouvelles fiançailles de l'amitié. Ainsi consacrés par l'Église, les serments des pobratim avaient un caractère sacré ; aussi la vindicte publique eût frappé celui des deux qui, faillant aux devoirs de son solennel engage-

ment, eût un jour abandonné ou trahi le frère d'adoption dont il avait juré de partager les destinées. Mais qui pourrait redire tous ces épisodes du sacrifice à l'amitié, épars dans l'histoire des luttes monténégrines, où le dévouement d'un pobratsvo sauva la vie de son frère d'armes ; qui pourrait dire aussi combien de fois un nouvel Achille pleurant un autre Patrocle aura répété le cri du fils de Pélée : « Mourons, puisque j'ai laissé tuer mon ami sans le défendre ! »

Nous verrons, dans le récit des fiançailles, combien les préludes de l'hyménée tiennent peu de place dans la jeunesse du Monténégrin. Du reste, la vie en commun, l'active surveillance dont les filles sont l'objet de la part de la population tout entière d'un village, rendent les intrigues et les écarts difficiles et dangereux ; et puis aussi l'amour-propre du jeune homme, qui ne veut pas être soupçonné de faiblesse, l'arrête sur la pente facile des enivrements de son âge. Le mariage vient enfin de bonne heure fixer ses sentiments, et souvent c'est à dix-huit ou vingt ans à peine qu'il en accepte les devoirs. Le nouveau ménage continue généralement alors de vivre dans la maison paternelle, la bru n'étant qu'une auxiliaire de plus aux travaux de la maison et des champs. Si le logement est assez grand pour permettre la vie commune, on affecte une ou deux pièces aux jeunes mariés ; mais souvent ceux-ci ne rencontrent point une semblable commodité et se casent un peu comme ils peuvent. D'autres fois, plusieurs maisons contiguës sont occupées par les enfants d'une même famille ou par de proches parents, et pour rétablir une sorte de communauté dans l'existence de tous, on a soin de percer dans la muraille, d'une maison à l'autre, une

ouverture par laquelle on se rend de nombreux services et qui permet aussi d'exercer une véritable police mutuelle sur les femmes, quand les maris sont absents de la maison, ainsi que cela ne leur arrive que trop souvent. Une veuve ne se permettrait même point d'enlever aux argus qui continuent de la surveiller ce moyen de contrôler sa conduite intérieure, et la mort d'un époux dont, bon gré mal gré, elle doit respecter la mémoire, n'a pas sonné pour elle l'heure de la liberté.

Après avoir suivi le Monténégrin dans les actes les plus importants de sa jeunesse, voyons-le maintenant à l'âge d'homme, jouissant de la plénitude de ses droits, revêtu de quelque grade militaire ou de quelque emploi public, ayant peut-être, ce qui est le terme de toutes ses ambitions, attiré les regards et obtenu les faveurs de son prince. C'est alors un personnage considérable, bien assuré de son mérite, charmé de recevoir les hommages, fier, méprisant, impératif à l'égard de ses inférieurs. N'essayez point de lui faire comprendre qu'il peut y avoir quelquefois de la grandeur à s'humilier : cette morale ne saurait arriver à son entendement. Sa vie va devenir une exhibition de sa personne et une parade de son courage et de ses autres qualités ; l'oisiveté journalière ne lui pèsera point, car elle lui donnera ce cachet aristocratique dont il s'enorgueillit.

Sa journée commence tard ; il s'habille soigneusement, revêt ses armes, car, à la façon de l'ancien Germain, il ne saurait paraître nulle part sans les avoir sur lui [1], et va s'initier sur la place publique aux nouvelles

[1] Nihil autem neque publicæ, neque privatæ rei, nisi armati agunt. (C. C. Tacitus, *De situ, moribus et populis Germaniæ, pars* XIII.)

du jour. C'est alors un échange incessant de politesses dont les formules varient suivant l'heure du jour [1], puis des embrassades réitérées avec les amis ou les étrangers qu'il revoit [2]. De longues conversations s'entament, dans lesquelles se multiplient les détails et les redites; des cercles se forment, et souvent un orateur se charge à lui seul de tous les frais d'éloquence. Le Monténégrin se passionne promptement du reste pour un sujet quelconque, et, à ses exclamations répétées, bog a mi, bog a ti, bog stôbom, vous vous imagineriez souvent, mais à tort, qu'il a un intérêt particulier dans l'objet de la

[1] Au matin, c'est *dobro ioutro* (bonne matinée), ou *dobar dàn* (bonjour); à midi, ce sera *pomaga ti bog* (que Dieu t'aide); plus tard enfin, *dobro vetché* ou *dobra notche* (bonsoir ou bonne nuit), suivant l'heure plus ou moins avancée. Celui à qui s'adresse un salut répond ordinairement : *Dobra ti sretchia* (à toi bonne félicité).

Les Monténégrins s'interpellent toujours par leur nom de baptême et se tutoient constamment entre eux; les anciens du pays ne font pas même exception à l'égard de leur prince. Il est pourtant d'usage aujourd'hui de dire à un personnage respectable : *gospodine* (monsieur), et à une femme de la haute classe : *gospodia* (madame). On dit généralement au prince : *gospodar* (seigneur) ou *svietli gospodarou* (éclatant seigneur), et en lui écrivant : *vacha svetlost* (votre splendeur); de même à la princesse *knéginiò* (princesse) ou *svietla knéginiò* (éclatante princesse). Pour compléter ce que nous avons à dire des formules de politesse, ajoutons qu'en parlant d'un individu, ou même en s'adressant à lui dans une compagnie, il est souvent insuffisant de le spécifier par un simple nom de baptême; pour éviter la confusion on ajoute alors à son propre nom le nom de baptême de son père. On dira ainsi : Stanko Juro (Stanko fils de Juro); pour désigner une fille on ajoutera également le nom du père : Milena Petrowa (Milena, fille de Pero); pour une femme, le nom du mari : Maria Djurowa (Marie, femme de Juro), Darinka Danilowa (Darinka, femme de Danilo). Ces dénominations sont sujettes à confusion, car Jéléna Stankova, par exemple, peut signifier à la fois : Hélène, femme, et Hélène, fille de Stanka.

[2] Les égaux s'embrassent bruyamment une ou plusieurs fois sur la bouche, en ôtant réciproquement leur kapa; l'inférieur baise le côté droit de la poitrine ou l'épaule du supérieur; on baise la main ou même le vêtement au prince, à la princesse, aux membres de leur famille, au métropolitain du Monténégro (*vladika*).

discussion. Si nous sommes dans la petite capitale, nombreux sont les gens qui arrivent pour des affaires à régler devant le sénat, des réclamations à adresser au prince, des comptes à régler ou des marchés à conclure. Aussi le promeneur matinal trouve un ample aliment à sa curiosité, et atteint facilement l'heure où la cloche du monastère annonce qu'il est temps de rentrer pour le repas. Ce n'est ni la variété des mets ni leur succulence qui viendront ici en aide à l'appétit, car le menu du festin est à peu près toujours le même et la gourmandise y trouverait difficilement la moindre satisfaction. A côté du pain de seigle ou de maïs [1], compacte et pesant comme une masse de plomb, ce sont des oignons crus, des pommes de terre ou quelque autre légume, des scorenzé salés, et le mets essentiellement national appelé *castradina* [2], qui n'est que de la chèvre ou du mouton

[1] Pour fabriquer ce pain de maïs qui est le fond de l'alimentation de toute la principauté, on se contente de piler grossièrement le grain et d'en pétrir une pâte à laquelle on laisse à peine le temps de fermenter. Dans l'intervalle on a fait presque rougir dans l'âtre le plat d'argile qui remplacera le four, et, après y avoir déposé la miche énorme qui suffira pour plusieurs jours à la famille, on place le tout dans une sorte de niche existant constamment dans un coin de la chambre commune. Le pain est alors recouvert de la cloche en tôle sur laquelle on met une couche épaisse de cendre chaude et de braise, et, avant que le plat d'argile soit complétement refroidi, la cuisson du pain est achevée. Heureux qui peut se contenter d'une pareille nourriture! en quelque point du monde que l'entraîne sa destinée, il n'aura plus souci de sa subsistance, car la hutte du sauvage ne saurait lui offrir un aliment plus indigeste et plus primitif.

[2] C'est à la fin de l'automne que se prépare cette viande de conserve, dont on exporte de grandes quantités sur le littoral de l'Adriatique, et que les marins dalmates affectionnent particulièrement. Dans le cours de novembre le sacrifice des chèvres et des moutons commence dans tous les villages, surtout dans ceux des Berda, où abondent les troupeaux. Les animaux, complétement dépouillés, sont mis en saumure, soit entiers, soit taillés en quartiers, dans des fosses creusées en terre, et y restent

salés et fumés. Volontiers on fait précéder le repas d'une libation d'eau-de-vie, et, s'il y a des fruits, on les mange avant de se mettre à table. Le dessert est tout à fait inconnu, mais l'usage du café est presque général. Et pour que l'on ne s'exagère point le bien-être du montagnard, disons que le modeste festin que nous avons vu servir est celui de la classe relativement riche du pays : du pain de maïs et quelques pommes de terre, ou bien du lait caillé dans les pays de pâturages, constituent tout le luxe du pauvre et souvent même des gens de la classe moyenne.

L'habitude de la sieste après le repas est très-répandue chez les Monténégrins, et les travailleurs eux-mêmes y manquent rarement; aussi ce n'est que vers le milieu de l'après-midi que les rues de la capitale, où nous nous supposons, reprennent leur mouvement et que recommencent les promenades des oisifs.

L'usage étant de marcher en ligne, souvent sept ou huit individus occupent ainsi toute la largeur d'une rue, s'avançant, se retournant aussi mathématiquement que pourrait le faire un front de soldats à l'exercice. C'est aussi l'heure de la sortie du sénat et celle où le prince se montre, entouré de ses gardes et suivi par la multitude.

Pour tout Monténégrin d'un rang un peu élevé, c'est le moment de se faire voir dans tout son éclat.

Le jour finit, mais avec la nuit qui s'approche vont commencer les heures de la veillée, si chères aux montagnards.

de quatre à huit jours, après lesquels on les suspend en longues files au-dessus de l'âtre, où la fumée ne tarde point à donner à la viande des qualités solides de conservation; mais cette viande étant insuffisamment salée reste excessivement fade, et il faut être Monténégrin ou Dalmate pour en faire son régal.

Le repas du soir est à peine terminé qu'un grand feu s'allume dans l'âtre; les visiteurs, portant chacun leur long tchibouk, arrivent, sans qu'il ait été besoin d'invitation préalable et, après la longue série des saluts et des compliments, prennent place autour du foyer, sur le banc de pierre ou sur le modeste stolitza. Par moment les flammes atteignent presque les solives de la toiture; leur fantastique lueur se projette sur le cercle des guerriers, éclairant de mâles et souvent sauvages figures, et faisant étinceler les armes.

Tout alentour circulent les femmes, préparant le café, offrant l'eau fraîche ou apportant le vin dans les grandes botzas où chacun boit tour à tour.

Si quelque ami est arrivé des nahie éloignées, il est surtout le bienvenu, car les nouvelles dont il est toujours le messager vont défrayer la soirée et satisfaire la curiosité toujours en éveil. C'est que l'étranger, pour ces populations privées des ressources de nos incessantes communications, remplace à la fois le journal, la lettre et le télégraphe; aussi sa venue est saluée avec tout l'intérêt que nous accordons à ce triple agent de nos relations. Les événements de la journée provoqueront souvent aussi à eux seuls de longs commentaires où l'observation, la critique, la finesse et le dédain viendront chacun à leur moment trahir les ressources infinies de l'esprit monténégrin.

Après les choses du présent ne manqueront point de revenir les récits du passé.

Qu'un conteur intéressant se trouve dans la compagnie, il n'a pas besoin de réclamer le silence; tout se tait autour de lui; seul maître de la parole, il la gardera à loisir, sans que l'attention et l'intérêt faiblissent un seul

instant. Tandis que les heures passent ainsi inaperçues, les longues bûches se succèdent dans l'âtre, les botzas de vin ou d'hydromel se vident, la gaieté s'éveille, franche et bruyante. Tout à coup un son ou plutôt un grincement s'élève au milieu des conversations tumultueuses; regardez : c'est un des assistants qui a saisi une sorte de violon grossier dont il essaye, sous la pression d'un petit archet, à mettre l'unique corde au diapason de sa voix; écoutez : c'est la *guzla*.

Une demi-sphère de bois creusée et recouverte d'une peau de bouc, un long manche terminé par une grosse cheville sur laquelle s'enroule une corde composée elle-même d'une cinquantaine de crins; un chevalet très-élevé ne permettant pas à la corde de venir sous la pression du doigt au contact de la touche, de telle sorte que le joueur ne fait qu'effleurer les crins au lieu de comprimer la corde contre le manche de l'instrument, ainsi que le fait le violoniste; enfin, un petit archet à baguette demi-circulaire : tels sont les éléments de ce nouveau rebec, plus primitif encore que celui du moyen âge, et au son duquel les rapsodes de la Serbie chantent depuis des siècles les gloires et les malheurs de la patrie.

Ce n'est point au milieu des luttes incessantes qui remplissent son histoire, que la famille monténégrine pouvait songer à la culture des beaux-arts non plus qu'à celle de la littérature; aussi tous ses actes héroïques eussent été lettre morte pour l'avenir, si les chanteurs populaires ne les avaient enregistrés dans leurs vers, pour les redire aux veillées et les proposer à l'admiration aussi bien qu'à l'émulation des jeunes guerriers. Embellis, poétisés par le barde rustique, les exploits des héros serbes et des chefs monténégrins, redits ainsi d'âge en

âge, sont restés vivants et palpitants dans la mémoire du peuple.

La légende a remplacé pour lui le livre et, mieux que le livre, elle l'excite, elle l'enivre, elle fait de lui un peuple fier et libre. Aussi, qui pourrait s'étonner d'entendre le Monténégrin, devant cette ébauche de l'art, devenue son instrument vénéré et favori, sa chère guzla, s'écrier : Voilà toute notre histoire! Et c'est bien en effet toute son histoire, car les chants qu'accompagne la guzla sont innombrables, et chaque jour encore quelque poëte inconnu apporte une nouvelle perle à cet écrin national où l'historien peut aller puiser à pleines mains.

Cependant le chanteur a préludé par un cri perçant qu'il module sans aucun art et par successions enharmoniques, jusqu'à ce que sa voix ait repris le ton de l'instrument. Alors, sûr de lui-même, il commence l'héroïque mélopée. Mais rien dans la déclamation musicale de ces longues strophes ne viendra varier la phrase mélodique, unique, monotone, si ce n'est l'expression que le rapsode saura lui donner aux passages véhéments ou pathétiques.

Chaque syllabe du chant, exigeant à son tour un nouveau coup d'archet, le vers se déroule, scandé, martelé infatigablement, sans que l'interminable récitatif parvienne à fatiguer l'auditoire attentif et passionné. Plus tard, si nous le pouvons, en réunissant dans une œuvre nouvelle quelques-uns des chants empruntés à cette longue épopée, dont les fragments épars sont comme les lambeaux d'une autre Iliade, nous verrons la poésie, tour à tour héroïque, guerrière, élégiaque, faire vibrer chez les Jougo-Slaves toutes les cordes de la lyre antique, célébrant comme Homère les prouesses des grands capi-

taines, appelant aux armes avec Tyrtée un nouveau peuple de Spartiates, ou, comme Simonide, se voilant la face pour chanter la douleur.

Mais déjà la nuit s'avance; les derniers tisons s'éteignent un à un, envoyant encore de joyeuses étincelles; les anciens se lèvent en adressant à la compagnie un sonore *Dobra vi notche,* et les amis du dehors, s'emparant des lourdes couvertures, choisissent autour de l'âtre la place la plus commode pour attendre le lendemain.

Si les incidents journaliers se succèdent dans l'existence du Monténégrin avec une monotone régularité, bien éloignée de l'activité dévorante de la vie moderne, l'année elle-même dans sa révolution ne lui apporte guère d'autres distractions que ses fêtes nombreuses et toutes religieusement chômées, les réunions militaires, les rendez-vous de chaque semaine aux bazars voisins, enfin quelques voyages à Cattaro ou dans l'intérieur du pays. Mais que la frontière soit le théâtre de quelque lutte sanglante, que des bruits de guerre circulent dans l'air, tout va prendre une autre face; en quelques heures la Tsernagore tout entière se ranime, les contingents des villages sont prêts et n'attendent qu'un mot des capitaines pour se réunir et s'élancer dans les montagnes; les handjars sont aiguisés, les tséjé garnies de cartouches. Qu'un ordre du prince arrive de Tsettinjé et, de toute cette aristocratie oisive, de ces laboureurs et de ces pasteurs, il ne reste plus qu'une armée où, du voïvode jusqu'au dernier soldat, tous sont prêts à faire le sacrifice de leur vie pour la défense et l'indépendance de la Montagne-Noire.

Quand les destinées fatales de la guerre ne viennent point couronner la carrière du Monténégrin, en lui appor-

tant cette mort glorieuse du champ de bataille qu'il ambitionne[1], il arrive souvent à une remarquable longévité. N'est-ce pas du reste à cette sobriété dont il ne s'est jamais départi, au calme d'une conscience honnête, aussi bien qu'à l'hérédité que le Monténégrin doit cette faveur?

Dans son voyage au Monténégro le colonel Vialla de Sommières prétendait avoir vu, au village de Niégoche, une famille où vivaient à la fois six générations successives; l'arrière-trisaïeul avait cent dix-sept ans, son fils cent ans, son petit-fils quatre-vingt-deux ans et son arrière petit-fils soixante ans; à son tour celui-ci avait un fils de quarante-trois ans et un petit-fils de vingt et un ans. Nous eussions mis en doute la véracité du voyageur français, si des assurances que nous ne pouvons suspecter et des faits cités à mainte reprise devant nous, n'étaient venus nous attester la fréquence chez les Montégrins d'une vieillesse excessivement prolongée, spécialement dans certaines familles, telles que celle des Pétrovitj, à laquelle appartient le chef actuel du gouvernement.

C'est quelquefois au milieu de l'exercice complet de ses facultés physiques et morales, sans secousse et sans maladie, que la mort vient surprendre le vieux Tsernogortse : n'avons-nous pas vu Pierre Ier réunir ses chefs autour de lui pour leur dicter ses dernières recommandations et leur annoncer que son dernier jour était venu. Mieux que l'acteur antique, le vieux guerrier tsernogortse, arrivé au dernier acte du drame de cette dure

[1] « Puisse-tu mourir dans ton lit! » est une injure commune qui montre jusqu'à quel point on regarde comme un suprême honneur de succomber devant l'ennemi.

existence, sacrifiée tout entière à la gloire, à l'indépendance, à l'amour de son pays, a le droit de dire avec orgueil : *Et nunc plaudite cives!*

Une après-midi on vint nous apprendre qu'un vieux chef, parent de la famille régnante, était à son agonie; comme nous l'avions vu quelques heures auparavant, nous crûmes à l'une de ces exagérations familières aux Monténégrins, et nous nous rendîmes chez lui sans inquiétude.

Nous comptions en effet trouver le vieillard seulement indisposé; mais quand nous pénétrâmes dans sa chambre l'assistance était déjà nombreuse, et les cierges mortuaires brûlaient au chevet du moribond, de la poitrine duquel s'échappait un râle suprême.

Quand les popes eurent prononcé les prières et accompli les cérémonies de la dernière heure, le mourant sortant de la crise qui l'avait frappé, reprit la parole et l'intelligence et se mit à converser avec les parents et les amis pressés autour de lui. On s'assit, les libations d'eau-de-vie commencèrent à la ronde, on but aux prouesses passées du guerrier qui avait été un des plus rudes champions des dernières guerres. Les récits se succédèrent ainsi jusqu'au soir, frappant les oreilles du mourant et ranimant ses souvenirs défaillants. Alors un de ses fils que l'on était allé querir à quelques lieues de là, arriva en toute hâte; mais ce n'étaient ni des encouragement ni des lamentations que le jeune capitaine apportait à ce lit de mort.

« Eh! Marco, disait-il, on m'a dit que tu allais mourir; je suis venu de toute la vitesse de mon cheval pour te trouver encore. Me reconnais-tu? Dis-moi où tu veux que nous t'enterrions... Et à qui donnes-tu tes armes?

Bogidar aura ton handjar, moi je garderai tes pistolets. Tu as été un brave ; nous ferons comme toi. »

Puis, en même temps que s'avançait la nuit, le vieillard, dont la tête éclairée par la lueur pâle des cierges reposait sur les genoux de son fils aîné, accroupi suivant l'usage à la tête de son lit, retomba dans son agonie et passa bientôt et sans secousse de la vie au trépas.

Et devant cette scène si émouvante dans sa simplicité, où la réalité jetait un défi à l'invention et à la poésie, tandis que la voix des femmes commençait les lugubres lamentations, il nous semblait qu'un écho lointain apportait jusqu'à nous le prélude imposant de ce chant des vieux Pallikares :

Le soleil disparaissait et Dimos donnait ses derniers ordres : « Vous, mes enfants, allez chercher de l'eau pour votre repas du soir ; toi, mon neveu, assieds-toi là, près de moi ; prends mes armes, et sois capitaine ; et vous, mes enfants, prenez mon sabre délaissé, coupez de verts feuillages, jonchez-en la terre pour que je repose. Amenez-moi le père spirituel, afin qu'il me confesse, et que je lui dise tous les péchés que j'ai faits. Je fus trente ans Armatole et vingt ans Klephte ; maintenant la mort est venue et je veux mourir ; faites mon tombeau, faites-le-moi large et haut, pour que j'y puisse combattre debout ; laissez à droite une fenêtre pour que les hirondelles viennent m'annoncer le retour du printemps, et les rossignols me chanter le beau mois de mai. »

CHAPITRE VII.

Coutumes monténégrines. — Funérailles. — Superstitions. — Les vîlas. — Le vampire. — Les présages. — Les serments. — Fêtes religieuses et fêtes de famille. — Les proverbes. — L'hospitalité. — La vendetta et la réconciliation. — La danse et sa légende. — Fiançailles et mariages.

Si la violence de la douleur se mesurait à l'intensité des cris et à l'abondance des larmes, on devrait croire que nulle part les morts ne sont plus regrettés et mieux pleurés que dans la Montagne Noire. Le dernier soupir du malade est à peine exhalé que, dans l'assemblée de parents et d'amis venus pour assister à ses moments suprêmes, et jusque-là plus ou moins mornes ou indifférents, éclate, comme à un mot d'ordre, un ensemble d'exclamations sans suite, où prédomine la voix des femmes, qui n'interrompent leur funèbre concert que pour se frapper le front et la poitrine, se déchirer la figure et s'arracher les cheveux[1]. A cette première période de bruyantes et sauvages manifestations, auxquelles des voisins ou même des étrangers sont venus tour à tour apporter leur tribut, succède un calme relatif, au milieu

[1] Un paragraphe spécial du code de Danilo Ier interdit ces manifestations sauvages ; mais il faudra bien du temps pour qu'elles disparaissent complétement des mœurs, bien que les peines à encourir soient assez sévères :

Art. 87. — Les barbares coutumes qu'ont les hommes et les femmes, lorsque quelqu'un meurt, de se tailler les cheveux, de s'égratigner, de se déchirer et de se défigurer pour longtemps, sont défendues à partir d'aujourd'hui, et tout Monténégrin et Berdiani qui le fera payera, la première fois, deux sequins d'or d'amende, qu'il soit homme ou femme indistinctement. (Code de Danilo de 1855.)

duquel va commencer le véritable chant des morts. Les prouesses guerrières du défunt, bien plus que ses vertus domestiques et ses qualités sociales, rempliront ces strophes improvisées, où çà et là éclosent de véritables beautés. Car ici l'inspiration poétique n'a pas besoin de s'armer de la lyre, ni de monter au Parnasse pour y trouver des ailes : privilége heureux de la langue et de la race, elle est en quelque sorte dans le sang, et se manifeste souvent au dehors sans se reconnaître elle-même.

Une pauvre jeune fille suit le cercueil où l'on vient de renfermer sa mère, et répand ainsi sa douleur en exclamations interrompues par des sanglots :

« Ma mère, mon âme; ma mère, mon trésor; ma mère, ma défense; ma mère, mon ornement; ma mère, ma joie; ma mère, ma vie; ma mère, ma mère.

« Trois jours je t'ai assistée, trois jours je t'ai soignée, trois jours je t'ai consolée; je t'ai servie toute ma vie, et tu as été assez cruelle pour m'abandonner. Seule tu me laisses ici, comme une pauvre orpheline.

« Hélas ! ils me l'emportent, ils la conduisent à son éternel repos; ils me l'emportent ! ils me l'emportent ! Allez doucement, allez doucement, attendez; n'allez pas si vite, attendez, n'emportez pas si vite ma mère.

« Oh ! regarde-moi, ma mère; regarde cette malheureuse qui pleure, regarde cette pauvre infortunée. Ah ! tu ne la regardes plus; tu continues ton chemin.

« Oh ! j'étais née pour le malheur ! Mon frère, mon frère, maintenant finit la sixième année, depuis que tu m'as abandonnée; mais ma mère me restait; et maintenant elle aussi m'est enlevée, il ne me reste plus personne. Je suis une pauvre délaissée, trop malheureuse.

« Je donnerais tous les trésors, je donnerais l'univers entier; je sacrifierais ma vie, ma vie et mon âme; mais en

vain je délire, on me l'emporte. Oh ! infortunée ! oh ! vraiment infortunée !

« J'ai tout perdu, j'ai perdu mon trésor, j'ai perdu ma joie, j'ai perdu ma vie, j'ai perdu mon âme, j'ai perdu ma mère, ma mère !

« Comment retournerai-je à la maison ? Que ferai-je seule ainsi? A qui adresserai-je mes paroles? Personne ne me répondra, je resterai délaissée, pleurant sans cesse. Toujours j'appellerai ma mère et elle ne me répondra plus...

« La cloche t'appelle, le moine prie pour toi, et nous, nous te pleurons. La tombe est ouverte, ah ! ils vont te mettre en terre ! Je vous prie, ne faites pas si vite ; je ne puis suffire à pleurer ; je ne peux plus embrasser ma mère. »

Les chants se sont succédé autour du défunt, sur la poitrine duquel reposent le crucifix et les reliques, tandis qu'à la muraille sont appendues des images de la Vierge et des saints, et que brûlent sur le bois du lit quelques cierges de cire. La nuit vient, sans interrompre les lamentations et les prières, et la veillée funèbre a lieu le plus souvent en nombreuse compagnie. Mais pour que le sommeil ne vienne point appesantir trop lourdement les paupières, les récits et les oraisons alternent avec les libations d'eau-de-vie, et s'il n'est plus permis de boire à la santé du parent ou de l'ami, au moins peut-on boire au salut de son âme. Au jour vont recommencer les visites de condoléance et avec elles les cris et les gémissements.

Si la mort a frappé un guerrier, sa veuve étend devant la porte la strouka du défunt et sur elle la kapa et les armes de ce dernier. Devant ce triste trophée, qui gardera peut-être pendant plusieurs générations d'héroïques souvenirs, elle recommence avec les autres femmes les

louanges du trépassé, en attendant l'heure où tout le cortége sera réuni pour la cérémonie suprême. Cependant, des villages voisins arrivent les montagnards appelés par la parenté ou l'amitié. Leurs groupes animés ont à peine entendu les chants de mort et aperçu devant la porte les funèbres préparatifs, que tout le monde s'arrête, se découvre et répond à la voix des femmes par de pompeuses exclamations à la gloire du trépassé. De distance en distance on reprend la psalmodie interrompue, jusqu'à ce qu'enfin, arrivé devant la maison mortuaire, après avoir traduit vivement à la veuve désolée les sympathies qui lui sont dues, on accorde à la douleur la consolation ordinaire d'une libation générale.

Plus pieuse et plus solennelle est la conduite des femmes, se rendant à quelque village où les appellent de funèbres devoirs à remplir.

Une à une, espacées en longue file, la tête couverte d'un mouchoir noir, dépouillées du tablier aux couleurs éclatantes, semblables aux filles recueillies d'un monastère, elles partent muettes et la tête baissée. De temps en temps seulement l'une d'elles, rompant le triste silence du cortége, jette dans les airs, plutôt qu'elle ne chante quelques paroles où l'on peut distinguer le nom du défunt, des regrets ou des louanges à sa mémoire.

Quand la cérémonie religieuse est terminée, on embrasse le mort, puis le cercueil est descendu dans la fosse où le plus proche parent jette la première pelletée de terre. Alors commence l'acte important du repas des funérailles, en tout semblable aux repas de noces ou de fêtes de famille, car bien vite est oublié le motif qui réunit les convives à la table du festin. Seul, le vêtement des femmes qui reprennent leur office de domesti-

cité, rappelle le deuil que l'on célèbre; quant aux hommes, ils ne sauraient manifester des émotions qui diminueraient leur dignité et leur importance, et auxquelles du reste ils ne semblent que fort peu accessibles.

Pendant les mois qui suivent l'enterrement d'un parent, et surtout aux jours de fête, agenouillées sur la tombe, les femmes recommencent de temps en temps les lamentations, donnent au défunt des commissions pour l'autre monde, et aspergent d'eau bénite la pierre tumulaire.

La douleur n'est ni moins bruyante ni moins démonstrative, quand arrive dans une famille la nouvelle de la mort de l'un de ses membres, décédé même depuis longtemps. Nous fûmes un matin éveillés par une scène semblable à celles que nous avons décrites, et qui avait lieu dans une maison contiguë à la nôtre. Informations prises, nous fûmes très-étonnés d'apprendre que cette explosion de cris et de gémissements, à laquelle les voisins eux-mêmes prenaient part, avait été motivée par la réception d'une lettre de Moscou annonçant le décès d'un jeune homme, mort six mois auparavant. Par la solennité que l'on apporte à la célébration des funérailles des gens de classe moyenne, on doit s'attendre à voir celles des personnages illustres entourées d'un éclat extraordinaire. Six semaines après la mort du prince Danilo, n'avait point encore cessé le concours des montagnards arrivant journellement et par milliers à Tsettinjé pour rendre les derniers devoirs à leur chef vénéré. Les abords de la petite capitale n'étaient plus qu'un vaste camp où, du matin jusqu'au soir, rôtissaient les moutons et circulaient les botzas de vin et d'eau-de-vie; tout cela du

reste se faisait aux frais du nouveau prince, pour lequel ce fut un point d'honneur sacré de remplir en cette occasion, avec une extraordinaire largesse, les obligations qui lui étaient imposées par les coutumes du pays. Nous croyons être agréables à nos lecteurs en reproduisant ici le récit qu'un témoin oculaire a pu faire des funérailles du célèbre Mirko Pétrovitj, frère du prince Danilo et père du prince Nicolas. Aucune description ne saurait rendre mieux le cachet de cette douleur plutôt factice que réelle, dans les manifestations de laquelle les Monténégrins sont en quelque sorte passés maîtres.

« Quelques jours avant mon arrivée au Monténégro, Mirko Pétrovitj, le père du prince Nicolas, était mort du choléra, et les quarantaines établies dans les diverses provinces avaient empêché jusqu'alors les habitants des villages éloignés de venir rendre leurs hommages funèbres à la dépouille mortelle de ce héros. J'ai donc eu l'occasion, quelque temps après, d'assister à ce deuil public, dont les étranges et énergiques manifestations méritent d'être rapportées ici comme un exemple remarquable et grandiose de ces sortes de cérémonies. Voici comment les choses se passèrent :

« Aussitôt que les quarantaines furent levées, on vit venir chaque jour à Cettigné les habitants, hommes et femmes, des divers districts du Monténégro, conduits par leurs capitaines, les hommes armés de pied en cap. Arrivés au sommet des montagnes qui entourent la plaine, ils s'arrêtaient, faisaient le signe de la croix en l'honneur des reliques de saint Pierre et poussaient une première fois des cris déchirants, se frappaient vigoureusement la poitrine à coups de poing, se lacéraient la figure avec les ongles et s'arrachaient une certaine quantité de cheveux. Les femmes se contentaient de pleurer et de crier. Au bas de la montagne, les mêmes marques extérieures de douleur recommençaient. La troupe alors traversait lentement la plaine, et lorsqu'elle

approchait de l'église, lorsqu'elle était arrivée à peu près en face de la demeure du prince actuel, elle faisait une nouvelle pose, poussait de nouveaux cris, achevait de s'ensanglanter la figure, se frappait la poitrine et s'arrachait une nouvelle poignée de cheveux. Elle se dirigeait ensuite précipitamment vers l'église dans laquelle est renfermé le corps du défunt, et chacun, avant d'entrer, déposait ses armes le long du mur. Dans l'église c'était à qui approcherait de plus près le tombeau du héros; là, les cris, les pleurs, les invocations, les questions naïves adressées au défunt, comme s'il eût pu entendre et répondre, duraient pendant plus d'un quart d'heure; les femmes surtout se faisaient remarquer par l'exagération de leurs marques de douleur; enfin, quand les forces étaient épuisées, les yeux injectés, les joues suffisamment déchirées, les gosiers desséchés par les cris, la troupe sortait en silence de l'église, reprenait ses armes avec calme, et allait se ranger dans la cour de l'ancien palais. On lui faisait alors une copieuse distribution d'eau-de-vie et de pain pour réparer ses forces. Une demi-heure environ après, commençaient des chants plaintifs, dont l'intonation et la monotonie elle-même avaient quelque chose de touchant. Les femmes faisaient les soli et les assistants répondaient. Voici comment les choses se passaient : deux femmes vêtues de noir, marchant d'un pas lent et compassé, l'une derrière l'autre, la tête baissée, l'air profondément contrit, entonnaient, en l'honneur du défunt, un air doux et triste, puis commençaient une série de *de profundis,* dont chacune d'elles récitait alternativement un verset; cela durait quelquefois une grande heure et se reproduisait ainsi tous les jours, pendant plus d'un mois, malgré le mauvais temps; et si le prince, affligé par la vue de tant de marques de douleur, n'eût pas donné l'ordre d'interrompre ces tristes cérémonies, tous les villages du Monténégro, sans exception, se seraient fait un devoir d'envoyer leurs habitants pleurer sur la tombe de leur chef redouté[1]. »

[1] Boulongne, le *Monténégro.*

Les Monténégrins sont superstitieux, et tout en vérité se réunit chez eux pour porter au plus haut degré cette disposition de leur esprit à des croyances surnaturelles : leur ignorance absolue des lois de la nature et de l'action des principaux agents physiques, une religion des moins éclairées, une imagination poétique et exaltée, le respect pour les traditions même les plus étranges, les récits merveilleux auxquels, dès l'enfance, leurs oreilles ont été accoutumées. Ils croient à l'existence de génies bons ou mauvais (*dobra Srita, ne seritcha; duhr tcisti, duhr netcisti*), se manifestant de diverses manières, tantôt sous la forme d'un serpent, tantôt sous celle d'une lumière nocturne, ou même d'un souffle aérien. Pour eux, les bois, les rochers, les sources, les montagnes n'ont pas encore perdu les traces et le souvenir de ces nymphes charmantes dont la mythologie les avait peuplés, et la *vîla* a remplacé toutes ces poétiques déités disparues. Bon génie de l'homme dont elle partage les joies et les douleurs, la vîla se glisse partout, voit et connaît tout : elle hante les pics inaccessibles; on la retrouve au coin du foyer. Voyez, de la plaine de Tsettinjé, cette abrupte montagne qui cache dans la nue son front grisâtre et sourcilleux : c'est le Lowchen, c'est la demeure des vîlas.

« D'ici, de là, s'élève une montagne plus haute l'une que l'autre; mais la plus haute est le Lowchen. Il n'y croît que des orties et des épines. La cime est couverte d'une neige éternelle, et l'orage y mugit toute l'année. C'est là que demeurent les vîlas, c'est là qu'elles dansent en cercle.

« Au pied de cette montagne, passe un héros qui s'en va cherchant le bonheur de l'amour. Les vîlas l'aperçoivent et lui crient :

« Viens parmi nous, viens; c'est ici que tu trouveras le

bonheur, éclairé par les rayons du soleil, protégé par la blanche lueur de la lune, couronné par les étoiles [1]. »

Héros ou simple mortel, qui pourrait résister à ces nouvelles sirènes? Ce ne sont plus les filles d'Achelaüs attendant pour les dévorer les victimes séduites par la suavité de leurs chants : c'est le génie du bien conviant l'homme au bonheur. S'exilant de la terre, mais sans oublier son rôle protecteur, la vîla élève aussi parfois sur les nuages son palais aérien :

« La blanche vìla se construit une demeure; elle ne la construit pas dans le ciel, ni sur la terre, mais sur une montagne de nuages. Elle élève là trois portes : la première en or, la seconde en perles, la troisième avec la pourpre. A la porte d'or elle marie son fils ; à la porte de perles elle marie sa fille; à celle de pourpre elle se tient assise et regarde au-dessous d'elle comment l'éclair joue avec la foudre, la sœur avec ses frères, la fiancée avec ses beaux-frères, comment la sœur domine ses frères et la fiancée ses beaux-frères. »

S'il faut en croire les traditions des Jougo-Slaves, l'origine des vîlas remonterait aux premiers temps du monde. Cette légende a été racontée par M. Lenormand avec un si grand charme que nous emprunterons son propre récit :

« Adam avait eu, de sa féconde union avec notre mère Ève, trente fils et trente filles. Dieu lui demandant un jour le nombre de ses enfants, le brave Adam se trouva honteux, comme pourrait l'être en pareil cas un campagnard serbe ou tsernogortse, d'avoir à énumérer tant de filles,

[1] Traduction de X. Marmier

les filles ne portant point les armes et ne pouvant point faire peur à l'ennemi. Dans son embarras, il eut la sottise de vouloir en cacher trois, comme s'il était possible de cacher quelque chose à l'œil céleste qui voit tout. Dieu, pour le punir de sa faute, prit ces trois filles, les trois plus belles, et en fit des vìlas. Dès ce moment, elles errèrent dans l'espace, et comme elles vécurent honnêtement, elles ne furent point condamnées à périr dans le déluge. Prévenues, ainsi que le sage Noé, du cataclysme universel, elles entrèrent avec l'air dans l'Arche et y restèrent jusqu'à ce que la colombe y apportât la branche d'olivier. De région en région elles ont volé jusque dans les domaines de l'antique Serbie, et c'est là surtout qu'elles se plaisent. Elles ont naturellement la faculté de parler toutes les langues, mais c'est la langue slave qu'elles préfèrent. Comme les Slaves elles sont devenues chrétiennes, et souvent elles entrent invisibles dans les églises; elles protégent ceux qui combattent vaillamment sous l'étendard du Christ, et se montrent toujours hostiles aux musulmans[1]. »

La mythologie slave conserve les noms de quelques vìlas, auxquelles sont attribuées des fonctions spéciales dans le monde surnaturel; l'une d'elles, et c'est nécessairement la plus puissante et la plus invoquée, préside aux destins de la guerre : c'est Raviola. Déités surtout bienfaisantes, les vìlas, irritées par l'orgueil ou le mépris de l'homme, peuvent pourtant perdre leur bon caractère et lui devenir quelquefois fatales.

A côté de ces bons génies (*sticheion*), nous trouvons des êtres présidant aux maléfices les plus redoutables et même les plus sanglants : c'est l'incube (*mora* ou *morina*); c'est le lutin (*matsits*); ce sont les feux folets (*sviétchitsé*), dont les Monténégrins ont peur partout et

[1] *Turcs et Monténégrins.*

toujours ; car, s'ils voient quelqu'un s'en éloigner avec terreur, ils s'empressent de suivre le fuyard ; tandis que si un téméraire les affronte devant eux, ils fuient cet audacieux sans croyance ; c'est l'écho (*vada*), esprit malin, qui habite les cavernes et se plaît aux malheurs d'autrui ; c'est enfin le vampire (*voukodlak*) dont M. Cyprien Robert a fait ce portrait terrifiant :

« Les populations de la Serbie et de l'Hertségovine ont conservé plus d'une sombre légende d'âmes condamnées, après la mort, à errer sur la terre pour expier leurs fautes, où même à se renfermer dans le sépulcre, pour y faire vivre les voukodlaks ou vampires. Le voukodlak (littéralement loup-garou) dort dans sa tombe, les yeux ouverts, le regard fixe; ses ongles et ses cheveux croissent, un sang chaud court dans ses veines. C'est aux nuits de pleine lune qu'il sort pour faire ses courses et sucer le sang des vivants, en leur ouvrant la veine dorsale. Quand un mort est soupçonné de quitter ainsi sa couche, on le déterre solennellement; s'il est en putréfaction, le pope se borne à l'asperger d'eau bénite; s'il est rouge et sanglant, on l'exorcise, et, en l'inhumant de nouveau, on lui plonge un pieu dans la poitrine pour qu'il ne bouge plus. Autrefois les Serbes criblaient de balles la tête du cadavre, puis brûlaient le corps. Ils ont aujourd'hui renoncé à ces vengeances, mais ils répètent encore que les corbeaux les plus affamés fuient loin de ce cadavre vivant, sans même oser le toucher du bout de leur bec. La Thessalie, l'Épire et les Vlachi du Pinde connaissent une autre espèce de vampires dont parlait déjà l'antiquité; ce sont des hommes vivants en proie à une sorte de somnambulisme qui, saisis par la soif du carnage, sortent la nuit de leurs huttes de bergers, et courent la campagne, déchirant de leurs morsures tout ce qu'ils rencontrent, hommes ou bestiaux. Ces voukodlaks, avides surtout du sang frais des jeunes filles, s'accouplent, dit le peuple, avec la Viechtitsa, gnôme femelle, fantôme aux ailes de

feu, qui descend la nuit sur le sein des braves endormis, les étreint dans ses embrassements, et leur communique sa rage; quelquefois aussi, changée en hyène, la Viechtitsa emporte aux bois les petits enfants[1]. »

Les Monténégrins croient au pouvoir des sorciers et des sorcières (*carovnitsi viestitché*), à l'apparition des morts, aux possessions démoniaques; ils ont confiance dans les talismans et amulettes (*zapisi-amanet*), consistant le plus souvent en petites cédules pliées, exactement closes et contenant quelque verset de l'Écriture ou une oraison. Celui qui les délivre juge de leur opportunité et de l'usage qu'il en faut faire, par l'examen attentif de la flamme d'un cierge bénit. Ils avalent aussi des papiers enchantés et boivent l'eau qu'ont bénite les sorciers en y plongeant deux cailloux sacrés. Parmi toutes leurs pratiques ou croyances superstitieuses, contentons-nous d'une simple énumération qui en dira plus que toutes les réflexions possibles :

Il faut respecter la présence du serpent dans la maison. Le serpent est de bon augure, car il veille auprès des trésors cachés.

Celui qui, le soir de Noël, garnit sa porte de rameaux de lierre; qui, la nuit de saint Jean, se baigne dans la rosée, ou qui se frotte la poitrine avec de l'huile vierge, est pour toute l'année à l'abri des sorcelleries.

A l'aube de saint George, si l'on souffle dans des sifflets d'écorce de frène ou de figuier, partout où arrivera le son les sorcières ne pourront nuire.

Sauter à travers les feux que les bergers allument la veille de saint Jean, préserve de la foudre et garantit

[1] Les *Slaves de Turquie*.

contre l'influence des esprits malins. — Sonner les cloches, faire les cornes à la lampe, éloigne la tempête et fait fuir les sorciers qui se cachent dans les nuages. — Le jour de la Conversion de saint Paul, il faut frapper de la hache le tronc des oliviers en disant : Convertis-toi au fruit, comme saint Paul à la foi ; si l'on ne fait pas ceci la récolte sera mauvaise.

Pour la fête des Saints Innocents, les enfants battront les sarments de la vigne avec une baguette, et ils devront dire : « Fructifie, fructifie, ô belle vigne, autrement je te couperai. »

Le pain bénit le jour de saint Basile, et les œufs le samedi saint sont des remèdes pour le mal de gorge.

Se laver simplement avec de l'eau pendant la sonnerie des cloches, le jour de la Résurrection, guérit l'ophthalmie, les dartres et les autres exanthèmes.

Le beurre obtenu avec le lait tiré le jour des morts est un baume pour toutes sortes de plaies.

Un morceau de charbon qui a passé une année sous une pierre, s'il en est retiré le jour de la Saint-Laurent, délivre de la fièvre tierce, de même que l'application contre le front de la main droite d'un cadavre.

Les monnaies de l'empire de Byzance, dites de sainte Hélène, et les pièces hongroises à l'effigie de la Madone, dites de sainte Anne, guérissent l'épilepsie.

La femme qui ne peut avoir de fils doit rassembler sept prêtres ; ceux-ci béniront de l'huile et enlèveront le seuil de la porte de la maison, qui est censée avoir été ensorcelée le jour des noces.

Sont réputés présages de mauvais augure : les craquements du bois dans le foyer, trois chandelles brûlant à la fois, la naissance des agneaux noirs, la pré-

sence de sept ou de treize convives à table, la croix formée par deux baguettes ou par la cuiller et la fourchette, le mélange fait de la main gauche, l'huile ou le sel répandus, le hurlement des chiens, le cri du hibou, l'entrée du pied gauche dans la maison.

Les Tsernogortses attribuent à quelques saints un pouvoir particulier sur les éléments, croyance du reste générale, bien que plus ou moins diversifiée dans la chrétienté. Pour eux, c'est saint Élie qui dirige le tonnerre, saint Pantalémon qui commande aux ouragans, saint Nicolas qui veille sur les mers, c'est enfin la Vierge elle-même qui possède la royauté du feu.

Prodigues de serments, ils invoquent à tout propos Dieu, la Madone et les saints, en témoignage de la sincérité de leurs paroles ou de leurs actes. C'est quelquefois par la châsse d'un saint, par le patron de leur village, par le saint de la journée, par le dimanche ou par le jour vénérable du vendredi, que ces serments sont faits ; et soit qu'ils prononcent eux-mêmes, soit qu'ils entendent prononcer le nom de Dieu, de la Vierge, ou des saints, ils portent la main à la bouche et au front en signe de respect. A tout moment revient dans leur discours l'inévitable *bogami*, par Dieu, ou le *takomi boga,* aussi vrai que Dieu. Si deux individus ont à prononcer ensemble un serment, ils saisissent chacun de la main gauche l'extrémité d'une ceinture déroulée ; puis, élevant la main droite vers les saintes images, ils articulent d'une voix solennelle les paroles consacrées.

Leurs vœux les plus ordinaires consistent à jeûner le mardi ou le mercredi, à se rendre pieds nus à telle église ; à porter à tel saint une petite plaque d'argent sur laquelle se trouve un œil, une main, un pied, ou telle

partie du corps pour la maladie de laquelle ils ont demandé le secours du ciel.

Les popes et les moines ont tant d'autorité sur l'esprit du peuple qu'ils en seraient facilement les oracles, pour peu qu'ils répondissent à la hauteur de leur mission. Ils donnent des conseils, apaisent les discordes domestiques et honorent toujours la maison dans laquelle ils viennent à entrer. Enfin, pour compléter ce qui a trait au côté religieux du Monténégrin, disons qu'à son lever, comme à son coucher, avant comme après son repas, il manque rarement à se signer, en prononçant quelque courte prière.

Nous allons voir, par la description des principales fêtes de l'année, combien vif s'est maintenu chez les montagnards le respect des choses saintes, et de quel culte ils n'ont cessé d'honorer leurs touchantes traditions. L'habitude des pays orthodoxes étant d'adresser les souhaits et de faire les présents de nouvelle année, dès le jour de Noël, il en résulte qu'au Monténégro comme en Russie, les deux fêtes se confondent, ou plutôt sont réunies par une succession de festins et de réjouissances auxquels les parents et les amis se convient réciproquement. La première fête de l'année est donc en réalité l'Épiphanie, qui, en même temps, est le jour de la bénédiction des maisons. A Tsettinjé, quand l'office est terminé, le vladika se rend en grande pompe au palais pour y accomplir dans chacun des appartements l'aspersion d'eau bénite; puis il laisse à son clergé le soin de réitérer la même cérémonie dans les autres maisons de la capitale, et d'y recueillir l'offrande à laquelle personne ne saurait se refuser. L'abstinence du carême, si sévère et si religieusement observée, qu'il semble en quelque

sorte moins criminel au Monténégrin de tuer un ennemi par vengeance, que de manger de la viande pendant le temps défendu, prépare longuement celui-ci aux réjouissances qui rempliront la solennité de Pâques.

Après les dernières macérations de la sainte semaine, pendant laquelle, anciennement, avaient lieu des trèves entre les tribus en hostilité, et une suspension dans les représailles de la vendetta la plus acharnée, le chant du pope, retentissant avant l'aube au fond de l'iconostase et annonçant la résurrection du Christ, est accueilli par tous comme une nouvelle heureuse ; aussi, comme à Noël, des embrassements fraternels sont échangés, en signe de paix, de concorde et d'allégresse ; puis, après le partage du pain bénit, on va joyeusement s'asseoir au festin de l'agneau pascal, pour lequel la plus pauvre famille a su retrouver dans ses modestes épargnes de quoi se donner pour un jour un semblant d'opulence.

Dans les villages éloignés, il est encore d'usage de porter bénir le matin à l'église l'agneau rôti, des œufs, du fromage, du pain et du sel; tout ce qui n'est pas mangé est brûlé, car on ne saurait jeter ce qui a été ainsi sanctifié. Cependant les coups de pistolet retentissent partout, mêlés au cri de la résurrection, *do istinou voskres*. Le vin, l'eau-de-vie ne sont point épargnés, et, sur le premier gazon printanier ou sur la place du village, la danse nationale retiendra les montagnards jusqu'au soir. Le lundi de Pâques est consacré aux défunts, sur les tombes desquels on allume des cierges et des lampes, tandis que les heures s'écoulent, mêlant les prières funèbres aux derniers cris de fête. Au temps où les adoptions fraternelles étaient plus répandues, c'était aussi la semaine de Pâques que l'on choisissait de préférence

pour faire consacrer à l'Église les liens indissolubles des *pobratim*.

La veille de saint Jean-Baptiste, les bergers tsernogortses ne sauraient manquer à allumer sur les hauteurs les feux de joie, car ces feux les garantiront pour l'année, eux et leurs troupeaux, de toute espèce de maléfices. Chaque maison a son patron, dont la fête se célèbre avec tout l'éclat possible. Au repas, auquel sont conviés les parents et les amis, ne doit prendre place aucun des membres de la famille [1]. Ceux-ci, au contraire, tant à la cuisine qu'autour des invités, s'emploient complétement au service; leur tour ne vient que lorsque tout le monde est parfaitement rassasié. Selon l'usage, le centre de la table est occupé par un gros pain de seigle, dans lequel on plante un cierge bénit allumé, dont la flamme, du reste, ne doit servir à personne, soit pour allumer son tchibouk, soit pour tout autre office.

Anciennement, et peut-être même encore dans les villages éloignés, la fête du patron de la famille se passait autrement. La veille au soir, le plus jeune fils de la maison se rendait au nom de son père chez les amis à inviter, et, arrivé à la porte de ceux-ci, prononçait la formule accoutumée : « La maison de Dieu est à vous. Mon père vous salue et vous invite ce soir à boire un verre d'eau-de-vie. Nous discourrons pour raccourcir la nuit, et nous ne cacherons pas ce que le saint patron du *starescina* (chef de la maison) aura apporté. » Les amis se mettaient en route, sans autre formalité, et arrivés à l'habitation, saluaient ainsi leur hôte : « Bon-

[1] Chez le prince seulement une dérogation est faite à cet usage, et encore c'est le personnage de sa famille le plus élevé après lui qui remplit l'office de servant auprès des convives.

soir, heureux soit le retour de ta fête ; puisses-tu la célébrer en santé et allégresse pendant de longues années. » Alors on buvait, on mangeait, on riait, et des bardes improvisés répandaient leur verve et leur imagination en de poétiques brindisi. Quelquefois aussi, hôte et convives, s'oubliant tout à fait dans leur commune allégresse, se retrouvaient, huit jours après, encore assis à la table où toutes les provisions de la maison étaient successivement venues s'abîmer sans retour. Aussi, pour mettre un terme à ces abus ruineux, Danilo I[er] n'hésita point à introduire dans son code de 1855 une loi spéciale, proscrivant les dépenses excessives occasionnées par les fêtes de famille [1].

Les processions si fréquentes auxquelles se rendent les Monténégrins, et qui ont pour objet, tantôt des pèlerinages, tantôt la bénédiction des récoltes ou celle des eaux, tantôt quelque solennité votive, sont aussi pieusement suivies par les hommes que par les femmes et les enfants. Les premiers se chargent même de porter les images et les statues des saints, tout en répétant de la façon la plus désordonnée des chants dont aucune cacophonie ne saurait donner une idée. La bénédiction des eaux en particulier ne se termine guère sans quelque rixe plus ou moins violente ; car l'habitude étant de garnir de botzas de vin et d'eau-de-vie la margelle des puits autour desquels s'arrête le cortége pour l'accom-

[1] Art. 86. La seconde fête du patron de la famille et les présents qui sont d'usage en cette occasion sont prohibés à l'avenir, car c'est ainsi que les familles se ruinent et qu'elles deviennent pauvres. Celui qui ne voudra pas obéir à cet ordre et continuera à suivre ces usages sera condamné à la prison ou à deux talari d'amende. Il suffit, suivant notre coutume servienne, de sanctifier la sainte fête de la famille, en mémoire du baptême de nos ancêtres.

plissement des cérémonies, les pèlerins trop fervents, à force de libations, ont, bien avant de rentrer à l'église, absolument perdu le sentiment et le souvenir du saint devoir qu'ils étaient venus remplir.

Aucune solennité religieuse n'a conservé autant que la fête de Noël les souvenirs et la poésie du passé. Suivons-en les cérémonies dans la capitale, où la présence de la petite cour et des grands personnages du pays y donne un éclat tout particulier. Dès la veille du grand jour de la Nativité, le prince, précédé de la compagnie des perianiks et kabadahies, et escorté par tous les sénateurs, chefs ou employés, les uns à cheval, les autres à pied, se rend dans l'une des forêts qui s'étagent sur les versants du Lowchen, pour y couper le bois de Noël ou *badnjak*. Là, chacun taille à sa guise la branche la plus belle et la plus longue, ou même l'arbre le plus coquet qu'il pourra transporter ; puis l'on se remet triomphalement en marche, au bruit des détonations de la mousqueterie, les piétons l'épaule chargée de leur pesant fardeau, les cavaliers appuyant élégamment sur l'étrier, à la façon d'une lance, le grand *badnjak* aux branches couvertes encore des feuilles jaunies de l'automne. Rien de plus pittoresque que le retour du cortége, traversant les rues de Tsettinjé au milieu des vivats et des coups de pistolet, et enfin s'arrêtant devant la résidence princière, contre le mur d'enceinte de laquelle chacun va déposer son *badnjak*. Suivant la coutume orthodoxe, le sol des appartements du palais se couvre de paille, et c'est la seule couche où se reposeront ceux qui n'auront point le courage de passer la nuit blanche. La fête est commencée, et dans chaque famille de la Montagne-Noire se font de semblables préparatifs.

Ceux qui n'ont pu aller à la forêt couper les *badnjak* les achètent sur le pas de leur porte, mais sans en disputer le prix, car c'est un péché de marchander le bois de Noël. Autant il y a de mâles dans la maison, autant doit-on mettre de *badnjak* contre la façade du logis ; mais d'ordinaire on en ajoute un de plus, comme présage heureux de l'accroissement de la famille. De son côté, la mère de famille se procure un pain sans levain (*tchesnitsa*), et fait rôtir pour le festin du lendemain, soit un mouton, soit plutôt un porc entier, ce dernier animal étant choisi de préférence, en haine des Musulmans qui le considèrent comme impur. Chacun songe également à faire ses provisions de tout genre, car il faut s'attendre à trouver closes le lendemain toutes les portes des marchands. La nuit arrive, et dans chaque intérieur commencent les cérémonies de la veillée. Quand le feu est allumé et le souper prêt, le père de famille va le premier chercher son *badnjak*, et dit, en le rapportant : « *Bonjour, à vous tous beaucoup d'étés* [1]. » On répond : « *Qu'il en soit ainsi.* » Et la mère va répandre du grain sur le seuil de la maison, pour rendre l'année fertile. Quand le père a placé son bois dans le foyer, chacun des fils à son tour apporte le sien, et l'on construit ainsi un véritable bûcher sur lequel le chef de famille accomplit une nouvelle cérémonie. Prenant une bouteille de vin, il en répand, en formant la croix, aux quatre coins du *badnjak*, sur lequel il jette aussi un peu de grain, puis il dit : « *Pour beaucoup d'étés, et puisse le premier être le meilleur !* » Il

[1] Les Monténégrins comptent volontiers les années par saisons ; de même ils indiquent rarement la date ou l'époque de l'année, mais ils s'en réfèrent à telle ou telle fête (comme saint Pierre, sainte Barbe) ou à tel événement annuel (comme l'impôt, la récolte, etc.).

appelle ensuite toutes les bénédictions du ciel sur la maison, sur les personnes présentes et sur les absents, sur les entreprises domestiques et sur les récoltes. Les assistants répondent : « *Puisse-t-il en être ainsi.* » Alors le père boit à la bouteille, puis la passe à chacun de ses fils et enfin à la mère. A l'exemple de la sainte Vierge, on étend de la paille dans la maison et l'on s'assied pour le repas du soir. Sur la table, fixés dans un pain, brûlent trois petits cierges ornés de lierre, en l'honneur de la Trinité, et à mesure que l'on entame un des mets, on en jette quelque portion sur le feu du *badnjak*. Quand le souper est terminé, on va crier devant la porte, au bruit des coups de pistolet : « *Vive le Gospodar; pour beaucoup de badnjak; à tous bonne veillée* ». Et chacun de répondre, qui de sa porte, qui de sa fenêtre, en interpellant ses amis et ses connaissances : « *Eh! Marco! eh! Juro! eh! Yvo! que le badnjak te porte bonheur! Bonne veillée!* »

Le feu de Noël doit brûler toute la nuit, et, comme la veillée est de rigueur, à chaque *badnjak* qui se rompt dans le foyer, il est d'usage d'aller tirer au dehors un coup de pistolet. On laisse ainsi se consumer le bûcher, à l'exception toutefois de l'extrémité du *badnjak* qui est à gauche du foyer : c'est ce tison qui servira à allumer le feu de la veillée du nouvel an. N'oublions pas qu'il faut bien se garder de passer sur le *badnjak;* celui qui le fait mourra dans l'année.

Les gens fervents passent une partie de la nuit à l'église; puis, à l'issue du long office qui dure de minuit jusqu'au matin, et quand le vladika ou le pope a fait entendre les solennelles paroles : « *Mir Bogig, Christos se rodi* (*la paix de Dieu! le Christ est né*), on revient

à la maison, où commence le festin, interrompu de temps en temps par les danses, les chants, les récits et les détonations de la mousqueterie.

L'usage veut aussi que pendant toute la journée parents et amis se visitent sans façon, et la bienséance exige que dans chaque maison on mange, on boive largement à la table ouverte à tout venant. Le premier visiteur qui se présente le matin est prié de frapper avec son bâton sur le feu du badnjak, et il dit en même temps : « *A vous autant de chevaux, de moutons, de vaches, que le badnjak a donné d'étincelles!* » Suivant que l'accent avec lequel il prononce ces paroles est plus ou moins affectueux, la famille en tire un augure plus ou moins favorable.

A Tsettinjé, le prince lui-même, après avoir reçu chez lui, à sa table, tous les personnages qui l'ont accompagné à l'office de la nuit, commence en nombreuse compagnie la tournée de sa capitale, accordant à toutes les maisons un peu considérables l'honneur de le recevoir quelques instants. Aussi, c'est à qui dressera la table la plus somptueuse, au milieu de laquelle figure invariablement le porc ou le mouton rôti, dont la tête repose sur un gros pain et qu'à grands coups de yatagan on taille en quelques instants.

La gaieté s'épanouit en proportion du nombre de ces séances gastronomiques, les vivats retentissent partout, aucun pistolet ne reste muet et le jour finit dans la plus complète allégresse.

Pendant trois jours le sol des habitations doit conserver la paille emblématique ; mais plus vif et plus long se garde le souvenir de la fête au festin prolongé, entre les parents et les amis, quelquefois pendant toute une semaine.

La veillée du nouvel an est encore une occasion de réjouissances autour du foyer, où se consume la dernière bûche du *badnjak*, conservée pour cette circonstance. Par miracle, cette nuit-là, la crémaillère ne brûle pas, et l'on peut sans danger la décrocher avec la main[1]. Dès l'aube commencent les accolades, les souhaits et les félicitations de tout genre, auxquels parents, amis, et même gens ne se connaissant pas du tout, ne sauraient réciproquement manquer. On allume sur la table les mêmes cierges qu'à Noël, puis le chef de la maison boit à la santé des siens, les bénit trois fois, et répand du vin de façon à éteindre les trois lumières. Si par hasard l'un des cierges reste allumé, c'est un heureux présage de longue vie pour celui devant qui il se trouve placé.

Fêtes monténégrines où l'homme avec ses faiblesses et sa simplicité, et la religion avec sa poésie et sa majesté, savent si bien s'entendre et s'unir, à ceux qui chaque année fêtent votre joyeux retour, comme à celui qui n'a fait que vous entrevoir, vous laissez de plus doux souvenirs que les fêtes luxueuses, si souvent pleines de contrainte et d'ennui, d'une civilisation raffinée. Avec quel charme et quelle vérité le pauvre montagnard, au coin de son foyer de Noël où pétille le traditionnel *badnjak*, ne pourrait-il pas s'écrier avec le poëte : *Me mea paupertas vitæ traducat inerti, dum meus exiguo luceat igne focus*[2].

Comme tous les peuples habitués à s'instruire dans le livre toujours ouvert de la nature, les Monténégrins tra-

[1] Quand vient à mourir le chef de la maison, on réunit en bloc la crémaillère et on la lie ainsi pour trois ou quatre jours ; c'est un signe de grand deuil.

[2] TIBULLE, liv. I, élégie I.

duisent fréquemment en proverbes les maximes de sagesse vérifiées par une expérience journalière, sans manquer d'y ajouter le sel de cette critique vive et pénétrante qui est le propre de leur caractère.

Quelques citations suffiront pour nous convaincre que beaucoup de proverbes tsernogortses ne sont que la reproduction de ces dictons qui appartiennent, si l'on peut ainsi s'exprimer, à la langue universelle des sociétés humaines.

Un œil suffit au sage.

Ne crois pas plus au sourire du puissant qu'à celui du ciel : tous deux changent en un instant.

Qui se fie à l'heure présente facilement se trompe.

D'un pieu on ne fait pas une haie.

Tant qu'embaume la rose, chacun l'exalte.

Comme on fait son lit ainsi l'on dort.

Un bienfait reçu s'oublie vite.

A quoi bon un collier, s'il m'étrangle?

Plus fort souffle le vent quand il va s'apaiser.

La concorde ne ruine pas la maison.

Toute merveille dure trois jours.

Dans les mains d'autrui un morceau paraît toujours plus gros.

Qui fuit ne suit qu'une route, qui poursuit bat cent chemins.

Il ne faut vouloir voler avant que poussent les ailes.

La chair est voisine de l'os, la terre voisine de la roche.

Mieux vaut pleurer avec le sage que rire avec l'insensé.

Envoie un fou à la guerre, puis assieds-toi et pleure.

Mieux vaut la concorde de quelques paresseux que la discorde d'une multitude.

Mieux vaut glisser avec les pieds qu'avec la langue.

Accouple-toi seulement avec qui peut t'appareiller.

Dans le malheur ne te contente pas de pleurer, mais cherche le remède.
On achète les outils, on laisse le métier.
Quand tu mens, fais en sorte de croire que tu dis la vérité.
Quand le renard s'arrête il ouvre l'œil.
Les promesses ne consolent que les fous.
Tel le nid, tel l'oiseau.
Qui crie le plus, travaille le moins.
Telle la semence, telle la récolte.
Quand la brebis bêle, elle perd une bouchée.
Mets un fou dans le mauvais chemin, il le suit.
La mer n'a pas besoin de sel.
Les fous bâtissent les maisons, les sages les achètent.
La selle n'est pas pour l'âne.
Mieux vaut une drachme de bonne fortune que mille livres d'or.
Qui s'éveille de bonne heure a le sort propice.
Marie-toi avec les oreilles et non avec les yeux.
On n'obscurcit pas le soleil avec la paume de la main.
Quelque peu qu'il craigne une chose, l'homme s'en garde beaucoup.
Même aux fous le dommage fait ouvrir les yeux.
L'eau et le feu sont de bons serviteurs, mais de mauvais maîtres.
Dans l'étranger tu ne trouveras jamais un autre toi-même.
Si tu vas complimenter le loup, mène avec toi les chiens.
Qui juge vite, vite se repent.
Au renard fatigué, la queue même est pesante.
Qui ne se venge ne se sanctifie.
Le braiment de l'âne ne glorifie pas Dieu.
Qui a été mordu par la vipère a peur aussi du lézard.

Dans les villages éloignés, où les coutumes de l'hospitalité ne se sont point encore refroidies au contact trop

fréquent des étrangers, et surtout par l'appas du gain qu'on peut en espérer, c'est au chef de la maison (*staritchina*) qu'incombent le devoir et l'honneur de recevoir l'hôte et de lui tenir compagnie à table. Les vivres doivent être copieux, le vin et le raki abondants. Si l'étranger passe quelques jours à la maison, c'est à la bru ou à la fille aînée de lui verser l'eau sur les mains à son lever, et de le servir à table quand il mange avec le *staritchina*.

Quand ce serait l'ennemi le plus mortel, du moment que le Monténégrin lui a donné sa parole, en l'accueillant sous son toit, il peut s'y regarder comme en sûreté; car tant qu'il est l'hôte du logis, sa personne est sacrée. Ce droit d'asile accordé souvent à des meurtriers, du crime desquels on devenait en quelque sorte solidaire, se présentait souvent comme un invincible obstacle au cours régulier de la justice. En effet le foyer du Monténégrin étant de par la loi inviolable, celui qui s'y était réfugié pouvait y vivre en paix, en attendant l'occasion de s'échapper et de passer chez les Turcs, ou de s'en aller vivre en liberté chez les Ouskoks. Aussi Pierre II n'hésita point, dans plusieurs occasions, à faire mettre le feu à la maison de refuge, tranchant ainsi par une mesure violente une insurmontable difficulté.

Aussi sincères, aussi ardents sont les Tsernogortses dans leur amitié, autant ils sont terribles dans leur haine.

L'un des proverbes que nous avons reproduits plus haut indique assez que le sentiment de la vengeance devient chez eux une sorte de religion :

Kosene osveti, ouse ne posveti.

Qui ne se venge ne se sanctifie.

L'offense est à peine reçue, que déjà ils se sont juré

d'en tirer vengeance, et ils ne se contenteront pas de rendre insulte pour insulte, car un faux point d'honneur veut que la réparation surpasse le dommage. De là ces haines perpétuées dans les familles, où chacun cherche à coopérer à la ruine de l'ennemi, soit en brûlant sa maison, soit en coupant ses moissons et ses arbres fruitiers, en nuisant à ses troupeaux, à sa santé, soit enfin en attentant à sa vie ou à celle de ses proches. Un de ses parents a-t-il été assassiné, le Monténégrin trempe la chemise de la victime dans le sang répandu, l'emporte à la maison et l'y suspend à une poutre, jusqu'à ce que la vengeance ait été accomplie. A la mère elle-même le devoir sacré de faire sucer avec son lait cette haine, de réclamer avec ses caresses un serment de représailles, de raconter l'histoire du meurtre, d'exciter les esprits, de décrire les spasmes suprêmes de la victime, de nourrir dans l'âme de ses enfants le sentiment de l'expiation dont ils sont chargés.

C'est que, dans la croyance générale, l'âme des parents assassinés crie vengeance contre les meurtriers et se plaint du peu de sollicitude que l'on a pour hâter l'heure de la vengeance. Le soin de celle-ci passera du reste du père aux fils, des fils aux neveux et aux descendants à tous les degrés, sans que le temps parvienne à arrêter l'accomplissement de cette œuvre de sang.

Et pourtant, au milieu de ces complots acharnés, la vénalité sait encore trouver un moyen terme de pacification, en introduisant la possibilité d'un accord basé sur la valeur du sang répandu : c'est le prix du sang (*platiti k'rvarinu*). La famille du meurtrier demande à celle de la victime une trêve de quelques semaines, et ayant obtenu son serment (*viro*), organise une ambassade solennelle.

Douze femmes, les plus jeunes et les plus avenantes de la parenté de l'homicide, portant avec elles des enfants encore à la mamelle, se rendent à la maison du mort, puis, arrivées là, après avoir déposé leurs nourrissons, commencent à crier et à pleurer, demandant pitié et commisération, et adjurant la famille, au nom de saint Jean-Baptiste, patron des nouveaux baptisés, de renoncer à sa colère et de se laisser toucher par la vue de ces pauvres innocents. Mais les parents du défunt restent froids d'abord et comme insensibles au spectacle qu'ils ont sous les yeux; puis, petit à petit, se laissant toucher, ils prennent dans leurs bras les enfants, et promettent, en témoignage de pardon, de tenir sur les fonts du baptême les douze premiers nés qui viendront et de servir de parrains aux épousailles d'autant de filles.

Dès que les petits enfants ont reçu les caresses et les baisers de leurs nouveaux protecteurs, les mères donnent comme premières arrhes de la paix rétablie une pièce d'argent, un voile et un pain. Reste maintenant à la famille offensée à nommer les vingt-quatre juges des cérémonies expiatrices, qui tous devront recevoir leur invitation de la famille du coupable, sans qu'il leur soit permis de refuser leur entremise, ni d'accepter pour elle aucune rémunération. Une fois que l'on est convenu du lieu, du jour et de l'heure du jugement, la réunion générale a lieu devant le jury de paix, et la parole appartient d'abord au parti offensé qui expose sa plainte, fait ressortir le dommage causé par la mort de la victime, et demande que la cause soit jugée selon les coutumes nationales; viennent ensuite les disculpations et les excuses de l'autre parti. Avant le prononcé du jugement, et comme préliminaire de ce dernier, commence alors le

bal du sang. Dans le cercle d'une danse aux allures lentes et mélancoliques, arrive le coupable découragé et confus, ayant le fer homicide pendu en bandouillère et marchant à quatre pattes. Tandis que les danseurs semblent l'éviter et se le renvoyer réciproquement, il crie par trois fois à haute voix : « Pardon ! » Loin de se rendre à cette supplication, le parent le plus proche du défunt prie le plus vénérable des juges de chasser ignominieusement le misérable. Le juge obéit, et à coups de pied le jette à terre ; mais à peine a-t-il touché la poussière, qu'il crie d'une voix désespérée : « Pardon, au nom de Dieu ! » Alors s'arrête la danse, et s'élève un concert de gémissements et de lamentations. Apaisé par cette scène, le parent soulève de terre son ennemi, prend son arme, l'enlace et lui donne un baiser ; puis, se tournant vers l'assemblée, il s'écrie : « Cet homme que je regardais comme mon ennemi implacable, dès aujourd'hui ne l'est plus ; dorénavant il sera mon ami, mon frère, et non-seulement pour moi, mais pour vous tous, parents à tous les degrés du mort que nous avons chéri. » Et en prononçant ces paroles il brise en deux portions une monnaie d'argent et remet l'une des moitiés à son nouveau frère. Tous deux garderont scrupuleusement ce fragment en mémoire perpétuelle de leur réconciliation. Ces cérémonies accomplies, le plus âgé des juges prononce la sentence qui fixe le prix du sang, variant de cinquante à cinquante-quatre sequins d'or, et pouvant représenter jusqu'à douze meurtres accomplis. Une partie de cette somme appartient à l'église, l'autre sert à couvrir les dépenses du jugement, et la troisième revient à la famille de la victime.

Quelquefois celle-ci est apaisée à beaucoup moins de

frais et l'on en voit se contenter d'un bœuf ou de quelques chèvres.

Tout ce cérémonial a pour conclusion un repas aussi splendide qu'on le peut, égayé par les chansons et les vivats, le tout à la charge du coupable. Telle est la *k'rvarina* ou la dette du sang.

Quant à la vendetta elle-même, c'est de nuit qu'elle s'accomplit, et toujours elle est précédée de l'appel du chef de la famille menacée, auquel on annonce dans quelles limites doit avoir lieu l'expiation.

De jour en jour, heureusement, les scènes que nous venons de décrire deviennent plus rares dans la Montagne-Noire. Déjà Pierre II avait porté un rude coup à ces habitudes sanguinaires par de sévères édits, et son successeur, en introduisant dans son Code un article spécial relatif aux faits de vendetta, et punissant de mort le meurtre d'un innocent, accompli sous le prétexte d'une vengeance de famille[1], a restreint de plus en plus une coutume qui finira peut-être par disparaître complétement des mœurs tsernogortses. « Quel âge as-tu? demandait-on un jour à un petit Monténégrin. — Dix ans. — Ton père n'est-il pas mort? — Non, il n'est pas mort, il a été tué, et moi je le vengerai. Ma mère et mon oncle le pope me l'ont fait jurer. » En face de cette froide et sombre énergie de l'enfant se sentant appelé à l'œuvre

[1] Les Monténégrins et les Berdiani ayant l'usage des vendetta, non-seulement contre l'assassin et le coupable, mais encore contre son frère ou ses parents innocents, une semblable vendetta est rigoureusement défendue, et celui qui tuera un innocent sera condamné à mort. L'assassin seul, qui sera recherché par la justice, pourra être tué; on ne devra molester en aucune façon son frère ou ses autres parents, qui n'ont commis aucune faute; mais l'assassin, et aucun autre, payera le meurtre de sa tête. (Code de Danilo I, art. 39.)

de la vengeance, on peut supposer quel rôle terrible devait être celui de l'homme fait, chargé de dénouer le drame de la vendetta.

Mais tirons un voile sur ces mœurs empreintes d'une barbarie primitive, et pour rendre à nos yeux attristés le spectacle réjouissant des poétiques usages et des champêtres plaisirs, transportons-nous, en imagination, par une après-midi de fête, devant le palais de Tsettinjé ou sur la place publique d'un village quelconque du Monténégro ; pénétrons alors, si les rangs veulent bien s'ouvrir devant nous, dans le vaste cercle formé par les femmes et les filles vêtues de leurs plus beaux atours et par les hommes de tout âge, et au milieu duquel un couple de danseurs va nous donner une idée de l'art chorégraphique du pays.

Bondissant plutôt que sautant alternativement sur l'un et l'autre pied, les armes à la ceinture, la jambe élégamment emprisonnée dans le *dokoliénitsé* aux nombreuses agrafes, le pied serré dans l'*opanké* bien lacé, développant toute l'élasticité d'un jarret exercé dès l'enfance dans les jeux et la course, le danseur monténégrin, la tête droite, l'œil fier et vainqueur, décrit les courbes les plus gracieuses, bat une sorte d'entrechat, étend les bras en croix, les abaisse, les relève encore avec les mouvements des ailes d'un grand oiseau ; puis de temps en temps il fait sortir de sa poitrine un cri strident, sauvage, inhumain, ou bien, sans s'arrêter un instant, saisissant un pistolet dans son *kolan,* l'arme et fait retentir une joyeuse détonation aux oreilles de son impassible danseuse.

Celle-ci, au contraire, timide, rougissante, émue, répétant les yeux baissés la mimique de son danseur, sem-

ble comme dominée par la vigueur et la beauté de ce dernier qui, du reste, bien disposé à ne rien céder au beau sexe des attentions dont il est l'objet, n'a souci que de briller, même aux dépens de sa compagne. Aussi, tantôt les bras étendus sur elle, il a l'air de la couvrir d'une idéale protection ; planant en quelque sorte sur sa tête, dans une mimique fascinante, il ressemble au faucon prêt à fondre sur la timide tourterelle, ou à l'aigle qui, du haut des airs, se dispose à étreindre dans ses serres un agneau sans défense. Car, ce qui ne paraît à l'étranger qu'un jeu sans grande signification, ou propre seulement à donner une frappante idée de la force et de la légèreté du montagnard, et à manifester une fois de plus la supériorité que l'homme veut ici garder en tout, est en réalité une scène dramatique dont la légende a conservé et raconte l'origine.

Quand les anciens Monténégrins voulurent créer une danse nationale, ils hésitèrent longtemps, ne sachant s'ils devaient inventer quelque chose de tout nouveau ou adopter quelqu'une des danses de leurs voisins.

Ils devaient en effet connaître cette danse *albanaise,* l'ancienne *pyrrhique,* où les pieds font trembler le sol frappé en cadence, tandis que les danseurs, brandissant leurs sabres nus ou entrelaçant leurs bras, ressemblent plutôt à de féroces combattants. Le *kolo* des Serbes et des *Pallikares,* cette danse du cercle qui va toujours s'élargissant, entraînant par centaines les filles et les garçons [1],

[1] On a parlé souvent du kolo comme d'une danse monténégrine, alors qu'il est absolument inconnu en Tsernagore ; mais comme il est fréquemment question de cette danse dans les ouvrages concernant les pays serbes, nous en donnerons ici une courte description. Dans le kolo, tous les danseurs, hommes et femmes, se tenant soit par la main, soit par l'intermédiaire de mouchoirs, ou même attachés l'un à l'autre par la

devait leur être familier, non moins que cette danse de l'oie, où le danseur et la danseuse isolés tracent des cercles de plus en plus étroits l'un autour de l'autre.

Non, dirent-ils, nous ne prendrons rien à personne; fils des montagnes, vivant en contact avec la nue, nous aurons la danse de l'aigle. Et c'est ainsi que le Monténégrin, suivant la poétique tradition de ses ancêtres, reproduit depuis ce moment dans sa mimique chorégraphique le jeu terrifiant du roi des airs menaçant et fascinant sa victime.

Un chant triste, monotone, sur des paroles le plus souvent insignifiantes, ou même sans grande suite et inventées à mesure que se prolonge le divertissement, sert d'accompagnement à la danse monténégrine.

Trois ou quatre chanteurs, se relayant tour à tour, remplacent pendant toute une après-midi un orchestre qui, du reste, ne réussirait à trouver aucun rhythme musical capable de diriger les évolutions de cette singulière et sauvage chorégraphie. Réservée pour le chant des rapsodes, la guzla ne sert jamais d'accompagnement à la danse nationale. Celle-ci ne requiert pas davantage l'emploi des instruments grossiers en usage parmi les bergers de la montagne, ou servant de gagne-

ceinture, se placent d'abord sur une seule ligne, avancent, reculent d'un pas lent et uniforme, puis de plus en plus rapide, agité, et se réunissent ensuite pour former un cercle successivement élargi par l'entrée de nouveaux danseurs. Le même pas continue, tandis que le cercle se transforme successivement en triangle, en ellipse, en pentagone ou en toute autre figure, suivant le talent du danseur chargé de conduire toute la bande. Celle-ci se divise même quelquefois en plusieurs groupes secondaires, répétant les mêmes figures et se réunissant ensuite gracieusement au signal du chef. Tandis que les danseurs tournent lentement en cercle, c'est aussi la coutume de fredonner : *Odi u kolo dus ca moja* (viens dans le cercle, mon âme) ; à quoi les autres répondent : *Odi u kolo* (viens dans le cercle.)

pain aux aveugles et aux estropiés, tels que le chalumeau rustique, divers genres de flageolet, la *tambura,* sorte de guitare ou plutôt de mandoline portant deux cordes métalliques, et la *dipla* ou cornemuse, composée de deux roseaux percés de trous, auxquels est adaptée une outre gonflée d'air.

Aucun acte de la vie monténégrine n'a conservé, autant que les fiançailles et le mariage, le cachet des mœurs du passé et l'abondance ainsi que la singularité des détails symboliques. Nous compléterons donc cet aperçu des coutumes du pays par le récit des cérémonies que l'hyménée ramène toutes les fois qu'il rallume son flambeau chez le peuple de la Montagne-Noire. D'après un usage très-ancien au Monténégro, les familles se chargeaient très-fréquemment d'organiser entre elles des alliances, dans lesquelles la volonté des futurs conjoints n'entrait absolument pour rien. C'était en effet quelquefois dès leur naissance, ou même dans l'éventualité de leur naissance, qu'un garçon et une fille étaient prédestinés à devenir époux un jour. Un intérêt quelconque, ou plus souvent les liens d'une vieille amitié entre deux guerriers, intervenaient seuls alors dans les projets de l'union qui avait pour but de faire passer, des pères aux enfants, les sentiments d'estime réciproques. Mais ces ménages, pour la formation desquels ni les goûts ni les sympathies des contractants n'étaient consultés, ne présentaient souvent qu'une stabilité très-incertaine, si même ils n'arrivaient promptement à la plus complète discorde, et finalement, grâce aux commodes arrangements de l'orthodoxie, à un divorce régulier, par lequel les conjoints récupéraient à la fois le bonheur et la liberté. La multiplicité de ces demandes

de séparation, n'ayant pas d'autre motif que l'incompatibilité d'humeur entre des gens engagés dans des liens qu'ils n'avaient point recherchés, décida les derniers chefs du gouvernement à mettre autant que possible obstacle à ces imprudentes conventions de famille, et à exiger l'accord parfait des fiancés pour la célébration du mariage.

Aujourd'hui, quand un jeune homme a fixé son choix sur une fille, il en fait part aux membres les plus respectables de sa famille, lesquels devront se rendre eux-mêmes à la maison de celle dont on brigue la main, pour adresser aux parents la demande en mariage. Un refus est chose rare. Le temps n'est plus où, lorsqu'une jeune fille rejetait le parti qui lui était offert, le concurrent évincé, rassemblant quelques compagnons, cherchait à la surprendre, puis, de gré ou de force, l'entraînait chez un pope dont la bénédiction n'était point difficile à obtenir. Quelquefois même, par suite d'habitudes contractées dans les luttes contre les infidèles, le rapt avait lieu, alors même que la fille avait accordé sa main, et que les parents avaient eux-mêmes donné leur consentement à l'union projetée. Quand tout, au contraire, se passe dans les règles, les délégués chargés de la demande, ou *proszci,* pourvus d'abondantes provisions, se rendent chez les parents de la fille dont ils demandent la main soit pour leur fils soit pour leur ami; puis l'on se met à table, et, si l'accord a lieu, on pose verbalement, au milieu des libations, les premières conditions d'un contrat. Le père réclame alors un certain délai pour bien examiner les propositions et consulter sa fille, puis fixe le jour où les *proszci* pourront venir recevoir une réponse définitive. A l'époque indiquée les délégués re-

viennent, on se remet à table, et lorsque chacun des convives a bu trois fois, suivant l'antique usage, le chef des *proszci* offre à la jeune fille un verre de vin. Si celle-ci accepte, c'est que les parents l'accordent définitivement; alors le représentant de son futur époux lui donne une pomme dans laquelle est implantée une pièce de monnaie, et que la fille remet ensuite à son père, à son frère, ou au chef de la maison quel qu'il soit. Les parents et les *proszci* ayant achevé le contrat, on convient du jour où l'époux devra envoyer le cortége nuptial pour recevoir la prétendue. Dans cet intervalle, le fiancé fait choix de deux parents ou de deux amis, chargés de servir de parrains à sa future : ce sont les *djevers* ou *paranymphes* de l'ancienne Grèce. Il invite également tous les jeunes gens de sa connaissance qui devront figurer dans le cortége destiné à aller prendre la fiancée : ce sont les *svati*. Dès l'aube du jour arrêté pour les épousailles, et même dès la veille, si la résidence de la jeune fille est éloignée, la joyeuse compagnie des *djevers* et des *svati*, formée tout entière de cavaliers, quand on le peut, et emmenant avec elle une monture destinée à la jeune épouse, après avoir bu le coup de l'étrier, quitte la maison du futur, et, précédée d'un porte-étendard ou *bariaktar*, chantant, caracolant, tirant des coups de fusil, se porte à la rencontre d'un cortége semblable envoyé par les parents de la fille. Au moment où les deux troupes sont en vue l'une de l'autre, les deux *bariaktari*, se portant en avant, simulent un combat de quelques instants, puis, mettant pied à terre, dansent, s'embrassent et déchargent leurs pistolets. Tous arrivent enfin devant la maison de l'épousée, sur le seuil de laquelle ils trouvent, prêts à les recevoir, les parents de la fille, à

l'exception toutefois du père et de la mère. Les *djevers* se présentant alors réclament la mère, l'informent de leur mission, et demandent qu'il leur soit permis d'emmener la promise. La mère doit s'opposer à leur dessein, pleurer à la rigueur, jusqu'à ce que, calmée par les présents qui lui sont offerts, elle accorde un dernier consentement. Le cortége des *svati* pénètre alors dans la maison où se trouve ouvert un coffre, don du fiancé, et généralement acheté au bazar de Rieka ou à Scutari. Ce grand bahut, peint en couleurs voyantes, est destiné à recevoir les cadeaux que chacun se fait un devoir d'apporter, et consistant en toute espèce d'objets de toilette ou même d'ustensiles de cuisine, destinés à constituer à la fois et le trousseau et le ménage de la jeune épouse [1]. Pendant ce temps la mère et les amies de la jeune fille ont emmené celle-ci, et s'occupent à la revêtir des atours qui ont été préparés, depuis la chemise de fine soie de Scutari, aux larges manches brodées, jusqu'à la *yaketa* de velours surchargée d'or. Au frère de la mariée incombe le devoir de faire tomber de sa tête la *kapa,* emblème de virginité, qui couvrait son front de jeune fille, et que le voile sévère de l'épouse va désormais remplacer [2].

Cependant la table est ouverte aux *svati ;* les *handjars* entament à grands coups les moutons rôtis ; le vin, le café et l'eau-de-vie circulent ; et tandis que devant la porte de la maison retentissent, dans un cercle de dan-

[1] Trois jours après la célébration du mariage, mais pas avant, la mère rend à sa fille sa première visite, et c'est alors qu'elle apporte avec elle le coffre et tous les présents qui y ont été déposés.

[2] Pendant trois ou quatre jours cette kapa de la jeune fille devra rester suspendue à un clou dans la maison qu'elle a quittée.

seurs, les cris et les arquebusades, de joyeux *brindisi* saluent la mariée prête au départ. Le moment est en effet venu pour elle de quitter définitivement la maison paternelle ; la tête baissée et entièrement couverte de son voile, elle en franchit le seuil, escortée par ses parrains et par les amis de sa famille ; mais ces derniers la quitteront bientôt pour retourner chez eux, la remettant aux *svati* de son époux, au milieu desquels la voilà complétement abandonnée.

Si la venue fut joyeuse, plus gai encore est le retour. Dans chaque village traversé par le cortége, ce ne sont que vivats, coups de fusil et libations offertes par des amis accourant, la *botza* à la main, pour fêter la mariée à son passage. Arrivé dans le pays du mari, ce n'est pas à la maison de celui-ci, mais directement à l'église que se rend le cortége nuptial. L'époux y arrive de son côté, mais clandestinement, et il en sortira de même après la cérémonie, qui s'accomplit suivant le rite compliqué de l'orthodoxie.

Escortée à droite et à gauche par ses *djevers,* et suivie par les bruyants *svati,* la nouvelle épouse gagne enfin la maison où elle va commencer une nouvelle vie. Sur le seuil de celle-ci elle aperçoit le *staritchina* qui vient à sa rencontre, portant dans ses bras un jeune enfant qu'il offre à ses caresses : cérémonie emblématique et présage heureux des devoirs maternels qu'elle aura bientôt à remplir. Au tour de sa belle-mère de lui offrir ensuite une pomme qu'elle doit, autant que possible, jeter pardessus le faîte de la maison : si elle n'y réussit pas, c'est de moins bon augure. Si nous devons retrouver ici le souvenir des noces de Thétis et de Pélée, au moins la pomme de discorde, jetée jadis sur la table des dieux et

reprise cette fois par la main innocente de la jeune épouse, franchira, sans s'y arrêter, la maison où ne doivent régner que l'amour et le bonheur. Fille de la Montagne-Noire, réunis donc toute la force et toute la souplesse de ton bras, et quand la pomme aura disparu derrière ta nouvelle demeure, tu pourras, comme autrefois, entendre répéter autour de toi : « Jamais ta mère n'aura la douleur de voir sa fille, exilée par la discorde du lit nuptial, lui ravir l'espérance si douce de revivre dans ses petits-fils. Tournez, vous qui filez la trame des destins, tournez, tournez, légers fuseaux [1] ! »

Le cortége tout entier a envahi la maison des époux, le festin des *svati* commence, tandis que les *djevers* vont sans façon s'asseoir sur le lit nuptial où le mari vient leur offrir les mets et les libations. A leur tour de s'occuper de la jeune femme, et de faire pour elle tous les frais de galanterie auxquels le mari, en qualité de maître, ne saurait condescendre, surtout sous des yeux étrangers. Le soir venu les parrains accompagnent encore la jeune femme dans la chambre nuptiale où l'époux se rend à son tour, après avoir reçu la bénédiction du chef de la famille. Les *djevers* rejoignent enfin la compagnie joyeuse qui, rassemblée autour du foyer, en disperse les tisons et les cendres jusqu'à ce qu'on lui ait servi l'eau-de-vie et les figues sèches.

Dès l'aube du jour suivant, les *djevers* portent aux époux du vin, du pain, de la galette (*kruha*), et un poulet rôti. Alors la jeune femme se lève, vient em-

[1] Anxia nec mater discordis mœsta puellæ
Secubitu, caros mittet sperare nepotes.
Currite, ducentes subtemina, currite, fusi.
CATULLE, LXIV.

brasser son beau-père, les *svati* et tous les assistants, puis elle leur donne l'eau pour se laver la figure et les mains, et tous, à leur tour, jettent dans la cuvette une ou plusieurs pièces de monnaie qui formeront le premier trésor de la future mère de famille. A l'heure du repas, la mariée se tient debout, servant les convives et répondant aux *brindisi* par de modestes inclinations. Mais avant de se séparer d'elle, les *svati* lui remettront encore des anneaux, des monnaies ou quelque autre cadeau.

Telles sont les épousailles monténégrines, pleines de cérémonies presque mythologiques dont la signification a, depuis longtemps sans doute, échappé même aux habitants du pays, habitués à les répéter fidèlement sans chercher davantage à les interpréter. Mais où trouver dans cet appareil guerrier des *svati,* courant plutôt à l'enlèvement ou à la conquête d'une femme, qu'à la réception d'une vierge timide ; dans le rôle de ces *djevers,* plutôt gardiens que garçons d'honneur, s'emparant brutalement de la chambre nuptiale, et, si c'est leur bon plaisir, en fermant l'accès au mari ; dans cette fête toute virile, où aucune femme n'apporte à la jeune épousée l'appui de sa présence, de ses conseils et de sa gaieté ; où trouver, disons-nous, les joies et les délicatesses de ces fêtes nuptiales où la fiancée couronnée de fleurs et disparaissant sous de longs voiles blancs, rayonnante au milieu d'une théorie charmante de jeunes filles enviant son sort, et belle entre toutes, voit se mêler aux félicitations d'un cortége de parents et d'amis les larmes de sa mère? Où sont même ces fêtes antiques de l'hymen, au milieu desquelles s'élevaient de concert les chants d'amour et les hymnes à la beauté ; alors que l'amant de Lesbie faisait entendre aux noces de Julie et de Manlius les

strophes harmonieuses et sonores de son épithalame : « Enfants, élevez vos flambeaux ; je vois l'épouse qui s'avance couverte du voile nuptial. Allez, répétez en cadence : Vive, vive à jamais Hymen, dieu d'hyménée !

« Et vous, vierges chastes, pour qui luira bientôt un pareil jour, chantez aussi, chantez en chœur : Dieu d'hyménée, ô Hymen ; ô Hymen, dieu d'hyménée [1] ! »

[1] Tollite, o pueri, faces ;
Flammeum video venire.
Ite, concinite in modum :
Io Hymen hymenæe io,
Io Hymen hymenæe.
Vos item simul integræ
Virgines, quibus advenit
Par dies, agite, in modum
Dicite : O hymenæe Hymen,
Hymen, o hymenæe.

CATULLUS, LXI.

CHAPITRE VIII.

De Trieste à Cattaro. — De Cattaro à Tsettinjé. — La capitale du Monténégro.

Autant la traversée de l'Adriatique à bord des paquebots qui, trois fois par semaine, la sillonnent de Trieste jusqu'à Corfou, est lente et fastidieuse, au gré du voyageur pressé par le temps ou tracassé par le souci des affaires, autant elle offre d'attraits au touriste poursuivant la nouveauté et l'imprévu, ou au savant désireux de voir ressusciter le passé au milieu des monuments qui, sous ses yeux, le font revivre partout.

Pour l'un, ce ne sont qu'escales incessantes grossissant chaque fois la foule encombrante du pont ou des cabines, nuits perdues au mouillage, bourrasques subies ou à redouter; pour les autres, au contraire, c'est le pittoresque des costumes les plus divers et des habitudes les plus étranges; c'est le panorama sans cesse renouvelé des types les plus variés; c'est le concert de toutes les langues européennes s'entremêlant et se répondant dans une nouvelle Babel.

Puis apparaissent des îlots sans nombre, de vastes archipels, des chaînes de montagnes se perdant à l'horizon, ou prêtes à écraser le navire qui file audacieusement à leur pied; çà et là se dessinent aussi des villages de pêcheurs romantiquement semés sur les rivages, de vieilles basiliques, des monastères en ruine, des cités où des murailles de vingt siècles servent de base à des

constructions d'hier; ailleurs enfin le palais d'un empereur romain, flanqué d'échoppes et perdu dans un dédale de ruelles obscures et fangeuses.

Trieste a disparu avec les maisons blanches monumentales de ses quais, sa forêt de navires, ses rochers battus par la bora, son circuit de collines et ce carst escarpé, presque perpendiculaire, qui borne son horizon. Capo d'Istria ouvre sa baie charmante; Pirano étale ses blanches maisons et laisse un premier regret au voyageur qui s'éloigne. Mais le steamer a doublé Punta di Salvore; Omago est déjà loin, et bientôt apparaît Parenzo avec sa cathédrale, une merveille des premiers siècles du christianisme. Rovigno montre un instant dans sa pittoresque position ses constructions élégantes; puis serrant la côte, et laissant à sa droite les îles Brioni, le vapeur, après avoir circulé dans des passes nombreuses entre des îlots fortifiés, dont les nombreuses batteries croisent leurs feux, vient atterrir en face de l'arsenal de Pola, le magnifique port de guerre de la marine autrichienne. Mais tandis que le navire cherchait sa voie au milieu de la flotte encombrant le port, les passagers ont pu longuement contempler, en dehors de la ville, une immense colonnade circulaire, si grandiose et paraissant encore si intacte à cette distance, qu'ils se sont demandé s'ils n'avaient point sous les yeux un monument à peine achevé, plutôt que des ruines défiant les atteintes des siècles : ce sont là ces fameuses arènes, plus vastes et plus merveilleuses que celles de Nîmes et de Vérone, et dont sir Humphry Davy a décrit en termes imagés toutes les splendeurs. Pola a d'autres merveilles encore. Après l'amphithéâtre, il faudra voir la porte d'Hercule, puis la porte d'Or avec son arc de triomphe,

le temple de Rome et d'Auguste, et enfin le vieux couvent des Franciscains avec son église aux fenêtres byzantines, où le marbre d'Istrie s'effile en élégantes colonnettes.

Pola disparaît, le steamer franchit le cap Promontore, et le Carnero ouvre son vaste golfe, où s'engouffrent tour à tour la bora et le sirocco. La mer est agitée, dure, houleuse, peut-être même terrible; mais Lussino-Piccolo offre bientôt un refuge assuré aux passagers terrifiés encore par le sifflement des tempêtes du golfe fatal : *Carnero carnivoro.*

De Lussino à Zara la côte sauvage de la Dalmatie et les îles sans nombre de son archipel s'étalent déjà dans toute leur aridité. A peine çà et là apparaissent comme perdus entre des collines calcaires de petits vallons verdoyants, où le gazon s'épanouit au pied de l'olivier, du figuier et de l'amandier, ou bien des vignobles suspendus aux versants des coteaux. On commence une navigation de trois jours dans un labyrinthe de canaux où l'œil du pilote ne saurait un instant se reposer; mais la capitale de la Dalmatie va dédommager, au moins pendant quelques instants, le voyageur de cette course lente et monotone, en face de paysages tous identiques, dans leur tristesse et leur nudité.

Pourtant cette côte stérile de la Dalmatie et cette myriade d'îles, d'îlots et d'écueils semés en face d'elle dans l'Adriatique, ont partout leurs souvenirs; ces anses, ces baies, ces golfes sans nombre, jadis servaient de refuges à ces hardis pirates qui, sous le nom d'Uscoques, firent si souvent trembler les orgueilleux capitaines des galères vénitiennes. Il y a moins d'un demi-siècle que les

pêcheurs de Motar, héritiers de ces mœurs de piraterie, pillaient encore les navires poussés par les vents dans leurs dangereux parages.

Quelques heures après son départ de Zara, le vapeur donne dans la magnifique passe de Sebenico, commandée par un îlot, où le Vauban vénitien, San Micheli, a accumulé les ouvrages de défense. Le mont Saint-Anne découvre ses bastions, et le fort des Français rappelle à la mémoire les luttes du commencement du siècle. Après avoir contourné plusieurs pointes, on pénètre enfin dans une dernière baie, ou plutôt dans un véritable lac, fermé de toutes parts, au fond duquel se présente en amphithéâtre la vieille cité de Sebenico.

A peine le navire est-il amarré au quai, qu'à travers des rues étroites et sales, communiquant entre elles par des escaliers boueux, on se précipite à la recherche de la célèbre et curieuse cathédrale; puis on donne un coup d'œil à la *Loggia* vénitienne, ainsi qu'au théâtre et à la place du marché où circulent, dans les plus pittoresques costumes, citadines et paysannes. Avant qu'ait sonné l'heure du départ, la *locanda all' Pelegrino* attend encore traîtreusement les passagers dans sa vaste salle basse, à la fois cuisine et salle à manger où, dans une atmosphère imprégnée de la fumée du tabac, du parfum des ragoûts dalmates et des bouffées étouffantes des fourneaux, l'appétit le plus robuste ne saurait lutter contre le dégoût.

Après avoir de nouveau fait escale à Rogosnizza et doublé la *punta della Planca*, le bateau du Lloyd s'engagage entre les îles Zisona et la côte, pour atteindre bientôt le port de la vieille et pittoresque ville de Trau, dont une moitié couvre presque un petit îlot, tandis que l'autre

s'étale sur un coin de l'île de Bua; ces deux parties sont reliées entre elles par des ponts, dont un mobile pour le passage des navires. La basilique, que les habitants vantent comme la plus belle de la Dalmatie au point de vue architectural, la *loggia* et le vieux château de Camerlengo, élevé par les Vénitiens en 1420 sur un promontoire avancé, méritent de retenir le touriste jusqu'au passage du prochain steamer. Deux heures suffiront plus tard pour franchir la distance qui sépare Trau de Spalato, c'est-à-dire du but principal des pérégrinations artistiques sur les côtes de la Dalmatie.

Arrêtons-nous à notre tour, car ici a vécu, ici est mort un des maîtres de Rome; mais laissons à l'auteur des *Lettres sur l'Adriatique* le soin de raconter l'histoire étrange de cet enfant de Dioclæa[1], sorti de la maison d'un affranchi, qui, du rang obscur des soldats, après avoir, suivant la prophétie du druide, tué le sanglier, monte successivement à tous les grades militaires, s'élève enfin jusqu'à la pourpre impériale et brigue même les honneurs divins. Dioclétien Jupiter, à côté de son collègue Maximien Hercule, donne pendant vingt années un suprême éclat aux armes romaines et, las du pouvoir, vient demander à la Dalmatie, c'est-à-dire presque à son pays natal le repos et l'oubli. Douze années de sa vie sont alors employées à élever ce palais, digne d'un successeur des Césars, dont les restes magnifiques attestent encore la primitive splendeur. Puis Dioclétien disparaît de la scène du monde, aussi ignoré dans sa fin qu'il avait été obscur dans son origine.

Ce ne sont pas seulement quelques heures, mais des

[1] Sur la Moratcha, près du lac de Scutari. (Voir ch. I.)

journées entières que Spalato demande à l'étranger, désireux de s'initier à tous les détails des merveilles qu'elle va exposer à ses yeux. C'est le temple de Jupiter, devenu cathédrale, avec ses colonnades circulaires, sa haute coupole et son immense péristyle aux colonnes corinthiennes dont quelques-unes sont encore presque intactes; c'est le temple d'Esculape et le campanile de Teverde, puis la vieille ville avec ses hautes maisons semblables à des geôles et ses ruelles tortueuses; le nouveau Spalato avec ses riches constructions et sa grande rue en arcades; les deux ports, et Salona, l'antique capitale du pays, aujourd'hui village obscur, auquel on a ravi jusqu'à ses ruines, derniers vestiges de sa grandeur évanouie.

En quittant Spalato on ne tarde point à s'engager dans le large canal qui s'étend entre Brazza et le continent. Les côtes grisâtres, arides, mais imposantes, surtout du côté de la terre ferme, où le Vellebich étend au-dessus d'elles la ligne majestueuse de ses sombres crêtes, sont coupées de temps en temps par des baies plus ou moins profondes. L'une d'elles s'enfonce entre deux montagnes taillées à pic, comme si la mer eût soudain trouvé sa voie à travers les rochers, offrant à la fois un coup d'œil pittoresque et grandiose. C'est Almissa, ce nid de pirates, d'où s'élançaient, aux douzième et treizième siècles, de hardis malfaiteurs, pillant et rançonnant les pèlerins et les marchands que l'ardeur de la foi ou l'amour du lucre avaient entraînés vers l'Orient. Souvent les Vénitiens avaient en vain tenté de réduire ces ennemis acharnés de leur commerce et de leurs navires, mais la configuration de leur inexpugnable repaire, dont les Almissins avaient encore augmenté la sécurité et la force naturelle, en construisant à son entrée une mu-

raille cachée dont seuls ils connaissaient le passage, rendait impuissantes les tentatives dirigées contre eux. Les bateaux-pirates d'Almissa sortant de leur rivière[1], apparaissaient subitement au détour des rochers ou trouvaient instantanément derrière ceux-ci un refuge assuré. Pourtant Venise devait venir à bout de ces forbans, et le lion ailé qui se dresse sur les murs d'Almissa est encore là pour l'attester aujourd'hui.

Près de la côte s'élève sur la pointe d'un rocher une sorte de château-fort, au pied duquel sont groupées les maisons de la petite ville : c'est le château de Mirabella. A peu de distance d'Almissa s'ouvre le petit port de Macarsca, d'où part une route par laquelle on peut en cinq jours, en passant par Mostar, se rendre à Serajevo, le chef-lieu du gouvernement de la Bosnie.

Sans s'arrêter à Almissa dont l'importance aujourd'hui est tout à fait nulle, le steamer touche à Milna, capitale de l'île de Brazza; puis, contournant la côte méridionale de celle-ci, il atteint, à travers les îles Spalmadores qui en protégent l'entrée, la jolie baie de Lésina, au fond de laquelle s'élève la ville du même nom dominée par une grande et belle forteresse. En allant de Lésina à Corzola, on laisse dans l'ouest l'île célèbre de Lissa, dans les parages de laquelle eurent lieu, en 1811, un combat entre les escadres anglaise et française commandées par Hoste et Dubourdieu, et, en 1866, la grande bataille navale où fut à demi détruite par les Autrichiens la flotte italienne. Après Austerlitz, Lissa

[1] La Cettina, qui prend sa source dans les Alpes Dinares, sur les confins de la Bosnie, et, après un long cours vers le sud, reprend son trajet en sens contraire pour déboucher enfin dans la mer, en face d'Almissa.

était devenue possession anglaise, et l'on y avait érigé de grands arsenaux pour la marine et l'armée ; c'était aussi pour l'Angleterre l'entrepôt commercial le plus important de l'Adriatique. Au sud-est de Lissa s'étend la grande île de Corzola, dont les habitants jouissent dans toute l'Adriatique d'une réputation méritée comme charpentiers et constructeurs de navires. Pour se rendre de Corzola à Raguse on longe la grande presqu'île de Sabioncello ; puis, après avoir passé en vue de l'île de Meleda, sur laquelle les Dalmates prétendent qu'eut lieu le naufrage de saint Paul, en l'année 57, on s'engage dans un labyrinthe d'îlots presque tous fortifiés, et l'on gagne enfin l'entrée du val d'Ombla, dans lequel est enfermée cette baie de Gravosa qui sert de port à Raguse. La ville n'est qu'à vingt minutes de là, et des voitures attendent les voyageurs pour leur épargner la fatigue de la route assez rapide qui mène à la vieille cité. Construite par les Français et embellie par les Autrichiens, cette route passe à travers de nombreuses ruines de villas et de petits palais détruits par les Monténégrins, pendant le siége auquel ils prirent part, de concert avec les Russes, en 1806.

Fondée vers le milieu du septième siècle, c'est-à-dire deux cents ans plus tard que Venise, Raguse résista opiniâtrement à tous les stratagèmes, à toutes les flatteries de sa rivale, et sut ainsi éviter l'esclavage qu'on lui réservait. C'est la seule ville de la Dalmatie où ne se dresse point le lion de Saint-Marc. Rappelons en deux mots son histoire. En 689 avant Jésus-Christ, une colonie grecque avait fondé à quelques lieues au sud de la pointe de terre où s'élève Raguse, la ville d'Épidaure, célèbre par son temple et son port. Conquise par les Romains, Épidaure, pendant la guerre de Pompée et de César, prit parti pour

César, fut assiégée par Octave et délivrée par Vatinius. Révoltée contre la métropole, elle fut subjuguée par le proconsul C. A. Pollio. Plus tard, elle fut anéantie par les Goths, ou, à une époque plus avancée encore, par le Slaves.

Les derniers habitants d'Épidaure cherchèrent alors un refuge entre la chaîne de rochers qui s'élève derrière Raguse, et la mer, et construisirent une nouvelle ville dont les émigrants de Salona vinrent augmenter la population. En 1050, le roi de Dalmatie concéda à la cité un espace de vingt-deux milles sur la côte. Une caste de patriciens, dont quelques descendants existent encore, se forma sans doute à cette époque; un gouvernement oligarchique s'établit. Indépendante, mais réellement trop faible, Raguse proposa aux Turcs, en 1370, un tribut annuel de cinq cents sequins d'or en échange de leur protection nominale, et vit alors sa prospérité aller en croissant jusqu'en 1667, où un tremblement de terre anéantit presque toute la ville et une grande partie de la population.

Bien vite relevée de cet affreux désastre, elle resta hardiment indépendante jusqu'en 1806, où, menacée à la fois par la France, l'Angleterre et la Russie, elle chercha un suprême salut auprès des Français, auxquels elle ouvrit ses portes.

Russes et Monténégrins s'unissent alors pour l'écraser; et le sang de ses habitants qui s'imaginent combattre pour leur liberté, coule avec celui des Français, qui luttent de leur côté pour garder ce qu'ils considèrent plutôt comme une conquête que comme un dépôt confié à leur honneur; puis après deux années de discours bien faits pour entretenir la confiance, Lauriston annonce froide-

ment un jour aux sénateurs assemblés que la république de Raguse a cessé d'exister. Sept ans plus tard le congrès de Vienne remettait la Dalmatie à l'Autriche.

Noble et fière ville que Raguse, dont l'histoire n'a que des pages glorieuses; digne d'être comparée à Venise; mais plus loyale, plus honnête, plus vertueuse que celle-ci; car, suivant la belle antithèse de M. Marmier : « Autant Venise se montra ambitieuse dans son essor, avide dans ses calculs, possédée du désir d'étendre de toutes parts ses conquêtes, hautaine et dure envers les pays qu'elle dominait, intrigante et cauteleuse envers ceux dont elle redoutait la puissance, autant Raguse resta modeste dans ses prétentions, dévouée à de nobles sentiments de justice et de générosité. Sa force lui vint de sa probité, et son agrandissement de sa vertu. »

Aujourd'hui, Raguse, déserte, silencieuse, ensevelie dans le deuil de son passé, insouciante de l'avenir, repose tristement entre ses hautes murailles, d'où jadis s'élevait chaque mois la prière traditionnelle par laquelle le peuple tout entier appelait la bénédiction du ciel sur le nouveau recteur de la république. Mais Venise, sa rivale, dort aussi sur son froid lit de marbre, revoyant passer dans ses rêves de brillants cortéges de seigneurs et des flottes pavoisées, et jetant une dernière fois son anneau de fiançailles aux flots aimés de l'Adriatique.

Peu de temps après avoir quitté Gravosa, on laisse à sa gauche l'île charmante de Lacroma, située en face même de Raguse, et célèbre par le passage de Richard Cœur-de-Lion, à son retour de la Terre-Sainte. Résidence d'été de l'infortuné prince Maximilien, alors qu'il commandait la flotte autrichienne, elle avait été transformée par lui en un véritable jardin de plaisance, où,

parmi les bosquets et les plates-bandes de plantes exotiques, on se serait cru soudainement transporté au milieu de la zone tropicale [1].

On dépasse ensuite la petite île de Saint-Hilaire, où, suivant les traces de saint Paul, Hilaire débarqua pour prêcher l'Évangile à la Dalmatie; puis le val de Breno apparaît avec sa baie gracieuse et ses côtes couvertes de bois d'oliviers sur lesquels se détachent le hameau et les longues ruines de Ragusa-Vecchia, l'ancienne Épidaure. La côte redevient ensuite abrupte et sauvage; Molanta se montre dans une de ses anfractuosités, et l'on double enfin un long promontoire couvert de fortifications : c'est Punta d'Ostro; nous sommes à l'entrée des bouches de Cattaro. En face se dresse l'îlot de Zanjca ou Rondini, couvert de batteries, tandis que, sur la rive opposée, le fort de Santa-Rosa complète la défense de l'entrée des bouches. Celles-ci sont formées par une immense trouée de vingt-quatre milles de longueur, offrant dans ses sinuosités quatre grandes baies et neuf petites, et rappelant sur beaucoup de points le passage du Bosphore ou l'entrée de Smyrne. C'est une succession de ports, tous plus sûrs les uns que les autres, et capables de contenir vingt flottes à la fois. Une première baie se trouve fer-

[1] L'île n'offre que des bois de pins et d'arbustes odorants, des myrtes, des buis, des rhododendrons, les espèces les plus précieuses réunies à profusion. L'ancien monastère, transformé en habitation à l'usage de l'archiduc, ne représente qu'une longue galerie de chaque côté de laquelle s'ouvrent des chambres à coucher et des salons de repos. Maximilien avait accumulé dans cette résidence d'été une grande partie des collections qu'il avait recueillies dans ses nombreux voyages, et qui furent ensuite transportées à Miramar. Aujourd'hui encore on y retrouve de nombreux objets auxquels est attaché le souvenir de l'éphémère empereur du Mexique, triste victime des vicissitudes de la fortune et des monstrueux errements de la politique.

mée au sud-ouest par le long promontoire d'Ostro, puis derrière la *punta Kabila* s'ouvre un second golfe à l'est duquel s'élève, non loin de l'enclave turque de la Soutorina, la petite ville de Castel-Nuovo ou Novi, dominée par le fort Spagnuolo, entourée d'une enceinte de vieilles murailles, et pittoresquement bâtie au penchant d'une colline. Sa population est de 1,500 habitants du rit orthodoxe; elle possède l'église de Stephan Douchan, à laquelle un couvent grec est attenant. Castel-Nuovo fait quelque commerce avec les Turcs par la Soutorina; une route carrossable permet de se rendre de là à Raguse en huit heures environ. En face de Castel-Nuovo, à un mille de distance est Porto-Rose. Un peu plus loin se trouve le lazaret, puis vient le joli village de Mégline, habité exclusivement, ainsi que Castel-Nuovo et tous les autres villages des bouches, par des familles de marins. Après qu'on a laissé à droite les îles Stradioti et à gauche la montagne de Desviglié, les rives semblent se rejoindre complétement pour fermer le passage : c'est la passe des Cattene, où l'on tendait anciennement les chaînes destinées à fermer les bouches, et que des batteries rasantes défendent plus fructueusement aujourd'hui. Le vapeur se porte ensuite au nord pour pénétrer dans une grande baie au fond de laquelle est située la petite ville de Risano, célèbre par les riches costumes et les belles armes de ses habitants. Ceux-ci, essentiellement serbes par leur origine, ont conservé, malgré le joug étranger, toutes leurs coutumes anciennes. Ils sont très-sympathiques aux Monténégrins, et, à l'occasion de la naissance du jeune prince Danilo (en 1871), une députation des plus riches bourgeois de Risano ne manqua point de porter à Tsettinjé ses vœux et ses félicitations.

De Risano on peut se rendre en six heures à Grahovo, en passant par la forteresse autrichienne de Dragaï ; aussi la ville fait un certain commerce avec les Monténégrins.

En reprenant la direction dont on s'est éloigné pour toucher à Risano, on passe devant les deux îlots de Saint-Georges et de la Madone-du-Scapulaire. Le premier fut attaqué et pris par les Monténégrins en 1806, contre la volonté des Anglais qui leur en gardèrent rancune ; le second possède un couvent où l'on conserve le portrait de la Vierge, peint, suivant la tradition, par saint Luc : c'est un lieu de pèlerinage très-fréquenté. Perasto, avec son gracieux promontoire ; Stolivo, avec la grande flèche de son église ; Dobrota, le plus riche village des Bouches, et enfin Perzagno défilent tour à tour avec leurs riantes maisons, les unes se baignant dans la mer, les autres s'étageant aux flancs des collines. C'est un panorama sans cesse renouvelé de villas, de jardins, de terrasses et de bosquets ; c'est l'olivier, l'oranger, le citronnier étendant partout leur vert feuillage, et mêlant à la brise maritime leurs enivrants parfums. Mais bientôt, dominant ces ravissants paysages et cette ligne de verdure qui forme autour de chaque baie comme un frais collier, des montagnes de plus en plus hautes, de plus en plus grises et dénudées, effroyables quand l'orage vient étendre sur elles un manteau de sombres nuages, se dressent de toutes parts. Une dernière baie s'étend devant la proue du navire ; une ville apparaît comme perdue, écrasée au pied d'une gigantesque muraille de rochers perpendiculaires, formant autour d'elle une sorte de cirque immense : c'est Cattaro, et, là-haut, à perte de vue au-dessus d'elle… la Montagne-Noire.

La traversée complète des Bouches, avec ses nom-

breuses relâches, exige près de cinq heures; mais le passager est amplement dédommagé de ces lenteurs par les émotions de tout genre auxquelles il ne saurait échapper : il a contemplé en effet l'un des spectacles les plus grandioses que l'homme puisse voir se dérouler sous ses yeux.

Maîtres absolus de la Dalmatie, les Romains n'avaient pu négliger dans leur occupation le meilleur port de ses côtes; aussi une de leurs colonies avait pris de bonne heure possession des Bouches. Cattaro subsiste avec des vicissitudes diverses jusqu'au moment où les Sarrasins, dans le cours du neuvième siècle, s'en emparent et la mettent à sac. Rebâtie par des réfugiés venus un peu de partout, elle fait plus tard partie du grand royaume de Serbie, ou plutôt se constitue en une sorte de république qui y est à peu près incorporée, tout en conservant un semblant d'autonomie. Les templiers en font au treizième siècle une de leurs forteresses, et s'y maintiennent jusqu'au démembrement de leur ordre redoutable. A la mort d'Étienne Ourosch, fils et successeur du grand Douchan (1367), Cattaro, pour ne point disparaître dans le naufrage de l'empire de Serbie, demande la protection de Louis de Hongrie qui, en 1378, laisse les Vénitiens s'en emparer et leur permet de la conserver jusqu'en 1380. Venise restitue alors sa conquête à Louis, mais la mort de ce dernier est le signal d'un nouvel asservissement pour Cattaro, qui passe sous le sceptre des rois de Bosnie. Reprise par les Vénitiens en 1419, elle appartient dès lors à l'histoire de la Sérénissime République. Mais dans ce long intervalle, assiégée deux fois par les Turcs (1538 et 1657), décimée une fois par la peste (1572), ébranlée par plusieurs tremblements de

terre, et en particulier par celui qui renversa Raguse, sa voisine (1667), Cattaro trouve encore le moyen de se distinguer par de nombreux faits d'armes contre les Ottomans, et de compter parmi ses citoyens des guerriers, des marins illustres, des artistes et des écrivains. Devenue autrichienne en 1797, elle est concédée à la France en 1805 par le traité de Presbourg; mais les Russes s'en emparent à temps et ne la rétrocèdent aux Français qu'en 1807, à la paix de Tilsitt. Depuis 1814, le drapeau autrichien flotte de nouveau sur les murs de Cattaro, et le gouvernement impérial, sentant bien tout le prix de la possession de cette forteresse, ne néglige rien pour compléter son système de défense, aussi bien que pour triompher de la répugnance avec laquelle sa population, comme celle de toutes les Bouches, supporte le joug étranger.

Chef-lieu d'un cercle ou district de 40,000 âmes environ, appartenant en grande partie à la religion orthodoxe [1], résidence d'un évêque latin, Cattaro, en dehors de sa population de 2,000 habitants, mi-partie de marchands et de marins, possède une garnison nombreuse et des employés civils de tout genre. Son principal commerce se fait avec les Monténégrins, auxquels elle ouvre trois fois par semaine son marché, et auxquels elle sert d'intermédiaire intéressé avec Trieste pour tout ce qui se consomme dans la principauté.

Peu gracieuse peut-être, mais au suprême degré pittoresque, Cattaro étonne par sa sauvage beauté. Ses

[1] Tout ce qui, dans les Bouches, est véritablement indigène, appartient au rit grec : le village de Perzagno, entièrement catholique, bien qu'habité par des familles serbes, fait une rare exception. A peine le tiers de la population du district suit le rit latin.

murs qui semblent émerger d'un abîme, sa baie circulaire que l'on croirait voir partout baigner le pied même des montagnes qui la surplombent, sa citadelle déployant ses ouvrages sur des crêtes étroites, ses forts presque inaccessibles [1], tout contribue à mettre dans l'âme un sentiment de terreur et de respect, et à inspirer une véritable tristesse, bien vite dissipée à la vérité, quand on a mis le pied sur le quai de la ville slavo-autrichienne. De loin, celle-ci apparaissait tellement comprimée entre la mer et les montagnes, qu'on pouvait se demander s'il y avait là place pour autre chose que le quai et la rangée d'édifices élevant leurs faîtes au-dessus des noires murailles. Mais à peine a-t-on franchi la porte de la marine, que l'on s'engage avec un étonnement croissant dans un labyrinthe de rues étroites, de petites places aux configurations les plus diverses, et de microscopiques jardins élevant gracieusement au-dessus de leurs murs d'enceinte les rameaux des orangers et des citronniers. De grands ceps de vigne, noueux et dénudés, rampent comme de gigantesques lianes aux flancs des maisons, et vont s'épanouir en arceaux de verdure sur les terrasses et les balcons les plus élevés. Puis, à chaque pas, ce sont des restes charmants d'architecture byzantine, des balustrades élégantes, des chapiteaux, des moulures, des meneaux, des ferrures artistiques, témoins vivants encore de l'époque où les nobles maisons cattarines, jalouses du luxe et des richesses de leur suzeraine, se construisaient des palais à l'instar de Venise.

[1] Outre sa citadelle, Cattaro possède le fort de la Trinita, commandant la route de Budua, et le fort du Vermats, auquel on arrive par une *scala* admirable La *scala* du Monténégro est prudemment battue dans presque tout son parcours soit par le Vermats, soit par la citadelle.

Du reste, le lion de Saint-Marc montre partout encore sa face terrible sur les vieilles murailles, auxquelles les nombreuses additions faites par les Autrichiens n'ont pu enlever le cachet des œuvres immortelles de la puissante république.

Du côté opposé à la mer, on trouve, en sortant de la ville, un grand ravin souvent transformé en torrent par les pluies diluviennes qui, à l'automne surtout, inondent sans relâche Cattaro pendant des mois entiers. Là est aussi l'emplacement du marché monténégrin, directement situé au pied de la fameuse *scala,* dont les soixante-treize lacets se développent le long de rochers perpendiculaires jusqu'à la frontière du Monténégro. Les gens de ce dernier pays viennent en armes au marché, tels qu'ils sont toujours chez eux; mais pour être autorisés à circuler dans la ville, ils doivent consigner au poste autrichien les pistolets et les handjars. Les hauteurs abruptes couronnées par la citadelle, qui s'étendent à droite de la *scala,* semblent en quelque sorte appartenir à la montagne qui les domine; mais en réalité, elles en sont séparées par une échancrure étroite dont la profondeur considérable est augmentée encore de toute la hauteur des grandes murailles de la forteresse.

L'aridité des rochers, l'aspect terrifiant de l'hémicycle montagneux qui forme le fond des Bouches, contrastent singulièrement avec les maisons souriantes de Cattaro, aux toits rouges, aux terrasses fleuries, et avec les longues lignes de platanes, de peupliers et d'acacias qui entourent la petite cité. Devant la porte de mer, beau travail vénitien, où se dresse une tour curieuse, s'étend la délicieuse promenade où chaque soir les Cat-

tarines, infidèles au costume national conservé pourtant dans une grande partie des Bouches, viennent étaler leurs élégantes toilettes. Deux fois par semaine la musique du régiment autrichien y exécute, avec cette inimitable perfection des artistes allemands, les plus beaux morceaux de son répertoire, tandis que les nobles et galants officiers de la garnison, oubliant leur exil de Vienne, donnent, par leur attention pour le beau sexe, un suprême démenti aux mœurs d'un pays où les femmes n'ont pas encore pris en main le sceptre que leur grâce et leur beauté leur donneraient à la fois le droit de porter. Rentrons en ville pour donner un coup d'œil à la cathédrale, monument intéressant, avec un beau porche, surmonté d'une galerie à ciel ouvert, au fond de laquelle s'épanouit une grande rosace, entre deux tours d'une architecture élégante et délicate. Tout à côté est le palais épiscopal, et directement en face de celui-ci, une église grecque, monument de style roman, autrefois cathédrale orthodoxe, alors que Cattaro servait de résidence à un évêque de ce rit. La ville possède aujourd'hui une autre église grecque d'une ornementation très-luxueuse, et plusieurs autres églises et couvents catholiques sans importance.

Un chemin fort bien tracé côtoie la rive nord des Bouches, et va rejoindre à Castel-Nuovo la route construite par Marmont entre cette ville et Raguse. C'est une ressource précieuse pour les voyageurs qui, pendant la mauvaise saison, ne veulent point s'exposer à attendre pendant plusieurs jours à Mégline le moment où le bateau du Lloyd osera se hasarder à doubler la *punta* d'Ostro, souvent fort dangereuse. C'est aussi un moyen de faire un curieux voyage dans l'intérieur du pays.

Le voyageur désireux de visiter fructueusement la Montagne-Noire, aura dû se précautionner de quelques recommandations auprès des consuls chargés de représenter à Trieste et à Raguse le pays auquel il appartient [1]. Muni d'une lettre officielle ou officieuse, il pourra alors en toute confiance s'adresser, à son arrivée à Cattaro, au représentant du Monténégro [2], auprès duquel il est sûr de trouver les renseignements les meilleurs et les services les plus dévoués, en ce qui concerne les préparatifs à faire pour se rendre à Tsettinjé.

C'est le village de Scagliari, situé derrière Cattaro, entre la citadelle et la *scala*, qui a la spécialité des guides pour la Montagne-Noire. Ceux-ci sont à la fois honnêtes, exacts, intelligents et hardis; sous leur garde une femme même peut s'aventurer seule, sans aucune appréhension, dans les sentiers de la Tsernagore. Comme les montures de toute sorte ne peuvent pénétrer dans l'intérieur de la ville [3], c'est au bazar monténégrin que se forment les caravanes à destination de Tsettinjé. Si l'on doit voyager à l'époque des grandes chaleurs, il est important de quitter Cattaro dès l'aube; car on peut ainsi, tout en restant constamment protégé par la crête des montagnes, que le soleil ne dépasse que longtemps après son lever, franchir la moitié du chemin, sans avoir à supporter la réflexion des rayons solaires, renvoyés par les surfaces nues et blanchâtres des rochers, et très-pénibles pour la vue. Du reste, peu

[1] Cette précaution est indispensable quand on se rend au Monténégro par Scutari d'Albanie.

[2] C'est actuellement M. Pero Ramadanovitj.

[3] Il en est de même dans toutes les autres villes de la Dalmatie, à l'entrée desquelles chevaux, mulets et voitures sont obligés de s'arrêter.

d'ascensions en Europe offriront au touriste plus de pittoresque que celle des premiers contreforts de la Montagne-Noire. Cette route suspendue en quelque sorte à une muraille de rochers, allant et revenant si brusquement sur elle- même, que parfois un de ses lacets est presque contigu à celui qui le précède [1]; cette citadelle dominant un abîme et comme écrasée elle-même sous le rempart dressé par la nature au-dessus d'elle ; ce panorama merveilleux des Bouches dans lequel se multiplient d'instant en instant, à mesure qu'on s'élève, les golfes, les promontoires, et sur des rives enchantées des villages perdus dans la verdure; la ville de Cattaro dont on croit s'éloigner, et qu'après une heure et demie de pénible ascension, on revoit perpendiculairement sous ses pieds, comme si l'on plongeait sur elle du haut de la nacelle d'un aérostat; les émotions de la peur à laquelle ne saurait échapper celui qui n'a pas l'habitude de ces sortes de pérégrinations, et que la marche audacieuse des chevaux et des mulets sur le bord même du précipice réveille à chaque moment; tout, presque encore au départ, se réunit pour éveiller dans l'âme du voyageur des impressions auxquelles le nom menaçant et la mystérieuse réputation de la Montagne-Noire l'ont déjà prédisposé, et pour lui laisser plus tard d'ineffaçables souvenirs. L'escarpement de la montagne, l'étroitesse du plan sur lequel se développe la *scala* de Cattaro, font de celle-ci une des

[1] Commencée pendant l'occupation française (1807 à 1814), la route de Cattaro à la frontière monténégrine a été continuée et entretenue depuis par les Autrichiens avec une sollicitude constante. Le développement de ses soixante-treize lacets est approximativement de six mille mètres.

plus merveilleuses échelles qui existent, et l'on a pu avec raison comparer la position du voyageur arrivé à son sommet, et voyant à une immense profondeur sous ses pieds les citadins de Cattaro s'agiter dans les rues de la ville sous des formes vraiment microscopiques, à celle d'un individu qui, du haut d'une tour gigantesque, plongerait les yeux dans l'abîme ouvert devant lui [1]. Si par hasard c'est jour de marché à Cattaro, le chemin offre l'aspect le plus animé, car il est alors littéralement encombré de mulets chargés de laine, de grains ou de poisson, de troupeaux de bœufs ou de moutons, ou de longues files de femmes apportant sur leur dos le bois et les pauvres denrées de la Montagne-Noire. Ces femmes, du reste, sans perdre leur temps à suivre les longs zigzags de la *scala,* coupent directement les pentes de la montagne, sautant de rocher en rocher avec une agilité merveilleuse, malgré le faix qu'elles supportent, et franchissant quelquefois en vingt pas une pente dont l'art n'a pu triompher que par un développement de route d'un demi-kilomètre. Le soir, chargées de caisses ou de ballots, elles reprendront le chemin de leurs montagnes, sans plus se soucier que le matin des voies tracées, tricotant, causant et riant avec un air de parfait bonheur [2]. Cet encombrement de la route,

[1] In fact it has quite the feeling of ascending the loftiest tower in the world, and looking out from the top into the perpendicular depths below. (Lady STRANGFORD.)

[2] Pendant l'hiver, quand les pentes de la montagne sont couvertes d'une neige suffisamment solide, les femmes monténégrines ont un moyen aussi hardi que singulier d'économiser leur temps et leurs peines. Tout en conservant leur charge sur le dos, elles s'assoient sur leur strouka, dont une extrémité, ramenée en avant entre leurs jambes et tenue solidement des deux mains, va leur servir à la fois de frein et de gouvernail; puis elles se laissent glisser ainsi sur ce nouvel ice-berg, au bas duquel elles parviennent sans danger en quelques instants.

bien que sans danger sérieux pour le cavalier, à raison de la solidité des montures du pays, ne laisse pas que de le terrifier quand, dans les endroits dépourvus de parapet, il se voit brusquement rejeté sur le bord du précipice dont il mesure involontairement la profondeur.

Cependant, à la route unie, régulière, parfaitement entretenue, que l'on a suivie jusqu'ici, a succédé subitement un chemin des plus rocailleux. On côtoie alors pendant quelque temps le bord d'un grand précipice où le moindre faux pas pourrait être mortel; puis, contournant à droite d'énormes rochers d'où débouche en hiver un torrent, on vient faire une première halte, dans un véritable coupe-gorge, auprès d'une fontaine à laquelle gens et chevaux, inondés de sueur, ne manquent point de s'abreuver largement. Au-dessus du ravin de la source, le chemin devient extrêmement escarpé et même dangereux par moments : cent hommes pourraient au besoin arrêter à ce passage toute une armée. Heureusement qu'une demi-heure suffit pour atteindre le plateau qui domine la belle plaine de Niégoche, au fond et à l'orient de laquelle, on ne tarde pas à apercevoir le village, formant un grand hémicycle au pied des montagnes [1]. Berceau de la famille princière des Pétrovitj,

[1] Il ne sera point inutile aux voyageurs se rendant au Monténégro de connaître exactement la distance des points les plus importants entre Cattaro et Tsettinjé. Avec un cheval ayant une marche supérieure, on met :

1° De Cattaro pour parvenir à la hauteur des derniers ouvrages de la citadelle, 35 minutes;

2° De ce point jusqu'à la frontière, 50 minutes;

3° De la frontière au plateau de Niégoche, 35 minutes;

4° De ce plateau jusqu'au village, 35 minutes;

5° De Niégoche à la fontaine de Danilo, 30 minutes;

6° De la fontaine au sommet du Kerschmach, 40 minutes;

Niégoche est aussi le lieu de naissance du prince qui gouverne actuellement le Monténégro.

Nicolas Ier, fidèle aux souvenirs de sa jeunesse, revient chaque année y passer l'époque des grandes chaleurs, moins sensibles dans cette plaine, un peu plus élevée que celle de Tsettinjé et rafraîchie par les brises de l'Adriatique. Le prince a fait reconstruire sur l'emplacement de sa maison paternelle une petite villa qui, avec ses deux tourelles, arrête forcément les yeux du voyageur quand il passe devant Niégoche avant de gravir les hauteurs au pied desquelles le village est assis. On trouve aussi à l'entrée de la plaine une sorte de khan où les guides arrêtent chaque fois les caravanes. Dernièrement encore il était tenu par un vieux Monténégrin, qui se flattait d'avoir, au commencement du siècle, fait le coup de feu contre les Français occupant Cattaro, et d'avoir vu les Russes camper dans la plaine de Niégoche. En quittant ce dernier point, on doit gravir pendant plus d'une demi-heure des pentes escarpées, jusqu'au moment d'atteindre une petite fontaine construite, il y a une vingtaine d'années, par les soins du prince Danilo. On voyage ensuite à travers une succession de collines et de dépressions rocailleuses, et parvenu enfin à la hauteur d'un point culminant où se dresse un poteau télégraphique, que pendant une grande heure on a eu comme objectif invariable, on voit subitement se dérouler aux regards le panorama admi-

7° Du sommet du Kerschmach au village de Baïts, 35 minutes;
8° Du village de Baïts à Tsettinjé, 40 minutes.
Ce qui donne un total de cinq heures. Avec un cheval ordinaire il faut compter sur une heure de plus, et avec les nombreux arrêts auxquels se plaisent les Monténégrins quand rien ne les presse, sur une moyenne de sept heures de route.

rable des montagnes d'Albanie au-dessous desquelles le Skadarsko-Blato étend la nappe bleuâtre de ses eaux. Une partie de la plaine de Tsettinjé est aussi visible, mais la capitale elle-même reste cachée derrière l'arête montagneuse où s'appuie son vieux monastère.

Tout en cheminant on a pu faire une première étude des méthodes de culture des Monténégrins, et admirer déjà l'ingéniosité de ces procédés dont nous avons antérieurement parlé, et par lesquels ils arrivent à transformer une anfractuosité de rocher en un microscopique jardin, une pente abrupte en une succession de terrasses superposées, le rocher nu et stérile en un champ productif.

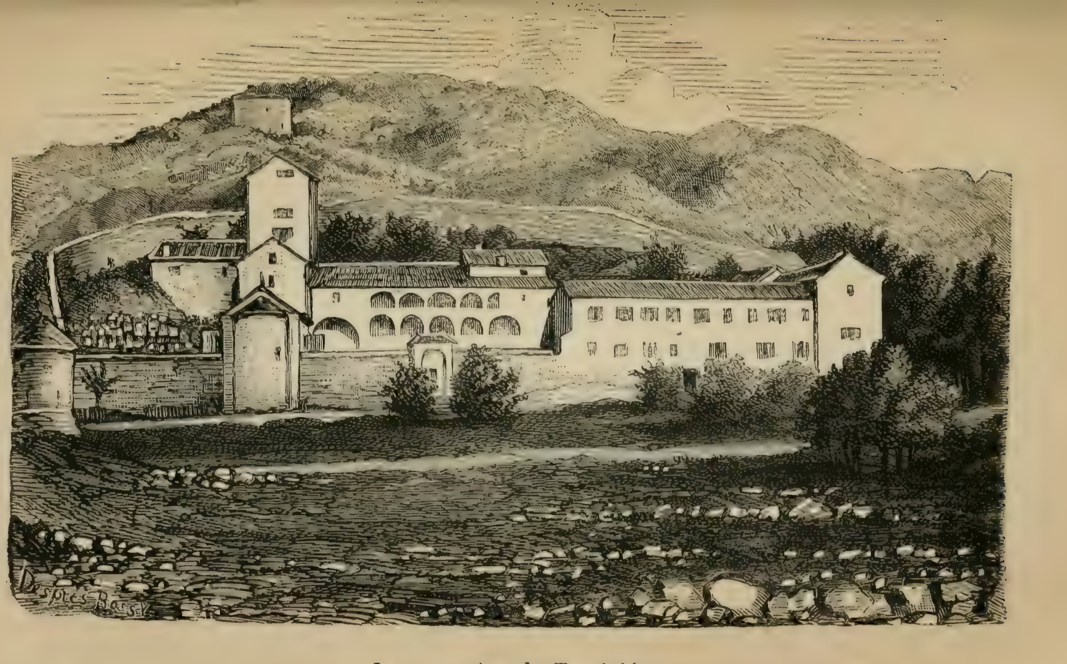
Nous n'avons plus maintenant qu'à mettre pied à terre pour descendre pendant une grande demi-heure une pente tortueuse et rapide, qui nous conduit jusqu'au village de Baïts, construit, suivant la coutume monténégrine, en demi-cercle sur la déclivité des rochers, au nord de la plaine de Tsettinjé. Une église se présente, devant laquelle les guides s'arrêtent, se découvrent, se signent plusieurs fois et font une courte prière; puis l'on passe devant la poudrière la plus importante de la principauté, pittoresquement placée sur des roches isolées, au milieu d'un massif de verdure. On continue de s'avancer ensuite sur un sol uni, entre de maigres cultures de maïs, d'orge, d'avoine et de pommes de terre, jusqu'à l'entrée de la petite capitale, dont on apercevait depuis quelques instants une partie. Mais avant d'y arriver on laisse sur sa droite un long bâtiment presque perdu dans les rochers et les broussailles : c'est le nouvel arsenal construit en 1870; l'église que l'on voit en face est celle de Vlachka. A quelques pas de celle-ci se dresse sur un tertre un petit monument en forme de dôme, surmonté

d'une croix. C'est un mausolée consacré à la mémoire d'un parti de montagnards des Drobniak qui, pendant la guerre de 1862, avaient passé la frontière de Serbie pour y chercher des armes et des munitions qui leur étaient promises. Arrêtés dans leur entreprise par des considérations politiques auxquelles le gouvernement de Belgrade devait céder, on leur offrit de regagner par l'Autriche le Monténégro. Mais un certain nombre d'entre eux, qui n'hésitèrent point à tenter l'aventure à travers les lignes ottomanes, trouvèrent la mort dans cette héroïque expédition de retour. Un peu plus loin et tout à fait appuyé à la montagne, on aperçoit un bâtiment neuf, à un étage, et percé de multiples fenêtres : c'est l'hôpital, dont la création, décidée en 1871, est restée jusqu'à ce moment sans effet, l'argent manquant pour l'exploitation et, d'autre part, les Monténégrins, fanatiques de leur liberté et pleins de confiance dans leur propre médecine, se souciant fort peu de s'emprisonner dans un hospice, pour y mourir peut-être loin de leur famille et de leurs amis.

A un demi-siècle de distance, le vieux monastère de Tsettinjé représentait à peu près à lui seul toute la capitale du Monténégro. Vers 1850, une vingtaine d'habitations, dont deux seulement méritaient le nom de maisons, s'étaient déjà groupées auprès du palais en forme de grand couvent que s'était construit le vladika Pierre II, et constituaient ainsi le premier noyau d'un village. Quand nous y arrivâmes nous-même en 1868, le village, considérablement agrandi, prenait déjà, par son tracé régulier, l'aspect d'un bourg : on pouvait y compter environ soixante-dix maisons, la plupart couvertes en chaume. Dès l'année suivante, le développement de la

petite capitale, encouragé par le prince lui-même, s'accentua de plus en plus, et actuellement Tsettinjé, en dehors de ses deux anciennes et si longtemps uniques rues, se réunissant comme les deux branches d'un L, en compte sept ou huit autres presque entièrement construites [1]. Sa population fixe est d'environ six cents âmes, mais journellement il y arrive et il en part beaucoup de gens des nahies éloignées, appelés au chef-lieu du pays, soit dans un but commercial, soit pour la discussion des causes judiciaires déférées au Sénat. A la moitié de la longue rue par laquelle nous sommes entrés dans la capitale, on rencontre une petite place au centre de laquelle est un puits, ombragé par un grand mûrier et ouvert seulement deux fois par jour, sous la surveillance du capitaine de place, sorte d'agent préposé à la police. On ne peut y puiser que l'eau strictement nécessaire pour la boisson. A droite de la place s'ouvre une large rue, au milieu de laquelle est le nouveau palais construit par Nicolas Ier. A l'extrémité de la rue principale, et perpendiculairement à celle-ci, se trouve l'auberge des étrangers, grande construction élevée en 1867 aux frais du gouvernement, mais dans le mépris le plus absolu de toutes les exigences du confortable le plus élémentaire; à la fois sale et incommode, presque toujours déserte, et plutôt faite pour répondre aux besoins d'une école ou d'un tribunal, qu'à ceux d'une auberge quel-

[1] Depuis 1870, on a interdit à Tsettinjé l'emploi du chaume dans les toitures; l'habitude des feux à ciel ouvert dans toutes les habitations en rendait, en effet, l'usage très-dangereux dans un centre où les maisons sont agglomérées; mais les Monténégrins ont eu beaucoup de peine à se résoudre à employer les tuiles, qui leur reviennent très-cher, celles dont on fait usage à Tsettinjé étant apportées à dos de femmes ou de mulets de la nahia des Bielopavitj.



Le monastère de Tsettinjé.

conque. A gauche existe un grand bâtiment, régulier, bien construit et parfaitemant approprié au but qu'il remplit : c'est l'école des jeunes filles, créée et dirigée par mademoiselle N. Patzewitj. Le seul monument offrant un sérieux intérêt pour l'étranger, est le vieux monastère construit sur le versant méridional d'une arête montagneuse qui, s'avançant de l'ouest à l'est dans la plaine de Tsettinjé, scinde celle-ci en deux vallées inégales. Élevé par le vladika Danilo (1697-1737), après la double destruction du cloître fondé primitivement par Ivan le Noir[1], il fut placé à dessein sur la hauteur où nous le voyons, afin de pouvoir au besoin servir de forteresse pendant les invasions des Turcs. Tel qu'il existe aujourd'hui, le monastère n'est certainement plus le monument de Danilo, car à plusieurs reprises il eut à subir les injures des Turcs et les secousses des tremblements de terre, et exigea des reconstructions successives plus ou moins complètes. Son aspect extérieur est des plus pittoresques. Il offre deux cloîtres superposés, dont les arcades cintrées reposent sur des piles courtes et minces, sans aucune espèce d'ornement. Toutes les constructions et même celle de l'église, dont la petite abside se dégage du mur d'enceinte, sont de la plus primitive

[1] Lorsque Ivan Carnojevic retourna d'Italie en 1484, il fit bâtir à Tsettinjé, en l'honneur de la sainte Vierge, un beau monastère d'après le modèle du monastère de Maria Dolorosa à Ancône. Il lui assura (le 4 janvier 1485), par un acte de fondation, des terres sur le Lovhen pour sa subsistance, et il régla les contributions de vivres des habitants à l'égard du métropolitain Bisarion et de l'évêque Vavil (Miloutinovitj). Ivan Carnojevic décréta que l'évêché de Tsettinjé prendrait le titre de métropole de la Zéta, et nomma par un diplôme Bisarion métropolitain. (Andric.)

Le monastère d'Ivan le Noir, détruit par Suleyman, vizir de Scutari, en 1690, fut rebâti, puis de nouveau saccagé et renversé en 1714.

simplicité. La grande tour carrée qui domine le monument ressemble elle-même plutôt à un immense pigeonnier à plusieurs étages, qu'à un campanile. Sur le prolongement du monastère lui-même existe un grand bâtiment plus moderne, dont le rez-de-chaussée sert de prison (spécialement pour les femmes), tandis que le premier étage est occupé par des écoles primaires, et que le second contient les modestes appartements du vladika et de son archimandrite. A l'extrémité opposée du monastère, on voit un grand espace sur les rochers, couvert de ruches à miel, qui, de loin, produisent absolument l'effet des tombes groupées dans un cimerière ottoman. L'évêque prodigue les plus grands soins à cette famille bourdonnante dont il tire chaque année un produit et un bénéfice assez considérables.

La petite église, à peine capable de contenir cent cinquante personnes, n'aurait de remarquable que ses riches ornements sacerdotaux, présents des empereurs de Russie, si elle ne renfermait les restes mortels des trois hommes les plus illustres que la Tsernagore ait possédés depuis un siècle. De chaque côté de l'entrée on aperçoit en effet les tombeaux du prince Danilo et de Mirko-Petrovitj, son frère, père du prince Nicolas. Une autre tombe, ou plutôt une châsse, dévotement ouverte à l'occasion des grandes fêtes, renferme le corps bien conservé du vladika Pierre Ier, vénéré depuis vingt-cinq ans comme un saint par les Monténégrins [1]. Au-dessous

[1] Après sa mort, son corps fut déposé au couvent de Stanjevitch; mais, sept ans après, un enfant ayant raconté que le prélat défunt lui était apparu la nuit entouré d'une auréole de lumière, on cria immédiatement au miracle. On ouvrit le cercueil, dans lequel on trouva le corps dans un état de conservation parfaite. La nouvelle de ce prodige se répandit rapidement dans le pays, et des instances furent faites auprès

du monastère et près du mur d'enceinte du nouveau palais, on voit quelques ruines marquant l'emplacement occupé jadis par le monastère d'Ivan le Noir, détruit par Soliman de Scutari en 1690.

Pierre II, auquel l'habitude des voyages en Europe et des goûts un peu plus raffinés que ceux de son peuple, devaient faire paraître bien misérable le séjour du vieux monastère, se fit construire le vieux palais, vulgairement appelé à Tsettinjé, Bigliardo [1], qui servit également de demeure à son successeur Danilo.

C'est un long et triste bâtiment, rappelant par sa disposition un véritable couvent, et composé d'un rez-de-chaussée et d'un étage. Un étroit corridor, coupé de distance en distance par des portes massives, et sur lequel s'ouvrent comme des cellules une trentaine de chambres, se continue sur toute la longueur de l'édifice, en haut comme en bas, ayant pour dégagements, à l'étage, deux larges escaliers. Le prince Danilo fit ajouter au palais une aile en retour, affectée entièrement au Sénat, qui aujourd'hui encore y tient ses séances, après l'avoir cependant abandonnée pendant plusieurs années.

De 1869 à 1873 le vieux palais de Pierre II servit de local au séminaire (bogoslavia), qui a été ultérieure-

du saint synode dans le but d'obtenir la canonisation du saint vladika. Cette requête ayant été acceptée, Pierre Ier, vénéré comme un saint, repose aujourd'hui, revêtu de ses ornements sacerdotaux, dans le sarcophage de la petite église du monastère où les Monténégrins se rendent en pèlerinage de tous les points de la principauté, à l'époque de la fête qui se célèbre chaque année, le 9 juillet. Cette fête a pu amener quelquefois jusqu'à neuf ou dix mille étrangers dans la capitale; il y en a communément de six à sept mille à cette occasion.

[2] Ce nom de Bigliardo lui vient de l'impression profonde ressentie par les gens de Tsettinjé à l'arrivée d'un billard destiné au palais princier, et pour le transport duquel cinquante individus furent nécessaires.

ment transféré au monastère d'Ostrog. A ce moment le Bigliardo n'est guère qu'un caravansérail où l'on reçoit les visiteurs de distinction, et dans un coin duquel loge également le médecin particulier du prince. Au rez-de-chaussée fonctionnent les presses de l'unique imprimerie de la principauté. Un grand mur, flanqué de tourelles massives à ses quatre coins, enclôt une longue cour devant le palais et un grand jardin derrière celui-ci : mur et tourelles rappellent de loin les défenses extérieures d'un manoir féodal, illusion bien vite dissipée quand, en s'en approchant de plus en plus, on les trouve prosaïquement peints à l'italienne, partie en bleu , partie en rose. A une centaine de mètres de l'entrée principale du Bigliardo se trouve celle du palais occupé actuellement par le prince régnant. Le bâtiment central faisant face à la rue avait été construit, il y a douze ans, pour servir de demeure à la princesse douairière Darinka Danilowa; mais la veuve de Danilo Ier, dont les goûts à la fois luxueux, artistiques et littéraires, ne pouvaient se plier à la simplicité de la vie tsernogortse et à la mort intellectuelle de la Montagne-Noire, s'étant volontairement exilée à Venise (où elle occupe le palais Tiepolo), son habitation servit dès lors de résidence au prince lui-même qui abandonna le vieux palais de Pierre II. Les deux ailes en retour que l'on voit aujourd'hui furent seulement ajoutées en 1870, et triplèrent à peu près les dimensions de l'ancien édifice, qui, lorsque nous le vîmes pour la première fois en 1868, avait plutôt les apparences d'une grande ferme que celles d'une maison princière. Le nouveau palais fut inauguré à l'occasion des fêtes qui eurent lieu pour le baptême du prince héritier, en 1871, et durant l'automne de la même année fut tracé le jardin qui

s'étend au loin derrière l'habitation de Nicolas Ier. Le palais de Tsettinjé, très-simple extérieurement, n'a de remarquable à l'intérieur que ses trois salons contigus, dont l'élégance contraste singulièrement avec la rudesse des gens qui souvent y sont accueillis. On y voit un grand portrait représentant dans une pose un peu théâtrale le feu prince Danilo, puis les portraits des empereurs et impératrices de Russie et d'Autriche, et ceux du vladika Pierre II, de Mirko Petrovitj et des deux princesses Darinka et Miléna : les trois derniers sont l'œuvre de Cermak. Au grand salon se trouve le samowar en argent massif offert au prince Nicolas par le Comité slave, lors du voyage de Son Altesse à Moscou, au mois de janvier 1869.

Le petit palais de Tsettinjé a, lui aussi, de temps en temps, ses fêtes et ses festins; mais ce ne sont ni les fêtes de la galanterie, ni les festins de Lucullus; et quand, dans les occasions solennelles, la grande salle à manger réunit les chefs conviés à s'asseoir à la table princière, on croirait, à l'aspect de ces fiers visages aux traits si accentués, à la vue de ces poitrines couvertes d'acier, assister à un repas de guerriers célébrant, au retour du champ de bataille, la victoire du jour, plutôt qu'à un pacifique gala donné peut-être simplement en l'honneur de quelque saint cher au pays.

Derrière le vieux palais de Pierre II se trouvent les écuries du prince, et un peu plus loin un grand bâtiment quadrangulaire, avec cour centrale, représente la prison. C'est depuis quelques années seulement que les Monténégrins, prévenus ou condamnés, sont soumis à une détention effective; encore celle-ci est-elle bien douce, si on la compare au système pénitentiaire des différents pays de l'Europe.

Employé pendant le jour à quelques travaux insignifiants, le prisonnier monténégrin rentre le soir dans sa cellule, où il trouve à peu près la même nourriture et le même lit qu'il avait dans sa maison. Bien qu'on ait prétendu que la peine de la détention fut introduite par le prince Danilo, nous verrons plus tard qu'elle existait très-anciennement dans le pays, mais n'y était appliquée que dans des cas réservés, et le plus souvent quand les condamnés se trouvaient dans l'incapacité de payer les amendes (*globa*) qu'ils avaient encourues. Il y a quelques années à peine, la prison de Tsettinjé consistait simplement en une maison qui, non-seulement n'avait ni grilles, ni portes, ni verrous, mais encore pas de sentinelles préposées à la garde des malfaiteurs. Et pourtant ce cachot à l'air libre gardait mieux ses prisonniers que n'importe quelle forteresse, et il suffisait pour obtenir ce résultat de dépouiller les condamnés de leurs armes. Comme un Monténégrin est déshonoré s'il se montre au dehors sans pistolets et sans yatagan, les prisonniers se gardaient bien de franchir le seuil de leur triste asile; s'ils s'échappaient dans les montagnes, ils étaient bien vite reconnus et ramenés; s'ils réussissaient à gagner la frontière, ils s'en allaient chez les Turcs vivre en Uscoques, et débarrassaient de leur présence leur propre pays où personne ne désirait les retenir.

Il nous reste à dire un mot d'un monument qui, grâce à la légende dont il est entouré, est le sujet obligé des premières interrogations et des premières recherches des étrangers : c'est la fameuse tour, dite tour des Crânes, qui se dresse sur un monticule dominant le monastère, et directement derrière celui-ci.

Celle qui existe aujourd'hui fut relevée par le vladika

Pierre II, sur les ruines d'une autre tour construite en même temps que le cloître et très-certainement utilisée comme ouvrage de défense. De tout temps la tour du monastère fut destinée à recevoir, sur le couronnement de sa muraille, les têtes des Turcs décapités dans les combats journaliers qui avaient lieu sur la frontière.

Rapporter un de ces sanglants trophées au capitole de Tsettinjé, c'était inscrire son nom au livre d'or de la vaillance monténégrine. Pas un bon Tsernogortse n'eût voulu au moins une fois dans sa vie manquer à ce religieux devoir [1].

L'altitude de la plaine dans laquelle est située la capitale du Monténégro est de sept cents mètres environ; elle est entourée de tous côtés par une ceinture de montagnes qui, à l'ouest et au nord-ouest, s'élèvent jusqu'à trois ou quatre cents mètres au-dessus du niveau de la vallée elle-même. Au nord et à l'est, ces montagnes sont au dernier point arides et nues; à l'ouest et au sud, elles sont couvertes de grandes broussailles, et, à mesure qu'on s'élève, de chênes verts, de hêtres et de pins. La direction générale du grand diamètre de la plaine est du nord-ouest au sud-est; ce grand diamètre a lui-même une longueur de quatre mille huit cents mètres; quant à la largeur de la vallée de Tsettinjé elle varie de deux cent cinquante à neuf cents mètres. L'étranglement qui

[1] Dans un de ses romans dont la *Revue des Deux Mondes* eut la primeur en 1869, *Pierre qui roule*, madame George Sand a transporté dans la Montagne-Noire une des scènes de la nomade existence de ses comédiens. A part quelques traits de mœurs assez exacts, surtout en ce qui regarde son prince monténégrin, tout le reste, en dépit du charme du récit, est plus ou moins hasardé. En particulier, l'enthousiasme des chefs de la Montagne-Noire, à l'audition de la *Marseillaise* chantée par une fille de théâtre, révèle chez le romancier une faible connaissance du goût musical des Tsernogortses.

a lieu au niveau de la réunion des trois quarts nord avec le quart sud de cette vallée, délimite deux régions, dont la première est plus fertile et moins froide que la seconde dans laquelle s'élève le bourg de Tsettinjé.

Outre la capitale, on trouve dans la plaine, au nord, le grand village de Baïts et, à l'est, le village de Doni-Kraï. Au temps des dissensions intestines de la Tsernagore, Baïts et Tsettinjé furent souvent en guerre, et pour le moindre prétexte le sang coulait dans cette arène toujours ouverte, sous les yeux mêmes des vladikas prêchant en vain la concorde. Mais le temps est passé de ces luttes fratricides qui, bien coupables d'un côté, servaient au moins de l'autre à entretenir cet esprit belliqueux qu'on ne saurait enlever aux Monténégrins sans leur faire renier le passé et abjurer l'avenir.

CHAPITRE IX.

Le Tsettinjé à Riéka, Danilograd et Ostrog. — La pêche des scoranze. Le Lovchen.

Les plaisirs de Tsettinjé[1] ne sauraient retenir longtemps le touriste égaré dans la Montagne-Noire. Quelques heures lui auront suffi pour parcourir dans tous les sens les rues de la capitale, et pour donner aux édifices publics de celle-ci toute l'attention qu'ils méritent. Du haut de la tour des Crânes, dont certainement il n'a pas négligé la facile ascension, il aura vainement cherché, dans le panorama développé sous ses yeux, ces traces vivantes du commerce, des arts, de l'industrie des grandes villes. Mais rien ici du tumulte et de la vitalité des moindres capitales n'a frappé ses oreilles ou ses yeux : ni fabriques, ni usines envoyant dans les airs la fumée de leurs longues cheminées, ni locomotives au sifflet strident, ni bruyants équipages se croisant sur les pavés sonores; partout au contraire un silence solennel comme celui d'une colonie monastique, à peine troublé de temps en temps par les sons religieux de la cloche du vieux couvent. Le moment est donc propice pour reprendre ensemble notre voyage vers l'intérieur du pays, où peut-être de curieuses études nous attendent encore. Du reste, nous pourrons regagner promp-

[1] Le *c* slave équivalant à *ts*, nous avons cru devoir corriger ortographe ordinaire de ce mot. Il n'y a pas plus de raison d'écrire *Cettinjé* que d'écrire *Car* au lieu de *Tsar*.

tement le chef-lieu du pays, dès que les exigences de l'étiquette nous permettront de franchir officiellement le seuil de la résidence princière.

C'est le long des rochers qui bordent à l'est la partie inférieure de la plaine, que serpente le chemin par lequel on se rend au bourg de Riéka, et de là soit à Scutari d'Albanie, en traversant le lac, soit dans les Bielopavitj et tous les Berda. A une demi-heure de Tsettinjé, et au moment où l'on vient de perdre de vue la capitale, on atteint un col étroit appelé la Granitsa (*frontière*), et duquel on jouit, mieux encore que du sommet du Kerstadt, du panorama complet du Skadasrko blato et des montagnes d'Albanie. Mais ici l'œil s'arrête d'abord volontiers sur un premier plan gracieux, embrassant la plaine et le village de Doborsko-Sélo, que l'on est obligé de gagner pédestrement par une heure de marche pénible sur de rapides et rocailleux versants. A mi-côte, une jolie fontaine sert de halte, et bientôt l'on retrouve avec la vigne et les arbres fruitiers les avant-coureurs d'un climat plus doux. Encore une grande heure de marche sur un sol accidenté, et sur la pente abrupte au pied de laquelle on atteindra les bords de la Tsernoïevitja Riéka, le grenadier va mêler partout à la verdure des buissons l'écarlate de ses fleurs.

C'est encore dans ce court et curieux voyage de trois heures et demie, qu'à plusieurs reprises on pourra embrasser d'un seul coup d'œil, à travers un dédale de rochers grisâtres et nus, le cours complet de la Riéka, depuis sa source d'Obod jusqu'à son embouchure dans le lac au-dessous de Plotcha. Dès que l'on aura atteint la rivière, on devra faire halte pour visiter la petite fabrique d'armes dont on voit à droite les constructions,

et pour se rendre de là à la source de la Riéka, distante seulement d'une dizaine de minutes.

C'est là qu'au milieu d'un chaos de rochers Yvan le Noir avait construit sa forteresse; c'est encore là que, dans la mystérieuse caverne d'où sort la rivière, il dort, suivant la tradition tsernogortse, couché sur le sein des *vilas*, en attendant le jour où, suivi de ses chers Monténégrins, il ira reprendre aux usurpateurs et Cattaro et ces rives de l'Adriatique sur lesquelles s'étendit jadis le sceptre impérial de Serbie, et que revendiquent les jougo-slaves comme un légitime patrimoine.

A vingt minutes de la fabrique d'armes on atteint le bourg de Riéka, qui s'élève sur le bord même de la rivière, dont les eaux, mal contenues par un parapet insuffisant, envahissent quelquefois le quai construit par Danilo Ier et les magasins des maisons qui le bordent. Une double rangée de beaux mûriers fait de ce quai une sorte de promenade où se tient chaque samedi un des bazars les plus importants du Monténégro : on y vient en effet de Vire, de Podgoritsa et même de Scutari. Dans ces jours de marché, Riéka offre un coup d'œil animé et curieux, et les étrangers devront choisir une de ces occasions pour le visiter, d'autant mieux que c'est alors seulement qu'ils pourront être sûrs de rencontrer une de ces *londras* à huit ou dix rameurs dont ils auront besoin pour se rendre à Scutari, s'ils ont le projet de prendre cette voie pour quitter le Monténégro. Le bourg comprend deux longues rues parallèles et étagées, et un certain nombre de petites ruelles en pente rapide ou en escaliers; il est habité en partie par des Monténégrins, et en partie par des natifs de Podgoritsa qui, en dehors d'un petit négoce courant, y trafiquent à l'occasion de toute

espèce de produits du pays. On y vend d'excellent tabac de la Liechanska nahia, qui, préparé suivant les procédés turcs, possède à la fois la finesse et le parfum d'un véritable latakié. Plusieurs familles albanaises y exécutent aussi les riches et délicates broderies d'or et d'argent, et les ornements en soutache destinés aux vêtements des chefs monténégrins et du prince lui-même.

Les étrangers peuvent trouver dans l'auberge située à la tête du pont un asile plus confortable qu'ils ne l'auraient même à Tsettinjé. Presque toutes les maisons du pays ont, du reste, une ou deux chambres destinées aux gens qui se rendent au bazar : l'hospitalité s'y vend pour quelques kreutzers; inutile de dire que l'ameublement de ces hôtelleries de circonstance est plus que modeste : des nattes et des couvertures constituent tout le luxe du couchage, et souvent dans la même pièce une douzaine d'individus dorment côte à côte étendus sur le sol. Un étroit pont de pierre construit sous le prince Danilo permet de franchir, en face de l'auberge, la rivière déjà profonde en cet endroit, et de gagner immédiatement le monticule qui se dresse sur sa rive droite. C'est au sommet de cette éminence où l'on aperçoit l'église, l'école, la demeure du préfet et quelques autres constructions, qu'exista la première imprimerie slave, dont il sera parlé plus tard, et dont Georges Tsernoïevitj (1490-1497) avait doté son pays. Derrière le monticule existent des bois giboyeux où le prince aime à chasser pendant son séjour d'hiver à Riéka.

Les moulins qu'on rencontre à droite du chemin, quelques instants avant d'arriver au bourg, furent les premiers construits au Monténégro, et c'est à Mirko Petrovitj qu'on en est redevable; ils sont alimentés par

un canal latéral prolongé jusqu'au voisinage de l'arsenal d'Obod. Riéka possède une bonne école tenue par un maître serbe : filles et garçons y reçoivent fructueusement depuis quelques années une instruction élémentaire.

Les débordements fréquents de la Tsernoïevitja Riéka créent malheureusement sur ses rives, et même en face du bourg, des foyers d'insalubrité qui rendent, à certaines saisons, le séjour du pays très-dangereux. Les fièvres intermittentes y sont endémiques, et nombre d'habitants y portent le cachet de l'infection paludéenne.

Alors même que l'on ne devrait point se rendre en Albanie, on ne saurait manquer de suivre jusqu'au lac le cours si capricieux de la rivière. Trois heures suffisent pour cette excursion, qui s'arrête à la forteresse turque de Lesendra ; et l'on peut dans le même espace de temps remonter la Riéka, dont le courant, généralement fort peu sensible, est même quelquefois renversé. Tantôt resserrée étroitement entre deux montagnes, tantôt élargissant son lit aux dépens de ses rives, ou bien voilant ses dangereuses profondeurs sous de vastes tapis de nénuphars, la capricieuse rivière va, revient sur elle-même, tantôt cherchant, tantôt fuyant le lac qui s'ouvre pour la recevoir, et dans lequel ses eaux vont bientôt se confondre avec celles de tous les autres fleuves de la Montagne-Noire. A une faible distance de son embouchure dans le Skadarsko blato, on remarque sur sa rive une trentaine de huttes en pierres sèches, adossées au rocher : c'est le village de Plotcha, habité pendant une partie de l'hiver par des gens de la Tsernitsa qui viennent s'y livrer à la fameuse pêche des *scoranze* ou *oukliéva,* si réputées chez les marins de la Dalmatie. La *scoranza,* extrêmement fine et délicate quand on la

mange fraîche, au moment des pêches, est en réalité un petit *mugil,* d'une longueur moyenne de douze à quinze centimètres, vivant en nombre considérable dans les parties supérieures du lac de Scutari, d'où, au commencement de l'hiver, il remonte un peu plus haut que l'embouchure de la Tsernoïevitja Riéka, en quête d'un habitat approprié à la saison, et d'une nourriture que le lac ne peut plus lui fournir à cette époque. Réunies en troupes innombrables, et formant de véritables bancs poissonneux, les *scoranze* ont acquis aux mois de janvier et février la taille et la saveur qui les rendent aptes à la préparation qu'elles doivent subir; c'est aussi le moment de la pêche pour laquelle on choisit de préférence les journées sereines, calmes et fraîches. Il est en effet indispensable que l'eau soit transparente pour que les éclaireurs, chargés d'indiquer, du haut des collines voisines, le gîte du poisson dont les reflets argentés percent les couches liquides, puissent diriger par leurs cris les embarcations qui devront jeter l'immense filet où par millions les muges iront s'engloutir.

Quatre ou cinq grandes pêches seulement ont lieu chaque année, et elles suffisent d'ordinaire pour parfaire la récolte des *scoranze.* Le prince manque rarement de transformer par sa présence la première de ces pêches en une grande partie de plaisir, à laquelle prennent part les sénateurs et quelquefois aussi des étrangers de distinction. Le jour étant fixé, tous les préparatifs sont faits à Plotcha pour que l'opération commence à l'arrivée des embarcations portant le prince et sa suite. Le filet étendu sur la rive est méthodiquement embarqué dans une grande *londra,* puis porté au large où l'attendent de nombreux petits canots, destinés à le diriger dans

le vaste périmètre qu'il décrit, et à rabattre le poisson en frappant l'eau de leurs environs. Les éclaireurs, qui suivent tous les mouvements du banc de *scoranze,* coordonnent l'action générale de façon à englober et resserrer de plus en plus la proie, qu'on ramène ainsi petit à petit jusqu'à la rive où elle ne forme plus qu'une masse compacte et frétillante. L'eau a disparu pour faire place à la surface argentée d'un monceau de *mugils*.

Demi-nus et insouciants de la froideur de l'eau, vingt hommes armés de claies se précipitent dans cette masse vivante, et se hâtent de remplir les embarcations rangées en demi-cercle alentour. Mais parmi les *scoranze* apparaissent des carpes, des truites, des anguilles de toute grandeur, excitant à tout moment des cris de joie et d'admiration. C'est en vérité la fête de la pêche, attendant, comme celle des moissons et des vendanges, un Léopold Robert pour en poétiser le tableau. Si la journée a été tout à fait fructueuse, on a pu remplir de poisson jusqu'à quinze ou vingt grandes *londras*, à huit ou dix rameurs, sans compter une trentaine d'embarcations à un ou deux avirons, et l'on peut espérer un bénéfice de dix mille florins et plus.

A la pêche succède le repas dont le menu délicieux est emprunté à la récolte du jour; puis le prince et sa suite regagnent Riéka, emportant les plus belles pièces dont l'hommage revient naturellement au chef du pays. Naguère encore celui-ci percevait directement le revenu des pêches; mais aujourd'hui elles sont louées par le gouvernement lui-même, et le prix du fermage rentre dans la caisse de l'État, en même temps que les autres impôts.

Des *londras* où elles ont été recueillies, les *scoranze*

passent dans de grandes cuves en pierre, où elles restent en saumure pendant trois jours ; puis on les retire pour les enfiler en longs chapelets, dont on garnit entièrement les cabanes de la pêcherie, où elles doivent être fumées. Pour cette dernière opération, on ferme exactement l'habitation, ne laissant d'accès qu'à l'air indispensable pour entretenir une lente combustion dans un grand foyer, dont la fumée, se répandant à l'intérieur, donne en deux ou trois jours au poisson toutes les qualités requises pour une longue conservation.

Il ne sera pas sans intérêt de rapprocher du récit qui précède la description de la pêche des *scoranze,* telle qu'elle se pratiquait au temps où Bolizza visitait le sandjak de Scutari : nous laisserons à peu près la parole au noble Cattarain.

« Les espèces les plus variées de poissons d'eau douce abondent dans le lac, aussi bien qu'à Scutari et dans ses pêcheries. En outre, le lac a sur ses bords une innombrable quantité de ces arbres qui, tels que le peuplier et le saule, végètent au milieu même de l'eau. Dès le mois d'octobre, mais plus encore au printemps, ces arbres sont couverts d'une multitude d'oiseaux plongeurs, appelés en turc *carabulach;* et le nombre de ceux-ci est si grand, que celui qui ne les a pas vus ne pourrait le croire, et que celui qui en a été témoin ne saurait le décrire. Je dirai enfin que ces oiseaux servent d'instrument principal pour la pêche des *scoranze,* qui a lieu de la manière suivante :

« Du côté du mont appelé Bazagur s'élève, au milieu même des eaux du lac, une sorte de théâtre naturel entouré de très-grands arbres; son étendue est d'environ un mille carré. C'est là qu'au pied même de la monta-

gne, et à une profondeur comparable à la longueur de trois ou quatre pas, on descend des espèces de grandes nasses de la capacité de dix barils de Venise. Ces nasses sont retenues à de longues perches, fixées fortement elles-mêmes au fond de l'eau. Pendant l'été, quand les eaux sont basses, on les répare, on les relie à ces traverses, on en fait des sortes de chambres qui s'étendent sur une longueur d'un demi-mille. Chaque particulier connaît sa place et sa pêcherie, celui-ci ayant deux, celui-là trois, un autre cinq ou jusqu'à dix nasses établies, à la condition de payer un droit qui peut s'élever jusqu'à quarante ou cinquante talari à l'année. Les *scoranze,* fuyant pendant l'hiver le lac boueux et froid, se réfugient dans les eaux vives et chaudes où elles trouvent un agréable séjour. Quant aux nasses et aux pêcheries, elles sont surveillées par des gardiens pour qu'il ne soit pas permis aux oiseaux d'y entrer à contre-temps. De Jabliak partent des barques ou plutôt de petits batelets faits d'un seul tronc de chêne excavé; il en part également de divers autres points du lac, et tous vont se réunir à Bazagur, où se rendent de leur côté beaucoup de Turcs de la ville, intéressés à la pêche. Le *hozza* ou prêtre turc se tenant lui-même dans un bateau au milieu de l'eau, après avoir prononcé une prière dans sa langue, frappe bruyamment ses mains l'une contre l'autre et pousse un grand cri. A ce signal donné aux oiseaux, qui l'attendent et le comprennent du haut des arbres où ils sont perchés, tous se précipitent à tire-d'ailes sur le lieu de la pêcherie. Alors plongeant et nageant avec délices, ils se nourrissent à loisir du poisson qui, pourchassé et effrayé, fuit et va chercher un refuge dans les nasses elles-mêmes. Les Turcs qui sont au-dessus de celles-ci

s'amusent alors à prendre à la main le poisson vivant, puis à le relâcher, et quand ils voient l'oiseau repu, ils le chassent lui-même. Mais le plongeon se lève avec des battements d'aile si violents qu'il repousse en l'inondant celui qui veut le prendre, puis il va se reposer à demi caché dans l'eau.

« Je vais dire ici quelque chose d'extraordinaire, et pourtant j'affirme que c'est la vérité : celui qui tirerait avec une de ces longues arquebuses qu'on emploie dans les lagunes de Venise à la chasse des oiseaux, atteindrait autant de ces plongeons qu'il aurait envoyé de grains de plomb. Je dirai encore que les plongeons, repus de poisson, se trouvant trop lourds pour reprendre leur vol, peuvent être saisis vivants à la main depuis les bateaux, comme s'ils étaient tout à fait domestiqués, et qu'il m'est arrivé d'en tuer dix du même coup d'arquebuse sur les arbres où ils étaient perchés, sans que les autres bougeassent plus que si rien n'était arrivé. Je dirai, chose étonnante! que dans l'air ils vont se réunir en compagnie, et si serrés, qu'ils apparaissent semblables à une nuée dense et noire, obscurcissant le jour. Ces oiseaux jouissent de ce privilége, qu'on ne peut tirer sur eux, spécialement sur le lieu dont il a été question, sans encourir une amende de quatre ducats par tête de plongeon tué, sans compter la confiscation des armes. Et cette disposition est d'autant plus raisonnable que, sans ces indispensables auxiliaires, la pêche des *scoranze* ne pourrait avoir lieu. Aussi les habitants de Jabliak les ont en grande vénération, et par la quantité des oiseaux ils augurent du bon résultat des pêches. Enfin, les propriétaires des nasses lèvent celles-ci pour y voir le résultat du travail des plongeons, et ils les trouvent par-

fois tellement chargées de poisson, qu'ils en remplissent des barques préparées à cet effet, et bien autrement grandes que leurs batelets. Une fois que les nasses ont été vidées, on les remet en place, et, de deux jours l'un, on recommence la même pêche au plongeon. On voit à l'occasion de ces pêches se réunir grand nombre de gens de toute classe, auxquels les propriétaires des nasses font de grandes largesses de poisson. »

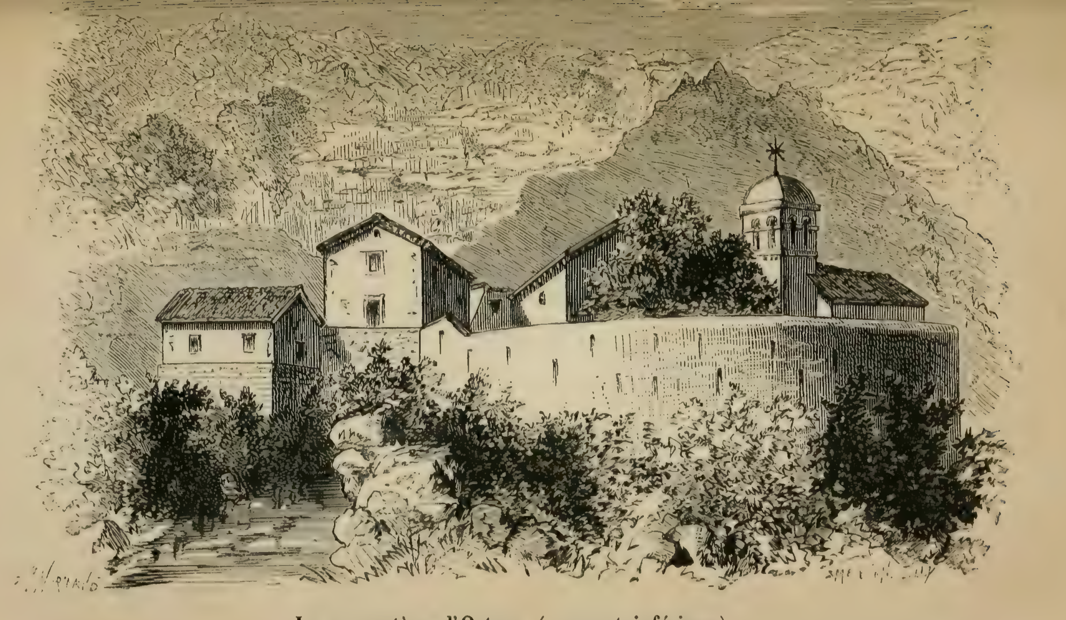
Depuis le commencement du dix-septième siècle, où Bolizza écrivait ce récit, bien des choses ont changé sur les rives du lac de Scutari; les grands saules et les peupliers ne sont plus là pour recevoir les myriades d'oiseaux plongeurs, et l'espèce de ceux-ci, sans avoir disparu, est au moins devenue infiniment plus rare. Mais la pêche des *scoranze,* en changeant de méthode et de caractère, a pourtant retenu qnelques-uns des traits qui la rendaient jadis si curieuse; elle est encore aujourd'hui un des plus intéressants souvenirs de voyage que l'étranger puisse rapporter de la Montagne-Noire.

De l'embouchure de la Tsernoïevitja Riéka, on peut se rendre en une heure à Vir-Bazar. La jolie rivière qui conduit au village, et la vue d'un coin de la riche Tsernitsa, donneront à cette excursion un véritable attrait; on pourra, du reste, visiter encore en passant la forteresse de Lesendra, construite sur l'un des cinq îlots où jadis existaient des couvents de moines orthodoxes. L'un de ces îlots, celui de Vranina, situé en face de l'embouchure de la Moratcha, offre dans sa configuration l'aspect d'une selle turque. Sept heures sont nécessaires pour aller de Lesendra à Scutari; pendant l'été, c'est un voyage des plus agréables, et que l'on peut à volonté exécuter de nuit, si l'on ne tient point à jouir du coup

d'œil pittoresque de la rive du Skadarsko-Blato qu'on longe presque constamment et à une faible distance.

C'est à Riéka que nous devons revenir pour trouver les guides et les montures indispensables à un voyage dans les Bielopovitj. Comme c'est une des plus longues excursions dans la Montagne-Noire, il importe de partir dès l'aurore et de se précautionner de vivres, si l'on veut à la fois arriver de bonne heure à Danilograd et ne point s'exposer à mourir d'inanition dans les solitudes de la Liéchanska. Après six heures d'une marche extrêmement pénible, on est parvenu au sommet des crêtes de cette nahia montagneuse, et l'on embrasse alors, dans un immense panorama, les montagnes des Berda et celles d'Albanie, les Pipéri, toute la Zéta inférieure, Spuz, Podgoritsa, Scutari, le Skadarsko blato et le Malo blato ; puis la Zeta Riéka et la Moratcha, réunissant leurs eaux au-dessous de Dukla, et, bornant l'horizon, les sommets de la Moratcha et des Vasojevitj, dominés eux-mêmes par le Kom, le Vojnik et le Dormitor.

On descend ensuite pendant une demi-heure pour atteindre un vaste plateau d'une lieue de longueur, dominant de cent cinquante mètres environ la vallée des Bielopavitj ; et dès que l'on a franchi le pont de Medjitsa, il suffit d'une heure pour atteindre la nouvelle ville de Danilograd. Celle-ci n'étant encore qu'en voie de fondation, on aura hâte de la quitter dès que l'on aura visité le pont de Mirko, ainsi qu'à une demi-heure de là, sur la rive gauche de la rivière, et dans une très-jolie position, un vieux monastère où se trouve un dépôt d'armes. Danilograd possède une école et une station télégraphique ; il s'y tient le dimanche un bazar assez fréquenté. Sur un monticule de rochers, isolé dans la plaine, s'élève, à



Le monastère d'Ostrog (couvent inférieur).

vingt-cinq minutes de la ville, le village d'Orea-Louka, où Danilo Ier s'était fait construire le pied-à-terre qui sert aujourd'hui d'école. La petite église que l'on voit en face a été édifiée par le prince Nicolas à la mémoire de son père Mirko.

En quittant Danilograd de bon matin, on peut arriver avant midi au célèbre monastère d'Ostrog, dont la fête, qui a lieu le jour de la Trinité, attire chaque année un immense concours de pèlerins. Le chemin d'Ostrog suit la plaine pendant deux heures et conduit jusqu'au bord de la Zéta, que l'on franchit soit à gué soit en bateau, avant de s'engager dans les rudes montagnes au milieu desquelles est bâti le double monastère. Celui-ci, en effet, comprend un couvent inférieur auquel sont annexés de vastes caravansérails destinés au logement des pèlerins, une assez jolie église et diverses autres dépendances, puis un couvent supérieur situé dans le plus sauvage endroit de ces montagnes, au fond d'une vaste grotte que surplombe un immense rocher perpendiculaire. Il faut vingt minutes pour aller du couvent inférieur au supérieur, et c'est dans ce dernier que Mirko Petrovitj soutint, avec quatorze hommes, en 1857, un véritable siége contre les troupes ottomanes.

De toutes les provinces turques et autrichiennes avoisinant le Monténégro, Albanie, Bosnie, Herzégovine et Dalmatie, et même de points plus éloignés encore, enfin de toutes les nahie de la Tsernagore, on se rend dévotement à Ostrog pour y vénérer les restes d'un saint Basile, conservés au monastère supérieur. Dès la veille de la Trinité, les caravansérails sont encombrés, des tentes se dressent de toutes parts, des campements s'établissent même à la belle étoile, et les marchands

de Scutari et de Podgoritsa étalent dans des boutiques improvisées les plus beaux produits de l'Albanie : armes ciselées, bijouterie de filigrane, vêtements brodés et soieries de toute sorte. Chacun se fait un devoir de porter au saint soit une offrande en argent, soit un joyau de famille, ou, plus modestement, un objet de ménage, une pièce quelconque de vêtement. La fête terminée, tout ce qui n'est pas argent monnayé est vendu à l'encan à des marchands albanais, et le produit, qui s'élève d'habitude à cent cinquante talari, est joint aux trois ou quatre mille florins versés par les pèlerins dans le trésor de saint Basile.

Quand le prince ne se rend pas lui-même à Ostrog pour assister à la fête, il y est toujours représenté par le président du Sénat ou par quelque personnage de sa famille. Mais sa présence, ainsi que nous l'avons vu plusieurs fois, donne une importance considérable et un éclat particulier à ce concours de peuple, plus encore politique que religieux. Aussi les autorités ottomanes ne voient pas d'un bon œil les familles orthodoxes de leurs provinces accomplir dans la Montagne-Noire un pèlerinage, où elles vont retremper et leurs croyances religieuses et leurs espérances nationales.

Depuis la fin de l'année 1873, le séminaire (*bogoslavia*), institué primitivement à Tsettinjé, a été transporté au couvent inférieur d'Ostrog. C'est là que, dans la solitude la plus complète, les jeunes Monténégrins destinés au sacerdoce orthodoxe ou à l'enseignement scolaire, reçoivent sous la direction du très-honorable archimandrite Ljubitch, une instruction mélangée, dans laquelle on a dû faire entrer, à côté de l'enseignement théologique, la grammaire, l'histoire et les sciences auxquelles

les jeunes séminaristes sont très-insuffisamment initiés, au moment où ils manifestent leur vocation.

Le couvent d'Ostrog tire un revenu assez considérable des vastes propriétés qui l'entourent, et qui consistent surtout en forêts et en terres labourables. La gestion de ces intérêts, longtemps abandonnée à un vieux moine peu soucieux des choses de la terre, a été confiée depuis quelque temps à un pope intelligent; et le monastère, dont le produit tendait à devenir presque nul, rapporte aujourd'hui de sept à huit mille florins, affectés naturellement aux affaires ecclésiastiques de la principauté.

D'Ostrog, on pourra, en trois ou quatre heures, atteindre la belle plaine de Niksitch et visiter, si on le désire, la petite citadelle ottomane, avant de se rendre dans cette partie des Berda à laquelle on donne le nom de Jupa, et dont les magnifiques pâturages et les immenses forêts rappellent presque chaque année, pendant quelques semaines, le prince Nicolas, avide d'oublier momentanément, dans les émotions des chasses périlleuses et dans les plaisirs à la fois rustiques et guerriers de la vie sous la tente, les soins et les soucis du gouvernement et la représentation de sa capitale.

Le voyageur qui aura fixé le but de ses pérégrinations au célèbre monastère pourra, au lieu de regagner Tsettinjé par Danilograd et Riéka, c'est-à-dire par la route qu'il aura suivie en venant, se rendre directement d'Oréa-Louka à Tchévo, en passant à gauche des monts Garnatch, ainsi que nous l'indiquerons, quand il sera question des routes du pays; ou bien encore, accompagné de bons guides, il pourra, presque au départ d'Ostrog, traverser rapidement de l'est à l'ouest les Biélopavitj

et, par des chemins affreux, atteindre la Katounska-Nahia, sur le territoire des Ozrenitchi.

On ne saurait passer quelques jours à Tsettinjé sans faire l'ascension du mont Lovchen, dont le sommet, élevé de quatre cents mètres au-dessus de la plaine, domine audacieusement toutes les crêtes voisines. Le Lovchen, qui comprend un ensemble de hauteurs situées entre Cattaro, les G'rbaï et Niegouche, a deux sommets principaux : le Yabloni-V'rh et le Yeserski-V'rh, ou Lovchen proprement dit. C'est ce dernier que surmonte le tombeau du vladika Pierre II, et du haut duquel on peut embrasser d'un coup d'œil les Bouches et le Monténégro tout entier, de la Bosnie jusqu'à l'Adriatique. Son ascension étant très-pénible, il est indispensable pour la faire de profiter des premières heures du jour, de façon à parvenir au sommet avant neuf heures. Si même on veut jouir du lever du soleil sur la montagne, on devra aller camper au pied du dernier mamelon, près de la célèbre fontaine d'Ivanowa-Korita [1], au delà de laquelle il ne reste plus qu'une heure et demie d'ascension.

Deux chemins sont praticables pour cette excursion : l'un, qui commence au nord-ouest de la plaine, près de

[1] Les auges d'Ivan Tsernoïevitj. Le souvenir d'Ivan le Noir se retrouve partout en Tsernagore ; c'est à lui que l'on attribue aussi le mérite d'avoir découvert la délicieuse source qui coule au pied du Lovchen. C'est auprès d'un charmant vallon qui offre aux touristes des ombrages de hêtres gigantesques et le plus frais gazon qu'on trouve la source d'Ivan. Les eaux, emprisonnées dans une maçonnerie souterraine et recueillies dans une suite de troncs d'arbres creusés en forme d'auges, sont d'une telle fraîcheur qu'il est impossible d'y laisser la main plongée au delà de quelques secondes. Nous mentionnons pour mémoire que l'eau de la source d'Ivan jouirait de quelque vertu bienfaisante dans les affections des premières voies respiratoires. Elle est apéritive au plus haut degré et sa saveur est délicieuse.

celui de Cattaro et à l'entrée même du village de Baïts, atteint, par des pentes constamment rapides, la source d'Yvan; l'autre, un peu plus long, se prend au sud-ouest de Tsettinjé, et passe à Biéloski-Sokol, modeste petit village dont les habitants font surtout le commerce du bois, abondant dans leur voisinage. On doit de préférence prendre le premier de ces chemins pour l'aller et le second pour le retour.

De Tsettinjé jusqu'à Ivanowa-Korita on met au plus trois heures et demie : c'est là qu'a lieu la première halte, indispensable pour permettre aux chevaux d'accomplir la tâche difficile qu'ils ont à terminer. En quittant la fontaine, on traverse un vallon aride et pierreux, aboutissant à un amphithéâtre de rochers où l'on doit laisser aux montures le soin de trouver leur route parmi les talus, les ravins et les anfractuosités de tout genre. On pourra, du reste, mettre de côté toute inquiétude, car les chevaux tsernogortses s'avançent d'un pas aussi sûr le long des pentes les plus abruptes, que dans la plaine unie. Quelquefois, les jambes ramassées sur un étroit espace que le vide entoure, on les voit étudier un instant leurs forces, puis, dans un élan bien calculé, franchir l'obstacle qui leur barrait le passage. Au bout d'une heure, à la rencontre d'une vieille masure en pierres sèches où, dit-on, habita pendant quelque temps le fameux Tchiepan Mali, pendant son éphémère usurpation, on met pied à terre pour suivre une crête étroite, conduisant à un rocher perpendiculaire, autour duquel on a ménagé un escalier rapide dont l'ascension ne serait point sans danger pour une personne facilement accessible au vertige; mais on peut heureusement compter sur la prudence et la force des guides monténégrins.

Après ce dernier pas périlleux, quelques minutes suffisent pour atteindre la petite chapelle qui renferme le tombeau de Pierre II [1], et l'extrémité même de la crête de la montagne, aboutissant à un effroyable précipice. Mais ici le touriste va se trouver complétement dédommagé des fatigues du voyage par la vue de l'un des plus curieux panoramas qu'il soit donné à l'homme de contempler. D'un côté, c'est l'Adriatique, déroulant ses flots bleus jusqu'aux rives d'Italie, puis les G'rbaï Zupa, les Bouches de Cattaro et le repaire des Krivosije; de l'autre, la Tsernagore tout entière, véritable océan de rochers, semés pêle-mêle et au hasard par un génie capricieux, et, comme l'a dit M. Marmier des écueils de l'Adriatique, « ressemblant à des vagues qui, dans leur mouvement, auraient été pétrifiées. » Plus loin, ce sont les Berda, se détachant sur un fond grisâtre et sauvage où, du Kom au Dormitor, l'œil ne suit qu'une longue dentelure de crêtes montagneuses. On devra redescendre à pied jusqu'à la fontaine, et, tandis que les guides feront rôtir le traditionnel mouton des festins champêtres du Lovchen, on visitera, dans le ravissant vallon qu'enserre la forêt, les ruines du monastère construit par Pierre II. C'est là qu'il venait chaque été passer quelques mois dans la solitude, au sein de cette nature tourmentée par les cataclysmes, comme son âme l'était par le génie, et bien faite pour élever jusqu'au sublime l'inspiration de ce poëte, à la fois évêque et prince, qui, incompris des siens et presque ignoré du

[1] Il avait expressément recommandé que ses restes fussent transportés au Lovchen, pour que sa mortelle dépouille pût y reposer en paix entre le ciel et sa chère Tsernagore.

reste du monde, disait un jour, à Rome, après avoir écrit, à la prière d'une femme, quelques vers sur un album : « Ces vers sont l'œuvre d'un homme civilisé au sein d'un peuple à demi-barbare, d'un demi-barbare dans les pays civilisés, et d'un prince de contrebande. »

CHAPITRE X.

Nicolas Ier, prince du Monténégro et des Berda. — Sa jeunesse. — Son avénement. — Son mariage. — Guerre de 1862. — L' « Épée du Monténégro ». — Convention de Scutari. — Le choléra au Monténégro. — Mort de Mirko. — Constitution de 1868.

Danilo Ier mourant à Cattaro, victime de l'assassinat, avait désigné pour son successeur son neveu Nicolas, jeune homme âgé alors de dix-neuf ans, qui venait de rentrer récemment dans son pays, dont il avait été depuis quelques années presque constamment éloigné. Le nouveau gospodar arrivait au pouvoir inopinément, sans y avoir été préparé par les enseignements indispensables à l'exercice intelligent et sage de l'autorité, mais, heureusement pour lui, sous l'égide d'un père dont la volonté de fer et l'indomptable énergie allaient le seconder puissamment dans les débuts de sa souveraineté.

Nicolas Ier, Petrovitj Niégoche, prince et seigneur du Monténégro et des Berda, est né le 13/25 septembre 1841, au village de Niégoche, de Mirko Petrovitj, frère aîné de Danilo, archiduc (velikivoïvode) du Monténégro, et de Stanné Martinovitj. Dans l'ordre de succession, c'est le septième membre de la famille des Petrovitj qui ait été appelé au gouvernement de la principauté [1].

[1] Les titres complets du prince sont : Nicolas Ier Pétrovitj Niégoche, prince et gospodar de Tsernagore et Berda (Nikola I knjaz i gospodar slobodne Crnegore i Brdach). Dans les rescrits ecclésiastiques on nomme les souverains du Monténégro princes de Skadar (Scutari) et des Pri-



NICOLAS I[er]

Prince du Monténégro et des Berda.

La première jeunesse du futur prince des Monténégrins se passa tout entière, comme celle des enfants du peuple, dans ces exercices violents qui, pour les Tsernogortses, sont à la fois l'école et l'avant-goût des choses de la guerre. A la course, au saut, à la lutte, le fils de Mirko se voyait rarement disputer la victoire. Tantôt à pied, tantôt à cheval, on le voyait parcourir les forêts ou franchir les montagnes, vagabondant sans frein ni discipline à de longues distances de la maison paternelle. Dans son goût pour la surprise et l'imprévu, se révélait déjà toute l'étrangeté du caractère du souverain actuel; sa passion pour les armes et pour le cheval faisait présager le tireur redoutable et le cavalier accompli, sans rival aujourd'hui dans la principauté. Constamment en face du spectacle grandiose d'une nature bouleversée, sauvage, quelquefois effroyable, son âme se mettait à l'unisson des choses; son cœur s'identifiait en quelque sorte à ces chères montagnes dont chaque rocher devint pour lui l'autel emblématique de son culte pour la patrie. Son imagination, alimentée par les scènes émouvantes du dehors, surexcitée au foyer domestique par les récits des guerriers et les chants populaires, se développait en même temps aux dépens de ses autres facultés, et le sentiment poétique s'éveillait assez hâtivement chez lui, pour que, bien avant de recevoir la couronne princière, le front du jeune homme pût ceindre le laurier d'Apollon.

Le jour vint enfin où le jeune Petrovitj dut rompre à regret avec l'existence désordonnée de la Montagne-

morje (côtes). Le Monténégrin nomme son prince « Sveti gospodar » (saint souverain), ou simplement « gospodar »; les Turcs l'appellent « Kara kaludjer » (le moine noir).

Noire. A dix ans l'enfant partit pour Trieste, pour y recommencer, il faut l'avouer, par les premiers principes, son éducation : c'est à peine en effet s'il savait lire et écrire. Reçu dans cette famille Kuetitch, d'où prochainement allait sortir la première princesse du Monténégro, il s'initia sans effort aux langues italienne et allemande, et acquit en quatre années un rudiment d'instruction, dans laquelle tout ce qui se rattachait à l'histoire des Serbes avait la plus large part. L'instruction bien plus pratique que théorique qu'il recevait au contact de la population si mélangée de la capitale de l'Istrie, répondait mieux que toute autre aux besoins de son avenir; il retrouvait du reste, au foyer de la famille Kuetitch, la langue, la religion de son pays, et, sous les formes polies et recherchées de la civilisation, le caractère et les habitudes de sa race. Cette vie intime, longtemps prolongée dans un milieu où régnaient à la fois l'intelligence, la fortune, les beaux-arts, et jusqu'aux grâces féminines, eût été bien propre à polir une nature rude et sauvage, à assouplir les formes vulgaires d'un montagnard étranger à toutes les recherches de l'élégance, à toutes les finesses du bon ton. Ce fut donc au grand détriment de l'éducation sociale du jeune Nicolas que son envoi à Paris, en même temps que celui de plusieurs de ses cousins, fut décidé par le prince Danilo. Ce dernier venait en effet d'entrer en relations très-amicales avec l'empereur Napoléon III, et au nombre des marques de sympathie et de bienveillance qu'il avait reçues du potentat qui présidait alors aux destinées de l'Europe, se trouvait l'offre de plusieurs places au lycée Louis-le-Grand, en faveur de jeunes Monténégrins désignés par le prince lui-même.

C'est dans la triste enceinte du collége que nous retrouvons bientôt l'adolescent, encore tout bouillant des ardeurs de sa vie indépendante, et bien peu disposé à se plier au despotisme de la discipline, non moins qu'à la prépondérance d'aucun de ses compagnons de captivité scolastique. Distancé trop souvent sur les bancs de l'école, impatient ou abattu aux longues heures de l'étude, il retrouve sa gaieté et son énergie, et reprend sans peine le premier rang quand il faut soutenir une lutte, diriger un camp, ou se faire l'arbitre d'un différend. Mais cette existence contenue dans des bornes si étroites n'est qu'un supplice prolongé pour le jeune Tsernogortse; comme l'écolier de Faust, il s'écrie à son tour : « Franchement, je voudrais être dehors; ce lieu-ci ne me plaît guère; je me trouve trop à l'étroit entre ces murailles; je regrette la verdure de nos prés, les arbres de nos forêts. Attaché sur mon banc dans nos salles d'étude, la tête me tourne, et je ne sais plus ni voir, ni entendre, ni réfléchir. » Aussi, il raconte lui-même que, pendant les trop rares journées où il lui était permis de franchir l'enceinte de sa prison, ce n'était point à la poursuite des plaisirs de Paris qu'il se précipitait. Ce qu'il voulait alors, c'était quelques heures de liberté au grand soleil, au milieu des campagnes, loin du bruit et du tumulte de la grande capitale. Aussi il s'en allait au hasard sur les chemins les plus déserts, les yeux levés dans la direction de son pays, retrouvant dans un mystérieux horizon les crêtes de ses montagnes, si nettement tracées dans ses souvenirs, et aspirant avec une âpre volupté un air qui lui semblait avoir caressé en passant les rochers de la Tsernagore. Mais quel n'était point aussi le bonheur de l'exilé quand revenait, à de

longs intervalles, le moment où il lui était permis de revoir, du fond des Bouches de Cattaro, les sommets de la Katounska, la frontière monténégrine élevant au-dessus de la ville autrichienne son gigantesque rempart, et le Lovchen couronné par le tombeau du vladika. A peine le navire avait-il jeté ses amarres, que le pensionnaire de Louis-le-Grand, sans attendre les guides et les chevaux venant de Tsettinjé, s'élançait vers la montagne, escaladant les traverses, jusqu'à ce que les toits du village de Niégouche apparussent à ses yeux, à l'extrémité de la plaine où s'ébattait son enfance. Et puis, à chaque pas, l'adolescent se faisait une joie naïve d'interpeller par leurs noms les gens du pays, dont il reconnaissait les visages familiers, et qui, d'un air stupéfait, regardaient ce jeune étranger dont ils n'avaient nul souvenir. Quelques heures après, le neveu de Danilo se présentait inopinément au palais, ou même apparaissait, sans se faire annoncer, au milieu du repas de famille, où son oncle et son père avaient peine à reconnaître, sous son précoce développement, le jeune homme de l'année précédente.

C'est à la suite de l'un de ces retours périodiques dans son pays, que Nicolas Petrovitj apprit subitement un jour que le prince Danilo, frappé à mort sur la rive de Cattaro, et ne laissant après lui que sa fille Olga, lui transmettait la couronne princière, à laquelle le front guerrier de Mirko s'était refusé. Le jeune prince arrivait au pouvoir sans avoir à franchir les obstacles que son oncle avait, dans les mêmes circonstances, trouvés sur son passage, et sans avoir, comme lui, à faire acte d'autorité au milieu d'un sénat hostile en partie à son avénement. Le peuple monténégrin tout entier salua,

dans le neveu de Danilo, le digne rejeton de ces Petrovitj, dont plusieurs, commençant en pleine adolescence l'exercice de l'autorité souveraine, avaient néanmoins montré, dès le premier jour, la prudence et l'énergie de l'âge mûr ; et, pleine de confiance en son jeune prince, à côté duquel veillait l'héroïque Mirko, la Tsernagore, un instant abattue par la mort de son illustre chef, reprit possession d'elle-même, et se prépara silencieusement aux nouvelles luttes que tout faisait présager.

Si l'esprit guerrier de Danilo survivait dans la personne de son frère, celui de sa politique avait passé tout entier dans l'âme de celle qui, pendant quelques années, avait partagé avec lui la couronne princière. La belle et non moins intelligente Darinka Danilowa ne pouvait, du jour au lendemain, abdiquer l'empire qu'elle devait à son éducation merveilleuse, à son esprit, à ses connaissances si profondes et si variées. Princesse douairière, elle put croire que la jeunesse du nouveau gospodar lui réservait pendant quelques années encore le rôle d'Anne d'Autriche et la direction du palais, et c'est, armée de toutes les séductions féminines, qu'elle tenta de soumettre son neveu à cette influence dont elle avait joui légitimement dans les conseils de son époux. Le but poursuivi par son ambition, c'était le maintien absolu de l'influence française dans la principauté, et la destruction progressive des préjugés qui retenaient la Tsernagore en dehors du mouvement de la civilisation moderne : double chimère, dont l'expérience a montré, nous ne craignons pas de le dire, toute l'inanité. Nicolas I[er] eût été bien excusable de céder aux raisonnements persuasifs de cette femme incomparable, sur laquelle il avait reporté à la fois le respect et l'admira-

tion dus à la mémoire de son oncle, et peut-être le jeune prince allait-il oublier, dans les tentatives d'un gouvernement impossible, les traditions trop vivantes encore de la Montagne-Noire, si Mirko n'eût point été là pour modérer cet entraînement vers des réformes prématurées.

Le point principal était d'éviter l'écueil où Danilo lui-même s'était heurté, et d'empêcher pour l'avenir une alliance qui eût introduit au Monténégro une nouvelle princesse étrangère et créé peut-être des factions dans le pays. Tout était prêt du reste pour parer à ce danger, et moins de deux mois après son avénement, Nicolas Ier s'unissait à celle que depuis longtemps la volonté paternelle lui avait destinée [1].

Une amitié, cimentée maintes fois sur les champs de bataille, unissait de longue date Mirko Petrovitj et le voïvode Petar Voukotitj ; les deux guerriers, avant même d'être pères, s'étaient réciproquement promis que, si le sort favorisait leur projet, l'union des enfants qu'ils pourraient avoir, établirait pour toujours entre les deux familles la plus intime alliance. Tout était arrivé à souhait, et, conformément aux vieilles coutumes tsernogortses, Miléna Voukotitj avait été, dès sa naissance, fiancée au fils de Mirko. La jeune fille avait grandi, tantôt dans la maison paternelle, tantôt dans sa famille de future adoption, vaquant comme ses compagnes aux occupations du ménage, et bien des fois même rendant humblement les soins de l'hospitalité à ces étrangers qui devaient venir un jour, au palais de Tsettinjé, baiser respectueusement sa fine et aristocratique main. La

[1] Le 10/22 octobre 1860.

jeune Monténégrine eût-elle pu croire alors qu'un jour viendrait où l'un des plus grands princes de l'Europe, à la fois empereur et roi, rendrait ce galant hommage à son titre et à sa beauté? Merveilleusement douée pour s'assimiler l'élégance et la distinction dons elle voyait, en face d'elle, dans la princesse douairière, le type le plus parfait, Miléna Nikolawa ne devait point rester longtemps inférieure à la haute position où elle était arrivée : bientôt la Svietla Kneginia reçut sans étonnement et sans embarras les hommages de ces vieux guerriers si peu habitués à s'incliner devant une prééminence féminine.

La tranquillité passagère dont jouissait la Tsernagore, depuis l'avénement de Nicolas Ier, ne devait point remplir même la première année de l'heureuse union que le jeune prince venait de contracter, et bientôt les soucis du gouvernement, non moins que les péripéties d'une guerre malheureuse, allaient l'arracher à cet enivrement, auquel nul ne saurait, dans l'orgueil et le prestige du pouvoir absolu, complétement échapper.

La mort du prince Danilo avait été, en effet, plus que tout autre événement, bien propre à ranimer le courage des Turcs, aux oreilles desquels retentissait encore le glas funèbre du massacre de Grahovo. Le despotisme musulman relevait la tête dans les provinces serbes de l'empire, et les rajas, courbés sous le sabre des bachi-bouzouks, n'attendaient que le moment favorable pour tendre la main aux héroïques Monténégrins. L'Herzégovine presque entière se souleva, et de la Soutorina à Baniani et Piva, d'un côté; de l'autre, de Niksitch aux Drobniak et à Scharanzi, l'insurrection rassembla tout ce qui avait au cœur la haine de l'oppression. L'armée

d'Omer-Pacha, forte de trente mille hommes, battue sur la Piva par Louka Voukalovitj, pendant l'automne de 1861, dut se retirer devant l'impétuosité des révoltés, et attendre des renforts pour reprendre l'offensive. A la nouvelle de ce succès, l'enthousiasme des Monténégrins réclama à grands cris une coopération active au mouvement de l'Herzégovine, prêt à s'étendre à la Bosnie elle-même : jamais plus belle occasion ne s'était offerte aux Serbes de la presqu'île des Balkans pour reconquérir leur autonomie. Nicolas I[er], que les sollicitations pressantes des grandes puissances poussaient à une modération outrée, craignit-il de manifester trop vite, au début de son règne, ces mêmes tendances belliqueuses reprochées si souvent aux Monténégrins, et d'indisposer peut-être à tout jamais des gouvernements protecteurs ou amis? Toujours est-il qu'il s'obstina malheureusement à observer une neutralité dont ni la Turquie, ni les puissances dont il suivait les conseils ne devaient lui tenir compte. Bien plus, sur la demande du corps consulaire de Scutari, le passage par la vallée des Biélopavitj fut accordé aux convois ottomans venant d'Albanie et destinés à ravitailler la forteresse de Niksitch bloquée et affamée par les insurgés.

On a prétendu que, malgré les graves incidents du soulèvement de l'Herzégovine, si propres à réveiller les haines des montagnards tsernogortses contre la Turquie, ceux-ci étaient alors restés étrangers à tout acte d'hostilité, et que le blocus des frontières de la principauté, déclaré par Omer-Pacha, sur l'injonction de la Sublime Porte, n'avait été qu'une mesure arbitraire, ne trouvant son excuse dans aucune provocation. Pour nous, qui avons vu le Monténégro dans des circonstances analo-

gues, nous ne saurions reconnaître comme vraie une assertion aussi contraire à la réputation et au caractère d'Omer-Pacha qu'à la dignité de la Sublime Porte. Nous comprenons qu'en 1861, comme aujourd'hui, le gouvernement monténégrin, même dans des dispositions sincères de neutralité, ait été impuissant à retenir ses gens dans l'impassibilité, alors que la lutte était engagée entre leurs frères et les musulmans ; tout ce qu'on peut dire pour sa défense, c'est que des faits isolés n'engageaient point absolument sa responsabilité, et que les mesures prises par le général ottoman péchaient par un excès de rigueur bien propre à légitimer des représailles. C'est donc à tort que Nicolas Ier, continuant de suivre la ligne de conduite qui lui était en quelque sorte imposée, ne profita point de la déclaration du blocus pour lancer ses vingt-cinq mille hommes contre l'armée ottomane, qui utilisait l'hiver pour réparer ses pertes, et qu'il eût facilement empêchée de reprendre l'offensive contre les districts de Popovo et de Soutorina.

Les renforts arrivés à Omer-Pacha par terre et par mer, lui avaient permis de reconstituer une armée semblable à celle qu'il avait, en 1854, dirigée contre les Russes, quand revint, avec le printemps de 1862, le moment favorable à la reprise des hostilités. Mais ce n'était plus dans les limites d'un simple blocus que le serdar Ekrem allait se maintenir; et en même temps qu'il envoyait à Tsettinjé sa déclaration de guerre, il faisait franchir à ses troupes la frontière monténégrine sur trois points à la fois. Tandis que le prince Nicolas protestait inutilement auprès des puissances contre une violation aussi inopinée qu'injuste de son territoire, une partie de ses troupes réunie aux restes des insurgés de

l'Herzégovine remportait un premier succès sur les Turcs à Tsernetsi.

Dans la description des frontières monténégrines nous avons fait remarquer quel danger permanent constituait pour le pays la scission de son territoire en deux portions, réunies par cette vallée des Biélopavitj que commandent au nord-ouest et au sud-est les forteresses ottomanes de Niksitch et de Spuz. Omer-Pacha, reprenant en 1862 le plan qu'il avait déjà mis à exécution en 1853, partagea son armée en trois corps, dont le premier, sous la conduite de Dervish-Pacha, partit de Niksitch pour franchir le défilé de Douga, tandis que le second, commandé par Abdi-Pacha, avait à forcer, du côté de Spuz, l'entrée des Biélopavitj. Ces deux corps d'armée devaient opérer leur jonction au centre de la vallée, tandis que le troisième, sous la direction de Husseïn-Pacha, ferait une diversion dans les Berda. Mirko Pétrovitj, auquel incombait le commandement en chef des forces monténégrines, confia à son ami le voïvode Petar Stéphanow Vonkotitj la défense des positions de Douga, menacées par Dervish-Pacha, tandis que lui-même, du côté de l'Albanie, se chargeait de tenir tête à Abdi-Pacha. Mais, sans cesse en mouvement d'une extrémité à l'autre des Biélopavitj, l'incomparable Mirko, franchissant en quelques heures, et souvent seul, d'énormes distances, veillait à la fois sur les deux corps d'armée auxquels il apportait tour à tour le secours de ses conseils et de ses héroïques inspirations, ou l'exemple de sa valeur. Pendant deux mois entiers les deux corps monténégrins, admirablement commandés, et réunissant tout ce que la Tsernagore possédait de vieux guerriers, neutralisèrent les efforts de Der-

vish et d'Abdi, et, bien que toujours inférieurs en nombre, livrèrent autour des positions de Martinij et d'Ostrog les combats les plus sanglants et les plus glorieux. Sur les mêmes entrefaites, le corps d'Husseïn-Pacha, arrêté dans les Berda, au passage de la Lim, était forcé de suspendre ses opérations et de se jeter dans les Koutchi-Drékalovitj pour gagner Spuz et opérer sa jonction avec l'armée d'Abdi-Pacha.

Tandis que les tentatives des lieutenants d'Omer-Pacha sur la Zéta supérieure restaient sans résultats sérieux, les destinées de la principauté faillirent un instant être remises en jeu d'une autre façon par un événement analogue à celui qui, deux années auparavant, avait eu pour théâtre les Bouches de Cattaro. Nicolas Ier, accompagné de la princesse douairière et de la princesse Miléna, s'était mis en route dans l'intention de rejoindre le camp de Mirko son père, quand, à une halte sur les confins de la C'rnitsa, il n'échappa que miraculeusement à une tentative dirigée contre sa personne. L'assassin qui, du reste, parvint à s'échapper, et que l'on a supposé avec raison être sujet ottoman, avait cru parvenir plus sûrement à ses fins en chargeant son arme de plusieurs projectiles. C'est à cet excès de précaution sans doute que Nicolas Ier dut la vie. Les rochers frappés tout alentour de lui, ne renvoyèrent que des éclats sur les personnes de sa suite, et le jeune prince, emporté par son cœur et son courage, s'était précipité au secours des femmes frappées de terreur, avant même que ses gardes eussent eux-mêmes repris possession de leur présence d'esprit.

Le mois de juillet était arrivé, et les Monténégrins résistaient avantageusement, quand Dervish-Pacha,

simulant adroitement une marche sur le défilé de Douga, se jette brusquement à gauche dans les Drobniak et, franchissant le passage de Koutchiski-Most, vient déboucher inopinément au-dessous d'Ostrog. Petar Voukotitj, impuissant à neutraliser ce mouvement, expose à Golia, au feu de l'artillerie ottomane, ses troupes complétement découvertes, et, après des pertes considérables, est obligé de se retirer sur Orea-Louka où l'attendent de nouveaux insuccès. Son corps d'armée, désorganisé, se jette dans les montagnes de Garatch, tandis que Mirko, pris entre deux feux, et ayant à lutter contre presque toutes les forces d'Omer-Pacha, est contraint de battre en retraite dans la Liechanska Nahia.

La résistance n'eût plus été longue, si le général ottoman se fût immédiatement élancé à la poursuite de Mirko; mais, fier de ses premiers succès, Omer-Pacha voulut donner à ses troupes les satisfactions de la victoire, en livrant à leur discrétion la magnifique vallée des Biélopavitj, où, dans ce moment de l'année, tout s'offrait à souhait à leur avidité. Non contents de bénéficier des présents que leur offrait une nature si féconde, les Turcs semblèrent alors n'avoir d'autre mission que de ruiner à jamais le grenier de la Tsernagore. Les villages furent incendiés, les troupeaux anéantis, les arbres fruitiers rasés, les bois eux-mêmes dévastés; et, quand cette œuvre de destruction fut bien accomplie, on songea à reprendre la lutte.

Profitant de l'enivrement momentané des Turcs, les montagnards avaient pu rallier leurs forces disséminées, et, sous l'énergique direction de Mirko, combiner un nouveau système de défense sur les confins de la Liéchanska. Aussi, quand Omer-Pacha marcha de nouveau

en avant, il les trouva prêts à une résistance désespérée dans les positions favorables où ils avaient pu solidement s'établir. Dans les journées de Zagaratj et de Kokoti où, dit-on, le déploiement des forces musulmanes atteignit jusqu'à cinquante mille hommes, contre un ennemi plus de trois fois inférieur en nombre, l'avantage resta constamment aux Monténégrins, qui, reprenant une véritable offensive, même dans les Biélopavitj, rejetèrent finalement sur la Moratcha les troupes ottomanes à leur tour démoralisées.

Omer-Pacha, appuyant son armée à la forteresse de Jabliak, prit ses campements au voisinage du lac de Scutari, en attendant les renforts qui lui étaient expédiés à la hâte, des points les plus éloignés de l'empire, et, renonçant à un plan d'invasion dont les résultats avaient peu répondu aux débuts de la campagne, se prépara à la marche hardie qui devait bientôt le conduire presque jusqu'à Tsettinjé.

Cette lutte, engagée par une des plus grandes puissances du monde contre une poignée de montagnards, sans artillerie, sans munitions, presque sans discipline, n'avait point ému les cabinets européens, et la diplomatie assistait impassible à l'écrasement d'un peuple héroïque. Il avait pourtant suffi d'une démonstration de la France pour arrêter les Turcs après Grahovo ; mais on eût dit que cette fois le divan n'avait point été seul à décréter la fin de la Tsernagore.

Mais comment résisterions-nous au désir de rappeler tout entière cette page émue, dans laquelle M. Lenormand caractérise l'attitude courageuse du Saint-Siége au milieu de cette défaillance générale des gouvernements séculiers?

« Un seul gouvernement fournissait aux guerriers de la croix un appui vraiment efficace : c'était celui de cette papauté, tant calomniée par les libérâtres, qui, la première dans l'Europe, en 1821, encouragea et bénit les combats de la Grèce, et qui a toujours prêté son concours à tous les chrétiens luttant pour la liberté de leur foi contre l'islamisme, sans leur demander quelle était la communion qu'ils professaient. Le vieillard dépouillé du Vatican tendait une main paternelle aux chrétiens opprimés de la Tsernagore, et, par une admirable encyclique adressée aux évêques d'Albanie, défendait aux catholiques de ce pays de prêter le concours de leurs armes aux Turcs dans la guerre contre les Monténégrins. Mais le noble exemple donné par le Pape ne trouvait pas d'imitateurs, et Pie IX, hors d'état de prêter aux Slaves chétiens l'appui matériel que Pie VII avait pu prêter aux Grecs, ne pouvait leur donner qu'un appui moral impuissant à arrêter les canons et les baïonnettes des Osmanlis [1]. »

L'armée d'Omer-Pacha, ravitaillée et accrue de nouveaux renforts, avait cependant quitté ses campements ; et, tandis que les canonnières remontaient la Tsernoiévitchka-Riéka, les bataillons ottomans, couronnant les hauteurs qui, de chaque côté, dominent les nombreux méandres de la rivière, s'avançaient stratégiquement sur le terrain difficile qui leur était disputé pied à pied et chaque jour. Le 23 août, au matin, à deux lieues de Riéka, Mirko, réunissant tout ce qui lui restait encore d'hommes disponibles, et s'appuyant à un rempart de rochers, dont chaque anfractuosité était une véritable casemate pour ses combattants, attendit de pied ferme l'ennemi, et, pendant toute la journée, payant de sa

[1] F. Lenormand, *Turcs et Monténégrins.*

personne, et affrontant cent fois la mort qui ne voulait pas de lui, tint tête à tous les assauts dirigés contre ses positions [1]. Mais les Monténégrins, décimés, affamés, et frappés de cette terreur qui saisit le plus brave quand il a vu tomber autour de lui tout ce qui lui restait d'amis, suivant l'expression d'un des leurs, « n'en voulaient plus » ; et, sourds à la voix d'un chef si respecté jusque-là, reprenaient un à un, et le désespoir dans l'âme, le chemin de leurs villages.

Après plus de soixante combats, c'était fini ; et Mirko qui venait, dans ces luttes homériques, d'inscrire son nom à côté de celui des plus illustres héros du peuple serbe, et de mériter ce titre d' « Épée du Monténégro », que la postérité lui consacrera, eût pu redire avec le glorieux vaincu de Pavie : « *De toutes choses ne m'est demouré que l'honneur et la vie qui est sauve.* »

Toute résistance nouvelle eût été inutile ; le sang monténégrin rougissait les rochers de la Liéchanska et de la Riechka Nahia ; la Katounska elle-même eût succombé en quelques jours, malgré la défense sérieuse à laquelle se seraient prêtés la plaine et le village de Doborsko-Selo et le passage de la Granitsa au-dessus de la capitale. La diplomatie sortait elle-même de son sommeil volontaire, et appelait à un compromis le vainqueur des Monténégrins et le jeune chef de la Montagne-Noire. Une entrevue eut lieu à Riéka au mois de septembre, entre le général en chef Omer-Pacha et le prince Nicolas, et la paix fut signée aux dures conditions contenues dans la convention suivante, proposée comme un ulti-

[1] On nous a raconté que, dans cette terrible journée, Mirko ne s'était restauré qu'avec quelques poires qu'un de ses gardes put heureusement lui offrir.

matum par le général en chef ottoman, et datée de Scutari, le 31 août 1862.

ARTICLE 1er. — L'administration intérieure du Monténégro restera telle qu'elle a été avant l'entrée des troupes impériales sur son territoire.

ART. 2. — La ligne de démarcation tracée par la commission mixte, en 1859, constituera à l'avenir la limite du Monténégro.

ART. 3. — Le gouvernement ottoman permettra aux Monténégrins l'exportation et l'importation des marchandises dans le port d'Antivari sans prélever aucun droit de douane. L'importation d'armes et de munitions de guerre est prohibée.

ART. 4. — Les Monténégrins auront la faculté de prendre à ferme des terrains en dehors du Monténégro, dans le but d'y faire de l'agriculture.

ART. 5. — Mirko quittera le Monténégro et n'y pourra plus retourner.

ART. 6. — La route de l'Herzégovine à Scutari, passant par l'intérieur du Monténégro, sera ouverte au commerce. Sur le trajet de cette route, plusieurs points seront occupés par les troupes impériales, qui tiendront garnison dans les blockhaus. Les points à occuper seront désignés plus tard.

ART. 7. — Les Monténégrins ne devront plus faire d'excursions hostiles hors de leurs frontières. En cas de soulèvement d'un ou plusieurs districts voisins du Monténégro, les Monténégrins ne leur accorderont aucun appui, ni moral, ni matériel. Tous les sénateurs, chefs des nahias et autres dignitaires du Monténégro, devront donner au serdar Ekrem leur engagement par écrit d'observer cette condition.

ART. 8. — Tous les différends de moindre importance qui pourraient survenir sur les confins, seront réglés d'un commun accord. Chacune des puissances limitrophes du Monténégro aura un représentant chargé de régler ces dif-

férends, et dans le cas où une question importante ne pourrait recevoir par eux une solution satisfaisante, les deux parties s'adresseront directement à la Sublime Porte.

Art. 9. — Aucune famille ne pourra entrer au Monténégro sans un passe-port délivré par les autorités turques. Tout contrevenant devra être rigoureusement renvoyé.

Art. 10. — Il sera permis aux Monténégrins, dans l'intérêt de leur commerce, de voyager dans toute l'étendue de l'empire ottoman. Les voyageurs auront la protection du gouvernement.

Art. 11. — Tous les criminels seront arrêtés et consignés à leurs autorités respectives, sur la base d'une extradition réciproque.

Art. 12. — Tous les criminels rayas seront renvoyés dans leurs familles.

Art. 13. — En vertu du même principe de réciprocité, tous les objets volés seront restitués et les auteurs des vols seront punis.

Art. 14. — Les Monténégrins s'engageront à ne construire aucun koulé ni ouvrage de fortification sur les confins de l'Albanie, de la Bosnie et de l'Herzégovine.

La clause sévère qui comportait pour Mirko un véritable bannissement était à la fois une gloire pour ce guerrier qui, de l'aveu des Turcs, semblait tenir dans ses mains les destinées du pays, et une honte pour la Tsernagore, chargée d'exécuter ce décret d'ostracisme contre son premier citoyen. Mais l'article 5 de la convention de Scutari resta lettre morte, et les Turcs n'eurent point eux-mêmes le courage d'en réclamer l'exécution. Pendant cinq années encore le vélikivoïvode Mirko fut le conseil de son fils dans l'administration de la principauté, et le réorganisateur des forces militaires du pays. Les koulés qui, d'après l'article 6, devaient être élevés sur tout le parcours de la route de l'Herzégovine à Scutari,

ne furent en réalité construits que sur la frontière elle-même, et en territoire ottoman : un certain nombre même furent ultérieurement détruits. Du reste, les puissances, revenues enfin de leur torpeur, n'eussent point permis une prise de possession aussi complète de la principauté, et il avait suffi d'une démarche du prince Nicolas auprès du sultan pour en arrêter l'exécution [1].

A la guerre néfaste qui venait de se terminer, allaient succéder pour la Tsernagore la disette et la misère. La ruine des récoltes dans les Bielopavitj, l'arrêt des cultures dans tout le reste du pays, la perte des troupeaux, la suspension de tout commerce : tout se réunissait pour fournir un triste épilogue à l'écrasement de l'armée monténégrine. Les victimes de la sanglante et longue lutte n'étaient qu'un contingent enlevé à celui de la famine, et, selon la triste expression de Mirko : « Ceux que la guerre eût épargnés seraient morts de faim. »

Les sympathies ne manquèrent point généralement à la Tsernagore dans ces tristes conjonctures ; des secours en vivres et en argent lui arrivèrent de divers côtés, et la France seule fit passer aux montagnards pour plus de six cent mille francs de grains, destinés à parer aux premières nécessités.

Nicolas I[er] fut donc à même de connaître, dès le début de son règne, toutes les calamités qui peuvent atteindre un peuple et mettre en jeu son existence : enseignement chèrement payé à la vérité, mais auquel le jeune prince dut sans doute la prudence précoce qu'il apporta dans

[1] C'est à la suite d'une dépêche adressée le 5 février 1863 par le prince du Monténégro, que la Sublime Porte, par sa réponse en date du 3 mars, renonça à la mise à exécution de l'article 6 de la convention de Scutari.

ses déterminations ultérieures, et sa fermeté à résister aux entraînements belliqueux d'un peuple insouciant des travaux et des avantages de la paix, méprisant la vie sans la gloire, et réalisant en soi, en un mot, ce que Voltaire, après Tacite, disait des montagnards de la Catalogne : « *Nation intrépide, qui compte la vie pour rien quand elle ne l'emploie pas à combattre* [1]. »

Les années qui suivirent celle de la guerre furent employées à réparer les ruines accumulées sur le passage de l'armée ottomane, à remplir les poudrières, à créer le petit arsenal de Riéka et à procurer au pays, au moyen d'une loterie autorisée par le gouvernement français, les douze mille carabines qui constituent encore aujourd'hui le principal armement des Monténégrins. La Serbie leur faisait parvenir de son côté une première batterie d'obusiers de montagne, présent bien précieux que la générosité d'un serbe allait bientôt doubler. Quelques officiers envoyés de Belgrade venaient enfin mettre un peu de méthode dans l'instruction militaire de ces guerriers improvisés, n'ayant à leur service que l'audace et le dévouement entier à la patrie, mais tout à fait étrangers à l'art technique des combats.

Venu à Paris au moment de l'exposition universelle de 1867, le prince Nicolas, de même que son oncle Danilo, au début de l'Empire, recevait de Napoléon III des témoignages particuliers d'estime et de bienveillance pour sa personne et pour son pays, bien propres alors à flatter son orgueil patriotique et ses espérances.

Mais une nouvelle calamité allait mettre à l'épreuve tous les sentiments de Nicolas Ier, en le frappant à la fois

[1] VOLTAIRE, *Siècle de Louis XIV,* ch. XXIII.

comme prince et comme fils dans la vie de ses sujets et dans celle de son père. Le choléra, importé de Cattaro, et faisant pour la première fois son apparition au Monténégro, éclate avec une furieuse intensité, dépeuplant les villages et visitant les cabanes les plus reculées de la Montagne-Noire. Le chef de la principauté, hâtant son retour de la France, arrive dans les Bouches, et sourd à la voix de ceux qui veulent le retenir loin du foyer pestilentiel, rentre dans sa petite capitale où règne la terreur. Le vaillant Mirko, atteint par le fléau, meurt quelques jours après dans les bras de son fils, emportant avec lui les regrets et les espérances de tout un peuple, tandis qu'à Scutari, à Mostar et à Sérajévo, les pachas délivrés de cette épée de Damoclès, reprennent leur audace et leur arrogance. Au moment où la Tsernagore n'est plus qu'un vaste champ de mort, où chacun attend impassible le coup qui le frappera à son tour, Osman-Pacha s'élance avec un corps d'armée sur les Drobniak, et ne recule que sous l'empire du remords tardif de sa conduite odieuse. Relevés un instant des malheurs de la guerre, prince et sujets doivent reprendre bientôt l'œuvre d'une nouvelle réparation, et oublier les victimes pour songer au pays.

L'année 1868 fut signalée par un fait important qui marquait une phase inattendue dans le gouvernement du pays. Le jour de la fête de Saint-Georges, fut promulguée une nouvelle constitution par laquelle le prince du Monténégro, abdiquant volontairement une grande partie des droits absolus dont ses prédécesseurs et lui-même avaient joui sans conteste jusqu'alors, conférait au sénat de plus sérieuses attributions, à savoir : la perception de l'impôt et le règlement de son emploi ; la sur-

veillance de l'administration des biens de l'Église confiés au vladika; la direction de toutes les affaires administratives à l'intérieur et le jugement en dernier ressort de toutes les causes criminelles ou autres déférées à son tribunal. Le chef du pays perdait la disposition sans contrôle des deniers de l'État, et ses revenus étaient eux-mêmes limités à une liste civile assez restreinte ; enfin la constitution conservait au prince la prérogative du droit de grâce et réservait uniquement à son jugement suprême la discussion et la solution des affaires politiques à l'extérieur.

En donnant à son pays un témoignage aussi solennel de son désintéressement, le prince Nicolas devançait même les désirs d'un peuple, accoutumé si longtemps à voir dans son chef à la fois l'élu de la nation et celui de Dieu, et qui eût considéré comme criminelle et téméraire toute suspicion de son honnêteté, de sa bonne foi et de son dévouement à la chose publique : sentiment de respect et de confiance, admirable dans sa simplicité, et auquel la Tsernagore avait dû, dans les jours les plus déplorables de ses dissensions intestines, son retour à l'union, et, dans les plus grandes disgrâces de ses luttes guerrières, la conservation de son courage et de ses espérances.

Une réforme aussi complète dans les affaires du gouvernement devait être bientôt suivie de progrès considérables dans l'instruction, l'organisation et les relations du pays : le peuple tsernogorste, arraché enfin à son ignorance et à son isolement, allait inaugurer une nouvelle existence. Ces résultats succédèrent à un événement destiné à tenir une grande place dans le règne d'un prince monténégrin : nous voulons parler du voyage et du long séjour de Nicolas Ier à Saint-Pétersbourg.

CHAPITRE XI.

Voyage du prince Nicolas en Russie et ses conséquences. — Un Dolgorouki au Monténégro. — Progrès et réformes dans la principauté. — Portrait du prince Nicolas; son caractère, son genre de vie. — Un prince poëte. — La fiancée d'Ali-Bey (poëme). — Un prince facile à contenter. — La kapa inutile.

Les vladikas électifs du Monténégro, investis de l'autorité par l'acclamation populaire, allèrent presque tous demander au saint synode la ratification de leur pouvoir et la consécration nécessaire à l'exercice de l'épiscopat. Danilo Ier lui-même s'était rendu à Saint-Pétersbourg, et n'avait point voulu inaugurer la sécularisation de son gouvernement, sans avoir obtenu du gouvernement russe un acquiescement, à la vérité plutôt moral que politique, au nouvel état de choses, les tsars ne se prévalant d'aucun droit d'intervention dans les affaires de la principauté, bien loin de réclamer sur elle une suzeraineté quelconque. Les proclamations de Pierre le Grand, les oukases d'Élisabeth Ire et de Catherine II, les présents remis aux évêques monténégrins ou envoyés à diverses reprises à Tsettinjé, par les empereurs et les impératrices, n'avaient été que les témoignages d'une vive sympathie pour le peuple tsernogortse, et des encouragements destinés à le soutenir dans ses luttes et à l'encourager dans sa foi. Pas plus à ces époques antérieures qu'aujourd'hui, la Russie n'affirma sur le Monténégro un protectorat proprement dit ; mais, qui pourrait trouver à redire à ces témoignages d'affection donnés



MILÉNA NIKOLAWA

Princesse du Monténégro.

par elle à des coréligionnaires fidèles et dévoués, dont les regards n'ont jamais cessé d'être tournés vers le sanctuaire de l'orthodoxie?

Marcher sur les traces de ses prédécesseurs était donc, pour Nicolas Ier, à la fois un devoir et un désir bien légitime; et si le projet par lui formé depuis longtemps de se rendre à Saint-Pétersbourg n'avait pu être mis à exécution, c'est que sans doute on craignait en haut lieu d'éveiller les susceptibilités du divan, ou celles, peut-être, des autres cabinets européens. Ce fut donc avec une joie bien vive que le prince Nicolas reçut, au mois de décembre de l'année 1868, l'heureuse nouvelle des dispositions de l'empereur Alexandre à son égard, et l'assurance anticipée des sympathies qui l'accueilleraient dans la capitale de la Russie. Le ministère prescrivait en même temps les dispositions nécessaires pour donner au voyage du chef des Monténégrins un caractère véritablement officiel, et digne du motif qui le faisait entreprendre; et le gouvernement autrichien, informé du projet du prince Nicolas, donnait, de son côté, ordre à l'une de ses frégates de se rendre dans les Bouches de Cattaro, pour s'y mettre à la disposition du noble voyageur. Donnant pour la première fois un solennel démenti aux usages du pays qui excluent les femmes de toute direction, même domestique, le prince Nicolas, en informant de son départ le corps consulaire de Scutari et les pachas des provinces voisines, leur signifiait en même temps qu'il remettait, pour le temps de son absence, la régence de la principauté à la princesse Miléna.

Le 20 décembre au matin, après avoir reçu, dans la petite église métropolitaine, la bénédiction et les sou-

haits du vladika du Monténégro, Nicolas Ier se mettait en route pour Cattaro, avec la suite peu nombreuse qui devait l'accompagner dans son grand voyage, et de laquelle faisaient spécialement partie : le sénateur et voïvode Elia Plaménats, le serdar Savo Plaménats, beau-frère de Son Altesse, le capitaine aide de camp Stanko Radonitj, et Juro Petrovitj, capitaine des gardes.

Nous ne suivrons point le prince Nicolas dans les incidents de son voyage, où les fêtes et les ovations ne manquèrent point à son orgueil national, amplement dédommagé des longs retards que la politique avait pu apporter à ce pèlerinage. La métropole des vieux Slaves lui offrit à son tour le concert de ses sympathies pour sa personne, et de son admiration pour son peuple; et, après avoir retrouvé à Moscou les souvenirs du passage de ses prédécesseurs, il en emporta les assurances d'un dévouement qui, depuis ce moment, loin de se démentir un seul instant, s'est affirmé maintes fois par les œuvres les plus utiles à la principauté. Mais ce qui dut, plus que tout le reste, donner à Nicolas Ier une confiance entière dans l'avenir, c'est l'accueil dont l'honora l'auguste descendant des Romanoff, cet autocrate qui, le front ceint de la première couronne du monde, semble ne connaître du pouvoir que la justice et la bonté, et auquel l'histoire pourra réserver un jour le titre que les états généraux de France, réunis à Plessis-lez-Tours, décernèrent jadis au père de François Ier.

Accueilli comme un fils par Alexandre II, le prince Nicolas, au sein de cette famille impériale qui l'acceptait presque comme un des siens, et dans le tumulte des fêtes et des réceptions, eût pu oublier et sa propre famille et ses montagnes, si le cœur d'un Tsernogortse

pouvait battre à l'aise sous les lambris dorés des palais étrangers. Mais, tout à l'objet de son voyage, le prince des Monténégrins faisait connaître, tantôt à Alexandre lui-même, tantôt aux ministres du tsar, ou bien même aux grands personnages capables d'être un jour utiles à son pays, la misère et les besoins des siens, leur courage dans l'adversité, leur fidélité à l'orthodoxie, et son propre désir d'éveiller à une vie nouvelle ce peuple déshérité.

Ces plaintes trouvèrent de nombreux échos dans la famille du tsar et dans la haute société de Saint-Pétersbourg, et quand Nicolas Ier quitta, au mois de février, la capitale de la Russie, de nombreux projets, intéressant sa principauté, étaient arrêtés en principe et ne devaient point tarder à recevoir leur exécution. Des subsides étaient promis pour la création des écoles; on choisissait des maîtres, capables de mener à bonne fin l'œuvre si difficile de l'instruction, chez une nation absolument ignorante des premiers principes des sciences et des lettres; l'empereur lui-même accordait généreusement tout un matériel télégraphique, et assurait le payement intégral des armes et des munitions dont on avait, comme toujours, un pressant besoin.

Dans une pareille occurrence d'événements heureux, le prince monténégrin ne dut-il pas, faisant un retour bien naturel vers le passé, se rappeler les tribulations qu'avait supportées, dans des circonstances analogues, son saint prédécesseur, Pierre Ier, accomplissant son troisième voyage en Russie pour venir chercher à Schekłof, auprès du général Zoritj, quelques misérables subsides, et se voyant ensuite emprisonner à Berlin, comme un malfaiteur, en regagnant son pays!

Après avoir quitté Saint-Pétersbourg, le chef des

Monténégrins, suivant les conseils du potentat dont il avait reçu la grandiose hospitalité, se rendit à Berlin où il rencontra, à la cour du vieux roi, quelques-uns de ces hommes que les récents triomphes de la Prusse avaient déjà illustrés, et que de faciles victoires devaient, deux années plus tard, enivrer tout à fait.

Quelques jours après, Nicolas I[er] saluait à Vienne l'héritier des Habsbourg, et reprenait enfin le chemin de sa principauté où il arriva le 23 février 1869. Un nombreux cortége de guerriers était allé attendre le prince à sa frontière, et la nature elle-même, s'associant à cette fête de la Tsernagore, faisait étinceler aux rayons du soleil les armes et les broderies d'or des chefs accourus de tous les points de la Montagne-Noire, pour recevoir le gospodar revenant des lointains pays du tsar.

La principauté ne devait point tarder à ressentir les heureux effets des munificences impériales, et, peu de temps après le retour de Nicolas I[er], le séminaire de Tsettinjé (*bogoslavia*) s'ouvrait sous l'habile direction de Milan Kostitj; les filles des principales familles monténégrines se réunissaient sous l'égide de mademoiselle N. Patzevitj, chargée par l'impératrice Marie Alexandrovna d'une mission de dévouement qu'elle n'a cessé, depuis cette époque, de remplir avec un succès croissant; les écoles primaires se multipliaient; une ligne télégraphique s'établissait entre Tsettinjé et Cattaro; enfin des munitions en assez grande quantité, et 3,000 fusils à aiguilles entraient dans l'arsenal du Monténégro. C'est de cette époque aussi que date l'intimité des relations diplomatiques existant aujourd'hui entre la principauté et le gouvernement russe, relations qui, confiées à la rare intelligence et à la sagacité du consul

de Russie à Raguse [1], ne pourront que s'affermir de jour en jour, au grand bénéfice du prince Nicolas et de son pays tout entier.

L'empereur Alexandre, répondant gracieusement à la demande que lui en avait faite Nicolas Ier, avait accepté, par anticipation, le parrainage d'un enfant attendu dans la famille princière dans le courant du mois de mars. Mais l'espoir d'un héritier ayant été déçu une quatrième fois, le prince Dolgorouki, chargé de représenter le tsar aux cérémonies du baptême, ne trouva point dans la Montagne-Noire l'enthousiasme populaire qui devait, en 1871, accueillir la naissance du jeune prince sur lequel repose à ce moment tout l'espoir des Petrovitj [2]. Pourtant l'envoi du prince Dolgorouki au Monténégro doit être considéré comme un incident destiné à prendre place dans l'histoire des dernières années de la principauté. Ce n'était point déjà un nom inconnu dans la Montagne-Noire : un Dolgorouki avait rempli, au moment où Stiepan Mali accomplissait sa dramatique usurpation, une mission importante non moins qu'utile, dont

[1] M. Yonine.

[2] Famille princière du Monténégro : Nicolas Ier (Petrovitj-Niegoche), prince et seigneur du Monténégro et des Berda, né à Niegoche le 13/25 septembre 1841, fils de Mirko Petrovitj, archiduc (*vélikivoïvode*) du Monténégro, et de Stanné Martinovitj, prince à la mort de Danilo Ier, le 1er/13 août 1860, marié le 10/22 septembre 1860 à

Milena Voukotitj, fille de Petar-Stephanow Voukotitj, voïvode.

De ce mariage sont issus :

1° Lioubitsa Zorka, née le 11/23 décembre 1864;

2° Melitsa Vidosava, née le 14/26 juillet 1866;

3° Stanna, née le 23 décembre 1867/4 janvier 1868;

4° Mara, née le 24 février/8 mars 1869;

5° Danilo-Alexandre, né le 17-29 juin 1871, prince héritier (Naslednik);

6° Iéléna, née le 3/15 janvier 1873;

7° Anka, née le 6/18 août 1874.

les détails sont présents à la mémoire de tous les montagnards. Alexandre II avait fait choix, dans cette nouvelle circonstance, d'un prince jeune, brillant, d'une gentilhommerie parfaite, initié d'avance par un savant secrétaire [1] à tous les détails des affaires de la principauté, et à tout ce qui concernait les principales familles monténégrines ; sympathique à tous par la franchise et la simplicité de son accueil. Le voyage du prince Dolgorouki dans l'intérieur du pays, en compagnie du prince Nicolas, fut une ovation continuelle adressée au représentant du tsar, qui, semant à pleines mains l'or sur son passage, exerçait sur une population nécessiteuse non moins qu'enthousiaste la double fascination du titre et de la richesse. Le nom d'Alexandre acclamé et redit par tous les échos de la Tsernagore fut une sorte de prise de possession morale de la terre monténégrine ; et les *givio* (*vivat*) mille fois répétés chaque jour furent les serments d'amitié et de dévouement jurés au chef auguste de tous les Slaves.

Mais, sans se laisser éblouir par ces démonstrations, et tromper sur la valeur réelle d'un peuple qu'il voyait pour la première fois, le prince Dolgorouki avait, d'un coup d'œil sûr, vu tous ses côtés faibles ou mauvais et compris toute la vanité de son caractère. La paresse des Monténégrins, leur ignorance absolue de toute industrie firent dans son esprit une triste opposition à leur courage et à leur patriotisme, et, caractérisant d'un seul mot les gens de la Montagne-Noire, il put dire avec vérité : « Ce sont de braves guerriers, mais comme ils sont paresseux ! » Frappé de la richesse des Biélopavitj, et pré-

[1] Jean Vaclik, ancien secrétaire du prince Nicolas et représentant pendant pendant quelques années du Monténégro à Scutari d'Albanie.

voyant tout le parti que la principauté pourrait tirer d'un sol apte à toutes les cultures, le prince Dolgorouki promit d'intéresser à une question aussi importante pour le pays, quelques riches personnages de la Russie; mais, depuis cette époque, les choses sont restées au point où elles étaient alors; et, du reste, malgré l'intérêt sérieux qui s'attacherait au défrichement complet et à l'irrigation de cette belle partie de la Tsernagore, au point de vue de la subsistance de la population entière, les Monténégrins ne tiennent que fort peu à transformer en créations utiles les obstacles stratégiques qui s'élèvent à chaque pas dans la plaine opulente, arrosée par la Zéta.

Aux largesses faites par l'envoyé du tsar, pendant son séjour en Tsernagore [1], se joignirent de nombreuses décorations accordées aux chefs monténégrins, distinction plus enviée par eux que toute autre marque de la munificence impériale.

Les événements qui troublèrent, vers la fin de cette même année 1869, le cercle de Cattaro, eurent au Monténégro un retentissement nécessaire; mais il serait inutile de discuter ici l'attitude prise par le chef de la Montagne-Noire, dans un conflit où le ministère présidé par M. de Beust joua imprudemment, contre une poignée de montagnards insurgés, et l'honneur de l'armée autrichienne et la popularité du gouvernement dans les provinces serbes de l'empire. Disons seulement en passant qu'en cette circonstance le prince Nicolas, substituant une politique habile à l'impétuosité guerrière de ses gens, fut assez heureux pour échapper à cette double alternative : de manquer au devoir de la reconnaissance envers un sou-

[1] Du 28 mars au 13 avril, nouveau style.

verain dont on avait reçu des marques nombreuses de générosité, en soutenant des sujets combattant pour un droit imprescriptible; ou d'oublier des liens de race et même de famille, en refusant à ces mêmes insurgés l'asile et les secours qu'ils venaient demander à leurs frères, forcés moralement de se maintenir dans les devoirs de la neutralité.

Le 3 avril 1870 fut reçu solennellement à la frontière le consul de Russie à Raguse, apportant au prince Nicolas les insignes en diamants de l'ordre éminent d'Alexandre Newski, distinction qui, dans le passé, avait été déjà accordée aux deux vladikas Vassili et Pierre Ier. Une faveur aussi spéciale confirmait les sentiments manifestés antérieurement par le tsar envers la Montagne-Noire, et fut accueillie avec une bien légitime fierté par le chef des Monténégrins. Peu de temps après, le gouvernement autrichien, affirmant de son côté sa reconnaissance pour la conduite de Nicolas Ier, pendant les graves événements des Bouches de Cattaro, lui faisait remettre à Tsettinjé par Son Exc. le général baron Roditj, gouverneur de la Dalmatie, le grand cordon de l'ordre de François-Joseph.

Nous n'insisterons point ici sur l'impression produite au Monténégro par les résultats de la guerre malheureuse dans laquelle la France allait perdre un prestige consacré par ses innombrables victoires, et cette influence politique qui, jusque dans les pays les plus reculés, soumettait à ses jugements les intérêts les plus divers. Sous quelle influence un peuple aussi isolé que celui de la Montagne-Noire avait-il pu pressentir les succès de l'Allemagne, et pourquoi ses sympathies pour le gouvernement impérial, dont il n'avait reçu que des bienfaits,

avaient-elles fait place à une coupable indifférence, sinon même à une réelle hostilité? Serait-ce que le devoir de la reconnaissance devient quelquefois un fardeau bien pesant et que l'occasion de s'en affranchir est alors bien accueillie; ou bien ne faut-il trouver là qu'une note égarée dans ce concert de haine qui, de tous les points de l'Europe, avait accueilli les provocations de la France et les désastres de ses armées?

Un exposé complet des progrès qui ont signalé le règne du prince Nicolas, au cours des dernières années, nous entraînerait à des redites que nous éviterons, en renvoyant aux chapitres suivants le détail des réformes accomplies au Monténégro dans le gouvernement, dans l'armée et dans toutes les branches de l'administration du pays. Pour le moment arrêtons-nous encore un instant en face de l'homme qui préside aux destinées actuelles de la Tsernagore, et dont le rôle, simplifié à l'intérieur par un absolutisme jamais discuté, est au dehors d'autant plus difficile, qu'il est plus mal défini vis-à-vis des puissances en relation avec la principauté : souveraineté effective sans être nominale, dont l'exercice réclamerait chez celui qui la tient autant de prudence que d'énergie, autant de pénétration que de ténacité.

Une voyageuse anglaise, visitant le Monténégro en 1863, dépeignait ainsi au physique le prince Nicolas, alors presque au début de son règne : « He is an extraordinarily handsome man, looking much older than his real age, very tall and well-made [1]. » A douze années de distance ce portrait avantageux est encore d'une par-

[1] Viscountness STRANGFORD, *the Eastern Shores of the Adriatic :* Il est extraordinairement bel homme, portant beaucoup plus que son âge, très-grand et bien fait.

faite exactitude, et l'on peut dire sans exagération que le chef des Monténégrins est, dans toute l'acception du mot, un bel homme, paraissant encore aujourd'hui un peu plus âgé qu'il ne l'est réellement, très-grand et bien fait. Une corpulence assez forte lui a enlevé peut-être une partie de ses avantages personnels au point de vue de l'élégance; mais, d'autre part, une apparence un peu massive, une musculature puissante étant, aux yeux des montagnards, des titres plus réels à la beauté physique, Nicolas Ier peut passer dans son pays pour un type accompli sous le rapport des qualités extérieures. Il a la chevelure et la barbe abondantes et très-noires. De longs favoris, qu'il est à peu près le seul à porter dans sa principauté [1], et une épaisse moustache donnent à sa physiononomie un double cachet de finesse et d'énergie; tandis que son œil bistre, mobile, ardent, magnétique (au dire de quelques personnes), éclaire le visage comme par jets lumineux et semble chercher la pensée au fond de l'âme des interlocuteurs. Il a le front bas, envahi par les cheveux, les sourcils épais, le nez droit, la bouche gracieuse et facilement souriante [2]; les dents très-belles, le cou athlétique, la poitrine large et le torse long et flexible; les membres robustes, les mains telles qu'il appartient à un homme rompu aux jeux violents; les pieds larges et forts d'un vrai Monténégrin. Sa voix, sonore et assez agréable dans les conversations ordinaires, prend des accents rudes et gutturaux quand il

[1] Les Monténégrins ne portent que la moustache et généralement les cheveux assez longs, retombant quelquefois jusque sur les épaules.

[2] His forehead is wide and open, his hair and eyes nearly black, and the naturally soft, somewhat sad expression of his southern face is animated by a very sweet and frequent smile. (Viscountness STRANGFORD.)

parle au peuple. Son geste est facile, abondant, imagé; sa démarche un peu théâtrale par l'habitude de figurer journellement à la tête de cortéges pleins de gens obséquieux. Bien que s'exprimant facilement en public, le prince Nicolas ne possède point cette faconde oratoire, si commune chez son peuple; son discours est plutôt sec, concis, incisif; il procède volontiers par interrogations lentes et réfléchies, sachant que toute parole tombée dans l'oreille de ses gens est sujette à d'infinis commentaires, et, transportée de bouche en bouche, prend les proportions d'un événement. Doué d'un tempérament sanguin-nerveux, il en a reçu le double apanage des passions violentes et des susceptibilités vives et délicates. Mais sa sensibilité naturelle, presque féminine, le plus souvent arrêtée dans ses élans par la crainte d'être soupçonné de faiblesse, ne se traduit que rarement par des actes d'une réelle pitié; et si le premier mouvement est généralement bon chez ce prince, la réflexion vient arrêter trop vite les manifestations heureuses qui pourraient en résulter : le Monténégrin, transporté longtemps hors de son pays, ne s'est point en effet modifié au contact des étrangers; il n'y a pris qu'un savoir suffisant pour raisonner son propre caractère et ses instincts de race, pour les dominer à l'occasion et les utiliser à bon escient. Aussi, bien habile serait celui qui arriverait à saisir le trait d'union des actes politiques du chef de la Montagne-Noire, à analyser sa conduite dans les circonstances difficiles, à pénétrer ses desseins dans l'antagonisme des paroles et des faits : c'est le Sphynx du Cythéron attendant encore son Œdipe! Si une grande égalité d'âme est déjà pour le simple particulier une des qualités les plus précieuses, puisqu'elle est la base de la

sociabilité, elle devient un devoir impérieux pour l'homme appelé par sa position à servir aux autres de modèle ; elle est aussi une arme puissante dans la main d'un prince que l'on sait inaccessible aux caprices du moment, et dont le caractère impassible reste en possession de soi-même dans toutes les circonstances de la vie. Nicolas Ier, inférieur à cet égard à son oncle Danilo, doit à l'impressionnabilité de son tempérament et aux exigences d'une nature indomptée la mobilité de ses goûts pour les personnes et pour les choses, la variabilité de ses accueils, l'impétuosité et les défaillances de ses projets. Obéissant sans contrainte à l'impression qui le domine, et trouvant sa propre excuse dans l'habitude même de l'absolutisme, il ne comprend ni n'accepte les résistances. De ce sentiment exagéré de soi-même et de ses propres jugements ; de cette appréhension constante de descendre du piédestal où l'on s'est placé ; de ce désir immodéré de domination en tout et sur tous, découle bien naturellement ce défaut contre lequel Machiavel cherche à précautionner son prince, quand il dit : « Je ne veux oublier un article important et une faute dont les princes se défendent difficilement lorsqu'ils ne sont pas très-sages, qu'ils ne font pas de bons choix. Je veux parler des flatteurs, dont les cours sont pleines, parce que les hommes ont de l'amour-propre et se trompent tellement, que c'est à peine s'ils peuvent éviter une telle contagion et que, voulant l'éviter, ils courent le risque de devenir méprisables [1]. »

[1] Machiavel, le *Prince*, ch. xxiii. Non voglio lasciare indietro un capo importante, ed un errore dal quale i Principi con difficulta si difendono, se non sono prudentissimi, o se non hanno buona elezione. E questo e quello degli adulatori, delli quali le corti son piene, perche gli uomini

Mais comment un prince monténégrin se mettrait-il à l'abri d'un danger au-devant duquel tout homme en évidence se jette volontiers; et comment un peuple pour lequel l'adulation n'a jamais trop d'hyperboles pourrait-il être convaincu qu'il ne blessera pas son maître en lui disant la vérité : entre celle-ci et le manque de respect il chercherait en vain la différence. Ce devrait donc être pour Nicolas Ier une incessante préoccupation de n'élever autour de lui que des gens éprouvés par leur prudence et leur sagesse, en même temps que par l'indépendance de leur caractère, et surtout de prévenir au lieu d'encourager, parmi les membres mêmes de ses conseils, ces rivalités et ces méfiances réciproques dont le seul avantage consiste, tantôt en révélations mesquines, tantôt en criminelles dénonciations où l'intérêt de la chose publique est toujours sacrifié aux haines personnelles. L'axiome gouvernemental : « diviser pour régner » peut avoir politiquement sa raison et son emploi; mais l'entourage d'un prince ne doit être composé que d'hommes unissant dans un même sentiment l'amour de leur maître et celui de l'État; ayant un but commun, le bien du pays; un double moyen pour y arriver, le sacrifice de leurs propres passions et le culte de la vérité. Multiplier les partis autour de soi, c'est peut-être se ménager le moyen de les dominer tous facilement; mais où chercher des conseils dans le conflit des jalousies? Et puis la dignité d'un prince se trouve engagée à élever, à ennoblir le caractère des grands dont il s'entoure, à ne jamais les laisser descendre à la délation; car autrement

si compiacciono tanto nelle cose lor proprie ed in modo vi s'ingannano, che con difficulta si difendono da questa peste; ed a volersene difendere, si porta pericolo di non diventare contennendo.

il peut à son tour devenir le jouet de ses propres créatures : « De plus, comme dit Fénelon, on est à la merci des rapporteurs, nation basse et maligne qui se nourrit de venin ; qui empoisonne les choses innocentes ; qui grossit les petites ; qui invente le mal plutôt que de cesser de nuire ; qui se joue, pour son intérêt, de la défiance et de l'indigne curiosité d'un prince faible et ombrageux [1]. »

Bien que forcé de maintenir parmi les siens le respect pour sa personne au moyen d'un appareil extérieur propre à frapper leur imagination, et d'entretenir le prestige de son autorité par les formes les plus autocratiques, Nicolas Ier, comme les chefs des gouvernements les plus primitifs, reçoit sans intermédiaire les plaintes de ses sujets, et correspond journellement avec les plus humbles d'entre eux. Aussi une grande partie de son temps se passe-t-il en audiences, le plus souvent publiques, où chacun est admis à plaider sa propre cause. Mais le décorum et l'étiquette manquent absolument à ces nouveaux lits de justice : la salle des réunions est le plus souvent la place de Tsettinjé, et le grand mûrier sous lequel s'abrite l'aréopage, a entendu tout autant d'arrêts que les murs du sénat monténégrin [2].

[1] *Télémaque,* liv. XVIII.

[2] Cette facilité du prince à entrer en relations avec le dernier de ses sujets ne peut, dans bien des cas, qu'entraver l'action de la justice et nuire même au respect dû aux décisions du sénat. Rappelons-nous à ce sujet les paroles de Mentor à Idoménée : « Décidez toutes les questions nouvelles qui vont à établir des maximes générales de jurisprudence, et à interpréter les lois, mais ne vous chargez jamais de juger les choses particulières, elles viendraient toutes en foule vous assiéger ; vous seriez l'unique juge de tout votre peuple ; tous les autres juges, qui sont sous vous, deviendraient inutiles ; vous seriez accablé, et les petites affaires vous déroberaient aux grandes, sans que vous puissiez suffire à régler le détail

Qu'on ne s'attende point à trouver dans l'existence journalière d'un chef de la Montagne-Noire la succession plus ou moins méthodique et prévue des actes inhérents à la vie d'un prince ordinaire. A celui-ci les conseils et les réceptions, les spectacles et les galas, la contrainte des palais; au premier la vie rude des montagnes, le mépris du luxe, de la bonne chère et de la mollesse, l'ennui dans la régularité, la joie dans l'imprévu, le suprême bonheur dans une liberté demi-sauvage. A son lever qui, le plus souvent, a lieu assez tard, le prince Nicolas se rend au sénat, où tantôt il travaille de son côté, au milieu d'un brouhaha que ceux-là seuls connaissent qui l'ont entendu, et tantôt prend part aux délibérations du suprême tribunal; si quelque cause criminelle vient à se présenter, il en suit attentivement les débats, interroge accusé et témoins et se fait à l'occasion l'avocat du prévenu. Le prince, suivi de ses gardes, fait ensuite habituellement une promenade dans sa petite capitale, laissant un facile accès auprès de sa personne aux nombreux suppliants qui attendent sur son passage cette occasion favorable pour lui présenter leurs requêtes. C'est le plus fréquemment des gens venus de loin qui, n'osant appeler directement au sénat d'un jugement des chefs de leur district, s'adressent à la justice ou à la clémence du gospodar. Souvent le cortége de celui-ci s'arrête auprès du puits public; un vaste cercle se forme autour du prince qui, modestement assis sur une chaise, et renouvelant la

des petites. Gardez-vous donc bien de vous jeter dans cet embarras; renvoyez les affaires des particuliers aux juges ordinaires. Ne faites que ce que nul autre ne peut faire pour vous soulager : vous ferez alors les véritables fonctions de roi. »

scène touchante du roi Louis IX sous le chêne de Vincennes, prête une oreille complaisante aux longs plaidoyers des réclamants.

Au court dîner de famille qui a lieu à midi et auquel prennent part la mère et la sœur du prince, le mari de celle-ci et le père de la princesse Miléna quand il réside à Tsettinjé, succède une sieste qui se prolonge jusqu'à trois ou quatre heures; et alors, si le temps le permet, le prince monte à cheval et fait, tantôt presque seul, tantôt en compagnie de quelques sénateurs ou autres chefs, une promenade autour de la petite plaine de Tsettinjé. C'est alors quelquefois des courses de vitesse, des sauts d'obstacles, des escalades de monticules escarpés où le cheval monténégrin doit développer toute la solidité de ses jarrets d'acier. Nicolas I[er] se plaît à ces jeux dangereux et bruyants qui, accompagnés de cris et de coups de pistolet, rappellent en quelque façon la fantasia des Arabes du désert. Vers le soir, le prince sort de nouveau sur la place de la capitale, animée à ce moment par le passage des gens qui reviennent de Riéka ou de Cattaro, et par les groupes des oisifs étalant vaniteusement, le chibouk à la bouche, la majesté de leur personne, l'éclat de leurs armes et les chamarrures de leurs beaux vêtements. Pour un étranger, Tsettinjé offre à ce moment un coup d'œil original et pittoresque, et quand l'impression qu'on en a reçue n'a pas eu le temps de se refroidir au contact de réalités moins flatteuses, on ne peut qu'emporter de la capitale de la Tsernagore un souvenir plein d'un charme tout à fait oriental.

Le repas du soir est à peine terminé que le prince, en vrai Monténégrin, laisse aux femmes les salons du palais et se rend dans la salle basse où se réunissent

bientôt les sénateurs et les autres personnages importants de Tsettinjé, ainsi que les étrangers conviés à assister à la réunion qui porte le nom de *siednik*. A ce moment, surtout si c'est l'hiver, commencent pour Nicolas Ier les heures les plus agréables de la journée. Assis au coin de la vaste cheminée où pétillent les grandes bûches de hêtre, et servant de centre au demi-cercle des guerriers qui, respectueusement, attendent l'interrogation du gospodar pour élever la voix, il souhaite à celui-ci la bienvenue, demande à celui-là un conseil; s'entretient avec les uns des petits événements de la capitale, reçoit des autres les nouvelles des districts éloignés; en apprend plus en un mot, en une heure, qu'il n'en pourrait savoir par la correspondance la plus compliquée. Bien plus, les paroles de chacun étant soumises au contrôle de tous, la vérité a plus de chance d'arriver entière à son oreille. Par ces conversations qui sont aussi des rapports improvisés, il connaît de même tout ce qui touche aux intérêts des *nahie* ou des villages, les bénéfices obtenus, les pertes éprouvées, les promesses de la récolte et jusqu'aux incidents concernant de simples particuliers : c'est la veillée féodale où le châtelain, sans rien perdre de son prestige et de son autorité, venait s'asseoir au coin de la grande cheminée pour écouter les récits des serviteurs du manoir. Le prince à son tour raconte à la compagnie attentive les événements saillants de la politique européenne, ou même essaye quelquefois de faire comprendre à ces intelligences vives et perspicaces, bien que dénuées de toute culture scientifique, les grandes découvertes modernes et leur influence sur le progrès des sociétés. Puis, ce sont des retours fréquents et toujours bien accueillis sur les temps passés

de l'histoire des Serbes ou sur quelques faits remarquables des dernières guerres ; c'est encore une bonne fortune quand la présence de quelque chef renommé provoque le prince à réclamer de lui un récit où le narrateur, avec cette facilité de diction si propre au Monténégrin , fait revivre dramatiquement quelque épisode des combats auxquels il a pris part. La veillée ne serait point complète si quelque rapsode ne venait à son tour faire battre les cœurs, en chantant au son de la guzla les émouvantes poésies nationales. Il compte les héros tombés autour du tsar Lazare au champ funèbre de Kossovopolié, maudit la mémoire du traître Brankovitj, et dit comment l'héroïque Milosch après avoir poignardé dans sa tente le sultan Mourad, échappe trois fois aux assaillants avant de succomber sous le nombre. Ou bien encore il raconte la journée de Kroussa, Kara Mahmoud pris et décapité avec ses vingt-six chefs et ses trois mille soldats, et quinze étendards tombant aux mains des Monténégrins. Le prince lui-même accorde souvent sa voix avec l'instrument national et, rivalisant avec les bardes de la Tsernagore, chante les strophes que lui inspire la muse de la patrie. Écoutez-le répondant à la cloche qui tinte au vieux beffroi de Tsettinjé :

« Sonne, sonne, cloche chérie; des Serbes atteste la foi; pour elle des flots de sang ont coulé : c'est le don qu'ils ont fait à Dieu.

« A travers l'air et les nuages, que ton doux bruit retentisse; salue tous les héros auxquels est due l'admiration du siècle.

« Salue Karageorge et Danilo; que tes sons aillent leur annoncer que, plus grande est la puissance des Musulmans, plus grand sera le triomphe de mon peuple en l'anéantissant. »

Parmi les pièces nombreuses dues à l'inspiration du chef des Monténégrins, qu'il nous soit permis, puisque l'occasion s'en présente naturellement ici, d'en choisir une des plus récentes, qui donnera, malgré les imperfections de la traduction, une idée de son talent poétique et de sa riche imagination. C'est un récit rhythmé comme les chants de guzla, et dont le fond appartient aux légendes du pays de Zéta; le prince a su l'orner des fleurs les plus délicates de la poésie orientale.

LA FIANCÉE D'ALI-BEY.

Une missive légère est arrivée au château de Liubovitch; Ali-Bey la lit, la regarde et la pose sur les genoux de sa mère. « Regarde, ma bonne mère, ce qu'écrit le bey Lakésitch; il dit que Haïka, ma fiancée, n'est plus à moi.

« Tu verras encore qu'il m'invite à lui envoyer à Bichina, dans les Svati, mon cheval noir; ou de décider en combat singulier à qui sera Haïka.

« C'est pour cela que tu diras à mon valet Houssein de donner double ration au cheval et de bien l'équiper.

« Et puis à l'aube, qu'il m'attende dans la cour; car je compte aller à la rencontre de ce serpent qui a nom Lakésitch. »

Le bey a prononcé ces mots à table; il s'achemine alors vers la haute tour, et ayant décroché le yatagan, il jure à Haïka sa belle;

Il jure, le bey, le pauvre bey; il lui jure sa foi constante, comme si elle était sur le lit où il a coutume de se reposer :

« Haïka, mon âme, tu es à moi; je ne veux point du jour sans toi; à quoi me servirait le monde entier sans tes baisers.

« Regarde ce sabre tranchant; il appartint à feu mon père; eh bien, qu'il ouvre la gorge de ton fiancé, Haïka...

« Si celui-ci, vivant, ô ma bien-aimée, te cède à Lakésitch ou à tout autre, Dieu aidant, que de sa propre main il s'en donne la mort. »

Le bey dépose le sabre bien aiguisé et se prépare au repos; il s'endort, le jeune homme, jurant encore de périr pour sa belle.

Chez ses parents la fille a entendu la demande qu'a envoyée Lakésitch; à son père, à son frère, elle dit: « Je ne serai qu'à Liubovitch. »

« Ne le fais pas, ma fille, ne le fais pas ma sœur, tous deux ont-ils répondu; en agissant ainsi, tu nous prépares une perte certaine. »

« Le bey assemblera tout le Mostar et Lubinieh, et les treize kadiluks (*préfectures*), sans compter les nèvessigné (*districts*).

« Car furieux comme il sera, il mettra notre (*nevessigné*) maison en ruines, et de nouveau tu seras à lui quand il t'aura faite prisonnière. »

Puis le vieux père, bien doucement dit à sa fille: « Prends, Haïka, prends, mon enfant, le Lakésitch de Mostar. »

« Oui, père, dit la fille, en face du salut de la maison, le fer, la corde, la pierre au cou, la Nérenta (*rivière*) pour demeure éternelle, tout sacrifice est léger. »

Dans sa haute tour, le bey dort; ses rêves sont pour Haïka; mais où donc est sa vieille mère? elle est en bas, près du cheval.

Et qu'y fait-elle? elle embrasse le cheval; elle-même lui passe la bride, puis sur la porte de l'écurie au valet Hussein le remet.

« A Bichina emmène le cheval au méchant bey Lakésitch, et dis-lui de laisser tranquille l'infortunée demeure de Liubovitch. »

Ainsi parle la vieille au valet; puis, de sa main elle se voile les yeux pour ne pas voir le cheval faisant les premiers pas pour son triste service.

Triste, le cheval part; plus triste encore, le valet le conduit; de plus en plus loin hennit le cheval, à mesure que son conducteur l'emmène.

Ce cheval a appartenu au vieux bey, le père d'Ali, celui qui fut tué à l'assaut de Bagdad.

Le cheval hennit encore; l'écho de son hennissement est renvoyé par la montagne; la mère d'Ali a peur que son fils ne l'entende.

D'une chambre à l'autre elle va, sans paix ni tranquillité, jusqu'à ce qu'au loin, dans la nuit, cesse la voix du bon cheval.

La vieille regrette le coursier et maudit le Lakésitch : « Pourquoi n'envoyais-tu pas tes cartels alors que vivait Liubovitch.

« Tu veux te relever aux dépens d'Ali, de mon enfant; mais à Bichina et partout il répondrait à ton défi.

« Tu as attaqué l'orphelin de l'héroïque Liubovitch, et dans le nid des aigles que cherches-tu?... Le jeune aiglon.

« Où sont mon bey et mes beaux-frères; où sont mes fils si braves? Pour l'honneur de la Bosnie, tous ont vécu et sont morts.

« Ah! malheur sur tes fiançailles! Écoute, bey tyrannique, la justice me vengera; à ta ruine je survivrai. »

La nuit de novembre tout entière, le jeune Ali-Bey a dormi; et dans son rêve il n'a pas quitté sa fiancée.

Puis de son lit il s'est levé; l'aube n'est pas encore apparue, mais il fait allumer les torches, et pour le duel il se prépare.

Quand le bey avec soin s'est vêtu, quand il a fait sa prière : « Faites-moi sortir Noir le Beau », dit-il aux serviteurs.

Les serviteurs pleins de crainte se taisent... Le jour solennel commence à luire, et la vieille mère d'Ali se présente devant lui dans sa chambre.

« Ta bénédiction me manque encore, dit le jeune homme

à sa mère, en essuyant les chaudes larmes avec son mouchoir sur la vénérable figure.

« Où vas-tu, Ali, mon cœur; à qui laisseras-tu ta mère? Tu n'es qu'un enfant, — Lakésitch triomphera facilement de toi. »

« Facilement, oh! non, ma mère; mon cou il ne l'atteindra pas, quand j'ai l'épée tranchante de mon père et son cheval noir. »

« Hier au soir déjà, par l'entremise d'Hussein notre valet, j'envoyai à Bichina notre cheval à Lakésitch.

« Mais, cher fils, si tu veux du sang pour ta Haïka, ici, sur l'heure verse le mien; le péché sera pour moi. »

Le bey est ému des paroles de sa mère; et dans son émotion, il entrevoit l'image de sa belle Haïka.

Son serment lui revient à la mémoire, le serment qu'il fit le soir précédent sur le glaive tranchant de son père; ce glaive il le tire subitement.

Car à ne plus vivre il est résolu, et sans doute il se serait tué si sa mère et ses serviteurs ne l'eussent retenu.

« Si vous voulez sauver ma vie, que ferez-vous donc du nom de Liubovitch; que ferez-vous de l'honneur et de Haïka, racine de mon existence malheureuse? »

« Tu eus sept frères, — dit la vieille mère en pleurs, — deux succombèrent aux portes de Candie.

« Deux ont laissé sous Vienne leurs ossements, mon cher Ali, alors que les Turcs voulurent au roi allemand prendre cette ville.

« Les Hongrois firent prisonnier ton frère Moussa à Varaddin et coupèrent la tête au Mehmed Cettignani.

« Ahmed le jeune mourut, hélas! dans mes bras vieillis, quand ses compagnons l'eurent rapporté blessé de la Tsernagore.

« Ton père resta sous les murs de Bagdad et deux de tes oncles sur les bords de la rivière d'Osie, quand le grand Sultan voulut prendre la Moscovie.

« Tous sont tombés pour l'honneur de la Bosnie; qui

pourrait t'adresser un reproche quand on sait que leur sang fait battre ton cœur.

« Jeune et faible, tes forces te trahiraient, si tu les mesurais sur le champ du duel avec celles de Lakésitch.

« Quant à la jeune fille, je t'en trouverai une autre et je te préparerai un beau mariage. Le château désert des Liubovitch, Dieu bienveillant le remplira de nouveau. »

« Sur le divan, en face des autres beys, ma mère, je serais couvert de honte; à ce déshonneur, à cette injustice, je ne saurais survivre. »

Une épouvantable colère fait souffrir le bey; on le transporte sur son lit; sa mère désolée le console et soupire à son chevet.

D'horribles chagrins rongent son cœur, tandis qu'il est sur sa couche, et pendant qu'à Bichina Lakésitch reçoit le cheval noir.

Quand il le vit, son plaisir fut grand, et fièrement il reçut le cheval; le Turc insolent regrettait qu'Ali ne fût pas avec lui.

Prenant ensuite le cheval par la bride, il descend avec lui la Bichina. « Va filer avec ton maître Ali-Bey, » dit-il au valet Hussein.

Au-dessous de Blagaï l'attendent trois cents svati choisis. « Le bey Liubovitch de peur m'envoie, comme vous voyez, ce cheval. »

Le Turc violent dit ces mots, et les svati par servilité lui font tant de compliments, qu'on ne peut les compter.

« Eh! svati, leur crie le Turc, allons chercher la fille; moi à votre tête, suivi par vous, où n'irons-nous pas? »

Tous montent à cheval et les voilà sur la plaine unie; ils se réjouissent et font courir les chevaux, et chantent les chansons de noce.

Snr la plaine le Turc s'amuse; la vitesse de leurs chevaux entiers est semblable au vol capricieux des cygnes sur la surface d'un lac.

Lakésitch rit et chante, ses compagnons sont gais, et

cependant la montagne de Morine se montre à lui toute blanche.

A la saint Dmitri, il fait encore beau dans les vallées, tandis que la neige et les glaçons encombrent les sentiers des montagnes.

Une petite neige avait en effet blanchi le dos de la Morine ; mais pour le bey audacieux c'était un faible obstacle.

Avec ses trois cents svati il commence à monter; la compagnie est allègre et légère; il n'y a ni froid, ni vent, ni gelée.

Ils franchissent la Morine; une autre plaine les accueille; mêmes jeux recommencent et les svati sont dans la même jubilation.

Une petite tribu s'étend à l'autre bout de cette plaine; c'est là que se trouve la maison de la fiancée ravie.

Sous cette tribu les svati descendent de leurs coursiers fatigués; à la raya serbe de les promener, à la raya qu'il convient d'insulter.

Autour d'une table chargée ils s'assoient; mais des svati c'est l'habitude de peu manger, de beaucoup boire; ils boivent l'eau-de-vie et le café.

Le fiancé avec deux garçons d'honneur monte à la koulé de son beau-père; il va sur le balcon, tout droit où est sa belle Haïka.

La fille était déjà toute prête; les servantes l'avaient vêtue; la jeune mariée est belle..... aussi belle que la Vila elle-même.

Du balcon, Lakésitch a fait signe aux svati, et chacun d'eux enjambe en même temps son cheval.

Alors les garçons d'honneur amènent à la fille le cheval d'Ali; la fille monte sur le Noir en priant Dieu lentement.

« Dieu fasse que le long du chemin les Heiduques nous attaquent et que leur main me descende; toi, Noir, sois témoin de la perte de toute la compagnie ! »

Les svati ont repris la plaine avec la jeune fille; ils

chantent plus haut, ils vont plus joyeusement; leur allégresse est plus grande encore.

La Morine s'est couverte d'un épais brouillard, et déjà dans la plaine une grande pluie a surpris les svati.

Les svati audacieux avaient laissé sous Blagaï leurs burnous; maintenant ils défont leurs turbans et par galanterie en enveloppent la jeune fille.

La montagne Morine fume et gronde; le mugissement retentit dans la plaine; le vent du nord et les tourbillons de neige l'entourent tout entière.

Les svati se resserrent à l'extrémité de la plaine et déjà une certaine panique les saisit à l'aspect de la Morine.

Le froid commence à les saisir, l'eau-de-vie et la fatigue les accablent, à mesure qu'ils approchent de la montagne épouvantable.

« Que faire, que devenir, » se demandent-ils l'un à l'autre. « Faisons comme le bey nous l'ordonne; » et le bey amoureux se presse toujours.

« Montez, montez, » leur dit le bey; les désirs de l'amour le réchauffent.

« En avant, svati. » Ceux-ci le suivent, et le tourbillon les enveloppe.

Haïka voit ce qui se passe et commence aussi à ressentir le froid; elle serre de ses blanches mains le cou du bon cheval.

Une vigueur nouvelle anime le coursier, dans la crinière duquel elle noue la bague du jeune Liubovitch.

« Si je reste dans la Morine, sous la neige, comme je le crois, toi, mon cher Noir, va tout droit au château d'Ali;

« Tu lui rapporteras cette bague, dit la fille au cheval; par elle il connaîtra que mon cœur a toujours été à lui. »

Les svati frayent la neige devant la fille; mais le sillon disparaît immédiatement sous une neige nouvelle que ramène le vent du Nord.

Ils n'avaient pas fait grand chemin et déjà compagnon ne

voit plus son compagnon; les chevaux sont exténués; Noir tout seul se ranime.

Le cheval noir marche dans le tourbillon; il va fièrement, il va follement; sur lui la fille regarde les svati qu'engloutit le tourbillon.

Tous sont restés dans la neige; deux garçons d'honneur la suivent encore avec Lakésitch son fiancé; mais les forces les trahissent.

Ils atteignent presque le sommet, quand les garçons d'honneur s'arrêtent engourdis tout à coup par la fatigue et le froid; ils disparaissent dans le profond tourbillon.

Le cheval noir marche dans le tourbillon; il va fièrement, il va follement et la jeune fille se retourne pour voir autour d'elle.

Elle ne voit plus que Lakésitch luttant contre la mort. « Que sur ton âme retombent ces trois cents victimes », lui dit la jeune fille.

Plus loin encore va le cheval noir dans le tourbillon; il va follement, jusqu'à ce qu'il atteigne le sommet; et la nuit est tout alentour.

Haïka a été vaincue aussi par le froid, et de ses mains engourdies toute seule la bride est tombée.

Sur la montagne le cheval s'arrête seul, il regarde : pas de chemin; de nouveau il oppose au tourbillon son puissant poitrail.

A travers la nuit et le brouillard et la fumée du tourbillon, il aperçoit une certaine lueur qui blanchit. Le cheval marche, marche, mais cette lueur ne se laisse point atteindre.

Cette lueur descend la colline, se sauve vite, se sauve plus profondément; mais qu'est-elle? C'est la sainte Justice qui fait briller ses torches.

Le cheval poursuit la lumière, le vent diminue un peu, et avec la fille demi-morte le bon coursier descend dans la plaine.

Quand il a touché la plaine, son élément, ni ravins, ni

rivières ne l'arrêtent plus; la nature se pacifie et l'épouvantable tourbillon cesse.

Dès que le cheval a reconnu la plaine, la curieuse lueur disparaît; il se ressouvient de cette belle plaine et d'Ali son premier maître : cette plaine est Névessigné.

Au bas de la plaine sont deux routes, l'une conduit à Mostar, de l'autre on découvre le blanc château de Liubovitch.

C'est celle-ci que prend le Noir; il a soin de son cher fardeau qui est devenu muet déjà dans la montagne.

La fille est tout à fait glacée; elle n'a plus le sentiment de l'existence; elle ne sait point où va le cheval, et le cheval s'arrête.

Il s'arrête devant le château de Liubovitch, il s'arrête le bon coursier; fumant de fatigue, il s'arrête et commence à hennir. Au palais la mère d'Ali s'éveille et pousse un cri.

« C'est le cheval. Ah! que je suis heureuse! » Vite elle ouvre la porte, appelant son fils et les serviteurs pour recevoir le coursier.

Ali s'élance de sa couche et descend les degrés de son beau château; et dans la cour que voit-il? Son beau cheval et sur lui la belle Haïka.

Revenons cependant à la veillée princière où les heures s'écoulent plus rapides et peut-être plus gaies que dans les réunions somptueuses des grandes cours, et reconnaissons combien ces entrevues particulières du chef du pouvoir avec ses sujets sont propres à nourrir l'amour du pays et de son souverain dans le cœur des montagnards; à relever à leurs propres yeux les gens de toute classe admis quelquefois à y assister; à confondre dans un sentiment unique de dévouement à la patrie tous les rangs d'un peuple qui jouit autour de son prince de toutes les prérogatives de l'égalité. Nicolas Ier sait en effet, sans rien perdre de son air de noblesse habituel,

permettre aux siens de s'élever jusqu'à lui dans une sorte de familiarité où le prince ne disparaît jamais. Est-ce le résultat du naturel, ou bien est-ce plutôt le fruit de cette étude persévérante de soi-même, de ses actes et de ses paroles dont parle Byron, quand il décrit son corsaire exerçant sa tacite domination sur tout ce qui l'entoure : « Car Conrad avait appris à dominer la multitude par l'artifice qui sert de voile et souvent de défense à l'orgueil; son port était digne, et il possédait cet air de réserve qui semble éviter le regard et commander le respect; l'aspect imposant et le coup d'œil fier qui repousse la familiarité indiscrète, sans pourtant manquer de courtoisie. C'est par ces moyens qu'il se conciliait l'obéissance [1]. »

Ennemi juré des sujétions de l'étiquette, quand les exigences de sa position ne les lui imposent pas, Nicolas Ier aime à fuir jusqu'à la représentation de sa petite cour pour aller respirer dans les forêts un air de complète liberté. Non-seulement incapable de se soumettre aux travaux absorbants de cabinet, mais encore de s'astreindre à une lecture de longue haleine, c'est à peine s'il accorde un rapide coup d'œil aux revues, aux journaux qui arrivent au palais, ou aux livres dont on lui fait hommage. Dans ce dédain apparent des œuvres de l'esprit, il semble que l'on va retrouver sur sa bouche

[1] For well had Conrad learn'd to curb the crowd,
By arts that veil, and oft preserve the proud;
His was the lofty port, the distant mien,
That seems to shun the sight-and awes if seen :
The solemn aspect, and the high-born eye,
That checks low mirth, but lacks not courtesy;
All these he wielded to command assent.

BYRON, *the Corsair,* canto I, XVI.

ce mot de Louis XIV au duc de Vivonne : « Mais à quoi sert de lire? » Ce qu'il lui faut, c'est la vie extérieure dénuée de toute contrainte, la chasse, la pêche, les voyages, le contact de cette multitude prête à chaque heure du jour à se grouper autour de lui.

Quelques jours après le retour de Nicolas Ier de son voyage en Russie, nous nous étions rendus sur la Tsernoïévitja Riéka à la grande pêche des scoranze, à laquelle le prince assiste chaque année. La levée vraiment miraculeuse des filets, dont le produit remplissait une trentaine de barques, étant achevée, nous nous réunîmes au prince dans une cabane de pêcheurs où nous attendait un modeste déjeuner, dont le poisson constituait presque tout le menu. La cabane adossée au rocher et construite en pierres sèches, était encombrée de scoranze desséchées, exhalant une odeur d'autant plus concentrée et nauséabonde, que pour tout huis il n'y avait qu'une petite porte insuffisante même pour éclairer l'intérieur. Mais un feu, dans la fumée duquel nous disparaissions presque, y suppléait en partie, tandis qu'une vieille femme remplaçait le luminaire absent de cette salle de festin au moyen d'une branche de bois résineux enflammée qu'elle tenait à la main. Assis sur des *stolitzé* autour de l'âtre, et reportant nos regards du sauvage appareil qui nous entourait sur le jeune chef de la Montagne-Noire, dont la *kapitsa,* ornée d'une plaque de brillants représentant toute une fortune, étincelait dans la pénombre, nous ne pûmes nous empêcher d'exprimer au prince notre étonnement et notre admiration de la simplicité et du naturel avec lesquels il prenait part à l'hospitalité de ce misérable réduit, et de la gaieté communicative qu'il y répandait même autour de lui. « Ah!

combien vous vous trompez, répondit-il vivement; je suis plus heureux ici qu'au milieu de toutes les splendeurs des palais de Saint-Pétersbourg! »

Le peuple monténégrin, coupable, si l'on peut s'exprimer ainsi, d'un excès de soumission et de flatterie à l'égard de son chef, s'est chargé spirituellement de sa propre critique; et peut-être pourrait-on conclure de celle-ci à un certain manque de sincérité dans ses hommages. Une sorte de légende raconte en effet qu'un montagnard des districts éloignés, désireux de se rendre à Tsettinjé, mais ne possédant pas même un bonnet présentable, va trouver un voisin pour lui emprunter sa *kapa* : « Et qu'en veux-tu faire? lui dit celui-ci; tu as une bonne ceinture; fais-t'en un turban pour le voyage; quand tu arriveras à Vlachka C'rcou [1], tu remettras ta ceinture sur tes reins. A quoi te servirait alors une *kapa* que tu ne pourrais plus remettre sur ta tête? »

Devons-nous, en finissant, nous demander ce que serait Nicolas Ier si l'un de ces conflits, toujours imminents entre le Monténégro et la Turquie, venait à éclater? Sans doute, le fils de Mirko ne tiendrait pas moins ferme que son père l'épée qu'il en a reçue : la Tsernagore tout entière a confiance en son chef. Celui-ci, trop jeune encore à l'époque de la guerre de 1862 pour y avoir pris une part sérieuse, a montré depuis, en diverses circonstances difficiles, assez de fermeté pour que son pays puisse espérer aujourd'hui qu'il reverrait, sous son commandement militaire, les jours glorieux des luttes monténégrines. Ce n'est point, du reste, dans des batailles rangées, mais plutôt dans les mille accidents et

[1] A l'église de Vlachka, c'est-à-dire à l'entrée de Tsettinjé.

les chances toujours ouvertes d'une guerre de surprises et d'embuscades que la Tsernagore devra encore chercher sa défense et son salut. Ainsi le courage individuel, l'impétuosité irréfléchie, le dévouement chevaleresque, de plus en plus inutiles en face des engins modernes de destruction, auront leur dernier refuge dans la Montagne-Noire, et resteront les suprêmes vertus des Monténégrins et de leur prince lui-même.

Si Nicolas Ier n'abdique point les traditions paternelles, peut-être un jour son peuple le verra, non sans fierté, le handjar à la main, se faire place dans la mêlée, comme Charles XII, à Varnitza, au milieu des flots pressés des Turcs et des Tartares. L'un de ses héros favoris, c'est, du reste, le roi légendaire que nous venons de nommer : aucune destinée ne lui paraît plus merveilleuse que celle de cet aventurier sublime.

CHAPITRE XII.

Gouvernement du Monténégro. — Politique intérieure et extérieure. — Liste civile du prince. — Sénat. — Premier ministère. — Culte. — Le vladika. — Les popes. — La Bogoslavia. — Instruction. — Le Jenski Tsernogorski Institute.

L'entière possession d'un pouvoir à la fois civil, religieux et militaire, et ce prestige mystérieux qui s'attache naturellement à la théocratie, donnèrent à tous les vladikas monténégrins une sorte de majesté dans leur étroite juridiction, non moins qu'une incontestable autorité sur des populations entraînées par l'ardeur du sentiment religieux, autant que par les élans du patriotisme. Tour à tour administrateur, général ou pontife, chacun de ces chefs résume dans sa personnalité toute une époque de l'histoire de son pays : il en inspire tous les actes, il en dirige toutes les entreprises, il en assure tous les succès. L'autocratie civile se substitue avec Danilo Ier à cette trilogie autoritaire, et le gouvernement monténégrin entièrement sécularisé, croit avoir mieux affirmé son existence et son indépendance en prenant librement une forme plus en rapport avec les idées modernes. Mais peut-on considérer comme un progrès réel pour le pays cette brusque transition? C'est ce que l'avenir apprendra. Rien pourtant, jusqu'à ce moment, n'a prouvé qu'il y eût un intérêt sérieux pour les Monténégrins à sortir de la théocratie sous laquelle ils avaient accompli des prodiges surhumains, et conservé intacts les trésors de leur liberté.

Tel qu'il a été reconstitué par le prince Danilo en 1851, et continué par son neveu, Nicolas Ier, en 1860, le gouvernement du Monténégro est une sorte de monarchie absolue, héréditaire dans la famille des Petrovitj Niegoche, par ordre de progéniture masculine [1]. En dépit des prétentions fréquemment renouvelées de la Porte, le chef de la Montagne-Noire récuse toute espèce de suzeraineté de la part de la Turquie, et règne comme prince indépendant. Il prend le titre de *knias* (prince) ou *gospodar* (seigneur) du Monténégro et des Berda. En vertu du code publié par Danilo Ier, sa personne est inviolable et sacrée. Jusqu'à ces derniers temps il concentrait dans ses mains tous les pouvoirs, politique, administratif, judiciaire et militaire; mais, sans doute, l'institution récente d'un ministère a dû modifier, au moins en

[1] La famille de Niegouchi ou Niegoche est originaire de l'Herzégovine, d'où son chef émigra au seizième siècle pour venir s'établir au pied du Lovchen, dans un canton alors désert de la Katounska nahia, auquel il donna le nom de Niégouchi, en souvenir de sa contrée natale (le mont Niégouchi, en Herzégovine). Cet individu avait deux fils : Ieratch et Raïtch, qui devinrent les chefs de deux puissantes familles. En 1697, un descendant de Ieratch, Pétrovitj Niegoche, ayant été élu vladika, sous le nom de Danilo (Daniel), fit déclarer le pouvoir héréditaire dans sa famille, et fonda ainsi la dynastie qui règne actuellement au Monténégro. Les vladikas étant astreints au célibat, l'évêque désignait parmi ses neveux celui qui devait lui succéder. De Raïtch sont issus les Radonitch, qui exerçaient la charge de gouverneurs civils, par droit héréditaire, sous les anciens vladikas. (Ubicini, les *Serbes de Turquie*.)

Les Radonitch, descendants des anciens gouverneurs civils du Monténégro, se retrouvent aujourd'hui dans les Bouches de Cattaro; cette branche de la famille régnante a disparu de la Montagne-Noire, et les Radonitch de Tsettinjé n'en proviennent en aucune façon. Cette dernière famille, dont le chef, Yvo Radonitch, a été assassiné au commencement de cette année (1874), est alliée à la famille princière par les femmes, feu Yvo ayant épousé une des sœurs de Danilo Ier. Les deux Radonitch fils d'Yvo, Stanko et Stéphan, sont donc cousins germains du prince Nicolas, tandis que Bogidar Petrovitj, dont il sera plus loin question, n'est que son cousin issu de germain.

partie, les pouvoirs illimités et les actes sans contrôle jusqu'alors du gospodar. Aux yeux de ses sujets, celui-ci n'a pas besoin, du reste, d'affirmer ses prérogatives; car, ni parmi les grands, ni parmi le peuple, personne n'oserait manifester une opposition quelconque au chef respecté, dans la personne duquel on continue de voir le successeur des saints vladikas. Et quel pouvoir autocratique pourrait être comparé à celui de ce prince, qui, il y a quelques années encore, non content de commander à tous, recevait aussi les revenus de l'Église et de l'État, et, après avoir payé ses employés, pouvait, sans aucun contrôle, disposer de l'argent du peuple? Rien de plus simple que le fonctionnement gouvernemental du pays à l'intérieur, le prince correspondant directement avec tous ses employés, et s'abouchant journellement avec les derniers d'entre eux. A part l'assemblée populaire (*skouptchina*), laquelle encore n'a lieu que dans les grandes circonstances (alors, par exemple, qu'il s'agit d'apporter quelque changement à la constitution), pas de chambres pour discuter interminablement des lois, qu'ici le souverain conçoit, propose, promulgue presqu'en même temps; pas de ministres avec qui compter, car les titulaires de ces hautes et nouvelles fonctions, tous créatures dévouées, ne sauraient entrer en ligne de compte dans les décisions du maître; aucune de ces administrations si compliquées, où la paresse du personnel n'a de comparable que son inutilité; aucune de ces perceptions lucratives qui dévorent l'impôt, sous le prétexte de le mieux percevoir. Nul fonctionnaire ne pouvant se prévaloir de son inamovibilité, tous ont intérêt à obéir passivement, de sorte qu'en un mot on peut dire que la volonté du pays tout entier n'est que l'expansion

de celle du prince lui-même. Enfin, ce dernier, par sa facilité à entrer en relations avec les gens de toute classe, à accepter leurs réclamations, à les favoriser à l'occasion, se présente naturellement comme *pondérateur* entre le peuple et les grands, et obtient ce grand bénéfice de maintenir alternativement le peuple par les grands, et ceux-ci par le peuple lui-même. Sur cet antagonisme toujours possible peut s'assurer tranquillement un pouvoir despotique, que les uns et les autres ont intérêt à respecter et à défendre; et ainsi se trouve habilement appliqué ce précepte de Machiavel : « Un prince sage doit faire en sorte que ses sujets aient besoin de lui en tout temps, seul moyen par lequel ils lui seront toujours fidèles [1]. »

Mais les difficultés sans cesse renaissantes de la politique extérieure viennent souvent troubler cette quiétude dont le chef de la Montagne-Noire peut se prévaloir au-dedans. D'un côté, c'est la Turquie qui, méfiante et ombrageuse, incapable de dominer ce prétendu vassal, retrouve dans les moindres troubles des provinces voisines du Monténégro, les manœuvres et les agissements de ce dernier; c'est l'Autriche qui, jalouse d'une influence que les souvenirs du passé ne sauraient laisser perdre, semble entrevoir toujours le moment où, s'élançant de leurs rochers, les montagnards vont fondre sur les Bouches et sur tous les Primore, et donner la main à des populations avides de s'affranchir du joug tudesque [2]. Nous devons à la vérité faire la part des ennuis

[1] Pero, un principe savio deve pensare un modo per il quale li suoi cittadini, sempre, ed in ogni modo e qualita di tempo, abbino bisogno dello stato di lui, e sempre poi gli saranno fedeli. (MACHIAVELLI, *il Principe,* cap. IX.)

[2] Cyprien Robert a dit à ce sujet : « L'Autriche craint sans cesse pour

et des périls de la position d'un prince qui, obligé de compter avec les vieilles haines nationales, comme avec les aspirations orgueilleuses de son peuple, ne saurait se jeter dans les bras de ces deux puissances, dont la première fut et restera à jamais la mortelle ennemie des Monténégrins, tandis que la seconde, à tort ou à raison, est devenue l'objet de leurs méfiances.

Hostile à toute espèce de sujétion, le prince Nicolas ne saurait se plier à la régularité d'un chef d'État recevant à certaines heures son conseil, ses aides de camp, ses secrétaires. Le jour, la nuit, les heures semblent au contraire se confondre pour lui, et il se plaît souvent à traiter au milieu de la nuit une affaire dont il avait pendant tout le jour le loisir de s'occuper.

Pour compléter ce qui a rapport au chef du gouvernement monténégrin, ajoutons qu'en suite des réformes dues à la constitution de 1868, la liste civile du prince a été limitée au chiffre de 6,000 ducats autrichiens (70,500 fr.), sur lesquels il avait même primitivement à prélever les appointements d'un certain nombre d'employés particuliers. Mais, dès 1869, l'État a pris à s charge cette dépense accessoire, de façon à laisser au prince pour l'entretien de sa maison, la disposition complète de sa liste civile.

Immédiatement au-dessous du pouvoir du gospodar apparaissait, il y a quelques mois encore, le sénat

Cattaro, que les Tsernogortses réclament comme l'héritage de leurs ancêtres, quoiqu'ils aient perdu cette place depuis 1443. Il est certain que voir de tous côtés la mer battre le pied de sa montagne sans pouvoir en approcher doit causer quelque irritation à ce petit peuple, surtout s'il se souvient que la mer dont il entend les houles mugir est cette riche Adriatique dont le littoral délicieux produit à la fois la figue et l'orange, la vigne et l'olive. » (*Les Slaves d'Orient,* t. I.)

(*soviet*), dont l'institution, due au vladika Pierre II, remonte à 1831. Frappé des abus que l'indépendance presque absolue des tribunaux particuliers entraînait, en même temps que de l'importance trop grande acquise par certains chefs, exerçant, loin des yeux du souverain, une autorité sans contrôle ni discussion, Pierre II imagina de réunir tous ces pouvoirs en un corps à la fois législatif et judiciaire, dont il pût surveiller tous les actes et contrôler les décisions. Ainsi fut constitué le sénat, composé primitivement d'un président et de douze membres, sorte de cour des pairs, qui avait la double mission de discuter les lois à soumettre ensuite à la ratification du peuple, et de juger en appel et en dernière instance les différends provinciaux, ou les causes déférées déjà aux tribunaux particuliers.

Lors de la création de cet aréopage, le peuple était censé élire les *sovietniks* (sénateurs), le vladika ne faisant que confirmer leur élection; plus tard, on dérogea progressivement à cette habitude, et, sous Danilo, comme aujourd'hui, la nomination des sénateurs dépendait déjà totalement du choix du gospodar. Bien plus, Danilo, succédant à son oncle, et trouvant dans le sénat une opposition qui mettait en jeu son autorité, entra tellement en maître dans les délibérations des Pères conscrits, que, depuis cette époque, ceux-ci ont abdiqué toute velléité de résistance aux décisions du souverain.

Le rôle du sénat reste donc à ce moment purement judiciaire, et quant aux questions politiques, le grand conseil n'en reçoit généralement la communication que lorsqu'elles ont été résolues; du reste, en vertu de la constitution de 1868, le prince n'a point à lui rendre

compte des décisions par lui prises dans les affaires extérieures.

Lors de la création du sénat, les douze membres qui le composaient recevaient la modeste indemnité de cent florins ; leur traitement, sans devenir bien luxueux, s'est élevé depuis, et aujourd'hui les seize sénateurs existants sont rétribués ainsi qu'il suit :

Le président, trois mille cinq cents francs ;

Le vice-président, trois mille francs ;

Cinq sénateurs en résidence à Tsettinjé, quinze cents francs ;

Neuf sénateurs étrangers à la capitale, et ne siégeant, à tour de rôle, que pendant trois mois de l'année, sept cent cinquante francs.

On voit que le chiffre des sénateurs s'est augmenté de trois, parmi lesquels il faut compter un vice-président qui, primitivement, n'existait pas.

Quant à la modicité de leurs traitements, elle est en relation avec les faibles ressources du budget ; toutefois, quelque minimes que soient celles-ci, on n'accusera pas ces hauts dignitaires de se nourrir des sueurs du peuple. Les voyageurs qni ont été à même de voir dans l'exercice de ses fonctions l'aréopage monténégrin, surtout au début de son institution, ont tous conservé un pittoresque souvenir d'une assemblée qui, pour M. Lenormand, rappelle celle du sénat de pâtres et de proscrits vêtus de peaux de bêtes, que Romulus réunissait au son de la trompe des bergers sur le mont Palatin : « Ces assemblées, dit-il, se tiennent à Tsettinjé, dans une longue maison basse, couverte en chaume, qui a l'apparence d'un hangar, et qui, à l'intérieur, est divisée en deux pièces. L'une sert d'écurie commune, où

l'on attache les ânes et les mulets qui ont amené de leurs villages les Pères conscrits ; l'autre est le lieu des délibérations. On n'y remarque, en fait de meubles, qu'une ligne de tapis, un long banc de pierre adossé à la muraille, et quelques siéges rangés autour du foyer où l'on fait du feu pendant l'hiver. Là s'assoient les sénateurs après avoir déposé leurs armes les plus pesantes, mais gardant à leur ceinture leurs pistolets et leurs poignards. Tout en fumant, ils délibèrent ou écoutent la lecture des actes officiels que leur fait le secrétaire du prince.

« Si, comme il arrive souvent, le prince est présent à la séance, il s'assied avec les autres sur le banc de pierre, et n'a pour distinction qu'un coussin ou un sac de laine. Le résultat des délibérations est écrit séance tenante par le secrétaire, à la façon turque, c'est-à-dire sur les genoux.

« Quand la discussion semble devoir être longue, pour que l'heure des repas ne vienne pas l'interrompre, on fait rôtir un mouton au foyer de la salle : lorsqu'il est cuit, les sénateurs le dépècent et le mangent, tandis que l'affaire suit son cours [1]. » Cette description, vraie encore pour les premières années du règne de Danilo Ier, ne représente aujourd'hui que les réunions présidées par le prince, quand il rend la justice en voyage, entouré des sénateurs ou autres personnages qui l'accompagnent habituellement. Déjà Danilo avait installé le sénat dans une aile de bâtiment, ajoutée par lui au palais construit par Pierre II, de sorte qu'il pouvait, de ses propres appartements, suivre souvent les bruyantes discussions de l'assemblée et les plaidoiries des clients.

[1] LENORMAND, *Turcs et Monténégrins.*

Quand le prince Nicolas eut affecté au séminaire et à l'école des filles le vieux palais tout entier, le *soviet* vint s'établir à l'étage d'une modeste maison, située en face de celle du prince, et dont le rez-de-chaussée servait de corps de garde aux kabadahie; enfin, depuis 1873, le sénat a repris possession de son ancien local au palais de Pierre II. Du reste, le suprême conseil n'a abdiqué que fort peu de la primitive simplicité que nous décrivions tout à l'heure : la salle des séances blanchie simplement à la chaux, la barrière de bois blanc servant de barre au tribunal, la table vermoulue devant laquelle prennent place les juges et le vieux fauteuil de chêne du président, ne pourraient un instant laisser supposer à l'étranger, apparaissant subitement au milieu de cette réunion de gens armés, qu'il a sous les yeux une assemblée sénatoriale.

Si Danilo voulait que le sénat sentît toujours s'appesantir sur lui sa main de fer, Nicolas Ier ne devait pas moins tenir à arrêter ce corps sur le chemin de toute émancipation. La présidence donnée à son père Mirko fit donc du sénat une machine toute passive, dont les rouages complaisants continuèrent d'être mis en activité par l'énergique frère de Danilo. En 1867, la mort de Mirko laissa quelque temps vacante une place qu'il était dangereux de faire occuper par un titulaire capable d'une opposition quelconque; aussi, dès l'année suivante, Nicolas Ier profita-t-il du retour au Monténégro de son cousin, Bogidar Petrovitj, qui venait d'achever en France son éducation, pour élever à la haute position de président du sénat ce jeune homme, presque enfant alors, qu'une absence de dix années avait laissé complétement ignorant des affaires de son pays. La vice prési-

dence, confiée à Pétar Stephanow Voukotitj, beau-père du prince, achevait l'accaparement complet des volontés sénatoriales; car Petar Stephanow, maître d'une puissante influence, guerrier illustre, respecté de tous, ne pouvait que mettre au service des intérêts de son gendre les grandes qualités qui, depuis la perte de Mirko, ont fait de lui le premier des Monténégrins.

Jusqu'à la fin de l'année 1873, le sénat, bien que réduit à son rôle subalterne, conservait la satisfaction de se dire et de se croire le premier corps de l'État, quand la création d'un ministère, rêve du prince Nicolas, combattu par toutes les personnes sensées qui avaient été consultées à ce sujet, vint achever de mécontenter des gens plus favorables aux routines du passé qu'aux brillantes innovations gouvernementales. L'année 1874 a donc vu le pays entrer dans une voie aussi fausse que prématurée, en inaugurant un système ministériel que rien absolument ne pouvait motiver, si ce n'est le besoin pour le chef des Monténégrins de mettre entre lui et le sénat une nouvelle barrière que l'on pût toujours opposer à ce dernier, et de développer plus largement encore le régime des antagonismes. Ajoutons que le choix des titulaires ne tenant aucun compte des aptitudes individuelles, a donné, comme à plaisir, à chacun d'eux les attributions les moins compatibles avec ses capacités. On n'a pas même, dans cette création, fait grâce à une grande chancellerie qui n'avait, moins que tout autre emploi, aucune raison d'exister.

Parmi les réformes administratives qui ont signalé ces dernières années, nous devons rappeler encore, en 1871, l'institution dans chaque nahia d'un préfet, investi de pouvoirs assez étendus, aussi bien au point de vue

civil, qu'au point de vue militaire. Ces préfets s'immiscent naturellement dans les conflits de la frontière, et, loin d'y apporter l'apaisement qu'on pourrait en attendre, n'ont fait, au moins jusqu'à ce moment, qu'envenimer les querelles, et leur donner surtout un caractère plus sérieux aux yeux des pachas voisins, en engageant de plus en plus la responsabilité du gouvernement de Tsettinjé, dont ils ont au moins l'air de s'inspirer.

En face du pouvoir despotique du gospodar, nous retrouvons l'autorité ecclésiastique empruntant encore aux traditions du passé un reste du prestige qui, pendant plusieurs siècles, entoura la personne des belliqueux évêques de la Montagne-Noire.

Bien que depuis Pierre II le rôle du *métropolitain du Monténégro, des Berda, de Scutari et des Primoré* [1] soit devenu bien secondaire, le peuple conserve pour ce dignitaire un respect sincère et profond, et peut-être ne serait point fâché de le voir reprendre dans les affaires civiles un peu de cette autorité qui lui a été ravie tout à fait. Mais, ni Danilo, ni son neveu Nicolas, n'ont entendu laisser subsister à côté d'eux un pouvoir antagoniste avec lequel il fallût aussi compter, et leur but a été de resserrer dans ses plus étroites attributions le métropolitain. A l'avénement du prince Nicolas, le siége épiscopal se trouvait occupé par un homme des plus distingués, élevé aujourd'hui par le gouvernement russe à une haute dignité

[1] « Ces deux derniers titres sont devenus des titres *in partibus*. On donnait le nom de Primoré à la portion du littoral adriatique comprise entre Cattaro et l'embouchure de la Boiana. Elle formait une province à part, comprise au nombre des grandes vassalités de l'empire serbe et que l'on voit figurer avec ses armes (un champ de gueules portant un bras cuirassé armé d'un glaive) sur l'écu de Douchan. (Ubicini, *les Serbes de Turquie*.)

ecclésiastique. Avec sa sagacité ordinaire, Mirko apprécia bien vite les difficultés que pourrait créer dans l'avenir à son fils un adversaire possédant la double et redoutable puissance de l'intelligence et de la religion; aussi, le vladika, moralement forcé de descendre du trône épiscopal, qu'il occupait avec éclat, dut quitter le Monténégro, cédant la place à un moine obscur, ex-archimandrite du couvent d'Ostrog, n'ayant pour toutes armes que sa simplicité et ses vertus. Hilarion Ragonovitch, tel est son nom, fut envoyé à Moscou en 1863 pour y être consacré par le Saint-Synode, et revint immédiatement prendre possession d'un poste dans lequel il ne devait porter ombrage à personne. Disons à sa louange que, s'isolant absolument de tous les conflits civils, et s'enfermant dans le silence du vieux monastère de Tsettinjé, il n'a cessé, depuis dix années, de se montrer digne, par son dévouement et sa charité, du poste éminent dans lequel il eut pour prédécesseurs les Vassili et les Pierre Ier : c'est le dignitaire à la fois le plus respectable, le plus désintéressé et le plus ami du peuple que possède le Monténégro. Le vladika Hilarion a pour archimandrite P. Ljubitch de Budua, homme consciencieux et instruit, qui cumule avec sa charge la direction du séminaire. Le vladika du Monténégro ne reçoit pas son traitement de l'État. Il prélève seulement sur les revenus de l'Église, composés de certaines taxes ecclésiastiques et du fermage des terres des monastères de Tsettinjé, d'Ostrog, etc.[1], une somme de cinq mille francs pour son entretien particulier.

[1] Il faut compter au nombre des ressources importantes du budget du culte les offrandes faites à la châsse de saint Basile, à Ostrog, pendant le pèlerinage annuel qui a lieu pour la Trinité. Ces offrandes atteignent

Les mêmes revenus servent à assurer l'exercice du culte, aussi bien à l'évêché que dans les églises et les pauvres monastères de la principauté.

Le petit nombre des moines ne saurait suffire à peupler ces derniers, presque tous déserts ou desservis par des popes ordinaires. Ceux-ci, du reste, pullulent en quelque sorte dans le pays, où l'on en compte au moins quatre cents, tous plus ignorants les uns que les autres, ou tout au moins bornant leur savoir à la lecture des livres liturgiques en vieux slave et à la célébration des offices. On les reconnaît au port de la barbe entière, plus qu'au vêtement ecclésiastique dont ils s'affranchissent le plus souvent : en dehors de leurs fonctions ils portent, en effet, presque toujours le vêtement monténégrin, et même les armes à la ceinture. Mikiewicz a dit à ce sujet, avec une grande vérité : « Il n'est pas rare de rencontrer un prêtre maître d'auberge, qui vend du vin et qui chante des poésies sur la guzla. Le prêtre ne diffère en rien ni dans ses mœurs, ni dans ses habitudes, ni même dans son costume, d'un paysan monténégrin. » Il est à croire que des abus sérieux dans ce genre avaient eu lieu, car un mandement du vladika dut interdire, en 1864, aux popes non attachés au ministère, de porter l'habit ecclésiastique et de laisser croître leur barbe.

Le recrutement du sacerdoce se faisait il y a quelques années encore de la façon la plus déplorable ; l'ignorance des popes répondait à l'ignorance du peuple. Mais à la suite du voyage en Russie du prince Nicolas, des fonds annuels furent accordés par le tsar pour la création d'un séminaire (*bogoslavia*), auquel on affecta une partie des

généralement de 6 à 7,000 francs et se sont élevées quelquefois jusqu'à 9 et 10,000 francs.

bâtiments du vieux palais de Pierre II. Un théologien et littérateur distingué, le Hongrois Milan Kostitj, très-versé dans les langues slaves et allemande, vint en 1869 prendre à Tsettinjé la direction de cet établissement, à la tête duquel il resta avec le plus grand succès pendant trois années. Rebuté dans sa mission par des conflits d'autorité, il abandonna malheureusement une œuvre si bien commencée, et la *bogoslavia,* arbre flétri avant d'avoir porté des fruits mûrs, a été, depuis 1873, transférée au monastère d'Ostrog, où sa décadence se continue aujourd'hui.

La plupart des petites églises de la principauté, construites sur un type presque unique, ne sont remarquables que par leur extrême pauvreté; les cérémonies du culte s'y accomplissent avec la plus grande simplicité, et, du reste, les Monténégrins semblent se soucier fort peu des offices religieux, auxquels ils n'assistent presque pas. Il est même difficile de concilier certaines pratiques extérieures auxquelles on les voit se livrer à tout moment, les signes de croix, les prières à haute voix au moindre appel de la cloche, les invocations à la Vierge et aux saints, les serments, les jeûnes, les processions, le chômage sévère de toutes les fêtes; en un mot, l'ostentation d'une foi ardente, avec un scepticisme de paroles prêt à jeter le ridicule sur les choses les plus dignes de leur respect. Dire avec M. Lenormand que « la Tsernagore est un pays très-avancé sous le rapport de la liberté religieuse », c'est reconnaître simplement que les Monténégrins ont une indifférence assez grande en matière de religion. Quant au gouvernement lui-même, bien loin de protéger toute espèce de culte autre que l'orthodoxie, il confond dans une égale proscription la-

tins et musulmans, et ne permettrait pas plus dans la principauté l'érection d'une église catholique du rite romain que celle d'une mosquée [1].

La religion de la principauté est donc uniquement l'orthodoxie ; quant aux musulmans peu nombreux qu'on retrouve sur les confins des Koutchi et des Vassojevitj, ils appartiennent à des tribus plutôt indépendantes qu'albanaises ou monténégrines, prêtes à donner au plus offrant le concours de leurs bras [2].

A l'église épiscopale de Tsettinjé seule est réservé l'éclat des cérémonies religieuses, relevées par la présence du prince, de sa famille et des sénateurs ou autres personnages qui viennent en grand nombre à l'occasion des principales fêtes. L'évêché possède dans son trésor d'assez riches ornements, dus à la générosité des empereurs de Russie ou à la dévotion des Slaves, et quand le vladika s'en revêt aux jours solennels, il semble que la petite basilique, encombrée de brillants costumes, va en-

[1] Nous nous permettons donc de combattre les assertions suivantes, contenues dans le livre de Lenormand (*Turcs et Monténégrins*) et dues sans doute à des témoignages locaux qu'il faut bien se garder d'accepter sans contrôle. « La majorité des Monténégrins appartient à l'Église orientale, qui s'intitule orthodoxie. Il y a cependant parmi eux, surtout dans les Berda, un nombre encore assez notable de catholiques du rite latin qui ont leurs églises et leur clergé et qui ont constamment joui de la liberté la plus complète pour l'exercice de leur culte, dans le temps même où le pays était gouverné par l'évêque schismatique de Tsettinjé. La tolérance religieuse est si absolue dans la principauté monténégrine que certaines parties des Berda sont habitées par des musulmans, qui ont paisiblement leurs imams et leurs mosquées. Malgré la différence des religions, ces musulmans sont les frères d'armes des Tsernogortses chrétiens; ils combattent avec la même ardeur contre les Ottomans, et, chez eux, la passion de l'indépendance nationale remplace l'exaltation religieuse qui anime leurs compatriotes. »

[2] On sait à Tsettinjé le cas qu'il faut faire de cette population des montagnes, toujours prête au brigandage et plus accessible à la cupidité qu'à tout autre sentiment.



LJUBITCH

Archimandrite, directeur du séminaire d'Ostrog.

tendre un de ces appels à la guerre sainte qui retentirent si souvent sous les voûtes du vieux monastère. Suivant le rite orthodoxe, le prince assiste debout aux plus longs offices, donnant lui-même l'exemple du recueillement; et, pour qui fait un retour vers le passé, c'est un spectacle curieux que celui de ces deux pouvoirs se retrouvant un instant en face, dans ce temple où ils étaient, il y a si peu de temps encore, entièrement confondus. Le vladika seul échappe à l'obligation de baiser la main du prince; une sorte d'égalité reparaît entre ces deux autorités suprêmes dans l'échange de l'accolade ou de la poignée de main qu'elles se donnent réciproquement.

Le moment est venu de dire quelques mots de l'état de l'enseignement dans la principauté, et de constater les progrès réalisés en ce qui le concerne pendant les dernières années.

Jusqu'à Pierre II, on ne trouve aucun vestige d'instruction publique dans la Montagne-Noire : à ce vladika, à la fois érudit et poëte, revient la fondation de deux petites écoles qui ne tardèrent point à disparaître. Plus tard, son neveu Danilo, sentant, par ce qui lui manquait à lui-même, toute la valeur des connaissances qu'il ambitionnait et recherchait, créa, dans l'intérieur même de son palais, une sorte de petit collége, où il se plaisait à diriger lui-même les études de quelques jeunes gens appartenant aux meilleures familles. Nicolas Ier, malgré tout son désir de donner à l'enseignement une extension en rapport avec les immenses besoins de son pays, n'avait pu arriver jusqu'en 1868 qu'à constituer au monastère de Tsettinjé une sorte d'école normale à deux degrés, dont les modestes ressources ne pouvaient aboutir qu'à former quelques popes un peu moins ignorants

que les autres, ou à inculquer à des enfants les rudiments de l'instruction primaire. Tout allait heureusement bientôt changer de face. En même temps que la *bogoslavia* appelait à elle, en 1869, tout ce que la Tsernagore avait de jeunes gens intelligents, quelques maîtres venus des pays serbes étaient envoyés dans les diverses nahie pour y ouvrir des classes, en attendant que l'école supérieure de Tsettinjé pût fournir à l'enseignement ceux de ses élèves qui n'opteraient point pour le sacerdoce Enfin, le travail et l'admirable persévérance de Milan Kostitj eurent pour résultat de former en trois années plus de quarante maîtres d'école, d'un savoir supérieur à tout ce que l'on avait vu auparavant dans la principauté, et de porter jusqu'aux extrémités de la Tsernagore le trésor de l'instruction dont on était si totalement privé. A ce moment, pas un village un peu considérable du Monténégro ne manque de sa maison d'école, où filles et garçons acquièrent avec la facilité surprenante, qui tient à la merveilleuse intelligence de cette race, une instruction dont, il y a quelques années, ils ne sentaient pas le besoin, et qu'aujourd'hui ils semblent réclamer à grands cris. Il a fallu s'ingénier pour permettre au budget d'entretenir ces nouveaux employés que l'on voulait attacher à leur ministère par de réels avantages; et, par de sages combinaisons, on est arrivé à leur assurer un traitement progressif pouvant s'élever jusqu'à cent vingt talari [1], somme considérable dans un pays où les sénateurs savent se contenter d'émoluments presque aussi modestes. Avant dix années on ne saura trouver en

[1] 600 francs, auxquels il faut ajouter l'avantage d'un logement et un droit de chauffage aux frais des familles dont les enfants fréquentent l'école.

Tsernagore un adolescent ne sachant point lire et écrire, et la Montagne-Noire pourra, non sans raison, jeter un coup d'œil de mépris sur certains grands États vantés pour leur science, leur littérature et leur industrie, où le tiers des contingents militaires ignore jusqu'aux premières notions de la lecture et de l'écriture.

Nous devons dire quelques mots d'une institution aussi récente que la *bogoslavia*, et appelée peut-être à exercer dans l'avenir un changement complet dans la position sociale des femmes de la principauté : nous voulons parler de l'Institut des filles [1], dirigé, depuis le commencement de l'année 1870, par mademoiselle N. Patzevitj, et placé sous le haut patronage de S. M. l'impératrice de Russie, ainsi que sous la surveillance de la princesse Miléna. C'est encore au voyage du prince Nicolas à Saint-Pétersbourg que remonte cette création si utile, que l'impératrice Maria Alexandrowna confia au zèle de la personne si distinguée qui, à ce moment encore, est à la tête du *Jenski Tsernogorski Institute*.

L'Institut a pour but de donner aux filles des meilleures familles du pays l'instruction dont elles étaient absolument privées jusqu'alors, et de les initier, par une éducation plus pratique encore que brillante, au rôle, si modeste qu'il soit, qu'elles peuvent être appelées à remplir enfin dans cette petite société en voie de formation. Grâce aux soins dont elles sont l'objet, toutes ces jeunes filles, hier encore presque demi-sauvages, ont perdu les aspérités de leur nature inculte, et reportent sur leurs maîtresses les trésors d'affection qu'elles ne trouvaient point à dépenser, même dans leurs familles; aussi ces

[1] Jenski Tsernogorski Institute, ou Vichajenska Schkola.

enfants, élevées aujourd'hui avec une maternelle tendresse, et dont naguère pourtant personne ne semblait se soucier, devront longtemps bénir à la fois le nom de leur intelligente directrice et celui de ces deux institutrices si dévouées, qui, unissant à une brillante instruction toutes les séductions de la jeunesse, n'hésitèrent point à accepter l'exil de la Tsernagore et sa rude existence, pour apporter aux femmes déshéritées de la Montagne-Noire une émancipation, intellectuelle d'abord et bientôt sociale, que le savoir et l'éducation, après l'avoir embellie, finiront peut-être par légitimer aux yeux des rudes et despotiques Monténégrins.

CHAPITRE XIII.

Langue. — Imprimerie. — Journaux. — Télégraphe. — Postes. — Les estafettes de la Sérénissime République. — Routes. — Budget de la principauté.

La langue exclusivement parlée par les Monténégrins est le dialecte serbe des langues slaves. Pur dans l'intérieur du pays, surtout du côté de l'Herzégovine; un peu vicié au voisinage de l'Autriche par l'introduction d'un certain nombre de mots italiens, ce dialecte est encore modifié sur les confins de la Turquie, et surtout dans les Bielopavitj, par l'adjonction de quelques locutions empruntées à la langue ottomane. Bien qu'un vocabulaire d'une richesse extraordinaire lui fournisse tous les éléments que le style et la poésie peuvent réclamer, il n'a pour ainsi dire pas de littérature, ou plutôt toutes les productions de celle-ci sont éparses dans la mémoire des rapsodes. Quant aux savants disposés à écrire dans cette langue si flexible et si sonore, ils sont encore à trouver. Aucune autre n'est pourtant plus propre à traduire nettement les idées, même les plus abstraites, et même à permettre la formation d'expressions techniques, sans demander aux langues mortes le secours que les sciences et les arts en réclament perpétuellement.

Par la multiplicité et la rencontre des consonnes, le dialecte serbe donne à ceux qui le parlent une assez grande facilité pour l'étude des langues turque et allemande; mais il est rebelle à l'euphonie grecque, bien que,

par sa grammaire, il rappelle de bien des façons la belle langue des Hellènes, dont il a en particulier le futur et les déclinaisons. Il manque à la vérité de l'article, mais on retrouve déjà celui-ci dans le serbe de Croatie. Extrêmement compliquée dans sa grammaire et sa syntaxe, cette langue serbe reste au plus grand nombre inconnue dans ses finesses et son élégance et, comme le latin, elle n'hésite point dans la bouche du peuple à braver souvent l'honnêteté. Aussi le langage des Monténégrins n'est rien moins que châtié; et quand la pruderie de convention a été mise de côté, le dictionnaire fournit aux discussions les expressions les plus hasardées.

Il est inutile de dire que l'enseignement des écoles monténégrines se borne à celui de l'idiome du pays, les langues mortes passant à la Tsernagore pour être de la plus absolue inutilité. Et malgré l'aptitude que ce peuple partage avec toutes les races méridionales pour la philologie, personne chez lui ne se donne la peine de se livrer sérieusement à l'étude des langues étrangères, telles que l'italien, l'albanais et le turc qui fréquemment lui seraient si utiles. L'exemple du vladika Pierre II, à la fois poëte et prosateur, et versé dans la plupart des langues de l'Europe, n'entraîne aujourd'hui, dans la Montagne-Noire, aucun imitateur. Rempli des dispositions les plus favorables au développement de l'instruction, le gouvernement de la principauté devrait se préoccuper de restituer à la langue du pays, au moyen d'un bon dictionnaire, sa pureté primitive, en la dégageant de tous les termes étrangers qui s'y sont glissés, et en même temps de vulgariser aussi l'étude de la langue italienne, presque indispensable à toutes les populations

avoisinant le littoral de l'Adriatique. La connaissance du vieux slave étant à peu près le seul bagage littéraire des popes, et ceux-ci étant nombreux en Tsernagore, c'est une chose commune d'y trouver des gens capables de comprendre et d'expliquer les livres de la liturgie orthodoxe.

Les Monténégrins ne sauraient, du reste, oublier que c'est de chez eux-mêmes que sortirent les premiers livres liturgiques slaves, et avec eux les premiers monuments typographiques dans lesquels aient été employés les caractères cyrilliens. A George Tsernoievitj, fils d'Ivan, et qui succéda à son père en 1490, revient en effet l'honneur d'avoir créé dans son château d'Obod, construit sur le monticule qui domine le bourg actuel de Rieka, la première imprimerie slave connue, d'où sortirent de précieuses éditions de livres d'église qui se répandirent alors jusque dans l'intérieur de la Russie[1]. Soixante et dix années plus tard, le culte des lettres, introduit en Tsernagore par George Tsernoievitj portait encore ses fruits, et l'on en retrouve les traces dans des manuscrits précieux, dont les derniers, exécutés en 1566, montrent qu'à cette époque le pays n'était point encore retombé

[1] « Un certain nombre d'églises de la Tsernagore les possèdent encore aujourd'hui, » dit M. Lenormand; mais cette assertion est fausse, car un seul de ces livres se trouve dans le trésor de l'évêché. Un autre est conservé précieusement à Moscou, dans une des nombreuses basiliques, et fut montré au prince Nicolas lors de son voyage en Russie. « La suscription de ces livres a été reproduite d'abord par M. Vouk Karadzitj (Primieri srpsko Slavenskoga iezika), puis par M. Miklosich (*Monum. serb.*); elle porte qu'ils sont imprimés « par l'ordre du seigneur Georges » Tsernoievitj, l'an de Jésus-Christ 1494, de la création du monde 70002, » le quatrième jour de janvier. » Le lieu d'impression n'y est pas indiqué, mais la tradition constante place ce lieu dans le Monténégro. » LENORMAND, *Turcs et Monténégrins*.

dans l'ignorance où il devait végéter jusqu'à nos jours. La prise d'Obod par Ali-Pacha, de Scutari, mit fin à cette période trop courte de culture intellectuelle, en anéantissant la trop florissante imprimerie; et quand, en 1591, le vladika Pachomios, désireux de rendre à ses églises les livres liturgiques qu'elles avaient perdus pendant les guerres, songea à relever les ateliers d'Obod, il n'y trouva que les ruines amoncelées par le passage des Osmanlis.

Il faut arriver jusqu'à Pierre II pour voir tenter de nouveaux efforts en faveur des lettres. Presque au début de son règne, il établit au monastère de Tsettinjé une imprimerie sous les presses de laquelle passent les nombreux *piesme* ou chants nationaux recueillis partout dans leur admirable simplicité. De 1835 à 1839, Démétrius Milakovitj publie ses *G'rlitze* (tourterelles) dans lesquelles il introduit une histoire abrégée du Monténégro jusqu'en 1830, travail qui plus tard devait servir de canevas à une œuvre plus complète[1].

L'illustre vladika poëte apporte ses nombreuses contributions à la littérature monténégrine dont il veut poser les fondements; mais la semence qu'il répand à pleines mains tombe sur un sol infertile. « Ce peuple de voleurs et d'assassins qu'il prétend faire marcher et progresser dans les sentiers de la civilisation[2], » reste sourd à son appel, et « ce Prométhée enchaîné sur son Caucase », comme l'a dit M. X. Marmier, condamné au long supplice d'une intelligence merveilleuse égarée au milieu d'une nation à demi-barbare, emporte avec lui dans la

[1] *Istorija o C'rnogore.*

[2] Paroles de Pierre II à M. Wilkinson *Dalmatia and Montenegro.*

tombe le feu sacré dont il eût voulu animer son peuple tout entier.

Une année s'était à peine écoulée que, forcés par le manque de munitions, les Monténégrins faisaient main basse sur les caractères typographiques de l'imprimerie de Pierre II, et les utilisaient pour fabriquer des balles. Au milieu des préoccupations guerrières qui remplirent le règne si accidenté de Danilo Ier, la régénération intellectuelle de la principauté fut donc à peu près suspendue, et les presses oubliées sous la voûte du vieux monastère ne se réveillèrent que pour donner le jour à des œuvres insignifiantes, telles que l'*Orlitch* (l'Aiglon) ou calendrier de Tsettinjé, publication n'ayant guère que la valeur d'un almanach ordinaire. Nicolas Ier, lui-même, laissa s'écouler une dizaine d'années sans rétablir au moins dans leur état primitif les ateliers où tout conservait encore le souvenir de Pierre II. Peut-être aussi la difficulté d'entretenir des ouvriers typographes, qu'il fallait chèrement acheter, était-elle pour quelque chose dans cette indifférence. Enfin, en 1870, le gouvernement ayant décidé la création d'un journal, on réorganisa l'imprimerie dans le vieux palais de Tsettinjé et l'on recruta les ouvriers les plus indispensables. La feuille hebdomadaire qui allait inaugurer au Monténégro le règne de la presse, reçut le nom de *Tsernogorats* (le Monténégrin), et eut pour principal rédacteur S. Popovitj de la Vojvodina, et pour gérant le secrétaire même du prince Nicolas, Iovan Sundecic. Soumis à une censure sévère, le nouveau journal n'était point exposé à s'égarer dans les sentiers faciles du libéralisme où son rédacteur l'eût volontiers conduit; chaque article soigneusement élagué n'apparaissait que sous une forme assez châtiée pour ne

donner ombrage à personne, aussi bien au dehors qu'au dedans. N'ayant d'écoulement à l'extérieur que par la voie d'Autriche, il fallait surtout que la feuille monténégrine s'observât de ce côté, et c'est ce qu'elle ne fit pas. En suite d'un article où le *Tsernogorats* avait critiqué les agissements du gouvernement impérial et royal en Hongrie, l'expédition du journal par la voie de Cattaro fut interdite, et l'organe de la principauté dut suspendre sa publication, le nombre des abonnés à l'intérieur étant tout à fait nul. Depuis cette époque le journal a reparu sous le nom de *Glas C'rnagorski* (la *Voix du Monténégro*) et avec la même rédaction. Jusqu'à ce moment l'imprimerie rétablie à Tsettinjé n'a pu prendre une telle importance, que l'on songeât à en tirer parti pour la publication des livres liturgiques et autres en usage dans la principauté. Aussi, c'est de Belgrade et d'Agram que ces ouvrages arrivent, à un prix bien plus réduit qu'on ne les obtiendrait sur place, avec les faibles moyens dont on dispose, et surtout avec le peu d'empressement que le gouvernement apporte à développer l'art typographique dans la principauté.

Jusqu'en 1870 aucun fil télégraphique n'avait encore relié la capitale du Monténégro avec les stations autrichiennes du voisinage : les finances de l'État ne permettaient pas même en effet une dépense aussi minime que celle dont il s'agissait. Mais la générosité de l'empereur Alexandre vint encore en aide, en cette occasion, au pays, et peu de temps après le retour du prince Nicolas de Saint-Pétersbourg, tout le matériel nécessaire au fonctionnement de quelques stations, ainsi qu'au prolongement d'un fil télégraphique sur un parcours d'une centaine de kilomètres, fut directement expédié de Rus-

sie au Monténégro. Sur la demande du prince Nicolas, l'administration des lignes autrichiennes fit exécuter le travail nécessaire pour rejoindre à la frontière, au-dessus de Cattaro, la ligne nouvelle du Monténégro, et le 2/14 mars 1870, le fil électrique transmettait à l'empereur de Russie l'expression de la reconnaissance du chef des Monténégrins pour le service éminent rendu par Alexandre II à la principauté.

Pendant la durée des travaux d'exécution de la ligne monténégrine, avait été envoyé de Belgrade à Tsettinjé M. Berzakovitj, employé des télégraphes, chargé de former un certain nombre de jeunes Monténégrins intelligents pour les divers emplois qui allaient se présenter; et une douzaine d'entre eux, ayant fait preuve d'aptitudes suffisantes, furent attachés à la nouvelle administration dont Stefan Radonitj devint le directeur. Peu de temps après l'ouverture de la station de Tsettinjé, fut inaugurée celle de Rieka, et la ligne, continuée jusqu'à Danilograd et Orća-Louka, dans les Bielopavitch, atteignit enfin, dans l'été de 1871, le monastère d'Ostrog, au delà duquel elle n'a pas encore été prolongée.

Vu la lenteur et la difficulté des communications entre les Berda et la capitale, il serait important pour le gouvernement que les Vassoievitj fussent reliés à Ostrog par le fil électrique, car ce n'est guère que dans un délai de deux ou trois jours que les nouvelles de l'extrême frontière, du côté de la Bosnie, peuvent arriver à la station du monastère : celle-ci même n'a commencé qu'en 1873 à fonctionner un peu régulièrement. En vertu de la convention télégraphique austro-monténégrine, le prix des dépêches échangées entre Cattaro et Tsettinjé a été abaissé à vingt kreutzers (soit cinquante centimes); mais

dans l'intérieur de la principauté il s'élève au double de cette somme, ce qui dépasse de beaucoup les moyens des gens du pays, et restreint forcément les communications télégraphiques aux commerçants et aux employés de tout genre en relations officielles avec le gouvernement. Aussi l'administration télégraphique, malgré les faibles appointements de ses employés (de cent à trois cents florins), emprunte à la caisse publique bien plus qu'elle ne lui rend, suivant en ceci l'exemple du journal officiel dont les comptes se règlent chaque année avec un large déficit. Il eût été pourtant bien facile de prévenir une semblable situation et même de faire produire à la ligne télégraphique un revenu de quelque importance, en la raccordant, depuis Oréa-Louka, suivant le désir de la Turquie, d'une part avec Nicksitch, d'autre part avec Spuz, de façon à mettre l'Herzégovine et la Bosnie en relations directes avec l'Albanie, la Roumélie et Constantinople, sans l'intermédiaire obligé de la Dalmatie[1]. Bien qu'un arrangement ait été sur le point de se conclure à ce sujet, les choses en sont restées là ; car il n'entre point dans l'esprit du gouvernement monténégrin d'abandonner ses vieilles rancunes antiottomanes, alors même qu'un intérêt sérieux devrait compenser pour lui ce sacrifice. Et pourtant la ligne télégraphique traversant les Bielopavitj serait, en cas de guerre, complétement à la disposition des Monténégrins qui pourraient en quelques heures l'anéantir complétement.

Il y a peu de mois encore, le service des postes était

[1] Il résulte pour le Monténégro de l'absence de toute convention avec la Turquie qu'une dépêche, partant directement de Tsettinjé pour Scutari d'Albanie, revient au prix énorme de six swantzigs et demi, c'est-à-dire aussi cher que si elle était expédiée à Paris.

réduit au Monténégro à la dernière simplicité. Ainsi que cela avait eu lieu de tout temps, le mardi et le vendredi de chaque semaine, un piéton partait pour Cattaro, emportant sur son dos, dans une boîte en fer-blanc, toute la correspondance de la principauté, et revenait le lendemain chargé des lettres et des journaux arrivés par le paquebot du Lloyd. Aucune taxe n'était perçue par le gouvernement, à la discrétion duquel se trouvaient complétement les dépêches dont on prenait aussi peu de soin que possible. Le service postal s'arrêtant à Tsettinjé, les lettres adressées à l'intérieur étaient déposées sur le comptoir d'un marchand, où elles attendaient quelquefois pendant des mois entiers une occasion favorable pour arriver à leur destination. Un projet d'organisation de la poste avait été conçu dès 1869 ; mais ce n'est que vers la fin de l'année suivante qu'une convention internationale rédigée à Zara, d'une part par le directeur des postes de Dalmatie, et d'autre part par Iovan Sundecic, plénipotentiaire pour le Monténégro, fut soumise à l'examen et à la ratification des chambres austro-hongroises. Par cette convention la taxe des lettres échangées entre l'Autriche-Hongrie et le Monténégro, a été abaissée au prix minime de cinq kreutzers (douze centimes). C'est seulement dans le courant de l'année dernière (1874), que le service a été mis en activité : les timbres monténégrins sont à l'effigie du prince Nicolas. Depuis l'année 1871, M. P. Subotich, de Cattaro, employé des postes autrichiennes, avait été mis à la disposition du prince pour organiser le service et instruire quelques employés, et c'est lui qui a présidé à l'inauguration de la poste monténégrine dont il conserve encore la direction.

Ce que nous venons de dire concernant les nouvelles relations postales du Monténégro avec l'Autriche, nous remet en mémoire les services que les Monténégrins rendirent longtemps à Venise en qualité d'estafettes, alors qu'ils se chargeaient du transport des dépêches de la Sérénissime République, de Cattaro jusqu'à Constantinople. Mariano Bolizza énumérant, au début de son mémoire, les questions qu'il devra traiter dans sa description du Sandjak de Scutari, indique spécialement celle du service des postes confié aux Monténégrins (*gl' ordinarii porta-lettere, che sono uomini del Montenegro*), service dont il appréciera plus tard l'importance, les moyens et l'économie[1].

C'était, aux premières années du dix-septième siècle, une affaire importante autant que difficile que celle du transport des correspondances entre des points aussi éloignés que Venise et Constantinople; et cette république de marchands dont les vaisseaux sillonnaient l'Adriatique et hantaient les échelles du Levant, avait un intérêt capital à l'envoi rapide comme au prompt retour des dépêches, d'où dépendait, comme aujourd'hui entre les divers continents, la réussite ou la perte des plus grandes entreprises commerciales. Aussi deux fois par mois, partaient de Cattaro deux ou trois et quelquefois jusqu'à quatre ou cinq messagers (*e vi sara tal volta che*

[1] Dove si vede di piu il viaggio che fanno li porta-lettere con li dispacij publici per Costantinopoli per la strada vecchia et per la nova ancora. Si ragiona quali siano queste strade. Quanta diferenza vi sia di giornata dell' una all' altra, cosi d'inverno come d'estate.

Si considera di quanto interesse sia al publico che li dispacij vadino piu per l'una che per l'altra strada.

Veggonsi finitalmente gli nomi de luochi e delle posate che fanno li medemi porta-lettere, cada un giorno de loro camino de Cattaro fino a Costantinopoli. (Mariano Bolizza, *loc. cit.*)

vadino tre, quattro et cinque) chargés de lettres pour la Turquie. Voici du reste comment était organisé le service : A Cattaro même se trouvait un individu chargé officiellement de tenir le rôle des Monténégrins engagés comme estafettes. Dès que les frégates de Venise arrivaient avec les dépêches, un messager payé à raison de douze ducats par année, devait prendre les papiers, les porter immédiatement au Monténégro et les consigner aux estafettes. Celles-ci partant de suite pour Podgoritsa se rendaient chez le comte Lasso de Slatizza, qui accompagnait les porteurs à Grude chez le comte Hassan Hergélovitch, lequel était chargé de les protéger à travers les Koutchi jusqu'à Clémenti et de les consigner au comte Prentas. Ce dernier enfin les accompagnait jusqu'à Plava où ils étaient en lieu sûr. Deux voies s'offraient aux messagers monténégrins : 1° la vieille route, traversant la Montagne-Noire, qui leur permettait d'atteindre immédiatement Podgoritsa, pour se rendre de là à Pristina, Cerniza, Philipopoli, Andrinople et Constantinople; 2° la nouvelle route, ou route de l'Herzégovine, forçant à un long détour par Pliesiuzi, Dobranci, Brodarevo et Novi-Bazar, avant d'atteindre Pristina, pour continuer ensuite comme il a été dit plus haut.

Comme les estafettes pouvaient se rendre en cinq jours à Cerniza en traversant le Monténégro, et qu'il leur en fallait au contraire neuf par la route d'Herzégovine, celle-ci amenait un retard de quatre jours qui, doublé par le retour, portait à quarante-quatre journées le voyage d'aller et retour d'un messager chargé d'une mission à Constantinople. Par la voie du Monténégro le même voyage n'exigeait au contraire que trente-six journées d'absence.

Mariano Bolizza raconte ainsi les raisons pour lesquelles les estafettes monténégrines, habituées depuis longtemps à la vieille route, s'étaient décidées à prendre la route plus longue d'Herzégovine pour se rendre à Pristina.

Dans le temps que Marc de Molin était recteur et provéditeur de Cattaro (1612), arriva à Podgoritsa, Ali Bey Mehmed Begovitch, pacha de Scutari, dans l'intention de faire payer aux Monténégrins le tribut auquel ils se refusaient absolument. Les moyens de persuasion et d'intimidation n'ayant point réussi, il se mit en marche avec trois mille combattants, parmi lesquels il fit venir les montagnards des Koutchi, passa la Moratcha, et s'en vint à Ljeskopolje; puis, entrant au Monténégro, il mit à sac les villages de Stagnévitch et Goritza. Mais les Monténégrins qui l'attendaient au pied d'une montagne, retranchés dans un passage difficile, engagèrent le combat et le défirent complétement. Les estafettes monténégrines qui avaient à passer par la vieille route des Koutchi, que de tout temps elles avaient coutume de suivre, ignorant les événements survenus, furent massacrées; de telle sorte qu'ensuite les messagers ne voulaient plus se risquer dans cette route dangereuse. L'importance de la mission qu'ils avaient à remplir, fit rechercher une autre route passant par l'Herzégovine; mais celle-ci entraînait un retard de six jours en été et huit jours en hiver sur le voyage complet d'aller et retour, et comme les messagers étaient payés, quand ils suivaient la vieille route, à raison de quinze talari en été et de vingt talari en hiver, par homme et par voyage, on fut obligé de porter leur solde à vingt et vingt-cinq talari pour les faire passer par la nouvelle route. C'était un surcroît annuel

de dépenses de 500 ducats et, ce qui était plus capital encore, une perte inestimable de temps [1].

On resta sous ce régime pendant six années, et plus de trois mille ducats avaient été dépensés inutilement, quand vint à l'esprit de François Morosini, recteur de Cattaro, « personnage de grande valeur, de beaucoup d'expérience et d'un très-grand zèle pour la chose publique », de rouvrir la vieille route pour ramener les dépenses au chiffre primitif. Malgré les obstacles soulevés et les artifices inventés par des gens plus soucieux de leur intérêt particulier que du bien de l'État, il fit venir Mariano Bolizza et le chargea d'aller traiter cette affaire avec les gens des Koutchi et ceux du Monténégro, afin d'obtenir de nouveau le passage dans de bonnes conditions de sûreté.

Bolizza ayant accepté cette mission, se rendit de sa personne à Podgoritsa pour traiter de la paix entre les deux partis, et sa négociation ayant été menée à bonne fin, on tomba d'accord de permettre aux estafettes l'accès de la vieille route avec toutes les garanties du droit des gens, à la seule condition qu'une indemnité de cent talari serait payée aux héritiers des morts, et que les cérémonies de la réconciliation seraient accomplies suivant les rites du pays. De plus, dans l'intérêt du service et pour en assurer mieux la sécurité, Bolizza jugea qu'il fallait enlever à Hassan Hergélovitch de Grude son indemnité annuelle de douze talari, puisqu'il se trouvait en dehors du chemin parcouru, et la reporter sur le comte Lale Drecalov; qu'il

[1] Si che all' anno summano cinque cento ducati di piu, oltre l'importanza ed il prezzo inestimabile del tempo, correndovi sei giornate di piu l'esta, et d'inverno otto, come si e detto di sopra. (MARIANO BOLIZZA, *loc. cit.*)

fallait en outre accorder une autre indemnité de douze talari au comte Nico Raizcov des Koutchi, pour que tous deux, attachés par l'intérêt, fussent obligés d'accompagner les estafettes jusqu'à Clémenti : ceci était de toute importance, puisque le véritable danger se présentait à traver les Koutchi, danger inévitable, du reste, car la vieille route ne permettait pas de s'en écarter. Six talari furent ensuite assignés à Raizco Torban, comte de Stagnevitch, à Lieskopolje, chez lequel les messagers faisaient étape le jour même de leur départ, pour qu'il accompagnât ces derniers à Slatizza.

Pour mieux assurer le succès de sa mission, Bolizza fit venir avec lui à Cattaro un fils du comte Lale Drecalov et le comte Nico Raizcov de sa personne, tous deux chefs des plus influents dans les Koutchi, et même parmi tous les montagnards. Un traité ayant été rédigé, puis revêtu de la signature de ces deux personnages, de celle du provéditeur de Cattaro et même de celle de Bolizza, on choisit deux messagers principaux qui reconduisirent chez eux les chefs des Koutchi et poursuivirent ensuite, par la vieille route ouverte de nouveau à la circulation, leur chemin jusqu'à Constantinople, d'où ils revinrent sains et saufs. Le départ de l'illustrissime Morosini amena de nouveau un changement dans l'itinéraire des estafettes, auxquelles on fit reprendre la route d'Herzégovine, alors même que tous les chefs montagnards, amis de Bolizza, lui donnaient les assurances les plus formelles de la sécurité que cette route n'avait pas cessé de présenter.

Le récit des entreprises postales des Monténégrins, au temps de la Sérénissime République, trouvait ici si naturellement sa place, que nous n'avons pu résister au désir

d'emprunter à Bolizza au moins une partie des longs détails qu'il consacre à ce sujet, traité par lui comme s'il se fût agi des affaires d'État les plus capitales. Ces chefs de tribus d'une noblesse plus ou moins hypothétique, auxquels on alloue tantôt six, tantôt douze talari pour accompagner d'une station à une autre des porteurs de dépêches, apparaissent là comme des types curieux d'un temps où le dévouement s'achetait à peu de frais, époque, il faut l'avouer, hélas! de toute façon bien éloignée de nous.

Malgré les tentatives plus ou moins heureuses faites depuis quelques années pour relier entre eux les principaux centres du pays, on peut dire que le Monténégro, tel qu'il est encore aujourd'hui, ne possède pas un seul kilomètre de route vraiment digne de ce nom. A partir de la frontière autrichienne, le chemin de Cattaro à Tsettinjé, tour à tour sentier plus ou moins bien tracé, ou reconnaissable seulement à l'usure des rochers par le passage incessant des piétons et des mulets; transformé fréquemment en une échelle de rochers aux degrés abruptes, devant lesquels le cavalier, s'il n'est parfaitement sûr ni de lui-même ni de sa monture, doit forcément mettre pied à terre, ne donne en aucune façon l'idée d'une voie préparant l'accès à une capitale. Entre la frontière et Niegoche, à l'entrée même de la plaine de Tsettinjé au-dessus du village de Baïtz, et sur plusieurs autres points, il semble que l'on ait à dessein respecté les obstacles opposés par la nature au passage, obstacles dont on eût pu pourtant, avec un peu de bonne volonté, triompher sans aucuns frais pour le gouvernement. Du reste, le voyageur y gagne en pittoresque ce qu'il perd en sécurité, et peut-être les Monténégrins ont-ils com-

pris qu'il y avait plus de charme pour l'étranger à pénétrer chez eux à travers les aspérités des rochers et les déchirures du sol, qu'à la faveur d'une route orgueilleusement suspendue aux flancs de leurs montagnes. Du moment que l'imprévu disparaît des coins les plus retirés du globe, et que la vapeur emporte jusque dans les nuages des légions de voyageurs aux factices enthousiasmes, ce sera peut-être une consolation et un attrait pour le touriste de savoir qu'à deux pas de l'Adriatique il pourra retrouver quelques-unes des émotions qui lui échappent aujourd'hui partout. Il devra donc garder aux Monténégrins quelque reconnaissance de l'oubli où ils semblent se complaire et de la parfaite sincérité avec laquelle ils répondent aux reproches qu'on peut leur adresser à propos de leurs routes : « On a toujours passé par là, pourquoi ne continuerait-on pas à y passer. » De Tsettinjé à Riéka ces reproches et cette réponse philosophique auraient lieu de s'échanger constamment entre l'étranger et son guide ; car, à peine à une demi-lieue de la capitale, le premier, laissant à son cheval le soin d'exécuter pour son compte la périlleuse descente de Doborsko Sélo, n'a pas trop de toute sa prudence pour éviter lui-même les chutes où l'inexpérience de la marche dans les rochers pourrait à chaque instant l'entraîner.

La route créée en 1869 entre Riéka et les Biélopavitj, très-praticable pendant l'été, est d'un parcours très-difficile pendant les saisons pluvieuses, car, n'ayant point été empierrée sur les points où elle traverse d'anciens champs, des bois ou des taillis, elle s'y transforme en véritables marécages où piétons et chevaux enfoncent à mi-jambe. Cet inconvénient se présente surtout à l'entrée de la plaine des Biélopavitj, dès qu'on arrive au

pont de Medjitsa, et le secours d'un guide devient alors indispensable pour gagner Danilograd et Oréa-Louka.

De ce dernier point jusqu'à Ostrog, la route est au moins aussi bonne qu'entre Cattaro et la capitale ; mais dès que l'on quitte les Biélopavitj pour pénétrer dans la Zupa ou la Moratcha, les chemins ne sont plus que des sentiers fréquemment entrecoupés ou même interrompus, à travers lesquels les gens du pays sont seuls capables de diriger le voyageur. Celui-ci, du reste, devra alors dire adieu à toute espèce de bien-être et de commodité. L'abri de la tente est le seul qui puisse le garantir de la vermine qui infeste les cabanes, et si le pain de maïs, le lait et le fromage ne lui semblent point un confortable suffisant, il n'aura qu'à emporter avec lui toutes ses provisions de bouche. Si, partant de la Zéta, on se dirige vers les Piperi, les Koutchi, les Vassoievitj, plus grandes sont encore les difficultés, et certain même serait le danger, si la protection d'un périanik n'était pas accordée, dans ces circonstances, aux étrangers recommandés par leur gouvernement. Une expédition au Kom ou au Dormitor (deux mille six cents mètres d'altitude approximativement) sera donc toujours une entreprise difficile et quelque peu périlleuse, et la virginité de ces sommets se fait tout autant respecter que celle des montagnes les moins accessibles de l'Europe.

En 1873 fut commencé le tracé d'une route mettant plus directement la capitale en relation avec Danilograd par la Katounska Nahia. Ce chemin nouveau, au sortir du village de Baïts, gravit les rochers escarpés qui, de ce côté, ferment la plaine de Tsettinjé, atteint Tcheklitch, Tchévo et plusieurs autres villages des plus riches du Monténégro, traverse une forêt de chênes, passe à Mar-

kovina et descend ensuite vers la plaine en suivant les pentes abruptes de la Plana, du sommet de laquelle on a pu jouir d'un splendide coup d'œil sur la Zéta tout entière. Arrivé au pied de la montagne, on n'a plus qu'à franchir la Souchitsa pour s'engager dans les Biélopavitj et atteindre promptement Danilograd ou Oréa-Louka. La plupart des autres routes de la Tsernagore, en en exceptant encore celles de Tsettinjé à Grahovo, et de Grahovo à Risano par la forteresse de Dragaï, ainsi que celle de Tsettinjé à Budua par le fort de Houmats, sont trop peu importantes pour être ici mentionnées.

Dès 1869 le projet de créer entre Cattaro et Tsettinjé une véritable route carrossable avait été mis en avant et communiqué au gouvernement autrichien qui, avec sa bienveillance accoutumée pour tout ce qui touche aux intérêts de la Montagne-Noire, s'était empressé de mettre à la disposition du prince Nicolas le sous-ingénieur Wolfang Pakler, de Zara. Ce dernier, arrivé au Monténégro au mois de septembre de la même année, commença immédiatement l'étude du projet qui lui était confié, et pour lequel il abandonna complétement le tracé de l'ancienne route, même dans la section autrichienne de la nouvelle voie, qu'il faisait déboucher non plus au nord mais au sud de la citadelle de Cattaro. Mais avant d'avoir pu mener son œuvre à bonne fin, Wolfang Pakler succombait au mois de novembre de l'année suivante aux brusques atteintes d'un ictère grave, déterminé par les fatigues et les privations de toutes sortes qu'il avait supportées pendant la durée d'un travail pénible et non interrompu, dans lequel il était à peine secondé. Son projet reproduit dans une série de plans, et facile à suivre sur le terrain au moyen des nom-

breux jalonnements qu'il avait fait exécuter, fut soumis aux envoyés autrichiens chargés d'étudier la question au point de vue des intérêts de l'empire et approuvé par eux; et c'est en s'y conformant que les travaux ont été entrepris à la fin de l'année 1873, sur trois points à la fois, pour être malheureusement suspendus depuis, sans raison sérieuse, ou plutôt sous le prétexte supposé que le gouvernement autrichien mettait à leur continuation des obstacles, auxquels du reste il n'a jamais songé, sa coopération à l'œuvre commune des deux pays étant depuis longtemps assurée à la fois moralement et matériellement. Les voyageurs au Monténégro n'ont donc pas encore cessé de jouir des péripéties de la route entre Cattaro et Tsettinjé; peut-être même que la route carrossable, promise depuis des années, de longtemps ne viendra pas, par son tracé uniforme, refroidir l'admiration des amants d'une sauvage nature.

Comme corollaire de l'exposé que nous avons fait du gouvernement, des institutions et des diverses administrations du pays, nous devons indiquer les sources où s'alimente la caisse publique et les charges auxquelles elle est obligée de faire face; sujet qui, du reste, n'exigera pas de grands développements, car le budget monténégrin ne serait guère qu'une goutte d'eau dans cet océan de millions qui représente aujourd'hui les recettes et les dépenses des grands États européens.

L'assiette de l'impôt étant réglée comme nous l'avons vu (chap. II), le gouvernement peut compter sur un rendement annuel approximatif de trois cent cinquante mille francs, auxquels on doit ajouter l'intérêt des sommes déposées jadis par le vladika Pierre II [1] à la banque de

[1] Elles se montaient à 500,000 francs environ.

Saint-Pétersbourg, mais dont une certaine partie a déjà été retirée, et diverses autres fondations dues à l'intérêt tout particulier que les empereurs de Russie ne cessèrent de porter au Monténégro, le tout représentant une centaine de mille francs. Depuis 1870 la Russie[1] subvient en outre à toutes les dépenses de la *Bogoslavia* et du *Jenski Tsernogorski Institute*, dépenses s'élevant à près de soixante mille francs.

Les charges incombant directement à la caisse publique sont d'autre part les suivantes :

1° La liste civile du prince.	70,500 fr.
2° La pension annuelle de la princesse Olga, fille du prince Danilo, payable jusqu'à sa majorité.	7,500
3° La constitution d'une dot de 200,000 fr. en faveur de la même princesse, et payable par annuités de.	25,000
4° Le traitement du président du Sénat, du vice-président et de 14 sénateurs. . . .	20,500
5° Les pensions de 60 fr. chacune payées aux blessés, estropiés à la guerre. . . .	30,000
6° La solde des 120 périaniks (dont 40 à 300 fr. et 80 à 100 fr. chacun).	20,000
7° Le traitement du médecin du prince et de deux médecins étrangers.	12,000
8° Celui du représentant du Monténégro à Scutari.	4,500
A reporter.	190,000 fr.

[1] Le tsar Nicolas, que la Russie et le Monténégro n'oublieront jamais, destina, en 1837, une pension fixe de 9,000 ducats pour le prince du Monténégro, et il donna au peuple du blé au prix de 60,000 florins. (Vaclik, *la Souveraineté du Monténégro.*)

Report	190,000 fr.
9° L'entretien des arsenaux de Tsettinjé et de Riéka.	10,000
10° Aux commandants, capitaines, centurions, décurions, porte-drapeaux, approximativement	120,000
	320,000 fr.

L'État doit en outre éventuellement fournir l'argent nécessaire aux voyages officiels du prince à l'étranger et même subvenir aux frais de tous ses déplacements à l'intérieur, quand ils sont motivés par un service public quelconque. On voit que, si les ressources de la principauté sont limitées, ses dépenses sont modestes; aussi chaque année, sans dettes et sans emprunts, la caisse publique parvient à subvenir à toutes les charges du pays; de telle sorte qu'on peut dire du Monténégro que, s'il est de tous les États de l'Europe le plus pauvre, il en est aussi le seul assez sage et prudent pour maintenir une exacte pondération entre ses recettes et ses dépenses.

CHAPITRE XIV.

De la justice et des juges. — Tribunal du *bratsvo.* — Législation ancienne. — Codes publiés par Pierre Ier en 1796 et par Danilo Ier en 1855. — Projet d'un nouveau code.

Nous avons le projet de rechercher dans ce chapitre les formes que la justice, dans les temps anciens de la Tsernagore, emprunta aux habitudes patriarcales du pays; d'en retracer l'exercice; de voir par quel acheminement progressif la principauté arriva aux institutions judiciaires, transitoires encore, dont elle jouit aujourd'hui, et d'apprécier enfin l'opportunité des tentatives faites depuis quelques années par le prince Nicolas, pour doter le Monténégro d'un code en rapport à la fois avec les traditions locales et la législation générale de l'Europe.

Dans cette période de guerres incessantes qui commence avec le quinzième siècle pour se continuer jusqu'à la fin de la première moitié du dix-neuxième, le Monténégro, n'ayant guère de centralisation effective que pour les affaires militaires, ne peut songer à instituer des tribunaux réguliers, à plusieurs degrés, aptes à décerner une pénalité croissante. Chaque *bratsvo* [1] repré-

[1] *Bratsvo* (parenté; de *brat,* frère). Le *bratsvo* représente, comme la *rodna* serbe, comme la *gens romana,* une réunion de familles portant le même nom. La réunion de plusieurs *bratsvone* formait la *pleme* ou tribu; la réunion des *plemena* constituait la *nahia.* C'est dans le *bratsvo* que se constituait le tribunal judiciaire et non dans la *pleme,* déjà beaucoup plus étendue. La *koutcha* répondant à la *familia* des Romains, ne pouvait avoir la prétention de juger ses propres membres.

sente alors, au point de vue judiciaire comme à beaucoup d'autres, une sorte d'État dans l'État; il se gouverne, s'administre d'après une impulsion venue sans doute du pouvoir civil ou religieux existant, mais dans une indépendance complète des autres *bratsvone.* C'est donc dans le *bratsvo*[1] que nous retrouverons toutes les formes judiciaires des premiers temps de la Tsernagore : c'est là que nous devrons les étudier.

Les anciens auteurs serbes, comparant les formes de la pénalité en usage dans les provinces ottomanes voisines, avec celles qui sont en vigueur au Monténégro, font remarquer d'un commun accord, qu'au contraire de ce qui a lieu chez les Turcs, où des peines corporelles nombreuses sont infligées aux chrétiens, esclaves du Croissant, les gens de la Montagne-Noire ne sont eux-mêmes condamnés pour toute espèce de faute qu'à une amende (*glôba*) en rapport avec la culpabilité. L'orgueil monténégrin eût accepté difficilement l'opprobre du fouet ou de toute autre peine infamante, et les chefs de la Tsernagore durent hésiter longtemps avant d'introduire dans le pays un moyen de répression que nous verrons plus tard inspiré par d'impérieuses nécessités.

Le droit d'élire ses propres juges appartenait à chaque famille, et les fonctions de ces mêmes juges, restreintes dans les limites du *bratsvo,* ne pouvaient sous aucun prétexte, autre qu'une simple consultation, s'exercer au dehors. Ils ne devaient même ni ne pouvaient critiquer la façon dont un tribunal voisin remplissait son rôle et appliquait la pénalité. Chaque année, au jour de la fête

[1] Bien que nous devions plus loin employer ordinairement le mot famille, on devra se rappeler qu'il s'agit du *bratsvo* lui-même, et non de la *koutcha.*

de saint Vassili, avaient lieu des assemblées populaires, où se débattait librement le choix des juges à élire pour une nouvelle année. L'esprit général de ces élections était tel que les mêmes juges ne fussent point maintenus en activité, au delà de la période annuelle, à l'exception des autres membres du *bratsvo,* mais qu'au contraire les aptitudes de chacun, son intelligence et sa moralité fussent à tour de rôle employées à l'exercice difficile de la justice. Quel que fût le nombre des frères dans une même maison (*koutcha*), un seul d'entre eux pouvait à la fois faire partie du tribunal; car au-dessus du tour légal des individus jouissant de la faveur de l'élection, existait le tour des maisons déléguant un de leurs membres aux fonctions judiciaires. Les condamnations antérieures, les vices reconnus, les incapacités morales de tout genre rendaient impropres à ce service public réclamant avant tout l'honnêteté la plus parfaite; et alors, les maisons n'étaient plus acceptées à revendiquer leur tour d'élection, pas plus que les individus le choix de leurs concitoyens. Les assemblées populaires, après avoir nommé les membres des tribunaux annuels, soumettaient leurs élections à la ratification du chef suprême du pays; or tel était le respect dû aux libres décisions des *bratsvone* par le souverain lui-même, que celui-ci n'eût pu, de sa propre autorité, imposer à une famille un juge qu'elle n'eût point par avance accepté. A moins d'une gravité exceptionnelle des causes qui leur étaient déférées, circonstance qui nécessitait l'intervention du vladika, les tribunaux jugeaient en dernier ressort toutes les affaires intéressant leur *bratsvo* respectif.

S'il arrivait par extraordinaire qu'un juge eût commis quelque faute capable d'entacher sa réputation, ou qu'il

se fût montré, dans l'exercice de ses fonctions, inepte, malhonnête ou prévaricateur, alors le *bratsvo,* de sa propre autorité, usant du reste d'un droit incontesté, déposait le délégataire indigne avant l'expiration de son mandat et, en assemblée générale, lui désignait un successeur dont les pouvoirs étaient de nouveau soumis à la ratification de l'autorité supérieure.

Quand l'importance d'une cause ou la gravité d'un crime ne permettait point au tribunal de famille d'accepter toute la responsabilité du jugement, l'affaire était alors déférée par lui au conseil suprême présidé, suivant l'époque, par le régent civil ou par le vladika. Et comme les juges du *bratsvo* devaient alors, ainsi que l'accusé et les témoins, se transporter au chef-lieu du gouvernement, il était interdit de prolonger le procès au delà d'une journée, afin qu'un personnel aussi nombreux ne fut point obligé de délaisser ses affaires particulières et de supporter des dépenses onéreuses.

Quelquefois aussi les chefs judiciaires des *bratsvone,* convoqués par le souverain, se réunissaient dans la capitale, pour y discuter des questions d'intérêt général, ou pour y recevoir des instructions spéciales; puis, de retour chez eux, ils transmettaient de vive voix à leurs concitoyens réunis en assemblée les décisions toujours respectées dont ils étaient les interprètes.

Pendant la longue période qui s'écoula jusqu'au moment où apparurent les premiers impôts, les juges n'ayant à attendre de traitement ni du *bratsvo* qui les avait élus, ni du gouvernement lui-même, étaient obligés de concilier leurs travaux de culture et toutes leurs occupations domestiques avec l'accomplissement de leurs devoirs publics. La perte de leur temps, la suspension de

leur travail n'étaient compensées que par le produit des amendes dont une partie leur revenait de droit. Quant aux réunions des tribunaux de famille, elles avaient lieu régulièrement, sur des points déterminés, où les intéressés se rendaient sans avis ni convocation préalables. Une fois les assises terminées, cette magistrature patriarcale retournait à sa charrue, ou, suivant le cas, reprenait le fusil pour courir à la frontière.

Comparant la simplicité de ces formes judiciaires avec ce qui a lieu chez les autres peuples ; admirant surtout l'absence si prolongée des châtiments corporels de la pénalité monténégrine, Medakovitch s'écrie [1] : « Si le peuple monténégrin n'a pas suivi dans la civilisation les progrès du reste de l'Europe, au moins est-il resté inébranlable dans l'observance des saintes lois de la nature. Il s'y conforme, considérant que cette législation lui vient en même temps de Dieu et qu'elle satisfait toutes les aspirations de l'humanité. La nature elle-même s'est du reste chargée de développer son moral et de l'élever à une hauteur telle, qu'il peut regarder avec un souverain mépris les pays où l'innocent et le coupable tombent indistinctement sous le fouet, de façon que bientôt l'un et l'autre deviendront égaux dans le crime. Si, pour les uns, le peuple monténégrin est resté en arrière, pour d'autres au contraire il a gardé la tête, car l'héroïsme de son caractère n'a jamais faibli, et il a toujours considéré au-dessus de tout bien son honneur et sa liberté ! Il n'a cessé de préférer la mort à l'infamie des châtiments ; il n'a cessé de mettre sa pauvreté au-dessus des richesses qu'accompagnent la honte et la servilité. » Et Medako-

[1] *Istoria C'rnegore od iskona do novieg vremena.*

vitch ajoute : « Pendant mon séjour au Monténégro, en 1847, un exemple est venu me prouver d'une façon extraordinaire la violence sauvage du sentiment de l'honneur chez les Monténégrins. L'un d'eux avait affirmé publiquement avoir frappé un de ses concitoyens ; peu de temps après ce dernier tua celui qui avait voulu le flétrir, et s'enfuit en Turquie [1]. » Qui eût tenté, dans les temps anciens, d'instituer chez un pareil peuple les peines infamantes des fers, du fouet et de la bastonnade, eût été peut-être la première victime de sa folle tentative.

Rien ne prouve que les Monténégrins n'aient pas eu très-anciennement une loi écrite ; mais celle-ci a dû fatalement se perdre chez un peuple illettré, qui n'en conservait sans doute que de très-rares exemplaires, et qui du reste devait en tenir peu de compte, préférant la voix de la conscience et de l'équité aux préceptes savants des législateurs. A quoi lui auraient servi des codes pleins de subtilités? Sa droiture et son bon sens eussent-ils accepté davantage le pédantisme de nos formes judiciaires, les longueurs désespérantes de notre procédure, les contre-sens inouïs de notre pénalité?

Revenons maintenant aux traditions en usage dans le tribunal du *bratsvo,* et suivons pas à pas la procédure monténégrine dans toute sa simplicité. Du reste, entre

[1] Nous avons, nous-même, en 1871, été témoin du fait suivant : Un jeune homme de la nahia des Bielopavitj avait été, pour un vol, condamné à la fustigation. Poursuivi par la honte, il vint à Tsettinjé, et, ayant vainement tenté d'obtenir du sénat une sorte de réhabilitation, il se tira en pleine poitrine un coup de pistolet, en face du palais du prince, et mourut quelques jours après. Ce trait est d'autant plus remarquable que le suicide est très-rare chez les Monténégrins, ceux-ci le considérant comme une lâcheté.

ce qui se passait alors, et ce qui a lieu aujourd'hui devant le sénat lui-même, nous chercherions en vain une différence sensible. Si les représentants de la justice se sont élevés en dignité, les plaideurs néanmoins abordent aujourd'hui la barre de l'auguste tribunal avec un sans-façon non moins grand que celui avec lequel ils se présentaient jadis devant le tribunal de famille.

Les juges et les plaideurs s'étant réunis sur le lieu ordinaire des séances, les membres du tribunal s'asseyaient sur le gazon ou sur la pierre, et faisaient placer en face d'eux soit les accusés soit les gens qui avaient à régler entre eux une affaire devant la justice (*davoudja*). Ceux-ci étaient alors avertis par un des juges qu'ils ne devaient point s'interrompre réciproquement, mais ne prendre la parole qu'à leur tour, chacun exposant librement ses raisons. L'un des interlocuteurs commençait donc soit l'exposé de sa plainte soit le plaidoyer de sa justification, en s'entourant de toutes les circonlocutions nécessaires pour faire jaillir la vérité, ou, s'il y avait intérêt, pour l'obscurcir. Si grande que pût paraître la mauvaise foi du plaideur, si prolixe que fût son éloquence, il était interdit au tribunal de mettre un terme à cette exposition qui devait elle-même servir de base au procès. Quand le premier intéressé avait cessé de parler, le tribunal lui demandait de nouveau : « Avez-vous encore quelque chose à dire? » S'il répondait « Non », la parole était donnée au répondant, qui en usait avec la même liberté. Venait ensuite le tour des témoins de chaque partie ; interrogés tour à tour, ils rapportaient ce qui était à leur connaissance, confirmant ou infirmant, sans aucune espèce de contradiction, les assertions des plaideurs. Toutes ces dépositions achevées, le tribunal

demandait encore aux témoins, s'ils avaient quelque chose à ajouter et, sur leur réponse négative, donnait à tout le monde l'ordre de se retirer.

Les juges, après une réflexion sérieuse sur tout ce qu'ils venaient d'entendre, discutaient alors entre eux les assertions des deux parties, la valeur des dépositions des témoins et, s'il y avait des coupables, la quotité de l'amende à infliger à chacun. Étant tombés d'accord sur la sentence à prononcer, ils rappelaient les inculpés ou les plaideurs et l'assistance, et le membre le plus âgé du tribunal prononçait le jugement dans la forme suivante : « Après avoir tout examiné et tout pesé avec soin, nous avons reconnu qu'un tel est coupable, et nous trouvons juste qu'il donne à l'offensé telle somme, et qu'il paye en outre telle amende, dont le produit sera affecté aux usages ordinaires du pays. » Si la faute était de peu d'importance, le coupable évitait l'amende et n'avait à payer que les frais de justice ; dans le cas où deux plaideurs étaient à la fois condamnés, ils payaient tous deux une amende proportionnelle au degré de leur culpabilité. Quant au produit des amendes il était partagé équitablement entre les juges ; et, si quelque chef avait été convoqué par le tribunal dans l'intérêt même de la justice, ce membre adjoint percevait également sa part de l'amende, sans pourtant que le taux de celle-ci pût être élevé à raison de cette circonstance particulière.

L'amende ou les frais de justice devaient régulièrement être soldés en écus ou en ducats ; mais comme la monnaie de toute espèce était rare chez le peuple, le tribunal acceptait la valeur de la somme due, soit en bétail, soit en grains, soit en toute autre denrée qu'on revendait équitablement, de façon à satisfaire également

l'intérêt du condamné et celui de l'acheteur qui se présentait. Dans bien des cas aussi le Monténégrin offrait en dépôt ses armes sur lesquelles un prêteur quelconque avançait ce qui était nécessaire ; mais le déposant devait les dégager à l'époque fixée par le tribunal, et ce dernier déterminait même jusqu'à l'intérêt à percevoir pour la somme prêtée. Quelquefois à la vérité on trouvait des répondants désintéressés qui ne voulaient accepter aucun bénéfice pour le prêt qu'ils avaient consenti. Dans le cas où les armes n'étaient point retirées au temps prescrit, l'intérêt augmentait progressivement. Une exception était faite par le tribunal, quand un parent s'offrait, dans ces conditions, à avancer sur les armes déposées l'argent qui était dû : on abaissait alors le degré de l'amende, mais les frais de justice devaient, dans tous les cas, être acquittés intégralement.

S'il arrivait qu'un coupable eût à payer une somme telle, que le prêt fait sur l'objet engagé ne suffît point à la couvrir, alors on mettait, séance tenante, les armes en vente, et l'on donnait la préférence, comme acheteur, à l'un des plus proches parents de l'individu, alors même que le prix par lui offert était inférieur à celui proposé par un autre ; car la loi veut que les armes soient réservées aux parents, suivant le degré plus ou moins proche de la consanguinité. En l'absence de parents réclamant l'objet mis en vente, il était adjugé au plus fort enchérisseur. Si la vente des armes réalisait une somme supérieure à celle que comportaient l'amende et les frais, le surplus était remis au condamné, et, dans tous les cas, celui-ci avait droit à des égards tels qu'il pouvait les attendre de véritables frères.

Dans les cas où il y avait crime, homicide ou blessure

mettant les jours de quelqu'un en danger, alors que le prix des armes ne pouvait atteindre le montant de l'amende infligée, le tribunal estimait ou faisait estimer les terres ou les immeubles quelconques du coupable, et en opérait la vente suivant les formes prescrites pour celle des armes elles-mêmes. Si la pauvreté d'un Monténégrin était telle qu'il ne pût donner à la justice les satisfactions qu'elle réclamait, il était alors incarcéré [1], et pendant tout le temps de son emprisonnement, il restait à la charge du vladika qui lui fournissait la nourriture [2].

Mais avant d'aller plus loin, qu'il nous soit permis de rapprocher des vieilles formes judiciaires de la Montagne-Noire que nous venons de décrire, celles que l'on peut chaque jour retrouver dans l'assemblée du sénat monténégrin, substitué aujourd'hui, pour toutes les causes de quelque importance, aux anciens tribunaux des *bratsvone*. Après le tableau pittoresque qu'en a fait M. Delarue, nous craindrions d'essayer une plus fidèle peinture. « S'il arrive, ce qui est rare, dit-il, qu'un des plaideurs ne sache pas se défendre lui-même, un des auditeurs se présente spontanément pour le suppléer. Les assistants apportent dans chaque affaire l'appoint de leurs propres renseignements ; ils excitent, soutiennent

[1] On voit que la prison a existé au Monténégro très-anciennement. M. Lenormand commet donc une erreur quand il prétend que la peine de l'emprisonnement a été instituée par Danilo Ier. (*Turcs et Monténégrins*, p. LXVII.)

[2] Depuis Georges Tsernoïévitj, les vladikas eurent constamment en jouissance des biens ecclésiastiques, dont le produit était affecté à leur entretien personnel, non moins qu'à l'exercice de leur ministère. On avait ainsi voulu éviter que ces hauts dignitaires eussent jamais à réclamer quoi que ce fût du peuple. D'autres disent que c'est Ivo Tsernoïévitj qui dota les vladikas des fermes qui, sous le nom de Ivan Begovina, formaient leur principal revenu et étaient évaluées à 10,000 ducats d'Autriche.

leur préféré, démentent et menacent l'adversaire. Au plus fort de ces débats tumultueux, que le juge étudie avec sagacité, s'avance ordinairement un chef ou un homme âgé : « Moi, dit-il, je connais l'affaire mieux que tous ces gens-là ; si je me trompe, ils pourront me répondre. » Alors le rapporteur officieux commence par énoncer des faits se rapportant indirectement au procès, mais connus de tout le monde ; puis s'arrêtant et interpellant l'auditoire : « N'est-ce pas la vérité ? — Oui, c'est vrai. » Alors l'orateur entre dans le cœur de la question. Il gradue avec habileté ses assertions, s'interrompt chaque fois pour se faire donner de nouveaux certificats de véracité. Quelquefois il est arrêté par une explosion de dénégations ; alors il se retourne vers le juge et l'adjure de faire respecter l'amour de la vérité en sa personne. Comme les Monténégrins prisent fort le renom d'homme juste et éloquent, il est rare que l'orateur se soit aventuré hors des faits et des suppositions probables. Il a donc captivé l'assistance, et le juge impose silence aux contradicteurs. »

On voit, par cette citation où tout est vérité, que la profession d'avocat n'aurait aucune raison d'être au Monténégro, peu de gens y étant incapables de plaider leur propre cause, et les défenseurs volontaires ne manquant en aucune occasion à ceux qui en auraient besoin. Nous avons vu le président du sénat lui-même, quittant momentanément ses attributions de juge, discuter avec ses collègues les motifs allégués par l'accusé, et défendre avec passion celui qu'une heure plus tard il devait peut-être condamner.

Après cette courte digression, revenons encore au tribunal du *bratsvo,* et étudions les moyens dont disposait

le tribunal de famille pour arriver à la découverte de la vérité ; et comme c'est au vol que la pénalité s'adressait dans le plus grand nombre des cas, il importe de nous arrêter d'abord à ce genre de délit.

Ce qu'on voulait avant tout, c'était éviter que les soupçons ne se portassent sur un innocent. Or, dès qu'un vol avait été commis, si des indices certains n'en trahissaient point l'auteur, on avait recours au *sok* et à la *sodjbina* [1]. Le *sok* est l'individu qui connaît le coupable ou qui peut arriver à sa découverte ; la *sodjbina* est la récompense pécuniaire ou autre promise au *sok* pour dénoncer le voleur ou pour le rechercher. La *sodjbina* était naturellement fixée d'après la valeur de la chose volée. Dès qu'un objet quelconque avait été soustrait à un Monténégrin, celui-ci publiait à travers la plaine et même au delà, que s'il se trouvait un *sok* capable de révéler l'auteur du larcin, il recevrait tant de *sodjbina*. Si quelqu'un avait des indices certains sur le voleur, il allait trouver celui-ci, et, après lui avoir démontré par des détails précis qu'il savait tout ce qui s'était passé, il lui conseillait amicalement de restituer la chose volée ou d'en rendre la valeur, et de payer la *sodjbina* pour éviter d'aller en justice. Si le coupable se refusait à entrer en composition, il ne tardait point à être dénoncé et appelé en justice où, par tous les moyens, il cherchait à établir son innocence. Alors le tribunal faisait inopinément comparaître le *sok* qui, par des témoignages accablants, réduisait bientôt le voleur à faire des aveux complets. Celui-ci disait alors : « Je suis coupable ; je payerai tout ce que la justice décidera. »

[1] Littéralement : le délateur et la prime de délation. On voit que les Monténégrins n'étaient pas très-scrupuleux dans le choix de leurs moyens.

Il était, en conséquence, condamné à restituer l'objet volé ou sa valeur, et en outre à payer la *sodjbina* et à supporter entièrement les frais de justice.

Le métier de *sok* était à la vérité fort mal vu par les Monténégrins; aussi il arrivait bien souvent qu'un individu, bien que connaissant l'auteur d'un vol, gardait sur celui-ci un silence volontaire, afin de ne point passer pour délateur.

Quand il arrivait qu'un accusateur ne pouvait parvenir à démontrer péremptoirement la culpabilité d'un prévenu, et que ce dernier persistait dans ses dénégations, alors le tribunal, se bornant à apprécier la validité plus ou moins grande des affirmations des deux parties, décidait que celle-là dont les raisons paraissaient encore les meilleures serait acceptée à prêter le serment; ou bien même, dans certains cas, accusateur et accusé s'offraient réciproquement ce moyen de justification. Dès qu'on avait décidé à qui appartiendrait cette épreuve décisive, tous se rendaient en compagnie d'un juge, dans le lieu saint; et alors l'individu appelé au serment, se mettant à genoux devant la tombe de quelque saint, et prenant la croix des deux mains, embrassait celle-ci, puis répétait mot à mot la formule qui lui était dictée par son compagnon lui-même : « Par cette sainte croix dont je ne me séparerai jamais, et avec l'aide de saint Jean et de saint Pierre, que la peste me dévore et que le bonheur éternel soit ravi à moi, à mon père, à mon frère, à mes enfants ; que Dieu et saint Jean m'écrasent, si je suis dans cette affaire en quoi que ce soit coupable (ou bien : si ce que j'ai dit n'est pas la vérité) et que Dieu me soit en aide! »

Si les événements venaient à démontrer qu'un individu

avait proféré un faux serment en une semblable circonstance, alors le surnom de parjure lui restait pour jamais, et dorénavant il n'avait plus à attendre de personne aucune croyance à ses affirmations : il était l'objet du mépris et de la réprobation de tous ses concitoyens. Le serment ayant été prononcé dans la forme précédente, la partie adverse n'avait plus rien à ajouter, et dans le cas même où l'accusateur conservait des soupçons, il se contentait de dire : « Le péché soit sur son âme ! »

Outre ce serment solennel on avait encore l'épreuve du feu, employée seulement dans les occasions les plus graves. L'accusateur ou l'accusé devaient alors retirer du feu un charbon rouge, auquel on donnait le nom de *masia* et le laisser refroidir dans leur main nue en attestation de leur véracité ou de leur innocence.

Si quelque individu convoqué par le tribunal du *bratsvo* avait négligé de se rendre devant la justice, on l'envoyait querir par un agent spécial, et, dans les temps récents, par un périanik. L'envoyé du tribunal devait alors se présenter le soir devant la maison du prévenu et, tenant un flambeau à la main, le sommer par trois fois de se rendre devant la justice. S'il était reconnu coupable il avait à payer, en dehors des perceptions ordinaires, une indemnité pour le commissaire qui lui avait été envoyé.

Il serait à la fois trop long et trop fastidieux de parcourir tous les degrés de la pénalité alors en usage chez les Monténégrins ; disons seulement que l'application de la justice, rendue de plus en plus difficile et par le nombre croissant des délits et par l'anarchie dans laquelle était tombée la Montagne-Noire au moment de l'avénement de Pierre Ier, exigeait une réforme dans la procédure non

moins que l'institution d'une loi propre à servir de base aux jugements des tribunaux de famille. Tel fut le but que l'illustre vladika chercha à atteindre, en publiant en 1796 le premier Code auquel aient obéi les Monténégrins [1].

Un point fondamental qui nous frappe tout d'abord dans le Code de Pierre Ier, c'est l'institution de cette peine de mort à laquelle les mœurs tsernogortses semblaient se refuser absolument et qu'une simple amende avait remplacée jusqu'alors : en faisant fusiller deux Monténégrins, Étienne le Petit avait accompli un acte d'énergie dont aucun des vladikas n'eût voulu accepter la responsabilité.

Nous trouvons ensuite une succession d'articles proscrivant ces luttes fratricides qui journellement ensanglantaient le pays, et ces vengeances qui atteignaient également les populations voisines de la Montagne-Noire. Peut-être est-ce à la prohibition du duel, incluse dans l'article 21, qu'il faut attribuer la disparition presque complète de cette coutume ; mais, quant au vol, la législation qui le concerne n'a point encore acquis le degré de sévérité nécessaire pour arracher du pays ce vice radical.

L'insistance avec laquelle Pierre Ier rappelle aux juges leurs devoirs, semble démontrer que de graves abus s'étaient glissés dans les tribunaux, et que l'appât de l'argent devait être le mobile de nombreuses prévarications. Ce qu'on admire enfin, dans ce premier Code monténégrin, c'est le ton de débonnaireté avec lequel le

[1] Le code de Pierre Ier, ainsi que celui de Danilo Ier, ont été reproduits *in extenso* dans l'ouvrage de M. Lenormand, où l'on pourra les consulter (*Turcs et Monténégrins*.)

saint vladika rappelle au peuple ses devoirs sociaux et ses obligations envers l'État, et recommande la concorde entre des chefs si souvent armés par la haine ou divisés au moins par de jalouses rivalités.

Un demi-siècle plus tard, nous verrons Danilo Ier parler un langage plus sévère et frapper à plus grands coups sur les abus existants. Son Code, publié le 23 avril 1855, s'inspire à la fois de celui de son prédécesseur, des coutumes anciennes du pays et, jusqu'à un certain point, des principes consacrés par la révolution française, alors qu'il proclame l'égalité de tous devant la loi et l'inviolabilité des droits de tout citoyen. Comme Pierre Ier, le prince Danilo fixe aux juges leurs devoirs et leurs prérogatives, et institue une pénalité spéciale contre les magistrats prévaricateurs. Il châtie violemment toute infraction aux obligations que le Monténégrin doit remplir comme soldat envers son pays, et réprime cet abus du droit d'asile dont bénéficiaient trop souvent les coupables. Il s'attaque au brigandage, alors même qu'il s'exerce contre les Turcs et enchaîne les Tchetas par la menace des restitutions. Le meurtre est enfin puni de la peine du talion, et son auteur est abandonné à la justice sommaire de tout Monténégrin, s'il a pu temporairement échapper aux atteintes de la loi. Les blessures, le meurtre accidentel, les cas de défense légitime sont nettement spécifiés, et le duel, bien que permis, perd tout son attrait de mise en scène par la défense imposée aux parrains d'y assister. Les droits de vente et de partage, ceux de dotation et d'héritage sont bien définis ; l'impôt apparaît comme un devoir sacré auquel aucun citoyen ne saurait se soustraire. Les popes sont rappelés à leurs fonctions ; un frein est imposé au divorce

et des dispositions protectrices rendent à la femme de légitimes libertés. Mais c'est contre le vol surtout que le jeune législateur lance toutes les foudres de son Code, car aucun abus n'est aussi enraciné parmi son peuple. Enfin la liberté religieuse est elle-même proclamée dans la Montagne-Noire.

Telle était la législation en vigueur au Monténégro, quand, parmi les réformes de tout genre entreprises dans le pays, l'attention du prince Nicolas fut appelée en 1871 sur la nécessité de mettre le Code tsernogortse autant que possible en accord avec les diverses législations de l'Europe. Sur sa demande le gouvernement russe chargea de cette mission spéciale le professeur Bogijitj, de l'université d'Odessa, natif de Raguse, qui, par sa connaissance approfondie des langues slaves, était, mieux que tout autre, à même de recueillir dans le pays les traditions que l'on voulait respecter dans la nouvelle législation et de les fondre dans un système mixte de lois coutumières et de droit moderne. Mais plus de trois années se sont écoulées, sans que l'œuvre du savant professeur ait en quelque façon progressé, et le Code de 1855 servira sans doute longtemps encore de règle aux juges de la Montagne-Noire dans leurs patriarcales fonctions.

CHAPITRE XV.

Aperçu de climatologie. — Alimentation. — Hygiène. — Maladies et médecine des Monténégrins.

Nous ne saurions, dans un ouvrage du genre de celui-ci, accorder à des questions scientifiques l'importance qu'elles méritent et les développements qu'elles comportent. Aussi, l'exposé rapide que nous allons faire du climat du Monténégro, de l'hygiène de ses habitants, et de l'état de la médecine dans le pays, n'a pour but que d'ouvrir le champ à de nouvelles observations, et de servir de guide aux étrangers qui visiteraient la Montagne-Noire.

Bien que le Monténégro partage la latitude de la Corse et de l'Ombrie, l'élévation de son massif l'expose aux plus violentes intempéries, et, pendant la saison d'hiver, à un froid des plus rigoureux. En ce qui concerne la capitale elle-même, si, pendant l'été, on y jouit d'un climat véritablement délicieux, les nuits étant toujours fraîches, et la chaleur n'y dépassant que rarement trente degrés centigrades (trente-deux degrés et demi au maximum), en revanche on voit le thermomètre y marquer, aux mois de janvier et de février, jusqu'à vingt-deux degrés de froid.

La moyenne des températures de plusieurs années, observées à Tsettinjé, nous a donné le chiffre de onze degrés et demi, ce qui place, non le Monténégro tout entier, mais la station de sa capitale sur la limite extrême des

climats tempérés. Mais un ensemble d'observations thermométriques prises à la fois dans la Katounska, dans la Tsernitsa et dans les Bielopavitj, donnerait un résultat bien différent. Une moyenne ainsi obtenue atteindrait au moins le chiffre de quinze degrés, et placerait le Monténégro, dans son ensemble, sur la limite des climats doux. De la moyenne du mois le plus chaud à celle du mois le plus froid de l'année, on voit la différence dépasser à Tsettinjé vingt-quatre degrés, et c'en est assez pour caractériser un climat excessif, tandis qu'à quelques lieux de là on peut jouir, au cœur même de l'hiver, de toute la clémence du ciel de Nice et de l'Italie. Aussi, pour échapper aux rigueurs du mois de janvier, si rude dans la capitale, la famille princière se rend habituellement à Riéka, qui, à trois heures seulement de Tsettinjé, jouit, même à cette saison, d'une température extrêmement douce.

Signalons aussi ce fait, que la dépression barométrique ne semble point, au premier abord, correspondre avec l'intensité des phénomènes atmosphériques observés au Monténégro; ceux-ci, en effet, empruntent une violence inaccoutumée à la constitution même du massif tsernogorien, où se multiplient les entrecroisements des chaînes montagneuses, les cols, les défilés, les dépressions et les exhaussements subits, de telle façon que les moindres vents de Sud et de Sud-Ouest deviennent facilement tempêtes, en passant sur les crêtes tourmentées de la Montagne-Noire.

Pendant certains hivers, la quantité de neige accumulée dans les montagnes devient assez considérable pour suspendre toutes les relations, même entre la capitale et Cattaro. Des groupes de volontaires se dévouent

alors pour reconnaître et frayer les chemins, dont le tracé est devenu méconnaissable, et la circulation se rétablit enfin entre une double muraille de neige où disparaissent complétement à la vue piétons et cavaliers. La capitale n'échappe point elle-même à cet encombrement hivernal, et il arrive que pendant des mois entiers on y voyage à travers un dédale d'étroits sentiers, tracés suivant les besoins des communications.

Le mois de mars et les trois derniers mois de l'année sont habituellement signalés par des vents de Sud-Ouest, venant de l'Adriatique, et soufflant en ouragan ; des torrents de pluie inondent les montagnes [1] et se précipitent le long des pentes dénudées, dans ces nombreuses petites plaines qui, semblables aux alvéoles d'une immense ruche à miel, suivant l'ingénieuse comparaison de M. Delarue, sont creusées çà et là sur la surface du massif monténégrin. Absorbées rapidement par un sol d'une extrême porosité [2], ces masses d'eau s'engouffrent dans les souterrains toujours ouverts qui sillonnent les profondeurs de la Montagne-Noire, et atteignent, par ces voies intermédiaires, le lit des rivières dont nous avons décrit le cours, pour se confondre finalement dans le ré-

[1] La ville de Cattaro, soumise aux mêmes intempéries, n'est, en quelque sorte, pas habitable aux mêmes époques. M. Xavier Marmier disait à ce propos : « La pluie tombe ici comme je ne l'ai vue tomber nulle part, si ce n'est en Égypte ; seulement, en Égypte, c'est une trombe qui s'épuise en une demi-heure, tandis que sur les monts de Cattaro, elle se renouvelle sans cesse, et, d'une voûte de nuages noirs, descend perpétuellement pendant des semaines entières. » (*Lettres sur l'Adriatique et le Monténégro.*)

[2] Au-dessous d'une couche d'humus qui, dans certains points, ne dépasse pas une dizaine de centimètres, on rencontre immédiatement une poussière calcaire, quelquefois très-profonde, à travers laquelle la filtration des eaux s'opère avec la plus grande facilité.

servoir commun du Skadarsko blato. Aussi, à la suite de ces nuits effroyables de mars et de novembre, où toutes les puissances de l'atmosphère semblaient déchaînées sur la Tsernagore, combien de fois n'avons-nous pas vu, au réveil, la plaine de Tsettinjé offrant, dans sa moitié inférieure, inclinée vers le Sud, l'aspect d'un lac encadré dans un amphithéâtre de montagnes; puis, d'heure en heure, des monticules, des barrières, des murs de clôture émergeaient subitement de la liquide surface que, vers le soir, les champs encore humides et fangeux, avaient déjà remplacée.

La moyenne de plusieurs années nous a donné les probabilités météoriques suivantes pour une période de trois cent soixante-cinq jours au Monténégro :

Beaux jours.	202
Pluie modérée.	80
Pluie torrentielle.	37
Neige.	17
Orages.	20
Ouragans.	6
Grêle.	3
Tremblement de terre.	1

Quant à la fréquence relative des vents régnants dans la Montagne-Noire, nous avons trouvé, pour la même période de trois cent soixante-cinq jours, les chiffres suivants, établis d'après la moyenne de plusieurs années :

Vents de	Nord.	40
—	Nord-Est.	48
—	Nord-Ouest.	45
—	Sud.	38
—	Sud-Est..	54

Vents de Sud-Ouest	. . . .	62
—	Ouest.	38
—	Est.	40
		365

Faut-il attribuer à l'intensité toute particulière des vents du Sud la nudité des montagnes qui en sont frappées? Toujours est-il que presque partout au Monténégro les pentes qui reçoivent les vents du Nord sont recouvertes de bois ou de buissons, ou voient repousser assez facilement ceux qu'on leur a détruits; tandis que les versants opposés n'offrent le plus souvent qu'une roche aride, incapable de conserver dans ses flancs les premiers rudiments de la végétation [1].

Pendant la plus grande partie de l'hiver, presque toute la Tsernagore est uniformément revêtue d'un manteau de neige; mais à l'été, chacune des nahie offre un côté sinon riche, au moins pittoresque, dans sa végétation particulière. Dans la Katounska, les trop rares forêts de hêtres, de chênes ou de frênes, reprennent leurs magnifiques ombrages, les buissons reverdissent aux flancs des rochers, le maïs et la pomme de terre remplissent les moindres anfractuosités où s'est accumulé l'humus; de maigres céréales jaunissent dans les plaines de Niegouche et de Tsettinjé; dans les Bielopavitj s'étalent orgueilleusement les arbres fruitiers ployant sous la récolte et les riches moissons; dans la Riechka Nahia pousse le sumac précieux; dans la Liechanska, de grands champs de tabac, minutieusement soignés par d'intelli-

[1] Il en est de même en Afrique pour les versants exposés au vent du désert.

gentes mains, promettent un sûr revenu; dans la Tsernitsa, le figuier, le grenadier, l'oranger, le citronnier, l'olivier et la vigne n'attendent que l'automne pour combler les vœux des heureux habitants de cette nahia fortunée de la Tsernagore; enfin, dans les Berda, une herbe haute, abondante, recouvrant de son vert tapis toutes les ondulations des montagnes, offre d'excellents pâturages à des milliers de troupeaux de chèvres et de moutons qui, l'hiver venu, tomberont en nombreuses hécatombes pour fournir à Trieste leurs peaux et leurs toisons, et à la côte dalmate, la succulente castradine.

Malgré la rigueur de son climat, la Montagne-Noire a donc aussi sa petite richesse et ses beaux jours : l'une suffit aux modestes désirs de ses habitants; les autres pourront captiver même des étrangers, et laisser dans le cœur de ceux-ci d'ineffaçables souvenirs!

Soumis aux vicissitudes et aux intempéries de son rude climat, auxquelles une précoce accoutumance le rend de bonne heure insensible; réduit par son extrême pauvreté à la pratique forcée de la sobriété; sans cesse entretenu dans une bienfaisante activité par des jeux virils, par la marche et le travail; vivifié par l'air pur de ses montagnes, le Tsernogortse acquiert une résistance telle contre tous les agents extérieurs, que les règles les plus élémentaires de l'hygiène lui sont presque aussi inutiles qu'indifférentes. Exposé chaque jour à reprendre sa vie belliqueuse à travers les rochers, sans abri ni couvert, il ne songe point aux raffinements d'un bien-être dans lequel il ne pourrait que s'amollir; dans sa modeste habitation, où pénètrent à volonté les courants d'air et l'humidité, il échappe à peine aux influences du dehors, et ne retrouve guère que les conditions d'un véritable

campement. Peut-être même doit-il à la multiplication des huis de sa demeure d'échapper à l'action néfaste d'un air confiné, alors que dans l'étroit espace de sa cabane s'accumulent pêle-mêle hommes, femmes et animaux [1]. Le sol des habitations, n'étant presque toujours formé que par la terre plus ou moins battue, se détrempe facilement, et, pendant la saison des pluies, se recouvre d'une boue grasse et fangeuse, au milieu de laquelle le voisinage de l'âtre offre seul un îlot de refuge. Heureusement encore qu'une coutume invétérée proscrit des habitations les indispensables accessoires auxquels la civilisation consacre aujourd'hui dans nos demeures son luxe le plus utile, disons même le plus indispensable. Les maisons monténégrines échappent ainsi à une cause d'infection qui les rendrait promptement inhabitables : la suppression de semblables annexes est donc en quelque sorte un bienfait pour la santé publique.

Hiver comme été, l'habitant de la Montagne-Noire n'apporte à peu près aucun changement à la manière de se vêtir, et même, comme il méprise l'usage du parapluie, la strouka qui l'a défendu contre le froid le garantira de la pluie pendant la saison chaude, et le suivra partout. La tête couverte de sa kapa, qui ne protége ni le front, ni les yeux, ni la nuque, il voyage pendant des journées entières sous un ciel ardent, ou poursuit tran-

[1] Rappelons à ce propos l'expérience concluante de Jackson, médecin de l'armée anglaise aux États-Unis en 1780, qui, au lieu de confiner ses malades dans l'atmosphère empestée des hôpitaux, les abandonnait sur des charrettes, jour et nuit, à toutes les intempéries de l'atmosphère, leur procurant ainsi le bénéfice inespéré de la guérison. (Ranald Martin, *Influence of tropical climates.*) Rappelons encore (car les exemples seraient faciles à multiplier) l'installation si heureuse des hôpitaux sous tente, hardiment préconisée par Scrive et Michel Lévy, pendant la guerre de Crimée.

quillement ses travaux dans la campagne, sans que se produise chez lui aucun des graves phénomènes de l'insolation.

Les produits de la transpiration accumulés dans ses vêtements de laine ; la saleté de ces derniers, qui sont du reste d'un entretien très-difficile ; l'habitude de manger avec les doigts, et sans aucune précaution, les viandes, le fromage, les oignons crus ; le séjour dans l'atmosphère enfumée des cabanes donnent à la personne du Monténégrin une odeur repoussante, qu'on peut appeler *sui generis,* et dont se souviendront surtout ceux qui l'ont sentie dans ces tavernes ou k'rchmas, où s'accumulent, aux jours du bazar, les gens du peuple venus au marché.

Le maïs, la pomme de terre et le laitage forment la base de l'alimentation des Tsernogortses ; la viande fraîche ou salée n'apparaît sur leurs tables que comme un objet de luxe, et non point comme une chose de consommation journalière. Pourtant, au lieu de rechercher dans leur pain de maïs, comme dans celui de seigle, une finesse et une perfection qui le rendissent un aliment agréable, ils ne tiennent à obtenir, avec leur grain à demi broyé, qu'une masse pesante et grenue faite pour rebuter les estomacs les plus complaisants. A qui vient leur donner le conseil de raffiner leur farine par un blutage supérieur à celui de leurs gros tamis, ils répondent que l'on n'aurait plus alors qu'un pain indigeste et malsain [1].

[1] Faut-il croire que la nature a donné à ces gens dénués de toute notion scientifique la solution de cette importante question du rôle du son dans l'alimentation ; question dans laquelle l'illustre Millon battit en brèche toutes les idées reçues, en affirmant que « la blancheur du pain est une qualité purement idéale qui le prive de son condiment naturel. »

Le gibier de tout genre n'entre en aucune façon dans l'alimentation des Monténégrins : non-seulement ils n'en font aucun cas, mais ils semblent le considérer comme malsain. Aussi l'on pouvait, il y a quelques années encore, se procurer à Tsettinjé pour un swanzig un lièvre des plus beaux et une perdrix pour quelques kreutzers. Dans les villages, les gens qui se hasardent à manger du poulet sont vivement critiqués ; non pas que cette viande soit réputée mauvaise, mais parce que c'est un luxe inutile : ce n'est pas pour nous, disent-ils, c'est pour les riches et les étrangers.

Le lait et tous les aliments qui en dérivent, et surtout le lait caillé, sont en grande faveur en Tsernagore. Cette nourriture, complète dans sa simplicité, convient en effet plus que toute autre au tempérament nerveux-sanguin du Monténégrin. Sur les sommets élevés de ses montagnes, où l'air raréfié surexcite ses organes, une alimentation tempérante contrebalance pour lui la stimulation atmosphérique; elle lui donne, comme on l'a dit pour les montagnards de la Suisse, « la vigueur du corps et l'harmonie du physique et du moral ».

L'usage général et constant du pain de maïs ne nous a pas paru amener au Monténégro les résultats qui lui ont été à juste titre attribués en Lombardie, en Espagne et dans certaines localités du midi de la France. La maladie décrite pour la première fois par Casal en 1735, sous le nom de *mal de la Rosa,* et étudiée si souvent depuis sous le nom de pellagre, est inconnue, au moins sous son type complet, dans la Montagne-Noire, ce qui

tandis que Mouriès, de son côté, reconnaissait que le son, jouant le rôle de ferment, a une grande importance dans la panification et même dans la digestion.

tient sans doute aux soins tout particuliers donnés à la culture, à la récolte et à la conservation de la céréale la plus précieuse pour le pays[1]. Pourtant est-il possible d'affirmer que cette alimentation soit tout à fait étrangères aux névroses de tout genre si fréquentes parmi les Monténégrins, spécialement aux viscéralgies et aux battements nerveux des artères dont journellement on rencontre des exemples.

Les Monténégrins ont emprunté aux Turcs, leurs voisins, l'usage commun du café, seul luxe qui vienne rompre la monotonie de leur table. Mais la consommation de l'eau-de-vie, qui tend à se répandre de plus en plus dans l'intérieur de la principauté, devrait attirer l'attention sérieuse du gouvernement; car le prix minime de produits frelatés, l'absence de tout droit d'octroi, généraliseront de plus en plus un vice qui semble s'acclimater dans les pays de montagnes plus facilement qu'ailleurs, à raison même de l'activité des fonctions respiratoires, réclamant en quelque sorte un aliment à la combustion organique. Ce serait donc un bienfait pour la principauté, en même temps qu'une source de revenu pour le budget[2], si une loi sévère taxait à la frontière tous les alcools importés de l'étranger.

Le Monténégrin supporte avec la même facilité et la

[1] Chaque pied de maïs, dépouillé de bonne heure de ses feuilles, ne conserve qu'un seul épi dont les altérations apparaissent visiblement sur la tige dénudée; le grain, soigneusement desséché au soleil, n'est mis en réserve qu'après avoir été trié avec précaution, et se garde dans des coffres placés dans l'endroit le plus sec de la maison.

[2] S'il est vrai que la consommation annuelle s'élève jusqu'à huit ou dix mille barils (5,800 à 6,500 hectolitres), on pourrait doubler ainsi facilement le revenu de la principauté. Une taxe d'un swanzig et demi par *botza* suffirait.

diète prolongée et les repas copieux. A la seule condition de trouver sur sa route des fontaines où il puisse s'abreuver à son aise, il pourra, sans souffrir de l'abstinence, marcher pendant des journées entières. Inondé de sueur, haletant, il se précipite vers une source, ingurgite coup sur coup d'énormes quantités d'eau fraîche, puis reprend sa course avec une infatigable ardeur, comme ranimé par ces nouveaux matériaux fournis à son abondante transpiration.

Les bains lui sont inconnus, et l'on a pu dire avec raison que, de sa naissance à sa mort, l'immersion dans l'eau du baptême[1] était la seule qui lui fût permise. A son réveil, il se contente d'une rapide ablution sur la tête tout entière, répare à peine le désordre de sa longue chevelure et, s'il n'appartient point à une classe un peu élevée, ne songe à changer de linge que lorsque la chemise qu'il a revêtue tombe elle-même en lambeaux. Le mouchoir de poche étant inconnu parmi le peuple, celui-ci en remplace l'usage par les pratiques les moins compatibles avec les bienséances sociales les plus élémentaires. La saleté du linge et des vêtements de laine imprégnés de toutes les exhalations de l'individu et de l'extérieur; l'atmosphère impure des habitations; une promiscuité telle que le même lit reçoit trois ou quatre personnes à la fois; l'usage commun des mêmes ustensiles dont la propreté n'est jamais contrôlée; le mépris absolu de toutes les observances et précautions hygiéniques ne peuvent moins faire que d'engendrer à la longue des maladies cutanées nombreuses et rebelles, et, si

[1] Suivant le rite orthodoxe on plonge entièrement l'enfant dans le baptistère.

l'élément contagieux vient à s'y joindre, on comprend avec quelle facilité les fièvres éruptives, la gale et ses dérivés, les affections herpétiques de toute forme font élection de domicile dans les familles et les villages, pour étendre leur champ d'action à la première occasion. Rebelles aux innovations même les plus utiles, les montagnards n'ont pas encore voulu accepter le bienfait de la vaccine et, comme au siècle dernier, ils ont encore recours à l'inoculation de la variole elle-même, dès que l'imminence d'une épidémie vient les réveiller de leur indifférence. Quelquefois, malheureusement, le remède dépasse le but; mais les accidents survenus fréquemment à la suite de cette pratique dangereuse ne suffisent point pour leur faire ouvrir les yeux. A deux reprises différentes ayant tenté nous-même de généraliser l'emploi du vaccin, nous avons vu nos efforts, sinon échouer complétement, au moins se restreindre fatalement dans un cercle très-étroit d'expérimentation, alors qu'il eût suffi de quelques mois pour transporter jusqu'aux extrémités du pays l'inoculation préservatrice.

Au voisinage des confins de la Turquie, où règne un certain relâchement des mœurs et une liberté qui n'existent point dans le reste du pays, on rencontre assez fréquemment des exemples de cette maladie, à propos de laquelle Français, Italiens et Espagnols se firent si longtemps des reproches, de part et d'autre immérités. Sans y insister, disons que, dans certains cas, les victimes d'une contagion qu'aucun traitement n'a enrayée dans ses dernières manifestations, devenues, comme le lépreux au moyen âge, des objets d'épouvante et de dégoût, sont sequestrées loin des vivants dans de véritables tanières où, sans communication directe avec leurs parents et

et leurs amis, elles reçoivent en attendant la mort une misérable pâture.

Les fièvres intermittentes règnent avec une réelle intensité dans toute la région basse du Monténégro, spécialement sur les rives marécageuses de la Tsernoïévitja Rieka, dans la partie de la Tsernitsa avoisinant la rivière de Vire et le lac de Scutari, et dans tous les Biélopavitj. Elles affectent le plus souvent les types tierce et quarte et, dans bien des cas, s'épuisent et finissent par disparaître sans accidents consécutifs sérieux.

Quelquefois pourtant, et surtout si la misère vient en aide à la maladie, elles laissent après elles d'énormes hypertrophies de la rate et la cachexie la plus complète. Les fièvres pernicieuses ne sont point rares et nous avons vu en être frappés, même à Tsettinjé, des individus arrivés depuis quelque temps des régions basses où ils avaient échappé plus ou moins longtemps aux fièvres d'accès.

La fièvre typhoïde est heureusement exceptionnelle dans un pays où elle emprunterait sans doute à l'encombrement des habitations une plus grande gravité. Le rhumatisme et les scrofules sont fréquents; quant à la phthisie pulmonaire elle frappe peu d'individus, et c'est surtout chez les femmes qu'elle trouve son contingent de mortalité.

Bien que n'ayant fait jusqu'ici qu'une seule apparition au Monténégro, le choléra y a laissé de cruels souvenirs, et c'est avec terreur qu'on y dépeint encore l'épidémie de 1867.

Les névroses semblent dominer la pathologie des Monténégrins : névroses de l'intelligence dans une proportion considérable pour une si faible population; névroses de

la sensibilité, et surtout céphalée, migraine, névralgies des plus variées; ajoutons-y la paralysie de l'enfance, l'hystérie chez le tiers au moins des femmes, le nervosisme chez beaucoup d'hommes, les battements nerveux de l'aorte presque universels dans les deux sexes[1]. On nous a présenté dans les Biélopavitj un individu atteint d'une singulière affection, consistant en une sensation de froid perpétuelle, et telle qu'au milieu même de l'été et au coin d'un feu il grelottait sous d'épaisses couvertures. Des faits analogues nous ont été cités par le docteur J. Aslani, actuellement médecin à Syra, qui a passé plusieurs années au Monténégro.

Les affections vermineuses sont générales chez les enfants; le tœnia, lui-même, est fréquent, surtout dans les provinces où le laitage est d'un usage plus constant, comme cela a lieu dans les Biélopavitj. Mais bien qu'ayant le remède sous leur main (le grenadier abondant dans une grande partie du pays), les Monténégrins usent inutilement de remèdes empiriques pour se débarrasser de leur hôte importun[2]. A l'abus des liqueurs alcooliques, à la mauvaise nourriture, à l'usage incessant du tabac se rap-

[1] Cette dernière affection donne lieu aux plus singulières aberrations, et fréquemment des gens se plaignent d'avoir un scorpion, un animal quelconque qui leur ronge le ventre.

Au siége des symptômes qu'ils accusent on trouve invariablement de violentes impulsions de l'aorte ventrale. Nous avions d'abord cru pouvoir rapporter ce phénomène, chez les hommes, au port de leurs lourdes armes retombant pesamment sur l'abdomen; mais cette cause échappe, s'il s'agit des femmes. Pourrait-on, d'autre part, accuser la nourriture elle-même prise sous un énorme volume de pommes de terre et de lourd pain de maïs, nourriture qui distend prodigieusement l'estomac et agit peut-être ainsi mécaniquement, non-seulement sur l'aorte elle-même, mais aussi sur le tronc cœliaque et sur le plexus solaire?

[2] L'un d'eux nous a raconté avoir fait le voyage de Vienne pour se délivrer d'un ver solitaire.

portent sans doute les nombreuses dyspepsies qu'on observe chaque jour. Dans certaines régions du pays, surtout dans les Berda, on rencontre accidentellement l'éléphantiasis ; les lipômes ne sont point rares : une femme en a offert jusqu'à 150 sur sa personne. Malgré l'usage des viandes salées, le scorbut n'atteint personne : il est vrai que cette alimentation se trouve naturellement corrigée par les fruits acides et le lait caillé. Enfin, grâce à la présence de plusieurs espèces de vipères qui infestent les rochers de la Montagne-Noire, des cas de morsures envenimées se présentent chaque année et sont, en partie du moins, suivis de mort. Les maladies des yeux ne sauraient être que fréquentes chez des gens exposant continuellement des organes aussi délicats à toutes les atteintes extérieures. Aussi les blépharites, les conjonctivites, les kératites de toute forme, le ptérygion, l'iritis avec toutes ses conséquences s'offrent journellement à l'observation.

L'habitude générale de travailler le bois à la hache, sans le secours de la scie, est aussi une cause fréquente de blessures de l'œil qui donnent lieu consécutivement à des cataractes nombreuses. La myopie, ainsi que nous l'avons dit dans une autre occasion, est extrêmement rare; la presbytie semble elle-même presque impuissante à atteindre l'œil du Monténégrin, doué d'une force si puissante d'accommodation. L'usage des lunettes est du reste presque inconnu en Tsernagore, ce qu'il faut attribuer sans doute à un amour-propre mal placé, qui ne veut confesser aucun défaut, ou bien à la crainte de passer pour ridicule en n'étant point comme tout le monde.

Pour compléter ce qui précède, disons quelques mots encore des pratiques médicales les plus répandues chez les Monténégrins, pratiques dans lesquelles on cherche-

rait en vain autre chose qu'un empirisme absolu, le soin de la santé publique étant généralement l'apanage de quelques familles dans lesquelles se conserve le secret de divers arcanes plus ou moins mystérieux.

L'usage de la saignée était très-répandu dans le pays avant l'apparition du choléra de 1867; mais depuis ce moment elle est un peu tombée en discrédit, sans doute à cause de l'abus malheureux qui en fut fait alors par quelques médicastres appelés au Monténégro par l'épidémie. Du reste, le Tsernogortse n'attend point le médecin pour exécuter cette petite opération. Il se contente de prendre une sangsue qu'il s'applique sur la veine basilique, et dont la morsure suffit à amener l'écoulement qu'il désire. Pour arrêter le sang, il emploie une toile d'araignée, ou mieux encore un duvet obtenu par le grattage d'une peau imprégnée de tannin. Les sangsues sont restées en grand honneur, et même certains individus, pour n'avoir ni à les payer, ni à les chercher, se contentent d'entrer dans les marais qui en contiennent et laissent s'attacher à leurs jambes jusqu'à cinquante et soixante de ces animaux. On s'applique également des ventouses à tout propos, et comme on emploie une corne de bœuf à cet usage, c'est une habitude vulgaire de dire à une personne qui se plaint de quelque douleur : « Mets-toi cinq ou six cornes. » Aux vésicatoires comme aux ventouses s'attache une confiance particulière, et cet agent thérapeutique est encore des plus fréquemment employés.

Les Monténégrins estiment beaucoup les médicaments émétiques, mais ils appréhendent au contraire singulièrement les purgatifs. Aussi dans leurs indispositions, le premier désir qu'ils expriment au médecin, c'est qu'il les fasse vomir. Du reste, considérant toutes les maladies

comme étant sous la dépendance du *safra,* c'est-à-dire de la bile[1], il leur semble nécessaire de s'en débarrasser par les vomissements. Mais pour produire ces derniers il leur faut un médicament d'une énergie insolite, vu leur habitude de manger les mets les plus épicés et d'absorber de grandes quantités d'eau-de-vie. Leur estomac résistant à de fortes doses de tartre stibié et d'ipécacuanha, ils savent se procurer un émétique violent au moyen d'une eau qui a séjourné pendant trois jours dans une *tiqua* (citrouille). S'ils ont quelque tumeur ulcérée ils mettent au fond de la plaie le résidu caustique et noirâtre, abondant en nicotine, qui se trouve au fond de leur tchibouk.

Quant aux prescriptions du médecin elles sont généralement contrôlées, discutées par un aréopage plus ou moins savant de parents ou de voisins qui, apportant chacun leur avis, jettent le malade dans une telle perplexité, qu'il en oublie absolument les ordonnances de l'homme de l'art. Aussi, dans l'immense majorité des cas, le rôle de ce dernier devient absolument nul. Il ne saurait du reste empêcher le malade de manger, de boire de l'eau-de-vie ou du lait caillé, et c'est avec la plus imperturbable assurance qu'on nie devant lui toutes les imprudences commises dans les intervalles de ses visites. Et puis il faut être possédé d'un dévouement à toute épreuve, pour pousser des investigations médicales à leurs dernières limites sur des gens dont le contact peut devenir sinon dangereux, tout au moins fort désagréable dans ses conséquences.

Les affections des yeux, de quelque nature qu'elles

[1] Leurs voisins turcs, de leur côté, regardent toutes les maladies comme hémorroïdales.

soient, sont généralement traitées par l'occlusion à laquelle on ajoute l'application imprudente d'une plante appelée *dregniak,* employée soit à l'état frais soit en poudre sèche, genre de traitement qui, le plus souvent, fait empirer le mal, au lieu de l'améliorer.

Les médicastres monténégrins ne prennent point volontiers la responsabilité d'une opération de grande chirurgie : il faut qu'un membre soit à peu près détaché, pour qu'ils en achèvent la séparation. Dans le cas de gangrène ils approchent du feu la partie mortifiée, et, suivant qu'elle reste insensible ou non, ils se décident à compléter l'œuvre de la nature. Mais toutes les fois qu'ils trouvent l'occasion de faire l'emploi de leurs drogues ils ne sauraient y manquer. Un jeune homme ayant eu le poumon traversé par une balle, nous venions de recommander les moyens les plus rationnels que la science indique en cette circonstance. Mais quelques instants ne s'étaient pas écoulés que, malgré toutes nos défenses, l'auberge où avait été recueilli le blessé, fut envahie par une multude incessamment renouvelée, accablant le malade de ses questions et de ses conseils. Bientôt arriva un chirurgien fameux du pays, armé de tous les ingrédients de sa thérapeutique. Il commença par confectionner une mèche ou plutôt un long tampon de linge qu'il enduisit d'onguent et dont il traversa la plaie de part en part. Puis chaque jour cette manœuvre fut recommencée jusqu'à ce qu'une suppuration abondante envahit la poitrine. Pour en débarrasser celle-ci, on forçait alors le malade à se mettre à quatre pattes, et dans cette position on lui ramonait en quelque sorte le poumon, jusqu'à ce qu'enfin mort s'ensuivit. Le malheureux avait pourtant, comme par miracle, résisté pendant une dizaine de jours aux

efforts combinés de son chirurgien et de ses amis pour hâter sa fin.

Dans toutes les affections fébriles, on commence par rouler le malade dans d'épaisses couvertures de laine, puis on le place sur une paillasse à côté de l'âtre où l'on alimente incessamment le feu ; et comme l'individu a de plus la tête, comme à dessein, entièrement exposée au rayonnement du foyer, c'est chose étrange qu'il ne succombe point d'ordinaire, sinon à sa maladie, au moins à une congestion cérébrale. Suffisamment rôti d'un côté, on le retourne de l'autre, tout en lui administrant de l'eau-de-vie, du vinaigre ou de l'infusion de *pellina* (sauge), dans laquelle ils ont la plus grande confiance, de façon à amener plus ou moins vite une sudation dont on tire les meilleurs présages. Nous avons ouï dire, sans en avoir été témoin nous-même, que dans quelques cas on enveloppait le malade dans la peau d'un mouton fraîchement écorché, toute fumante encore du sang de la victime. Autant le Monténégrin est indifférent à ses blessures, autant il s'effraye facilement d'une indisposition dont la nature lui échappe. Aussi dans les pays éloignés, il est encore d'usage, avant de faire venir le médecin, de transporter le malade à l'église, où quelquefois on l'abandonne pendant des journées entières, comme si le secours du ciel seul était capable de le ramener à la santé. Dans le cours d'une maladie chronique, pendant laquelle il n'a songé à recourir aux lumières de personne, on voit souvent le Monténégrin pris d'un désir subit de se faire traiter. Alors il commence à se plaindre, se met au lit, et, quelle que soit la saison ou l'heure, par la nuit la plus obscure et le temps le plus affreux, il envoie querir le médecin qui, se hâtant d'accourir, apprend quel-

quefois, non sans grand étonnement, que son malade est depuis plusieurs années dans l'état où il le trouve. D'autres fois ils se font soigner, en quelque sorte, par procuration. Un parent, un ami va trouver le médecin et lui dit : « Je souffre dans tel endroit, depuis tel temps ; j'éprouve ceci ou cela ; que me conseillez-vous de faire? » Muni d'une ordonnance, le mandataire va retrouver son malade et lui rapporte le résultat de la consultation dont il fait son profit s'il le juge à propos. Un individu est-il pris d'une fièvre plus ou moins violente et forcé de s'aliter, de suite les voisins arrivent comme terrifiés : « Me reconnais-tu? », lui dit l'un ; un autre ajoute sans façon : « Ah ! il va mourir », ou bien, « C'est un homme mort », et l'on se hâte d'allumer des cierges et d'appeler le pope pour confesser le prétendu moribond. Il peut ainsi arriver que, dans la même journée, comme nous l'avons vu une fois, un homme, bien portant le matin, s'alite, soit confessé, administré, pleuré, et fasse pourtant très-bonne figure au repas du soir.

Si le Monténégrin subit quelque opération douloureuse, au lieu de crier, ce qui serait une honte, il serre les dents, se frappe le front et la poitrine à grands coups de poing, et se livre à une pantomime telle, que le chirurgien peut se demander s'il n'a pas dans les mains un véritable insensé. Du moins le patient a-t-il suffisamment distrait l'attention, et l'honneur est sauf.

Les blessures de tout genre guérissent chez les Tsernogortses avec une merveilleuse facilité. La fièvre traumatique n'apparaît point[1] ; l'érysipèle, la résorption pu-

[1] Faut-il attribuer à l'absence de la fièvre de suppuration, heureux apanage de leur nature, le sang-froid et le courage que les Monténégrins conservent à la suite des plus graves blessures, et l'espèce d'indifférence

rulente sont inconnus; là sans doute réside le secret du résultat heureux de leur chirurgie forcément conservatrice, un Monténégrin préférant la mort à la perte d'un membre.

Grands amateurs d'onguents, les médecins monténégrins ne manquent point d'en couvrir toutes les plaies, même les plus simples; fort heureusement que ces composés pharmaceutiques ont pour base des produits résineux dont l'action excitante contre-balance le mauvais effet des graisses rances qui leur sont adjointes. Maintes fois, nous avons ouï parler de secrets pharmaceutiques conservés de père en fils dans certaines familles monténégrines, ou de pratiques appliquées avec un succès constant à des accidents divers, et même à des maladies réputées incurables. Mais la crédulité populaire nous paraissant la seule garantie de ces fabuleux résultats, nous ne croyons pas devoir les enregistrer. Disons seulement à ce propos qu'une famille des Berda prétend posséder un moyen infaillible contre la rage, à la condition qu'il soit employé dans les six semaines qui ont suivi la mor-

avec laquelle ils semblent considérer celles-ci. Ces acclamations qu'ils sont habitués à pousser sur le passage de leur prince n'en sont pas même attiédies; leurs ambulances retentissent plutôt de chants et de *givio* que de cris de douleur et de désespoir. Rappelons-nous, du reste, que Charles XII, grièvement blessé devant Pultava, conserve son indomptable énergie tant que la fièvre de suppuration n'est point venue abattre ses forces. Porté sur un brancard, il n'hésite pas à livrer sa grande et décisive bataille; vaincu, les officiers qui l'entourent et les soldats qui l'ont rallié en face du Borysthène, n'attendent que ses ordres pour mourir en vrais Suédois; mais la fièvre de suppuration a arraché le masque du héros et ne laisse plus voir qu'un homme, ou plutôt, dit Voltaire, « un malade qui ne se connaît plus. Sa plaie suppurait, il avait la fièvre, et on a remarqué que la plupart des hommes les plus intrépides perdent, dans la fièvre de suppuration, cet instinct de la valeur qui, comme les autres vertus, demande une tête libre. Charles n'était plus lui-même. » (Voltaire, *Histoire de Charles XII.*)

sure. Les gens les plus considérables nous ont assuré que, dans tous les cas où ce moyen avait été employé, les accidents avaient été invariablement conjurés. Ce que nous avons pu connaître de cet important secret ne saurait être celé ; il consiste : 1° à pratiquer quelques incisions sous la langue (sans doute l'ouverture ou la destruction des lysses) ; 2° à ouvrir la veine ranine ; 3° à y introduire un liquide à la préparation duquel on emploie une pièce de cuivre (dissoute évidemment sous l'action d'un acide, qui pourrait bien être simplement du vinaigre ; ce qui donnerait comme agent actif un acétate de cuivre). Ce traitement de la rage aurait été révélé à la famille des Berdiani, dont il est ici question, par un habitant de Constantinople auquel un des ancêtres de cette famille avait rendu d'importants services. Appelés à plusieurs reprises à Tsettinjé et engagés par les plus séduisantes promesses à vulgariser leur secret, les deux frères qui en restent aujourd'hui dépositaires ont constamment refusé d'indiquer la méthode qu'ils suivent, et dont on a surpris seulement les vagues particularités rapportées ci-dessus.

Dans les affections invétérées de l'oreille, les Monténégrins emploient un singulier procédé, qui, dans sa primitive simplicité, contient en réalité en germe une des inventions les plus scientifiques de la thérapeutique moderne. Il consiste à fabriquer avec une bandelette de toile une sorte de tube ou cornet allongé que l'on enduit ensuite de cire. Ce tube étant introduit dans le conduit auditif, on l'enflamme à son extrémité libre, de telle façon qu'un courant d'air violent s'établit à l'intérieur et contribue à nettoyer l'organe malade. N'est-ce point, en petit, une application des pro-

priétés de l'air, dilaté ici dans l'oreille externe et vivement appelé par le vide dans la trompe d'Eustache et dans la caisse du tympan, de façon à les désobstruer? Mais quel abîme entre le tube auriculaire des Monténégrins et les appareils de Hauke ou de Waldenburg, si fructueusement exploités par un lucratif charlatanisme! Sans multiplier davantage ces citations, nous dirons quelques mots encore d'une pratique chirurgicale répandue très-anciennement dans le pays, et à laquelle s'attacha de tout temps une confiance illimitée : c'est la trépanation du crâne, opération dont le nom seul fait aujourd'hui frémir le vulgaire, et qui, chez les Monténégrins, comme chez les Arabes, n'excite guère plus d'appréhension qu'une simple saignée chez nous. Il ne faudrait pas croire pourtant que tous les médecins ou rebouteurs du pays se livrent indistinctement à la trépanation : elle est en quelque sorte la propriété d'une famille de la Tsernitsa, nommée Illitchkovitch, où, depuis plusieurs générations, on n'a cessé de trépaner à tout propos les gens de la Montagne-Noire.

Les Monténégrins rapportant à un épanchement de sang intra-crânien, ou à la stagnation du sang sous la boîte osseuse la cause de toute espèce de douleurs de tête, il était naturel qu'ils cherchassent à s'en délivrer en pénétrant jusqu'au siége même de la maladie. De là cette facilité avec laquelle ils s'exposent à l'opération dangereuse de la perforation du crâne, tantôt pour des douleurs consécutives à des coups ou à des chutes sur la tête, tantôt pour de simples névralgies plus ou moins persistantes. Reconnaissons du reste que la fréquence parmi eux et l'intensité toute particulière de ces névroses, résidant soit dans le cerveau lui-même,

soit dans les nerfs épicrâniens, justifient jusqu'à un certain point les tentatives répétées auxquelles ils se soumettent quelquefois, tant qu'un soulagement véritable ne s'est point manifesté dans leur état. En dehors des individus sur lesquels nous avons pu fréquemment constater nous-mêmes les traces d'une ou plusieurs trépanations, on nous en a cité qui avaient, sans accident, supporté huit ou dix fois cette opération. Du reste, les faits enregistrés par la science elle-même démontrent avec quelle facilité le crâne se prête non-seulement à la manœuvre du trépan, mais encore à celle de la gouge et du maillet. Si Maréchal put trépaner douze fois une jeune fille et réunir tous ces trous en une large ouverture ; si Métrie de la Touche put le faire cinquante-deux fois sur le même individu, sans le tuer ; si la Peyronnie employa tout un arsenal de serrurerie pour faire sauter un frontal presque entier ; si le fait rapporté par Saviard d'un individu qui remplaçait avec le fond d'une courge les trois quarts de son crâne enlevés est authentique, on doit comprendre aussi que l'on vive au Monténégro avec une douzaine de trous dans la boite crânienne, sans en être le moins du monde incommodé. Ainsi s'explique cette boutade d'un grand chirurgien de nos jours, adversaire du trépan, traduisant ainsi son peu de croyance en son efficacité : « Les succès obtenus par la trépanation prouvent simplement que cette opération n'est point en elle-même nécessairement mortelle. »

Quant au manuel opératoire employé par les chirurgiens monténégrins, nous ne saurions le décrire *de visu,* les Illitchkovitch ne voulant à aucun prix travailler sous les yeux d'un étranger; aussi nous nous permettrons d'emprunter à M. le docteur Boulongne la description

qu'il en a faite, d'après « des témoins oculaires, tous intelligents et fort honorables », description très-conforme du reste aux confidences que nous avons personnellement recueillies. « Après avoir rasé avec soin la peau de la tête sur une surface large comme la main, au niveau du point le plus douloureux, le chirurgien monténégrin en découpe, dissèque et enlève complétement un lambeau circulaire de la grandeur d'une pièce de vingt sous. Il gratte ensuite la surface de l'os pour le débarrasser de tous les tissus qui peuvent encore lui adhérer après l'enlèvement de la peau. (Quelques-uns continuent de suite l'opération, d'autres attendent au lendemain pour en pratiquer le second temps.) Ce premier temps une fois exécuté, il enlève petit à petit, au moyen d'une couronne de trépan à main, se manœuvrant sans manivelle (tréfine), une rondelle osseuse moins grande qu'une pièce de cinq francs en or, c'est-à-dire ayant un centimètre environ de diamètre. Ceci fait, le chirurgien ordonne au patient d'incliner fortement la tête du côté de l'ouverture qu'il vient de pratiquer afin de faciliter la sortie du sang épanché. Au bout de quelques instants, il introduit lui-même, à plusieurs reprises, dans le trou osseux une petite éponge fine au moyen de laquelle il va, dit-il, chercher les dernières gouttes de ce liquide. L'opération est alors terminée, et la perte de substance est recouverte par un petit morceau de toile enduite de cérat [1]. »

Quant à admettre avec le médecin distingué auquel nous empruntons ce passage, que les bons effets de l'opération (quand toutefois ils se produisent) tiennent

[1] Boulongne, *le Monténégro*.

à la section, plus ou moins problématique, de quelque filet frappé de névralgie, nous nous y refusons complétement. Il y a là quelque chose d'inexpliqué, ou plutôt le succès de l'opération ne serait-il complet qu'à la condition d'atteindre directement un sinus, de façon à produire une certaine hémorragie? L'ignorance des chirurgiens dont nous parlons ne leur permet pas de faire cette distinction, et d'appréhender les conséquences d'une lésion qui, du reste, s'il faut en croire les assertions d'un grand nombre de chirurgiens célèbres, n'entraînerait le plus souvent aucun accident sérieux. Dans ce cas, l'hémorragie qui a lieu, et que le chirurgien favorise en inclinant la tête du patient, agirait comme une saignée locale et dégorgerait le cerveau par le sinus entr'ouvert.

Ajoutons en deux mots que l'expérience populaire ne saurait se tromper pendant de longues générations, et que si les Monténégrins, comme les Arabes, ont persévéré dans un errement chirurgical qui nous paraît monstrueux, c'est qu'ils en éprouvèrent quelque bienfait, et toutes les théories scientifiques viennent échouer devant l'évidence du fait accompli, ce qui fait dire à Vauvenargues, bien judicieusement, que : « Les théories sans les faits ne sont que des métiers d'esprit. »

Presque absolument dépourvue de médecins, ceux qui s'aventurent au Monténégro n'y faisant guère qu'une apparition, la principauté restera sans doute longtemps encore à la merci des rebouteurs auxquels elle abandonne le soin de la santé publique ; et pourtant il eût été facile de procurer progressivement au pays l'élément médical qui lui fait défaut, en mettant à exécution le plan que nous avions proposé dès 1869, et qui consistait

à envoyer chaque année suivre les cours de l'école de médecine de Belgrade, un ou deux jeunes Monténégrins ayant terminé les cours de l'école normale, de façon à échelonner ensuite, dès la quatrième année, leurs retours successifs dans le pays. Si un pareil projet eût été réalisé, la principauté aurait dès aujourd'hui à sa disposition les premiers éléments d'un service médical confié à des nationaux; et les sommes relativement considérables que le budget alloue à des étrangers, tous gens de passage, retourneraient plus normalement et plus fructueusement dans les mains de Monténégrins, pour lesquels elles deviendraient une fortune inespérée. En temps de guerre, comme en temps d'épidémie, on n'aurait plus alors à recourir à grands frais à des aventuriers, dont le savoir sans contrôle ne saurait inspirer une grande confiance. Du reste, nous avons pu nous convaincre, par une expérience probante, que les Monténégrins apporteraient à l'étude des sciences médico-chirurgicales les aptitudes qu'ils manifestent dans toutes les branches de l'enseignement qu'ils reçoivent; car, ayant institué à titre d'essai, en 1872, à la Bogoslavia, un cours de chirurgie élémentaire, nous arrivâmes en quelques mois à des résultats tels, que nos élèves auraient pu, en ce qui concerne ces premières notions, toujours trop négligées au point de vue pratique, en remontrer à certains médecins sortis des facultés.

Disons encore, en finissant, qu'en face de la difficulté où se trouve la principauté, de recruter à l'étranger et de fixer dans son sein un personnel médical de quelque valeur, c'eût été, de la part du gouvernement, à la fois un acte de prudence et une preuve de sagesse, de s'attacher, sinon par des bienfaits qu'ils ne réclamaient

pas, au moins en leur accordant une position conforme à leur titre et à leur honorabilité, des hommes modestes et consciencieux, tels que notre ami le docteur J. Aslani, de la faculté d'Athènes, qui, par ses connaissances philologiques et professionnelles, par sa longue pratique de la langue et des mœurs monténégrines, eût pu rendre pendant longtemps au pays de signalés services.



Chef monténégrin.

CHAPITRE XVI.

Le Monténégro au point de vue militaire. — Temps anciens. — Tentative de réforme faite par Danilo I[er]. — Organisation actuelle. — Le guerrier monténégrin.

Un adage monténégrin dit : « Prends mon fusil ou prends mon frère, c'est tout un. » Quel autre qu'un peuple chez lequel les instincts guerriers dominent tous les autres, eût pu caractériser mieux son attachement pour l'arme dont il est appelé à tout moment à se servir pour la défense du pays? Un vrai Monténégrin ne se soucie, en effet, ni de sa maison, ni de son champ, ni de son pécule ; il en fait sans regret le sacrifice, s'il peut encore serrer dans sa main la crosse de son fusil ; mais qu'un ordre du prince lui enlève ce symbole de sa valeur et de son devoir, c'est pour lui la honte et le désespoir. Avec de pareils sentiments chez ses montagnards, la Tsernagore ne saurait être qu'un camp toujours en éveil, où, de l'enfant jusqu'au vieillard, tout le monde est soldat : tel est aussi le spectacle que le Monténégro ne cessa d'offrir dans le cours de sa belliqueuse histoire. Mais jusqu'en 1853 aucun semblant d'organisation n'y exista parmi les combattants groupés à la hâte pour la défense de leurs foyers. Dès que l'ennemi menaçait quelque point de la frontière, la nouvelle, portée rapidement à travers le pays par d'intrépides marcheurs ou répandue dans les montagnes par les cris des veilleurs, allait de *pleme* en *pleme*, de village en village, soulever tous les gens va-

lides qui, sans ordre, et n'ayant souci que de lutter de vitesse, s'élançaient vers le point où le danger était signalé. Chacun faisait alors en quelque sorte la guerre pour son compte ; ou bien, si la réputation de quelque guerrier donnait dans son courage et ses capacités une confiance suffisante, on se réunissait sous sa conduite pour former un parti. Souvent les coreligionnaires de la Turquie, servant d'espions volontaires, faisaient connaître d'avance aux Monténégrins les projets de l'ennemi et les points menacés ; ou bien ils indiquaient la direction prise par les détachements de troupes, les convois et les bagages, qu'il était alors facile de surprendre. Chaque montagnard emportait avec soi ses armes, sa nourriture, et tout ce qui lui était nécessaire pour la campagne qu'on entreprenait. La poudre seule lui était fournie par l'État, et souvent avec une parcimonie en rapport avec la pauvreté où l'on se trouvait.

S'il faut s'en rapporter aux indications données, peut-être avec trop d'exactitude, par Mariano Bolizza, le Monténégro pouvait, au dix-septième siècle, mettre sur pied huit mille vingt-sept combattants, fournis par quatre-vingt-dix villages et trois mille cinq cent vingt-quatre maisons. Mais dans ce nombre, huit cents seulement étaient armés de fusil, les autres ne portant que l'espadon, le bouclier et la lance [1]. Dans cette armée irrégulière, formée de fractions plus ou moins importantes et indépendantes les unes des autres, n'ayant en outre d'action collective que sous l'autorité du vladika, chaque

[1] La prima parte principale, che e Montenegro, contiene in se villaggi 90, fanno case 3,524 et gente armata 8,027.

Fra quali vi possono essere ottocento archebuggieri, il resto spada, targa e giavarina, e sono tutti di rito greco. (MARIANO BOLIZZA, *loc. cit.*)

soldat ne connaissait guère d'autre chef que celui de son village; et les chefs eux-mêmes, jaloux de leurs droits, donnant souvent entre eux l'exemple d'une rivalité à main armée [1], ne s'apaisaient que sous l'œil du souverain, et n'acceptaient de suprématie que celle de ce dernier. Un seul corps commença de présenter une sorte d'homogénéité, c'était celui des perianiks [2], créé par le vladika Pierre II. Ils furent chargés à la fois de servir de garde au prince, d'exercer la police et de veiller à l'exécution des lois. Plus tard, son successeur Danilo institua une sorte de garde formée d'hommes d'élite, éprouvés dans les guerres précédentes, et qui, en diverses occasions, rendit de signalés services. En 1853, le même prince ordonna l'inscription régulière des hommes âgés de dix-huit à cinquante ans, constituant ainsi les premiers éléments d'une véritable armée, dont il resta le commandant en chef; il créa d'autre part des cadres qui comprenaient des capitaines (*capitani*) préposés au commandement des plemena; des centurions (*stotinatchi*) ayant sous leurs ordres des compagnies de cent hommes, et des décurions (*decetchani*) dirigeant des pelotons de dix hommes. Il y avait en outre dans chaque compagnie un porte-étendard ou *bariaktar*. Danilo institua également des serdars pourvus d'un grade analogue à celui de colonel

[1] Pierre Ier, pendant tout le cours de son règne, lutte contre des abus si contraires au bien général du pays, et, de son lit de mort, recommande encore la concorde aux chefs qui l'entourent pour recevoir ses dernières volontés.

[2] Le nom de perianik vient de perianitza (plumet-aigrette), parce que ces gardes portaient à leur bonnet une aigrette ou *perianitza* semblable à celle du kalpak des anciens Serbes. Le corps des perianiks fut primitivement fixé à cent hommes; on se faisait un honneur, comme aujourd'hui encore, d'y appartenir.

et des voïvodes (*ducs*) remplaçant les généraux. Le corps de la garde, dont le noyau s'était formé sous Pierre II, fut augmenté dans des proportions relativement considérables, et finit par constituer cette troupe d'élite qui, dans la sanglante journée de Grahovo, devait assurer la victoire aux Monténégrins.

L'armée fort peu régulière que le prince Danilo tentait de substituer aux bandes indisciplinées de la Montagne-Noire, n'était du reste en aucune façon exercée, soit au maniement des armes, soit aux évolutions : on n'avait d'autre but que de mettre chacun à même de savoir à qui il appartenait, ou plutôt qui il devrait suivre quand il s'agirait de marcher à l'ennemi. La guerre terminée, ces troupes improvisées n'avaient qu'à rentrer dans leurs villages, après avoir partagé avec leurs chefs et avec l'État le butin fait sur l'ennemi, et à reprendre jusqu'à nouvel ordre les travaux de la campagne. Pendant la paix, les *stotinatchi* restaient comme juges dans leurs districts; les *voïvodes* et les *serdars* passaient le plus souvent au sénat.

Les Monténégrins eurent de bonne heure les armes qu'ils portent encore aujourd'hui, c'est-à-dire le yatagan ou *handjar*, deux pistolets, le long fusil albanais ou *douga pouchka* et une cartouchière. A l'exception de la poudre qui leur était donnée, ils faisaient pour tout le reste la guerre à leurs dépens, le butin seul compensant les pertes éprouvées pendant les hostilités. Nous avons vu que les femmes elles-mêmes, chargées d'approvisionner les combattants de vivres et de munitions, et de les seconder à l'occasion sur le lieu du combat, payaient de leur personne et participaient à la défense du pays.

Les Monténégrins avaient à la vérité un moyen de faire

amplement payer aux Turcs le temps que ceux-ci leur faisaient perdre à la guerre, et les conséquences toujours désastreuses de celle-ci : c'était l'organisation de ces *tchetas* ou bandes armées qui, sous les ordres d'audacieux capitaines, passaient à tout moment la frontière, et s'en allaient, souvent au loin dans l'intérieur des provinces ottomanes voisines, couper des têtes, enlever des armes, des chevaux et des troupeaux, ou même ravir les femmes de leurs ennemis. L'histoire des tchetas monténégrines n'est qu'une suite d'héroïques légendes où le vrai le dispute à l'invraisemblable, et dont les récits défrayent les soirées des montagnards. Les édits sévères du prince Danilo, non moins que les changements survenus dans les rapports politiques de la Turquie et de la Principauté ont, au grand regret des Monténégrins, suspendu presque complétement ces expéditions aventureuses, bien faites pour entretenir l'esprit guerrier, mais trop capables aussi de perpétuer des haines séculaires.

A l'époque dont nous parlons, il n'était guère question d'artillerie pour le Monténégro; les seuls canons dont on se servit, en de rares occasions, étaient des pièces enlevées aux Turcs, et faisant plus de bruit que de mal à l'ennemi contre lequel on les retournait.

L'organisation militaire très-simple imaginée par Danilo, maintenue par son énergique volonté, et mise à profit par son frère Mirko, ne fut point étrangère sans doute aux succès qui signalèrent la fin du règne de ce prince; mais les événements de 1862, pendant lesquels les troupes d'Omer-Pacha firent déjà un meurtrier usage des armes de précision, démontrèrent péremptoirement aux Monténégrins que le courage n'est pas tout aujourd'hui dans les batailles,

et que le temps du *douga pouchka* était passé. Cependant l'état des finances du pays ne permettant point l'achat des armes perfectionnées dont on avait un besoin absolu, une loterie fut organisée en France au profit du Monténégro, avec l'assentiment du gouvernement impérial, et son produit permit à la Principauté de faire l'achat de douze mille carabines Minié, lesquelles furent distribuées aux hommes qui, par leur âge et leur adresse au tir, paraissaient les plus aptes à rendre d'utiles services. Mais ce n'était pas tout : ce système nouveau pour les montagnards exigeait la confection délicate et la conservation de cartouches spéciales, tandis qu'auparavant chaque combattant se chargeait de fabriquer les siennes; il fallait aussi compter avec le prix élevé des munitions, et veiller à l'entretien et aux réparations de ces armes précieuses, double soin dont les vieux fabricants de fusils à pierre ne pouvaient en aucune façon se charger. Ces questions bien accessoires dans un grand État, acquéraient une importance extrême dans un pays étroitement enclavé entre de puissants voisins, qui surveillaient attentivement le passage des armes et des munitions, et pouvaient, au moindre prétexte, mettre l'interdit sur leur transport. Dans cette circonstance, le prince Michel Obrenovitj rendit au Monténégro un signalé service, en lui envoyant, en 1866, le mécanicien-armurier Vladimir Illich, homme extrêmement habile et ingénieux qui, avec les plus mesquines ressources, mais en déployant un dévouement digne des plus grands éloges, réussit à créer, à Obod, à la source même de la Tsernoiévitja-Riéka, une sorte de petit arsenal, où il se consacra à l'instruction pratique d'un certain nombre de Monténégrins, dont il fit des ouvriers

assez habiles pour assurer l'entretien et la réparation des armes nouvelles. Vladimir Illich arriva même, en 1870, à transformer un certain nombre de vieux fusils pris aux Turcs et restés sans emploi, et à augmenter par ce moyen d'une façon notable l'armement de la Principauté.

Le prince Nicolas voulant enfin donner à ses gens une habileté réelle dans le maniement de la carabine, et les initier aux exercices militaires en usage dans le reste de l'Europe, s'adressa de nouveau au prince Michel qui, avec la même bienveillance, chargea de cette mission un officier d'artillerie des plus distingués, le commandant Miloutin Yovanovitj, secondé par les deux lieutenants Alexa Giorjovitj et Panta Pejovitj. On n'oublia pas même l'envoi d'un clairon (Todor Rotjij), qui devait introduire dans la petite armée monténégrine les sonneries en usage dans l'armée serbe, et dont l'emploi dans les montagnes de la Tsernagore a paru depuis de la plus grande utilité. La mission militaire, en quittant Belgrade, emportait avec elle au Monténégro tous les instruments nécessaires à l'établissement d'un petit arsenal, qui existe aujourd'hui à l'entrée de Tsettinjé sous le nom de *Laboratorium,* et dans lequel sont renfermés des fusils de réserve, quelques canons avec leurs accessoires, des armes blanches et une certaine quantité d'autre matériel de guerre. On y travaille aussi depuis 1872 à la confection des cartouches et à diverses réparations. La principauté possède également plusieurs poudrières disposées de façon à approvisionner promptement toutes les nahie : la plus importante de toutes est celle de Baïts, à l'entrée même de la plaine de Tsettinjé. Dans le cas où la guerre devrait inopinément se rallumer, l'armée monténégrine

entrerait en campagne avec une réserve de près de dix millions de cartouches, c'est-à-dire plus de quatre cents par combattant [1].

Après avoir organisé un service complet d'instruction pour l'armée monténégrine, le commandant Yovanovitj retourna dans son pays, confiant à ses lieutenants une tâche qu'ils remplirent pendant cinq années avec autant de dévouement que de succès. Aujourd'hui, si les troupes monténégrines n'offrent point dans leurs manœuvres l'ensemble automatique des grandes armées européennes, au moins présentent-elles un ordre suffisant pour évoluer dans les montagnes où la perfection des mouvements serait un avantage tout à fait illusoire, et une cohésion assez grande pour prévenir ces débandades qui pouvaient, à de certains moments, laisser le chef tout seul en face de l'ennemi.

Le Monténégro ne pouvait voir sans jalousie les perfectionnements incessants apportés aux armes de guerre, et l'introduction du fusil à rétrocharge dans la plupart des troupes européennes. Aussi, lors de son passage à Vienne, à son retour de Russie, au mois de février 1869, le prince Nicolas, ayant accepté un système

[1] Ce qui ne manquait jamais aux Monténégrins, dans leurs anciennes guerres, c'était le courage; mais à tout moment la poudre faisait défaut; aussi quelle fortune quand on en recevait! Un *piesma* raconte un épisode de ce genre survenu pendant le long blocus que Mehmet-Begovitj fit subir au Monténégro sous le règne de Vassili-Petrovitj. « Tout à coup nos jeunes héros se lamentent; ils n'ont plus ni plomb ni poudre. Passant au pied de leurs retranchements, qui ne vomissent plus la foudre, les hordes turques s'en vont brûler les villages. Mais Dieu nous envoya un secours inattendu : malgré les sévères défenses du doge de Venise, un étranger nous apporta et nous vendit en une nuit plusieurs milliers de cartouches. Ravis à cette vue, les fils de la Tsernagore se mirent à danser de joie, en chantant des airs de triomphe. » (*G'rlitsa de Tsettinjé,* t. II, 1836.)

qui lui fut proposé par l'inventeur Thomas Sederl, fit une commande de deux mille fusils à aiguille qui, vers la fin de la même année, malgré quelques difficultés soulevées par l'autorité autrichienne, à leur passage à la frontière [1], vinrent enfin compléter l'armement actuel de la principauté. Les munificences du tsar avaient également permis l'achat d'une assez grande quantité de poudre et d'autres munitions de guerre ; et bientôt l'introduction de quelques machines nouvelles dans l'arsenal de Tsettinjé, y permit jusqu'à la confection des cartouches adaptées au fusil à aiguille.

Au mois d'août 1870, arriva à Tsettinjé le capitaine Jovan Wlahovitj, envoyé de Belgrade par le gouvernement de la Régence, pour continuer au Monténégro la mission des officiers serbes qui l'y avaient précédé. Cet officier ayant reçu du prince Nicolas l'ordre d'élaborer un nouveau projet d'organisation pour l'armée monténégrine, remit au mois de janvier suivant au chef du gouvernement, un travail qui, accepté dans son ensemble, fut mis immédiatement à exécution.

L'armée monténégrine, sur son pied actuel, peut constituer deux fortes divisions comprenant chacune environ 10,000 combattants, et une batterie de montagne.

Chacune de ces divisions comprend deux brigades.

La brigade monténégrine est formée de cinq bataillons, dont quatre armés avec la carabine Minié, et un avec le fusil à aiguille (système Thomas Sederl). Ce dernier bataillon n'est composé que des plus habiles tireurs.

[1] Les Bouches de Cattaro étaient alors en pleine insurrection, et l'on craignait à juste titre la coopération des Monténégrins.

Le bataillon est à huit compagnies; il est commandé par un chef de bataillon assisté d'un capitaine adjudant-major.

Chaque compagnie comprend 90 hommes, 10 caporaux (*decetchani*), 2 sous-officiers, 1 clairon, 1 chef de compagnie (*tchetnik-stotinatchi*), un porte-drapeau (*bariaktar*), au total 106 hommes.

L'effectif du bataillon se trouve donc ainsi porté à 848 hommes.

La baïonnette est remplacée par le handjar porté à la ceinture.

Chacune des batteries de montagne ne comporte (suivant le système suisse) que 4 pièces servies par 48 hommes et 3 officiers.

Chaque nahia est appelée à fournir, suivant sa population, un plus ou moins grand nombre de bataillons, et ces bataillons eux-mêmes ont en réalité l'importance des régiments dans les autres armées. Du reste, la difficulté que l'on éprouvera toujours à régulariser et à coordonner les mouvements de corps un peu considérables, dans un pays aussi accidenté que le Monténégro, laisse toute son importance à la compagnie, et les stotinatchi continueront à y tenir dans leurs mains les destinées de la guerre.

L'état-major général de cette petite armée est ainsi constitué :

1° Le prince, commandant en chef;

2° Un voïvode, remplissant les fonctions de chef d'état-major [1], et des aides de camp;

[1] C'est actuellement le sénateur Elia Plamenats, homme d'une grande finesse et d'une belle intelligence, auquel de nombreux voyages en

3° Deux voïvodes, généraux divisionnaires ;

4° Quatre voïvodes, généraux de brigade.

L'organisation précédente ayant été acceptée et mise en vigueur, on pourvut à tous les emplois qu'elle comportait, à l'exception toutefois de ceux de voïvodes ou généraux, dont les titulaires ne doivent être désignés par le prince, auquel appartient exclusivement leur nomination, qu'au moment même d'une entrée en campagne. Cette restriction a eu sans doute pour but de prévenir les jalousies qui atteindraient infailliblement les personnages élevés à la plus enviable de toutes les faveurs, ou peut-être aussi de laisser plus directement sous l'autotorité du prince toutes les fractions du pays, en ne les groupant pas sous les commandements intermédiaires des voïvodes. Quelques-uns trouveront, non sans raison, que c'est hasarder grandement les destinées de la guerre, que d'en remettre le soin à des généraux improvisés du jour au lendemain, n'ayant jamais manié les troupes qui leur seront confiées, et ne connaissant que par ouï-dire les capacités de leurs subalternes.

Quoi qu'il en soit, dès que que les cadres de la nouvelle armée eurent été remplis, on convoqua à Tsettinjé tous les chefs de bataillon et autres officiers, auxquels il était nécessaire de donner les éléments d'une instruction militaire qu'ils étaient loin de posséder. Pendant huit semaines d'exercices et de manœuvres (*mars et avril* 1871), on les rompit au maniement régulier des armes perfectionnées et aux évolutions les plus utiles ; on les soumit enfin à des examens relativement sérieux, et on les ren-

Europe ont élargi le cercle des idées bien au delà des bornes où s'arrêtent les gens de la Montagne-Noire.

voya dans leurs foyers, déjà capables d'inculquer à leurs gens les notions qu'ils avaient acquises. Le succès répondit du reste aux espérances que l'on avait conçues, et nous avons pu, depuis cette époque, suivre pas à pas les progrès de la discipline et ceux de l'instruction dans les bataillons qui, de temps en temps, sont inspectés par le prince quand il voyage dans l'intérieur du pays.

Un autre bienfait de la nouvelle organisation fut une sorte de règlement concernant l'avancement aux divers grades, et subordonnant l'obtention de ceux-ci non plus à des circonstances fortuites de guerre, ou au caprice du chef du pays, mais aux preuves de capacité militaire, non moins qu'au courage individuel. On ne verra donc plus un guerrier réputé brave (*younak*), mais sans aucune des qualités nécessaires au commandement des troupes, devenir, à un moment donné, l'arbitre des destinées d'un corps d'armée, et exposer involontairement celui-ci par son impéritie. Aux actes de bravoure seront réservées les décorations, les armes d'honneur, les félicitations du gospodar devant le peuple assemblé.

Il est recommandé aux chefs d'être justes, sévères à l'occasion, mais non orgueilleux, affables, complaisants à l'égard de leurs subordonnés, sociables et toujours dignes entre eux; ils jurent enfin à leur prince une fidélité et un dévouement à toute épreuve. Et comme la constitution même du pays fait de tout Monténégrin un soldat, celui-ci ne devra jamais oublier que sa vie se passe dans une sorte de camp où il retrouve presque à chaque pas la discipline et les obligations de la vie militaire.

Quand on voulut faire dans la principauté le recensement des hommes auxquels on pouvait faire utilement la remise d'un fusil ou laisser celui qu'ils avaient

déjà reçu, une commission présidée par un voïvode fut instituée et parcourut successivement toutes les nahie, inscrivant les jeunes gens arrivés à l'âge de dix-sept ans, rayant les vieillards qui avaient atteint soixante années, et transportant aux premiers les armes que des mains trop débiles ne devaient point conserver. En face de la joie avec laquelle les adolescents recevaient l'arme qui leur était confiée, éclatait le désespoir des vieillards auxquels on enlevait le fidèle compagnon de leurs prouesses. Quelquefois même la famille tout entière du vieux Monténégrin joignait ses prières à celles de ce dernier, pour qu'on lui conservât le fusil qu'un ordre inflexible devait remettre en de plus jeunes mains. C'est que le Monténégrin oublie sa vieillesse, quand il s'agit de défendre la patrie, et tant qu'il peut encore manier le fusil, c'est pour lui une honte d'être vu inactif : aux femmes seules le droit de rester spectatrices des combats. Il ne comprend qu'une coopération matérielle à l'œuvre du salut commun. Et ce n'est point seulement dans les choses de la guerre que ce devoir lui apparaît, car il le retrouve et le subit toutes les fois qu'il s'agit d'un intérêt quelconque touchant aux affaires du pays. Un exemple se présente ici à notre souvenir, qui prouvera amplement ce que nous venons de dire. La commission chargée de percevoir l'impôt, se trouvant en face d'un vieillard que l'on savait dans le dernier dénûment, refuse de recevoir la modeste obole qu'il venait verser dans la caisse publique ; mais lui, s'adressant au prince qui était présent : « Ne suis-je plus, dit-il, un fils de la patrie, ou bien mon petit impôt n'est-il pas digne de se joindre à celui des autres? J'ai versé à la guerre beaucoup de sang pour mon pays, et j'ai bien le droit de lui

faire encore le sacrifice de ce peu d'argent. Ne permets-pas, gospodar, que l'on couvre de honte mes cheveux blancs ; rends-moi justice, et donne l'ordre à la commission de recevoir mon impôt. » Et la commission dut céder devant l'ordre du prince et les supplications du vieillard. Quel exemple de dévouement à la chose publique à proposer aux peuples les plus fiers de leur patriotisme !

Les infirmités naturelles, les mutilations réduisant à l'incapacité, les blessures graves reçues à la guerre, peuvent seules être des titres d'exemption du service militaire ; et encore ceux qui les présentent doivent-ils apporter à l'occasion toute la coopération compatible avec leur état, soit en confectionnant les cartouches, soit en aidant aux transports, soit enfin en donnant aux blessés, conjointement avec les femmes, tous les soins qu'ils réclament. Quant à l'armée véritablement active, elle est elle-même divisée, d'après l'âge des individus, en deux classes, à convoquer suivant la nécessité des circonstances.

Quand l'État a remis aux hommes un fusil et des cartouches, il a rempli tout son devoir ; aux combattants de s'assurer le vêtement, les vivres, tout ce qui constitue l'entretien du soldat. La longueur d'une guerre mettant obstacle à la culture, le mauvais état des récoltes, d'impérieuses nécessités peuvent seuls forcer le gouvernement de puiser dans la caisse publique, pour assurer l'alimentation des troupes en campagne. Que l'on n'aille donc pas chercher à la suite de l'armée monténégrine des équipages, des services administratifs, des ambulances, tout ce qui, en un mot, constitue les embarras de nos armées : qu'elles marchent en avant ou qu'elles

battent en retraite, les troupes tsernogortses ne laissent rien derrière elles. Les femmes de chaque nahia viendront chaque jour, à tour de rôle, apporter aux combattants les vivres nécessaires, ou s'en iront recevoir dans les poudrières une charge de munitions qu'elles transporteront ensuite péniblement, de nuit comme de jour, à travers les montagnes, et, si c'est nécessaire, par les voies les plus périlleuses ou les plus détournées, aux corps engagés avec l'ennemi.

La nature même du pays dans laquelle l'armée monténégrine est appelée à opérer — car on ne saurait faire entrer en ligne de compte la possibilité pour elle de porter une guerre sérieuse hors de ses frontières — rendait inutile la création d'une cavalerie quelconque. Aux chefs seuls est réservée la possession et l'usage en campagne d'un cheval, dont l'entretien, des plus dispendieux et des plus difficiles, ne saurait être à la portée d'un grand nombre[1]. Nous avons vu réuni, en 1871, un escadron composé de tout ce qu'on avait pu recruter de cavaliers dans la principauté. La variété des montures, la singularité des harnachements, l'indépendance absolue des allures, la bigarrure des costumes et l'étrangeté de l'armement en faisaient le plus original assemblage qu'on pût imaginer, et ne donnaient en aucune façon l'idée d'une cavalerie véritablement organisée pour une action collective.

La troupe monténégrine ne comprend donc en réalité que de l'infanterie plus ou moins régulière et un peu

[1] Sur certains points du Monténégro, tels que Tsettinjé, par exemple, l'entretien d'un cheval entraîne une dépense annuelle de 100 thalari (500 francs), somme exorbitante, même pour les plus grands personnages du pays, dont nous avons énuméré les modestes ressources. La Tsernagore proprement dite manque, en effet, presque absolument de fourrage, tandis que celui-ci abonde dans le pays des Berda.

d'artillerie. Dans les temps anciens même, l'infanterie seule existait ; plus tard, sous le prince Danilo, la prise de quelques canons enlevés aux Turcs donna l'idée de les utiliser, ce que l'on fit du reste sans grand succès [1]. Et puis, l'artillerie exige des dépenses tellement considérables que la principauté se fût trouvée dans l'impossibilité d'y suffire. Aujourd'hui pourtant elle possède deux batteries d'obusiers de montagne offertes au prince Nicolas par feu le prince Michel Obrenovitj, en même temps que le patriote serbe Lazar Trifkowitj, voulant consacrer son admiration pour le peuple monténégrin, y joignait un don de 3,000 ducats autrichiens, destinés à l'achat de cinq cents fusils, de cinq cents sabres et de la quantité de papier nécessaire à la confection d'un million de cartouches.

L'instruction de l'artillerie, commencée par le commandant Yovanovitj, fut confiée ensuite au lieutenant Péjovitj, et aujourd'hui ce corps est dirigé par le voïvode Macho Verbitsa, que des études supérieures à celles de ses collègues de l'armée ont rendu seul capable de remplir ce poste plus difficile.

Quant à l'infanterie qui, ainsi que nous l'avons vu, constitue la principale force du pays, malgré sa formation par bataillons, elle a sa véritable unité dans la compagnie, ce groupe de cent six hommes étant beaucoup

[1] Ce n'était que des pièces de position qu'il fallait, à grands renforts de bras, transporter à travers les rochers, et dont on ne pouvait tirer quelque profit que pour les cas très-rares où il s'agissait d'attaquer une redoute ou une forteresse; or, l'art d'assiéger est complétement inconnu aux Monténégrins, la nature s'étant chargée elle-même d'être leur Vauban. On voit encore à Tsettinjé quelques-uns de ces canons enlevés aux Turcs et gisant sur la place publique ou dans la cour du vieux palais, sans qu'on ait cru devoir leur réserver les honneurs accordés ordinairement à ce genre de trophées.

mieux en rapport avec les anciennes habitudes du pays. Chaque compagnie continue en effet, comme par le passé, à compter daus ses rangs un porte-étendard ou bariaktar, homme toujours expérimenté, hardi, ou même renommé pour quelque haut fait de guerre. Il doit marcher à l'occasion à la tête de sa compagnie, l'entraîner, relever les courages défaillants, honnir les soldats peureux, jeter des bravades à l'ennemi, ou même se précipiter dans les rangs de celui-ci pour forcer ses compagnons à venir défendre leur drapeau. Mais les Monténégrins ont toujours considéré comme une honte si grande la perte d'un étendard[1], que leur prince peut sans crainte le confier à leur loyauté. Un acte de lâcheté expose du reste celui qui le commet à une si odieuse punition, qu'il ne saurait ensuite vivre dans son pays. Revêtu d'un tablier de femme et le fuseau à la main, on le fait alors défiler devant la troupe assemblée qui le couvre de ses insultes et de son mépris. En dehors de cette punition infamante, il y a encore pour le soldat coupable, la prison, l'amende (*glôba*) et la réprimande adressée par les chefs ou par le prince lui-même, et c'est à cette dernière que le Monténégrin est certainement le plus sensible.

Dans les anciennes guerres, tant que l'on n'était pas à proximité de l'ennemi ou sur le territoire de celui-ci, la marche de la troupe s'exécutait pour ainsi dire à volonté : on s'en allait par groupes, sans se soucier souvent d'autre chose que du rendez-vous ; mais dès qu'il y avait quelque danger signalé, ou même dès que l'on avait passé la frontière on s'éclairait au moyen de vedettes qui,

[1] Les fanions des compagnies sont aux couleurs serbes . croix rouge sur fond blanc.

utilisant l'adresse et la légèreté monténégrines, couronnaient les hauteurs les plus inaccessibles, et tantôt par des cris, tantôt par des coups de pistolet, annonçaient aux leurs ce qui se passait du côté de l'ennemi. Quand l'occasion paraissait favorable, les montagnards débouchant à la fois de toutes les anfractuosités des rochers, le fusil dans une main, le yatagan dans l'autre, se jetaient aveuglément sur l'ennemi, ne songeant plus qu'à se couvrir de gloire et à rapporter le plus grand nombre possible de têtes, ou même, si ces trophées sanglants se trouvaient trop embarrassants, à garnir leurs ceintures de nez et d'oreilles tranchés sans pitié sur le champ de bataille. Souvent les Monténégrins, pour tromper l'ennemi sur leur force véritable ou sur leur position, plaçaient sur des pointes de rochers leurs bonnets rouges qui attiraient l'attention et le feu des Turcs, tandis qu'eux-mêmes, profitant de cette erreur, tombaient à l'improviste sur ces derniers. La question des représailles qui ne cessèrent d'être exercées, dans les guerres de la Turquie avec le Monténégro, entre les deux partis, ayant été antérieurement traitée, nous n'avons plus qu'à signaler ici la réaction qui tend de plus en plus à se faire contre ces usages barbares, et les résultats heureux des prohibitions prononcées à ce sujet par Pierre II, par Danilo Ier, et, à leur exemple, par le prince Nicolas. Du reste, une fois que l'enivrement du combat a cessé pour le Monténégrin, il redevient clément et généreux pour les prisonniers, car les froides cruautés n'appartiennent point à son chevaleresque caractère.

La nature s'est chargée en Tsernagore de suppléer aux citadelles et aux fortifications de tout genre qui servent aux autres peuples à garder l'entrée de leur pays : on ne

trouverait dans la principauté ni une muraille ni un épaulement construits en prévision du passage de l'ennemi. Quelquefois pourtant on voit les Monténégrins, quand ils occupent une position où ils veulent se maintenir, élever à la hâte quelques petits ouvrages en terre ou en pierre, nommés *meterizi*, et destinés le plus souvent à protéger leurs postes avancés.

L'alimentation des troupes monténégrines ne saurait même faire l'objet d'une mention. Nous avons vu de quoi se nourrissait le Tsernogortse; de la frugalité de sa vie ordinaire il passe sans transition aux privations de la vie des camps, de même que les fatigues de la guerre ne sont qu'un faible appoint à l'incessante activité de son existence. De solde militaire, il n'est point question pour lui; son titre de citoyen est synonyme de celui de soldat; en combattant pour son pays, il combat pour sa maison, car dans son âme la patrie et la famille trouvent une égale abnégation et reçoivent au même autel ses serments [1].

A sa force physique considérable, à sa merveilleuse agilité, à son coup d'œil sûr, le Monténégrin joint une intelligence remarquable des choses de la guerre. On peut même dire que le déploiement complet de toutes ses facultés a lieu seulement sur le champ de bataille. Toujours en éveil sur ce qui s'y passe, également attentif à ne pas se laisser entraîner à des faiblesses dont il aurait plus tard à rougir, ignorant de la peur, il se plaît aussi

[1] Avant la réorganisation de l'armée, les capitaines touchaient une indemnité annuelle de 20 talari (100 francs) et les porte-étendard une indemnité de 5 talari. Ces faibles sommes étaient destinées à couvrir les dépenses que pouvaient entraîner les déplacements auxquels ces fonctionnaires étaient exposés.

à défier ses compagnons en face de l'ennemi, et, s'il fait ses premières armes, à se créer un nom par quelque prouesse dont on gardera le souvenir. Il porte jusqu'au fanatisme l'amour de son étendard et, plutôt que de le voir tomber dans les mains de l'ennemi, il lutte, même sans espérance, jusqu'à la mort. Marcheur infatigable, il se porte dans la même journée à des distances capables de déjouer la tactique de l'ennemi et, s'il en est poursuivi, d'épuiser les forces des meilleures troupes. Accoutumé dès l'enfance à l'usage des armes à feu, il manque rarement son but et, d'autre part, estimant au poids de l'or la valeur de ses cartouches, il ne les sacrifie qu'à coup sûr. Commandé par des capitaines qu'il connaît de longue date et qui du reste n'exercent sur lui leur autorité que d'une façon presque patriarcale, il les aime, les honore et met en eux son entière confiance.

Mais ce qui caractérise surtout le Monténégrin comme guerrier, et ce qui lui conserve sa supériorité sur toute espèce de soldats européens, c'est le sentiment de son individualité, l'orgueil de cette indépendance même avec laquelle il accomplit les actes de bravoure les plus audacieux et quelquefois même les plus inconsidérés.

Le gouvernement ne devra donc point, en exagérant sa tendance actuelle, chercher à substituer complétement l'action du commandement à l'initiative particulière. Le soldat disparaissant dans la masse, et perdant en quelque sorte la responsabilité de ses actes, deviendrait une machine inconsciente, et perdrait l'habitude de ces traits de courage qui avaient auparavant pour mobile les satisfactions de l'amour-propre autant que le dévouement pour le pays. Verser son sang pour ce dernier est pour le Monténégrin un devoir si naturel, qu'il attend à peine le mo-

ment où ses blessures sont cicatrisées pour regagner le champ de bataille ; il court joyeux au devant d'une mort qui consacrera à jamais sa mémoire dans le cœur de ses concitoyens ; il sait que son nom reparaîtra dans les chants de guzla, et que les voix des femmes le joindront dans leurs lamentations à ceux des héros qui furent la gloire de la Tsernagore ; son dernier cri, ses derniers vœux seront pour son prince et pour sa patrie.

Pendant la désastreuse retraite de Petar Stephanov, dans les Biélopavitj, en 1862, un soir de combat, Nicolas Ier parcourait une ambulance improvisée dans sa maison d'Orea-louka. Des blessés de tout âge étaient là gisant sur des lits de paille, oubliant leurs souffrances pour saluer leur prince à son passage, quand soudain, du milieu d'un monceau de morts et de mourants, se dresse comme un spectre un jeune homme horriblement mutilé qui, jetant dans un élan suprême tout son reste de vie, râle plutôt qu'il ne crie : « *Givio gospodar* », et, comme une masse inerte, retombe expirant sur son misérable grabat.

En convoquant le ban et l'arrière-ban de ses soldats, le Monténégro ne saurait guère opposer aux forces de l'ennemi qu'une vingtaine de mille hommes dont les trois quarts à peine véritablement armés à l'européenne[1].

C'est là un contingent qui peut au premier abord paraître bien insuffisant pour la défense d'un pays ; et pourtant, grâce à la constitution topographique de la Tsernagore, cette petite troupe serait capable de tenir longtemps

[1] A savoir : 12,000 avec la carabine Minié, 3,000 avec le fusil à aiguille, 1,000 avec des fusils transformés, et le reste avec le vieux fusil albanais. Les fusils à aiguille n'ont été distribués qu'aux tireurs émérites, et sont répartis en nombre égal dans chaque bataillon.

en échec de nombreuses armées, et ferait éprouver à son adversaire des pertes telles que jamais le résultat final ne pourrait les compenser pour lui, alors même qu'il atteindrait le cœur de la principauté. C'est ce que nous allons démontrer d'une manière frappante par le récit de l'insurrection qui, vers la fin de l'année 1869, troubla si violemment le cercle de Cattaro, et dans laquelle les montagnards de cette sauvage contrée, au nombre de deux mille à peine, avec un armement inférieur à celui de leurs frères monténégrins, résistèrent victorieusement à tous les efforts d'une armée autrichienne de vingt-cinq mille hommes, dont un tiers devait succomber au milieu des luttes sanglantes et des fatigues de cette malheureuse campagne.

Cattaro.

CHAPITRE XVII.

Récit de l'insurrection des Bouches de Cattaro en 1869 [1].

La Dalmatie n'est guère constituée dans toute son étendue que par une étroite bande de terre, se prolongeant sur la côte orientale de l'Adriatique et séparée des pays serbes par la longue chaîne des Alpes Dinariques. Au delà de celles-ci, elle confine successivement à la Croatie autrichienne et turque, à l'Herzégovine et au Monténégro, et, par son extrémité méridionale, elle s'enclave entre ce dernier pays et l'Albanie. Du nord au sud s'élèvent, en face d'elle, du sein de l'Adriatique, une multitude d'archipels, aux innombrables îlots, où croissent presque parmi les rochers, le myrte et le romarin, l'aloès et la vigne.

La race latine peuple en grande partie les villes du littoral, tandis que les montagnes sont exclusivement habitées par des Slaves, dont les mœurs et la civilisation n'ont guère changé depuis plusieurs siècles. Sur les côtes, on vit à la façon moderne; à quelques lieues dans l'intérieur, on chante sur la guzla les chansons de Marco Kralievitj. Le Dalmate de la Montagne, c'est à peu de chose près le Monténégrin, tel que nous l'avons dépeint.

[1] Ce récit a été publié en langue bohème par un écrivain anonyme, témoin oculaire des faits qu'il raconte: nous le reproduisons ici, en partie d'après la version serbe qui en a été faite à Belgrade et en partie d'après nos propres souvenirs.

La cession des Bouches de Cattaro à l'Autriche ne fut pas plus acceptée, comme un fait légal et définitif, en 1814, qu'elle ne l'est aujourd'hui, par la population de cette partie de la Dalmatie; aussi, l'année même de cette cession, comme en 1848, des insurrections partielles montrèrent que le gouvernement impérial aurait peine à faire accepter son autorité dans un pays hostile à la fois aux idées germaniques et latines. L'introduction de l'impôt amenait en 1854 un sanglant conflit, et si le calme revint dans les esprits, c'est que des commissaires prudents, tels que Mamoula et Philippovitj, surent concilier leurs devoirs avec les exigences de la situation. Plus tard, l'importance donnée à l'élément latin dans l'administration locale, fut une nouvelle cause de désaffection et de mécontentement.

Et pourtant l'Autriche a le plus grand intérêt à ménager la Dalmatie qui, dans les mains de l'ennemi, peut devenir contre elle une base importante d'opérations; dont les forteresses nombreuses et les ports sans rivaux lui assurent la domination de l'Adriatique, et dont les audacieux marins sont le meilleur et presque le seul recrutement de sa flotte. Que lui servirait, du reste, de s'imposer par la force à une population toute prête à s'enfuir dans les montagnes où aucune armée ne saurait la poursuivre, pour y attendre le moment d'une revanche toujours possible, et pour y combiner avec toute l'ardeur des passions les plus sauvages, son plan de vengeance et de sanglantes représailles?

Il y a quelques années encore, le cercle de Cattaro, à raison de son importante position à l'extrémité de l'empire, entre l'Herzégovine, l'Albanie et le Monténégro, était exempt de toute coopération au recrutement de

l'armée régulière ; sa population, toujours armée, constituait une sorte de garde nationale dont le devoir se limitait à la défense de ses foyers contre l'étranger. En 1859, comme en 1866, le cercle tout entier prit les armes et s'apprêta pour la défense de ses forteresses; mais les Boccésiens ne firent en aucune façon partie des armées qui luttèrent alors avec tant d'héroïsme contre l'Italie, la France et l'Allemagne. Tout ce qu'on crut devoir faire fut de supputer le nombre des combattants, de régulariser un peu leur armement et de leur inculquer quelques notions de tactique élémentaire.

Telle était la situation des Bouches, quand, au mois d'août de l'année 1869, y arriva inopinément un ordre ministériel prescrivant l'inscription immédiate des hommes offrant les conditions nécessaires pour l'incorporation dans l'armée régulière. La population, s'imaginant qu'il ne s'agit de rien moins que de la transporter hors de ses confins, comme toute espèce de troupes, manifeste son mécontentement au capitaine Franz, commandant du cercle de Cattaro. Au lieu de rassurer les Boccésiens, en leur expliquant la teneur de la loi en ce qui les concerne, le chevalier Franz ne songe qu'à l'exécuter à la lettre, et il en fait parvenir une copie à chacune des paroisses. Dans quelques-unes de celles-ci, les paysans irrités rendent les popes responsables de ce qui arrive, et les menacent de mort s'ils osent faire eux-mêmes l'inscription des hommes appelés. D'autres paroisses, plus sages, envoient leurs prêtres à Cattaro, pour demander au capitaine du cercle les éclaircissements nécessaires et pour tâcher d'obtenir au moins un sursis à l'exécution des ordres ministériels.

Le gouverneur de Zara proposait de son côté un sem-

blable atermoiement; mais le ministère répondit qu'on eût à passer outre, et, s'il le fallait, qu'on employât tous les moyens de rigueur nécessaires.

Le 14 septembre, un certain nombre de maires des communes, réunis à Cattaro, rédigèrent une pétition adressée à l'empereur, et demandant :

1° Que les habitants du cercle de Cattaro ne fussent jamais obligés de servir dans l'armée, hors de leur pays;

2° Que les soldats inscrits pussent librement voyager hors du cercle, au terme de leur instruction militaire;

3° Qu'en ce qui concernait l'uniforme on respectât les coutumes nationales.

Au lieu de transmettre cette pétition, le capitaine Franz envoya inutilement le lieutenant-colonel Bisaro, natif de Raguse, et bien capable de se mettre en relation avec le peuple, pour tranquilliser celui-ci. Mais le calme des esprits que Bisaro ne put rétablir, quelques patriotes dévoués l'obtinrent partout, excepté dans la Joupa et les Pastrovitchi.

Quelques jours après, le gouverneur de la Dalmatie, baron Wagner, arrivait à Cattaro et s'enquérait auprès du capitaine Franz des moyens qui lui paraissaient les meilleurs pour le rétablissement de l'ordre. Le commandant du cercle l'ayant assuré qu'il ne s'agissait que de déployer une force militaire suffisante, le général Wagner ne daigna pas même conférer avec les délégués du peuple, et il se contenta de leur envoyer un officier dont les paroles eurent un sens tout opposé à celles du capitaine Franz et du colonel Bisaro. A peine de retour à Zara, le gouverneur expédia à Cattaro des troupes dont l'arrivée fut le signal d'une défection complète pour ceux qui hésitaient encore à se révolter.

Au nord-ouest de Cattaro se trouve le territoire montagneux de Krivosié, confinant lui-même au nord à celui de Grahovo, et habité par une peuplade sauvage et belliqueuse. Un chemin qui part de Risano y conduit en deux heures, passant d'abord à travers la commune de Knèzelats, puis au poste de Tserqvitsa, situé sur un point assez pittoresque. Depuis Tserqvitsa la route devient encore plus rapide, jusqu'à ce qu'enfin, franchissant les dernières crêtes, elle redescende vers la forteresse de Dragaï. On traverse une forêt de chênes et de hêtres, puis la plaine se rétrécit jusqu'à un étroit défilé, au delà duquel la vue s'arrête subitement sur un immense amphithéâtre de rochers entourant le plateau de Dragaï, dont la longueur est d'un mille et la largeur d'un quart de mille seulement (7,586 et 1,896 mètres). Le village de Dragaï n'a qu'une quinzaine de maisons; à droite de celles-ci est le fort, pourvu de hautes murailles, d'un fossé et de ponts-levis. De loin on dirait d'un vaste manoir féodal, commandant le plateau à l'ouest duquel se trouve le défilé par lequel on se rend à Grahovo.

Le 20 septembre, tandis que le capitaine Franz se rendait à Risano pour tenir conseil avec quelques chefs de Krivosié et de Lédénitsé sur le mode de recrutement, les paysans faisaient entrer leurs troupeaux sur le territoire de Grahovo et préparaient leurs armes. Le 25 eut lieu à Svetchevo une grande assemblée populaire où l'on résolut de s'emparer de la forteresse de Dragaï dans laquelle on devait trouver une grande quantité de munitions. Le soir même, des vedettes occupèrent toutes les hauteurs de Risano pour donner l'éveil, dans le cas d'une marche des troupes autrichiennes sur Dragaï. Le lendemain ma-

tin, le commandant de la forteresse apercevant quelques centaines d'hommes exécutant un mouvement autour du plateau, envoya en toute hâte une estafette à Risano pour annoncer ce qui se passait. De Risano le télégraphe transmit la nouvelle à Cattaro, et cent hommes, sous le commandement de deux officiers, partirent immédiatement par Lédénitsé pour aller renforcer la petite garnison du fort. Arrivé à Tserqvitsa, ce détachement, ayant rencontré des partis armés, dut se fractionner pour arriver à Lédénitsa, où se trouvait un grand rassemblement qu'il n'osa point disperser. Cependant les sentinelles espacées sur le chemin de Risano ayant cru entendre des coups de fusil, transmirent dans cette dernière ville un signal convenu, et de suite on mit en marche, sous le commandement du lieutenant Ladislas Rinek, un nouveau détachement destiné à soutenir le premier. Arrêtée à Lédénitsé par les embuscades des paysans, et sommée de retourner sur ses pas, la troupe de Rinek gagna la maison paroissiale du village, puis se déploya ensuite sur les hauteurs voisines. A cette vue, les paysans firent mine de l'entourer, et le chef du détachement commanda le feu. Ce fut pour les montagnards le signal de l'attaque et ils se ruèrent sur les Autrichiens qui, ayant perdu leur lieutenant, durent battre en retraite vers Risano, où ils arrivèrent après trois heures de combat incessant.

On a raconté qu'au moment où ce détachement arrivait à Lédénitsa, le chef des insurgés cria : « Arrêtez : cinq hommes peuvent passer, et les autres doivent retourner sur leurs pas, ainsi que nous l'avons conclu hier avec le capitaine du cercle. » Rinek, sans répondre, se retira et commanda une décharge. Par le plus grand des

hasards, une balle alla frapper un marchand qui suivait le chemin de Grahovo et l'étendit raide mort. Son frère, qui était parmi les insurgés, se précipita alors furieux au milieu des Autrichiens, puis se jetant sur Rinck et le frappant de son yatagan : « C'est toi, lui cria-t-il, qui as tué mon frère ; il faut que tu meures de ma main ! »

Au début même de la révolte, on savait que les insurgés prenaient d'excellentes dispositions. Leur chef nommé Pantchitj, était un riche paysan de Joupa, un véritable type de héros, grand, imposant, aux cheveux noirs, aux yeux flamboyants. Avec douze autres Serbes dalmates, intelligents et instruits, il dirigeait tout le mouvement dans lequel entrèrent près de dix-huit cents hommes, armés, comme les Monténégrins, de deux pistolets, d'un yatagan et d'un long fusil pendu en bandoulière. Le reste de leur costume rappelle presque exactement celui des Tsernogortses et, comme chez ces derniers, les chefs sont couverts de broderies d'or et d'argent.

Les insurgés, dont les familles étaient réfugiées au Monténégro, avaient aussi mis en lieu de sûreté tout ce qu'ils pouvaient avoir de précieux. Leurs signaux de convention étaient des coups de pistolet : ainsi pour un navire du Lloyd entrant dans les Bouches, chaque sentinelle tirait un coup ; si c'était au contraire un navire de guerre, on tirait deux coups. Ils évoluaient du reste dans les montagnes avec une précision qui faisait honneur au commandement. Pour s'encourager mutuellement, ils avaient une chanson de guerre dont la traduction ne saurait rendre la sauvage énergie :

» Aux armes ! aux armes ! faucons des montagnes. Aux armes ! pour défendre votre patrie opprimée par le pied pesant de l'étranger !

« Quel est ce bruit sur la montagne? C'est la danse des loups-garous. Les loups-garous dansent leur danse de mort! Qu'ils restent en paix, ils auront assez de puissants corps d'hommes à dévorer!

« Entendez-vous ces coups de tonnerre? C'est le Tsernoïévitj! Le voilà qui arrive avec ses héroïques et fidèles Monténégrins. Il va se mettre à la tête des faucons; il les précédera dans la bataille.

« La garde de son épée, ornée de diamants, éblouira les ennemis par l'éclat qu'elle répand. Son tranchant est du plus fort acier, qui pourrait trancher une montagne du sommet à la base.

« La vila avec un couteau d'or ouvrira le cœur de ceux qui tomberont dans la sainte bataille. De chacun elle prendra une goutte du sang noble et pur qui coulait dans ses veines.

« De ses belles mains blanches elle fera la guzla d'un bois odorant et poli; elle la dorera avec les rayons du soleil; elle étendra sur elle les crins de sa longue chevelure de soie et l'arrosera du sang des braves; puis elle chantera sur elle les œuvres immortelles des héros invincibles! »

Les insurgés avaient obstrué tous les passages praticables et creusé des tranchées partout où c'était nécessaire; du reste leurs positions étaient si fortes, qu'en bien des endroits il leur était inutile de faire usage de leurs armes : ils n'avaient qu'à rouler sur l'ennemi des rochers préparés à cet effet ou à l'accabler d'une grêle de pierres lancées à la main.

Le comité qui les dirigeait avait, dès les premiers jours du mouvement, lancé un manifeste dont la forme, empreinte du lyrisme si familier à ces peuples, est assez curieuse pour que nous le reproduisions tout entier. C'est un appel aux armes qu'un nouveau Tyrtée n'eût pas désavoué.

« Courage, faucons de nos montagnes. Au sommet du Lovchen a sonné l'heure de la guerre, annonçant à nos ennemis que nos montagnes sont armées. On foule aux pieds nos droits, on nous menace de verser notre sang si nous ne livrons pas nos fils. Mais la vîla des montagnes dalmates a volé vers le héros Yvan C'rnoiévitj qui sommeille sous les ruines de la vieille forteresse d'Obod, et qui va se réveiller pour conduire ses faucons fidèles à de nouvelles victoires.

« Sur pied! sur pied! peuple de jeunes guerriers des montagnes de Cattaro.

« Rappelez-vous vos ancêtres, célébrés par Katchitj, qui d'eux a pu dire :

« Il taillent avec le glaive comme les Hongrois; ils chassent avec le fusil comme les Monténégrins ; ils sont lestes comme les Herzégoviniens, intelligents comme les Italiens, grands comme les Bosniaques. »

« Debout, héroïques Bouches de Cattaro, nid de faucons perdu dans les montagnes couvertes de sapins; debout! Trois fois vous avez écrasé les Turcs ; vous avez résisté aux Vénitiens, aux Français, à tous ceux qui voulurent s'attaquer à vous !

« Debout! héros, décrochez vos fusils des murailles; mettez vos pistolets dans la ceinture avec l'épée et le handjar; faites provision de poudre. Entendez-vous comme les armes retentissent avec un son joyeux? Ces vieilles épées si souvent émoussées sur les os des infidèles nous rappellent encore le temps où elles défendaient notre liberté. Leur tranchant est avide du sang de vos oppresseurs; qu'elles s'y plongent donc jusqu'à la garde. Du haut de nos montagnes ces fusils vont semer la mort dans les rangs de nos ennemis, et nos vîlas feront tomber sur ceux-ci les rochers.

« Monténégro, entends-tu le cri que nous poussons pour notre liberté? Herzégovine, entends-tu notre cri de guerre? Vous savez que nous sommes nombreux, mais que tous nous sommes esclaves; vous savez, frères, que nous com-

battons pour la sainte cause, pour cette indépendance qui nous est plus chère que la vie.

« Nous voulons être libres, comme l'étaient nos ancêtres qui résistaient aux Turcs, et nous ne mettrons bas les armes que lorsque notre droit aura triomphé. En avant donc, faucons des Bouches et de Raguse, en avant et en guerre pour la sainte liberté ! »

Cette proclamation, transcrite en nombreux exemplaires, se colportait de main en main dans toutes les communes de la Dalmatie, et surtout dans les lieux qui ne s'étaient pas insurgés.

Le 17 octobre, arriva à Vienne une députation de patriotes dalmates, conduite par le célèbre George Voïnovitj de Châteauneuf. Elle avait pour but d'exposer à l'empereur l'impopularité des mesures prescrites dans les Bouches, et de lui faire connaître les vrais motifs de la sanglante insurrection qui menaçait de s'étendre. Dans une adresse remise à Sa Majesté, les députés se plaignaient de l'envahissement de toutes les administrations par l'élément italien, de la suppression projetée du seul gymnase slave existant dans les Bouches, de l'introduction dans les écoles de la langue italienne, de la froideur et de la méfiance avec lesquelles on accueillait, soit en justice, soit dans les actes officiels quelconques, la langue nationale. Elle poursuivait en expliquant que l'insurrection devait être reprochée tout d'abord aux employés du gouvernement eux-mêmes qui, au lieu de s'occuper de leurs fonctions, excitaient des partis politiques; que le peuple ne doutait pas des dispositions paternelles de l'empereur, mais qu'il voulait une administration plus conforme à son esprit national, et que du reste, il ne demandait qu'à se lever comme un seul homme, toutes

les fois que le trône et la patrie l'appelleraient à combattre l'étranger.

Cependant Cattaro n'était plus qu'un camp où arrivaient et d'où partaient incessamment des troupes. La concentration d'une aussi grande multitude amena une extrême cherté des vivres, à tel point que la viande avait sextuplé de valeur, et qu'un œuf se vendait jusqu'à vingt sous autrichiens (0 fr. 45). Une police secrète répandue partout ferma la bouche aux citoyens, effrayés de voir interpréter faussement les paroles les plus innocentes. Le général Wagner proclama en outre l'état de siége, nomma une cour martiale et défendit à toutes les embarcations privées la circulation dans les Bouches.

La première mesure à prendre était le ravitaillement du poste de Tserqvitsa et de la forteresse de Dragaï, entreprise difficile et pour laquelle on était loin d'avoir pris les mesures nécessaires. De Risano, d'où le mouvement devait s'opérer, partent deux chemins dont l'un, contournant la montagne, passe par Lédénitsé, tandis que l'autre, étroit et abrupte, va directement à Tserqvitsa. Au point où, sur les hauteurs, se réunissent ces deux routes, s'élève comme un rempart naturel un rocher de 1,500 à 2,000 pieds, d'où les insurgés pouvaient écraser les Autrichiens. Aussi ces derniers, partant dès l'aube, le 7 octobre, durent tout d'abord assurer leur marche, en balayant avec le canon les crêtes occupées par les insurgés, puis ils s'avancèrent sur deux colonnes. La première, forte de douze cents hommes, sous le commandement du major d'Hormus, partit directement de Risano, et, après des efforts inouïs contre un ennemi qu'il fallait débusquer à chaque pas, réussit à atteindre Knésélats, à six kilomètres de distance. Les troupes harassées

durent, pour comble de malheur, bivouaquer sous une pluie battante et glacée, et le lendemain repartir pour Tserqvitsa, ayant leurs chaussures à demi-déchirées par les aspérités des rochers. A Tserqvitsa on trouva dans le poste quelques soldats hongrois, s'attendant à chaque instant à être massacrés. Le caporal Orban qui les commandait, avait fait preuve de la plus grande fermeté. D'Hormus voyant dans quel état se trouvait sa colonne, ne put songer à aller plus loin et dut reprendre le chemin de Risano, laissant trois hommes aux mains des insurgés.

La seconde colonne, qui partit d'Oroavats sous le commandement du colonel Fischer, avait à gravir, par Stoppa, des rochers escarpés. Arrivée à Oublé à une heure de l'après-midi, elle fut attaquée le soir par les insurgés, contre lesquels on dirigea d'abord six cents hommes. Mais le colonel, se trouvant trop faible, fit demander immédiatement des secours. Le général Wagner qui arriva lui-même avec un bataillon et de l'artillerie, voyant alors la position très-compromise, donna l'ordre de rétrograder vers Risano.

Dans ces premières affaires on put juger de la tactique des montagnards qui, embusqués derrière les rochers, tiraient à coup sûr à une distance de quatre ou cinq cents pas, surtout dans certains défilés où deux hommes de front pouvaient à peine passer. Les soldats autrichiens, impuissants à répondre à un ennemi invisible, ripostaient au hasard, quand apparaissait la rouge bordure d'un bonnet boccésien, et tombaient à leur tour frappés sans espoir de vengeance.

Le 11 octobre ces troupes rentrèrent à Cattaro, où le gouverneur fit publier deux ordres, en vertu desquels :

1° Tout individu ne résidant point d'ordinaire dans la ville, devait la quitter dans les vingt-quatre heures; 2° toutes les armes et les munitions de guerre devaient être livrées par ceux qui en étaient détenteurs.

En conséquence de ces prescriptions, un grand nombre de personnes durent sortir de Cattaro, et la quantité des armes à remettre fut si considérable, qu'on dut prolonger d'un jour le délai fixé pour leur consignation.

Les envoyés dalmates qui s'étaient rendus à Vienne, avec le maire de Castelnuovo, G. Voïnovitj, en face des événements qui s'accomplissaient, crurent de leur devoir de rédiger un nouveau mémoire adressé au gouvernement impérial, et exposant avec détail tous les faits qui avaient précédé l'insurrection, défendant en outre les droits des Boccésiens et traduisant leurs désirs, concluant enfin à la nécessité d'envoyer au milieu des insurgés un commissaire impartial et prudent, pourvu de pouvoirs assez étendus pour traiter avec eux sur des bases raisonnables.

A l'est de Budua, dans les montagnes qui séparent les côtes de la Dalmatie, de la Tsernitsa, c'est-à-dire tout à fait au sud du Monténégro, se trouvait anciennement le couvent de Staniévitj qu'habitèrent plusieurs vladikas. Les Vénitiens, qui en avaient fait une sorte de fort, le donnèrent en 1722 à l'évêque du Monténégro, pour lui servir à l'occasion, de refuge contre les Turcs. Plus tard, cet asile étant devenu inutile, on cessa de l'habiter, et le monastère tomba presque en ruines. En 1814 le gouvernement autrichien l'acheta et le transforma en une forteresse véritable qui, par sa position, commande le défilé par lequel on se rend de la mer au Monténégro,

et dans lequel eurent lieu en maintes occasions de sanglants combats.

Le 9 octobre, les insurgés, ayant occupé toutes les positions dominant le fort, commencèrent à tirer dans l'intérieur de celui-ci et à rouler des pierres vers les murailles. Leurs tentatives eussent été sans résultat si des Morlaques, chargés de l'approvisionnement de la compagnie qui constituait toute la garnison, ne leur eussent ouvert une poterne par laquelle ils entrèrent facilement. Le lieutenant qui commandait le fort ayant été tué, tous les défenseurs mirent bas les armes et se constituèrent prisonniers; mais comme on n'avait pas de quoi les nourrir et qu'on ne pouvait davantage occuper des hommes à les garder, on se contenta de prendre leurs fusils et de les renvoyer, en leur faisant prendre l'engagement de ne plus combattre les insurgés.

Encouragés par leur succès à Staniévitj, ceux-ci voulurent tenter un nouveau coup de main sur le fort de Gorajda et sur la Troïtsa. La forteresse de Troïtsa (Trinita), distante de quinze cents pas de Gorajda, commande la route de Budua à Cattaro; sa garnison, sous les ordres du lieutenant Blumenstein, était alors de cent hommes, non compris les artilleurs. Le 10 octobre, au matin, on remarqua des deux forts un mouvement sur les montagnes voisines, et même dans les terres labourées au-dessous de celles-ci. Quelques instants après, l'ennemi, dont une partie occupait les abords des ouvrages, s'élançait de toute part à l'escalade, et la Gorajda eût été enlevée, si deux bataillons avec une batterie de montagne n'eussent été expédiés immédiatement de Cattaro. Le major Pittel, qui conduisait cette troupe, la développa de façon à attirer l'attention de l'ennemi,

et, bientôt rejoint par un nouveau bataillon qui prit les insurgés en flanc, il contraignit ces derniers d'abandonner leur attaque principale, et bientôt de songer eux-mêmes à la retraite. Mais celle-ci fut excessivement meurtrière pour eux, car, écrasés par les deux forteresses et par deux batteries de montagne, et subissant également le feu de trois bataillons, ils eurent soixante-dix morts et plus de cent blessés. Les Boccésiens qui avaient pris part à cette double affaire étaient au nombre de douze cents, commandés par un chef d'élite, et leur attaque fut si pressante et si audacieuse, que la garnison des deux forts brûla dans la matinée toutes ses munitions. On dit qu'un certain nombre de femmes figuraient parmi les combattants, et que, étant revenues le soir pour enlever leurs morts, beaucoup d'entre elles furent tuées par les soldats autrichiens.

La plus grande partie de la garnison de Budua ayant été envoyée à Risano, la ville n'était plus gardée que par une compagnie de soixante-dix hommes, sous le commandement d'un capitaine. Aussi toutes les précautions furent prises en prévision d'une attaque. On ferma les portes et on les protégea par des remblais; on interdit l'entrée et la sortie de la ville; on veilla nuit et jour. Le 10 octobre la garnison s'aperçut que, du côté de Maïné, des insurgés portant des drapeaux parcouraient les crêtes; puis, vers le soir, on entendit des coups de fusil et des cris d'appel d'une montagne à l'autre. Effectivement, dans le courant de la nuit, les insurgés s'avancèrent dans deux directions, transportant avec eux deux canons pris à Staniévitj. La petite garnison comptant fort peu sur ses murailles à demi-ruinées et sachant bien que l'ennemi connaissait les moindres

détails de la forteresse, s'attendait à être enlevée en dépit de toute la défense qu'elle saurait lui opposer. Mais heureusement on signala l'arrivée d'un bateau chargé de troupes, et quelques fusées lancées sur les colonnes assaillantes, forcèrent celles-ci de battre brusquement en retraite. Dans la journée du 11 et même dans la nuit suivante, les insurgés menacèrent de nouveau Budua, et ils réussirent même à occuper les maisons extérieures, dont on dut les déloger, en les incendiant.

Cependant le colonel Iovanovitj, l'un des officiers les plus distingués de l'état-major autrichien, prenait à Risano le commandement de la brigade chargée de procurer le ravitaillement de Dragaï et de Tserqvitsa, et, si c'était possible, de débloquer complétement la forteresse et le poste. La colonne, forte de trois bataillons, deux batteries de montagne et une batterie de fusées, quitta Risano le 14 octobre et, deux heures et demie après, arriva à Knésélats. On ne trouva personne dans le village, dont les maisons sont en pierres sèches et couvertes en planches. On s'avança encore pendant une heure; mais subitement éclata une vive fusillade, et les insurgés apparurent, couronnant toutes les hauteurs voisines, et poussant des cris affreux. La colonne, enveloppée de tous côtés, dut cesser de marcher en ordre régulier, et, disputant pas à pas le terrain, elle réussit à atteindre le soir le poste de Tserqvitsa où l'on campa. On était arrivé à une hauteur de trois mille pieds en escaladant les rochers et sans avoir mangé autre chose qu'un peu de lard et de pain. Aussi la troupe était déjà bien démoralisée, quand il fallut se remettre en route le lendemain à travers la pluie et le brouillard le plus épais. La brigade, laissant une compagnie pour assurer ses derrières, s'engagea

dans la route périlleuse qu'elle avait à franchir, les soldats se glissant comme des ombres dans les défilés, et regardant à droite et à gauche d'où la mort allait leur arriver. A neuf heures on aperçut les insurgés sur les montagnes près de Gvosda, et immédiatement commença un feu violent sous lequel on atteignit le grand défilé qui précède Dragaï. Resserrée dans cet étroit passage, la troupe ne cheminait qu'avec la plus grande difficulté, et son chef, obligé de donner partout l'exemple du sang-froid et de l'intrépidité, ayant été blessé, dut remettre le commandement au colonel Feter. Pourtant le convoi de vivres ayant réussi à atteindre le plateau de Dragaï, il ne resta plus qu'à assurer la garde du défilé, qu'on confia au bataillon Maroïtchitj, et à occuper les points les plus importants pour le retour à Tserqvitsa. Un hourra poussé de la forteresse annonça l'arrivée du convoi à Dragaï, et dès qu'il fut possible de faire volte-face, on reprit le chemin de Risano. Le retour ne fut qu'une sanglante retraite, dans laquelle la colonne, sans cesse harcelée par un feu meurtrier, et dans l'impossibilité de faire aucun retour offensif sérieux, bien que chaque compagnie à son tour se déployât contre les assaillants, atteignit enfin Knésélats, rapportant avec elle ses morts et ses blessés. C'est à peine si l'on avait pu arracher à l'ennemi le lieutenant Bem mortellement atteint. De Knésélats à Risano le feu recommença, et presque sous les murs de la ville plusieurs soldats et le lieutenant Straka étaient encore frappés, tandis que la tête d'un soldat autrichien, jetée du haut d'un rocher, tombait au milieu de la colonne comme un dernier salut des insurgés.

Un témoin oculaire raconte que pendant cette marche

d'Iovanovitj, sur les plus hautes crêtes des montagnes se montrait un Boccésien d'une gigantesque stature, le yatagan à la main, et poussant dans toutes les directions des cris prolongés à la façon des montagnards de ces contrées. C'était sans doute un des chefs principaux, car par moments sa voix seule retentissait, tandis qu'il indiquait avec son arme les positions sur lesquelles les insurgés devaient se transporter. Quelques soldats autrichiens, rampant dans les rochers, arrivèrent non loin de lui et l'étendirent raide mort.

Dès le début de l'insurrection, le gouverneur de la Dalmatie avait été investi des pouvoirs les plus étendus, aussi bien au point de vue politique qu'au point de vue militaire, de sorte que ses décisions n'avaient pas même à attendre, pour leur exécution, l'approbation du ministre. Le général baron Wagner qui, dans ces conditions, avait dirigé toutes les mesures prises dès le début de l'insurrection, fut subitement remplacé par le comte Auersperg, qui arriva le 20 octobre à Cattaro, où on l'accueillit très-froidement. Dès le 21 commença à fonctionner une cour martiale devant laquelle furent tout d'abord traduits cinq insurgés de Risano, pris à Lédénitsé les armes à la main. Quatre d'entre eux furent condamnés à la pendaison, et le cinquième fut renvoyé devant un tribunal ordinaire. Tandis qu'au milieu d'un grand appareil militaire on conduisait ces gens au supplice, le plus âgé s'adressant au peuple, le priait de lui pardonner d'avoir commis la sottise de se laisser prendre. Quand ce fut son tour de monter sur la plateforme, il y arriva en chantant le chant des morts, puis il demanda qu'on le laissât voir encore ses trois camarades pendus, et alors se retournant vers les montagnes,

il cria de toutes ses forces : « *Slava narodoù!* » Gloire au peuple! Une minute après, son corps se balançait dans l'espace.

Sur tous les points de la Dalmatie avaient lieu de nombreuses arrestations; mais la plus importante de toutes fut celle du serdar Jovo Jovanovitj, maire de Risano, dont les sympathies pour le gouvernement autrichien étaient pourtant bien connues, et qui même était décoré de l'ordre de François-Joseph Ier. On l'accusa de détenir illégalement des armes, ce qui, dans un sens, était vrai, puisqu'il en possédait une collection des plus anciennes et des plus remarquables, à ce point que le prince du Monténégro lui avait fait offrir inutilement 10,000 florins d'un fusil, un handjar et deux pistolets. Cette collection, composée entièrement de pièces enrichies d'or, d'argent et de pierreries, faisait l'admiration de tous les connaisseurs. Le serdar était un beau vieillard à cheveux blancs, n'ayant jamais rendu que des services au gouvernement. Il avait, en 1850 et 1860, organisé la défense du pays, et toujours il avait été en opposition avec les ennemis de l'Autriche dans toute la contrée des Bouches. Jovanovitj, au lieu d'être traduit devant la cour martiale, fut déféré à un tribunal régulier devant lequel il se présenta dans le pittoresque et magnifique costume dalmate, qui, à Risano, est d'une richesse extraordinaire. Interdit devant l'intelligence, le courage et la dignité de ce noble accusé, le tribunal renvoya l'affaire sous le prétexte d'un nouvel appel de témoins, et dès ce moment Jovanovitj ne fut plus inquiété.

Le général Wagner, réduit à des fonctions purement militaires, transporta le 21 octobre son quartier général à

Soutvara, dans une misérable maison ouverte à tous les vents, se contentant pour lui et son état-major de ce que la troupe recevait elle-même par le moyen de caravanes de mulets, qui chaque jour apportaient le plus nécessaire. Le même jour il apprenait par le général d'Hormus, qui était en avant-garde, que, des Glavati et des Boikovitji, où se trouvaient les insurgés les plus acharnés, étaient venues des députations demandant à faire leur soumission. Rassuré de ce côté, Wagner donna l'ordre au colonel Fischer de prendre d'assaut Lisitj. Ce dernier avait à passer par Bratovitj, Naliéchitj, Stevilia, Sveta-Troïtsa, Sveto-Nicolo, et Sveto-Gurgia, pour remonter de là à V'rblié, tandis que d'Hormus passait au contraire par Sichitjé. Entre les deux s'avançait Wagner, conduisant de sa personne deux bataillons d'infanterie et quatre canons. Après une lutte de plusieurs heures, Fischer atteignit la position de V'rblié, tandis que d'Hormus, avec de l'infanterie du corps de Maroitchitj, marchait directement sur Lisitj, pour en faire l'assaut. Les insurgés, se trouvant en face de l'infanterie de Wagner qui leur barrait le chemin et les écrasait avec son canon, se jetèrent dans les rochers bordant la frontière du Monténégro, empêchant ainsi le général de continuer le feu dans leur direction. D'Hormus, s'élançant à la poursuite de l'ennemi, arriva jusqu'au sommet du Golich, mais il reçut l'ordre de rétrograder pendant la nuit. Pendant le même temps Fischer assiégeait Lisitj, où sa troupe avait été renforcée. Le cordon militaire établi sur la frontière du Monténégro était resté spectateur de ces luttes, mais n'y avait pris aucune part. Dans une lettre adressée au commandant en chef autrichien, le prince Nicolas se plaignit même qu'une balle provenant de sa troupe eût

frappé un Monténégrin, et qu'un autre projectile eût tué un bœuf. De son côté, Macho Verbitsa, qui commandait le cordon militaire monténégrin, avait déclaré que si un seul de ses hommes était blessé, sa responsabilité se trouverait complétement dégagée et qu'il ne répondait plus de ses hommes. En face de ces difficultés, le général Wagner cessa de marcher de Staniévitché sur Poboré, malgré le besoin qu'il en avait.

Au commencement de novembre, les insurgés occupaient toutes les crêtes des montagnes qui dominent le port de Budua ; mais, abrités partout, leur présence ne se révélait que par les coups de fusil qu'ils ne manquaient jamais de tirer quand un but s'offrait à eux aux environs de la place. Leur quartier général, si l'on peut employer ce nom, était auprès de Maïné, dans une plaine où ils avaient élevé quelques fortifications et d'où ils commandaient les chemins conduisant à un grand nombre de communes. D'énormes parapets en pierre les garantissaient des atteintes du canon de Budua et de celui des vaisseaux. Ces préparatifs étaient faits dans le but d'un assaut projeté sur la forteresse de Kosmatch, bâtie sur des rochers élevés de mille mètres, et commandant la grande plaine dans laquelle sont dispersées les maisons de la commune de Braïtché.

Le 21 octobre au matin, le lieutenant Masarek, ayant quitté la forteresse avec deux soldats pour se rendre au fortin de Spiridion, fut fait prisonnier par les insurgés ; dans l'après-midi, un autre officier qui voulait aller à sa recherche, tombait mortellement frappé à la porte même du fort, tandis que des Boccésiens s'élançaient vers le pont-levis, que l'on avait à peine le temps de relever. L'ennemi, déjoué dans sa tentative, commença

de tirer dans les meurtrières des remparts, avec une telle précision, que les soldats ne pouvaient plus les occuper.

Le 22 au matin, des insurgés se présentèrent devant le fort de Kosmatch, conduisant au milieu d'eux le lieutenant Masarek, et invitant la garnison à se rendre aux mêmes conditions que celle de Staniévitj. Au lieu de répondre à ces propositions, le sergent-major Beyer, devenu commandant du fort, fit tirer sur ces singuliers parlementaires, qui se retirèrent dans les montagnes avec leur prisonnier. Alors Beyer fit canonner sans utilité le village de Braïtché, qui bientôt ne fut plus qu'un monceau de ruines, du milieu desquelles s'élevaient de nombreux incendies. Le général Auersperg, qui avait quitté Cattaro le 22 au soir, sur un navire qui transportait en même temps la cour martiale, la potence et l'exécuteur, en arrivant le lendemain matin devant Budua, fut tout d'abord frappé par le spectacle affreux qu'offraient Braïtch et Maïné, où plus de quatre cents maisons brûlaient à la fois.

Le conseil de guerre, siégeant à Budua, condamna le 25 octobre à la pendaison un insurgé qui avait pris part à l'attaque du fort de Staniévitj, et retourna ensuite à Cattaro où il avait à juger le pope Jovo Tamovitj. Celui-ci n'évita la mort qu'à la faveur d'un ordre venu de Vienne, et prescrivant de sursir à toute nouvelle exécution.

Il fallait pourtant songer à reprendre aux insurgés la forteresse de Staniévitj, sur laquelle s'était avancée la brigade Fischer, renforcée des troupes de Budua qui, le 23 octobre, avaient été envoyées à Poboré. Tandis qu'une partie des chasseurs occupait le sommet du Spaz

et qu'une section opérait dans la plaine de Maïné, d'autres troupes se déployaient sur les crêtes de Doubovitsa, et une compagnie suivait la route de Cattaro au point où elle domine la Joupa. Tous ces mouvements furent très-difficiles à exécuter sur un terrain bordé de précipices dans lesquels roulaient les mulets. Pendant la nuit suivante les avant-postes furent sans cesse inquiétés, et dès le matin les insurgés commençaient à tirer avec les canons de la forteresse, dont heureusement ils ne savaient point rectifier le pointage à une grande distance. Dans le courant de la journée, le village de Poboré et le monastère de Maïné furent incendiés; malgré les efforts des insurgés qui gardaient tous les passages et faisaient tomber sur les troupes un déluge de pierres, on réussit aussi à faire entrer un grand convoi de vivres dans la forteresse de Kosmatch, que le sergent Beyer avait si intrépidement gardée, et dont il remit le commandement au lieutenant Pokornir. Mais Staniévitj tenait bon, et l'on ne pouvait tenter un assaut, qui eût été des plus meurtriers. Sur ces entrefaites, le commandant en chef, comte Auersperg, reçut une députation du petit Perzagno et de Dobrota, chargée de faire des propositions au nom des Boccésiens; quelques-unes des communes situées entre Châteauneuf et Cattaro hissèrent le drapeau blanc; mais on continuait pourtant d'apercevoir les insurgés sur toutes les hauteurs. Le capitaine Franz se rendit alors à Châteauneuf pour faire des démarches de conciliation, et des officiers originaires de la frontière, qui avaient une connaissance exacte des Bouches, en firent autant de leur côté. Deux chefs importants de l'insurrection, le knèze Ranovitj et Vonk Raloudjerovitj, avaient passé la frontière monténégrine et n'étaient pas revenus; on pouvait donc croire

que la révolte touchait à sa fin. George Voïnovitj, de son côté, s'était rendu de nouveau à Vienne pour obtenir du gouvernement des promesses d'amnistie et des modifications à la loi militaire promulguée dans les Bouches. Mais l'empereur étant à ce moment à Constantinople, d'où il devait se rendre à Suez, il était impossible d'obtenir aucune assurance concernant l'amnistie.

Malgré ces signes de prochain arrangement, les insurgés attaquaient à Braïtché un détachement sorti de la forteresse de Kosmatch, et le quartier général autrichien était transporté de Cattaro à Risano.

Le 5 novembre, les insurgés de Krivosie, Lédénitsé, Risano et Drajévitsé envoyèrent une nouvelle députation au commandant de Châteauneuf, demandant encore à entrer en pourparlers. On leur envoya à cet effet le capitaine Franz, accompagné de trois soldats, chargé de s'aboucher sur le terrain neutre de Koutchi, avec trois chefs insurgés, appartenant à la députation elle-même. Celle-ci demandait : 1° une amnistie complète ; 2° un dédommagement pour toutes les pertes éprouvées par les insurgés ; 3° la promesse, signée par l'empereur lui-même, que toutes les armes seraient conservées par leurs possesseurs ; 4° un vêtement national pour les soldats ; 5° la liberté pour les hommes inscrits de naviguer ; 6° l'assurance que les soldats appartenant au pays ne quitteraient pas les Bouches de Cattaro.

Il était impossible au chevalier Franz, en face de prétentions aussi absolues, de prendre aucune décision sous sa propre responsabilité, et même de donner aux délégués des insurgés la moindre espérance dans le résultat de cette entrevue ; aussi elle se termina sans

que de part et d'autre on eût fait le moindre pas vers un arrangement.

La veille du jour où avait lieu cet incident, le général Schœnfeld quittait Budua pour se porter sur Braïtché et Kosmatch, en même temps que le lieutenant Pokornir venait à sa rencontre avec une partie de la garnison de la forteresse, et brûlait encore en passant quelques maisons de Braïtché. La colonne arriva à Kosmatch à trois heures du soir, après avoir escarmouché avec les insurgés que le canon du fort maintenait à distance. Le 5, le général Schœnfeld fit hisser le pavillon parlementaire et envoya le major Luksard, accompagné du lieutenant Poutkovitj, pour proposer aux insurgés de mettre bas les armes, en leur garantissant l'amnistie. Les délégués boccésiens étaient près d'accéder à cet arrangement; mais ils voulurent auparavant prendre l'avis des leurs, qui fut tout à fait contraire. Le 6, on se réunit de nouveau, et les parlementaires autrichiens se rendirent même jusqu'auprès des confins monténégrins, où était hissé le drapeau blanc. La moitié des gens d'Ougléchitch et de Braïtj étaient prêts à faire leur soumission; mais l'autre moitié, partageant l'opinion des chefs Martinovitj et Klaitj, ne voulaient entendre parler d'aucun arrangement et, montrant au loin les villages brûlés, disaient que, n'ayant plus rien à perdre que la vie, ils en faisaient volontiers le sacrifice. A deux heures de l'après-midi, rien n'ayant encore été conclu, les parlementaires durent rentrer à Kosmatch, et le canon donna le signal de la reprise des hostilités.

Les troupes lancées en avant parvinrent sans difficulté au sommet des montagnes, et se trouvèrent en face des sentinelles monténégrines qui gardaient la frontière. Les

insurgés semblaient comme à dessein lâcher pied partout ; une seule fois ceux de Braïtché se laissèrent entourer et perdirent un assez grand nombre d'hommes. Schœnfeld, ne voyant rien à faire sur les crêtes, redescendit vers Budua, laissant quelques troupes en observation ; mais il n'était pas arrivé à Maïné, que déjà la fusillade retentissait sur ses derrières, et que la compagnie Klitsner avait à refouler l'ennemi s'élançant des hauteurs voisines. Les Autrichiens perdirent quelques hommes, et les insurgés étant revenus en plus grand nombre, tout ce qui avait été laissé en arrière dut se retirer à l'abri du canon de Kosmatch, qui seul put arrêter l'ennemi. La tentative du général Schœnfeld n'eut donc qu'un résultat malheureux, car, outre le grand nombre des tués et blessés, on perdit encore beaucoup de fusils et de munitions.

Tandis que ces événements avaient lieu au sud de Cattaro, le général Auersperg prenait lui-même, au nord des Bouches, le commandement de nouvelles opérations dirigées contre les Krivosié, et dont le but était de rejeter les insurgés dans la plaine de Dragaï, de les y cerner et d'en finir avec eux. Trois popes influents avaient pourtant été auparavant envoyés auprès de ceux-ci pour tenter une dernière démarche, qui n'eut pas de meilleur résultat que les précédentes.

Les troupes se mirent en marche, le 4 novembre, sur quatre colonnes. La première, commandée par le général d'Hormus, rencontra tout d'abord l'ennemi sur les pentes dominant Risano, et dut lutter pendant quelques heures pour se faire un passage et arriver à Knésélats, où elle fut bientôt suivie par le commandant en chef. On éleva immédiatement un retranchement pour y éta-

blir deux compagnies, et le lendemain on s'avança jusqu'à Lédénitsé, où le colonel Fischer avait déjà pris position sans difficulté sérieuse, en l'attaquant avec son artillerie. Jusqu'à Tserqvitsa, pendant la journée du 6, on dut constamment employer le canon, les insurgés ne cédant qu'à la dernière extrémité, et l'on perdit quelques hommes. Le général en chef, voulant attirer l'attention de l'ennemi et dégager, si c'était possible, le défilé de Liépoglave, que les colonnes Fischer et Keifell avaient à franchir, concentra toutes ses troupes à Tserqvitsa et parut y prendre l'offensive sur tous les points du voisinage occupés par les Boccésiens. Le 7 au matin, on apprit que Fischer et Keifell avaient heureusement atteint Dragaï après une lutte acharnée, et le 8 le comte Auersperg les rejoignit avec d'autres troupes. Mais pendant ces cinq jours de luttes continuelles, dans des passages de plus en plus périlleux, le général avait pu s'assurer de la difficulté qu'il y avait à triompher d'un ennemi presque invisible et toujours insaisissable. Et pourtant l'hiver, plus tardif que de coutume, n'avait pas encore apporté avec lui des obstacles dont aucune force ne saurait triompher dans de pareilles régions. Aussi, après avoir fait approvisionner de vivres pour quatre-vingt-dix jours Dragaï et Tserqvitsa, relevé et doublé leur garnison, le commandant en chef ordonna le retour immédiat à Risano.

Cette dernière expédition dirigée contre les Krivosié avait coûté des pertes énormes, et il serait trop long de rapporter en détail celles que supportèrent tous les corps engagés. L'enlèvement des hauteurs dominant le défilé de Han coûta plus de deux cents hommes : une compagnie en perdit à elle seule soixante-treize; au nombre

des morts se trouvèrent là le lieutenant-colonel Fritz de Fricheins, son aide de camp et huit autres officiers.

Le retour des troupes à Risano où les insurgés les accompagnaient à coups de fusil et pas à pas, ressembla plutôt au désastre d'une retraite qu'à la marche d'une armée qui, ayant atteint son but, pouvait se dire victorieuse. Exténués de fatigue, mourants de faim et de soif, les chaussures déchirées, les pieds ensanglantés par les rochers et les broussailles, traînant péniblement à leur suite des centaines de blessés et déplorant tant de morts inutiles, les soldats autrichiens portaient sur leur figure le cachet de cette fatalité qui, dès le début de cette malheureuse insurrection, semblait partout les poursuivre.

De vingt-deux mille hommes qui avaient été successivement envoyés dans les Bouches, c'est à peine s'il en restait dix mille en état de continuer la guerre : le bataillon archiduc Albrech avait à lui seul perdu sept cent quatre-vingts des siens. Les hôpitaux de Cattaro regorgeaient de malades, et la mort venait y chercher ceux que les balles boccésiennes n'avaient pu atteindre. L'autorité, très-disposée à rejeter ses insuccès sur le parti slavéno-serbe, accusa de connivence avec les insurgés quelques employés de Cattaro ; c'est ainsi que le directeur du gymnase, J. Péritchitj, et deux employés des postes, C'rnitsou et Subotitj, furent destitués.

On reprit le procès du pope Tamovitj, et le ministère public demandait son exécution, que l'espoir de quelque révélation faisait seul suspendre. Le parti italien, de son côté, signait des pétitions adressées à l'empereur pour demander le maintien de l'autorité dans les mains du général Wagner, à Zara, et dans celles du capitaine

Franz, à Cattaro. Néanmoins, quelques jours après, le baron Wagner était rappelé à Vienne, et le feld-maréchal Roditj était nommé gouverneur général de la Dalmatie, le général Auersperg, conservant momentanément le commandement militaire des Bouches. Le choix du gouvernement fut généralement approuvé, car, depuis 1859, le baron Roditj, d'origine serbe, était connu en Dalmatie, et toutes les sympathies lui étaient acquises d'avance.

Vers la fin de novembre les insurgés inquiétèrent encore à plusieurs reprises les troupes réduites à un rôle d'observation. Ils réussirent à enlever plusieurs mulets chargés d'argent destiné à la solde militaire, et du côté de Kosmaty ils tentèrent plusieurs fois des surprises.

Si, dès le commencement de l'insurrection, le gouvernement, abandonnant ses défiances exagérées, eût consenti à employer auprès des insurgés des intermédiaires non manifestement hostiles à ceux-ci, les événements que nous avons racontés ne se seraient probablement pas produits. Le général Auersperg reçut l'ordre, à la suite des dernières affaires de Krivosié, de réitérer auprès des Boccésiens les démarches déjà faites auparavant, et il chargea de ce rôle de conciliation auprès des gens de la Joupa, le maire de Budua et l'envoyé dalmate Stéphan Lioubicha. Non-seulement ces parlementaires, qui s'étaient rendus à Maïné à cet effet ne purent rien obtenir des révoltés, mais encore, menacés d'être retenus eux-mêmes comme otages, ils durent se réfugier promptement à Gorajda.

A Risano, le député dalmate George Voïnovitj, accompagné du lieutenant-colonel Bisart, n'eut guère plus de succès ; et comme on proposait aux Krivosiani de nom-

mer six commissaires qui viendraient s'entendre avec les délégués du gouvernement, ils répondirent qu'ils ne voulaient traiter que sur la montagne de Greben et avec un personnage de la famille de l'archiduc Albrech, qui seul ne les avait pas trompés et contre lequel ils n'avaient pas pris les armes.

A Chateauneuf, le capitaine Franz voulait amener la population à prendre les armes contre les insurgés; mais tous répondirent qu'ils aimaient mieux périr ou voir de leurs propres yeux les troupes dévaster leur contrée que de marcher contre leurs frères. Le général Auersperg amena un riche propriétaire nommé Tchélovitj à se rendre à Knésélatś avec deux citoyens de Risano. Mais quand les Krivosiani les virent arriver, ils les menacèrent de leurs armes et demandèrent qu'on leur envoyât le lieutenant-colonel Marco Voukovitj qu'ils connaissaient et avec lequel ils pourraient discuter. Les jours suivants ils ravagèrent plusieurs communes, et les troupes qu'on dirigea contre eux ne purent les atteindre.

L'année était près de finir et c'est à peine si l'on avait pu commencer à s'entendre avec quelques communes. Le capitaine Rendich qui avait succédé au chevalier Franz, demandait la remise de plusieurs chefs désignés par lui, mais qui tous avaient passé, pour se mettre à l'abri, soit la frontière d'Herzégovine, soit celle du Monténégro. Le 13 décembre, les insurgés ravageaient encore les environs de Châteauneuf et se retiraient ensuite en sûreté dans les montagnes.

Une entrevue eut lieu à Doliané entre le lieutenant-colonel Voukovitj accompagné de Marco Tchésovitj, et le principal chef des Krivosié, Yovo Radanovitch. Ce dernier, vieillard de soixante-quinze ans, encore

très-vigoureux, reçut les deux délégués de la façon la plus courtoise, leur offrit à boire et à manger et ayant entendu leurs propositions : « Je sais, leur dit-il, que l'on élève des tours de fer autour de Cattaro, et que de nouvelles troupes arrivent encore ; mais plus il viendra de soldats, plus nous en tuerons. Que m'importe la fin ! j'ai déjà un pied dans la tombe, je ne déplore que le sort de mes fils et de mes compagnons destinés à être malheureux. » Pour conclure, Radanovitch dit qu'il s'arrêtait de nouveau aux propositions faites par les insurgés, et qu'il ne fallait pas espérer de traiter sur d'autres bases.

Les efforts persévérants de George Voïnovitj amenèrent enfin le gouvernement à employer auprès de l'insurrection, un intermédiaire mieux capable que tous les autres de mener les choses à bonne fin. Le 3 janvier 1870, une entrevue eut lieu à Knésélats entre le feld-maréchal Gavrilo Roditj et les chefs des Krivosié, auxquels le gouverneur put annoncer une amnistie complète et le dédommagement intégral des pertes qu'ils avaient subies. La paix fut signée à ces conditions, et la Joupa de son côté rentra dans le devoir. Telle fut la fin de l'insurrection.

Quelque temps après, la cause des Boccésiens compromis dans ces affaires trouvait un éloquent défenseur dans Stéphan Lioubicha qui, en plein Reichstadt, après avoir montré jusqu'à l'évidence les fautes du gouvernement dans toutes les mesures décrétées, fit apparaître dans un lamentable tableau les conséquences désastreuses de cette guerre aussi acharnée dans ses péripéties que futile dans son prétexte. « Vous avez, dit-il, ravagé et incendié quatorze villages abandonnés et de nombreuses

maisons désertes, agissant par conséquent en dehors de toute nécessité stratégique. Vous avez anéanti toute la récolte d'un été, le froment, le vin, l'eau-de-vie, les olives; vous avez détruit vingt-sept églises, brûlé trois monastères, renversé quatre maisons paroissiales; vous avez laissé profaner et vendre aux enchères à Budua et à Cattaro le trésor des églises. Les cadavres sont restés quatorze jours exposés à la voracité des chiens; des milliers de femmes, d'enfants, de vieillards pleurent aujourd'hui sur les cendres de leurs demeures. Et quand s'accomplissait cette inutile dévastation, on télégraphiait à Vienne : l'ordre est rétabli dans les Bouches de Cattaro. »

Comme complément de ce récit, nous exposerons encore la manière dont les insurgés avaient coutume de combattre, et par quels prodiges d'audace, d'activité et d'entente, quelques centaines d'hommes arrivaient à faire face à des corps d'armée tout entiers. Nous rentrerons ainsi pleinement dans notre sujet, car les luttes boccésiennes sont en tout point la reproduction des luttes monténégrines : dans les unes et dans les autres nous retrouverons le même pays, la même race d'hommes fiers et indomptables, le même mépris du danger et de la mort elle-même, le même instinct des choses de la guerre.

Laissant à leurs sentinelles vigilantes le soin de les prévenir par des cris jetés de montagne en montagne ou par des coups de pistolet, les insurgés n'abandonnaient point complétement, au milieu de ces luttes, la culture de leurs champs ou les soins domestiques ordinaires. Mais au signal convenu et répété avec une rapidité télégraphique de village en village, de maison en maison, tout

le monde était debout, prêt à se rendre où le danger était signalé. Complétement cachés parmi les rochers ou retirés dans des cavernes qu'eux seuls connaissaient, ils laissaient quelquefois l'ennemi passer librement à portée de pistolet, puis s'élançaient sur les arrière-gardes ou sur les convois cheminant péniblement à la suite des colonnes. Attentifs à ne pas brûler inutilement une cartouche, ils ne tiraient qu'à coup sûr, et rarement le but visé n'était pas atteint. Cramponnés aux aspérités des rochers sur lesquels on les voyait en équilibre dans les positions les plus périlleuses, ils suivaient la marche de leurs ennemis; ou, le corps étendu au ras du sol, ils épiaient, comme le chat aux aguets, le moment le plus favorable, soit pour envoyer une balle, soit pour fondre, le yatagan à la main, sur quelque retardataire. Les femmes elles-mêmes prirent part, ainsi que nous l'avons raconté, à quelques affaires, et devant Gorajda on releva le cadavre d'une jeune et jolie Boccésienne ayant un handjar à la ceinture. Elles criaient aux combattants de ne pas faiblir, de marcher en avant; puis elles apportaient les munitions et remportaient les morts et les blessés. Dans le défilé de Han, on les vit s'emparer des fusils de leurs maris hors de combat et tirer intrépidement sur les Autrichiens. L'une d'elles, grande et maigre, se tenait sur un rocher élevé de cinq cents pieds, brandissant son fusil, dans une attitude de provocation, et défiant les chasseurs qui ne parvenaient point à l'atteindre.

Toutes les qualités physiques et morales que nous avons étudiées chez les Monténégrins, nous les retrouvons enfin chez les Boccésiens. Leur vue perçante, leur ouïe d'une délicatesse extrême, leur noble prestance, tout chez eux donnait une haute idée d'un pareil en-

nemi. Ils surent, par leur audace et leur intelligence, déjouer la tactique de généraux consommés, et mieux encore, paralyser par une sorte de terreur fatale le courage de ces soldats autrichiens si fermes et si résolus en face des armées régulières.

CHAPITRE XVIII.

Droit du Monténégro à l'indépendance. — Avenir de la principauté.

Les remaniements si violemment opérés, depuis une dizaine d'années, dans la contexture des États européens, et la substitution de plus en plus formelle, systématique et avouée, de la force brutale aux anciennes garanties des traités et aux droits imprescriptibles de possession, doivent faire considérer aujourd'hui comme oiseuse toute discussion tendant à établir la légitimité des prétentions d'un peuple à jouir d'une vie indépendante, alors même que cette indépendance se serait affirmée par une série de luttes victorieusement soutenues, et par plusieurs siècles d'autonomie. Telle est en réalité la situation du Monténégro, revendiquant sans succès la reconnaissance par voie diplomatique d'un état de choses qu'il a laborieusement constitué, et dont il a montré en maintes occasions qu'il pouvait garantir sérieusement le maintien. Sans oser prétendre qu'une tardive satisfaction soit jamais accordée aux protestations adressées à plusieurs reprises par les chefs de la Montagne-Noire, soit aux grandes puissances représentées dans les congrès, soit à la Porte elle-même, contre cette suzeraineté purement nominale et jamais effective, que la Turquie ne veut point se résoudre à abdiquer franchement, nous voulons au moins, avant de terminer ces études, tenter d'établir par des faits irrécusables le droit du Monténégro à son

entier affranchissement de toute vassalité. Pour cela nous devrions de nouveau esquisser à grands traits le tableau des guerres qui, depuis les Tsernoïévitj, ont maintenu presque invariablement les Monténégrins en possession de leur territoire primitif, et qui leur ont permis d'y adjoindre successivement les parcelles laborieusement arrachées au joug ottoman. Mais il nous suffira de renvoyer le lecteur à cette longue énumération des guerres turco-monténégrines, à laquelle nous avons consacré l'introduction de cet ouvrage, guerres presque non interrompues, depuis le moment où les Serbes échappés à la domination ottomane vinrent occuper la Montagne-Noire.

Noblement soutenues pendant quatre siècles et demi, ces luttes ne suffisent-elles point pour illustrer à jamais un peuple et pour lui créer une nationalité indépendante? Et que faudrait-il ajouter à d'aussi glorieuses éphémérides pour confirmer aux Monténégrins la légitime possession de leur territoire et de leur autonomie? De passagères occupations, signalées plutôt par l'incendie, le meurtre et le pillage que par la victoire, ne sauraient fournir à la Porte un argument plausible pour prétendre à gouverner un pays qu'à aucune époque elle n'a véritablement possédé. Qu'elle ait tenté cent fois de s'en emparer, les faits le prouvent suffisamment, mais en tout cas elle agissait comme tout conquérant eût pu le faire à sa place : ces vizirs et ces pachas, marchant contre le Monténégro à la tête de nombreuses armées, ne venaient point châtier une province rebelle au sultan, mais plutôt écraser l'ennemi juré du croissant, et détruire l'inébranlable citadelle où s'étaient réfugiés les derniers défenseurs de la Serbie.

Considérant donc comme bien légitimement acquis aux Monténégrins tous les bénéfices qu'ils ont pu retirer de leurs longues guerres, nous nous contenterons d'étudier ici les rapports diplomatiques de leur gouvernement avec les diverses puissances dont ils furent les auxiliaires, ou qui, en dehors de toute immixtion de la Porte ottomane, consentirent à signer avec eux des traités ou des conventions ; de suivre dans l'histoire des princes et vladikas de la Montagne-Noire le libre exercice de leur souveraineté, et enfin de manifester l'incertitude et les hésitations de la Turquie dans les occasions où elle a été mise en demeure de prouver ses prétendus droits sur le Monténégro.

C'est avec l'Albanie luttant contre les Turcs, sous Georges et Yvan Castriote, que nous voyons le Monténégro nouer les premières relations militaires, par lesquelles il s'affirme comme État indépendant de la Porte : Stéphan Ier Tsernoïévitj ne cesse pendant vingt-quatre années de coopérer à l'affranchissement du pays que Scanderbeg défend contre le flot des armées ottomanes. Mais avant cette époque les Bàlchides, souverains de toute la Zéta, et par conséquent du Monténégro, étaient déjà en rapport avec les républiques de Venise et de Raguse. Bàlcha Ier traite avec la première en 1373, et avec la seconde en 1380 et 1385. En 1385 encore, allié aux Vénitiens, il fait la guerre à Ouchitsa, prince de Dalmatie. Son fils Djuratj confirme, en 1386, toutes les conventions faites par son père avec les deux républiques, et en 1388 il accorde aux Vénitiens des facilités spéciales pour commercer dans son pays. Djuratj Strachimirov, petit-fils de Bàlcha Ier, cède en 1394 aux mêmes Vénitiens la forteresse de Scutari, et en 1406

la république donne à son tour Budua et Antivari au Monténégro ; plus tard, elle reçut les konavlje d'Yvan Ier, et en diverses occasions elle demanda aux Monténégrins leur concours dans ses guerres si fréquentes contre les Turcs.

Les rapports diplomatiques du Monténégro avec l'Autriche commencèrent, sous le règne de Marie-Thérèse, par la mission dont le baron Pinter, ministre de l'Empire, chargea Nicolas Markovitj auprès du régent Radonitj. Pour répondre à ces avances, Radonitj se rendit à Vienne avec le serdar Yovan Petrovitj et l'archimandrite Pierre Petrovitj, et ils stipulèrent avec le ministre Pinter les conditions d'une alliance véritablement offensive et défensive, dont l'acte authentique, bien que ratifié par l'impératrice, n'eut pas, aux yeux des Monténégrins, l'importance qu'il méritait, parce que la Skouptschina n'en avait pas tout d'abord reçu la communication. Néanmoins le successeur de Marie-Thérèse trouva dans les Monténégrins de fidèles alliés, et quand Philippe Voukasovitj se rendit à Tsettinjé, avec le capitaine Bernet, il apporta une lettre de Joseph II prescrivant de prendre toutes les mesures propres à affranchir les Monténégrins des prétentions tyranniques de la Turquie.

Pendant toute la durée des luttes dont les Bouches de Cattaro furent le théâtre, de 1807 à 1814, les Monténégrins combattirent en faveur de l'Autriche, et c'est même des mains de Pierre Ier que le gouvernement impérial reçut, le 2 juin 1814, le territoire de Cattaro. Le vladika céda de nouveau à l'Autriche le territoire de Losizza ; et cette cession eut lieu par voie diplomatique, en vertu d'un acte signé à Tsettinjé le 7/19 juin 1820 par le métropolitain, d'une part, et, d'autre part, par le chevalier de Caboga, plénipotentiaire du gouvernement impérial. En

1838, le différend survenu sur la frontière austro-monténégrine, du côté des Pastrovitji, fut suivi d'un armistice dans les formes les plus régulières, ainsi que cela a lieu entre nations belligérantes. En 1841, fut signé un véritable traité de délimitation de la frontière austro-monténégrine, et le grand chancelier de l'empire, prince de Metternich, écrivit lui-même à Pierre II une lettre dans laquelle il le félicitait, et se félicitait lui-même de l'heureuse issue des travaux de démarcation. Comment un gouvernement, à la tête duquel se trouvait le célèbre diplomate que nous venons de nommer, eût-il acquiescé à une délimitation de frontières avec un pays dont l'existence n'eût été pour lui que celle d'une province rebelle à son souverain? Ne devons-nous pas voir là au contraire une reconnaissance implicite de cette autonomie que le Monténégro ne veut à aucun prix abdiquer. Aussi, reconnaissants de ce que l'Autriche avait fait pour eux, les Monténégrins lui offrirent le concours de leurs armes pendant la guerre de 1848 ; et à son tour le gouvernement impérial chargea, en 1852, le feld-maréchal Leiningen de plaider leur cause à Constantinople, et d'obtenir de la Porte le maintien, pour la principauté, du *statu quo ante bellum*.

C'est sous le règne de Pierre le Grand, et à l'occasion de la guerre que ce monarque soutenait en 1711 contre la Turquie, que commencèrent les relations diplomatiques du Monténégro avec la Russie. Dans son manifeste, daté du 3 mars de la même année, et adressé aux chefs de la Montagne-Noire (Danilo et Luka Petrovitj), le tsar les convoque à prendre les armes contre l'ennemi commun, leur promettant des récompenses signalées pour le service qu'il demande. Dans un autre ma-

nifeste de l'année suivante (16 avril 1712), Pierre le Grand dit aux Monténégrins « ... qu'en reconnaissance de leurs services précédents et actuels, il leur accorde d'être indépendants ».

Les successeurs de Pierre le Grand, et spécialement les impératrices Catherine Ire, Élisabeth et Catherine II, correspondirent fréquemment avec le Monténégro, et lui envoyèrent de riches présents; Paul Ier, en 1799, lui assura même, comme nous l'avons vu, un subside annuel. Mais, c'est à dater de 1806 que la Montagne-Noire unit véritablement ses armes à celles de la Russie, en prenant la part la plus active aux opérations militaires exécutées contre les Français dans toute la contrée des Bouches et devant Raguse. En 1852, l'empereur Nicolas, en donnant sa haute approbation à la sécularisation du gouvernement sous le prince Danilo, affirma implicitement le droit du Monténégro à se régir en toute liberté, et manifesta ainsi d'une façon éclatante ses sympathies pour une reconnaissance officielle de l'indépendance de la principauté. Enfin, les rapports de plus en plus fréquents et intimes du Monténégro avec la Russie, depuis le voyage du prince Nicolas à Saint-Pétersbourg, en 1869, démontrent suffisamment que le gouvernement du tsar serait le premier à accepter diplomatiquement toute déclaration tendant à libérer définitivement le Monténégro, vis-à-vis de l'Europe, de sa prétendue vassalité envers la Porte ottomane.

Le Monténégro resta pour ainsi dire inconnu de la France, jusqu'au moment où les conquêtes incessantes de l'Empire conduisirent en Dalmatie les armées de Napoléon. Celui-ci, désireux de s'attacher par la reconnaissance l'illustre Pierre Ier, lui fit inutilement offrir

par Lauriston le titre de patriarche de Dalmatie. Marmont, de son côté, sachant ce qu'il avait à redouter des Monténégrins, tenta d'abord d'obtenir l'alliance du vladika; puis, n'y ayant point réussi, il changea de ton et employa des menaces qui vinrent échouer plus complétement encore devant l'inébranlable fermeté de Pierre. Le prince Eugène, qui conseillait au duc de Raguse ces moyens extrêmes, était bien loin de se douter de la résistance dont un si petit peuple était capable; aussi, plus tard, Marmont reçut des instructions tout opposées, par lesquelles on l'invitait à se mettre autant que possible en relations amicales avec les Monténégrins. La mémorable entrevue qu'il eut avec le vladika n'eut pour résultat que de lui donner une haute opinion de celui qu'il voulait s'attacher, en lui faisant briser l'alliance qu'il avait contractée avec la Russie [1].

En 1808, Napoléon pressait de nouveau le duc de Raguse d'entrer en pourparler avec les Monténégrins, et de les gagner à la cause des Français; il proposait même l'envoi d'un consul à Tsettinjé, mais Pierre I[er], démêlant dans toutes ces avances un piége tendu à la liberté de son pays, prit bien garde de se laisser toucher par les sentiments qu'on lui manifestait.

En observant la neutralité pendant la durée de la guerre d'Orient, Danilo I[er] eut sans doute en vue de payer à la France une dette de reconnaissance, car le gouvernement de Napoléon III avait vivement appuyé

[1] Plus tard Marmont écrivait à son sujet dans ses *Mémoires :* « Ce vladika, homme superbe, de cinquante ans environ, d'un esprit remarquable, avait beaucoup de noblesse et de dignité dans ses manières. Son autorité positive et légale était peu de chose dans son pays, mais son influence était sans bornes. »

à Constantinople les observations présentées par le feld-maréchal Leiningen en faveur du Monténégro, lors de la guerre de 1852. Aussi, à l'occasion de son voyage à Paris, en 1857, le prince reçut de l'empereur l'accueil le plus affectueux, et il profita de cette circonstance pour faire valoir auprès du souverain des Français les droits de sa principauté à l'indépendance.

Les archives de Tsettinjé renferment peu de documents diplomatiques échangés entre le Monténégro et la Grande-Bretagne. Pendant les affaires des Bouches, Pierre I[er] avait été en relation avec l'amiral Zermantle et le capitaine de vaisseau Host; et même, dans une occasion, le général Gauthier, commandant supérieur à Cattaro, crut devoir écrire au vladika pour lui dénoncer les intrigues de quelques émissaires anglais envoyés en mission auprès de lui.

Peu de mots suffiront pour démontrer que la souveraineté des princes monténégrins s'est exercée, dès le principe, en vertu d'un droit qu'on ne saurait méconnaître, et de plus qu'elle s'est continuée de fait jusqu'à nos jours, sans que les prétentions de la Porte aient rompu une tradition qu'elle n'eût pu du reste anéantir que par la prise de possession effective et permanente de la Montagne-Noire.

Djuratj I[er], fils de Bâlcha I[er], ayant épousé Militsa, fille de Voukachine Merniatchévitj, les premiers princes régnants du Monténégro furent les descendants en ligne féminine de la race des rois de Serbie; ils figurent donc au nombre des héritiers de cet empire des Némanjides dont Ouroch Mladi avait été impuissant à arrêter le démembrement. Ils transmirent à leurs successeurs, les métropolitains éligibles et les régents séculiers (1517-1697),

un pouvoir exempt de toute usurpation; et comme les Pétrovitj, à leur tour, le reçurent tout aussi régulièrement, on doit en conclure que ceux-ci règnent aujourd'hui à Tsettinjé aussi légitimement que le sultan peut le faire à Stamboul[1]. Du reste, en suivant le Monténégro dans le cours de son histoire, nous avons vu ses princes et ses vladikas exercer la souveraineté sans interruption, sans secousses et sans révolutions, ainsi que cela aurait lieu dans l'État le mieux constitué. Yvan Tsernoiévitj donne à l'évêché de Tsettinjé le titre de métropole de la Zéta et en confie l'administration à Visarion; lui-même reçoit de ses sujets le solennel serment qu'ils soumettront à sa volonté toutes leurs entreprises guerrières contre les Turcs. Quand les Vénitiens, à la mort de Djuratj IV Tsernoiévitj (1497), sont invités par le bey de Scutari à prendre possession de la Montagne-Noire, la Sérénissime République fait répondre que les Turcs n'ont jamais possédé aucun droit sur le Monténégro, et qu'en conséquence ils ne peuvent en disposer.

En partant pour Venise (1516) Djuratj V Tsernoiévitj transfère en assemblée générale le pouvoir séculier et le gouvernement du Monténégro au métropolitain Vavil, qui inaugure cette longue série des vladikas électifs, à laquelle la famille des Pétrovitj devait donner un si grand éclat. Les nouvelles Vêpres-Siciliennes par lesquelles Daniel I[er] délivre complétement son pays de la présence

[1] Notons néanmoins cette différence tout en faveur des Monténégrins, c'est que la présence des Turcs en deçà du Bosphore est pour l'Europe une honte quatre fois séculaire, que d'absurdes considérations politiques peuvent seules faire accepter et défendre, tandis que la résistance acharnée des Serbes de la Montagne-Noire continue les glorieuses traditions de la fin du moyen âge et des siècles qui suivirent, contre les envahissements du Croissant.

des Turcs restaurent la liberté de la Montagne-Noire un instant compromise ; enfin la déclaration solennelle par laquelle, de nos jours, le prince Danilo substitue un gouvernement séculier à la théocratie existante, et la consécration de cet état de choses par le gouvernement russe lui-même, prouvent suffisamment que non-seulement le Monténégro a conscience de sa force et de son indépendance, mais encore que ses droits ne sont point méconnus par tous les grands États européens.

En vertu de quels actes la Sublime Porte pourrait-elle d'ailleurs affirmer son droit de suzeraineté sur le Monténégro, et démontrer l'illégitimité de l'autorité que les princes de ce pays ont exercée de tout temps? Et alors même que ces actes eussent existé dans le passé, une prescription plusieurs fois séculaire en eût invalidé tous les articles, puisque la principauté du Monténégro resta de fait constamment libre et indépendante, ne fut jamais ni conquise ni administrée par les Turcs, ne reconnut par aucun contrat la suzeraineté du sultan et ne fut jamais considérée par les autres États européens comme faisant partie intégrante de l'Empire ottoman.

Du reste, en transportant la question dans le champ du droit international, on peut dire des princes et des vladikas du Monténégro, qu'à défaut de toute autre validation, la possession effective du droit de souveraineté remplaça pour eux les titres de ce droit, non-seulement en ce qui concerne le pays qu'ils étaient appelés à gouverner, mais encore vis-à-vis des divers États avec lesquels ils furent en rapport. Les Turcs étaient-ils les suzerains de la Montagne-Noire, alors que les Monténégrins, possédant toute la côte depuis Raguse jusqu'à Alessio, percevaient la douane et faisaient payer l'impôt

de navigation aux Ragusains sur la Danja et la Kriva Rjeka? L'étaient-ils davantage quand Ivan Tsernoiévitj fortifiait les frontières de ses États depuis Antivari jusqu'à l'Herzégovine, et mettait dans ses armes l'aigle à deux têtes, à deux couronnes trois fois dentelées? L'étaient-ils encore quand Vassili et Pierre I[er] leur refusaient énergiquement le haratj et se déclaraient solennellement indépendants? Enfin quelle portée accorderons-nous à cette déclaration d'Ali Pacha, répondant à une interpellation du comte de Buol, au congrès de Paris de 1856[1] : « La Porte regarde le Monténégro comme partie intégrante de l'Empire ottoman, et déclare toutefois qu'elle n'a pas l'intention de changer l'état de chose actuel. » Protestation dont le premier terme exprimait une affirmation gratuite, tandis que le second décelait un aveu complet d'impuissance, l'illustre grand vizir sachant mieux que personne que : « cet état de chose actuel » résumait en vérité toute l'histoire de la Montagne-Noire, c'est-à-dire cette complète indépendance à laquelle la Porte ne pouvait ou n'osait sérieusement toucher[2].

[1] Séance du 26 mars.

[2] Peu de temps après la publication des protocoles du congrès de Paris, Danilo I[er] adressa aux cabinets européens la note suivante, par laquelle il protestait contre les assertions d'Ali-Pacha : « Excellence, dans les conférences de Paris, en présence des plénipotentiaires des puissances, Ali-Pacha a avancé que la Porte considère le Monténégro comme une de ses provinces. Cette assertion est insoutenable. Les Monténégrins auraient bien plutôt le droit de prétendre à la moitié de l'Albanie et à toute l'Herzégovine, puisque mes prédécesseurs, princes indépendants du Monténégro, ducs de Zenta, ont possédé autrefois ces territoires, tandis que les Turcs n'ont jamais possédé le Monténégro.

« Je prie Votre Excellence de prendre acte de cette protestation.

« Tsettinjé, 19/31 mai 1856.

« DANIEL P. NIEGOCHE. »

Plus récemment, quand, en 1872, le gouvernement ottoman convia toutes les provinces de l'Empire à prendre part à l'exposition qui devait s'ouvrir à Vienne l'année suivante, le Monténégro, confondu dans cet appel avec les provinces sur lesquelles s'exerce normalement le droit de suzeraineté, protesta énergiquement auprès de la Sublime Porte contre une semblable prétention à son égard, et déclara qu'il ne considérerait comme officielle qu'une invitation émanée du gouvernement austro-hongrois : satisfaction qui, du reste, peu de temps après, lui fut accordée.

Après avoir, dans l'introduction de ce livre, étudié sommairement l'histoire du Monténégro, nous avons cherché, en recueillant les souvenirs de notre long séjour dans ses montagnes, à le faire connaître tel qu'il est aujourd'hui : nous avions la vérité pour but; nous ne nous en sommes pas sciemment écartés. A ce moment, et pour terminer la tâche que nous nous étions imposée, nous n'avons plus qu'à nous demander ce que l'avenir peut réserver encore de vicissitudes à ce pays si longtemps tourmenté, et si cette phase d'apaisement et de progrès qu'il accomplit, sous la sage direction du prince qui le gouverne, doit être considérée comme la vie définitive de son peuple[1]. Nous ne le croyons pas. Le rôle du Monténégro doit rester militant, jusqu'au jour où les pays serbo-slaves auront repris l'entière posses-

[1] Au moment où nous écrivions ces lignes (février 1875), rien encore ne faisait présager les graves événements qui, depuis quelques mois, s'accomplissent en Herzégovine. Mais, en face de la difficulté d'en apprécier les conséquences, et aussi de juger l'attitude prise par le Monténégro dans ces circonstances, nous avons cru devoir nous abstenir de toute réflexion concernant la situation actuelle de l'Orient. (Belfort, 1er décembre 1875.)

sion d'eux-mêmes; et si la Tsernagore semble depuis treize années, recueillir seulement ses forces, c'est sans doute pour préparer plus sûrement la suprême revanche de ses coreligionnaires soumis encore à la Turquie. La destinée des provinces serbes sur lesquelles pèse le joug ottoman, est en effet liée invinciblement à l'attitude que prendra le Monténégro dans les révolutions dont elles deviendront de jour en jour plus fatalement le théâtre. Au cri de guerre parti de Tsettinjé répondrait celui de toutes les populations répandues depuis la Save jusqu'au Drin, et de l'Adriatique au Danube, peut-être même jusqu'au Pruth. C'est que, trop longtemps isolées dans leur politique et dédaigneuses de leurs véritables intérêts, la Serbie, la Roumanie et la Montagne-Noire ont enfin compris qu'en face de l'ennemi commun, tout sentiment de rivalité devait disparaître, et toute question de suprématie être, momentanément au moins, écartée. Chacune de son côté prépare silencieusement l'éclosion de cette grande fédération du Danube, où viendront se réunir toutes les provinces de l'ancien empire des Némanjides, et peut-être un jour la Roumélie tout entière, si l'Europe, revenue des errements du passé, délivre enfin Constantinople de ses maîtres illégitimes.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES GRAVURES

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.


avec
PARTIE DE LA BOSNIE
et
DE LA SERBIE
d'après la carte de F. Handtke
Echelle de 1:500 000
SERAJEVO
MOSTAR
Mokro
Wisegrad
Tashlidja
Prepolie
Stolatch
Gatzko
Trebingue
Ragusa
Castelnovo
Cattaro
Antivari
Bar
SCUTARI
(SKOERA)
Dulcigno
Podgoritza
Niksich
Grahowo
Karanovatch
Kragujevatch
NOVIBASAR
Mitrovitcha
PRISREN
(PERSERIN)
Kakandelen
Presqu'île de Sabioncello
I. Lesina
I. Meleda
I. Lagosta
Curzola
Macarsca
Metkovich
Stagno
Livno
Priboj
Sienitza
M E R   A D R I A T I Q U E

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

Afrique équatoriale : *Gabonais, Pahouins, Gallois,* par le marquis DE COMPIÈGNE. Un joli vol. in-18 jésus, enrichi d'une carte spéciale et de gravures sur bois, dessinées par L. Breton d'après des photographies et des croquis de l'auteur. 2e *édition*. Prix. . . . 4 fr.

Afrique équatoriale : *Okanda, Bangouens, Osyéba,* par le marquis DE COMPIÈGNE. Un joli volume in-18 jésus, enrichi d'une carte spéciale et de gravures sur bois, dessinées par L. Breton d'après des photographies et des croquis de l'auteur. Prix. . . . 4 fr.

L'Espagne, *Splendeurs et misères,* voyage artistique et pittoresque, par P. L. IMBERT. Un joli volume in-18, illustré de seize gravures de M. Alexandre Prevost. 2e *édition*. Prix. . . . . 4 fr.

De Paris à Pékin par terre : *Sibérie, Mongolie,* par M. Victor MEIGNAN. Un joli volume in-18 jésus, enrichi de gravures et d'une carte. . . . . 4 fr.

Voyage d'un Jeune Garçon autour du monde, édité par Samuel SMILES, auteur de « *Self-Help* », traduit de l'anglais par madame Charles DESHORTIES DE BEAULIEU. Un vol. in-18, orné de gravures et de cartes. . 3 fr.

Les Villes mortes du Golfe de Lyon : Illiberris, Ruscino, Narbôn, Agde, Maguelone, Aiguesmortes, Arles, les-Saintes-Maries, par Ch. LENTHÉRIC, ingénieur des ponts et chaussées. Un vol. petit in-8° anglais elzevirien, renfermant quinze cartes et plans. Prix. . 5 fr.

La Hollande pittoresque. — Voyage aux Villes mortes du Zuiderzée, par M. Henry HAVARD. Ouvrage illustré d'après les croquis de M. van Heemskerck van Beest et de l'auteur. 2e *édition*. Un joli vol. in-18. . 4 fr.

Les États-Unis contemporains, ou les Institutions, les Mœurs et les Idées depuis la guerre de la Sécession, par Claudio JANNET, avec une lettre de M. F. LE PLAY. Un volume in-18 jésus. Prix. . . . . 4 fr.

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.


THE LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA LOS ANGELES


UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
A 000 022 167 1